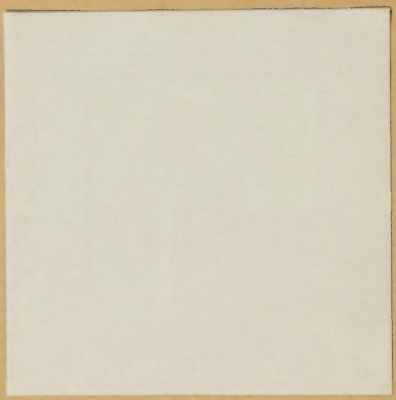
4 399
4



MÉMOIRES ET JOURNAL

DE

JEAN-GEORGES WILLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MÉMOIRES ET JOURNAL

DE

J.-G. WILLE

GRAVEUR DU ROI

PUBLIÉS

D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PAR

GEORGES DUPLESSIS

AVEC UNE PRÉFACE

PAR EDMOND ET JULES DE GONCOURT

TOME PREMIER

PARIS

Ve JULES RENOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1857

THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

PRÉFACE

L'honnête logis, l'aimable école d'art, la bonne franc-maçonnerie allemande que le n° 29 du quai des Augustins ! Plaisante maison, la maison de M. Wille ! hospitalier marteau soulevé quarante-trois ans par l'Allemagne, et le Danemark, et la Russie ! Parcourez le Paris du dix-huitième siècle, et vous ne trouverez ailleurs plus joyeuse hôtellerie du travail et du gai compagnonnage, plus odorant fumet de choucroute ! Et trouvez ailleurs belle humeur semblable à la belle humeur de ces gros garçons réjouis, les élèves de M. Wille, et dites encore s'il est cheminées plus chargées et plus encombrées par les jours de l'an que les cheminées de M. Wille, et s'il est des mains plus douces, plus pieusement soigneuses pour les hôtes malades que les mains de la femme de M. Wille ? et larmes de reconnaissance pareilles aux larmes versées par les vieux pensionnaires que délogent un à un, année par année,

les petits-enfants du grand-père Wille, — où les recueillerez-vous ?

Santé de l'esprit, joies faciles, rêves à portée de la main, imaginations sans fièvre, paix de l'âme, sérénité des désirs, tranquille poursuite de la fortune et de la célébrité, amitiés éprouvées, chagrins qui s'envolent aux caresses des marmots, vie toute droite et tout unie qu'on parcourt au petit pas, la bien-aimée ménagère au bras, — quel parfum d'artisanerie aisée s'échappe de là, ainsi que des intérieurs dessinés par Chardin! Et quelle belle chose c'est, le bonheur et le bon sens qui rient dans cette maison!

L'hôtellerie bénévole est sous l'invocation du dieu Terme. Qu'ils reviennent d'Allemagne ou d'Italie, les habitués, les amis, les clients, retrouvent la même enseigne à la porte, cet accueil joyeux de Joseph, du vieux Joseph, qui se réjouit des heureux retours dans l'antichambre une minute avant son maître. Rien n'est changé, le seuil franchi : les clefs des buffets, la clef de la cave à la ceinture, madame Wille est toujours la ménagère hollandaise que Wille semble avoir épousée dans le tableau de Terburg gravé par lui; les habits de fête des enfants, une fois éraillés, sont encore jugés bons à user les jours ouvriers; la bourse pleine a, comme devant, de bons cordons qui font deux fois le tour des écus; mais nul des pensionnaires n'a pâti, et l'excellente face grasse et rouge des blonds Allemands montre qu'au logis, entre l'ordre et l'économie, l'aisance est toujours assise.

Aussitôt les burins remisés, les cuivres serrés, une discipline amie lâche bride aux ébats de ce collége de la gravure. Les farceurs entrent en récréation, et l'énorme sottisier, M. Baader, le Silène plaisant de la troupe, mène, déchaîne, rallie les espiègleries, les enfantillages et les jovialités germaniques. La table du souper est bruyamment égayée, comme une table

d'enfants que présiderait la bonne enfance d'un grand-père. Et combien plus égayée est-elle encore quand il s'agit de faire honneur aux bouteilles de Bordeaux d'un ami, aux bouteilles de vin du Rhin d'un autre ami, et d'arroser le jambon que M. de Livri a envoyé de Versailles pour décarêmer les estomacs mauvais chrétiens! Jours fastes! où les camarades de Paris, Basan, Saint-Aubin et tant d'autres, viennent mettre leurs coudes sur la table et jettent leurs saillies françaises au nez des naïfs teutomanes, qui « se cotisent pour comprendre. » Parfois le génie du lazzi, lui-même, Carlin, apporte au banquet la Comédie italienne; et tels sont, à ses pantalonnades, les gaietés et les éclats, qu'ils font jaloux les passants attardés du quai des Augustins.

Viennent les beaux jours. Que le ciel promette le chemin sec aux petits souliers de madame Wille et des étoiles au retour, — quelle envolée! Madame Wille, et les amies, et les parentes, ont ajusté leur coqueluchon — et le bras aux dames! la caravane buissonnière gagne, par le plus long et le plus vert, Auteuil et la maison de Kopofer, le musicien de M. de la Popli-nière, ou bien surprend madame Huet, qui met en hâte les couverts sous le berceau de verdure de son jardin des Gobelins. Ce ne sont point, ces bonnes gens, des citadins endurcis. Il est vrai, ils allaient tout à l'heure chez Bancelin et à la foire Saint-Laurent; mais ne sont-ils pas bourgeois de Paris? Ils allaient chez Nicolet, mais Nicolet leur avait envoyé sa plus belle loge; ils allaient à la comédie, mais il y débutait un acteur appelé Talma. Et vive le foin et les bois! les poignées de fleurs des champs, l'herbe sous les pieds, l'haleine du soir, le repas sans nappe, les bouchons semés dans la prairie! Vive la Seine près Charenton! vive le paysage humide de Saint-Bonnet, Tempé de la friture, où M. Wille oublie les longs et grands festins d'artistes du quai de l'École! Puis ce sont les

parties de boule, et toute la famille, — trois générations dont la plus vieille s'amuse des amusements de la plus jeune, — revenant, le petit-fils en avant, et courant, et sautant, et battant les deux côtés de la route, et se régalant de fatigue, toujours poursuivi à cloche-pied par le traducteur de Gessner, qui..... grand Dieu ! le voilà par terre !

Mais qu'ont dit ces consciencieux menteurs, Gillot, Lancret? Étudiez, étudiez la nature ! — Le plaisir sera profit. L'arbre et la chaumière seront modèles, les croquis conseilleront les tableaux. Les crayons sont taillés, la banlieue est marquée pour être découverte. Les vieux murs de l'Arsenal, les masures de la lointaine Chaussée-d'Antin, les ruines moussues de l'hôtel Soissons, prennent bien souvent les habitants du quai des Augustins aussitôt l'été déclaré, aussitôt l'automne officiel. Sceaux, Meudon, l'abbaye de Saint-Maur, Mantes, Longjumeau, Marcoussy, Montlhéry, les jardins d'Arcueil, cette académie en plein air des paysagistes du dix-huitième siècle, surpris à la pierre d'Italie, sont emportés tout vifs par ces butineurs de pittoresque : Wille père, Wille fils, Weirotter, Chevillet, Pariseau, Freudeberg, Dunker, Vangelisti, Klauber, Preisler. La pluie, et quelquefois des poux, vilains déboires ! Mais la patrie est si près ! à l'horizon les églises de Paris semblent si proches ! et n'est-ce pas, ce bruit, la voiture que madame Wille amène d'ordinaire, à une grande lieue du faubourg, au-devant des invalides de la marche? Ce n'est qu'une course dans tant de courses, le voyage jusqu'à Mortcerf, bien loin au delà de Brie-Comte-Robert ; ce n'est qu'une mauvaise aventure dans tant d'heureuses odyssées, le court séjour dans cette Gaule sauvage, tout étonnée de voir des Français, et les couchant sur des oreillers de sable et de coquilles d'œuf !

Wille fils avait découvert, aux environs de la banlieue, un meilleur gîte : un château d'évêque, excellente auberge

bourguignonne qui lui faisait un peu oublier le travail, ainsi qu'il s'en confesse à son père dans cette curieuse lettre tombée en nos mains :

« Sens, le 2 aoust 1769.

« Mon très-cher père,

« Je vous prie de ne pas croire que j'ay pris en mal les crayons que vous m'avés envoyé; au contraire, j'ay été extremement sensible a votre attention; mais je vous ay marqué qu'ils ne me seroient peut-être pas d'une grande utilité pour que vous ne vous attendiés pas a voir une cantité de dessins prodigieuse. Vous scavez que je n'aime pas mantir; c'est pourquoy je vous rend un compte fidelle et exactte de toutte ma conduitte. Ici, le tablau que je suis apres a faire ne s'avance pas mal; j'ai finie hier de peindre les 5 tetes et les manches de chemises qui sont dedans, et je compte l'avoir finit pour la Saint-Louis, qui est, a ce que je pense, le terme de mon excursion hor la maison paternelle, que j'ai grande envie de revoir. Monseigneur va un peu mieux presentement, et espere vous envoyer insessament une boete de fer blanc pour que vous ayez (dit-il) la bonté de mettre votre nouvelle estampe, voulant par la etre des premier pour avoir des premieres epreuves. J'ai trouvé singulier à M. Buldet de m'appeler Philippe; il me paroit que ce monsieur-là voudroit, à quelque prix que ce fut, me faire renier mon patron, chose que je ferait pas, m'en dut il couter gros; la place qu'il occupe dans le ciel est trop interessante pour moy, et je ne veux certenement pas m'en faire une enemie. Si bien des suplians aupres des grand avoient la politique de se faire bien venir du portier, il ne seroient peut etre pas si longtems a obtenir ce qu'ils demandent. J'ai profité de l'avis que vous m'aves donné de ne pas moisir dans la maison. Hier, sur les six heures du soir, je suis sorti avec Halm, qui a pris un fusil sur son epaule, disant a monseigneur qu'il se ressouviendroit encore tres bien de son premier metier, qui etoit de chasser. Sur cette assurence, il le laisse partir et je l'accompagne; nous allons sur le territoire de Sainte-Colombe, et nous nous enfoncons dans un endroit marecageux. Come mon pied ne me permet pas de chasser ainsi, je me suis assis sur l'herbe, ou j'ai même dessiné un sole. Je perd bientot Halm de vu; il s'étoit eloigné de moy pour trouver du gibier. J'entendois a tout moment pif, paf, pan, et je lui criois de toute ma force : A tu quelque chose? J'entendois une voix lamentable qui me repondoit rien, et moy de continuer de dessiner; enfin, lorceque mon arbre fut finit, je me levay et je l'alois trouver dans l'instant ou il etoit a viser un corbeau perché sur un arbre, mais aussitot le coup tiré, l'oiseau part en le regardant insolament; moy je le guayois beaucoup, en lui disant que sans poudre ni plomb j'en ferois plus que lui. Je n'eus pas plutot dit ces parolles, que je me re-

tourne et vois deriere moy, par terre, un canard sauvage, qui a la verite etoit tout jeune, et qui, a ce que je pense, etoit eloigné de sa mère; je me courbe et le ramasse en le montrant au pretendu chasseur, qui, enragé de voir ma bonne fortunne, dit : Parbleu, je ne m'en iray pas sans raporter quelque chose au logis. Il dit, et aussitot il se met a chercher dans les près la grenouille la plus grosse qu'il put trouver, et l'attacha avec son couteau a un arbre pour lui tirer un coup de fusil a son aise. Le coup part et la grenouille est encor dans son même état : aucunne trace de plomb. La colère alors s'empare de ses sens; il remet fierement son fusil sur son epaule, et, moy, mon canard en vie dans la main, nous reprenons le chemin de la maison; j'ai donne mon oiseau a la mere Loyson, qui en a fait present a une feme du peys, et une poule s'est charge de l'elever en l'adoptant pour son fils. Si j'avois eté plus près de Paris, je l'aurois aporté a Frederic, a qui je souhaitte une bonne santé et que j'embrasse de tout mon cœur, ainsi qu'a ma chere mere, que j'embrasse pareillement. Il eut eté plus decent de placer ma chere mere avant mon frere, mais je la prie extremement de ne pas m'en savoir mauvais gré, car elle peut etre persuadé que si elle est placé a la fin de ma lettre, elle l'est au commencement de mon cœur. Mes respects, s'il vous plait, a ma tente Chevilet, M. Chevilette, madame Bracognier, M. Messager, de Marcenay, Daudet et Baader. Je leur souhaitte a tous une parfaitte santé, ainsi qu'a vous, mon cher pere. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis sincerement votre tres humble, et tres obeissant, et tres soumis fils,

« P A Wille.

« Mes complimens, s'il vous plaît, a Josephe et a Marie, et leur souhaitte bon courage dans le demenagement, chose que l'on ne peut pas faire sans une bonne santé.

« Halm vous presente ses respects; il a fini d'ebaucher toutte sa tapisserie et grave maintenant le plancher a l'imitation du votre. »

Pendant que l'évêque de Callinique loge le fils du graveur Wille, — qui monte l'escalier de Wille pour le voir et le saluer? les personnages les plus haut nommés du temps. Les *curiolets* de Versailles et de Paris lui font leur cour. Il est des gloires qui le sollicitent. Le marquis de Marigny vient encourager ce burin qui travaille à le peindre. Le graveur refuse Clairon, Clairon qui le prie, Clairon qui postule son portrait auprès de lui pour mieux être immortalisée. De Paris, de

France, la popularité de Wille a rayonné par l'Europe ; les souverains savent son nom, les grands seigneurs sa porte, les amateurs son œuvre. L'Europe le complimente, le consulte, le visite, lui dépêche les talents qui lui naissent du Rhin à la Newa. Lors des ventes fameuses, l'Allemagne lui envoie sa bourse et la confie à son goût. Il est le confesseur et le tuteur des caprices des princes ; il porte les renommées de France à la connaissance du Nord. La Russie, qui s'éveille à ces choses, lui sourit et le cajole. Le Danemark, qui courtise le talent, le Danemark tout entier, roi, nobles, ambassadeurs, il le tient. Correspondant avec Vienne, Berlin, Copenhague, Moscou, recevant le monde ou à peu près, il est le Voltaire de l'art, ce patriarche de la gravure. Que d'illustres hôtes ! Hier Struensée, aujourd'hui Gluck ! et le duc de Deux-Ponts, et le comte d'Olna, et la princesse Galitzin ! Les visiteurs partis, le courrier vient : le comte de Kaunitz lui demande s'il peut recevoir des élèves, et le comte de Wascherblen, un ministre, s'il peut lui envoyer sa dernière gravure ; la margrave de Bade-Durlach s'il peut lui conquérir un tableau à la vente du comte de Vence, et le baron de Kessel, chambellan de l'empereur, s'il peut le soir lui faire l'honneur de dîner avec lui ! Et chaque jour visites nouvelles, nouveaux hommages, un diplôme, un cadeau, un dessin de la main même de la margrave de Bade-Durlach, dont la margrave enrichit le cabinet de dessins de M. Wille, quelque médaille d'or dont la grande-duchesse de Russie enrichit le cabinet de médailles de M. Wille !

Car lui-même aussi est un grand curieux, M. Wille. Le guide et le conseiller des collections étrangères a son petit musée, qu'il chérit et qu'il augmente. Il est curieux de médailles, et Tocqué lui en rapporte de Danemark ; il est curieux de porcelaines de Saxe, et Dietrich lui envoie toutes celles qu'il a peintes. Il est curieux de tableaux, il est curieux de dessins, il

est curieux de gravures, et pas une grande vente n'a lieu sans que Wille ne s'y ruine un peu. Sa chaise est la plus proche de l'huissier priseur, son enchère connue comme l'enchère de M. Mariette, son bordereau respectable entre tous. Sous le feu croisé des enchères, il a emporté ce beau *Poelembourg*, cet admirable *Greuze*, le dessin de Bossuet par Rigaud. Qui le consolera pourtant d'avoir laissé échapper les sanguines de Bouchardon pour les *Cris de Paris*? Quel habitué de Huquier, le marchand d'estampes! quel feuilleteur infatigable! que d'après-dînées données à la revue de ses portefeuilles! quel furieux rococotier, ce bonhomme Wille, qui invente pour la convalescence de son ami Péters une promenade toute neuve : la visite de tous les brocanteurs de Paris! — Rares merveilles! objets caressés! amis de votre œil assemblés de partout! morceaux de votre vie même qu'un jour dispersera aux quatre vents de la criée!

Ainsi, en ces années heureuses, la curiosité descendait de la noblesse à l'atelier. Un luxe de belles et précieuses choses parait ces murs que le regard de l'artiste consultait comme de muettes et éloquentes leçons. Il se cherchait un entour inspirateur, un milieu qui lui fût un agrément ensemble et une exhortation. C'était l'atelier non de Wille seulement, mais de bien d'autres : de Boucher, d'Oudry, de Coypel, d'Aved, de Deshayes, et de Hallé, et de Baudoin, qui allaient enseigner à la bourgeoisie française le goût de l'intérieur, la recherche des toiles, des marbres, des bronzes, et lui imposer la mode des objets d'art, des chefs-d'œuvre — et des dunkerques.

L'orgueil du cabinet de Wille était le bon choix des morts; mais sa gloire particulière était le mariage, sur ses panneaux, des vieux noms fameux et des illustres noms contemporains. La bourse de l'artiste s'était ouverte aussi pour les œuvres de ses camarades; et ce petit Panthéon, dont il n'excluait pas les vivants, était le plus bel éloge de son esprit équitable, de son

cœur peu jaloux. Wille était l'ami, le véritable ami, et non l'envieux intime des talents faciles et charmants de son temps. Dans sa collection, bien des tableaux, bien des dessins, révélaient une bonne action, attestaient un service, marquaient une reconnaissance, rappelaient un de ces liens que la mort seule avait pu briser. Depuis les vieilles bouteilles de vin que le jeune homme vidait aux Gobelins avec le vieux Parrocel, jusqu'au chocolat matinal qu'offrait madame Greuze au vieillard, — les années de Wille s'écoulent dans une confraternité loyale et cordiale avec toutes les célébrités de son temps; et il fait plaisir à regarder de quelle affection et de quelle admiration sincère l'ami Wille entoure l'ami Greuze, ce peintre profond et solide, ainsi qu'il l'appelle. Greuze et Wille! les deux vieux amis, les deux vieux cœurs unis! voyez-les en visite chez la nourrice de la petite Greuze! voyez Greuze tracer de ses pinceaux les meilleurs la face fine et bienveillante de Wille! et voyez-les tous deux, perchés sur une échelle, confessant, le nez sur la toile, les Rubens du Luxembourg, théorisant de conserve et sans querelle à douze pieds au-dessus de terre — et des jugements du dix-huitième siècle!

Cependant vint la Révolution. La Révolution venue, Wille alla se promener. Au milieu de tous les partis qui déchiraient la France, il adopta une opinion plutôt fatigante que dangereuse, et qui compromettait plus ses jambes que sa tête : il se fit badaud. Il regarda passer les événements. Les foules, les piques, les cris, les fureurs, les vivats, les canons, — tout cela lui fut spectacle; et, comme il était optimiste, il ne vit guère que des feux d'artifice dans ces jeux de la Mort et du Hasard. Heureux homme! il alla visiter les massacres de septembre : il arriva que la pièce était jouée!

Wille eut encore un rôle pendant ces années : son fils aîné devint capitaine, puis chef de bataillon de la garde nationale.

Ce fut une grande occupation pour le bonhomme d'être le père de son fils, de le dire, de le répéter, et de naïvement s'enorgueillir de ses épaulettes d'or, dernière joie du vieillard bientôt suivie d'un dur sacrifice! Il faut à cette patrie qui a donné un uniforme galant à son fils, il faut que le père livre, pour être brûlés, les parchemins d'honneur de sa longue, de sa laborieuse carrière, les titres de son talent, les lettres de noblesse de son burin! ses patentes d'académicien de l'Académie de Rouen, de l'Académie ci-devant royale de Paris, de l'Académie impériale d'Augsbourg, de l'Académie impériale de Vienne, de l'Académie des arts de Berlin, de l'Académie de Dresde! La République fit un peu de fumée du tout au mois d'octobre 1795.

Le malheur était entré déjà depuis quelques années dans la riante maison ; déjà le cœur de Wille avait été atteint et blessé. Le petit Frédéric, le joli enfant, l'enfant de ses caresses, la mort l'avait pris. La mort avait encore frappé au quai des Augustins le 29 octobre 1785. « Ce jour, — écrit Wille, — a été le jour le plus fatal et le plus malheureux de ma vie. — Ma femme, la plus excellente femme possible, s'est endormie avec la ferme confiance en la bonté de son Créateur. — Dieu! que de larmes me coûte cette séparation!... Que les trente-huit ans que j'ai passés heureusement avec elle se sont promptement écoulés! »

Contre le vieillard sans compagne les ennuis et les inquiétudes s'empressent. Un jour la maison du quai des Augustins change de propriétaire, et Wille est menacé d'aller porter ailleurs le lit où il doit mourir. Autour de lui la solitude se fait lentement; la table se dégarnit, les convives ne sont plus ou s'en vont. Le convive de trente ans, le vieil ami Baader, s'en va, emportant le rire du logis. — Hélas! la triste fin des choses humaines! Encore quelque vingt ans, et de cette dynastie heureuse et joyeuse l'unique héritier, Alexandre Wille, n'aura pas de quoi payer la pension de sa femme à Charenton, et sup-

pliera la duchesse d'Angoulême, au nom de sa misère et de ses soixante-treize ans, d'accorder cette aumône à la pauvre folle !

« A SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME.

« Respectable, vertueuse et auguste princesse..... permettés à un vieilliard de soixante et treze ans d'oser elever sa voix jusqu'a Votre Altesse Royale.

« Princesse, je suis fils du celebre graveur Jean-Georges Wille, qui a si bien illustré son siecle par la beauté de ses ouvrages, et dont les mœurs egalaient les rares talents. Marie Therese, imperatrice d'Allemagne et reine d'Hongrie, votre illustre ayeule, a honoré mon père de son estime et l'a comblé de ses graces. J'ai fait mon possible pour suivre les traces de l'auteur de mes jours. Je fus reçu tres jeune membre de l'ancienne Academie royale de peinture, et par des traveaux assidues nous etions parvenus, mon pere et moy, a nous menager une fortune asses considerable pour des artistes ; mais hélas l'horrible tourbe revolutionnaire a engloutie pour jamais le fruit des soins et des peines que nous nous etions donnés ; en un mot, l'ouvrage de soixante-dix années de travail fut entierement detruit. Depuis quarante-cinq ans, princesse, je suis marié à une femme qui a fait constament le charme de ma vie, et dont malheureusement je suis privé du bonheur de la posséder. Ma femme, après avoir essuyé une maladie de plus de douze années, causée par ses cruels chagrins, a fini par perdre totallement la raison, est maintenant a la *maison royale de Charenton. Ne pouvant par aucun moyen subvenir a payer les frais de sa pansion*, je supplie a mains jointes Votre Altesse Royale de daigner jeter un regard favorable sur ma situation et sur ma malheureuse epouse, et vouloir bien m'accorder une legere partie des dons qu'elle se plait a repandre sur les honnêtes infortunés, qui dans leur detresse sont assurés de trouver auprès de votre Auguste personne le soulagement de leurs peines. . . . . .

« WILLE,
« Quai des Grands-Augustins, 29[1].

« Ce 9 janvier 1821. »

Un marchand d'estampes de Nuremberg s'avisa, en l'année 1792, de demander à Wille ses Mémoires. Le vieillard lui répondit que sa vanité et son orgueil n'étaient pas encore assez mûrs pour la lecture imprimée de sa propre histoire, et qu'il

[1] Collection d'autographes de Goncourt.

n'était ni ne serait jamais disposé à se donner ce ridicule de gaieté de cœur; que, cependant, si, après qu'il ne serait plus, on avait envie de faire son histoire, on trouverait de quoi dans ses journaux, qu'il avait écrits toujours avec négligence, mais avec vérité.

Ce sont ces journaux de Wille que nous donnons pour la première fois au public.

Voici donc ces pages tranquilles et sans ambition que le graveur écrivait après le labeur du jour. Voici le livre où chaque soir il rangeait ses souvenirs, où chaque soir il se racontait lui-même; voici le compte scrupuleux qu'il tenait de sa vie. L'ami accueilli, le grand seigneur reçu, la promenade accomplie, la lettre écrite, la lettre arrivée, le fils marié, le tableau acheté, la maladie survenue, la planche terminée, le nouvel élève installé, le meuble même apporté le matin, l'événement et le détail, la catastrophe et le rien de chaque douzaine d'heures, tout est marqué, rien n'est omis en cette autobiographie minutieuse, en ces confessions de bonne foi. L'heureuse fortune pour le curieux d'art! la maison de Wille, une maison de verre, et sa vie sauvée tout entière!

Témoignage des mœurs du temps, le Journal de Wille est plus peut-être qu'un document, il est un enseignement. Il montre le rôle et la place intermédiaire des hommes d'art, alors que le peintre, le sculpteur, le graveur, ne sont plus les artisans du seizième siècle, et ne sont pas encore les artistes du dix-neuvième. Il les montre agissant et se déployant dans la société, formant un ordre particulier, un petit tiers état d'aptitudes et de talents entre le peuple, auquel ils tiennent par leurs alliances et leurs habitudes ouvrières, et la bourgeoisie, à laquelle ils touchent par l'aisance acquise. Il fait pénétrer dans ces intérieurs réguliers, resserrés et fermés, où l'artiste du dix-huitième siècle vivait comme en une patrie étroite et

chère. Il peint en leur chez eux ces « fils des Dieux, » tout entiers à leur tâche, contents d'une gloire modeste, contents de leur poule au pot, heureux sans bruit, maris, pères, hommes de famille, ne sachant d'autre joie, ne sachant d'autre monde, ne sachant d'autre Muse que leur foyer.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

MÉMOIRES

DE

JEAN-GEORGES WILLE

MÉMOIRES

DE

JEAN-GEORGES WILLE [1]

A l'âge de près de quatre-vingt-huit ans, il me paroît qu'il seroit temps, mon très-cher fils, d'écrire, selon tes désirs, quelques traits de ma vie dont je puisse me souvenir encore. Je te dirai d'abord que mon père Jean-Philippe Wille étoit bourgeois de Kœnigsberg, endroit très-ancien, chef-lieu d'un bailliage, et situé sur les confins de la Wetteravie; ma mère se nommoit Anne-Élisabeth Zimmermann. Mon père ne demeuroit pas exactement à Kœnigsberg même, mais dans le Bieberthal; son habitation étoit près de la source de la Bieber, et c'étoit à ses environs qu'il faisoit cultiver son bien rural qui étoit assez étendu, et c'est là que je naquis le 5 novembre 1715. J'étois l'aîné de six fils et d'une fille

[1] Nous devons la connaissance et la possession de ces *Mémoires* à l'extrême obligeance de notre ami Th. Arnauldet. Sachant l'intention où nous étions de publier le journal de J.-G. Wille, et ayant été assez heureux pour rencontrer ces précieux *Mémoires*, il nous les a abandonnés généreusement; qu'il en reçoive ici nos sincères remercîments.

que mon père eut de ses deux femmes. Ma santé étoit parfaite. On avoit observé que mon humeur tenoit de la joye; mais que j'étois remuant, volontaire et même capricieux quelquefois, sans être méchant.

A l'âge de deux à trois ans, mon bonheur suprême étoit d'être, un crayon blanc à la main, couché sur le plancher de la salle, j'y dessinois des oiseaux, des arbres et autres objets qui avoient frappé ma vue. Malheur à celui qui eût eu la témérité de marcher sur mes productions! Cependant mon père, ayant remarqué que j'avois de la vivacité et du discernement, et que j'étois constamment occupé et sans repos, résolut de m'apprendre à lire et à écrire, et ses leçons ne furent pas infructueuses.

Il ne voulut m'envoyer à l'école qu'à l'âge de six ou sept ans, à cause des difficultés qu'il y auroit pour un enfant trop jeune à monter la montagne où Kœnigsberg est situé et qui étoit à un quart de lieue de notre habitation. Mon père me mena donc, vers cet âge, à l'école; Mais, outre les leçons en notre langue, je fus obligé d'ajouter les latines. C'étoit double besogne, dont cependant, par ma mémoire heureuse, je me tirois assez bien d'affaire; le maître me donna même quelques éloges, il n'étoit également pas mécontent de mon écriture dans les deux langues; mais il l'étoit lorsqu'il voyoit les marges de mes cahiers chargées de croquis de dessins. Souvent je dessinois les profils de mes camarades qui me paroissoient avoir des mines plaisantes et que je rendois par des formes si ridicules sur le papier, que plusieurs en furent choqués; mais d'autres ne faisoient qu'en rire. De plus, je me divertissois en composant des vers ironiques analogues à ces portraits. Les jours de congé, je circulois autour des restes de l'ancien château fort de Kœnigsberg, terriblement ruiné par les Suédois pendant la guerre de

trente ans, et que je dessinois. C'est là le commencement du plaisir que j'ai toujours eu de dessiner le paysage. Dans ces temps venoit régulièrement dans nos quartiers le frère jardinier du couvent des Capucins de Wetzlar, pour y quêter des vivres. Mon père l'estimoit, car il parloit savamment de la greffe des pruniers de mirabelle, de la plantation des choux et des raves, de l'accroissement des concombres en terrain sec ou humide.

Ce bon frère se trouvoit donc exactement chez nous lorsque mon père achetoit, pour me satisfaire, quelques images d'un marchand d'estampes tyrolien qui étoit dans la maison; et, ayant remarqué quelle joye me causoit cette acquisition, il tira de la poche de son froc un large portefeuille bien fourni d'images de la fabrique de Jérôme Wolf d'Augsbourg, me priant de les accepter. Ce don étoit composé de six grandes feuilles, chaque feuille contenoit dix-huit images. Je possédois donc dans un moment, et sans y songer, une très-belle collection de cent huit pièces bien comptées; aussi ne me possédois-je pas de plaisir de voir l'abondance de leurs couleurs tranchantes de vert, de bleu, de rouge. Mais aussi le frère ne restoit-il pas sans récompense, car cette fois-cy on lui donna une liasse de boudins fumés, au lieu d'un pot de beurre fondu depuis du temps, ou d'une douzaine d'œufs pondus dans l'année. Il en fut sensiblement touché. La joye brilloit sur son visage lorsqu'il jeta ledit présent dans la profondeur de son bissac qui étoit encore vide. Il poussa sa gratitude plus loin : il m'invita à aller le voir à Wetzlar, m'assurant qu'il me montreroit des tableaux estimés de tout le monde, et qu'ils avoient le bonheur de posséder dans le cloître de leur couvent. On lui objectoit que j'étois bien jeune pour faire un chemin de deux lieues. Il répondit : « Sa chère tante que voicy

aura la complaisance de l'accompagner. » Ma tante le promit d'autant plus volontiers qu'elle avoit des amies dans cette ville. Quelques jours après, qui étoit un jour de congé, elle m'y mena; mais le frère étoit absent. Cependant, une heure après il revint d'une excursion qu'il avoit faite dans les villages de Hüttenberg; il étoit chargé de pommes de terre et de fèves de marais sèches; mais aussitôt qu'il s'étoit débarrassé de son fardeau utile, il vint nous recevoir avec une amitié très-remarquable. Il me prit par la main, m'introduisit dans le cloître, en me disant : « Voicy une rangée de croisées cintrées dont les vitres sont chargées et ornées des armes de plusieurs seigneurs qui les ont fait peindre et payées, les uns par dévotion, les autres par bonté ou par vanité. Il me parla alors beaucoup des couleurs du blason dont je ne comprenois rien. Enfin, à la dernière croisée, il me fit remarquer des armes très-curieuses. Elles sont, me disoit-il, d'un seigneur, grand guerrier, tué à la bataille de Muhlerg contre l'empereur Charles-Quint. « Voyez-vous, mon ami, continua-t-il, en haut de ces armes deux arquebuses bleues accompagnées de mèches fumantes. Ce fut Moritz de Saxe qui ajouta ces deux pièces aux armes de ce seigneur tué aux champs d'honneur. Mais voicy deux béliers d'or sur un champ d'azur. Vous font-ils plaisir ces béliers? Une petite inclination de ma tête étoit la réponse. Il faut donc, me disoit-il, vous en faire l'histoire. Les ancêtres de notre héros tué étoient deux frères laborieux, vigoureux et libertins, mais pieux. Ils se croisèrent comme bien d'autres dans le onzième siècle, tant par zèle que pour obtenir la rémission de leurs péchés qui s'étoient extrêmement multipliés. Ils vendirent leurs possessions aux solitaires des montagnes de Bohême pour avoir de l'argent, et par ce moyen vivre largement, che-

min faisant avec l'armée chrétienne vers l'Orient. Ils se distinguèrent dans ce pays par des faits d'armes incroyables, surtout par la prise de Joppé, dont ils enfoncèrent les portes à grands coups de massues lourdes et en forme de bélier. Après une action si remarquable, ils eurent des chefs de l'armée non-seulement la permission d'avoir, ainsi que leurs descendants, pour armes parlantes ces massues, instruments de leur vigueur et de leur gloire; mais aussi le privilége exclusif d'enfoncer toutes les portes des villes fortes de l'Orient. Ces armes admirables, continua-t-il, nous ont été envoyées depuis, nous ne savons par qui; mais elles sont très-anciennement peintes, les uns pensent qu'elles l'ont été par Lucas Kranach, les autres, qu'elles le sont par Albert Durer. » Comme je ne connoissois pas encore ces maîtres, je ne parlois plus de rien, et le frère, ayant remarqué que je commençois à m'ennuyer, et peut-être s'ennuyoit-il aussi, il m'embrassa cordialement, en me disant: « Adieu, mon enfant, j'espère que vous êtes content des tableaux comme de moi. Revenez me voir l'automne prochain, et alors je vous donnerai des poires de bon-chrétien, des noisettes et des petits pains glacés avec des jaunes d'œufs. »

Je remerciois le frère de toutes ses bontés en lui faisant une profonde inclination, et, mon chapeau à la main, je me retournai assez gauchement pour lui en faire une autre; mais il n'y étoit plus. Ma tante, pendant mon absence, avoit fait quelques visites; mais, à mon retour, je la trouvois déjà assise sur un banc à la porte du couvent. Je lui déclarai d'abord que la faim me tourmentoit beaucoup. Elle étoit compatissante, et sur-le-champ elle m'achetoit un gâteau parsemé de grains de sel et de cumin, que je fis disparoître en un instant. Elle-même se sentit de l'appétit, car elle me mena chez

une femme de ses amies qui, depuis plus de trente ans, vendoit du chocolat d'Espagne fait à Wetzlar sans cacao ni vanille, et d'un goût exquis, à ce qu'elle disoit. Cette respectable marchande nous offrit à dîner. Elle nous offrit d'abord des nodèles, ou vermicelle du pays; ensuite des laitues cuites dans leur propre jus, avec des saucisses grillées sur le charbon; deux bouteilles de vin, l'une rouge, des coteaux de la Lahne, l'autre des bords du Rhin, parurent sur la table. On me donna un très-petit verre de chacune, et ces dames burent le reste. Enfin le café parut. Il me sembloit être fait avec des graines du Westerwald, où les glands ne sont pas bien rares, et qui, quoique abondamment amalgamé avec de la cassonade, me déplaisoit encore beaucoup. Enfin ma tante prit congé de son amie et moi aussi. Je tirai ma révérence à la manière des écoliers très-nouveaux dans ce monde. Nous n'arrivâmes chez nous qu'avec la nuit close. Mon père se fit faire le récit de mon pèlerinage pittoresque et du profit que j'en pouvois avoir obtenu, et dont il rioit beaucoup; mais au même moment il me conseilloit de ne plus faire d'excursions de ce genre et me renvoyoit à mes livres pour étudier mes leçons. Cependant l'année d'ensuite j'obtins de lui, après bien des supplications, la permission de faire un nouveau voyage. Les récits que j'avois entendu faire des merveilles qu'on voyoit dans l'église de Sainte-Élisabeth, à Marbourg, m'échauffèrent singulièrement. Je désirois et cherchois avec ardeur une occasion de m'y rendre, et bientôt elle se présentoit. Il y a dans notre vallon du marbre blanc, qu'annuellement des paysans du quartier réduisent en chaux, la voiturant ensuite pour la vendre à Marbourg, où elle est estimée. Il fut résolu que je partirois avec ces braves gens, qui tous nous étoient connus. Je marchois

tantôt à pied, tantôt j'étois assis sur l'une ou l'autre voiture. Enfin le second jour (nos six lieues étant faites), nous arrivâmes à notre destination, après avoir couché une nuit fort mollement dans une grange, sur un tas de foin. Aussitôt que nous étions dans Marbourg, je quitte mes conducteurs; je passe devant la maison de ville dont le fronton avoit des niches garnies de figures de grandeur naturelle, qu'un mécanisme intérieur faisoit agir à faire autant de bruit et diverses manières que l'horloge avoit frappé de coups. Et, quoique tout cela étoit du nouveau pour moi, je ne m'arrêtai presque pas. Je cours plus loin, je cherche l'église, et bientôt je la trouve. Elle étoit fermée. On m'enseigne un bedeau qui obtient les clefs, et, moyennant quelque argent que je lui donnois, il ouvrit une des portes avec empressement et m'introduisit. Je vis d'abord, à droite et à gauche de la porte, les statues assez gothiques des Land commandeurs qui avoient possédé cette dignité à Marbourg depuis l'institution de l'ordre Teutonique. Ils me parurent vêtus moitié en religieux, moitié en militaires. Je regrettois, en les contemplant, de n'avoir ni crayon ni papier, ni le temps pour dessiner quelqu'une de ces figures, quoique je n'étois pas stylé pour le faire tant soit peu correctement. En avançant, et à ma droite, je voyois avec plaisir et respect dans une niche grillée la statue de sainte Élisabeth (fille d'un roi de Hongrie et mariée à un landgrave, Louis, qui n'étoit pas le meilleur prince de son siècle). Elle avoit la couronne sur la tête et le modèle de cette église que l'on avoit bâtie sur la main droite. Devant elle il y avoit plusieurs degrés très-usés en profondeur, ainsi que le pavé, par les génuflexions et les révérences faites par de nombreux pèlerins, qui, autrefois, s'y rendoient par dévotion. A gauche et vis-à-vis de

la statue de sainte Élisabeth, il y a une chapelle où les anciens landgraves de Hesse avoient leur sépulture.

Mon mentor me fit remarquer en y entrant, à droite, les statues de grandeur naturelle qui y étoient enterrées. Il m'apprenoit leurs noms et surnoms et me racontoit en partie l'action remarquable de la vie de chacun d'eux. Ils étoient tous debout, complétement armés selon l'usage du temps où ils avoient vécu. Il n'y avoit qu'un seul à terre, couché sur le dos, rongé de vers et de serpents. J'en fus étonné et presque effrayé. Mon conducteur s'en aperçut et m'en fit l'histoire. « Ce prince, me disoit-il, étoit un des plus impies, qui, au lieu de se rendre les fêtes et dimanches à l'église, partoit pour la chasse. Aussi en fut-il sévèrement puni, car il se cassa le cou en tombant de son cheval dans une forêt très-éloignée de son monde, et son cadavre ne fut trouvé que longtemps après sa chute, rongé et défiguré comme il est représenté par la sculpture que vous voyez devant vous. » Vis-à-vis de ces statues, on voit en plusieurs petits compartiments les actions vertueuses et les miracles de sainte Élisabeth; le tout est sculpté en relief sur le bois et peint diversement, selon l'usage de ces temps reculés. Dans le dernier compartiment, le mari de la sainte, qui, avec nombre de noblesse, s'étoit croisé, paroît à cheval et en marche, suivi de ses braves Hessois, pour la conquête de la terre sainte, d'où il ne revint plus. Au milieu de l'église et au-dessus de la chaire à prêcher, on voit une draperie noire en forme de pavillon, qu'on m'assuroit être l'ouvrage des propres mains de sainte Élisabeth. J'aurois désiré rester encore quelque temps dans cette église pour y voir le reste des curiosités, qui me parurent nombreuses; mais midi sonna, et je devois quitter, car les voituriers m'avoient averti que vers cette heure ils se mettroient en marche

pour retourner chez eux. Je ne pouvois donc que jeter un regard sur l'extérieur de ce respectable bâtiment, et courir rejoindre mes conducteurs, qui sortoient d'un bon dîner. Ils me parurent fort contents; mais moi, je sentois ma tête plus remplie de figures que mon estomac de vivres. Je trouvai cependant moyen, quoique à la hâte, de satisfaire ce dernier. L'on se mit en marche, et par la même route qui nous avoit conduits à Marbourg. Pendant la route, je parlois bien moins avec mes conducteurs que cy-devant. Je ne faisois que passer et repasser dans mon esprit les objets qui m'avoient tant frappé dans l'église et que j'admirois en idée avec un plaisir infini. Cependant un de nos voituriers m'interrompit souvent dans mes réflexions par des chansons d'un langage et d'une musique tantôt gaie, tantôt lamentable, et composées, selon les apparences, du temps d'Othon le Grand, et qui ne sont plus connues que des gens de la campagne, à ce que me disoit le maire du village où nous logeâmes la nuit, car il étoit aubergiste. Ces chansons rouloient sur les amours, les faits d'armes, les malheurs et même la fin funeste d'anciens chevaliers. Cela m'induisit à considérer attentivement les châteaux ruinés situés sur des collines, à droite et à gauche de notre chemin, où ces anciens preux dont il étoit question s'étoient jadis fortifiés. « Enfin, quels objets à dessiner! » me disois-je.

J'arrivai, le lendemain, auprès de mon père, qui me reçut au mieux, et me disoit, après que je l'eusse embrassé : « Il me paroît, mon fils, que tu te portes bien, cela me fait plaisir. » Ensuite il fit bien boire mes conducteurs et les remercia des soins qu'ils avoient eus de moi pendant le voyage, dont ils lui firent la révérence en leur manière, et s'en retournèrent fort contents dans leur village.

« A présent, mon fils, me dit mon père, raconte-moi un peu ce que tu as vu et observé, et par là je verrai bien si tu dois être plus satisfait d'avoir été à Marbourg qu'à Wetzlar. » Cela m'encourageoit beaucoup, et de suite je fis l'orateur et le conteur avec l'enthousiasme d'un écolier qui n'avoit encore rien vu d'intéressant, et qui s'embrouille par l'abondance de la matière dont sa tête est remplie.

Mon père, m'ayant écouté avec patience, me parut assez content; « mais, me disoit-il, tout cela est fort bien; cependant voilà cinq jours que tu es absent de l'école; reprends tes livres, étudie tes leçons, et regagne le temps que tu as perdu en voyageant. »

Je sentois qu'il étoit juste de me soumettre à ce conseil paternel, et, dès le lendemain, accompagné de deux de mes frères et de quelques enfants du voisinage, j'enfilois le chemin de notre montagne. « Hélas! disois-je en moi-même, quel plaisir n'aurois-je pas si notre école étoit à Marbourg au lieu qu'elle se trouve à Kœnigsberg. Après tout, je devois me consoler, car je regagnois promptement tout ce que j'avois un peu négligé; et même, indépendamment de mon devoir, j'étois occupé de l'idée, d'après ce que j'avois vu, de sculpter en relief quelques figures sur bois; mais bien des articles pour l'exécution de mon projet me manquèrent absolument. Je devois donc, réflexion faite, chercher quelques autres moyens pour me satisfaire, et j'eus le bonheur de découvrir sur les bords du canal, par où les eaux de la source de la Bieber[1] sont forcées de se rendre vers les moulins, de la terre glaise que j'employai sur-le-champ à modeler des

[1] Cette petite rivière tombe dans la Lahne, vers Giessen; sa course n'est que d'une lieue et demie. Il y a sur ses bords douze moulins, une fonderie et une forge de fer, un hameau, des villages, quatre ou cinq habita-

mascarons : je leur donnai des yeux louches, des fronts ridés et des bouches béantes ; leur forme, en général, étoit différente, leur destination étoit résolue d'avance : je les appliquois de suite sur les petites portes des ruches de mouches à miel dont mon père possédoit un certain nombre ; rien n'étoit plus risible que la sortie et la rentrée de ces volatiles par les bouches de mes masques ; mais tout cela dura peu : la pluie les ayant détrempés et le soleil desséchés, ils tombèrent en ruine et je n'y pensai plus. Cependant l'hiver s'approchoit, les soirées devenoient longues. Je pensois alors qu'il me seroit infiniment agréable qu'après l'étude de mes leçons, qui, d'ordinaire, me coûtoient peu de moments, de m'occuper selon ma fantaisie. Il y avoit dans la collection des livres de mon père une grande Bible remplie d'estampes que je considérois souvent avec plaisir, et déjà plusieurs fois l'idée m'étoit venue de faire, sans copier les estampes, des dessins analogues aux événements racontés dans la Bible et susceptibles d'être représentés. Je parlai donc de cette idée à mon père, qui, à ma grande satisfaction, l'approuva. Je lui fis alors les détails des choses qui me seroient nécessaires pour l'exécution de mon projet. Mon père m'ayant écouté tranquillement, me dit alors : « Mon fils, seras-tu constant à faire ce que tu te proposes ? » Je l'en assurai avec vivacité ; depuis cette assurance il eut la bonté de m'acheter lui-même du papier de Hollande, dont je fabriquai un volume in-4°, des pinceaux, une de ces boîtes de couleurs qu'on fabrique à Nuremberg, et me tailla même quelques plumes avec une grande dextérité. Personne au monde ne pouvoit être plus heureux que

tions de nobles. En outre, il y a vers le haut du vallon six ou sept fours à chaux, etc.

(*Note de Wille.*)

moi. Je me disposois donc avec impatience à faire mes dessins; mais je ne voulus les faire qu'après que tout le monde eut soupé et se fut couché; car je voulois être seul auprès de ma lampe. Enfin, je le fus : je lisois alors un chapitre, et, réfléchissant sur l'événement qui y étoit rapporté, je composois l'ensemble de mes figures selon mes petites conceptions d'alors; je commençois, comme de raison, par la création, et, lorsque j'avois chassé Adam et Ève du paradis et fait tuer Abel par Caïn, j'interrompis déjà l'ordre des chapitres; car tel chapitre me présentoit un événement plus attrayant qu'un autre; je dessinois, par exemple, avec plaisir, Moïse frappant le rocher dont l'eau jaillissante étanchoit la soif des Juifs; ensuite vint Samson tuant vigoureusement mille Philistins, Abraham se disposant à sacrifier son fils, la femme de Putiphar tirant Joseph par ses vêtements; c'étoit un désordre réel; aussi le dégoût suivit de près; de sorte que ma grande résolution de dessiner les faits historiques de la Bible depuis le commencement de l'Ancien Testament jusqu'y comprise l'Apocalypse du Nouveau, s'étoit bien affoiblie. Cependant chaque nuit un des dessins fut achevé, et le matin, avant mon départ pour l'école, je le montrois à mon père, qui m'encourageoit; mais enfin, s'apercevant du désordre qu'il y avoit dans la distribution des sujets, il me disoit, avec quelque chagrin, qu'il avoit prévu mon inconstance. Cela m'affligeoit, mais je ne répondis rien, son amitié m'étoit précieuse et nécessaire. Et, quoique j'avois cessé ce genre de dessins, je ne laissois pas d'en faire de fantaisie, ou bien je lisois d'anciens romans estimés du peuple, tels que les *Quatre fils d'Aymon*, la *Belle Mélusine*, le *Duc Ernest*, et autres; mais cet amusement ne dura pas : il me fallut de la variété; j'avois la permission de mon

père de fouiller parmi ses livres à volonté. Devois-je manquer de m'en servir? J'y trouve de gros volumes de botanique dont les plantes, quoique gravées en bois, me parurent joliment faites et exactement représentées, et la vertu ou la malfaisance de chaque végétal clairement expliquée. Cette inspection me donnoit envie d'herboriser, d'autant plus que le printemps étoit venu, et le mois de mai peu éloigné. Cependant et préalablement je m'amusois à greffer dans nos jardins les diverses espèces d'arbustes qui y étoient propres à cette opération et dont je réussis, sinon complétement, du moins assez bien pour m'en glorifier.

En même temps je me souvins qu'autrefois le frère jardinier du couvent de Wetzlar assuroit à mon père, moi présent, qu'on pouvoit greffer le pommier sur le saule, et le poirier sur l'aubépine; que cette pratique, non-seulement étoit bonne, mais la réussite immanquable. Cette pratique me parut très-curieuse, et me trottoit si bien dans la tête, que je la mettois promptement en œuvre, et avec un soin tout à fait particulier. Quelle excellente découverte! disois-je en moi-même, les saules des bords de nos rivières, les aubépines de nos haies, porteront donc enfin des fruits utiles! Tous les jours j'allois contempler mes greffes. Mon ouvrage m'enchantoit. J'espérois que d'un moment à l'autre les feuilles devoient paroître; et, après une attente infinie, je voyois que tout avoit si bien réussi, que j'en étois honteux de la facilité avec laquelle j'avois donné dans le panneau. Après cette jolie opération, je me disposois à herboriser, et déjà, au retour de l'école, je déracinois plusieurs espèces de plantes des bords du sentier, que mes frères m'aidèrent à porter à la maison, où je désirois les confronter avec les images imprimées; mais cela ne suffisoit, et bientôt je

courus les vallons, les bois et les montagnes, où je trouvois des plantes très-variées et de différentes espèces, les plus agréables, les plus intéressantes; je les dessinois. J'en portois toujours des charges au logis, où, étant jetées pêle-mêle, je me trouvois souvent dans l'erreur par rapport au classement des espèces selon leur genre ou parenté. Cependant je désirois être utile, et, d'après le texte de nos volumes, je composois des liqueurs par l'infusion des plantes désignées pour cet effet, et des médicaments pour d'autres. Après de telles opérations et rempli de confiance, je proposois mes drogues, même gratis, à tous ceux que je croyois en avoir besoin ; mais personne ne daigna s'en servir. On se moquoit de moi, je me fâchois ; on faisoit pire : on disoit que je prétendois faire le guérisseur, et que peut-être je ne serois qu'un petit empoisonneur qui pense avoir le privilége et la science de faire ce que de vieux docteurs font par habitude ou par hasard pour gagner leur vie et affermir leur réputation. Ma peine, quoique agréable pour moi, se trouvoit donc encore une fois perdue. Enfin, mon père, voyant mon inconstance et la variété de mes occupations, me demandoit que, si je voulois étudier complétement, il me mettroit à l'Université. Je lui répondis, avec soumission, que je désirois être artiste, et que la peinture me flatteroit le plus. « Eh bien, mon fils, me répondit-il, restons-en là, et nous verrons ce qu'il en arrivera. Il faut être utile, continua-t-il, à soi et aux autres dans ce monde par une occupation honnête quelle qu'elle puisse être; de plus il faut de la moralité ! Et ne seroit-il pas honteux d'être sans vertu sociale? Mais en ce moment je pense qu'il sera nécessaire, continua-t-il encore, que tu apprennes l'arithmétique, et, pour cet effet, je t'enverrai à Gussen. » Je remerciai mon père de ses bontés, et

peu de jours après il m'envoya effectivement chez un de mes oncles, qui y étoit maître ou inspecteur des moulins de la ville. Ce parent, chez qui je logeois, m'aimoit comme son fils : c'étoit un excellent homme, de bonne humeur, agréable en société, un peu ironique, mais estimé de tout le monde. De sa demeure j'allois donc journellement chez un professeur de calculs nommé M. Grollmann, qui enseignoit parfaitement l'arithmétique, soit chez lui, soit en ville. Ce brave homme disoit souvent qu'il étoit content de moi à cause de la facilité de mes conceptions. Pendant cette étude, j'avois fait connaissance avec un aimable jeune homme qui faisoit ses études à l'Université, et qui possédoit des cartes géographiques dont il me permettoit l'usage pour mon instruction. Il savoit, en outre, un peu de géométrie et quelques règles de perspective dont je profitois également; le tout me devint même utile pour la suite. Aussi, pour faire sentir à ce jeune étudiant combien sa façon d'agir à mon égard me touchoit, je lui fis présent de plusieurs de mes dessins qu'il accepta avec plaisir, et les admiroit, car il n'étoit nullement connoisseur. Enfin, mon père ayant jugé convenable de me rappeler à la maison, où, ne pouvant être oisif, l'idée me vint de m'exercer dans la mécanique, je commençois par des machines hydrauliques sans les achever; de plus, une horloge d'après les principes de celle de l'église de Kœnigsberg, que j'avois soigneusement examinée; mais tout ce travail entrepris avec tant d'activité, je l'abandonnai par mon inconstance ordinaire et sans regret. Enfin, mon père, voyant toujours la variété de mes occupations, et sachant le dessein que j'avois d'étudier la peinture, commença sérieusement à s'informer s'il n'y avoit pas, dans quelques-unes des villes voisines, un peintre de réputation en état d'en-

seigner les principes d'un art qui devoit avoir des difficultés sans nombre.

On lui en nomma plusieurs, entre autres un qui étoit peintre de portraits, qu'on disoit être un génie supérieur, et dont la réputation avoit passé les portes de la ville même jusqu'à deux lieues à la ronde, où cependant les amateurs n'étoient pas nombreux; mais que cela n'étoit pas la faute du peintre en question. En conséquence de cet éloge, quoique un peu équivoque, mon père fit le voyage et se rendit auprès de ce peintre, et lui exposoit qu'un de ses fils désiroit fortement d'étudier l'art de la peinture sous un maître célèbre, et que, d'après les conseils des connoisseurs, il avoit pensé qu'il ne s'adresseroit jamais mieux qu'à sa personne. « Vous avez raison, répondit le maître, je suis en état et prêt à lutter avec les plus forts dans ma partie; mais pour ce qui concerne l'histoire, le paysage, la marine ou les caricatures des fêtes, je ne m'en mêle et ne m'en soucie pas. J'ai beaucoup voyagé, continua-t-il; on m'a dénigré, on m'a fait passer pour un charlatan effronté qui n'impose qu'aux ignorants et aux sots; mais c'étoit la jalousie qui hurloit contre moi. — Et ce monstre ne dort jamais, je le crois, répondit mon père. Mais, monsieur, je désire savoir si mon fils pourroit avoir le bonheur de profiter de vos leçons et à quelle condition? — Je vous le dirai dans un moment, répondit ce maître avec une certaine hauteur qui sied toujours si mal à un homme supérieur. Considérez préalablement quelqu'une de mes productions. Voyez ce portrait: c'est celui d'un conseiller de notre ville, mégissier de son métier; il paye mon art avec des peaux de bouc excellentes passées à l'huile de baleine, marchandises toujours utiles dans un bon ménage; et cet autre portrait, c'est celui d'un chaudronnier, aussi conseiller de

la ville. Je loge chez lui, comme vous voyez, et, pour les honoraires de mon travail, je ne lui paye pas de loyer pendant une année. Avouez que ces messieurs ont des mines noblement sévères et analogues à leur état. » Mon père répondit : « Je l'avoue. » Après cet éloge que ce peintre se rendit, et l'exposé de l'avantage qu'il tiroit de son art, il tira d'un des coins de son atelier un tableau dont il tira la poussière en disant à mon père : « Voici un enfant de mon génie : c'est un renard qui croque une poule; et, quoique je n'aye jamais vu de renard en vie, je l'ai si bien peint, qu'il doit vous paroître parlant. — Ah! c'est un renard, disoit mon père, en ajoutant : J'en ai vu quelquefois, mais je ne suis pas grand connoisseur. — Je le vois, répondit le peintre, et ajoutoit aussi : Mon renard est un renard sublime; mais pour ce qui est des poules, je les connois, j'en ai mangé en nature et avec plaisir lorsque l'occasion se présentoit; de plus, continua-t-il, je suis estimé ici. Preuve de ça : chaque fois, n'ayant rien à faire et que je me promène par les rues avec un chapeau bordé d'or, ma veste rouge galonnée, aussi longue que mon habit marron, des souliers carrés et l'épée au côté, tout le monde me donne le salut, le bonnet à la main. — Je vous en fais mon compliment, monsieur, disoit mon père, en répétant de nouveau s'il pouvoit espérer que son fils auroit le bonheur d'être admis chez lui, et à quelles conditions. — Rien de plus facile à vous motiver, répondit-il. Chaque année vous me payerez une somme dont nous conviendrons, et, par un engagement formel, votre fils restera avec moi pendant sept années consécutives. — Cela, monsieur, me paroît une espèce d'esclavage, lui répondit mon père; car, continua-t-il, j'ai toujours pensé que le privilége d'un art libéral étoit la liberté; qu'en consé-

quence le maître pouvoit renvoyer son élève quand il le jugeroit convenable, et que l'élève pouvoit le quitter lorsqu'il seroit mécontent de lui. — Je ne saurois rien changer à tout ce que je vous ai exposé verbalement,» répondit le peintre. Là-dessus mon père prit congé de lui.

Pendant le peu d'absence de mon père, j'avois cependant augmenté notre colombier de quelques pigeons rares, et ma volière de plusieurs espèces d'oiseaux que j'avois dénichés du haut des arbres en y grimpant avec l'agilité d'un chat sauvage qui cherche sa proie.

Enfin mon père, étant de retour, me parut, en entrant, et contre son ordinaire, un peu triste en me voyant. J'en étois inquiet. Je courus au-devant de lui; mais lorsqu'il m'eut instruit du mauvais succès de sa négociation, je l'étois bien plus encore.

Cependant le hasard seul découvrit bientôt un remède contre mon inquiétude. Je crois même devoir rapporter les effets avec les circonstances. Un tisserand, natif de Kœnigsberg, nommé Kranich, établi et marié à Gladebach, petite ville du bailliage de Blankenstein, y fabriquoit avec dextérité des toiles ouvrées d'après les dessins qu'on lui donnoit. La femme de ce tisserand vint, peu après le retour de mon père, nous apporter des toiles que son mari avoit tissées pour notre maison. Elle y fut régalée, et vit sur une table plusieurs de mes dessins, qu'elle manioit en disant: « Le fils de notre voisin, drôle de garçon, en fait aussi, et presque comme ça; mais il va chez un peintre de bonne famille de notre ville, nommé M. Kuhn[1], qui est garçon, demeure avec sa mère, veuve

[1] Nous n'avons pu trouver nulle part de renseignements sur cet artiste. Nous avons rencontré d'autres artistes du nom de Kuhn, mais les dates ne pouvaient convenir à ce premier maître de Wille.

et femme respectable, jouissant de quelques revenus et logeant dans sa propre maison, qui est très-belle. » Mon père, ayant écouté le discours de cette femme, lui demanda si ce peintre avoit quelque réputation, s'il étoit honnête et de bonnes mœurs. Elle répondit qu'elle ne le connoissoit que de vue, mais qu'on en disoit du bien, et que, dans sa jeunesse, il avoit travaillé une douzaine d'années à Amsterdam, chez un de ses parents qui y étoit établi; mais qu'elle n'en savoit pas davantage. Mon père faisoit alors ses réflexions en disant : « Ce M. Kuhn s'est exercé dans son art pendant plusieurs années en Hollande; d'après cet aveu, je dois croire qu'il a du talent, car j'ai toujours entendu dire qu'il y avoit d'excellents artistes dans ce pays, et, d'après cette considération, il me prend envie de partir avec vous, madame, et d'emmener également mon fils pour y voir M. Kuhn ou prendre préalablement quelques informations à son sujet. » Nous partîmes effectivement, et arrivâmes de bonne heure à Gladebach. Nous allâmes d'abord avec madame Kranich chez son mari, qui parut charmé de revoir mon père, et qui lui donna de favorables renseignements sur M. Kuhn, qu'il disoit bien connoître. Il s'offrit même de nous accompagner, comme il le fit, chez ce peintre, qui nous reçut le plus poliment possible. Mon père, lui ayant exposé le sujet de sa venue, en lui demandant si son fils, qu'il prenoit la liberté de lui montrer, pouvoit espérer le bonheur de recevoir de ses instructions, et qu'en cas de consentement favorable, quelles en seroient les conditions, M. Kuhn me regardoit alors en disant : « Votre fils, monsieur, me plaît; il me paroît fort éveillé, et nous nous arrangerons sans difficulté. D'abord, continua-t-il, vous aurez pour agréable de pourvoir à son entretien, et, comme il doit vivre avec nous et comme nous, j'es-

père que vous ne refuserez pas de bonifier le surplus de la dépense de la maison; du reste, je n'exige rien pour l'instruction qu'il pourroit recevoir de moi; il en profitera même aussi longtemps que, de part et d'autre, il sera jugé convenable. La liberté doit être réciproque. » Mon père remercia M. Kuhn de ses sentiments nobles et généreux, et promit de remplir exactement les autres conditions, aussi raisonnables que justes.

La bonne mère de M. Kuhn applaudissoit à cet arrangement, et moi, le chapeau sur le bras, je distribuai de part et d'autre des révérences qui ne finissoient pas; mais, comme j'avois supposé, en partant avec mon père de la maison, que je pouvois peut-être rester chez M. Kuhn, j'avois par précaution mis mon bonnet de nuit dans ma poche, qui effectivement me servit; car de ce moment je restois chez lui, et mon père, qui prit congé de la mère et du fils, en leur faisant sentir sa sensibilité par rapport à l'heureuse conclusion de cette affaire, et lorsqu'il eut régalé et remercié Kranich et sa femme des services qu'il avoit reçus d'eux, s'en retourna chez lui très-satisfait de son voyage, et m'envoya le lendemain ce qui pouvoit m'être nécessaire. Me voilà donc au comble de mes désirs en me voyant dans une école de peinture. Je sentois d'avance le plaisir que j'aurois à faire des progrès dans le dessin, surtout de m'exercer dans la peinture, dont la manipulation m'étoit inconnue. Je me procurai d'abord une palette, des pinceaux, une toile et des couleurs, dont M. Kuhn m'enseigna la préparation selon la nature de chacune d'elles, leur mélange et l'emploi qu'on devoit ou pouvoit en faire dans des cas différents.

Dès ce moment, et conforme à mon impatience, je commençai, sous la direction de mon maître, à copier quelques parties d'un tableau, et cette première opéra-

tion ne lui déplut pas; depuis ce moment j'eus l'ambition et la croyance de faire de mieux en mieux par la suite. La maison de M. Kuhn, quoique située dans un mauvais faubourg, étoit belle; elle étoit appuyée avec son jardin contre le Kirchberg, montagne immense où sont des mines d'argent qu'on y exploitoit de mon temps. L'atelier de cette maison étoit superbe, c'étoit une grande salle bien éclairée, et heureusement c'étoit ma demeure ordinaire. Les estampes que mon maître avoit apportées de Hollande y étoient dans une caisse et à ma disposition, et je m'en amusois souvent fort agréablement, surtout après que j'avois employé une partie de la journée à peindre ou à dessiner. Enfin, j'en étois peu distrait; car le jeune homme qui devoit être mon camarade ne venoit que rarement; il cultivoit peu les dispositions que la nature lui avoit données, et, quoique mon maître ne s'occupât pas beaucoup de son art, je me trouvois heureux et plus peut-être que je ne l'ai jamais été. J'étois aimé du maître, de sa mère et de la domestique. Dans les beaux jours, vers le soir, je prenois mon petit fusil et j'allois à la chasse, dont je ne rapportois souvent que de la poussière sur mes habits; souvent aussi j'entrois dans la profondeur des mines de la montagne, conduit par les mineurs eux-mêmes, qui me connoissoient tous et me servirent quelquefois et volontairement de modèles. Leur confiance est singulière. Il n'est guère possible de voir des gens plus insouciants et de meilleure humeur que les mineurs. Presque tous sont musiciens. Leurs instruments paroissent être d'ancienne date, et tels qu'ils les avoient hérités de leurs prédécesseurs. Et lorsqu'ils sont sans occupation, ils sont sans inquiétude. Ils jouent des comédies dans les cabarets, et presque toujours comme improvisateurs. Leurs danses, selon leur musique,

quoique un peu rustique, ne sont pas sans agrément, elles sont curieuses et n'appartiennent qu'à eux. J'aimois être avec eux. Et lorsque je dessinois les ouvertures rocailleuses et pittoresques qu'ils avoient faites au bas de la montagne pour y chercher le minerai dans l'intérieur, ils s'arrêtèrent à leur retour auprès de moi et me contèrent mille historiettes de l'apparition de fantômes, de spectres ou dieux gardiens jaloux des trésors précieux contenus dans la profondeur de la montagne, qui tantôt leur étoient favorables et tantôt les vexoient cruellement. Enfin, je ne quittois mon dessin et ces joyeux personnages que quand la nuit s'approchoit et me chassoit vers la maison, et de suite je montre les dessins que je venois de faire à M. Kuhn, qui me disoit son sentiment et m'encourageoit beaucoup. C'étoit aussi alors que je priois M. Kuhn de me mener voir les ruines de l'ancien château de Blankenstein, situé sur une hauteur derrière le nouveau, et à peu de distance de Gladebach, et où je désirois fortement faire des dessins. Il m'y mena effectivement un jour, et, comme il faisoit extrêmement chaud, nous entrâmes dans un cabaret d'un village situé dans un vallon derrière les ruines, pour nous rafraîchir. C'étoit un dimanche, le cabaret étoit rempli de paysans qui buvoient de la bière. Il y en avoit plusieurs à une table qui disputèrent avec force et bientôt se tinrent aux cheveux. Nous quittâmes notre petite table pour gagner la porte, et, comme je m'arrêtois là, M. Kuhn me tira par l'habit pour nous en aller; mais je n'obéissois pas. Je désirois voir et je voyois en effet des mines terribles, des coups de poing lancés au visage, dans l'estomac, des attitudes forcées, les habits déchirés, les bancs et cruches avec la table renversés, les mouvements de ceux qui cherchoient à les séparer. Nous entendîmes les jurements

de ces acteurs forcenés et les cris de l'hôtesse, de la servante et de toute la maison. Enfin, après tant de vacarme, la paix se rétablit; je quittai mon poste et nous retournâmes au logis. Pendant notre souper, nous ne parlâmes que de cette scène tragi-comique; mais je rêvois déjà pour en faire un dessin. Et dès le lendemain je le commençois sur une grande feuille de papier de Hollande. Et quoique je cherchois principalement à donner aux acteurs les expressions les plus prononcées, je ne sentois pas moins ma propre foiblesse. Malgré cela, je montrai mon dessin à mon maître et à quelque peu d'habitants de la ville, qui d'ordinaire fréquentoient notre maison, dont les uns ne faisoient qu'en rire, et les autres parurent indifférents ou froids, selon que chacun se sentoit affecté d'une dispute de paysans.

Cependant cet événement, à cause de la proximité du village, étoit déjà connu dans la ville de beaucoup de monde, et on y fut également informé qu'un élève de M. Kuhn, spectateur du combat, l'avoit figuré par un dessin, que plusieurs habitants curieux vinrent voir, entre autres un juif, qui avoit connu M. Kuhn à Amsterdam, où il passoit pour un prodige de science et de vertu, et où aussi il fut nommé par plusieurs rapins de mérite cuistre de la synagogue germanique, qui est sur un pied respectable dans cette grande ville de commerce, d'où cependant, après quelques jours d'exercice et des raisons à lui connues, il décampa et se retira à Gladebach, lieu de sa naissance. Cet honnête homme, après avoir considéré longtemps mon dessin, eut la bonté de m'en offrir un demi-florin; mais un épicier un peu brusque prit le dessin des mains du juif, le tourna tantôt les têtes des figures en bas, tantôt de travers, le considérant peu, et me présenta un écu, que j'acceptai.

Après cela, il posa le dessin sur une table, le plia en huit, le mit dans sa poche et retourna chez lui. Et dans la journée même, on m'assuroit que l'épicier avoit fait l'honneur à mon ouvrage de le clouer au mur de l'intérieur de sa boutique, en société de plusieurs anciennes gravures en bois, coloriées et enfumées, selon leur mérite bien connu du possesseur, qui ne fut pas la dupe de son écu, car beaucoup de gens allèrent chez lui et achetèrent des clous de girofle, du poivre, de la moutarde et autres denrées; mais leur but étoit d'y voir la batterie des paysans, qui, presque tous, leur étoient bien connus, et dont ils s'imaginèrent connoître les mines, quoique défigurées par la colère, très-prononcée dans le dessin. La spéculation de l'épicier étoit fondée : il gagna plus que ses déboursés; et moi, outre ma réputation établie parmi le peuple, je possédois le premier écu que mon talent, encore mince, m'avoit procuré.

Il y avoit déjà du temps que je voyois mon maître chancelant sur ses pieds. « Ce n'est pas, disois-je en moi-même, pour avoir été assis toute la journée devant son chevalet, car il ne travaille presque jamais; il faut donc qu'il y ait quelque vice dans sa constitution physique qui lui occasionne une telle foiblesse. » Voici comme je raisonnois alors. Ensuite, en observant ce mystère plus attentivement, je le découvris avec certitude au bout de peu de jours par la difficulté qu'il eut avec sa mère, qui lui refusoit absolument autant d'eau-de-vie qu'il en désiroit boire, et dont, depuis quelque temps, il avoit contracté l'habitude d'en boire sans aucune modération. Tout cela me fit de la peine. Mon maître étoit de mauvaise humeur; son amitié m'étoit nécessaire, et, pour la conserver, j'entamai mon écu, et, à mes dépens, je cherchois de l'eau-de-vie dans la ville,

qu'il but outre mesure en cachette. Il devint plus chancelant et même plus intraitable vis-à-vis de sa mère. C'étoit en ce temps que mon père invitoit M. Kuhn à venir chez lui et y passer autant de jours qu'il lui plairoit, et qu'il y trouveroit quelque agrément. Cela parut lui faire plaisir. Nous y allâmes par un temps superbe et fûmes bien reçus par mon père ainsi que par ma belle-mère, bonne et brave femme s'il en fut jamais. Mon maître s'y comporta honnêtement et avec beaucoup de politesse. Il fut estimé non-seulement dans notre maison, mais aussi des étrangers qui s'y rassemblèrent souvent. Le tout alloit au mieux et me donnoit une satisfaction particulière. M. Kuhn parut également content, et de l'attention avec laquelle il avoit été reçu et de la manière dont il avoit été traité pendant son séjour dans notre maison. Il en marqua même sa satisfaction à mon père en prenant congé de lui avec toute la civilité possible. Et moi, après que j'eus embrassé mon père, ainsi que tous mes parents, nous retournâmes à Gladebach, où nous trouvâmes que tout étoit tranquille. Cependant, peu de jours après, mon maître me fit sentir de l'humeur, en me disant qu'il avoit espéré que mon père lui auroit donné autant d'eau-de-vie qu'il auroit pu boire dans une sécurité aussi satisfaisante que possible, ce qu'il ne pouvoit jamais espérer de sa méchante mère. Cette déclaration me parut indiscrète et même choquante. Je défendis sans amertume l'honneur de mon père, qui, disois-je, ne pouvoit deviner ses désirs, et que, si seulement il me les avoit communiqués à moi, mon père auroit senti le plus grand plaisir à les satisfaire.

Cependant, comme j'avois à craindre, vu ma satisfaction, de perdre les bonnes grâces de mon maître, je de-

vois être prudent et finir notre discussion par me taire le premier.

Dès lors l'intelligence entre mon maître et moi se rétablit, mais non pas avec cet attachement amical d'autrefois, quoique, à l'insu de sa mère, je lui procurois, selon ses désirs, des liqueurs qui devoient être aussi pernicieuses à sa santé que l'achat l'étoit à mon petit trésor. Peut-être avois-je tort d'agir ainsi. Au reste, par là, et pendant quelque temps, la paix dans la maison se conserva. Cependant, comme il n'étoit guère possible de pousser plus loin mes sacrifices, les demandes du fils et les refus de la mère occasionnèrent des disputes si violentes et si terribles, que souvent je cherchois, autant qu'il m'étoit possible, à y mettre le holà; mais, comme le repos n'étoit que momentané et que je n'étudiois presque plus, j'écrivis à mon père une lettre que la femme du tisserand Kranich se chargea de lui porter, dans laquelle je lui marquois qu'il n'étoit presque plus possible que je restasse dans une maison dans laquelle il n'y avoit plus que des désagréments, sans aucune utilité pour l'avancement d'un art qui devoit faire mon bonheur et mes délices, et je le priois instamment de me retirer.

Pendant l'attente d'une réponse ou d'une décision de mon père à mon égard, j'étois présent à une nouvelle ouverture que firent les mineurs près de la maison de M. Kuhn, et au bas du grand chemin, pour pénétrer, de là, dans l'intérieur du Kirchberg. Les pierres blanchâtres et plates qu'ils jetèrent dehors, je les examinois et trouvois qu'elles étoient assez tendres à être taillées aisément. Je m'emparois donc d'une de ces pierres et je sculptois sur une de ses faces un pied d'homme en relief aussi exactement qu'il m'étoit possible, et, pour faire

disparoître les marques du tranchant de mon instrument, je frottois mon ouvrage avec du sable et je le posois comme auroit fait le pur hasard parmi les pierres au bord du chemin. Je désirois avec impatience qu'il y fût trouvé. Il le fut effectivement et porté aussitôt chez M. Kuhn, au moment où plusieurs officiers du souverain étoient chez lui, qui, admirant ce prétendu jeu de la nature, résolurent de l'offrir au prince comme une des plus grandes singularités très-dignes de ses regards, et moi, je me gardois bien de m'avouer l'auteur; mais, intérieurement, je me sentis quelque plaisir de ma petite tromperie. Je pensai même que bien des choses qu'on trouve dans les cabinets des curieux pouvoient avoir de pareilles origines.

Enfin un valet de mon père vint à cheval pour me chercher. Il apportoit, outre un présent, une lettre à M. et madame Kuhn, remplie de remercîments des attentions qu'ils avoient eues pour son fils pendant le temps qu'il avoit eu le bonheur de demeurer dans leur maison; mais, actuellement, il y avoit de fortes raisons pour le retirer, surtout pour qu'il pût achever ses études.

Le présent fut accepté; la lettre lue à haute voix par M. Kuhn, qui tantôt fixoit ses yeux vers le plafond, tantôt sur le plancher, et finit sa lecture en se grattant la tête, et n'en parla plus; mais sa mère, femme respectable à tous égards, versa des larmes.

Pendant ces moments, mes paquets furent faits et chargés; et je pris congé, à quelques regrets près, de toute la maison, dans laquelle j'avois eu plus de plaisir que de peine, et me rendis auprès de mon père, qui me reçut bien. Alors je lui montrai tout ce que j'avois apporté : des dessins, des esquisses peintes, et surtout le

buste de Louis XIV, à grande perruque noire, que j'avois copié d'après une copie que M. Kuhn avoit fort bien peinte en Hollande, d'après un original excellent. Mon père parut content de mes opérations. Je montrai également mes ouvrages à des gentilshommes, des bourgeois, des rustres et autres connoisseurs fins et délicats, qui les admirèrent sans savoir pourquoi.

Je dois cependant excepter de ces gens et rendre justice à un vieil invalide, qui, dans sa jeunesse, avoit été un apprentif indocile d'un bon maître perruquier dans la ville de Wetzlar, car il me débitoit des remarques et si savantes et si curieuses sur les boucles de la perruque du roi, que je l'en remerciois grandement, comme de raison. Me voilà donc de nouveau dans la maison paternelle, où le repos m'étoit insupportable. Je songeois aux moyens d'être occupé; mais la vanité seule pouvoit me satisfaire et me plaisoit infiniment. J'avois chassé à Gladebach, je voulus tâter de la pêche chez nous, quoique très-défendue. Cela m'inquiétoit. Cependant je rêvois, je cherchois quelques inventions, et je parvins enfin à fabriquer deux instruments différents et si petits, qu'il me fut aisé de les porter cachés sous mes habits. Pourvu de cette manière, je me rendis au haut de notre rivière, et là, couvert des saules et des broussailles qui la bordent des deux côtés, je mettois en jeu mes instruments, et si bien, qu'en peu de temps je prenois des truites excellentes et en quantité, que je portois au logis comme en triomphe, sans que personne m'eût aperçu. Mais mon père, s'étant aperçu de mes manœuvres, me défendit sévèrement de faire ainsi le braconnier. Il avoit raison; c'étoit à moi d'être obéissant.

Que faire dans la position où je me trouvois? J'avois en effet apporté ma palette et mes pinceaux; mais bien

des choses nécessaires me manquoient pour les employer. Je devenois presque oisif ou indolent, et, quoique souvent je dessinois ou je lisois, ou je fagotois de mauvais vers, ce mélange ne pouvoit me satisfaire. Il me manquoit quelque chose qu'il ne m'étoit guère possible d'expliquer. Cependant, dans les intervalles, et pour me distraire, j'allois à la fonderie de fer, à trois portées de fusil de chez nous, où j'observois les diverses manœuvres qu'employoient les fondeurs, dont ils ne faisoient nul mystère, à produire, par la fonte des minéraux, des chaudières et marmites de belle forme et de grande perfection. Ils me connoissoient tous. Je me hasardai donc à les prier de me céder de l'amalgame qu'ils employoient à faire des formes, des matrices et des moules, en leur avouant que j'avois envie de faire en petit, par curiosité, ce qu'ils produisoient si bien en grand pour l'utilité publique. Ils me donnèrent et m'enseignèrent tout selon mes désirs et avec complaisance. D'après cette instruction, je commençai mon travail et j'obtins avec satisfaction, par la fonte de morceaux d'étain d'Angleterre, plusieurs ustensiles, et surtout de jolies sonnettes, que je garnissois de petits battants de fer. Le tout cependant ne servit qu'à divertir ou amuser pendant plusieurs jours les plus petits de mes frères. Mon père, qui voyoit tout cela, me laissoit faire, d'autant plus qu'il ne me connoissoit aucune mauvaise inclination. Il espéroit qu'avec le temps cette variété d'idées et cette inconstance dans mes occupations pourroient bien, et naturellement, se relâcher et me fixer pour toujours à quelque entreprise solide, utile et honorable. Mais l'espérance de mon père étoit encore loin de se réaliser, car, depuis quelque temps, même sans cesse, je faisois des réflexions sur l'art de la gravure. Je savois que le cuivre s'employoit;

mais les instruments qu'on emploie pour former les traits qui doivent recevoir le noir et le produire sur le papier, comment sont-ils faits? Je me faisois avec inquiétude cette question. Comment la résoudre? Heureusement, il me souvint qu'il y avoit dans la maison de petits ustensiles garnis de cuivre jaune, sur lesquels il y avoit des ornements de gravés. J'examinois cette gravure, et je voyois avec plaisir que les entailles étoient triangulaires; donc les burins devoient avoir cette forme, et, de plus, être tranchants. Après cette découverte, je fabriquois un modèle en buis, d'après lequel un coutelier du voisinage me fit deux burins de bon acier et d'une trempe parfaite, que j'emmanchois, que j'aiguisois d'abord sur une pierre très-dure; mais de suite j'en eus une autre plus douce. Cela me mit en état d'essayer mes burins sur de l'étain, et cet essai, à quelques échappées près, n'alloit pas si mal et me donnoit l'espérance de faire de mieux en mieux.

Mais c'étoit principalement sur le cuivre que je désirois faire des essais. Il fallut en avoir. Heureusement un vieux chaudron troué, bosselé et abandonné me fournit quelques morceaux que je taillois en carré, que je dressois à coups de marteau pour les rendre aussi unis que possible. Ce n'étoit pas tout. Quel temps n'ay-je pas employé, avec la patience d'un Robinson, à les polir, soit avec des pierres fines, soit avec du charbon ou du blanc de craie pulvérisé. Enfin, avant que de tâter le cuivre avec mes burins, j'avois dessiné sur une de mes planches préparées une tête à grande barbe, coiffée d'un bonnet de poil d'ours. Je n'avois donc qu'à suivre les traces de mon dessin et y conduire, avec la force de mon poignet, mes burins, si neufs à une telle opération; et si cette gravure n'étoit pas bien bonne, du

moins étoit-elle passablement sauvage. Après cela une inquiétude me survint. Je désirois avec ardeur d'avoir des épreuves de ma gravure; mais je n'avois point de presse; la construction même d'une telle machine m'étoit inconnue. Malgré cet obstacle, je ne perdis point courage. Il y avoit dans une de nos maisons un pressoir avec sa vis formidable, que je résolus de mettre en jeu pour voir si, par ce moyen, il me seroit possible d'atteindre mon but. De plus, il me fallut du noir. J'en composai avec de la graisse et du noir de fumée, que j'introduisis dans les tailles de ma planche, que je couvris d'un papier blanc et sec; et ayant assuré le tout avec précaution sous la vis, je la tournois avec toute la force dont un jeune homme peut être capable. Mais quelle fut ma surprise quand je retirai mon papier de la presse! Il n'étoit qu'impur et nul trait de la gravure n'y paroissoit. Que de réflexions à faire! Je disois que certainement le noir doit être composé par d'autres ingrédients. D'après cette idée, je prenois de l'huile grasse et du noir d'ivoire (si connus dans la peinture), et j'en composois une pâtée que j'introduisis dans les traits gravés sur ma planche, que je couvris, cette fois-cy, d'un papier humide, en la fourrant, comme cy-devant, sous la vis du pressoir, qu'un de nos valets, d'une force d'Hercule, m'aidoit à tourner. Cette pression terrible avoit produit quelque succès, car, en retirant mon papier humide de sa souffrance, j'y considérois avec un sentiment paternel les traits de ma gravure, qui, il est vrai, n'étoient pas parfaitement marqués, mais assez bien pour me donner une joie qui pouvoit être, je crois, presque aussi grande que celle d'un vieil adepte de profession, qui, après avoir soufflé une dizaine d'années infructueusement, s'écrieroit tout d'un coup : « Que

vois-je? des petites étoiles si brillantes et si éclatantes dans mes scories noirâtres et refroidies! Ma fortune est faite! Encore quelque peu de constance et de travail, et j'aurai entre mes mains un or aussi parfait et aussi pur que les rayons du soleil! » Que de douleurs si le bon homme se seroit trompé!

Cependant mes essais je les abandonnai, et, me sentant aussi jeune, aussi ardent et infatigable que je l'étois, je me permettois de penser sérieusement à l'agréable en l'associant au solide, qui, malgré leur aspect éloigné, ne pouvoient m'empêcher de poursuivre une espèce de route que je commençois à me tracer dans ma fantaisie. Je désirois, par exemple, que mon père m'eût permis de me rendre, pour mon instruction ultérieure, soit à Nuremberg, soit à Augsbourg, deux villes où les peintres, les graveurs et les imprimeurs en taille-douce ne manquent pas; mais je n'osois lui en parler encore; je cherchois néanmoins quelques moments favorables que le hasard pouvoit me procurer à le faire avec succès, lorsqu'un événement imprévu m'imposa silence.

Un arquebusier célèbre en Allemagne, établi à Güssen, nommé Pierre Witeman, vint dans notre maison avec un fusil garni d'argent qu'il avoit fabriqué pour un seigneur de nos environs. Ce fusil, il le montroit à mon père, qui, l'ayant trouvé beau, s'arrêta principalement sur la gravure dont étoit ornée la garniture, en disant que son fils aîné, après le dessin et la peinture, s'amusoit aussi à graver quelquefois; d'après cela Witeman eut envie de voir quelque chose de ma besogne; je lui montrai ce que je possédois de mieux, qu'il regarda fort longtemps, et finit par dire à mon père que, s'il vouloit m'envoyer chez lui, l'occasion de m'exercer et de me fortifier dans la pratique de ce talent

ne me manqueroit pas. Mon père m'ayant demandé si cela me faisoit plaisir, je répondis que j'en serois flatté; et, huit jours après, il me mena chez Witeman, où, de suite, je fus installé dans mes fonctions; c'est-à-dire à faire marcher les burins (autrement faits que ceux de mon invention) sur divers métaux, si bien qu'on ne put observer aucune gaucherie de ma part. Cela plut à M. Witeman, qui étoit fort civil, et qui par là se voyoit soulagé dans la gravure des ornements; aussi eut-il de la considération pour moi; il m'accordoit même, sur ma demande, le privilége de partir chaque samedi pour l'Obermule et Kœnigsberg, y passer le dimanche, et pour y voir mon père, mes parents, mes anciens camarades d'école, et une fille qui m'a toujours plu depuis mon enfance. Le lundi je retournois à Giessen; en général, je me voyois estimé dans la maison de Witeman, dans laquelle aussi, à quelques espiègleries près, je ne me conduisis pas mal. Cependant ni les marques d'estime que j'y recevois, ni les éloges que l'on donnoit à mon savoir-faire, n'empêchèrent pas que je n'aspirasse à l'exercice de talents plus distingués et moins bornés que ceux qui m'occupèrent encore et qui ne m'ennuyèrent presque plus, et même j'étois étonné que, malgré mon caractère changeant, il m'avoit été possible de soutenir la stabilité à ne graver que des chasseurs, des chiens de chasse, des animaux sauvages, et autres espèces d'ornements sur des garnitures d'armes. Enfin, je résolus sérieusement de me retirer.

Il y avoit parmi les compagnons de l'atelier de Witeman un fils de l'arquebusier du prince de Nassau-Usingne, nommé M. Leim, qui, à l'instigation de son père, cherchoit depuis du temps à me débaucher. Il me mettoit souvent devant les yeux des perspectives si flatteuses,

qu'il parvint enfin à la promesse que je lui fis que je me rendrois incessamment auprès de son père. Il fut content de sa négociation et prit le devant. Et moi, de mon côté, je pris congé du brave M. Witeman, qui en parut si sensible, et avec la tristesse sur le visage me disoit que, si, après quelque temps d'absence, je désirois revenir chez lui, il me donneroit, selon mon bon plaisir, sa fille en mariage. Cela ne pouvoit que me flatter, d'autant plus qu'elle étoit belle et bonne. Je l'en remerciai gracieusement, en lui donnant des espérances. Après cette sépation, je me rendis dans la demeure paternelle, où je me préparois pour le voyage d'Usingne, où tout étoit arrangé; je pris congé d'un père si sage et si vertueux, qui, depuis mon enfance, m'avoit donné tant de marques d'une véritable amitié, et qui, en ce moment, m'embrassoit d'un cœur aussi sincère que pénétré. Pouvois-je rester inflexible! Enfin, je disois adieu à tous ceux qui m'étoient chers, et je partis. Cependant, et préalablement à tout cela, j'avois écrit au fils de l'arquebusier d'Usingne, en le priant de venir au-devant de moi jusqu'à Buzbach, un tel jour et en une telle hôtellerie. Il y vint exactement, et dans la même journée nous arrivâmes chez son père, qui me reçut avec beaucoup de cordialité, d'autant plus que son prince lui avoit commandé des armes à feu les mieux faites et supérieurement ornées, et c'étoit moi qu'il destinoit à exécuter les parties les plus précieuses de l'ouvrage. Et dès le lendemain je commençois mes opérations, dont le prince, qui y vint plusieurs fois pour voir les progrès, parut si content, qu'il me disoit des choses fort flatteuses, en ajoutant que je ferois bien de venir au château, un tel jour, pour y voir le bal qu'il y auroit. Après les remercîments que je devois au prince, et curieux de mon na-

turel, je m'y rendis, et c'étoit là le premier bal magnifique que je voyois.

Pendant cet hiver, je fis connoissance avec un jeune homme natif de Giessen, qui travailloit chez l'orfévre de la cour. Et bientôt il y eut confiance et amitié entre nous. Je lui parlois souvent par forme de conversation des avantages qui devoient résulter pour les progrès des talents de voyager, surtout dans les pays où ils étoient bien exercés, honorés et récompensés; j'ajoutois que j'étois presque honteux de me trouver encore si près de chez nous. Mon ami m'écoutoit attentivement; et lorsque je croyois l'avoir un peu ébranlé par la communication de mon langage, je lui disois nettement que, le printemps venu, je partirois pour me rendre à Paris et qu'il ne feroit pas mal de venir avec moi. Il rêva, me le promit, et tint promesse en partie.

Pendant cet intervalle, mon respectable père me vint voir à Usingne; quelle joye pour moi! Mais aussi quelle tristesse me saisit lors de cette seconde séparation. Ce fut la dernière fois que nous nous embrassâmes. Enfin, le temps fixé pour mon départ étant venu, je pris congé du maître, qui me marqua du regret. En ce moment mon camarade me joignit, ma bourse étoit garnie. Nous partîmes et arrivâmes par Hombourg à Francfort, dans le temps de la foire de Pâques. Nous y restâmes deux jours, exprès pour y voir les farceurs, les charlatans, les joueurs de gobelets et autres acteurs de cette espèce. Ces jeux avec leurs variétés nous plurent et nous édifièrent infiniment; car c'étoit du nouveau pour des jeunes gens des environs de la Lahne.

Nous y rencontrâmes aussi, par le plus grand hasard, M. Witeman, qui y étoit venu pour ses affaires particulières. Nous nous vîmes d'amitié le verre à la main; en

ce moment, je lui remis un joli objet que je le priois d'offrir de ma part à mademoiselle Witeman. Il me le promit, parut enchanté de ma manière d'agir, et ne doutoit vraisemblablement pas que ce ne fût un gage de mon amour que je donnois à sa fille.

Chemin faisant, nous fûmes témoins d'un tour d'adresse singulier. Un quidam, en habit de paysan, à cheveux plats, couvert d'un chapeau délabré, marchoit dans la foule, il toussa et cracha sur la veste tissue d'or d'un particulier, et, comme fâché, lui demande excuse le chapeau d'une main, et de l'autre, avec son mouchoir, lui ôte le crachat de la veste, lui fait la révérence et disparoît. Le particulier voulant tirer sa montre, elle n'y étoit plus.

Enfin, nous résolûmes de quitter le tumulte de la foire où les honnêtes gens faisoient leurs affaires de bonne foi, où les joueurs, les escamoteurs, les voleurs, les filous, les escrocs, les coupeurs de bourse font valoir leurs sciences et arts avec dextérité, et les simples fripons se fourrent partout; et moi-même j'y commis une action qui me parut plaisante, et qui dans le fond étoit blâmable : depuis du temps j'étois curieux de savoir s'il n'y avoit pas moyen de trouver le secret de faire de l'argent, non pas dans les différents systèmes des alchimistes, mais par l'amalgame de matières métalliques, combinées selon leur genre d'affinité, leur nature spécifique, leur pesanteur et leur couleur, en n'y employant que peu d'argent fin, et simplement pour lier les diverses parties des métaux et procurer un peu de ductilité à la masse générale. D'après cette rêverie, étant encore à Usingne, j'y avois rassemblé les diverses matières que je jugeois nécessaires à la réussite de mon entreprise, et j'eus par la fonte un lingot fort gentil et propre à tromper les imbé-

ciles. Ce lingot, je le présentai avec quelque mystère d'usage à un vieux juif à barbe touffue et manteau de bonne étoffe, mais rapiécé, qui le prit, et tira de sa poche une petite pierre noire, l'essaya, l'essaya encore, le pesa dans sa main et me demanda avec un air de malice : « Quel prix mettez-vous à ça? — Six florins, lui répondis-je. — Ah! ah! monsieur, s'écria-t-il, votre argent est mauvais, très-mauvais, bien éloigné du titre de fin. Je ne pourrois, foi d'honnête homme, vous donner que deux florins. Ce sera en conscience très-bien payé. En outre, ne faut-il pas que je gagne quelque peu de chose. Chacun doit vivre, et préférablement celui qui ne trompe personne ni dans les marchés publics, ni dans les affaires secrètes. » Je me retenois de rire, en lui disant : « Écoute, Moïse, ce ne sont pas des apologies ni des raisonnements que je demande, mais de l'argent. » Finalement, il me donna deux florins et demi que je fourrai dans ma poche, et dont mon camarade, orfévre de profession, ne cessoit de plaisanter, tant sur la pauvreté de mon argent que sur la misère d'un tel commerce.

Enfin, notre départ étant résolu, nous nous mîmes en route; mais je parlois peu, j'étois comme absorbé dans des réflexions pénibles, et lorsque nous étions sur le pont du Mein, qui joint le faubourg à la ville, je priai mon ami de m'attendre là quelques moments; je retourne, je cherche mon juif dans la foule, résolu de reprendre mon lingot et de lui rendre son argent qui me pesoit plus sur la conscience que dans ma poche. Mais toutes mes perquisitions furent inutiles, j'en eus un chagrin réel.

Après cette excursion, ayant rejoint mon camarade, je lui demandai s'il ne croyoit pas qu'il seroit convenable, qu'au lieu de partir de Francfort en droiture vers le Rhin, de nous rendre à Darmstadt, résidence de notre souve-

rain, pour y entendre la musique du carillon le plus célèbre de l'Allemagne. Il répondit qu'il en seroit charmé, que mon idée étoit excellente, qu'il l'approuvoit d'autant plus qu'il étoit amateur de musique. Dès lors nous enfilâmes la route par un beau chemin planté en partie de noyers des deux côtés, et, vers le soir, nous arrivâmes dans la ville, où nous considérâmes d'abord le nouveau château du prince, commencé sur un plan des plus magnifiques, mais non pas achevé. Du même moment, la musique du carillon nous salua, nous surprit agréablement, nous amusa pendant le souper et presque toute la nuit; car c'étoit encore du nouveau pour nous.

Le lendemain nous partîmes et arrivâmes à Gernsheim, ville située sur le bord du Rhin, où nous considérâmes avec douleur d'immenses masures enfumées, fruit de la guerre dans ces quartiers. Nous passâmes de suite ce fleuve fameux en bateau. Et, heureusement arrivés à l'autre bord, nous allâmes à Oppenheim, dont les hautes tours et les fortes murailles étoient en ruines ou renversées.

Worms, ville ci-devant célèbre et opulente, bâtie très-anciennement dans cette belle contrée, nous parut, en y entrant, dans un état déplorable. Brûlée et saccagée dans les guerres du Palatinat, vers 1689, et dont les restes enfumés des portes, des églises et des édifices publiques, montroient encore que le tout avoit été aussi solide que magnifique, quoique dans le goût gothique, goût du temps de leur érection. La cathédrale qui existe n'avoit plus rien de remarquable: elle est également dans le goût gothique.

Le milieu de cette ville étoit un peu rétabli. La nouvelle église luthérienne, d'un style moderne, nous parut d'une forme agréable. L'hôte chez qui nous logeâmes

nous apprit qu'il y avoit des tableaux, et s'offrit de nous mener si nous étions curieux de les voir. Nous acceptâmes ses offres avec plaisir ; et en y entrant nous vîmes d'abord dans la nef, vis-à-vis du chœur, un tableau peint à fresque sur le mur, représentant l'assemblée des électeurs et princes de l'empire convoqués par Charles-Quint. Cet empereur, assis au milieu d'eux, paroît écouter avec attention la fameuse dispute entre Luther et Eccius sur les dogmes de religion.

Dans le chœur, sur le grand autel, il y avoit un tableau en hauteur, représentant la Pasque que Notre-Seigneur fit avec ses disciples. Des deux côtés, dans l'intérieur du chœur, on voit les douze apôtres avec leurs attributs. Toutes ces figures, plus petites que nature, sont peintes à l'huile.

Nous passâmes la nuit dans cette ville. Le lendemain, instruits qu'il y avoit des moines qui débitoient du vin de leur cru à deux kreuzers la pinte, nous fûmes curieux d'en goûter, en y mangeant, pour compléter notre déjeuner, des jolis petits pains dont nos poches étoient fournies ; et bientôt, arrivés à la porte du couvent, nous y sonnâmes à plusieurs reprises. Enfin, un moine roubigond et ventru ouvrit la porte; il parut être de mauvaise humeur, se frottoit les yeux sans nous regarder en disant : « Peut-on avoir soif de si grand matin ! » (Il n'étoit pas neuf heures.) Malgré cela, il nous donna bonne mesure dans une cruche de grès blanchâtre qu'il nous fut impossible de vider complétement, tant que ce vin étoit mauvais. Nous en parlâmes à un particulier de la ville qui faisoit route avec nous. « Ah ! répondit il, ces moines ont des caves remplies d'excellents vins ; mais ils ne sont pas si imprudents de s'en défaire, ils les gardent pour leurs propres bouches et débitent le mauvais à qui en est amateur. »

De Worms, nous nous rendîmes à Frankenthal, ville située dans un pays charmant, autrefois très-fortifiée, souvent prise et reprise, soit par les Espagnols, soit par les Suédois ou les Impériaux, et dont, après tant de désolations, les remparts n'existent plus. Lorsque nous étions vis-à-vis de la ville de Mannheim, qui se présentoit avec le palais de l'électeur et ses fortifications d'une manière magnifique à nos yeux, nous résolûmes d'y aller; et de suite nous passâmes par le fort qui couvre la tête du pont de bateaux sur le Rhin, que nous traversâmes gaiement, et entrâmes dans cette ville si belle et si régulièrement bâtie, dont les rues larges et directement alignées nous plurent beaucoup plus que celles que nous avions traversées partout ailleurs.

Comme nous sentions qu'il étoit urgent de dîner, nous entrâmes dans une auberge dont le maître, aussi curieux que questionneur, nous demandoit sans façon si nous venions de la foire de Francfort; si par notre savoir-faire nous y avions fait bonne récolte, bon profit, en un mot si nous étions contents d'y avoir été. Comme cette demande me parut indiscrète, je lui en fis une autre, un peu vive peut-être, en lui demandant s'il nous connaissoit, s'il savoit quels étoient nos talents. « Ah ! répondit-il, je vois parfaitement que vous êtes de ces étudiants de Prague qui parcourent l'Allemagne, chantant et jouant des comédies dans les cabarets et hôtelleries pour en recevoir quelques rétributions honnêtes, ce qui vaut mieux, selon moi, continua-t-il, que d'exercer quelque métier moins lucratif ou plus dangereux. — Comme, d'après ce raisonnement, lui répondis-je, vous êtes persuadé que nous sommes de ces étudiants de Prague qui chantent et jouent la comédie partout pour vivre, vous devez donc sentir aussi que nous ne pouvons être des ri-

chards, et que, d'après cette observation, que vous nous traiterez, concernant notre dîner, avec douceur. » Il le promit et écorcha rudement nos bourses. Nous sortîmes bientôt de cette taverne, et lorsque nous eûmes observé et considéré dans cette ville tout ce qui étoit à notre portée, nous retournâmes sur la rive gauche du Rhin et enfilâmes la route vers Spire.

La ville de Spire, autrefois grande, belle, peuplée et florissante, située dans une plaine abondante et riche en toutes choses, nous parut, en y arrivant, aussi ruinée et aussi pauvre que la ville de Worms. De sa superbe cathédrale, dans laquelle plusieurs empereurs eurent leurs sépultures, nous ne vîmes sur pied que quelques hautes murailles percées de toutes parts et noircies par la fumée de son incendie. Nous logeâmes au milieu de la ville, dans le quartier le plus rétabli depuis son désastre ; mais il étoit si entouré de masures couvertes de ronces, de broussailles et d'herbes, qu'un tel aspect nous attristoit si fort, qu'après quelque peu de repos nous l'abandonnâmes de même que la ville et gagnâmes légèrement le chemin qui mène directement à Landau.

C'étoit vers le soir, mais d'assez bonne heure, que nous arrivâmes à Landau. Cette ville est située dans une belle contrée. Elle est petite, mais extrêmement fortifiée; elle a été assiégée, prise et reprise plusieurs fois au commencement du dix-huitième siècle; mais à la fin elle fut cédée à la France, et devint par là la première place respectable qui couvre la basse Alsace du côté du Palatinat. Nous y fûmes plus loyalement traités qu'en la taverne de Mannheim de cuisante mémoire. Le lendemain nous passâmes, sans nous arrêter nulle part, par Weissembourg, et entrâmes, souliers déchirés et fort fatigués, et fort tard, dans la ville de Haguenau.

Le lendemain, après le repos de la nuit et de bon matin, mon camarade, chargé d'une lettre à l'adresse d'un orfévre de cette ville, la lui remit; lequel, après l'avoir lue, le regarde en disant: « Vous êtes donc orfévre aussi? —Oui, monsieur, j'ai cet avantage, répondit-il. —En ce cas, repartit l'orfévre, je vous prie, si cela vous convient, de m'aider pendant quelque temps à finir un ouvrage fort pressé. » Mon ami consentit; mais quel retard pour notre voyage projeté! Devois-je partir seul! Non, j'y reste également. Mes burins que j'avois avec moi me devinrent utiles, je les fis agir tantôt sur des garnitures d'armes que fabriquoit un arquebusier, tantôt sur l'argenterie, et par la diversité de ces travaux ma petite bourse se gonfla fort agréablement. Malgré le genre de mes occupations, et curieux que j'étois toujours, je ne laissois pas que de courir par toute la ville; j'y rencontrois, en divers endroits, des ruines causées par plusieurs siéges opiniâtres. Cette ville n'est pas fortifiée à la moderne, excepté vers les portes; mais elle est entourée de fortes murailles avec de hautes tours quarrées et de larges fossés toujours remplis d'eau, que fournit vraisemblablement la rivière de Motter, qui passe par des voûtes au milieu d'elle et la partage en deux parties.

Mais cette rivière est à découvert près de la grande place de la ville, dont, sur chacun de ses bords opposés, il y a deux tours quarrées assez intactes, à distance et hauteur égales et solidement bâties en brique. Ces quatre tours me parurent par leur construction d'une date extrêmement reculée; et je présumois, avec raison, que les habitants de ce quartier pouvoient être instruits, soit par tradition ou autrement, de leur origine et de leur destination. En conséquence, curieux d'en être instruit aussi, je m'adressois à un voisin assis devant sa porte,

et qui, par sa bonne mine et son corps en repos, m'inspira de la confiance et me parut un homme fort savant, d'autant plus qu'il sembloit faire de profondes réflexions en fumant sa pipe avec autant de méthode que de tranquillité. Ce brave homme, ayant écouté avec bonté mes demandes en poussant successivement la fumée de sa pipe en l'air, me répondit enfin avec la sincérité de son cœur : « Je suis en état, monsieur, de vous instruire que mon grand-père, mon père et moi-même nous avons constamment vu ces quatre tours telles qu'elles sont devant vous, et je ne sais rien de plus. » Une explication aussi lumineuse ajoutoit à mon ignorance et me renvoya stupéfait. Enfin, insatiable de connoître et d'examiner, je courus partout. Je voyois de suite, dans le cimetière de l'église de Saint-George, et avec respect, des machines de guerre en usage avant l'invention de la poudre. C'étoient des belliers formés d'arbres droits de plus de vingt pieds de longueur; horizontalement suspendus contre le mur à gauche, ils sont arrondis avec soin et fortement garnis de bandes de fer à leurs têtes; ils avoient encore les anciennes agraffes par lesquelles les soldats les soulevoient, les balançoient, et par des chocs redoublés ébranloient les murailles ou enfonçoient les portes des villes et des châteaux fortifiés. Je pense que de telles machines sont rares aujourd'hui. Aussi les belliers de ce cimetière étoient-ils, pour les bien conserver, fort soigneusement abrités.

Il y a dans le même cimetière, à main droite, contre le mur, un calvaire, dont les figures sculptées, en pierre rougeâtre, sont de grandeur naturelle et très-fines. Cet ouvrage, d'un style gothique et très-curieux, n'a souffert aucun dommage.

Indépendamment de ce peu de monuments que je viens

d'indiquer, je connoissois encore, soit dans cette ville, soit aux environs, nombre de choses singulières et dignes d'être dessinées; mais, par prudence et malgré mon envie, je m'étois fait la loi de ne pas dessiner d'après aucun objet aux endroits où il y auroit garnison, et de mon temps il y en avoit à Haguenau un régiment de hussards dont je connoissois plusieurs officiers très-aimables.

J'avois presque oublié de dire que le peuple de Haguenau est d'une humeur fort enjouée. Il aime les plaisirs, surtout la danse, dont l'occasion ne lui manque pas; il y a hors de la ville des guinguettes où la jeunesse en foule se rend les fêtes et dimanches. Nous y allâmes par curiosité, et vîmes danser dans une grande salle des goujats en chemises déchirées, des garçons cordonniers sans souliers, des tailleurs sans culottes, et des servantes sans pudeur. Mon but étoit de voir des contorsions ridicules, des mouvements forcés, des gestes de travers peu décents de ces êtres gambadants. Le tout me parut digne d'être dessiné; mais je ne pouvois dessiner qu'en idée et m'en meubler la mémoire. Cependant ce beau monde payoit dans sa joye aussi largement les violonneurs qu'exactement le vin et la bonne chère fournis par l'aubergiste, qui ne faisoit jamais crédit.

Il y a, outre ces endroits de plaisir, et le long des anciennes lignes de Haguenau, une promenade que fréquentent les pèlerins et autres personnes qui se rendent à Marienthal, église où il y a une image miraculeuse. Nous fûmes dans cette église, où il y a nombre d'*ex voto* en tout genre suspendus contre les murs; mais les tableaux représentant tel ou tel miracle paroissent être peints par ceux mêmes dont la guérison s'étoit opérée après leur dévote et fervente confiance. Il y a près de cette église des auberges dont les maîtres et les maî-

tresses, avec leurs mines dévotement tristes, paroissoient vider les bourses des pèlerins avec autant de plaisir que ceux-ci vident leurs cruches de vin bien ou mal mesurées.

Cependant, comme rien de très-curieux ne restoit à considérer à Haguenau, et que mes affaires utiles étant aussi terminées selon mes désirs, je pensois qu'il seroit urgent de quitter cette ville qui n'étoit pas le but de mon voyage. J'en parlois à mon ami, je lui observois qu'il étoit plus agréable d'arriver à Paris par les beaux jours d'été que de nous y rendre vers l'hiver. Il goûta mes raisons, prévint son maître et prit congé de lui avec politesse. Et, de suite, nos préparatifs pour le départ furent aussi prestement faits que bien imaginés. Chacun se chargeoit de son équipage, qui n'étoit pas assez gonflé pour lui froisser les reins par sa pesanteur. Il ne contenoit qu'une chemise, trois cravates, un bonnet, deux mouchoirs et une paire de bas. Chaque paquet étoit enveloppé d'une toile gommée, et avoit la forme d'une bandoulière de bohémien. Nous sortîmes donc de la ville de Haguenau, équipés, chargés comme je viens de le dire, et nous nous retournâmes pour la saluer par plusieurs fois en reconnoissance des plaisirs et du bien-être dont nous avions joui près de deux mois dans son sein.

Enfin nous voilà sur le chemin qui mène à Strasbourg ; nous y étions aussi gaillards, aussi dispos que peuvent être des jeunes gens qui ne s'inquiètent ni du présent ni de l'avenir. Nous chantions par amusement des chansons de notre enfance et de notre patrie, lorsqu'un capucin, assis à l'ombre d'un buisson sur le bord du chemin, avec son bissac fort enflé à ses côtés, se leva modestement; nous le saluâmes, nos chapeaux à la main. Il nous ren-

dit le salut par des inclinations naturelles, et même nous témoigna le désir qu'il avoit de faire le voyage avec nous par la forêt de Haguenau, réputée dangereuse. Nous consentîmes volontiers. Mais, comme ce pauvre homme étoit vieux et marchoit chargé de son double sac fort lentement, nous lui fîmes l'offre de porter son fardeau alternativement, pour le soulager, s'il vouloit nous le confier. Il le fit avec joye, et, se sentant même si touché de notre humanité, qu'il tira de son sac une boîte de fer-blanc, contenant une masse de fromage mou, en nous disant : « Mangez-en, messieurs, avec ma petite cuiller de bois de buis que voici. Cela vous rafraîchira, car la chaleur est grande. » Nous le remerciâmes sans accepter son fromage; mais je le priai de me permettre, à la première pôse, de dessiner son profil dans un livret que je portois sur moi; il me le permit et se prêta de bon cœur : aussi le profil de ce religieux étoit-il d'une forme très-belle et bien prononcée; sa barbe, blanchie par les années, étoit large, longue et vénérable. C'étoit là le premier portrait que j'eusse jamais dessiné sur un grand chemin. Lorsque nous étions au milieu de la forêt, une bohémienne très-basanée, en cheveux flottant autour de sa tête, un enfant sur le dos, enveloppée d'une couverture tout en loques, se présenta et s'offrit de nous dire la bonne aventure pour peu d'argent; mais notre religieux, l'ayant regardée finement, tira du sac un cervelas qu'il lui donna, et, avec la bonté et la dignité d'un patriarche, la renvoya dans l'épaisseur du bois.

A peine étions-nous sortis de cette célèbre forêt, que notre respectable vieillard, qui, chemin faisant, nous avoit conté bien des historiettes incroyables, se rechargea de son bissac, nous remercia, nous bénit même de l'avoir soulagé, prit congé de nous, et enfila une autre route.

Nous le saluâmes encore de nos voix et de nos gestes en nous éloignant également. En ce moment, rien n'égaloit notre joye; nous aperçûmes dans l'éloignement la fameuse cathédrale de Strasbourg, regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture; quoique gothique, elle est élégante dans sa forme, étonnante par sa hauteur, par sa légèreté, par sa hardiesse, et cependant par la solidité de sa construction. Il nous tardoit de considérer de près ce que la renommée nous en avoit appris; nous marchions en conséquence avec la promptitude de ceux qui ne craignent pas la fatigue quand il s'agit d'atteindre le but qui les intéresse le plus fortement.

Malgré la rapidité de notre marche, nous n'arrivâmes qu'assez tard à Strasbourg, où nous fûmes parfaitement logés. Le lendemain, ma première affaire fut de m'informer si ce que j'avois envoyé d'avance y étoit arrivé. Tout s'y trouvoit, j'en étois satisfait. Après cela, nous traversâmes une partie de la ville en nous rendant de suite à la cathédrale, objet de nos désirs. Nous considérâmes avec attention tout ce qu'il y avoit de curieux, soit en dedans, soit au dehors de cette célèbre église, dont les monuments en sculpture sont si nombreux et les inscriptions si multipliées et déjà fort connus, que je me dispensois d'en faire la description, et même par la raison que je n'étois qu'un jeune voyageur ambulant pourvu de peu d'expérience. Mais l'envie nous prit de monter sur cette superbe église pour y voir de là et la grandeur de la ville et ses environs. Aussitôt que nous y étions parvenus, nous y gravâmes nos noms sur la balustrade, parmi des milliers de noms qui s'y trouvoient déjà. Mais je n'étois pas encore satisfait, je désirois monter dans une des tourelles qui, extérieurement, accompagnent la flèche de l'église. Mon camarade s'opposoit, en me re-

présentant le danger de l'entreprise; mais, sans l'écouter, je jette mon habit et mon épée sur la plate-forme, je m'élance, je monte lestement jusqu'au faîte de la tourelle. C'étoit de là que je voyois avec admiration à une distance infinie une partie considérable de l'Alsace, province aussi peuplée, aussi fertile et agréable que la plus délicieuse contrée du monde. Finalement, il fallut descendre; je voyois un abîme devant moi, la tête me tournoit. La tourelle, par sa composition, étoit à jour partout jusqu'aux marches même où il falloit poser les pieds : précaution, dextérité, tout fut employé de ma part pour me garantir de quelques faux pas; enfin, je me retrouvai sain et sauf d'où j'étois parti, et aussitôt je criois vers mon ami : « Eh! quelle gloire pour moi! — Tant mieux pour vous, répondit-il, je n'en suis pas jaloux. »

Après cette inspection si satisfaisante, nous retournâmes à notre auberge, où nous trouvâmes que logeoit également G.-F. Schmidt [1], jeune graveur de Berlin, qui aussi alloit se rendre à Paris. Il étoit déjà habile et devint par la suite très-célèbre par ses superbes gravures au burin, et parfait dans l'imitation du genre de Rembrandt, dont jamais artiste n'avoit aussi bien saisi la savante et pittoresque manière que lui. Schmidt, à notre première entrevue, devint mon ami, et l'amitié entre nous a été sincère et constante jusqu'à la fin de sa vie. Il avoit quatre ans de plus que moi. Nous fîmes notre voyage ensemble, notre but étoit le même. Il étoit accompagné d'un jeune peintre, aussi de Berlin; mais, comme le coche de Strasbourg pour Paris devoit partir

[1] Schmidt devint plus tard, comme on va le voir, l'ami intime de Wille, et leur talent eut même une certaine analogie.

au bout de vingt-quatre heures, j'arrangeai promptement ma petite valise et la fis porter à ce coche. J'exhortai en même temps mon camarade de se dépêcher à en faire autant; il hésita d'abord, ensuite me déclaroit qu'il étoit résolu d'aller en Suisse, d'y travailler quelque temps, ensuite de retourner dans notre patrie. Il alléguoit pour plus d'excuse qu'il ne savoit un mot de françois; j'avois beau lui dire que j'en savois fort peu aussi, cependant je croyois en savoir assez pour nous tirer d'affaire, que quelque séjour à Paris lui seroit profitable et lui donneroit de la réputation, et s'il n'avoit pas assez d'argent pour faire le voyage, je pensois en avoir assez pour nous deux. Toutes mes raisons furent inutiles. Il fallut donc nous séparer; j'étois fâché, et, dans un tel moment, il étoit convenable et loyal de faire préparer pour la dernière fois un bon et gentil déjeuner, pendant lequel, le verre à la main, nous ne finissions pas de nous entretenir de mille choses très-importantes, comme on doit le croire fort aisément. Je le chargeai, par exemple, de faire chez nous des compliments de ma part à tout le monde, connu ou ignoré, surtout de demander excuse aussi pour moi au juif Moïse, dit Barbe-Rousse, de Waldkirche, de ce qu'autrefois je m'étois donné le plaisir de le dessiner et de le représenter d'une forme ridicule sur une des portes de Kœnigsberg, et de l'assurer que, depuis que j'étois devenu philosophe, il n'avoit plus à craindre que je me moquasse de lui, dont il devoit être content. Enfin il étoit temps de nous séparer; ce fidèle camarade et moi nous nous embrassâmes cordialement en nous souhaitant réciproquement, selon l'usage simple de nos ancêtres, bon voyage et bonne santé! Après ces cérémonies, je devois cependant payer un cuisant supplément à mon écot.

Depuis longtemps le coche étoit parti de Strasbourg. Comment faire? Je ne voyois d'autre remède que de courir pour le rattraper. Il avoit plu, il pleuvoit encore de temps en temps; le pavé étoit glissant, et je n'avois d'autre appui que ma foible épée. Depuis Strasbourg jusqu'à Saverne, il y a sept lieues. Je l'arpentois, ce chemin, autant que possible, sans m'arrêter, sans boire ni manger, et je ne joignis le coche que lorsqu'il entroit dans la cour de l'auberge de Saverne, où il devoit passer la nuit. Pour moi, j'entrois harassé, et mouillé comme je l'étois, dans la grande salle de l'auberge, où je n'entrevoyois que beaucoup de monde qui y soupoit. Je m'y jette sur une chaise et je me trouve mal. Personne ne prit garde à moi, excepté quatre voituriers en blouse bleue, dont l'un vient vers moi, me frappant sur l'épaule, en me disant : « Est-ce que vous êtes malade, cher jeune homme? — Hélas! oui, répondis-je. — Eh bien, quoique voituriers, nous sommes médecins, repartit-il; tenez, mangez-moi un morceau de fromage de Limbourg, qu'il tenoit sur une assiette; vous en serez guéri; ne vous gênez pas, nos voitures en sont chargées de cette marchandise médicinale. » Je le remerciai poliment de son offre. Il insista, m'exhortoit d'en manger, même sans pain, et juroit sur son âme que j'en serois guéri. Enfin j'obéis, et n'ayant pas plutôt mangé une petite partie de ce fromage que je me sentis peu à peu si bien rétabli, que je me fis apporter un poulet rôti, une salade et une demi-bouteille de vin, dont je m'en régalai, car jamais je n'avois soupé avec autant d'appétit et de plaisir. Les voituriers, gens robustes, gros et gras, à faces très-colorées, finirent en ce moment leur souper, qui devoit avoir été copieux et bon, car ils s'occupoient encore à boire largement lorsque je m'approchois de ces bons hu-

mains; et, les remerciant des soins qu'ils avoient pris de moi avec tant de bonté, ils me répondirent : « Il n'y a pas de quoi. » Je me retirois alors et je me couchai tranquillement.

Le lendemain, je me trouvois aussi gai et aussi alerte que si je n'avois été ni fatigué ni incommodé le jour précédent. Schmidt, en me voyant, me fit amicalement la guerre sur ma négligence passée, et je la méritois.

Tout étant prêt pour le départ du coche, qui se mit en route de bonne heure, et alloit, quoique attelé de huit chevaux, toujours lentement. Schmidt, comme son camarade, y avoient les meilleures places. Il y avoit, outre plusieurs voyageurs, un ingénieur qui avoit été au siége de Philipsbourg, s'étoit arrêté quelque temps à Strasbourg et retournoit à Paris, lieu de sa naissance. Il y connaissoit les principaux artistes, aimoit la gravure et s'y connoissoit parfaitement.

Il se nommoit M. Helle[1]. C'est avec plaisir que je fais mention de lui, car il devint mon ami et l'a été jusqu'à la fin de sa vie[2].

[1] Ce fut M. Helle qui, avec son ami Glomi, mit au jour le catalogue de l'œuvre de Rembrandt, qui fut si bien reçu des amateurs. Helle étoit célibataire. Il me contoit que Peter Helle, son grand bisaïeul, bourgeois et horloger de Nuremberg, avoit été le premier qui avoit construit une petite horloge renfermée dans une boîte de la forme et de la grandeur d'un œuf, et que de cette invention curieuse étoient venues, de perfection en perfection, les montres telles qu'elles sont aujourd'hui. C'étoit aussi M. Helle qui fit entrer M. Schmidt chez M. Larmessin, non en qualité d'élève, mais pour lui aider dans une entreprise de gravure. Schmidt n'a resté que neuf mois chez ce maître. (*Note de Wille.*)

[2] Nous trouvons à la suite du catalogue d'Hermand, à la Bibliothèque impériale de Paris, une curieuse notice manuscrite sur cet amateur et sur Helle, son protégé, que nous croyons bon de reproduire ici ; la voici *in extenso :* « Ce catalogue ne contient qu'une partie de tout ce qui composoit le cabinet de deffunt M. Robert-Alexandre d'Hermand, ancien colonel d'infanterie, ingé-

Lorsque nous fûmes arrivés à Lunéville, où le coche s'arrêtoit, je courus, accompagné de Helle et de Schmidt,

nieur des camps et armées du roy, décédé, en 1739, aux galleries du Louvre, âgé de soixante et neuf ans.

« Avant la vente, l'on fit un choix pour le roy de tout ce qui pouvoit lui convenir. M. d'Anville, géographe, et deffunt M. Jaillot, aussi géographe, furent choisis pour faire la prisée de tout ce que l'on avait pris pour Sa Majesté.

« Tout ce qui fut mis à part consistoit particulièrement en plans et cartes manuscrits, dont la plus grande partie avoit été dessinée par M. d'Hermand dans l'espace de trente-cinq campagnes de service.

« Ces dessins furent estimés dix mille livres, et, par faveur, on en obtint quinze mille.

« L'on fit beaucoup d'argent des tableaux, médailles, bronzes, porcelaines, machines de mécanique, physique et autres, sans compter la vaisselle d'argent, qui étoit nombreuse, ainsi que les diamants, bijoux d'or et meubles précieux.

« L'on remit au roy quantité de choses qui avoient été faites pour son éducation, comme nombre de volumes contenant un détail très-circonstancié de tous les habillements des troupes, avec l'histoire de tous les régiments, très-proprement écrite à la main, dont une partie dessinée et coloriée, et l'autre enluminée sur des traits gravés d'après C. Parrocel, et même plusieurs gravés de lui; quelques planches gravées d'escadrons, bataillons et campements, avec toutes les tentes.

« De plus, deux grands plans en relief, dont un avoit trente-six pieds de long sur dix-huit de large, représentant partie de la Flandre, sur lequel l'on faisoit voir les différentes évolutions des armées, comme elles marchent en colonnes, comme elles se mettent en bataille et comme elles font le blocus d'une place pour en faire ensuite le siége.

« Un autre plan, aussi en relief, d'environ six pieds de long, sur lequel on montroit différentes marches des armées, comme les colonnes se séparent, par rapport à l'irrégularité du terrain, et comme elles se rejoignent ensuite, se mettent en bataille et investissent une place afin d'en faire le siége.

« Outre toutes ces différentes choses, dont on vient de parler, étoient plusieurs machines pour faire voir des évolutions particulières, tant de cavalerie que d'infanterie.

« Une suite d'artillerie complette, tant de canons que de mortiers, et tous les bagages et munitions qui y conviennent, le tout représenté en petit et fait avec toute la régularité possible.

« Il étoit dû une très-grosse somme sur tous ces différents effets lors du décès de M. d'Hermand, qui a été payée par madame sa veuve.

« M. d'Hermand étoit né de très-bonne famille; il sortoit d'un père qui étoit très-intéressé dans les affaires du roy et qui luy avoit donné une éducation des plus distinguées, n'ayant même rien épargné pour cela; mais,

seuls curieux, pour y voir le château et les jardins. A mon retour, notre hôtesse me proposoit, par amitié pour

comme son inclination naturelle ne le portoit nullement à prendre le parti de la finance, que son père vouloit lui faire embrasser malgré lui, il ne put que faire voir, dès sa plus tendre jeunesse, son amour pour les arts et les sciences, et particulièrement pour l'art militaire; de sorte qu'à l'âge de seize à dix-sept ans, s'étant mis dans le service, en qualité de cadet, dans le régiment de Piémont, il se trouva, dans sa première campagne, à la bataille de Fleurus, dans laquelle ce régiment fut presque entièrement défait. C'est ce qui contribua beaucoup à son avancement, la façon dont il se comporta dans cette affaire et la blessure qu'il y reçut à la cuisse d'un coup de feu l'ayant fait monter à la place de capitaine en pied. Il étoit très-aimé de Louis XIV, qui récompensoit les personnes de mérite et à talents, et qui le gratifia du titre d'ingénieur géographe suivant la cour, d'une croix de Saint-Louis et de grosses pensions.

« M. le duc d'Orléans, régent du royaume, fit venir M. d'Hermand de Cambray, où il faisoit sa résidence en qualité d'ingénieur dans cette place, et il lui donna, aux galleries du Louvre, un logement qu'il rendit des plus agréables par le moyen d'une dépense très-considérable.

« Ce prince, qui savoit faire choix des personnes de mérite, lui confia les soins de l'éducation du roy et le chargea de faire voir à Sa Majesté toutes les différentes évolutions des armées, tant sur des plans considérables en relief que sur des cartes dessinées, ce qui le mit à portée d'augmenter sa fortune et de mériter de grosses pensions.

« M. d'Hermand avoit pris avec luy le sieur P. C. A. Helle, écuyer, son neveu, dans l'intention de lui donner une éducation qui pût le mettre à portée de faire son chemin en peu de temps et le faire profiter des grandes protections qu'il avoit; il lui procura même l'honneur d'approcher de Sa Majesté pendant l'espace de sept années, ce qui donnoit lieu audit sieur Helle d'espérer une très-grande fortune: mais, comme les choses du monde qui ont le plus d'apparence ne réussissent pas toujours, ces beaux commencements n'ont servi de rien audit sieur Helle. Ledit sieur d'Hermand eut alors un procès très-considérable avec sa famille, et ne manqua pas d'être fort irrité contre tous ses frères et sœurs; son indignation s'étendit jusqu'à la mère du sieur Helle, sa sœur, quoiqu'elle n'eût aucune part à cette fâcheuse affaire. De sorte que le sieur Helle, abandonné de son oncle dans sa plus tendre jeunesse, a été obligé de se faire un état, tant pour s'occuper que pour subvenir à ses besoins, et il s'est adonné à montrer la géographie pendant plusieurs années à des personnes de la première distinction. C'est M. d'Anville, très-savant géographe, qui a bien voulu lui en donner des leçons. Comme cela l'avoit mis à portée d'être connu, il prit ensuite le parti de profiter de l'occasion de la guerre, en 1734, pour faire campagne; il suivit le siége de Philisbourg très-exactement et y fit la fonction d'ingénieur

moi, comme elle s'exprimoit, de changer mon argent d'Allemagne contre de la monnoie françoise, qui seule

volontaire; mais, n'étant point soutenu de sa famille comme il convenoit, il n'a pu suivre le métier des armes et a été obligé de revenir à Paris chercher de l'occupation pour se tirer d'affaire. Par bonheur pour lui, il avoit toujours beaucoup aimé les estampes et les dessins et il en avoit pris une connoissance qui l'a mis à portée de se faire une réputation; ainsy plusieurs amateurs lui ont confié l'arrangement de leurs cabinets, ce qui lui a fait une occupation honnête et distinguée. Il a même fait plusieurs voyages en Hollande pour acquérir différents genres de curiosités, tant en dessins, tableaux, estampes, qu'en coquilles et autres choses de prix, pour compléter et embellir ces cabinets. Il a fait aussi des catalogues raisonnés de ventes de beaux et riches cabinets de curiosité en tout genre, dont on luy avoit confié toutes les richesses pour en tirer parti. Il continue toujours ces mêmes occupations et tâche de se distinguer, tant par ses talents que par une équité qu'on ose dire parfaitte, et il employe encore les connoissances qu'il a à faire des catalogues raisonnés d'estampes de tous les œuvres des maitres, par écoles, afin que les curieux puissent jouir de la science qu'il a acquise depuis nombre d'années.

« Le roy alloit souvent prendre ses leçons militaires chez M. d'Hermand. Cette maison a été tout le temps de sa vie une des plus brillantes de Paris par le concours de personnes de la première distinction qui y venoient. Il étoit généralement aimé et chéri des grands; mais il n'en étoit pas de même des personnes à talents, qui ne paroissoient pas en faire une si grande distinction, soit par jalousie pour sa prospérité, soit par celle que leur inspiroit son mérite. La plus grande partie des artisans ne l'aimoient pas, parce qu'il étoit très-difficile à contenter, voulant que tous les ouvrages fussent portés au plus haut point de perfection.

« M. d'Hermand se maria par inclination, à Bruxelles, à une des plus belles personnes qu'on pût voir.

« Il n'a eu qu'une seule fille, qui a été mariée peu de temps après son décès à M. Duchiron, chef du bureau de la guerre, dont elle est présentement veuve sans enfants. Elle fait sa résidence à Versailles; elle y tient un état très-honnête, jouissant d'une fortune gracieuse, et son aimable caractère la fait estimer et aimer généralement de tout le monde.

« Après que Dieu eut disposé de M. d'Hermand, l'on conserva sa belle maison du Louvre à madame sa veuve, par une considération particulière, des logements en survivance n'étant plus donnés aux veuves depuis plusieurs années. On lui accorda en même temps une pension très-honnête, ainsi qu'à mademoiselle sa fille.

« Madame d'Hermand a joui pendant plusieurs années de tous ces avantages, après quoi elle est décédée en , âgée de ans.

« Madame et mademoiselle d'Hermand avoient permis à M. Huquier, qui

avoit cours dans le pays où j'allois. L'échange se fit; elle eut de mes florins et une petite partie de bons ducats; mais je gardois le reste en pensant que l'or étoit de l'or partout. Je voyois cependant, dans l'échange même de nos espèces, que cette aimable et officieuse hôtesse aimoit encore mieux son profit que ma personne, qui devoit lui être fort indifférente.

A Saint-Nicolas, ville de la Lorraine, on nous montra avec respect, dans l'église du même nom, de fortes chaînes de fer, suspendues à des piliers, dont les Turcs d'autrefois avoient inhumainement chargé d'excellents chrétiens, qui, malgré les tourments que ces barbares leur firent souffrir, restèrent absolument fermes dans la foy, dont aussi ils eurent la récompense, car ils furent miraculeusement transportés, chargés de leurs chaînes, et contre la vigilance des Turcs, dans la Lorraine leur patrie. On ajoutoit que les preuves de la vérité d'un fait si extraordinaire étoient manifestes en ce que ces mêmes chaînes, suspendues à ces piliers depuis des siècles, n'avoient jamais changé de place, comme aussi, depuis ces temps reculés, les pèlerinages en cette église de Saint-Nicolas n'avoient jamais cessé.

Arrivé à Nancy, où le coche passoit la nuit, à peine restoit-il assez de jour pour me rendre dans le quartier qu'on nomme la nouvelle ville, où je voyois de belles rues, de beaux bâtiments et une grande place, avec un palais magnifique.

Je regrettois alors d'être privé de considérer dans une église les tombeaux des anciens ducs de Lorraine, qu'on disoit être remarquables. Pendant ce voyage, un ébéniste

a fait le catalogue et conduit la vente des dessins et estampes de M. d'Hermand, de mettre en vente, pendant deux vacations, plusieurs paquets appartenant audit sieur Huquier, afin de l'obliger. »

d'Olmutz, en Moravie, qui suivoit la voiture, fit connoissance avec moi. C'étoit un garçon farci d'urbanité. Il me contoit plaisamment les événements de ses nombreux voyages, et me prouva, après s'être assuré de ma confiance par un petit échantillon, qu'il connoissoit son monde et savoit vivre, car il m'emprunta de l'argent, qu'il promit de me rendre lorsqu'il en auroit gagné à Paris, où, en effet, il travailloit, en gagnoit, et, selon l'usage des bons emprunteurs, ne me rendit rien. Nous passâmes par Verdun, place forte et considérable. Lorsque nous étions dans un certain endroit, le coche fut obligé de faire un grand détour pour être visité dans un autre dont je ne me souviens pas du nom en ce moment. D'après cette connoissance, deux voyageurs abandonnèrent le coche, résolus d'aller à pied et directement à Châlons pour avoir le temps d'examiner ce qu'il y auroit de curieux en y attendant l'arrivée du coche dans cette ville. Cette résolution me plaisoit; je me joignis aux deux voyageurs, et notre Moravien vint également avec nous. On nous montra un chemin direct vers Châlons. Nous marchâmes avec promptitude; mais bientôt la chaleur nous accabloit; l'eau manquoit pour nous rafraîchir; nul arbre ne s'y trouvoit pour nous donner de l'ombre. Enfin, vers le soir, à l'entrée d'un village, il y avoit une ferme, où nous demandions avec instance à être logés. On nous répondit : « Nous ne logeons personne. » Après une réponse aussi nette que brusque, nous désirions savoir s'il y avoit une auberge au village. « Non, disoit-on; mais il y a une pauvre femme qui héberge quelquefois des vagabonds et coureurs du pays; elle pourroit faire votre affaire. » Cette réponse n'étoit pas édifiante; mais nous cherchions à être logés; nous étions accablés de soif et de lassitude. Nous trouvâmes

cette femme, qui nous reçut; nous demandâmes de l'eau. « Il n'y en a point chez nous, disoit-elle; mais voici une cruche presque remplie de vin. » Ce vin étoit mauvais, cependant délicat dans notre situation. « Et le souper? — Hélas! je possède dix œufs, répondit-elle; je les arrangerai avec de l'oseille, si vous voulez, et ça sera bien bon. » Et de suite elle cassoit et battoit pêle-mêle les œufs et les feuilles entières de l'oseille dans une marmite, qu'elle mit sur un peu de paille. Elle avoit oublié le sel, mais le poivre étoit en abondance. C'est ainsi que l'hôtesse nous produisit une marmelade qui, dans toute autre situation, nous auroit répugné; mais la faim n'a pas le privilége d'être difficile. « Et comment coucherons-nous? — Voilà, messieurs, disoit cette bonne femme, une échelle; montez là, vous serez dans le grenier. Il y a du foin, couchez-vous dessus, vous vous y reposerez bien, je vous en réponds. » Nous y couchâmes, et, malgré la morsure des puces, chacun y dormoit jusqu'au jour. Nous n'avions point de toilette à faire; nous descendîmes l'échelle, payâmes l'hôtesse, partîmes et arrivâmes à Châlons, bien avant midi, à l'auberge où le coche étoit attendu. C'est alors que nous fûmes rafraîchis, et alors aussi nous sentîmes la sottise de notre expédition; car les cloches que nous avions aux pieds étoient si cuisantes, que nous fûmes obligés de garder la chambre; si bien que, quand, vers le soir, le coche arriva, nous étions encore assis à caresser et guérir nos pieds, de manière qu'aucun de nous ne vit la capitale de la Champagne ni en entier ni en partie.

Après notre départ de Châlons, nous passâmes par plusieurs villes et villages sans qu'il y eût moyen de voir ou d'observer commodément ce qu'il y auroit de curieux. Cela me désespéroit; mais nous approchions de Paris,

seul but de mon voyage, et cela me consoloit. Le temps étoit constamment beau, mais la chaleur si considérable, que presque tous les voyageurs quittèrent le gouffre du coche, surtout lorsque le soleil s'inclinoit vers le couchant, et marchèrent à l'ombre de la voiture, très-hautement chargée de marchandises. Notre dernière station étoit à Meaux. De là il n'y a que dix lieues jusqu'à Paris, où j'arrivai en bonne santé au mois de juillet 1736. Enfin le coche, étant arrivé même de bonne heure à Paris, y entroit de suite par le faubourg Saint-Martin, où, de côté et d'autre, je ne voyois que chaumières et cabanes si mal arrangées, que j'en fus fort étonné, et d'autant plus, qu'un tel aspect ne répondoit pas à l'idée que j'avois de la magnificence de Paris. Cependant, en avançant toujours, je remarquai non-seulement de bonnes, mais de jolies maisons, surtout près de la barrière. C'étoit alors, et en entrant par cette barrière, que le coche s'arrêtoit pour y être visité. Ma petite valise, ne contenant rien de suspect, fut pleinement acquittée. C'étoit aussi là que différentes cohortes d'aubergistes de la ville s'étoient avantageusement stationnées pour être à même d'engager, par de belles promesses, les nouveaux débarqués à venir loger chez eux. Un de tels enrôleurs-gargotiers, en veste luisante de graisse, se présenta à moi. Il portoit un ventre très-arrondi, couvert d'un tablier presque blanchi, mais en ce moment par-ci par-là un peu crevassé. Sa face, analogue à sa tête, étoit d'une largeur convenable, bourgeonnée et violette comme celle d'un ivrogne de profession. Il me juroit d'une voix enrouée, sur sa conscience et foy d'honnête homme, qu'on seroit mieux et à meilleur compte chez lui que chez aucun de ses confrères, qui n'étoient que des misérables sans honneur ni probité, qui ne cherchoient qu'à couper

la bourse aux étrangers trop confiants dans leur babil malicieux et doré. Réflexion faite, je n'avois rien à dire contre le physique de ce jureur, qui me prêtoit à rire; mais sa morale comme sa cuisine ne m'étoient pas encore connues. Il fallut observer l'une et faire l'essai de l'autre avant de prononcer. Ce brave homme trouva finalement le moyen de mettre sous sa bannière un de nos voyageurs, Lorrain de nation, le Moravien, qui ne me quittoit pas, et moi comme de raison. Il s'empara d'abord de nos équipages, qu'il chargea sur le dos d'un crocheteur, et nous mena, par la porte Saint-Martin [1], à travers de la ville, dans la rue de la Vannerie, rue étroite, sale et obscure, et nous logea dans une maison de travers, prête à tomber, et dont les escaliers étoient moitié pourris à l'intérieur, noirs de fumée depuis des siècles. Cependant notre logeur, qui, vraisemblablement, se piquoit de civilité, vint nous demander excuse d'avoir été obligé de nous loger si hautement; « car, messieurs, disoit-il, ma maison a tant de renommée, qu'il n'y reste pas un coin qui ne soit occupé par quelque beau monde. » Nous fûmes cependant bientôt informés qu'il nourrissoit et logeoit à huit sols par tête que des ouvriers sans ouvrage et des maçons de Limoges. Enfin le souper que nous servit notre gargotier célèbre, et dont il nous fit un éloge aussi sublime que risible, étoit bien médiocre. Le vin, qu'il qualifioit du titre de bourgogne, étoit, selon sa vertu et sa saveur, des coteaux froids de Montmartre. Le coucher ne valut pas mieux. Enfin, le lendemain, qui étoit un dimanche, je ne connoissois rien de plus pressé que de découvrir, au faubourg Saint-Germain, un jeune homme

[1] Cette porte, ornée de bas-reliefs à la gloire de Louis XIV, me plut infiniment, quoiqu'en y passant avec promptitude.

(*Note de Wille.*)

de la Wetteravie, pour lui remettre une lettre qu'on m'avoit donnée à Strasbourg, et dont le contenu me regardoit en partie. Je sortis en conséquence de bon matin de notre taverne, accompagné du Moravien, qui, se disant passablement au fait de la langue latine, s'adressa à un abbé qui passoit près de nous, en lui demandant fort poliment, en latin, le chemin du faubourg Saint-Germain. L'abbé le regardoit, haussa les épaules en disant : « Je ne vous comprends pas, » et passa outre. Cette prompte séparation de l'abbé de notre pauvre latiniste me donnoit occasion de plaisanter sur l'éloquence du Moravien ébéniste, qui s'en formalisoit en me conseillant de mieux faire en françois qu'il n'avoit probablement fait en latin. Je l'écoutois encore lorsque j'aperçus un bourgeois qui humoit fort tranquillement l'air du matin devant la porte de sa maison. Je m'approche de lui, je commence par lui faire la révérence, en lui demandant pardon de la liberté que je prenois de l'interrompre dans son occupation, et je finissois par lui demander le chemin du faubourg. Ce bon citoyen me comprit, contre l'espérance du Moravien. Il m'enseigna en riant, non-seulement le chemin du faubourg Saint-Germain, mais aussi la rue, d'après l'adresse de ma lettre, que je devois y chercher. Après ce renseignement, nous trouvâmes facilement et le faubourg et la rue, et le Wetteravien lui-même, qui me reçut à merveille et m'offrit son amitié, qui, par la suite, me devoit être utile; et comme il vit, par le contenu de la lettre que je lui avois remise, que je me destinois à étudier la peinture, il me mena sur-le-champ chez un peintre du quartier qu'il connoissoit, dont les ouvrages me parurent si médiocres, que je ne cherchai ni à profiter de son art ni de sa connoissance. Après cette expédition, j'instruisis mon nouvel ami que

ma demeure actuelle étoit des plus misérables. Il me plaignit et me conseilla de me loger dans une bonne maison de son quartier. Je suivis son conseil; je cherchai et je trouvai une petite chambre garnie, rue de l'Observance, vis-à-vis le couvent des Cordeliers, que je louai à neuf francs par mois. Et de suite j'allai retirer mes effets des mains de mon tavernier, qui me fit payer beaucoup pour le peu qu'il m'avoit fourni. Après cela, je me rendis à ma nouvelle demeure, qui me plaisoit; et, pendant que je m'y arrangeois selon ma fantaisie, mon cher Moravien, apparemment meilleur ébéniste que latiniste, ayant trouvé de l'occupation, gagnoit de l'argent au faubourg Saint-Antoine et commençoit à me négliger, et enfin me devint invisible. Il avoit ses raisons : je l'avois obligé.

Aussitôt que mes petits arrangements dans ma nouvelle demeure furent faits, j'achetai par précaution palette, pinceaux, couleurs, papier, crayons, etc., pour être prêt de m'en servir selon les occasions et les circonstances. Après ces soins je commençai à parcourir les places publiques pour voir les statues de bronze de plusieurs rois qui y étoient érigées. Je me rendis également au jardin des Tuilleries où je vis nombre de statues en marbre faites par des artistes modernes. Les tableaux, les tombeaux gothiques, les monuments anciens et nouveaux des églises ne furent pas oubliés. Ce mélange, cette variété, produit des beaux-arts, m'échauffoit la tête et travailloit mon imagination. J'en rêvois pendant mon sommeil. Je me proposois de dessiner partout où il y auroit moyen de le faire. Ainsi, tout me tourmentoit et tout me faisoit plaisir, si bien que souvent j'oubliois le boire et le manger. Cependant la chose capitale à laquelle je n'avois pas songé étoit de savoir de quelle manière il me seroit possible de subsister? Mon petit trésor diminuoit journelle-

ment, et bientôt il pouvoit être à sec si je ne prenois des précautions contre un tel malheur, dont, réflexion faite, il n'y avoit que mon père qui pût m'en préserver. Mais je me sentis un peu peccable en ce que je ne l'avois pas encore instruit de mon arrivée à Paris, et qu'il pouvoit avoir appris d'une manière indirecte. Une telle négligence, et cette crainte me pesoient. N'importe, le cœur de mon père et son amitié m'étoient connus. Je lui écrivis donc la lettre la plus filialement soumise comme c'étoit mon devoir, et après des informations, des excuses et bien des détails, je finissois par lui demander des secours en argent. En attendant une réponse favorable, et de quoi, par conséquent, réparer la brèche de ma bourse, je m'étois donné plusieurs objets fort agréables selon l'idée d'un jeune homme qui aime et estime la propreté et la parure.

J'ai déjà observé que l'amitié entre Schmidt et moi s'étoit heureusement formée pendant notre voyage ; j'ajoute qu'elle se fortifioit de plus en plus à Paris, nos façons de penser et d'agir étoient à peu près conformes; je l'allois voir souvent lorsqu'il aidoit M. de Larmessin dans la gravure des contes de la Fontaine[1], nous ne nous lassions jamais d'être ensemble, l'ennui n'étoit pas de notre essence. Schmidt avoit de l'esprit, et quoiqu'un peu satirique il étoit noble et honnête par principes. J'avois également fait connoissance avec d'autres jeunes artistes, qui, comme moi, étudioient pour se perfection-

[1] Schmidt grava trois pièces d'après les *Contes* de La Fontaine ; elles sont décrites sous les nos 99, 102 et 103 du Catalogue de l'œuvre de Schmidt, et correspondent aux contes dont les titres sont : *Nicaise*, *A femme avare, galant escroc*, et le *Faucon*. Elles sont toutes trois d'après Lancret, et Crayen, l'auteur du Catalogue de l'œuvre de G.-F. Schmidt, nous fait observer que, dans l'estampe *A femme avare, galant escroc*, « la figure de l'amant représente notre artiste, et celle du mari le frère de M. Lancret. »

ner, et j'aurois eu lieu d'être content si l'argent qui m'étoit nécessaire et que j'attendois de mon père avoit été dans ma poche. Enfin, la réponse de mon père me parvint exactement lorsque j'avois le plus grand besoin de son secours ; elle étoit à peu près conçue en ces termes : « Enfin, mon fils, tu es donc sorti de ta patrie sans me consulter et même sans m'en avertir, je dois donc croire que tu te trouves en état de te soutenir sans mon intervention, et si j'avois la foiblesse de t'envoyer de l'argent, je ferois une faute capitale ; je connois ton inclination de briller partout, je veux et je dois t'empêcher de faire des dépenses sans nécessité et sans utilité. Je t'invite à faire des réflexions sur mes paroles et sur les raisons qui me font agir comme j'agis. Au reste, mon fils, n'abandonne jamais le chemin de la vertu que je t'ai enseigné, évite les routes tortueuses, quoique agréables en apparence, elles ne mènent qu'aux précipices ou dans la fange ; fais voir en toute occasion que tu es le fils d'un honnête homme, enfin que je puisse avoir la consolation de dire que je mérite d'être ton père. » Que pouvois-je faire après une telle réponse? Mon père me faisoit des reproches, me refusoit des secours et me donnoit des conseils, j'avoue qu'en partie je méritois de telles leçons. Cependant les fautes que je pouvois avoir faites étoient plutôt le résultat de la légèreté d'un jeune homme que de sa malice ou de sa méchanceté. Au reste, c'étoit mon père qui m'avoit parlé, et quoique j'en eus du chagrin, je ne l'aimois pas moins, je connoissois son cœur, j'espérois de regagner son amitié ; mais ce n'étoit pas le moment de l'essayer ; l'affaire étoit, selon mes idées, trop nouvelle.

Cependant ma situation en ce moment n'étoit pas plaisante. Devois-je perdre courage ? Non, je me voyois quelques ressources dans un des coins de ma valise ; c'étoit

une douzaine de très-belles médailles d'argent que j'avois apportées d'Allemagne comme une de mes plus agréables curiosités, et que je fus obligé de tirer de là pour les mettre en gage. Et pour faire cette belle opération je découvris aisément un bon juif incirconcis qui voulut bien, selon l'usage et la moralité de ces gens utiles, avoir la générosité de me prêter, en monnoie, sur mes médailles, la moitié de leur valeur, dont, par une précaution louable de sa part, il retint, en me comptant son argent, l'intérêt complet d'un mois. Ce qui restoit après sur sa table et qui n'étoit pas lourd, je pouvois sans difficulté le fourrer dans mon gousset. Avec tout cela il y avoit une clause qui portoit que, si au bout de six mois je ne retirois pas mes médailles en payant l'intérêt échu, elles seroient la propriété du prêteur bénévole. Tout cela me parut encore aussi juste que consolant. Mais je fus obligé de passer par là ou de rester absolument à sec. Cependant je me promettois de retirer mes belles pièces d'entre les mains un peu crochues de mon juif, duquel je me promettois aussi de chanter ses louanges que méritoient et son intelligence et sa sincérité qu'il avoit daigné mettre dans notre négoce réciproque. La suite fera voir ce qu'il en arriva.

Aussitôt que cet argent judaïque fut dans ma poche, je me sentis plus de hardiesse et de courage. Je n'hésitois plus à rendre visite et voir successivement les artistes les plus célèbres en commençant par M. de Largillière. En conséquence je m'habillai avec propreté et lestement, et sans aucune recommandation je me rendis à l'hôtel de ce fameux peintre où il étoit logé magnifiquement dans sa propriété. Je fus introduit auprès de lui ; je lui parlai le mieux qu'il me fut possible en lui demandant excuse de la liberté de ma venue dont la cause, lui

disois-je, étoit sa grande célébrité. Je le priois, en outre, de me favoriser de ses conseils dans l'étude de la peinture, à laquelle je me destinois par inclination. Ce bon vieillard me comprit à merveille, me donna la main d'amitié, me mena dans une grande salle remplie de ses productions, qu'il me montra avec une affabilité extrême. J'y vis, entr'autres belles pièces de sa main, les *Douze Apôtres* de grandeur naturelle, mais demi-corps, qu'il avoit peints en différent temps pour sa propre satisfaction d'une manière excellente. Il y avoit également de la grandeur des Apôtres un *Saint Jérôme* si hardiment exécuté, qu'il me plut si singulièrement que je le considérois sans cesse. « Hé bien, me disoit ce brave homme après qu'il eut observé mon attachement à ce tableau, si vous désirez faire une copie de ce *Saint Jérôme*, je vous le prêterois avec plaisir, car vous me paroissez ardent à cultiver votre talent. » J'avois beau lui objecter que si j'avois le bonheur de lui être mieux connu, j'accepterois son offre avec reconnoissance, il m'interrompit en me disant : « J'ai beaucoup fréquenté les personnes de votre patrie, surtout lorsque je vivois en Flandre, et je n'ai jamais eu lieu de me plaindre d'aucunes ; ainsi emportez, continua-t-il, le *Saint Jérôme*, et faites-moi voir la copie que vous en aurez faite. » Après cette conversation et après que j'eus salué respectueusement ce vieillard si rempli de confiance en ma probité, je fis porter le tableau chez moi, où, en peu de temps, je terminois la copie. Je la présente à M. de Largillière, qui parut étonné et de ma promptitude et de la fidélité comparée à l'original d'après lequel je l'avois exécutée ; il m'en fit même des compliments, et c'étoit, selon moi, pour m'encourager : et au même moment il s'offrit de me prêter quelqu'un de ses *Apôtres ;* mais je le priois de me réserver cette bonté

pour le printemps prochain. J'ajoutai pour excuse que l'hiver étoit venu et que cette saison je l'avois destinée au dessin; il approuva ma résolution et me promit son amitié; mais le vrai étoit que l'argent commençoit à me manquer de nouveau. L'hiver se fit sentir. Il y avoit encore des juifs remplis de rapacité; mais je n'avois plus de médailles à mettre entre leurs griffes. Je n'étois pas accoutumé à la misère. Il ne me restoit qu'à spéculer sur les moyens de subsister. Je rêvois à divers expédients, enfin, je m'arrête à l'idée de consulter mon ami le weteravien, qui, selon ma pensée, pouvoit être aussi bon conseiller qu'il étoit expert en arquebuserie. Je me rends donc chez lui, je lui fais part de mes inquiétudes en le priant de me dire s'il ne connoissoit pas quelques moyens propres à écarter le mal qui me menaçoit. Il m'écoute, rêve un moment et enfin me disoit: « Il y a remède à tout, si l'on s'y prend bien; vous avez autrefois fait des ornements sur des garnitures d'armes, ne seroit-il pas utile que vous repreniez vos burins et que vous fassiez le même métier jusqu'à nouvel ordre, et si vous le désirez je vous trouverai de l'occupation. » Devois-je hésiter? Au contraire, je le remerciai des peines qu'il voulut bien se donner pour m'obliger.

Le lendemain de notre entrevue, cet ami m'annonçoit qu'un arquebusier, nommé Malardot, demeurant sur le pont Marie [1], m'occuperoit avec plaisir; j'accepte, il falloit vivre, et jusqu'au printemps d'ensuite, je m'occupois chez ce maître, qui fut aussi content de moi que fâché quand je le quittai avec sa besogne. Cependant, comme ma situation ne s'étoit pas infiniment améliorée, j'allois m'occuper de la même manière chez M. Bletterie,

[1] Dans ce temps, toutes les maisons sur les ponts subsistoient encore. (*Note de Wille.*)

qui demeuroit rue et vis-à-vis de la Comédie-Française, dont le quartier étoit des plus agréables, par conséquent préférable à celui du pont Marie, qui ne m'avoit jamais plu. Ce M. Bletterie étoit un fort brave homme, il m'honoroit et estimoit mon travail; mais, après environ huit mois de constance chez lui, je le quittois également sans altérer la bonne amitié de part et d'autre. J'avois gagné de l'argent par mon travail ordinaire, comme aussi en dessinant plusieurs portraits. J'avois conservé ma petite chambre garnie. J'allois souvent à la Comédie-Française, dont plusieurs acteurs de ce théâtre, de ma connoissance, m'avoient donné mes entrées gratis. Je devois être tranquille. La peinture ou la gravure ou le dessin pouvoient alternativement faire mes délices. Mais non, une idée mal conçue, plus mal digérée, m'écartoit pendant quelque temps de la route que je m'étois tracée, preuve de ma légèreté ou de mon inconstance. Enfin, je désirois travailler dans l'horlogerie; car, bonnement, je croyois qu'un horloger commençoit, exécutoit le tout dans une montre, y compris les ornements de la gravure jusqu'à la finition parfaite de la pièce. Rempli d'une telle croyance, je passe, par hasard, par l'abbaye Saint-Germain, où je voyois, en lettres d'or, écrit sur une porte : *Le Lièvre, horloger*. — « Ha! voilà certainement, me disois-je, le maître qu'il me faut. » J'entre promptement chez ce M. Le Lièvre, je lui demande s'il avoit de l'ouvrage à me donner; il me répond que oui, « et sur l'heure même, ajouta-t-il, si cela vous convient. » Cette proposition étoit selon mes désirs, et dans la journée je fus installé dans l'atelier du maître, en qualité de compagnon horloger, moi qui étois aussi ignorant dans cet art mécanique que téméraire à me donner pour ce que je n'étois pas. Je sentis tout cela; mais je me fiois sur la facilité de mes con-

ceptions et sur ma dextérité ordinaire. Je travaillois comme je voyois travailler mes camarades de boutique, et chacun étoit persuadé que j'étois du métier. Une chose m'embarrassoit souvent : le neveu du maître me demandoit sans cesse : « Comment nommez-vous, en allemand, tel ou tel outil, ou telle pièce d'une montre? » — Et, comme j'ignorais parfaitement le nom de chaque pièce, je me voyois obligé, pour ne pas me découvrir, à faire l'imposteur, d'inventer sur-le-champ des noms qui certainement n'existoient pas dans l'horlogerie allemande. Ce cher jeune homme les écrivit, apprit ces noms par cœur, et m'en remercia; mais bientôt je me dégoûtai de l'horlogerie; et, après plusieurs semaines pendant lesquelles je n'avois fait que tourner des pièces d'acier trempé de l'épaisseur d'un crin de cheval, je demande mon congé au maître, qui me l'accorda avec peine, et qui, pour ma tournerie éternelle, me paya plus largement que je ne l'aurois pensé et que je le méritois. Ce bon M. Le Lièvre soupçonnoit que j'allois partir pour l'Angleterre, m'invita de revenir chez lui lorsque l'envie m'en prendroit.

Après cette excursion fantastique et nullement fructueuse pour mes véritables études, je retournai dans ma chambre, où je dessinois un prétendu portrait que je gravois sur une petite planche, que je fis imprimer, et dont je montrai une épreuve à un marchand d'estampes qui faisoit beaucoup graver et payoit peu; il se nommoit Odieuvre, et demeuroit quai de l'École, vis-à-vis la Samaritaine du Pont-Neuf; il regarda mon travail, en disant : « Ça n'est pas mauvais. A propos, ajouta-t-il, je fais dessiner, en ce moment, d'après des médailles, les profils de tous les rois de France, et, d'après ces dessins, je les fais graver par d'habiles gens; mais je ne puis

donner, en conscience, que vingt francs par planche [1]. Voyez si vous voulez m'en graver, et dites-moi franchement si ce prix vous convient. » — Je répondis qu'il me convenoit. — « Bon, s'écria-t-il, j'aime que l'on soit juste, et qu'on me rende justice également. » Au même moment, il me remit deux de ces dessins, en me recommandant d'en faire surtout une gravure bien profonde.

Je retourne chez moi avec ces dessins, et en moins de trois semaines la gravure en étoit faite, et dont aussitôt je porte les planches chez Odieuvre, qui les examina à travers l'enveloppe et les épreuves que j'avois ajoutées; il les posa dans un portefeuille, en me disant : « Je ne suis pas absolument mécontent de votre besogne, il faut que vous soyez complétement satisfait de moi, car je veux vous payer et vous faire voir que j'encourage les artistes. » Au même moment il ouvre son tiroir, où, ne trouvant pas assez d'argent pour faire la somme requise, il cria à sa femme, qui étoit vieille, sourde et courbée, et balayoit la cuisine : « Ma poule! cria-t-il encore, n'as-tu pas quelque argent dans les poches de ton tablier, car je veux payer ce jeune homme qui travaille pour la boutique. — Oui, mon ange, » répondit-elle, et mit sur le comptoir ce qu'elle avoit, dont il me paya en gémissant et disant toujours : « Hélas! que l'argent s'en va promptement! » Malgré ses gémissements, il me donna sans cesse profils sur profils à graver, et je m'en occupois même sérieusement, lorsque Schmidt, qui étoit sorti de chez de Larmessin, et demeu-

[1] Wille grava, en effet, pour la suite des rois de France publiée par Odieuvre, les portraits de Childéric II, Thierry Ier, Clovis III, Dagobert III, Chilpéric II, Thierry II, Childéric III, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Louis le Bègue, Charles le Gros; Charles le Simple, Lothaire, Hugues-Capet, Henri Ier, Philippe Ier et Louis le Gros. On peut en voir la description détaillée dans le Catalogue de l'œuvre de J. G. Wille, par Charles Leblanc ; nos 87-105.

roit en chambre garnie rue Galande, me vint voir et me disoit, entre autres choses : « Voilà donc notre ami Ekhard [1], de Darmstadt, qui, comme vous savez, demeure à côté de moi, passe en Angleterre, où il y est appelé pour aider un célèbre peintre de portraits, fort occupé dans ce pays, et je crois devoir vous conseiller de prendre la chambre qu'il quitte : ce seroit alors que nous serions à portée, comme bons amis, de nous rendre réciproquement service en cas de besoin. » Ce conseil me plut, et j'allai demeurer à côté de mon ami Schmidt, dont la société me convenoit, et où notre amitié de part et d'autre fut encore resserrée. C'étoit alors que je continuai la gravure, dans ma nouvelle demeure, des éternels profils pour Odieuvre, dont l'occupation constante commençoit à m'ennuyer, si bien que je désirois de l'entremêler par quelque autre qui me seroit plus agréable. Dès ce moment j'y imaginois plusieurs copies fort bien faites par Ekhard, d'après des originaux que M. de Largillière lui avoit prêtés, et qu'il avoit laissés, en partant, dans ma chambre; parmi ces copies, il y avoit le portrait de M. de Largillière, que j'entrepris et que je gravai [2] de la grandeur des planches d'Odieuvre, et dont j'envoyois d'abord, dans une lettre respectueuse, une épreuve à mon père pour regagner son amitié. Après cela, je commençai, mais en plus grand, la gravure du portrait de mademoiselle de Largillière [3], également d'après une copie délaissée par Ekhard, et que je finis en mêlant ce travail au travail des susdits profils.

Ces deux portraits étant achevés, j'allois promptement

[1] Il n'est fait mention de cet artiste dans aucune biographie.

[2] Voir Leblanc, n° 129.

[3] Elle s'appelait Marguerite-Élisabeth. N° 146 du Catalogue de M. Ch. Leblanc.

présenter des épreuves au respectable M. de Largillière, qui m'embrassa de joye en m'exhortant de ne pas abandonner la carrière des arts; de plus, il me conseilloit de présenter à son fils (qui exerçoit un emploi civil) une épreuve du portrait de sa sœur, qu'il pensoit que cela lui feroit grand plaisir. D'après ce conseil, je fis mettre une épreuve en bordure dorée que je portai au fils de M. de Largillière, qui, non-seulement me remercia de mon attention à son égard, mais qui me força d'accepter, malgré ma résistance, quatre louis d'or qu'il me mit dans la main, et qui, par la suite, me devinrent fort utiles dans mon petit ménage.

Après cette expédition si heureusement terminée, je cherchois les occasions de connoître d'autres artistes célèbres de la capitale, et, comme mon ami et voisin Schmidt gravoit en ce moment le portrait du comte d'Évreux [1], d'après un tableau de M. Rigaud [2], je priai cet ami de me présenter à ce fameux peintre, duquel il étoit estimé, et auquel je désirois faire ma révérence. Schmidt consentit volontiers, et me mena chez M. Rigaud, qui nous reçut avec politesse, et auquel je présentai de suite avec quelque témérité mes deux gravures, en le priant d'être indulgent, mais de me dire sincèrement ce qu'il trouveroit à redire sur mon travail en général. Cet homme, aussi respectable par son talent que par son âge, les considéroit beaucoup et longtemps,

[1] Catalogue de l'œuvre de Schmidt, par Crayen, n° 42.

[2] Il n'est pas fait mention de ces relations de Wille avec Rigaud dans la biographie la plus complète de cet artiste, publiée dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, publiés par MM. Dussieux, Soulié, de Chennevières, Mantz et de Montaiglon, chez Dumoulin, en 2 vol. in-8.* La biographie d'Hyacinthe Rigaud occupe, dans le second volume, les pages 114-200.

et enfin disoit : « Vous méritez bien, monsieur, à être encouragé! » Ce prononcé me donna la hardiesse de lui répondre que je m'estimerois heureux, si je trouvois l'occasion de graver un seul portrait d'après un de ses tableaux, même à mes propres dépens. En ce moment, il me tendit la main en disant : « Votre courage à entreprendre, et l'amour que vous faites pour votre talent, me font également plaisir. Je veux vous être utile ; voicy, continua-t-il, le portrait du duc de Belle-Isle sur ce chevalet, auquel je dois retoucher quelque chose ; ça sera bientôt fait, venez me voir au bout de huit jours, en attendant je tâcherai d'obtenir de M. le duc la permission de vous remettre son portrait, afin que vous l'exécutiez soigneusement en gravure ; et ce seigneur ne doit-il pas en être flatté? Au reste, laissez-moi faire, je conduirai le tout à votre avantage, soyez-en bien persuadé. » Après cet entretien si amical et si rempli de bonne humeur, nous prîmes congé de cet excellent homme, que je remerciai en mon particulier de ses bontés, de ses offres gracieuses et de la confiance qu'il me témoignoit sans que j'eusse l'avantage de lui être parfaitement connu.

La réussite de mes démarches près de M. Rigaud me donnoit une joye infinie, étant fortifiée par l'espérance, mais le terme des huit jours en question m'impatientoit et me parut long; mais, lorsqu'il fut arrivé, je ne manquai pas de me rendre promptement auprès de mon protecteur, qui, aussitôt qu'il m'aperçut, me cria, comme étant satisfait lui-même : « J'ai la permission de M. le duc de vous remettre son tableau ; donc vous êtes le maître de l'emporter quand cela vous fera plaisir. » J'en remerciai ce brave homme des soins qu'il prenoit pour m'obliger; et rapidement j'empoignai le tableau pour l'enlever. « Doucement, disoit-il alors, la vivacité est bonne,

mais un peu de patience l'est aussi quelquefois; voicy, continua-t-il, mon valet de chambre qui apporte le café, nous le prendrons ensemble, si vous le voulez bien. » Je sentis bien que cette familiarité ne devoit pas m'éblouir; car M. Rigaud avoit la réputation d'être haut, même qu'il étoit sévère; cependant je fus convaincu du contraire, car pendant le déjeuner il étoit très-affable, il me parloit de sa jeunesse, des efforts qu'il avoit faits pour être plus qu'un peintre ordinaire, qu'il s'étoit attaché à la nature, l'avoit étudiée sans relâche, en un mot, qu'il avoit aimé son art avec passion; de plus, il m'invitoit de le venir voir souvent, que par là il verroit parfaitement si je faisois quelque cas de son amitié. Il ajoutait encore : « Je me suis aperçu de votre ardeur pour le talent, continuez, vous irez loin, car vous êtes jeune; mais vous êtes éloigné de votre patrie : c'est là que sont vos parents, et c'est ici que je veux vous servir de père, je vous le promets; mais conduisez-vous bien ! » Mon cœur pouvoit-il être insensible à une telle promesse? Cet excellent homme a tenu parole, et jamais je n'oublierai ce qu'il a fait pour moi.

Enfin je pris congé de ce brave homme. Je retournai chez moi avec le tableau, dont à l'instant je fis le dessin pour la gravure, que je commençai de suite avec autant de chaleur que de prudence; et, quoique ma bourse fût à peu près vide, je m'en inquiétois peu. Le travail seul m'occupoit et avoit des charmes pour moi. Tout cela ne m'empêchoit pas de dessiner sans relâche, même une partie de ma nuit; et, outre l'Académie, je fréquentois l'anatomie[1], car je pensois que l'une et l'autre devoient

[1] Lorsque j'assistai pour la première fois à de telles opérations, l'odeur me répugnoit si fortement, que sans cesse je prenois du tabac; les chirurgiens, l'ayant remarqué, vinrent, avec leurs mains salies au dissèquement des

marcher de société. Mais, après tout, il fallut vivre. C'étoit une affaire majeure que je concevois à merveille. En conséquence, j'allai chez le sieur Odieuvre, auquel je vendis le portrait de de Largillière, qui, après que notre dispute sur le prix fut terminée, me paya, chose remarquable, la somme de vingt-quatre livres nettes et claires, à condition cependant de graver pour lui encore, et au même prix, le portrait du prince de Dessau[1] et celui de Cromwel[2]; et je les ai gravés par la suite.

Le lendemain de cette belle convention que j'avois conclue avec le sieur Odieuvre, on frappe, et de grand matin, à ma porte. Je jette promptement une robe de chambre sur moi, et j'ouvre. Je vis un homme en habit noir, perruque blonde à marteaux et chapeau sous le bras, qui demande M. Wille. « C'est moi, votre serviteur, lui répondis-je. — Eh! que diable! s'écrioit-il, il faut que vous n'ayez pas besoin d'argent, puisque vous négligez de chercher une certaine somme qui vous est destinée, et qui, depuis du temps, repose tranquillement dans ma maison. — Dites-moi, monsieur, répondis-je, votre nom et votre demeure, et vous verrez que, dès aujourd'hui, j'aurai le plaisir de vous débarrasser de la certaine somme qui repose si tranquillement dans votre maison[3]. » Il me donna l'un et l'autre et s'en alla.

cadavres, les fourrer dans ma tabatière en disant : « Avec votre permission, monsieur, nous aussi, nous prenons du tabac! » Je ne devois pas les refuser, mais je cessois d'en prendre moi-même, et, au sortir de là, je jetois le reste dans la rue. Cependant il est à remarquer qu'avec le temps on s'accoutume aux choses les plus dégoûtantes, si elles ont pour but quelques utilités.

(*Note de Wille.*)

[1] Leblanc, Catalogue de l'œuvre de J.-G. Wille, n° 157.

[2] *Idem*, n° 165.

[3] Mon père, en m'écrivant qu'il m'envoyoit de l'argent, avoit négligé de marquer chez qui je devois le toucher.

(*Note de Wille.*)

Dès ce moment, j'entre chez Schmidt, qui étoit sur pied, je le priai de venir promptement avec moi. « Et pourquoi si promptement? — Pour chercher des écus. — Des écus! admirable! Et où? — Je le sais, venez, et vous verrez que les écus me viennent comme étant tombés du ciel.—A la bonne heure! Je vous accompagnerai, à condition cependant, et comme vous devez être riche aujourd'hui, de me régaler ce soir, ainsi que nos amis, d'un souper délicat et succulent. — Soit; vous serez content de moi. » Cet entretien fini et nos arrangements faits, nous allâmes joyeusement chez le possesseur de mes écus. C'étoit un marchand d'étoffe, rue du Chevalier-du-Guet, qui, à notre arrivée dans sa boutique, me compta, sans hésiter, cent écus ou trois cents livres sur la table. La vue de cette somme me réjouit infiniment; mais j'observai à mon banquier que, selon l'avis de mon père, je devois toucher cent rixthalers, qui devoient produire encore quatre cents livres de France ; qu'il n'étoit pas juste que je perdisse autant sur la somme; qu'il y avoit certainement de l'erreur. Le marchand, fort honnête homme, répondit que j'avois raison. « Mais, ajouta-t-il, mon frère, se trouvant à la dernière foire de Francfort, y fut chargé de porter la somme en question à Paris pour vous être remise. A son retour, il me disoit simplement de remettre à la réquisition de M. Wille, demeurant rue Galande, cent écus de notre caisse, sans s'expliquer si c'étoient des écus d'Allemagne ou de France; et de suite il partit pour Lyon par rapport au commerce de notre maison. Je vous prie donc, ajouta-t-il, d'attendre le retour de mon frère, qui expliquera le tout le plus clairement possible. » Attendre! quel conseil! Il était bon sans doute, mais il me déplut, et, sans aucune objection, je grattai les trois cents francs de

la table dans mon chapeau, et je donnai quittance à mon banquier bénévole, en l'assurant cependant que je reviendrois pour m'informer si M. son frère seroit de retour de Lyon ; mais cela fut négligé de ma part aussi légèrement que bien d'autres choses.

Après cette corvée pécuniaire et dans la même journée, j'écrivis à mon père une lettre de remercîment de la somme qu'il m'avoit envoyée, et surtout je l'assurois que le retour de son amitié paternelle, que je remarquois dans sa générosité envers moi, étoit bien plus chère à mon cœur que l'argent que j'en avois reçu. Au reste, je sentois parfaitement que la bienveillance de mon père à mon égard provenoit du plaisir qu'il avoit eu en voyant le portrait de de Largillière, qu'il avoit reçu dans une de mes lettres, et dont l'examen lui avoit donné l'espérance qu'actuellement je devois être résolu de travailler sur un plan fixe et de ne plus varier aussi souvent dans mes projets et tentatives que cy-devant. Ce raisonnement, si mon père l'avoit fait, pouvoit être vrai jusqu'à un certain point. La suite de mon récit le fera voir.

Enfin mon ami Schmidt, qui m'avoit accompagné chez mon homme aux écus, me fit souvenir que, selon ma promesse, je devois donner, non-seulement un souper, mais un souper des plus friands. C'étoit parler. Il avoit raison, il aimoit le choisi et savoit que le bon vaut mieux que le mauvais, et que l'excellent surpasse le bon. Schmidt le savoit, car il avoit de l'esprit et surtout le goût fin. Aussi, dès le soir même, je le menois au *Panier fleuri*, rue de la Huchette, chez un marchand de vin célèbre et nullement falsificateur, qui nous connoissoit parfaitement et chez lequel les artistes amis se rassembloient ordinairement pour y souper dans une chambre qui leur étoit constamment réservée, et qu'on nommoit

l'*estaminette*. Elle étoit à peu près le patrimoine des artistes, et avoit été consacrée depuis nombre d'années par nos devanciers, car c'étoit en elle qu'ils y avoient bu à la santé les uns des autres dans une cordialité parfaite. La gloire d'être les imitateurs de ces patriarches respectables nous tenoit à cœur. Nous devions l'augmenter s'il étoit possible par notre union amicale, et, le verre à la main, chanter ensemble. Nos successeurs seront comme nous s'ils sont artistes et bons amis. Après ce préambule très-nécessaire, je me rendis avec Schmidt à notre cher *Panier fleuri*[1], toujours copieusement fourni par le bon Bacchus. Nous y trouvâmes déjà deux de nos amis que j'avois invités et deux autres que le hasard y avoit amenés ce jour-là, et que j'obligeai à profiter également de ma munificence. Nous étions donc au nombre de six amis, tous fort jeunes, gaillards et de bon appétit.

L'honneur me commandoit de faire le tout, coûte que coûte, avec grandeur et noblesse. J'agis en conséquence. Je connoissois mes moyens, moi qui, le jour précédent, avois à peine un pauvre écu dans la poche. Quel temps heureux que ce temps-là! La rue de la Huchette étoit en réputation, car elle n'étoit habitée que par des rôtisseurs, fricasseurs et autres gens de bouche, dont les uns étoient remarquables par leur science à rôtir merveilleusement et à composer des sauces nouvelles et d'un goût délicieux; mais il y avoit également des maîtres dont la science consistoit à réduire en charbon ce qui devoit être rôti avec soin, et de dessécher les pièces les plus juteuses. Mais aussi étoient-ils des plus accommo-

[1] Dans ce temps, les meilleures sociétés de Paris soupoient aux cabarets. Cet usage s'est perdu. Les rôtisseurs de la rue de la Huchette ont disparu; il n'en est plus question.

(*Note de Wille.*)

dants, car ils cédoient volontiers, même avec politesse, aux amateurs peu difficiles leurs volatiles ainsi mal épicés à des prix modiques. D'autres vivandiers, voisins des susdits, jouissoient d'une réputation différente : celle d'une malpropreté excessive. Ils en étoient peut-être convaincus, puisqu'ils lâchoient sans difficulté leurs bribes, infiniment dégradées, avec des pertes réelles, surtout lorsqu'ils étoient prêts de se retirer à la sourdine de leurs antres, déjà enfumés par des prédécesseurs aussi habiles et aussi propres qu'eux. Devois-je me servir de tels croûtiers? Non. Je me flattois d'avoir quelque peu de goût. En conséquence, je fis venir auprès de moi, avec de valables et bonnes marchandises, celui qui avoit, avec justice, sa réputation solidement établie. Je pouvois donc choisir, et je ne manquai pas de mettre à part les pièces les plus convenables, dont les prix furent fixés, après quelques débats préliminaires, selon l'usage établi. Ce cher homme, qui nous connoissoit déjà, étoit actif, respectueux, mais chauve; et, comme il tenoit toujours son bonnet à la main en me parlant, la nudité de sa tête nous devint intéressante. Il nous étoit facile d'en examiner la forme et les coutures diverses, dont nous rîmes beaucoup, mais sous cape, car elle nous parut avoir du rapport avec celle d'un dindon en colère. Mais, pendant que nous nous amusions de la sorte, notre pourvoyeur avoit disparu et se trouvoit déjà auprès de ses fourneaux et de ses machines à feu, qu'il faisoit mouvoir et tourner avec une vitesse inconcevable. Il falloit bien que ce fût ainsi, puisqu'au bout d'une petite heure seulement il garnissoit déjà notre table de tout ce que j'avois choisi, et ce tout étoit parfaitement préparé. Aussi reçut-il des compliments, qu'il avala modestement avec un verre de vin que je lui offris de bon cœur, et dont il fut si touché, qu'il

me tendit la main, non pour y mettre la mienne, mais pour y déposer l'argent que je lui devois. Il étoit juste qu'il fût payé, et je le payai vers l'entrée de la porte. Il m'en remercia en me priant de l'employer souvent. Je l'en assurai et de ma stabilité et de mon attachement à ses rôtis et à ses bonnes sauces, dont il me remercia. Bref, il me tira sa révérence, et disparut.

Enfin, notre situation actuelle nous parut admirable, même digne d'envie. Les mets de notre table étoient parfaits, nos vins exquis. Nous choquâmes nos verres pleinement remplis les uns contre les autres; on les vidoit souvent, on les remplissoit de nouveau. Les contes, les rires, les charges et les plaisanteries, se succédèrent rapidement. Chacun étoit content de soi et de moi. Nous nous séparâmes vers minuit. On se donnoit la main d'amitié. Chacun retournoit peut-être un peu chancelant pour se reposer dans son manoir, où souvent il ne trouvoit ni feu ni flamme pour allumer sa pauvre petite bougie.

Il ne faut pas oublier que nous étions tous de jeunes artistes, peu sujets aux inquiétudes, quoique souvent sans pécune, mais toujours prêts à nous réjouir honnêtement, selon les circonstances, nos moyens ou les occasions, et sans que nos études en souffrissent. Notre but étoit de faire plus de bruit dans le monde par nos talents qu'aux cabarets les plus fameux de la terre. Le lendemain de ce souper amical, je n'avois rien de plus pressé que de porter la lettre que j'avois écrite à mon père à la grande poste; de là, en me promenant, comme par hasard, dans la rue de l'Arbre-Sec, où je voyois une collection de belles médailles d'argent qu'un orfévre avoit exposées comme curiosité à vendre aux amateurs du beau en ce genre, et comme je me flattois d'être du

nombre de cette espèce d'amateurs, j'entrai dans la boutique de l'orfévre avec toute la suffisance d'un personnage qui porte dans sa poche les moyens de satisfaire sa curiosité. Je commence par remuer toute la collection; je choisis de très-belles pièces, je les marchande, je les paye noblement et je retourne joyeusement chez moi, où, de suite, je montre mon acquisition à mon ami Schmidt, qui examinoit, mais en silence, les pièces les unes après les autres, admirant la beauté du travail, et finissoit par me dire assez froidement : « Vous devriez ménager votre argent. » Il n'avoit pas tort; mais je ne devins pas plus économe. L'épée que je portois, et dont la garde n'étoit que de cuivre doré, me déplut depuis du temps, et, sans hésiter, je fis acquisition d'une à garde d'argent. Ce n'étoit pas tout : une veste de soie à fleurs fond d'argent de fabrique de Lyon, un chapeau bordé d'un galon d'or, se succédèrent promptement, et dans la journée, si bien que mon trésor fut des plus fatigués. Schmidt m'observoit, et, plus prudent que moi, n'approuvoit pas ma prodigalité, qui, selon lui, étoit inconsidérée. Il me fit sentir que le portrait du duc de Belle-Isle, que j'avois résolu de graver à mes dépens, demandoit et du temps et de la finance; que je devois faire des réflexions sur mon existence pendant mon entreprise; que cela étoit d'une conséquence absolue. Schmidt avoit encore raison; mais je lui objectois que mon père m'avoit donné des preuves de son amitié; qu'il étoit croyable qu'il m'en donneroit encore, en me faisant passer, s'il étoit nécessaire, quelques petites sommes, comme il avoit fait en dernier lieu. « Et de plus, continuai-je, vous savez, mon cher ami, que j'ai de l'ouvrage en train pour Odieuvre, pour cet homme qui paye si largement les travaux des graveurs, que plusieurs,

ainsi que vous, lui prodiguent des éloges équivoques et mal sonnants. Au reste, cela ne me regarde pas. Et je suis certain qu'il me sera permis, facile et agréable de fouiller dans la bourse de ce marchand d'estampes en cas d'une nécessité absolue. Par ce moyen, je vivrai et travaillerai sans inquiétude; ce n'est-il pas consolant pour moi? — Aussi consolant que certain, » s'écrioit Schmidt en ricanant sous cape, selon son usage lorsqu'il doutoit de quelque chose. Au reste, cette discussion nous ennuyoit; elle étoit faite pour cela et devoit finir. D'abord elle avoit été sérieuse et amicale : ensuite elle devint inconséquente et frivole. Cependant, et par bonheur, le calme survint aussitôt que nous criâmes de grand cœur et en chorus : « Haro sur notre discussion! » Cette belle exclamation fut suivie et fortifiée par nos rires et nos plaisanteries, tant bonnes que mauvaises. Heureusement la porte étoit fermée.

C'étoit en ce temps que J.-M. Preisler [1], jeune graveur de Nuremberg, et fils du directeur de l'académie de cette ville, vint à Paris : il étoit accompagné de son ami Sauter [2], d'Arbonne en Suisse, également graveur. Ces jeunes artistes vinrent nous voir sur-le-champ; ils entrèrent, après convention faite d'avance, chez M. Cars [3], graveur et membre de l'Académie royale, qui en fut charmé et les employoit utilement. Preisler étoit bon dessinateur et graveur habile. Je marque tout cecy parce que ces aimables jeunes gens devinrent mes bons amis par la suite.

[1] Jean-Martin Preisler, né à Nuremberg en 1715, est mort à Copenhague en 1794.

[2] Nagler, qui fait mention, dans son *Kunstlexicon*, d'un certain nombre d'artistes du nom de Sauter, ne dit rien de celui dont il est ici question.

[3] Laurent Cars, né à Lyon en mai 1699, et mort à Paris le 14 avril 1771, fut reçu à l'Académie le 31 décembre 1733, sur les portraits gravés de Mich. Anguier, d'après Gab. Revel, et de Séb. Bourdon, d'après H. Rigaud.

C'étoit en ce temps que Schmidt fit paroître le portrait du comte d'Évreux [1], qu'il avoit gravé d'après un excellent tableau peint par M. Rigaud. Cette gravure fit du bruit. Elle étoit si estimée des amateurs et des artistes, qu'ils conseillèrent à l'auteur de présenter son ouvrage à l'Académie royale, pour y être agréé; mais Schmidt savoit que la religion qu'il professoit mettoit, selon la loi, obstacle à son admission. Cependant Louis XV, étant instruit de cette difficulté, suspendit la loi en faveur d'un artiste si recommandable et si distingué. C'étoit alors que mon ami présentoit ses ouvrages à l'assemblée de l'Académie, qui les vit avec plaisir, et agréa l'auteur d'une voix unanime. Ce fut, si je m'en souviens bien, au printemps de 1742 [2]. Cet événement me fit grand plaisir; mais ce plaisir dura peu, car Schmidt, toujours franc, m'avoua rondement qu'il alloit prendre congé de sa chambre garnie; mais qu'il espéroit que notre séparation ne feroit rien à notre ancienne amitié; qu'il falloit considérer qu'ayant actuellement le titre de graveur du Roi, il lui seroit nécessaire, même pour la décence, d'habiter un logement joliment arrangé, où il pût recevoir dignement non-seulement ses nouveaux confrères, mais aussi d'autres personnes qui lui feroient l'honneur de le visiter. Schmidt, ayant remarqué que je branlois la tête et que je ne disois mot, vit par là que je n'étois pas content; mais, faisant semblant de ne pas s'en apercevoir, me pria amicalement de l'accompagner pour l'aider à découvrir quelque appartement convenable. Je consentis, et nous sortîmes à l'heure et trouvâmes, sans nous fati-

[1] Catalogue de l'œuvre de G.-F. Schmidt, par Crayen; n° 42. Ce portrait avait été gravé en 1729.

[2] C'est le 5 mai 1742 que Schmidt fut reçu sur le portrait de Pierre Miguard.

guer, un joli logement dans une belle maison, quai des Orfévres, qui nous plut, et que Schmidt loua sur-le-champ. Après cela, il s'arrangea avec un tapissier officieux qui le meubla complétement dans la journée, et tel qu'il le falloit pour un garçon assez sédentaire. C'étoit le lendemain que Schmidt résolut de déménager. Un crocheteur vigoureux fut mandé. Ses crochets furent bientôt chargés, on y mit d'abord un coffre construit au seizième siècle, couvert d'un cuir de monstre marin : on avoit mis dedans une espèce d'uniforme de bombardier prussien, avec d'autres bons habits et du linge déjà blanchi, par-dessus on accrochoit des bottes de peau de vache sans semelles, mais encore propres par le haut, on ajoutoit des pantoufles fabriquées à Berlin, avec un sac contenant des choses utiles; nous ajoutâmes à la ronde et liâmes avec des cordes autour de cet édifice des portefeuilles en bon état et des livres concernant les beaux-arts; et, pour faire une pyramide parfaite, on y mit en haut un bonnet de poil de loutre de Sibérie, et par-dessus de ce tout un manteau d'une coupe singulière et d'une couleur indéchiffrable. Le tout étant ainsi artistement arrangé, nous nous mîmes en marche sans le moindre bruit, en accompagnant le précieux transport de tels effets si utiles dans un ménage bien ordonné. Nous portâmes nous-mêmes ses rouleaux d'estampes, de dessins et de papier blanc ou colorié, et arrivâmes sans accident au nouveau gîte de mon ami, où tout fut débarqué, brossé et distribué diversement. Enfin, Schmidt tira de ses poches et posa sur une table son étui de mathématique, une boîte contenant de la cire à vernir les planches, des burins, des microscopes et des pointes emmanchées, de même que son bonnet de nuit et le *Messager boiteux* de Bâle, en allemand, qu'il estimoit très-fort. Cette

expédition étant faite, nous commençâmes à respirer; mais, après de telles fatigues, il étoit urgent de déjeuner; en conséquence, Schmidt fit venir de l'orgeat et des petits pains de seigle pour nous rafraîchir. Ainsi, tous nos travaux étant finis, je donne la main à Schmidt, en lui souhaitant ce que l'on souhaite ordinairement à son ami quand on prend congé de lui. Schmidt en parut sensible. Encore un touchement de nos mains, et je cours me confiner dans ma chambre; là, assis sur une chaise de paille, ma tête appuyée contre ma table de travail, je disois tristement : Il n'y a donc rien de stable en ce monde! C'est dans l'ordre, je le vois; mais je suis isolé! Schmidt, cet ancien camarade, a quitté cette demeure! Où est ce temps heureux si peu éloigné, mais passé, qu'une seule cloison de planches nous séparoit? Où rencontre-t-on deux jeunes artistes, courant la même carrière, qui aient été des amis plus sincères que nous? nous qui mangions sur la même table, souvent sans nappe, avec des fourchettes de fer, dans un plat fêlé lorsqu'il y avoit quelque chose de charnu tel quel sur son fond. Il est vrai que de tels repas n'étoient pas délicieux, mais souvent forcés; malgré cela nous étions joyeux et si contents, que nous prenions souvent, au lieu d'un bon dessert, nos fleurets pour nous pousser de bonnes et belles bottes dextrement appliquées, ou que nous dessinions réciproquement nos mines ou nos figures entières pour nous fortifier de plus en plus dans le dessin ; ou que, chacun travaillant chez soi, le burin à la main, faisant en chantant ces réflexions pour faire le mieux possible. Et quelle joye pour nous, lorsque avant le lever du soleil, nos portefeuilles sous le bras, nous sortions de Paris pour dessiner, dans ses environs, soit des baraques de jardiniers, soit des paysages fort éloignés, et qu'à l'heure

du dîner, nous entrions souvent dans quelque taverne rustique, et y mangions du pain presque azime avec des cervelas à l'ail, pas mal fanés, en buvant du vin de Montmartre ou de Ménilmontant, dont la réputation est si connue, et dont le goût fait le désespoir des ivrognes à six lieues à la ronde ! Après de tels repas, nous reprenions nos travaux avec la même ardeur que l'avant-midi : de cette manière nos journées furent bien employées, nos portefeuilles augmentés de dessins souvent passables et touchés d'esprit, souvent négligés et sans effet. Mais, quand le soleil commençoit à disparoître, c'étoit aussi alors que nous étions obligés de quitter nos places quelquefois éloignées, souvent agrestes, et de passer par des chemins de traverse, d'enfiler des sentiers raboteux, pour joindre la bonne route qui nous ramenoit souvent, à la lueur des lanternes, dans la ville de Paris, et de suite couverts de sueur et de poussière, mourant de faim et de soif dans nos chambres garnies, où d'ordinaire il n'y avoit rien qui pût nous restaurer. Cette situation, sans doute, n'étoit pas agréable, d'autant plus qu'il fallut vivre et cacher par honneur nos embarras à nos connoissances, chose peu facile, vu que nos finances n'étoient pas toujours dans une situation désirable. Dans un tel état de circonstances, le manteau dont j'ai déjà fait mention nous devint d'une utilité majeure ; il faisoit partie de la garde-robe de Schmidt, qui l'avoit acheté d'un juif antiquaire de son métier, et Espagnol de nation. Cet homme, aussi savant que véridique en ses récits, avoit juré à Schmidt, par Moïse et les prophètes, que ce manteau étoit d'autant plus respectable, qu'il avoit couvert les épaules d'un grand officier dans l'armée chrétienne de Ferdinand et d'Isabelle, au siége de la ville de Grenade, que les Maures défendirent si courageusement. De là, il avoi passé par

les mains de bien des amateurs, dont il avoit fait les délices. Car pour moi, avoit ajouté l'Israélite, je ne l'ai obtenu qu'avec peine d'un rabbin de Valadolit, qui y vivoit incognito, et avoit besoin d'argent pour faire la dot de Sara, sa fille, qu'il alloit marier à un jeune homme intelligent de la race des nouveaux chrétiens, et qui devoit passer et s'établir avec sa nouvelle épouse dans le Mexique ou le Chili, pour y faire fortune dans le commerce des peaux de bœuf salées, des monstres aquatiques d'Ontario, des pelisses de loutres et castors esquimaux, et des hures de sangliers du Canada. Au reste, il fallut bien, pour finir l'histoire ridicule de ce manteau éternel, qu'il eût roulé et fait beaucoup de chemin : ses nombreuses crevasses recousues, sa couleur, d'un brun foncé, fortement effacée par le frottement et le laps de temps, le prouvoient suffisamment. Enfin, sa forme, selon nous, étoit ostrogothique, et, d'après les gazettes de Saint-Jacques-de-Compostelle, cette forme, de même que la couleur, sont encore de mode parmi les élégants de l'île de Majorque.

Après le récit aussi vrai qu'inutile que je viens de rapporter, il est urgent que je retourne à l'objet principal, que j'avois presque oublié ; c'est le manteau merveilleux cy-devant préconisé, qui nous devint si utile lorsque nos bourses étoient à peu près vides; car c'étoit alors que nous le mettions alternativement sur nos épaules, pour nous glisser, ainsi déguisés, et vers le commencement des ténèbres, auprès des dames poissardes et autres vivandières de la place Maubert, pour négocier auprès d'elles des vivres à meilleur compte qu'en plein jour. Il est vrai que ces chères dames, souvent rougies de colère, nous régalèrent toujours libéralement, quand nos offres ne leur plaisoient pas, d'un déluge d'injures et de sot-

tises des plus expressives et des mieux prononcées ; mais c'étoit à nous à faire la sourde oreille, afin d'obtenir par notre douceur, à un prix honnête, quelques denrées valables, en les payant selon le marché conclu à la lueur de leurs lampes mal mouchées, d'envelopper nos achats dans une serviette, les porter chez nous, les y cuire, rôtir ou frire, et les manger en riant de notre situation et de notre manière de vivre; car nul chagrin, nulle tristesse, ne purent jamais être de notre bord. Nous étions jeunes, actifs, remplis de santé, d'espérance, et avides d'acquérir des talents et de l'honneur; avec tout cela Schmidt étoit plus économe et plus prudent que moi, je l'avoue franchement et de bonne foi.

En voilà assez, ce me semble, sur la société et la séparation de deux amis, sauf leur amitié constante.

A présent, il sera question de moi et de mes affaires; d'abord je dirai que pendant le reste de la journée, après le déménagement de Schmidt, nombre de réflexions, même une partie de la nuit suivante, me passèrent par la tête, et principalement sur ma situation équivoque. Le lendemain, en me réveillant, je disois : « Quel silence règne autour de moi! resterai-je ici ou non? La chambre délaissée par Schmidt sera bientôt occupée, sans doute, mais par qui? Peut-être par quelque libertin, tapageur ou autre mauvais sujet; et, d'après mon caractère si peu endurant, quoique bon, à ce que je crois, j'aurai, tôt ou tard, peut-être des altercations désagréables avec de telles espèces de vauriens. Mais le contraire aussi pourroit avoir lieu : un quelqu'un très-aimable, honnête et voisin excellent, pourroit également se loger à côté de moi. » Mais, comme ce raisonnement n'étoit fondé que sur de simples suppositions, je devois donc, selon les règles de la prudence, examiner quel seroit le meilleur parti à prendre

dans l'incertitude où je me trouvois ; mais, d'après mon impatience naturelle, je sentois que cet examen m'ennuyeroit infiniment, et qu'une résolution prompte et ferme me conviendroit mieux. En conséquence, et sans hésiter un instant, je résolus de déloger, et cela dans la journée.

Cette résolution que je venois de prendre étoit-elle bonne en elle-même? J'en étois persuadé, et si bien, que de suite je jetai un peu pêle-mêle dans ma valise tout ce qui composoit ma garde-robe. Elle n'étoit pas aussi riche ni aussi complète que celle d'un usurier de ma connoissance; mais bonne et propre. Après ce travail, je sortis de la maison, et, passant dans différentes rues toujours la tête en l'air, je lisois sur plusieurs portes l'inscription en grands caractères rouges : *Chambres garnies à louer.* « Voilà qui est bien, » me disois-je en entrant dans une de ces maisons, qu'occupoit une ancienne fruitière qui, avec affabilité, me fit voir plusieurs chambres; elles étoient les unes et les autres aussi obscures, aussi sales, que misérablement meublées. J'en faisois tant soit peu la critique, et j'avois tort, car la vieille, rougie de colère, auroit grincé des dents si elle ne les avoit pas perdues depuis bien du temps; mais cela ne l'empêchoit pas de me dire assez clairement : « Sachez, monsieur, qu'un roi de Corse, qui n'avoit plus de royaume, s'est fort bien accommodé pendant plus de huit jours d'une de mes chambres, et vous qui les méprisez toutes ensemble, qu'avez-vous à répondre à cela? Rien ! » Je haussai les épaules et sortis, et, dans la même rue, j'entre dans une maison de belle apparence, dont une demoiselle étoit la principale locataire : elle me reçut très-gracieusement en me montrant plusieurs chambres qui, pour le moment, n'étoient pas habitées; mais j'y vis du coin de l'œil que dans plusieurs

cabinets à portes entr'ouvertes, il y avoit des gaillards à contenance hardie et mines effrontées; ils avoient pour voisines des filles aussi sages qu'innocentes; car elles chantoient fort agréablement des chansons lubriques. Tout cela me donnoit des idées peu favorables de cette maison. Je désirois en être dehors. Un petit mensonge que je faisois à la belle hôtesse me tira d'affaire : elle le crut, et nous nous quittâmes avec politesse. Au sortir de là, j'entrois dans une maison dont l'allée, remplie d'ordures, me choquoit déjà ; mais, par pure curiosité, je pénétrois plus avant où j'y voyois une grande pièce noircie de fumée et salie de tous côtés. C'étoit le logement d'une société de petits ramoneurs de Savoie dont chaque membre avait le bonheur de dormir sur un grabat de paille hachée, à deux sols de loyer par nuit, payé d'avance. Ah ! que je décampai bien vite de cette misérable caverne! En revanche, on me fit voir dans d'autres maisons de beaux appartements, mais plutôt destinés à loger des barons et des lords qu'à héberger un jeune homme qui devoit étudier son art avec constance, seroit-il obligé de vivre de la manière la plus mesquine.

C'étoit en sortant de ces diverses maisons que ma bonne humeur me quittoit. « Comment, me disois-je, je cours déjà toute la matinée, je monte, je descends tant de différents escaliers, et avec aussi peu de succès que si j'étois resté assis sur une des bornes de la rue! ce n'est-il pas désespérant? Dois-je perdre courage? Non pas! » Enfin, je marche de nouveau, et le hasard me conduisoit dans la rue de l'Observance [1], dont bien m'en prit : car j'y trouvois, dans une bonne maison et chez d'honnêtes

[1] La première chambre garnie que j'ai occupée à Paris étoit dans cette rue, mais dans une autre maison.

(*Note de Wille.*)

gens, une chambre au premier qui me convient si bien, que sur-le-champ je la louai en donnant le denier d'usage.

Aussitôt après cette trouvaille, je retourne promptement auprès de mon ancien hôte en lui disant : « Je ne vous dois, monsieur, que huit jours de loyer ; mais voici le payement d'un mois en entier que je vous fais, dont, d'après la loi, vous ne pouvez pas m'empêcher de déménager dès aujourd'hui. Le bonhomme convint que c'étoit juste, mais qu'il regrettoit de me perdre. Aussitôt que cette affaire fut terminée, je cherchois au coin de la rue l'Hercule moderne qui avoit fait preuve de la force de ses épaules au déménagement de mon ami Schmidt, et qui vint avec plaisir me servir courageusement, et sur-le-champ il posa sur ses crochets et ma malle et mes livres contenus dans un sac, et mes portefeuilles liés les uns contre les autres, et les jeta ainsi chargés sur son dos avec une facilité merveilleuse. J'eus également un bon Savoyard que je chargeois de mes cuivres polis bien enveloppés et ficelés, ainsi que du tableau que M. Rigaud m'avoit confié. Pour ce qui concernoit mes instruments, mes outils et menus objets, je les mettois dans mes poches. Le reste, comme estampes, dessins et quelques paperasses de peu d'importance, je m'en chargeai moi-même. On se mit en marche. J'accompagnois, comme de raison, ceux qui portoient très gaillardement mes pauvres richesses, et bientôt je me trouvai dans ma nouvelle demeure, où, sans vanité, je fus installé sans bruit et sans acclamation, c'est-à-dire le plus tranquillement du monde, en 1740.

Mes effets ayant été jetés pêle-mêle sur le plancher de ma chambre, c'étoit donc à moi qu'il étoit réservé à mettre de l'ordre dans ce désordre. D'abord je commençai par vider ma malle et mes poches de tout ce qu'elles conte-

noient; je mis également la main sur les autres objets, et bientôt le tout fut convenablement distribué dans des endroits commodes et choisis pour cela. De cette manière je me trouvois au large et je pouvois être à mon aise dans mes occupations ordinaires, que je devois reprendre le lendemain.

Après ces petits arrangements, j'étois curieux de savoir qui pouvoient être en ce moment mes voisins habitants de la maison. Et pour m'en instruire je descendis auprès de mes hôtes, où, par hasard, je trouvai un jeune homme fort affable qui, dans la conversation, m'apprit qu'il cherchoit à devenir bon littérateur et encore meilleur philosophe s'il étoit possible; il ajoutoit qu'il seroit bien aise de faire connoissance avec moi, d'autant plus qu'il estimoit les artistes et aimoit les arts, qu'il pensoit que nous étions du même âge, et de plus qu'il savoit déjà que nous étions voisins. Je lui donnai la main, et en ce moment nous étions amis. Ce jeune homme étoit M. Diderot[1], devenu célèbre par la suite; il occupoit l'entre-sol au-dessous de moi, y possédoit une jolie bibliothèque, et me prêtoit avec plaisir des livres qui pouvoient m'en faire.

Enfin, après avoir quitté la compagnie, et quoique la journée fût avancée, je ne sortis pas moins pour visiter encore, avant la nuit, quelques-uns de mes amis; car j'avois pour manie de ne jamais remettre au lendemain ce que je pouvois faire sur l'heure. En conséquence, je me rendis d'abord et promptement chez mon ami Schmidt, auquel j'annonçois que j'avois changé de domicile, dont il me fit des compliments; ensuite j'allois chez Preisler

[1] Diderot dit, dans son *Salon de* 1765 : « Moi qui ai vécu dans le même grenier avec Preisler, Wille. » (*Œuvres de Denis Diderot*. Belin, 1818; t. IV, p. 71.)

et Sauter, pour leur dire qu'actuellement je me trouvois logé rue de l'Observance, dont ils ne furent que peu étonnés en pensant sans doute que ce n'étoit qu'un effet de mon instabilité ordinaire; cependant ils m'avouèrent qu'eux aussi ils étoient résolus de quitter M. Cars, sans cependant se brouiller avec lui, de se loger, à mon exemple, en chambre garnie; que le plus difficile seroit peut-être d'en trouver une de convenable pour eux deux. Cet aveu me parut sincère, aussi leur disois-je qu'il y avoit une chambre à côté de la mienne qui, en ce moment, n'étoit pas occupée, et que je croyois qu'ils feroient fort bien de l'inspecter le plus tôt possible. Ce renseignement leur fit plaisir; et le lendemain ils vinrent, et examinèrent la chambre; elle leur convint, firent le marché avec l'hôtesse, et huit jours après ils étoient déjà mes voisins. J'en étois charmé, car c'étoient des jeunes gens de bonne humeur, sages, honnêtes et studieux; de plus ils étoient exactement de mon âge.

La même soirée de l'emménagement de mes amis, chose importante à l'histoire de ma vie, nous soupâmes ensemble. Je ne ferai pas le détail du nombre des plats et des mets qui couvrirent notre table, ni des espèces de vins qui y furent consommés, quoique très-facile à faire. Je dirai seulement que notre souper étoit simple et si frugal, qu'il nous garantissoit, en dormant, de ces rêves sinistres et effroyables qui doivent être les tourments de ces Lucullus modernes, gloutons et insatiables, quoiqu'ils soient couchés sur des lits de duvet. La vérité est que nous fûmes sobres, contents et de bonne humeur à ce premier souper de société. Il fut même résolu que nous prendrions, soit en dînant, soit en soupant, nos repas constamment ensemble et à la même table.

Le lendemain, en songeant à notre association, je pen-

sois que toute société, grande ou petite, avoit ou devoit avoir des lois fondées sur la justice, et, pour être respectées et observées, consenties par tous les membres de la société. Ce peu de réflexions, je les communiquois à mes amis, en ajoutant que quelque peu de lois faites pour nous et par nous en société seroient peut-être les vrais moyens, non-seulement à conserver la paix entre nous, mais aussi à fortifier nos égards réciproques. Ils applaudirent à mes idées, et me chargèrent de rédiger les articles d'une telle loi, mais le plus simplement et le plus clairement possible, en se réservant, cependant, le droit de les examiner et d'en faire des observations s'il étoit nécessaire. Cela étoit juste. Après une telle proposition, je me mis à l'ouvrage, et peu après je montrois à mes amis les articles suivants que j'avois composés :

Article 1^er^. Nous mangerons à la même table. Aucun de nous ne doit murmurer si telle ou telle denrée nécessaire à la vie n'y seroit en abondance, ou même y manqueroit absolument : par exemple, quoique peu vraisemblable qu'il n'y eût pas de pain, faudroit-il faire du bruit pour cela? Non; les gâteaux feuilletés, les biscuits du palais et les meringues à la crème le remplaceront aisément. De même, on ne doit pas être inquiet si les viandes de boucherie sont rares : elles peuvent être suppléées par des dindes aux truffes, des jambons de Mayence, des chapons du Mans, des hures de sanglier, ou, selon la saison, par des perdrix rouges. Si les sardines de Marseille, les harengs secs de Hollande, les merluches des îles de Miquelons ne sont pas encore venus, on se jetteroit sur les brochets, les truites, les carpes du Rhin et les anguilles de la Seine, en ajoutant les excellentes huîtres de Cancale ou les vertes d'Angleterre. Après avoir mangé tant de belles et bonnes choses, il doit être question des vins,

et quoique nous ne soyons pas de grands buveurs et que les vins de Suresne, de Brétigny et des environs de Vitry devoient nous suffire: mais avec de bons mets il faut aussi de bons vins tels que du cap de Bonne-Espérance, de Malaga, de Chypre, de Madère et du Clos-Vougeot de Bourgogne. Avec tout cela le dessert ne doit jamais manquer; mais, supposé qu'il n'y eût ni noisettes, ni nèfles, ni poires de martin-sec et autres fruits du pays, dans ce cas, nous mangerions, selon moi, et volontiers, des ananas, des olives de Provence, des figues sèches d'Italie, des oranges de Malte et des dattes du Levant. Et si, pour faire une digestion parfaite, le fromage carré de Marolles seroit introuvable, ceux de Parmesan et de Roquefort seroient mis à sa place. Ce café moka ne sera pas oublié, il servira au lieu de thés pris très-complétement. J'avoue cependant, et bien sincèrement, que, n'ayant jamais été ni maître d'hôtel, ni chef de cuisine, que j'en ai fait une faute en me taisant sur les salades; mais, comme de telles crudités agréables accompagnent ordinairement la rôtisserie que l'usage et le goût leur ont assignés, leur rang à la table ne pouvoit leur être contesté avec justice. J'ajoute à cet article, qui n'est déjà pas mince, que le sang de nous autres jeunes gens étant assez enflammé, tant par un travail assidu que par les délices d'une table peut-être bien fournie, qu'il seroit dangereux d'ouvrir la porte à toutes espèces de liqueurs. Voici le pourquoi : la Société doit se méfier, selon moi, du bruit de ces trompettes qui publient sans aucune honte que telles liqueurs sont non-seulement délicieuses au goût, mais supérieurement efficaces contre les maux infinis qui affligent si cruellement les pauvres ivrognes goutteux, les gloutons immodérés, les libertins incorrigibles; qu'eux, comme toute espèce de débauchés en gé-

néral, savent se servir de ces liqueurs merveilleuses dont les vertus sont connues depuis plus d'une centaine d'années, et que par leur usage ils se guériront eux-mêmes, et en si peu de jours, et sans se déranger de leurs affaires, qu'ils en seront fort étonnés. Pour moi, je crois qu'heureusement de telles liqueurs, soit par leur goût flatteur, soit par leurs utilités merveilleusement vantées, n'auront jamais d'accès auprès de notre Société. Grâce au ciel, notre bien-être n'en a que faire!

Article 2. Chacun de nous, et à son tour, fera pendant une semaine la dépense pour nous tous, et, si par hasard l'argent manquoit à celui qui seroit en charge et qu'il crieroit misère, il ne doit pas être écouté; on lui donneroit seulement, par humanité, le conseil de mettre en gage soit son chapeau bordé, soit sa veste galonnée, et se procurer, par ce moyen, assez d'argent pour finir la semaine très-glorieusement. Le samedi venu, il présentera par écrit les articles de sa dépense en général, dont chacun lui remboursera sa part comme de raison.

Article 3. Le semainier sera également obligé, si quelqu'un frappe à notre porte commune, de l'ouvrir, de répondre à sa demande si elle concerne la Société, ou, s'il désire parler en particulier à quelqu'un de nous, soit pour de l'argent qui lui seroit dû ou d'objets qu'il lui auroit fournis à crédit, ou autres choses aussi secrètes, il doit l'introduire sans délai, et, après une telle entrevue terminée, il doit le reconduire très-poliment et fermer la porte après lui. De cette manière deux de la Société resteront, sauf interruption non prévue, toujours tranquillement à leurs occupations ordinaires.

Article 4. Il sera permis au semainier d'inviter une fois, pendant sa charge et à sa fantaisie, un ami connu à souper avec nous.

Article 5. La Société ne donnera jamais, pendant les jours de travail, à dîner à qui que ce soit. Les jeunes artistes doivent constamment s'occuper et ne pas perdre leur temps et leur santé à table. La récréation est bonne, même nécessaire, mais en temps et lieu choisis, et nullement à la commodité des fainéants et autres désœuvrés qui ne connoissent pas la valeur des moments ou ne se soucient pas de les employer utilement comme nous sommes résolus, à ce que je crois, de faire sans cesse.

Article 6. Si quelqu'un de nous casse un meuble que nous aurions acquis en commun pour notre ménage, il le remplacera; s'il lui appartient en propre, il verra ce qu'il auroit à faire.

Article 7. Le soir, après le retour de l'Académie et ensuite d'un souper quelconque, qui d'ordinaire ne surcharge jamais nos estomacs, l'un de nous lira volontairement et à haute voix les gazettes du jour, toujours écrites par des savants aussi politiques, aussi clairvoyants que vrais dans les récits qu'ils nous donnent si généreusement pour peu d'argent. Par cette lecture nous saurons nettement ce qui se passe hors de la rue de l'Observance, sur tout ce qui se traite dans les cabinets des souverains de l'Europe, dont les secrets sont toujours merveilleusement mis au grand jour et si joliment développés, que cela réveillera notre amour pour la politique et les beaux-arts, presque profondément endormi dans l'ombre de nos gîtes rembrunis et toujours mal balayés.

Je pourrois composer et soumettre à vos révisions un huitième article concernant nos santés; mais, comme nous nous portons bien, il ne me paroît pas nécessaire. Je dirai seulement, et pour en dire quelque chose, que si l'un ou l'autre de vous deviendroit par hasard incommodé, il seroit cordialement assisté et soigné par ceux

de nous qui se portent bien. Qu'aucun guérisseur de profession ne seroit appelé auprès de lui. Les remèdes fort simples que nos grand'mères, d'heureuse mémoire, nous ont si bêtement enseignés lui seront administrés jusqu'à sa parfaite guérison. Je me permets d'ajouter et d'observer que, l'ayant appris de gens instruits, que de tels remèdes de bonnes femmes, reconnus efficaces, ne laissent pas d'être hautement décriés par des gens de l'art, ou se disant tels, comme n'étant que des palliatifs misérables; qu'eux seuls, au contraire, remplis de sciences suffisantes pour faire des réformes dans l'art de guérir, avoient trouvé juste de mépriser les remèdes des bonnes femmes, comme aussi les préceptes des Hippocrate, des Gallien, des Boerhave et autres, comme n'étant que des radotages usés de nos jours, en leur opposant des raisonnements lumineux et plus solides, accompagnés de découvertes nouvelles par d'étonnants procédés chimiques, souvent répétés, et enfin obtenus par des travaux pénibles, des observations profondes, des dépenses incroyables et même au détriment de leur santé; et cependant le tout par amour du public et le soulagement de l'humanité souffrante.

Ayant, après ce dernier rapport, qui n'étoit guère de mon sujet, présenté les articles que j'avois composés à la hâte et avec peu de réflexion à mes associés, qui, en les considérant, ne me parurent pas, d'après leurs mines goguenardes, fort enthousiasmés de ma besogne; aussi, et je m'en doutois bien, commencèrent-ils par faire les capables en critiquant le sens et le but des articles sans réserve. « Voici, s'écrièrent-ils, l'article qui concerne notre table; n'est-il pas singulièrement mélangé? il est trop long et presque inutile. N'est-ce pas se moquer de nous que de nous proposer de la couvrir,

selon la saison, des mets les plus rares et des vins les plus précieux et les plus chers, comme si nous étions des richards de naissance et des gourmands de profession? Hélas! dirent-ils en maniant la suite des articles, en voilà de trop courts, là de mal digérés, plus mal présentés et à peu près dignes d'être rayés. » « Courage! disois-je en moi-même; me voilà joliment payé de mon travail! » Cependant mes chers amis eurent la complaisance d'ajouter qu'il y avoit des articles qui ne seroient pas mauvais s'ils étoient réduits ou châtiés; mais enfin ils s'aperçurent que je n'étois pas fort édifié de leur critique, quoique en partie je le méritois, et, pour m'adoucir, sans doute, ils proposèrent et soutenoient qu'il falloit absolument laisser cette affaire en suspens, ajoutant que l'usage et l'essay nous feroient connoître ce qu'il seroit utile de conserver ou de changer aux dits articles. Cette proposition fut agréée de part et d'autre; cependant cette petite tracasserie n'eut point de suite. Tout devint tranquille dans notre ménage. Les règlements que j'avois proposés ne furent pas mal observés, et les plaisanteries que je m'étois permis de fourrer dans quelques articles ne servirent qu'à en faire d'autres selon l'occasion; au reste, chacun commençoit à s'occuper de ses propres affaires.

Pour ce qui me regardoit, je m'estimois heureux; j'étois jeune, d'une santé parfaite, actif et rempli du désir de me rendre habile dans mon art. Je travaillois tantôt pour Odieuvre, qui payoit peu, mais payoit; tantôt je m'occupois à finir le portrait du duc de Bellisle, dont, par de bonnes raisons, la réussite m'importoit beaucoup et me tenoit au cœur. Mais bientôt une interruption survint. M. Daullé [1], graveur de ma connoissance, me

[1] Jean Daullé, né à Abbeville en 1711, mort à Paris en 1763, fut reçu membre de l'Académie de peinture en 1742.

vient voir, me priant de lui être secourable en l'aidant dans la gravure des portraits du prétendant et du duc d'York [1], son frère, dont il avoit fait l'entreprise, alléguant qu'il étoit surchargé d'autres ouvrages. Je consentis volontiers à sa demande, plutôt pour saisir l'occasion de m'exercer qu'à gagner de l'argent, quoique je sentisse parfaitement l'utilité et la valeur de ce métal, surtout quand je n'en possédois pas. M. Daullé, lorsqu'il étoit assuré de ma bonne volonté à son égard, m'envoya les tableaux des deux princes, d'après lesquels je travaillois avec tant d'activité, que, dans un laps de temps peu considérable, tout ce qui me concernoit étoit terminé. Mais cette gravure n'étoit ni belle, ni bonne, selon moi, ce n'étoit que la besogne d'un jeune homme qui savoit se juger lui-même, mais qui espéroit mieux faire par la suite. Je dois observer ici que M. Daullé s'étoit réservé la gravure des têtes de ces princes; et, les ayant finies, il mit son nom sur des planches ainsi fagotées, et dont je pouvois être jaloux. M. Daullé m'avoit payé, j'en étois content; il le fut également par les princes (j'en étois content, il le fut également); il devoit l'être à plus fortes raisons.

Après cette affaire, aussitôt oubliée que terminée, je reprends mes propres travaux, mais je fus encore une fois dérangé. M. Daullé revint de nouveau, me proposant un autre ouvrage, que je refusai honnêtement d'entreprendre; mais, après quelques contestations et des paroles gracieuses et flatteuses qu'il me prodiguoit, je consentis enfin de le seconder. Il étoit question du portrait de M. Maupertuis [2], que M. Daullé s'étoit engagé

[1] Ces deux portraits in-fol. ne paraissent pas avoir été terminés, car les épreuves que nous en avons rencontrées sont toujours avant la lettre.

[2] Ce portrait a été terminé par Daullé en 1751. Il est gravé d'après une peinture de R. Tournière.

de graver. Ce savant, de retour de son voyage du pôle arctique, où il avoit été occupé à mesurer la terre, s'étoit fait peindre habillé et complétement vêtu de peaux d'animaux selon le costume et la nécessité des très-misérables Lapons, habitants de ces régions aussi froides que reculées de notre globe. Ce tableau me fut remis et me servit à graver les parties pour lesquelles je m'étois engagé, et dont M. Daullé me parut aussi content que je l'étois peu.

Tant d'occupations ne m'empêchoient pas de sortir quelquefois de la maison, soit pour rendre mes devoirs à des personnes respectables qui avoient de l'amitié pour moi, soit pour visiter des amis que j'estimois et qui m'estimèrent de même. Dans une telle intention je sortis un jour, et par le plus grand des hasards je me trouve exactement nez à nez avec le très-honoré usurier qui m'avoit prêté quelque peu d'argent sur des médailles; il s'arrête, me regarde, et, sans aucune salutation, me dit d'une voix aigrement dure : « Vous voilà donc, monsieur! ce n'est-il pas bien vilain à vous de m'avoir oublié? Avez-vous mis le pied chez moi depuis que j'eus la générosité de vous avancer une jolie somme? Non, vous n'avez même pas daigné me payer les intérêts convenus entre nous, ni songé à retirer le nantissement que j'ai entre les mains.» Après ces reproches, il soupiroit et s'écrioit d'une manière lamentable : « Hélas! quelle sottise que de prêter de l'argent à de jeunes étourdis, quelle sottise, hélas! » Cette exclamation judaïque me choquoit si sensiblement, que, sans m'effrayer, je dis assez brusquement à ce monsieur : « Écoutez ; votre désolation vis-à-vis de moi est très-superflue, car je me sens généreux à votre égard; écoutez encore : restez le possesseur absolu et même sans honte de mes médailles, d'autant plus que j'en pos-

sède en ce moment et des plus riches et des plus belles. » Et sur-le-champ je lui tournois le dos. Après cela il parut que mon usurier avoit fait des réflexions en se disant : « Encore de bonnes médailles entre les mains de ce jeune homme, espérons que tôt ou tard elles seront dans les nôtres. Voyons, flattons-le; il me paroît sans expérience et sans souci; soyons effronté, mais sage à notre manière ! » Effectivement, il courut après moi, me tirant avec une timidité apparente par la manche en me disant d'un evoix doucereuse et basse : « Eh! mon cher monsieur, ne vous fâchez donc pas contre moi; nous ne nous sommes certainement pas bien entendus; expliquons-nous; soyons en garde contre la promptitude et l'erreur de l'esprit; adoptons plutôt les sentiments tranquillement réfléchis d'un cœur véritablement juste et bon. Oublions le passé, comme il convient à des hommes bien nés, remplis d'honneur et d'humanité, dont la satisfaction n'est complète que lorsqu'ils trouvent l'occasion de secourir leurs semblables dans des nécessités urgentes ou désespérées; car, monsieur, continua-t-il, si par la suite vous avez besoin de mon assistance, ne vous gênez pas, je vous en supplie, car je suis bon, juste et accommodant, daignez vous en souvenir. » Le verbiage de cet homme me parut rempli de malice et de fausseté; les reproches qu'il m'avoit adressés, les éloges qu'il se donnoit, les offres qu'il me faisoit, tout cela, en un mot, m'indisposoit si bien contre lui, que je lui disois d'un air riant et moqueur: « Puisque vous êtes si serviable, allez donc, mon maître, chez un juif très-bien circoncis, nommé Habacue Isaschar, ancien de la synagogue d'Avignon, d'où il a décampé comme n'y ayant fait qu'une certaine banqueroute frauduleuse avec quelques autres méfaits de peu d'importance, et qui, selon la voix publique, se trouve actuelle-

ment ici pour y faire des emprunts considérables, basés sur sa bonne foi si connue dans le commerce, afin de se mettre en état de faire un négoce des plus solides en payant exactement tous ses créanciers de leurs capitaux exigibles, comme aussi les intérêts échus sans aucun retard, y compris les lettres de change dûment endossées par des banquiers ou négociants connus et solides. Allez donc voir ce bon juif, vous dis-je; prêtez-lui une forte somme, il vous promettra (étant pressé d'aller plus loin) certainement les trente pour cent par mois que vous prenez ordinairement, et pas plus, et cela sera fort honnête de part et d'autre, et, si vous vous arrangez sur ce pied avec ce bon emprunteur, je vous en ferai mes compliments, ça sera même la seule chose que je pourrai faire pour conserver votre chère amitié et votre belle connoissance. » D'après ce conseil ce brave homme branla la tête, serra les fesses et décampa, de crainte que par son imprudence et par mon discours, hautement prononcé en pleine rue, il ne fût signalé comme peste publique.

C'étoit ainsi que se terminoit ma discussion, aussi ennuyeuse que ridicule, avec un juif nullement circoncis selon la loi de Moïse, mais en risque de l'être tôt ou tard, aux dépens de ses oreilles, d'une manière arbitraire, par quelqu'une de ses dupes.

Aussitôt que j'étois rentré au logis, je contai à mes amis, avides de nouvelles, que j'avois eu une rencontre bien singulière, suivie d'une discussion assez plaisante avec un individu tant soit peu de ma connoissance et qui, dans ses promenades, ne s'occupoit spécialement que d'offrir de l'argent à ceux qu'il rencontroit et qu'il soupçonnoit en être dépourvus; à condition cependant, car il falloit tout dire, d'un certain intérêt consenti de part et d'autre, et même, comme de raison, des sûretés suffi-

santes et palpables, déposées avec confiance entre ses mains aussi pures que secourables.

Que ce digne homme, malgré de telles conditions, un peu rudes, étoit souvent en tel jour, ou en telle époque, tout en nage à force d'ouvrir et de fermer son coffre-fort, qui, sans beaucoup d'intervalle, se trouvoit souvent assiégé par différents détachements d'affamés d'argent. Tels étoient, par exemple, de jeunes étourdis, lâchés trop tôt dans le grand monde, des débauchés caducs, des prodigues inconsidérés, des joueurs malheureux et au désespoir, des vauriens obérés et sans ressource; bref, des garnements sans mœurs, sans souci et sans honte; mais également des gens honnêtes et vertueux, ruinés par des malheurs imprévus et nullement mérités. Cependant, et après tout, il étoit étonnant que la plupart de ces emprunteurs s'estimoient heureux de la connoissance de cet usurier, qui, dans son âme perfide, se moquoit de vous et vivoit, grâce à ses rapines, en se cachant de la justice, très-gracieusement dans sa caverne ténébreuse au fond d'une cour prolongée et remplie d'immondices.

Mes amis, m'ayant écouté fort attentivement, ne purent s'empêcher de rire en me faisant sentir que mon récit, quoique sérieusement débité, ne pouvoit être qu'une plaisanterie de mon invention et nullement vraisemblable. « Comment seroit-il croyable, me dirent-ils, qu'un commerce aussi scandaleux, aussi immoral qu'illicite, seroit souffert dans une ville comme celle-ci, où la police est aussi clairvoyante qu'exacte à s'opposer à toute espèce de désordres et d'actes nuisibles à la tranquillité des citoyens? » Mais, quand je les assurois que, malheureusement pour moi, j'avois aussi été obligé de passer par les mains étrillantes de l'usurier en question,

ils changèrent de ton en me demandant dans quelle classe des emprunteurs que j'avois désignés je m'étois rangé moi-même. Cette demande malicieuse me choquoit sensiblement; aussi, d'une manière ferme et sans détour, je leur disois : « Vous faites semblant de ne pas me connoître, mais je le pardonne!» Là-dessus, ils se regardoient réciproquement sans dire mot. « Tant mieux ! disois-je en moi-même, tout doit avoir son terme, et voilà celui de cette histoire. »

Après ce parlement sans intérêt, et quoique je vivois dans une intelligence parfaite avec mes deux amis, que j'aimois et qui m'aimoient de même, je commençois à n'être plus content de la chambre que j'occupois : car en ce temps mon caractère étoit inconstant en tout, le changement seul me plaisoit. Je sortis donc un jour exprès pour me procurer un autre logement, et je le trouvois chez un tapissier nommé Loret, rue de la Harpe. Cet honnête homme, très-sourd, mais nullement muet, me fit voir une chambre au troisième de sa maison qui me convint si bien, que l'affaire entre nous fut bientôt terminée, et de suite je retournai à mon ancienne habitation avertir mon hôtesse et mes deux amis que j'allois décamper. Tous furent fort étonnés; mais il n'y avoit nulle opposition à faire; ma petite monarchie étoit promptement sur le dos d'un crocheteur, et en moins de rien je me trouvois dans ma nouvelle domination. Vers le soir de cette journée, mes amis Preisler et Sauter me vinrent voir, ils me firent des compliments de m'être logé aussi joliment qu'en bon air, en me demandant, au surplus, s'il n'y avoit pas dans cette maison encore quelques chambres qui pussent leur convenir; mais, comme il n'y en avoit point, je leur indiquai la maison occupée par un aubergiste, à côté de celle de mon hôte, où il y avoit des cham-

bres garnies. Ils y allèrent de suite, et louèrent une chambre au premier étage, qu'ils occupèrent au bout de quelques jours. De sorte que mes anciens amis devinrent de nouveau mes chers voisins.

Alors, étant logé à ma fantaisie, je commençai à étudier et à travailler très-sérieusement. Je me mis à graver (grandeur des portraits d'Odieuvre) le portrait du philosophe Wolf [1], professeur à Marbourg. Odieuvre le vit fini et m'acheta la planche vingt-quatre livres. Et de suite je gravai de la même grandeur celui de Frédéric II, roi de Prusse [2], qui étoit en guerre avec la maison d'Autriche. Odieuvre voulut également l'avoir; mais, comme je le mettois à trente livres, ce cher marchand se lamentoit et s'écrioit avec énergie sur mes prétentions; mais je tenois ferme, et Odieuvre s'en alla, pensant certainement que je serois heureux de le venir trouver et me contenter des vingt-quatre livres qu'il m'offrit; mais, dans la journée même, je vas trouver M. Petit (rue Saint-Jacques, qui possédoit les pauvres portraits gravés par Desrochers), à qui je montre le portrait du roi de Prusse, dont il parut être content, en me demandant le prix de la planche. Je répondis que je serois flatté s'il vouloit le mettre lui-même, d'autant plus qu'il avoit la réputation d'être un parfait honnête homme; il me disoit, sur ce compliment, qu'il étoit enchanté de moi et de mon ouvrage, mais qu'il étoit presque honteux de ne pouvoir m'offrir que quarante francs, d'autant plus que tous les portraits de son fonds étoient d'un prix médiocre. On doit aisément croire que je n'hésitois pas à lui remettre ma planche et empocher les quarante francs.

[1] N° 69 du Catalogue publié par M. Ch. Leblanc.

[2] D'après Ant. Pesne. N° 153 du Catalogue de l'œuvre de Wille, par M. Ch. Leblanc.

Le surlendemain Odieuvre revint, me disant : « Allons, monsieur, puisque vous êtes si revêche, je vous apporte les trente livres que vous exigez absolument, et remettez-moi la planche en question, s'il vous plaît. » Je lui répondis que je n'en étois plus le maître, que je l'avois vendue, et même avantageusement. C'étoit alors qu'il sautoit presque au plancher, et si bien, que sa perruque jaunie par le laps des temps, et peu affermie sur son crâne, se dérangea et lui couvrit presque entièrement l'œil gauche, mais qu'il remit promptement dans sa situation primitive. Cependant il s'aperçut que j'en ricanois, dont il devint rouge de colère en disant : « Il faut avouer qu'il est affreux qu'un jeune homme que je crois avoir plus de mérite cette année-ci que l'année passée, et qui par là devient fier et si orgueilleux qu'un marchand qui l'a toujours généreusement payé de ses médiocres travaux n'est plus digne de s'approcher de lui ! Adieu, monsieur ! — Adieu, monsieur Odieuvre, à revoir ! — Pas sitôt, » répondit-il ; et s'en alla.

Cependant, après cette lutte misérable, je finissois sans interruption le portrait du duc de Bellisle, dont M. Rigaud, à qui je montrai une dernière épreuve, me parut non-seulement content, mais déjà il s'étoit donné la peine de me procurer l'inscription à mettre au bas de la planche [1]. De plus, il me conseilloit de présenter le portrait moi-même à M. le duc. Et quelques jours après, lorsque tout étoit prêt, il me donna une lettre à M. Duplessis, officier général et ami dudit seigneur. Ainsi amplement pourvu de tout ce qu'il me falloit pour cette expédition, je me rendis, avec le portrait en bordure dorée, chez cet officier

[1] Le portrait, terminé en 1743, est décrit sous le n° 120 du Catalogue de M. Charles Leblanc.

général, qui me reçut avec politesse, lut la lettre de M. Rigaud, en disant que ce grand artiste étoit depuis longtemps son ami, et de suite il m'introduisit auprès de M. le duc, qui me reçut avec la politesse la plus encourageante, et en tenant son portrait entre ses mains il s'entretint familièrement avec moi, en me faisant des compliments sur mon talent, vu mon âge aussi peu avancé; enfin il ajoutoit : « Vous m'avez fait une politesse dont je suis très-enchanté; il est juste que je vous en fasse une à mon tour, en vous témoignant toute ma reconnoissance! allez donc, mon cher Wille, chez mon trésorier, qui sera charmé de vous voir et vous recevra bien. » Ces belles paroles me touchèrent, comme de raison, très-agréablement. Aussi ne manquai-je pas de faire devant ce bon seigneur des courbettes et révérences exactement autant qu'il étoit juste et nécessaire, selon les bons principes de mon maître de cabrioles, qui se disoit le corographe le plus sublime de ce bas monde. M. Duplessis, qui étoit présent, me conduisoit sur-le-champ chez M. de la Monce (c'étoit le nom du trésorier), où je vis une foule de gens dans l'antichambre, dont les uns demandoient de l'argent pour telle et telle fourniture, et d'autres pour des travaux exécutés par ordre et livrés exactement. M. de la Monce les écoutoit avec bonté et les prioit de patienter encore quelque temps, et que le tout seroit acquitté avec justice; mais non; ils s'écrièrent presque à la fois : « Ce ne sont pas des paroles, mais de l'argent que nous demandons. » Des prétentions aussi brusques et aussi peu mesurées étourdissoient M. de la Monce, si bien qu'il ne trouvoit rien de plus efficace dans sa sagesse que de donner à tous des congés si absolus et si bien articulés, qu'ils décampèrent les uns après les autres. Mais ils firent voir par leurs gestes et mines

allongées qu'ils étoient aussi peu satisfaits qu'édifiés de la réception que M. le trésorier leur avoit faite. Pendant ce vacarme, je faisois de tristes réflexions dans un coin de l'antichambre. « Hélas! disois-je, quel sera mon sort?» J'avois tort. M. de la Monce me tira d'inquiétude en me disant d'un air gracieux: « Entrez par ici, monsieur, j'aurois quelque chose à vous dire qui ne vous fera pas de peine. » Ces douces paroles ne furent presque point achevées que je me trouvois déjà au milieu de son cabinet. Là ce brave homme me disoit: « Quoique j'aie donné congé à tout le monde sans satisfaire personne, nous avons encore de l'argent là dedans.» Et en même temps il donna un grand coup de pied contre un coffre cuirassé de larges bandes de fer et garni de serrures d'un mécanisme si parfait, que la science des voleurs devoit être inutile. Le son clair et sourdement prolongé que rendit ce coffre par le coup de pied si bien apliqué me fit juger qu'il contenoit en abondance des métaux fort précieux. Bref, M. de la Monce ouvrit ce nouveau Mexique, dont il tira six cents livres qu'il compta sur la table en prononçant ces paroles, aussi remarquables qu'édifiantes pour moi: « Prenez, monsieur, cette petite somme, comme une récompense que M. le duc m'a ordonné de vous remettre par rapport au plaisir qu'il a eu de voir son portrait si bien gravé par vous. Hélas! ajoutoit-il, si nous n'avions pas été obligés de faire des dépenses si énormes à Francfort pendant l'élection de Charles VII à l'empire germanique, vous auriez été bien plus magnifiquement récompensé! Au reste, à propos, s'interrompit-il en me demandant: Combien vendrez-vous ce portrait de M. le duc? —Trois livres l'épreuve, répondis-je.—Eh bien, disoit-il alors, comme le coffre n'est pas encore fermé, voilà de plus trois cents livres pour cent épreuves; mettez-les dans

le sac des six cents.—Très-volontiers, » répondis-je. Et, mon sac sur le bras, je pris congé de ce galant homme, qui me conduisit jusqu'à la porte d'une manière fort civile. Le même jour, je fis porter le nombre d'épreuves convenues et payées d'avance chez M. de la Monce, et, comme j'en avois ajouté quelques-unes pour lui-même, il me parut extrêmement flatté et me remercia beaucoup.

J'offris également une couple d'épreuves à M. Duplessis, qui les accepta avec plaisir, et en même temps je le remerciai de l'accueil qu'il m'avoit fait et des services qu'il m'avoit rendus, et, me recommandant à son amitié, je pris congé de lui.

Par là toute cette affaire se trouvoit généralement terminée, et terminée avec autant d'agrément que de profit pour moi.

Le lendemain, je me rendis chez M. Rigaud, pour lui rendre grâce de tout ce qu'il avoit bien voulu faire pour moi, et, après que je lui eus fait un récit circonstancié de tout l'événement, il m'embrassa en me disant qu'il seroit content. . . . . .

C'est ainsi que finit la partie des Mémoires de J.-G. Wille *que nous avons pu nous procurer. Le journal de cet artiste va commencer en* 1759, *et, pendant cet espace de seize ans* (1743-1759), *Wille grava un grand nombre de planches décrites soigneusement par M. Ch. Leblanc, dans son Catalogue de l'œuvre de Wille. On pourra se rendre un compte exact des estampes exécutées à cette époque en consultant la table chronologique dont M. Leblanc a fait suivre son travail.*

JOURNAL

DE

JEAN-GEORGES WILLE

JOURNAL

DE

JEAN-GEORGES WILLE

MAY 1759.

Le 31. Répondu à M. Dietrich à Dresde. Je lui envoie de nouveau la mesure pour le tableau de M. le comte de Vence, une autre pour une pièce de paysage pour M. l'évêque de Callinique *für hundert Gulden* [1], et une mesure pour deux tableaux d'animaux pour moi.

JUIN 1759.

Le 11. M. Greuze ayant peint pour moi une tête qui est admirable (il a représenté une fille qui regarde en l'air, coiffée d'une manière pittoresque. Elle a un mouchoir blanc rayé de rouge au cou) me la livra. *Uber diesen Kopf bin ich in einige Streitigkeiten mit dem Herrn Grafen von Vence gerathen; er wolte ihn wie mit Gewalt haben. Die Sache ward aber nach einigen Briefwechsel so geschlies-*

[1] Pour cent gulden.

set dass ich diesen herrlichen Kopf behielt. Er hat gekostet 144 th[1].

Le 13. Le portrait de M. le duc de Belle-Isle me fut proposé, mais j'ay recommandé MM. Daullé, Gaillard, Tardieu [2].

Le 17. Répondu à M. le Cat, à Rouen. Je lui fais concevoir qu'il m'est impossible de graver son portrait. Je lui ai recommandé M. Ficquet [3].

Répondu à M. Usteri fils, à Zurich. Je lui apprends que M. Heilmann a commencé ses tableaux.

Répondu à M. Gottfried Winckler, à Leipzig. *Ich melde ihm dass ich fortfahre nach seinem Verlangen Zeichnungen vor ihn einzukaufen. Dass ich unter andern schon eine Ostadische um* 3 louis d'or *und eine Boucheische Figur um* 26 *l. erhandelt hætte. Dass er etwas von H. Shœnau haben musse welcher ein Sachsse ist. Dass ich vor ein Gemælde von Wouwermann sorgen wurde um* 300 [4].

[1] Nous devons à notre ami Édouard Gœpp la traduction des quelques passages allemands qui se trouvent dans ce journal. Nous avons conservé l'orthographe allemande que Wille a employée, ne voulant rien changer au texte, de peur d'ôter quelque intérêt à notre publication.

« J'ai eu quelques difficultés, au sujet de cette tête, avec M. le comte de Vence. Il vouloit, en quelque sorte, l'avoir par force; mais, après un échange de quelques lettres, l'affaire se termina de telle sorte, que je gardai cette tête divine. Elle a coûté cent quarante-quatre livres. »

[2] Wille avait déjà gravé le portrait du maréchal de Belle-Isle en 1743.

[3] Wille aurait-il déjà oublié qu'il avait gravé le portrait de Lecat? Ou bien le portrait au bas duquel on lit : *Gravé l'an de son âge et du siècle* 47 *par Wille*, ne serait-il pas de Wille? Lecat écrivait à Wille, le 16 fév. 1753 : « Ouy, mon illustre ami, ou je ne m'y connois pas, ou vous êtes arrivé au plus haut degré de la gravure. » (Cat. de M. de Trémont, Suppl.)

[4] « Je lui fais savoir que je continue, d'après son désir, d'acheter des dessins pour lui; que j'ai déjà négocié, entre autres, un Ostade pour trois louis d'or, et une figure de Boucher pour vingt-six livres; qu'il doit tâcher d'ob-

Le 25. Reçu deux tableaux peints sur cuivre venant de Ratisbonne. Ils sont très-finis, mais froids et de peu de goût.

Le 27. M. Roslin, peintre de notre académie, me proposa deux portraits à graver; mais je fus obligé de les refuser, ayant trop d'occupation.

JUILLET 1759.

Le 1er. M. Aberli, peintre, M. Mörikofer, graveur de médailles, M. Zingg, peintre en mignature et graveur [1], tous les trois de Berne, me sont venus voir, étant arrivés depuis peu à Paris.

Le 6. J'ay acheté trois desseins de Vandermeulen.

Le 7. Remis un rouleau à M. Eberts, contenant dix-sept estampes de moi, adressé à M. Kreuchauff, à Hambourg.

Reçu un petit paquet contenant cinq médailles d'argent que M. Tocqué a apporté de Copenhague et que M. Massé m'a remis. Ces médailles sont les prix de l'Académie royale de Danemark. Chacune a d'un côté le portrait du roi, de l'autre on voit une allégorie qui a toujours du rapport à l'Académie. Elles sont de différentes grandeurs et bien faites. C'est M. Wasserschleben, conseiller de justice et premier secrétaire des affaires étrangères du roi de Danemark, mon ancien ami, qui me les a envoyées en présent.

tenir quelque chose de M. Schenau, qui est un Saxon; que je m'occuperai d'un tableau de Wouverman pour trois cents. »

[1] M. Zingg est de Saint-Gall.

(*Note de Wille.*)

M. de Mechel a payé deux cent cinquante livres de sa pension un mois trop tôt par mégarde.

Le 8. Écrit ou répondu à M. Wächter, secrétaire de M. le comte de Kaunitz, à Vienne; je lui envoie, selon ses désirs, la lettre ainsi que deux rouleaux d'estampes qu'il m'avoit demandés par M. de Rocka, chez M. le comte de Starenberg; il me doit par là cent quarante-cinq livres, car j'y ay rabattu pour huit ports de douane quarante livres.

Le 10. Reçu une ode en vers allemands à mon honneur, accompagnée d'une lettre fort polie en langue françoise que l'auteur m'a écrite. C'est un jeune homme de Darmstadt, nommé M. Stürtz, qui a fait (comme j'ay entendu dire) de bonnes études en plusieurs universités d'Allemagne. Son ode est bien faite et magnifiquement imprimée.

Me vient voir M. Tocqué pour la première fois depuis son retour de Pétersbourg et de Copenhague, où il avoit été appelé pour peindre les souverains de ces pays; il en est fort content, étant revenu chargé de richesses, de présents et d'honneur.

M. Vater m'est venu voir après son retour de Strasbourg, où il s'est fait recevoir bourgeois, et où il va aller demeurer et vivre tranquillement de son bien.

Le 18. Répondu à M. Hertz, directeur de l'Académie impériale des Beaux-Arts d'Augsbourg. Je lui demande surtout la patente de M. de Marcenay.

Le 19. J'ay fait remettre un rouleau d'estampes à l'adresse de M. Wasserschleben, à M. Wolf, qui va partir pour Copenhague.

Le 23. Reçu deux beaux desseins par Moucheron, que

M. Cazanove m'envoie d'Amsterdam. Quatre cent quarante livres.

Le 25. On m'a confié deux beaux tableaux par M. Vernet, que j'ay remis le même jour à M. Zingg pour qu'il me les grave moyennant *zwanzig* [1] louis d'or, qui est notre convention.

M. Duplessis, directeur de la fabrique de porcelaines de Sèvres, m'a apporté une lettre de Vienne en Autriche, que M. Wächter, secrétaire de M. le comte de Kaunitz, m'a écrite, de même qu'une estampe par un jeune homme nommé Schmuzer, de laquelle on demande mon sentiment. Il voudroit venir à Paris.

Le 26. Un jeune homme nommé M. Dumont, de Paris, est entré chez moi pour être mon élève. Par la suite il s'est fait comédien, a été à Hambourg et à Berlin en cette qualité.

M. le baron de Grosschlag m'est venu voir.

Le 30. Un graveur, nommé M. Schwab, étant arrivé de Vienne, me vient voir, m'apportant deux lettres de recommandation, l'une de M. Brandt, habile peintre de paysage, l'autre de M. Zeis, directeur de l'Académie du dessein d'ornement.

AOUST 1759.

Le 2. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique; je lui mande que nos tableaux sont en train, que je lui ay acheté deux marines de Baléchou, deux de M. le Mire, et le *Concert* de Jordaens.

[1] Vingt.

Le même jour, M. Wolf, bon ciseleur de Copenhague, a pris congé de moi pour retourner dans sa patrie; je l'ai chargé d'un rouleau d'estampes pour mon ami M. Wasserschleben, secrétaire des affaires étrangères du roi de Danemark.

Le 3. M. de Livry, étant venu de Versailles, m'a été voir et a eu un dessein de ma façon.

J'ay acheté deux desseins de M. Boucher. *Enfants.*

Envoyé dix-sept estampes en manière de crayon en présent à M. Dietrich, à Dresde. C'est mon ami. C'est M. Messager qui s'en est chargé.

Le 4. Mon ami M. Eberts revient de ses voyages, après quinze mois d'absence; je l'ay embrassé avec ravissement. Il me fit présent de deux desseins de Jh. Roose, et j'achetay deux de lui, dont un de Ermelz.

Le 10. M. Heilmann m'a livré un petit tableau représentant une cuisinière en maigre, qui vaut mieux que les autres.

Le 12. J'ay donné trois paysages à M. Schwab, pour qu'il les grave pour M. Herliberger.

Le 14. MM. Papelier et Eberts m'ont payé cinq cents livres sur le compte de M. Winckler, à Leipzig.

M. Teucher, graveur allemand, a pris congé de moi, après avoir demeuré à Paris plus de douze années. Il va vers la Hollande et peut-être vers le Danemark. *Wille a ajouté plus tard :* Il est allé à Pétersbourg, comme j'ay sçu depuis.

Le 18. Répondu à M. Dietrich, peintre de la cour de Saxe. Je lui donne avis qu'il doit recevoir dix-sept estam-

pes, manière de crayon, par M. Hutin le jeune, et un rouleau avec l'œuvre de Jouvenet, M. de Boullongne, de moi, des copies d'après Rembrandt au nombre de dix, et autres. C'est un présent que je lui fais.

Écrit à M. Resel, marchand d'estampes à Dresde. Je lui donne avis que sa marchandise est partie.

Écrit à M. Winckler[1], à Leipzig. Je lui marque qu'il doit recevoir trente-cinq beaux desseins.

Le 23. Remis à M. Eberts, de Strasbourg, un rouleau d'estampes pour M. Dietrich, peintre de la cour de Dresde. Je l'affranchis jusqu'à Koff, frontière de Saxe.

Remis au même ami une boîte plate contenant environ trente-cinq beaux desseins des meilleurs maîtres anciens et modernes. Cette boîte est pour M. Gottfried Winckler, à Leipzig. Elle doit passer par Nuremberg.

De même lui ay-je remis une lettre à M. Stürtz, en réponse de la sienne, et quatre médailles d'argent, en récompense de ce que ce poëte a fait imprimer une ode adressée à moi. Il doit les envoyer à Darmstadt, où demeure M. Stürtz. M. Eberts a pris congé de nous le même jour.

Répondu à M. Kraer, peintre à Ratisbonne. Je lui dis que j'ay reçu et payé ses deux tableaux, m'en suis défait depuis, car ils n'avoient pas tout le mérite que j'aurois désiré.

[1] Il sera souvent question, dans le cours de ce journal, de M. Winckler, pour lequel Wille achetait à Paris un grand nombre d'œuvres d'art. Nous renvoyons, pour tout ce qui regarde cet amateur, au catalogue fort bien fait de sa collection; en voici le titre : « Catalogue raisonné du cabinet d'estampes de feu M. Winckler, banquier et membre du sénat à Leipzig, contenant une collection des pièces anciennes et modernes de toutes les écoles, dans une suite d'artistes, depuis l'origine de l'art de graver jusqu'à nos jours, par Michel Huber et J.-G. Stimmel. Leipzig, 1802—1810, 4 vol. in-12. »

SEPTEMBRE 1759.

Le 1er. Répondu à M. T. Cazanove fils, à Amsterdam. Je lui dis que j'ay reçu les deux desseins de Moucheron, et que j'ay payé quatre cent trente-cinq livres, selon ses ordres, à MM. Dufour et Mallet, sur son compte.

M. de Boullongne m'a envoyé sa planche, que j'ay gravée pour être imprimée de nouveau [1].

M. Chatelus m'a donné cent quatre-vingt-deux livres.

Le 2. M. de Jungenfeld, gentilhomme de Mayence, m'est venu voir, de même que M. Ehrlen, de Strasbourg.

Répondu à M. Wasserschleben, à Copenhague. Je lui donne avis que M. Wolf a un rouleau à lui remettre contenant pour quarante et une livres neuf sous d'estampes, et je lui envoie les portraits de M. Boullongne et de M. Berrier [2], mes derniers ouvrages.

Le 5. J'ay écrit à M. le baron de Böckel, à Francfort, une lettre de remercîments des deux paysages, par Schütz, qu'il a eu la générosité de m'envoyer en présent.

M. Zinner, courrier impérial, m'est venu voir. Il est ami de M. Brandt, et bon connoisseur.

Le 16. Répondu à M. Fielder, peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt. Je lui dis que je suis en pourparlers avec un amateur qui veut acheter son tableau, car pour moi, je ne le trouve pas selon ma fantaisie, pour l'admettre dans mon cabinet.

[1] Il s'agit ici de Jean de Boullongne, contrôleur général des finances, commandeur et grand trésorier des ordres du roi. Wille avait gravé cette planche l'année précédente, 1758.

[2] Nicolas-René Berrier, lieutenant de police, d'après Jacques de Lyen. (Cat. de l'œuvre de J.-G. Wille, par Charles Leblanc. Leipzig, 1847. N° 127.)

Le 21. Répondu à M. Wächter, secrétaire du comte de Kaunitz-Rittberg, à Vienne. Je lui dis que si le jeune graveur pour lequel il s'intéresse veut venir à Paris il doit apporter de l'argent; sans cela il ne pourroit étudier avec fruit.

Écrit à M. Brandt, peintre de l'empereur. Je lui marque mon étonnement de ce qu'il n'a pas encore achevé ni le tableau ni les desseins que je lui ay commandés depuis du temps.

Le 23. Écrit à M. le chevalier Mengs, à Rome. Je lui donne avis qu'il doit incessamment recevoir plusieurs onces du meilleur carmin du monde. C'est un présent que je lui fais. J'ay ajouté quelques crayons rouges que l'on fabrique chez M. Basan. C'est pour qu'il en essaye.

OCTOBRE 1759.

Le 6. M. Weirotter, peintre autrichien, m'a livré un petit paysage peint sur cuivre que je lui avois fourni.

Le 10. Envoyé au coche de Rouen une petite caisse emballée. Je l'ay adressée à M. de Compigné, consul de la nation danoise.

Le 11. Écrit à M. de Compigné, en conséquence de cette caisse, avec prière de l'expédier à Copenhague, à mon ami M. Wasserschleben, premier secrétaire des affaires étrangères du roi de Danemark.

Le 18. Répondu à M. Winckler, à Leipzig, je lui donne avis que j'ay déjà acheté plusieurs desseins et estampes pour lui, que je lui enverrai vers le mois de février 1760. Je le prie en outre *dem Herrn Dietrich in Dres-*

den hundert Gulden in meinem Nahmen zu bezahlen[1].

Habe ich dem Herrn Dietrich in Dresden geantwortet. Ich sage ihm dass er so gutig sey und mir die 4 Landschaften von welchen er mir Nachricht gegeben hat, senden mœge. Und dass ich dem Hrn. Winckler in Leipzig Ordre gegeben habe ihm hundert Gulden auf Abschlag zu senden. Dass ich sie indessen erwarte, und dass die Sachen in der Rolle welche er erhalten hat ein Geschenke sind[2].

Répondu à M. Wasserschleben. J'ay envoyé la lettre à M. Schreiber.

Le 28. Répondu à M. G. Winckler, à Leipzig, avec un rouleau de deux estampes, qu'il lui doit aussi envoyer. Les estampes sont du prix de vingt-quatre livres.

Le 30. J'ay reçu deux tableaux paysages que M. Usteri fils, de Zurich, m'envoie en présent. Ils sont de M. Bullinger, de la même ville, et très-fautifs à plusieurs égards, et ne peuvent pas être admis dans mon cabinet. Il y a cependant de la facilité dedans.

J'ay envoyé deux tableaux à MM. Kornemann et Wächter, banquiers, rue Michel-le-Comte, pour les envoyer à M. Usteri, à Zurich. Il les avoit commandés par mon canal à M. Heilmann, qui les a bien faits. Ce sont deux *Cuisinières*, *l'une en gras*, *l'autre en maigre*.

Le jour d'auparavant, j'ay donné avis de l'envoy de ces tableaux à M. J.-Martin Usteri fils.

[1] « De payer à M. Dietrich, à Dresde, cent gulden en mon nom. »

[2] « J'ai répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je lui dis qu'il doit être assez bon pour m'envoyer les quatre paysages dont il donne avis, et que j'ai donné ordre à M. Winckler, à Leipzig, de lui envoyer cent gulden comme payement; qu'en même temps je les attends, et que les choses qui étoient dans le rouleau qu'il a reçu sont un cadeau. »

M. Fuessli jeune, libraire, et deux messieurs[1] de Zurich, qui voyagent pour voir le monde, sont venus m'apportant des lettres de recommandation. Ils paroissent aimables et parlent pas mal le françois.

NOVEMBRE 1759.

Le 4. J'ai été pour la première fois à Meudon avec mon fils, MM. Bourguin et Hauterue, peintres.

Le 6. Écrit à M. Fuessli, à Zurich. Je lui envoie le portrait de M. de Boullongne, et lui marque que M. Winckelmann a reçu ordre de la cour de Saxe pour faire imprimer son nouvel ouvrage en Saxe, et non ailleurs.

Le 7. M. Aberli, peintre de Berne, prit congé de moi. C'est un homme qui mérite l'estime des honnêtes gens. Je lui ay fait présent d'un dessein et de plusieurs estampes de moi.

Le même jour, M. Nüschler jeune, lettré de Zurich, prit aussi congé de moi, et il est parti le lendemain en la compagnie de M. Aberli. C'est celui que j'ay chargé de l'estampe et de la lettre pour M. Fuessli, à Zurich.

Le 13. M. Neuveu jeune, graveur de Rouen, à qui j'ay donné de temps à autre des conseils par rapport à la gravure, m'apporta une tabatière d'écaille magnifique, de même qu'à ma femme; c'est M. son père, qui est fabricant de ces sortes de bijoux, qui nous les envoie en présent. Elles sont incrustées de trois espèces d'or en couleur entremêlé d'argent, le tout d'une manière fort précieuse et agréable.

[1] MM. Grebel et Meyer, de Knonau.

(*Note de Wille.*)

Le 16. Répondu à M. Ridinger, à Augsbourg. Je lui mande qu'il recevra le portrait de M. de Boullongne, mon dernier ouvrage.

Le 19. J'ay remercié par lettre M. Neuveu, à Rouen, des tabatières magnifiques qu'il nous a envoyées en présent.

Le ... Reçu de M. Usteri, de Zurich, quatre cent quatre-vingts livres, pour les deux tableaux que M. Heilmann a faits et que je lui avois envoyées.

Le 27. M. Weiss, poëte allemand, connu par plusieurs ouvrages qui lui font de l'honneur, et gouverneur actuellement de M. le comte de Geirsberg, étant arrivé à Paris, m'est venu voir tout de suite. C'est un homme fort aimable. Il m'a apporté plusieurs choses de l'Allemagne et m'a fait présent de ses œuvres de poésie, dont il y a deux tragédies tirées de l'histoire d'Angleterre.

M. Greuze, ce peintre profond et solide, m'a fait présent d'un excellent dessein de sa main, étant mon vrai ami. Ce dessein représente une cuisinière debout contre une armoire, lisant ou calculant dans son livre de dépense, après son retour du marché, pour voir s'il y a moyen de tromper sa maîtresse. Il est de toute beauté et hardiment fait au crayon noir et blanc, papier gris.

DÉCEMBRE 1759.

Le 4. M. le baron de Doppelhofen, de Vienne, m'est venu voir. Il me paroît aimable.

Le 7. Répondu à mon ami, M. Wächter, secrétaire

du comte de Kaunitz-Rittberg, à Vienne. Je lui dis qu'il doit envoyer à M. Fournereau le certificat de sa vie par rapport à sa rente.

Le 12. Répondu à M. Brinckmann, peintre de l'Électeur palatin et inspecteur de sa galerie. *Ich sage ihm dass es mich erfreue dass er um mein Gemælde angefangen habe, dass ich es mit Schmerzen erwarte, und dass er nun ein Paar andere von seiner Hand an meinen Schuler Hrn. von Mechel senden solle, damit er sie in Kupfer bringe*[1].

Répondu à M. Aberli, peintre à Berne.

Répondu à M. Stieglitz, à Leipzig.

Le 13. J'ay acheté à la vente qui s'est faite chez M. Remy le dessein ou première pensée que M. Greuze a fait pour son tableau le *Père de famille qui lit dans la Bible*, trente-six livres. Il est au bistre sur papier blanc. Ce dessein a passé depuis en Allemagne.

Le 18. J'ay acheté de M. Greuze le dessein le plus admirable qu'il ait fait jusqu'à présent. Il représente une femme qui rôtit des marrons; des Savoyards en achètent et prétendent l'avoir payée; c'est ce qu'elle paroît nier; dispute pour cela. Il y a neuf figures dans ce grand dessein et deux chiens. Les attitudes et les expressions sont justes. Il est dessiné avec grande force sur papier blanc à la plume, encre de Chine et bistre. Il est des plus raisonnés dans toutes les parties de l'art. Il m'a coûté cent quatre-vingt-douze livres.

[1] « Je lui dis que cela me réjouit, qu'il ait commencé maintenant mon tableau; que je l'attends avec angoisse, et qu'il doit seulement en envoyer quelques autres de sa main à mon élève, M. de Mechel, afin qu'il les grave sur cuivre. »

Le 20. Envoyé à M. Wächter, secrétaire de M. le comte de Kaunitz-Rittberg, *vor funf und funfzig Livers Kupferstiche. Sie sind zu denen gepaket welche ich an Herrn von Bissing sende* [1].

Répondu à M. Bissing, contrôleur de la chancellerie aulique de l'Empire. *Ich sage ihm dass ich seine Rolle den* 20 *abgesendet habe; dass sie bis Strasburg freygehe und Hr. Wæchters Kupferstiche auch darinen sind. Ein Brief an Hr. Wæchter steckt in dem seinigen. Die Kupferstiche an Hr. von Bissing belaufen sich auf* 213 *l.* 11. *s.* [2].

Le 22. M. le duc de Chevreuse est venu chez moi.

JANVIER 1760.

Le 2. Écrit à M. de Livry, premier commis de monseigneur le comte de Saint-Florentin. Il y avoit un dessein de ma façon dans la lettre pour les étrennes de cet excellent ami.

Le 3. Répondu à M. Dietrich, peintre de la cour de Saxe, qui se plaint de ne point avoir reçu mes dernières réponses en ces temps malheureux de la guerre. J'envoie cette réponse-cy à M. Mertz, négociant à Nuremberg, en le priant de la faire passer par la Bohême, pour qu'elle lui parvienne plus sûrement. Je prie aussi M. Dietrich, d'envoyer mes tableaux à MM. Mertz et Merckel, à Nu-

[1] « Pour cinquante-cinq livres de planches gravées sur cuivre; elles sont empaquetées avec celles que j'envoie à M. de Bissing. »

[2] « Je lui dis que j'ai expédié son rouleau le 20; qu'il ira franc de port jusqu'à Strasbourg, et que les gravures de M. Wächter sont également dedans. Une lettre à M. Wächter est dans la sienne. Les gravures pou M. de Bissing montent à deux cent treize livres onze sous. »

remberg. Il y a aussi dans ma lettre une lettre de change de cent florins que M. Resel lui doit payer, en attendant que je sache la totalité de la somme que je dois lui payer.

Le 4. Répondu à M. Fuessli, peintre à Zurich. Je lui envoie une lettre de recommandation pour son fils à Vienne, adressée à mon ami M. Wächter, secrétaire du comte de Kaunitz-Rittberg. Je lui dis en outre que j'ay les *Amours des Dieux*, par Schmidt, à quatre-vingt-dix livres.

Le 6. Répondu sur deux lettres de monseigneur l'évêque de Callinique, à Mâcon, mon ancien ami. Je lui donne avis que M. Dietrich, à Dresde, a fini son tableau et doit me l'envoyer; que celui de M. Brandt, à Vienne, est ébauché, etc.

Répondu à la lettre de politesse de M. Nüschler, à Zurich, dans laquelle il m'avoit donné avis de son heureuse arrivée dans sa patrie.

Le 15. Répondu à M. Jean-Martin Usteri *im Thal-egg, a Zurich. Ich gebe ihm Nachricht dass ich seine Kupferstiche kaufen werde, auch dass er einen Band Kupferstiche, als Titelblætter, etc. von den besten Meistern in der Anzahl von* 430 *um dreyhundert und* 36 *Livers haben kœnne. Auch dass ich nicht wisse was Hr. Bullingers Gemælde bedeuten sollen. Ferner das er nur in* 15 *Tagen dem Hr. Dietrich wegen zwey Landschaften schreiben mœchte*[1].

[1] « Répondu à M. Jean-Martin Usteri, dans le Thal-egg, à Zurich. Je lui donne avis que j'achèterai ses gravures; également qu'il peut avoir un volume d'estampes, telles que titres, etc., des meilleurs maîtres, au nombre de quatre cent trente, pour trois cent et trente-six livres; également que je ne sais ce que doivent signifier les peintures de M. Bullinger; de plus, qu'il ne doit écrire à M. Dietrich, relativement à deux paysages, que dans quinze jours. »

Le 26. M. de Mechel, mon élève, m'a quitté, après avoir demeuré chez moi deux ans et trois mois, pour travailler et étudier dans son particulier. Il est allé demeurer avec M. Eckhard, musicien d'Augsbourg et son ami.

Le 28. M'est venu voir M. de Pachelbel, envoyé de M. le duc de Deux-Ponts; il est des plus polis et affable au plus grand degré.

M. Fuessli jeune, libraire de Zurich, prit congé de moi pour s'en retourner dans sa patrie. Je l'ay chargé d'un rouleau d'estampes en manière noire, pour le remettre à M. Fuessli, peintre, et de deux autres rouleaux pour M. Usteri im Thal-egg.

Le 29. Reçu trois tableaux de M. Brinckmann, à Mannheim, pour les remettre à M. de Mechel, qui les gravera peut-être.

Le 30. Remis les deux tableaux pendants de M. Brinckmann à M. de Mechel pour les graver.

M. le chevalier de Jocourt m'est venu voir. Il est curieux.

Le 31. Répondu à M. Fuessli, greffier du conseil et peintre, à Zurich. Je lui marque qu'il doit incessamment recevoir les estampes angloises en manière noire, et que c'est M. Fuessli qui s'est chargé de les lui remettre. Cent trente-deux livres.

Répondu à M. Usteri, pour lui mander que M. Fuessli a deux rouleaux d'estampes pour lui remettre. Deux cent dix-huit livres huit sous.

FÉVRIER 1760.

Le 7. Répondu à M. Brinckmann, peintre de l'Électeur palatin. Je lui donne avis que M. de Mechel va graver ses tableaux pendants; je lui dis en outre mon sentiment sur son travail, et le prie aussi de discontinuer le tableau qu'il dit avoir commencé pour moi.

Le 9. M. de Saint-Pierre, lieutenant-colonel et gouverneur des jeunes comtes de la Layen, m'est venu voir. Je lui ay recommandé M. Heilmann, pour peindre les trois jeunes comtes, et il a commencé le 11 l'opération.

Répondu à M. de Livry. Je le remercie du chevreuil qu'il m'a envoyé. J'ai mis un petit dessein dans la lettre.

Le 15. M. Hin, peintre du duc régnant de Deux-Ponts, et mon ancien ami, étant arrivé avec S. A. S., me vint voir tout de suite. J'en étois ravi! Nous nous sommes embrassés de bon cœur, comme de raison.

Le 16. Monseigneur le duc de Deux-Ponts me fit l'honneur de me visiter, et S. A. S. resta plus d'une heure et demie avec moi. Nous raisonnâmes continuellement et presque toujours sur les arts, dont il est grand amateur et connoisseur. Je lui disois entre autres, qu'aussitôt la paix faite, je ferois un voyage en Allemagne. Il me disoit là-dessus, avec bonté et empressement, que je devois prendre mon chemin de sorte à pouvoir lui faire visite, et qu'après m'avoir montré tout ce qu'il possédoit de curieux, il me mèneroit à Mannheim, pour me faire voir toutes les beautés des arts, dont l'Électeur palatin étoit en possession, etc. Ce prince est très-gracieux et rempli de toutes sortes de qualités.

Le 17. M. le vidame d'Amiens vint me voir. Il est extrêmement curieux, aimable, et dessine très-bien lui-même. Il auroit désiré que je lui cédasse plusieurs tableaux ou desseins magnifiques, mais mon attachement pour de telles choses ne me permit pas de le satisfaire là-dessus. Ce seigneur parle joliment allemand.

M. Samhammer, peintre de S. A. S. le prince de Nassau-Saarbrück, est venu chez moi. Il étoit arrivé le 15, avec le prince, à Paris. Je ne connois pas encore son mérite; mais il raisonne assez bien.

Le 22. M. Ducis, secrétaire de M. le duc de Belle-Isle, m'apporta de Vienne une boîte remplie de pétrifications et de mines. C'est M. Wächter, secrétaire de M. le comte de Kaunitz, et mon ancien ami, qui l'en avoit chargé pour me la remettre. Il m'apporta aussi une estampe, dont M. Bissing, contrôleur de la chancellerie, l'avoit chargé pour moi. C'est un portrait qui ne vaut rien, quoique le corps ait été copié d'après le comte de Saint-Florentin, qui m'avoit fait de l'honneur; aussi il paroît que M. Bissing m'a voulu faire rire, mais, par pitié, je n'ay pas pu rire.

Les trois jeunes comtes de la Layen frères sont venus pour me voir, mais j'étois sorti.

Le 23. Monseigneur le prince de Nassau-Saarbrück m'a fait l'honneur de me visiter. Il a resté une demi-heure avec moi. Ce prince est très-affable. Il a voulu tout voir et tout savoir, et je crois avoir contenté S. A. S. sur tous les points.

MM. Grebel et Brunner, de Zurich, sont venus prendre congé de moi.

Le 24. J'ai été rendre visite au duc régnant de Deux-Ponts. Il me reçut le mieux du monde et me mon-

tra diverses choses. Je restai plus d'une heure avec S. A. S.

Le 29. Nous, M. Cochin et moi, avons comparu au grand conseil, étant cités pour juger et estimer un portrait du roi, que M. Fessard a gravé pour un particulier, avec lequel il est en procès pour cet ouvrage. L'affaire n'est pas finie.

MARS 1760.

Le 1er. Monseigneur le duc de Deux-Ponts vint chez moi, et peu après nous montâmes en carrosse, et je le menai chez M. Remi, pour voir un tableau du Poussin, qu'il acheta pour cent louis. C'étoit une *Adoration des bergers*[1]. Le tableau sera transporté à Mannheim, pour être mis dans le fameux cabinet de l'Électeur palatin.

Le 3. MM. les comtes de la Layen me sont venus voir. Ils sont trois frères, dont deux sont abbés. Ils étoient accompagnés de M. de Saint-Pierre, leur gouverneur, et du jeune comte de Schrattenbach. Ils sont tous d'une grande politesse et fort avides de s'instruire.

Le 5. Répondu à M. Resler, à Dresde. Je lui dis qu'il peut m'envoyer mon argent, et que son envoy est prêt à partir.

Le 7. M. de Livry, de Versailles, vint me voir. Il a eu un petit dessein de moi, que j'avois fait.

Le 14. J'ay fait mettre une caisse au coche de Stras-

[1] Une *Adoration des bergers*, de Poussin, a été lithographiée par F. Piloti, dans la Pinacothèque de Munich, publiée par Piloti et Lœhle; 2 vol. grand aigle. C'est peut-être de ce tableau dont il est ici question.

bourg, remplie d'estampes, de cartes géographiques et de livres, pour être envoyée par M. Eberts à M. Ferd. Jacob Baumgarthen, à Leipzig, le tout selon les ordres de MM. Resler et Gröbel, à Dresde.

Écrit à MM. Resler et Gröbel, pour leur dire que leur caisse est partie, et je leur envoie le compte ou montant des dépenses que j'ay faites pour eux.

Le 16. Répondu à M. Usteri, à Zurich. Je lui dis que j'ay fait remettre, comme il a désiré, deux rouleaux d'estampes et un paquet de livres, dont le poëme sur la peinture, par M. Wattelet, à M. Fremin, chez M. Bourgeois, au coin de la rue Traversière. Le même jour, après avoir encore reçu une lettre de lui, je lui achetai six estampes angloises pour lui être envoyées avec les autres cy-dessus.

Répondu à M. Zich, peintre, actuellement à Coblentz.

Répondu à M. Wächter, mais la lettre est encore icy. Je lui donne avis que son receveur de rentes m'a payé et que les estampes et les livres doivent bientôt partir.

M. Meyer, peintre, a pris congé de nous, pour aller avec les équipages du duc de Deux-Ponts, à Deux-Ponts, Monseigneur le duc l'ayant engagé pour cela, en lui donnant une petite pension. C'est M. Hin, son ancien maître, lorsqu'ils étoient encore à Strasbourg, qui lui a procuré cette petite fortune.

Le 17. M. Hin, peintre du duc de Deux-Ponts, a pris congé de moi pour s'en retourner à Deux-Ponts. Je l'ay chargé de plusieurs choses pour remettre, tant à M. Hess (à qui j'ay aussi répondu) qu'à M. Haut, architecte de la cour, et à M. Mœllinger, horloger du duc.

Le 22. Ma femme a tenu avec M. le marquis de Beau

mont, sur les fonts de baptême, dans l'église de Saint-Paul, le premier enfant dont accoucha, le jour d'auparavant, sa sœur madame Braconier; c'est un garçon.

AVRIL 1760.

Le 6. M. le général de Ketler ayant désiré de me voir, j'allai chez lui. Il me reçut le plus poliment du monde, s'entretenant très-longtemps avec moi sur divers sujets, principalement sur les arts, dont il est grand amateur. Il est au service de l'impératrice reine, et il fait la campagne ordinairement avec l'armée de France, sur le même pied que M. de Montazet la fait dans l'armée impériale de la part du roi. M. de Ketler ayant formé à Vienne un graveur et un peintre, dont il me montra de l'ouvrage de l'un et de l'autre, et qui tous deux promettent infiniment, il me disoit que le peintre étoit un jeune Croate; j'en fus étonné, et avouai que je croyois qu'il étoit le premier de cette nation qui eût entrepris la peinture.

Le 9. M. le général de Ketler me fit l'honneur de me venir voir.

Le 10. M. le comte de Monaco et M. l'abbé du même nom et son parent vinrent me voir. Ils sont amateurs.

J'ay écrit à M. de Livry, à Versailles. Je le remercie du bon et très-bon jambon qu'il m'avoit envoyé pour nous décarêmer. J'ay mis dans la lettre, pour lui, trois desseins représentant des têtes de Cosaques, que j'ay faits assez terribles.

Le 13. Le comte de Monaco et M. l'abbé de ce nom vinrent me voir de nouveau. Ils sont amateurs tous deux, et me paroissent fort aimables.

M. Samhammer, peintre de Darmstadt, m'apporta voir un portrait à cheval qu'il avoit fait. Il est encore très-foible et a besoin d'étudier sérieusement pour être quelque chose dans le monde. Je lui ay dit mon sentiment, et il le reçut bien.

Le 16. M. le chevalier de Dameri, officier aux gardes, a pris congé de moi. Il va partir demain avec le premier bataillon pour Mayence, où le régiment sera réuni. Je l'ay embrassé de tout mon cœur, car c'est un très-digne officier et grand amateur des beaux-arts.

Le 18. Deux caisses de tableaux me sont arrivées d'Allemagne, tous par le célèbre M. Dietrich, de Dresde. Ils sont au nombre de neuf, dont deux pour monseigneur l'évêque de Callinique, et un pour M. Heilmann; les autres pour moi. J'ay écrit le 19 à monseigneur l'évêque en conséquence, et le 20; je lui offre de lui céder deux de mes anciens Dietrich pour la somme de cinq cent soixante-douze livres, y compris les bordures.

Le 20. J'ay fait remettre à M. Weiss, gouverneur de M. le comte de Geyersberg, un volume contenant plus de quatre cents estampes qu'il remettra à M. Winckler, à Leipzig, selon sa promesse.

Le 24. M. Weiss s'est encore chargé d'un gros rouleau d'estampes que M. Gröll, libraire à Dresde, m'avoit demandé; il doit le remettre à M. Esslinger, libraire à Francfort, qui sçait sa destination. En même temps, ce cher M. Weiss prit congé de moi. Je lui ay donné des lettres, l'une à M. Eberts, à Strasbourg, l'autre à M. Brinckmann, à Mannheim, une troisième à M. Schütz, à Francfort; une quatrième à M. le baron de Hagedorn, à Dresde. Le temps ne m'a pas permis d'en écrire da-

vantage. J'ay fait présent à M. Weiss de plusieurs livres, de même que quelques estampes de moi.

Répondu à M. Gröll, libraire et marchand d'estampes à Dresde.

Le 29. Répondu à MM. Resel et Gröbel, à Dresde. Je leur donne l'avis que j'ay reçu six cent cinquante livres, qu'ils m'avoient envoyées par lettres de change.

Répondu à M. Dietrich. Je lui envoie une lettre de change sur MM. Resel et Gröbel, de deux cent trente reichsthalers, et lui commande encore trois tableaux.

Répondu à M. Fuessli fils, à Zurich. Je lui dis que je ne vois pas moyen de lui trouver une place de précepteur icy.

MAY 1760.

Le 3. M. le baron de Krufft, de Cologne, m'est venu voir, étant arrivé depuis peu en cette ville.

Le 4. J'ay remis un rouleau d'estampes à M. Bertin, écuyer de M. le marquis de Lhôpital, envoyé du roi à la cour de Russie; il doit les remettre à M. Schmidt, avec une lettre que j'ay ajoutée.

Répondu à M. G. Winckler, à Leipzig. Je lui marque que M. Weiss s'est chargé de lui remettre un volume d'estampes, et que je n'ay pas jugé à propos de lui envoyer les desseins qui sont prêts, jusqu'à ce qu'il me les demande.

Habe ich dem Herrn Usteri geantwortet. Ich habe ihm einigen Rath gegeben wie er seine Kupfersammlung einzurichten habe, und sage ihm dass ich seine 93 *Liv.* 10 *s. vor Kupferstiche nach seinem Verlangen ausgeben werde*[1].

[1] « J'ai répondu à M. Usteri. Je lui ai donné quelques conseils sur la ma-

M. Graupner, écuyer du prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, m'est venu voir le lendemain de son arrivée dans cette ville. Il m'a aussi remis des lettres de M. Strecker, peintre du même prince.

Le 14. Écrit à M. Weiss, gouverneur de M. le comte de Geyersberg, à Leipzig. Je lui donne avis d'un poëme sur les décorations des théâtres, par M. Moulin, qui a paru tout nouvellement, et que je lui envoie tout chaud par M. Huber.

Le 25. M. Rihiner fils, de Basle, m'est venu voir, accompagné de M. Desfriches, d'Orléans, mon ami. M. Rihiner a voyagé par toute l'Italie, où il a rencontré plusieurs de mes amis. Il va rester quelque temps à Paris. Il a de la connoissance dans les arts et les aime beaucoup.

Le 27. M. Becke, conseiller du prince de Waldeck, m'est venu voir le lendemain de son arrivée à Paris. Il étoit accompagné de M.....; l'un et l'autre m'ont plu. Ils sont amateurs, et m'ont beaucoup caressé.

Le 29. Reçu un couteau magnifique en présent, de la part de M. le marquis de Croimare; il me l'a envoyé de Normandie.

Écrit à M. Vernet, qui est à Bayonne; et je lui envoie les deux estampes que M. Zingg a gravées pour moi, d'après deux de ses marines. Je le prie d'en faire la correction qu'il jugera nécessaire.

Le 31. J'ay vendu, par complaisance, deux tableaux

nière dont il doit organiser sa collection d'estampes, et je lui dis que je dépenserai les quatre-vingt-treize livres dix sous en gravures, comme il le désire. »

de la main de M. Dietrich, que j'avois dans mon cabinet, pour la somme de neuf cent soixante livres. C'est M. de Randon Boisset qui les a eus [1].

JUIN 1760.

Le 2. J'ay prêté à M. de Marcenay, mon ami, un paysage peint par M. Dietrich, qu'il veut copier.

M. Laborier, syndic des États du Mâconnais, m'est venu voir.

Le 11. Répondu à mon neveu, qui est à l'armée de M. le maréchal de Broglie, campée sous Francfort.

Me vient voir M. le baron de Stosch (neveu et héritier du fameux antiquaire du même nom, qui est mort l'année passée à Florence). Il vient d'Italie.

M. Hess jeune, horloger de Zurich, me rendit visite.

Répondu à M. Strecker, peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt.

Le 16. M. Samhammer, peintre du prince de Nassau-Saarbrück, a commencé mon portrait. C'est M. Fiedler, peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt, qui le lui demande.

Le 19. J'ay envoyé une caisse contenant des tableaux et estampes à monseigneur l'évêque de Callinique, à Mâcon. M. Laborier, syndic des États du Mâconnais, s'en est chargé, de même que d'une lettre que j'ay écrite au même prélat.

[1] A la vente de M. Randon de Boisset, faite en 1777, il n'y a plus qu'un seul tableau de Dietrich, décrit ainsi au Catalogue, sous le n° 161: « Un paysage agréable, dans lequel on voit deux vaches, dont une blanche, deux ânes et un homme assis qui joue avec son chien près d'une chaumière. Ce beau tableau, qui est peint sur bois, porte 12 pouces 9 lignes de haut sur 16 pouces de large. » Ce tableau s'est vendu 1,900 livres.

Le 20. Écrit à MM. Mertz et Merckel, négociants à Nuremberg. Je les prie d'avoir la bonté d'envoyer la lettre incluse à M. Dietrich, par Prague, à Dresde, pour qu'elle aille plus sûrement, dans ces temps de guerre, car M. Dietrich se plaint de ne point avoir de réponse de moi. La lettre à M. Dietrich est écrite le 16 de ce mois.

Le 24. M..... est venu de Strasbourg, m'apportant des lettres de M. Reifstein, actuellement gouverneur du jeune comte de Lynar. Il avoit ajouté quelques morceaux, en eau-forte, de sa façon, et une gravée par madame la margrave de Bade-Durlach.

JUILLET 1760.

Le 5. J'ay mis au jour la *Gazettière hollandoise*[1], que j'ay gravée d'après un tableau de Terburg, qui n'étoit pas des meilleurs. Je l'ay dédiée à M. le comte de Boulbon, résidant à Marseille.

Répondu à M. Aberli, peintre à Berne. Je lui dis mon sentiment sur ce qui est préférable à représenter dans les tableaux de paysage, et sur quoi il m'avoit consulté.

Le 9. Répondu à M. Reifstein, gouverneur du jeune comte de Lynar, à Strasbourg.

Le 13. Répondu à M. Winckler; je lui dis que dans trois semaines je lui enverrai toutes les curiosités; mais j'attends encore une réponse de lui. J'ay mis dans sa lettre une à M. Dietrich, à Dresde, dont je suis inquiet.

Le 14. Répondu à M. Wächter, à Vienne. Je lui en-

[1] Lel lanc, Catal. de l'œuvre de J.-G. Wille, n° 68.

voie pour cent cinquante-huit livres d'estampes, qui doivent partir demain, par un courrier impérial.

Le 17. M. Greuze m'a livré un buste de femme, grandeur naturelle, admirablement bien dans toutes les parties qui concernent la peinture. Cette tête est presque de profil, d'un regard et port majestueux. Les cheveux tombent négligemment vers les deux épaules; un ruban rouge les entoure au derrière de la tête. Le corselet est rouge et les manches sont jaunes; une espèce de collier de mousseline rayée de rouge et noué en croix sur la gorge fait son habillement. Je suis enchanté de ce morceau.

Douze jours auparavant, mon ami M. Greuze m'avoit livré une tête de jeune femme très-gracieuse, même voluptueuse, qui a les cheveux retroussés et frisés sur les côtés. Son corselet est bleu, et un mouchoir de couleur violette lui couvre négligemment la gorge. Ces deux pièces, très-parfaites et hardiment faites, sont les deux pendants. *Wille a ajouté plus tard :* Celle-cy a passé en Allemagne; elle étoit moins bien que la première.

Le 22. M. le baron de Behr m'apporta les œuvres diverses du roi de Prusse. Un ami m'a envoyé ce volume joliment relié. M. le baron Stricks accompagnoit le premier.

M. Greuze et moi avons été dans la galerie de Rubens au Luxembourg, qu'on nous ouvrit exprès. Nous montâmes sur l'échelle pour voir de près les tableaux faits par ce grand homme, et considérâmes la manière de peindre et de colorier ses ouvrages, etc., digne de remarque.

Le 25. Mes amis, MM. Greuze et Desfriches, d'Or-

léans, ont été avec moi à Auteuil. Ma femme et mon fils ont été avec nous.

Le 27. Écrit à M. Schmidt, à Pétersbourg, tant pour moi que pour M. Massé. Je lui marque que la lettre contenant les desseins pour M. le baron de Stragonoff, et le papier d'impression est prêt depuis le 12 de may, que M. Foulon, qui la devoit retirer et qui étoit allé à Rouen faire fréter un vaisseau, n'a plus paru, quoiqu'il fût chargé de remettre soixante-quinze louis d'or à M. Massé, de la part du susdit baron, pour les desseins mentionnés plus haut.

Le 30. M'est venu voir M. Brinckmann, inspecteur des tableaux de l'Électeur palatin, et son peintre en paysage. Il étoit arrivé à Paris le jour d'auparavant.

AOUST 1760.

Le 2. M. le baron de Behr, Courlandois, prit congé de moi. Je lui ay fait un petit dessein dans son *Stammbuch*. Il s'est chargé d'un rouleau d'estampes pour M. Eberts, à Strasbourg, et d'une lettre au même, comme aussi d'un rouleau d'estampes pour M. Winckler, à Leipzig.

Le 4. M. Greuze, ayant trouvé que le mouchoir violet ne faisoit pas bien à une des têtes qu'il m'a faites, l'a changé ou totalement ôté; il a substitué une mousseline blanche et transparente, cela fait bien mieux, et le tout est admirable présentement.

Écrit à M. le comte de Boulbon, à Marseille, pour l'informer qu'il y a plus d'un mois que le tableau qu'il m'a prêté est prêt à partir, et que ce retard n'est pas ma faute.

Le 7. J'ay fait porter à la douane, et de là au coche de Strasbourg, une caisse contenant des tableaux, desseins, estampes et livres pour M. Winckler, à Leipzig. Elle est adressée à M. Eberts, à Strasbourg.

J'ay écrit le même jour à M. Winckler, de même qu'à M. Eberts, par rapport à cette caisse.

Le 8. M. le capitaine Richard, de Mannheim, m'est venu voir. Il est connoisseur, grand amateur, et par-dessus tout un très-galant homme. Nous avons passé l'après-midy ensemble.

Écrit à M. de Bissing, contrôleur de la chancellerie impériale aulique de l'Empire, à Vienne. Je le prie de m'envoyer les trois cent soixante-trois livres qu'il me doit depuis du temps, pour des estampes que j'ay achetées pour lui.

Le 14. J'ay acheté deux petits tableaux de M. Chardin; sur l'un, il y a un chaudron renversé, des oignons et autres; sur l'autre, un chaudron et un poêlon et autres, très-bien faits, trente-six livres; c'est bon marché, aussi me les a-t-on cédés par amitié.

Le 15. Écrit à M. Winckler; je lui dis qu'il y a soixante-cinq desseins à vendre, que j'ay acheté deux petits Kalfs pour lui et qu'il y en a un autre d'un autre maître, soixante-seize louis.

Le 15. Répondu à M. Usteri. Je lui marque que j'ay acheté pour lui l'œuvre de la Fage, soixante livres; et les *Impostures innocentes*, de Picart, quarante-huit, etc.

Répondu à M. de Livry, à Versailles. Je lui dis que les deux tableaux qu'il m'a laissés sont vernis; que les desseins et estampes de M. Marquet ne valent rien, etc. Je lui ay aussi envoyé un petit dessein de moi.

Le 21. M. Guibal, peintre du duc de Wurtemberg, m'est venu voir; il est homme d'esprit et plaisant[1].

Le 22. M. Strange[2], graveur de Londres, et que j'ay connu autrefois, étant arrivé depuis peu icy, m'a rendu visite; c'est un brave et digne homme. Il va partir incessamment pour l'Italie.

Le 28. M. Becke ayant acheté de mes estampes, M. Pfuster s'en est chargé pour les remettre dans la maison de M. Dietrich, ammeister de la ville de Strasbourg, à Strasbourg.

Le 31. Répondu à M. Vinckelmann, bibliothécaire du cardinal Alex. Albani, à Rome.

Répondu à M. le chevalier Mengs. C'est M. Strange qui se charge de ces deux lettres et que j'ay recommandé à ces messieurs.

SEPTEMBRE 1760.

Le 10. Je suis parti vers Longjumeau, par la route d'Orléans, accompagné de M. de Mechel, mon ancien élève, M. Zingg et M. Mörikofer, pour dessiner pendant plusieurs jours le paysage dans ces quartiers-là, oublier la ville et jouir des agréments de la campagne, car il fait fort beau.

Le 19. Je suis revenu en ville après neuf jours d'absence, mais chassé par une pluie affreuse qui nous a

[1] Il s'appelait Nicolas Guibal, était né à Lunéville, et dirigeait la galerie des peintures du duc de Wurtemberg. On a son portrait peint par Jos. Melling et gravé par C.-J. Schlotterbeck, élève de l'Acad. milit. ducale à Stuttgard, 1781. Guibal fit, en 1785, un éloge de Nicolas Poussin.

[2] M. Charles Leblanc a publié sur Strange une intéressante monographie qu'il a fait suivre d'un catalogue fort complet de l'œuvre de ce graveur.

trempés jusqu'à la peau, étant méconnoissable en entrant chez moi. Malgré cela nous n'avons fait que rire et badiner pendant la route, et surtout par rapport à nos figures grotesques ; mais le plaisir que nous avons eu pendant les très-beaux jours que nous avons passés en campagne étoit délicieux. J'ay fait dix-neuf desseins, dont la plus grande partie a été achevée sur les lieux mêmes, et que j'eus remis la main après. J'ay dessiné cinq lointains ; le reste consiste en moulins et cabanes de paysans. Nous avons parcouru les environs de Longjumeau, de Sceaux, les Chartreux, Villebon, la Roche, les Caseaux, Palaiseau, Grandvaux, Petitvaux, Savigni et autres endroits. Tous les jours, à quatre heures du matin, nous étions sur pied.

Le 22. M'est venu voir M. Oets, peintre de Rotterdam; il m'a apporté des lettres de recommandation de M. Humbert, peintre de la même ville.

Le 23. Répondu à M. Weiss, gouverneur de M. le comte de Geyersberg, à Leipzig. Je le remercie d'avance pour les livres qu'il m'envoie, et lui dis que les trois exemplaires de mes ouvrages ont été cherchés de sa part par M. Hubert, et que je me ferai payer par le banquier de M. Winckler.

Le 24. Répondu à M. Bissing, à Vienne, de même qu'à M. Brandt. Je leur marque que j'attends avec impatience les desseins et les tableaux que ce dernier fait pour moi.

Écrit à M. Gröll, libraire et marchand d'estampes, à Dresde. Je lui envoie de nouveau le compte des estampes que M. Weiss a remis pour lui à M. Esslinger, à Francfort.

OCTOBRE 1760.

Le 3. J'ay commandé deux tableaux pour M. de Livry, à M. Celoni, à deux louis pièce.

Le 7. M. Zingg m'a livré les deux planches qu'il a gravées pour moi, d'après M. Vernet. Je l'ay payé.

Le 11. J'ay retiré six exemplaires des marines que MM. Cochin et le Bas ont gravées d'après M. Vernet. J'ay souscrit de nouveau pour six exemplaires des quatre planches suivantes.

Le 12. Répondu à M. Apelluis, peintre, qui se trouve actuellement à Mittelbourg, en Hollande. Il me propose de graver un portrait pour ce pays-là; mais je me suis excusé de cette commission avec bonne humeur.

Le 20. M'est venu voir M. Loder, peintre de Mayence, accompagné du secrétaire de l'envoyé de l'Électeur.

Le 24. J'ay reçu le portrait frappé en argent de M. Hedlinger, deux fois, cependant le même, et une petite médaille aussy en argent, d'un pape, faite par le même célèbre graveur. C'est M. Mörikofer, médailleur, à Berne, qui me les a envoyés. J'ay payé ces trois pièces; mais ce dernier a eu la générosité de me faire présent du portrait du frère Claus, aussi en argent, et par M. Hedlinger.

J'ay fait présent à M. Greuze de l'un des portraits de M. Hedlinger. Cela lui a fait un vrai plaisir, parce que le travail et le dessein sont admirables.

Le 30. Écrit à M. Ditsch, à Nuremberg. Je lui de-

mande s'il veut bien me dessiner quelques paysages. J'ay écrit cependant comme au hasard, car ils sont plusieurs frères.

Répondu à M. Wächter, à Vienne. Je lui mande que M. de Rocka a envoyé les estampes depuis trois mois; mais, après information faite, il se trouve que la personne qui les a emportées est restée malade à Strasbourg; cependant M. de Rocka y avoit écrit à un ami de cette ville, pour le prier de retirer lesdites estampes d'entre les mains du malade et de les faire partir tout de suite par une occasion sûre, et qu'il devoit être sans inquiétude là-dessus.

Répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je lui répète mes sollicitations par rapport à un petit nombre de tableaux de cabinet de sa main savante. Je lui laisse la liberté de faire ce qu'il lui plaît. Je lui dis aussi que je lui ferai présent des quatre estampes ports de mer, d'après M. Vernet, qui ont paru depuis peu de jours, et je lui promets la suite à proportion qu'elles vont paroître. Je lui fais aussi de sincères compliments de ce qu'il n'a pas souffert au bombardement de Dresde par les Prussiens. Je lui dis aussi que M. Mariette lui enverra les choses doubles de Rembrandt, qu'il ne veut point d'argent, mais quelque chose de sa main peint ou dessiné.

NOVEMBRE 1760.

Le 2. M'est venu voir M. Pereyer, juif espagnol, et qui apprend à parler aux muets avec grand succès. Il avoit avec lui une fille (qui étoit déjà venue chez nous), née sourde et muette; il lui a enseigné à parler, il fait devant elle mille sortes de mouvements avec ses doigts, qu'elle regarde fixement, et répond sur ces signes de con-

venance très-exactement. Comme elle est donc sourde, elle vous regarde seulement les mouvements des lèvres et répond sans se presque jamais tromper; cela paroît prodigieux. Elle a un esprit infini avec beaucoup de vivacité. La peinture, la gravure et le dessein lui font un plaisir singulier, et elle désire avec ardeur d'entreprendre l'un ou l'autre de ces arts. Elle a l'œil très-juste et une grande mémoire. J'étois ravi de ses raisonnements sur divers tableaux et estampes que je lui montrai dans mon cabinet.

Le 3. *Hat mir der Sekretair des Hr. von Toullongue sechs hundert Livers gegeben; also bleibt er mir noch sieben hundert und etlich dreyssig Livers schuldig, so wie des Druckers seinen Lohn*[1].

Le 4. Livré les épreuves à M. Basan, au nombre de quarante-huit, des planches que M. Zingg m'a gravées d'après M. Vernet, qui ne seront cependant exactement au jour que la semaine qui vient.

Ce jour, M. Celoni m'apporta les deux tableaux que je lui ay fait faire pour M. de Livry, premier commis de M. de Saint-Florentin.

Le 5. Est entré chez moi Mathias Halm, pour étudier le dessein et la gravure. Il est fils d'un arquebusier de Coblentz, d'où il est venu depuis peu de jours. Il a l'âge de... ans et ne parle pas un mot de françois.

Le 6. Vient chez moi M. de Piller, secrétaire de M. le comte de Staremberg, ambassadeur de la cour impériale, et m'a proposé, de la part de l'ambassadeur (qui avoit

[1] « Le secrétaire de M. de Toullongue m'a donné six cents livres; ainsi il reste encore mon débiteur de sept cent et environ trente livres, ainsi que du salaire de l'imprimeur. »

les ordres de sa cour), un élève qui doit être en même temps mon pensionnaire. Nous convînmes de tout.

Le 9. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. Je lui marque que j'ay retiré les quatre estampes d'après M. Vernet, que j'ay souscrit de nouveau pour M. le chevalier.

Le 11. Répondu à M. Strecker, peintre du prince héréditaire de Hesse à Pirmesens ou à Bouxviller. Je lui mande qu'il peut envoyer l'argent qu'il me doit à M. Eberts, à Strasbourg, qui me le fera tenir.

M'est venu voir M. Orell, de Zurich.

Le 15. J'ai remis à M. Eberts, banquier sur la place des Victoires, douze épreuves de chacune des deux planches que M. Zingg m'a gravées, d'après M. Vernet, pour les envoyer à M. Imbert, négociant à Bordeaux, qui m'avoit prêté les tableaux. J'étois obligé d'y envoyer par cette même occasion encore vingt-quatre épreuves des mêmes planches à la même personne, mais que M. Eberts m'a payées.

Le même jour j'ay fait remettre à M. Guibert, beau-frère de M. Vernet, douze épreuves de ces mêmes planches pour être envoyées à ce dernier, qui est actuellement à Bayonne.

Le 16. Écrit une lettre de remercîment à M. Imbert.

Répondu à M. Vernet, à qui je demande en même temps s'il veut bien me faire deux petits tableaux d'environ quinze pouces de large, et je lui demande aussi le prix. Je serois charmé d'avoir quelque chose de ce peintre célèbre.

Le 19. M'est venu voir M. J. Bylevelt, peintre de

Maestrich. Il est déjà d'un certain âge, et n'est venu que pour voir ce qu'il y a de curieux à Paris en fait de peinture, etc.

Le 21. Répondu à M. Volkmann, docteur en droit et mon ami à Hambourg. Je lui donne avis que les estampes et cartes géographiques qu'il m'a demandées vont partir demain 22 de ce mois dans une petite caisse pour Strasbourg, à l'adresse de M. Eberts, qui les fera passer à Hambourg.

Écrit à M. Eberts pour le même sujet.

Répondu à M. Hin, peintre de S. A. S. le duc de Deux-Ponts, de même qu'à M. Meyer, qui est chez lui.

Le 26. M. Fremin, à la Clef-d'Or, chez M. Bourgeois, a envoyé chez moi pour faire chercher ce que je destinois pour M. Usteri, à Zurich. J'ay donc pour cet effet remis à la personne qui vint de sa part un rouleau d'estampes et deux petits paquets de livres pour qu'il les envoye à M. Usteri avec les effets qu'il doit lui faire parvenir.

M'est venu voir M. de Stocker de Schafhausen et M. Zigler de Winterthur. Ils viennent d'Angleterre, et sont résolus de rester quelques mois à Paris.

Le 29. Répondu à M. Winckler sur trois de ses lettres; la dernière est datée de Schneeberg dans l'Erzgebürge de la Saxe, où cet ami s'est retiré à cause que les Prussiens se sont de nouveau emparés de Leipzig. Je lui dis que j'ay acheté les soixante-cinq desseins, une tête par M. Greuze, un paysage par A. Thiele, deux petits tableaux par Kalf, et que je lui ay fait douze desseins. Que les portraits qu'il m'a demandés pour un ami sont achetés, de même que la plus grande partie des estampes qu'il m'a demandées lui-même. Que j'ay retiré les quatre

Vernet pour lesquels j'avois souscrit pour lui, et que j'avois souscrit de nouveau pour les quatre suivants.

Le 30. A été un jour de douleur pour moi. M. Peters, peintre en miniature, vint vers le soir chez moi, et, après avoir parlé de choses et d'autres, me demanda des nouvelles de M. Heilmann. Je lui disois que je ne l'avois pas vu de quelque temps. Là-dessus il me disoit qu'il étoit mort le jeudy 27 de ce mois de novembre et avoit été enterré le samedy d'ensuite. Je restai muet de douleur. Il se nommoit Jean-Gaspar Heilmann, il étoit né en 1718 ou environ, à Mulhausen, ville alliée de la Suisse et située en Alsace. Son père, tanneur de profession, mourut lorsqu'il étoit encore enfant. Il avoit fait assez d'études pour sçavoir pas mal le latin; il fut même envoyé à l'âge de treize à quatorze ans à Neufchâtel pour apprendre le françois, car sa mère le destinoit à être négociant; mais la nature l'avoit destiné à tout autre chose. Il avoit le germe pour être peintre; il dessinoit continuellement, même en se cachant dans le grenier de la maison maternelle pour éviter les mauvais traitements de sa mère et de son beau-père, qui étoit marchand. Enfin, vu son obstination à dessiner et à peindre, on prit la résolution de le mettre chez un peintre. On le mena pour cet effet à Schafhausen, et on le mit chez Deckler, qui étoit peintre d'histoire sans être du premier ordre, quoiqu'il eût été du temps en Italie. Celui-cy parla souvent à son élève des beautés rares de l'Italie, cela lui mit dans la tête de voir cette patrie des arts, et, après avoir resté environ quatre ans chez son maître, il voulut partir pour s'y rendre; mais ses parents n'étoient pas disposés à fournir aux frais du voyage. Il chercha donc à se pourvoir de l'argent nécessaire par son talent.

Il alla à la cour du prince-évêque de Bâle, résidant à... Il y fut bien reçu, logé au château, et peignit les portraits de l'évêque et de toute sa cour. Il y resta même du temps et partit (après avoir garni sa poche et avoir pris congé de sa mère, de ses parents et amis) tout droit, en traversant la Suisse, pour Rome.

DÉCEMBRE 1760.

Le 1er. J'ay fait un rouleau contenant les quatre grandes marines d'après Vernet, et quelques autres estampes pour M. Wächter, à l'adresse de M. le baron de Binder, à Vienne, et j'ay écrit le même jour à M. Wächter.

Le 2. J'ay fait porter le même rouleau avec la lettre chez M. de Rocka, dans la maison de l'ambassadeur de l'Empereur, pour faire partir l'une et l'autre par le premier courrier, selon que M. Wächter me l'avoit mandé.

Écrit à M. de Livry, à Versailles. Je lui mande que j'ay fait les deux desseins, et il pourroit les avoir, collés et encadrés, vers Noël.

Le 3. Répondu à M. Fleischmann, conseiller privé de S. A. le prince héréditaire de Hesse. Je lui mande que j'ay acheté et retiré les deux grandes académies (qui étoient autrefois dans le cabinet de M. le comte de Vence), peintes par M. Pierre, d'entre les mains de ce maître, et que je les garderay jusqu'à ce que madame la marquise de Bade-Durlach les demande. Je lui apprends aussi avec douleur la mort de mon cher ami, M. Heilmann, qu'il a connu.

Répondu à M. l'évêque de Callinique, à Mâcon. Je luy apprends aussi la mort de mon meilleur ami, M. Heilmann, qu'il a connu. Je lui dis, entre autres, que ses

estampes et celles de M. l'abbé de Valin sont parties aujourd'hui par la diligence.

M. le baron de Kessel, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, étant venu à Paris, m'a fait l'honneur de me visiter. Il me paroît qu'il aime beaucoup les arts et les artistes. Il étoit accompagné par M. de...

Le 7. J'allai, avec ma femme et mon fils, voir madame Heilmann. Elle fondoit en larmes en nous voyant, et nous ne pouvions retenir les nôtres. Aussi n'ai-je regretté aucun ami comme feu M. Heilmann.

Le 8. J'ay réconcilié M. de Mechel et M. Zingg. J'avois préparé leurs esprits de loin et leur donnai à souper, et ils se sont promis de ne plus penser au passé. Je me félicite moi-même de la réussite de cette affaire, qui étoit épineuse.

M. Peters me fit venir chez madame Heilmann, pour faire l'estimation des effets concernant l'art délaissés par feu son mari.

Le 18. J'allai à la vente des effets délaissés par feu M. Heilmann; elle a duré jusqu'au mardy d'ensuite. J'ay acheté quelques estampes et surtout un petit nombre de desseins de sa main. Il les avoit presque tous faits étant avec moi en campagne. Ils ont tous une vérité singulière, s'étant toujours scrupuleusement attaché à la nature. S'il avoit vécu, il auroit été un des grands paysagistes, car il alloit abandonner le portrait.

Le 23. M'est venu voir M. Mertens, médecin flamand, que j'ai connu il y a quelques années; il est actuellement au service du prince Galitzin, Russe, et doit même partir avec lui pour la Russie.

Le 24. Écrit à M. de Livry, à Versailles; la lettre a été emportée par madame Ripert, de même que les deux desseins encadrés que j'avois faits pour lui.

J'ay envoyé par le coche de Strasbourg, selon le désir de M. Fleischmann, les deux tableaux que j'avois achetés pour madame la margrave de Bade-Durlach. Je les ai adressés à M. Fleischmann, conseiller privé du prince héréditaire de Hesse.

Le 27. Écrit à M. Fleischmann, conseiller privé du prince héréditaire de Hesse. Je lui donne avis qu'aujourd'hui la caisse contenant les deux grandes académies est partie à son adresse à Strasbourg, et il aura la bonté de la faire passer à madame la princesse de Bade-Durlach, pour laquelle je les ai achetées de M. Pierre [1] la somme de six cents livres.

JANVIER 1761.

Le 3. Répondu à M. Resler, à Dresde. Je lui mande que la petite caisse contenant les cartes géographiques et pastels, qu'il a demandés, est partie ce jour à l'adresse de M. Gröbel à Augsbourg.

Écrit à M. Dietrich. (J'ay mis cette lettre dans celle de M. Resler.) Je lui dis que s'il a quelque chose à m'envoyer, de le faire passer par la Bohême pour Augsbourg, à M. Gröbel, qui l'enverra à Strasbourg, et que M. Eberts me l'enverroit de là directement.

Répondu à M. Descamps, à Rouen. Je lui dis que mon

[1] Jean-Baptiste-Marie Pierre naquit à Paris en 1704, et succéda à Boucher comme premier peintre du roi.

amitié n'est point refroidie pour lui et qu'il peut compter là-dessus.

Répondu à M. Vernet, peintre du roi, actuellement à Bayonne[1]. Je lui dis que j'espère toujours avoir deux tableaux de lui pour mon cabinet.

Le 7. Répondu à M. J.-C. Ditsch, peintre de paysages, à Nuremberg. Je lui ay commandé huit desseins de sa main. Je lui ay aussi envoyé quarante florins par lettres de change, que j'ay eue de M. Riederer sur M. de Scheidlin. Je prie M. Ditsch de m'envoyer, pour la moitié de cette somme, des desseins d'anciens maîtres, s'il est possible.

Le 11. M'est venu voir, et aussitôt qu'il étoit arrivé, M. Hin, peintre de la cour du duc de Deux-Ponts. Je me suis réjoui de le revoir, car il est mon ancien ami. Il m'a appris la mort de M. Brinckmann, peintre de l'Électeur palatin, et que nous avions vu l'été passé à Paris.

Le 19. Écrit à M. Fleischmann, conseiller privé du prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, pour l'avertir que la vente du cabinet du comte de Vence va se faire le 9 du mois prochain, afin qu'il le fasse sçavoir à madame la margrave.

Le 23. Répondu à M. Gröll, libraire et commissaire de la cour de Pologne à Varsovie, qui m'a proposé la gravure de deux grands portraits que j'ay refusés sans les refuser cependant, parce que ce monsieur me doit cent trente-neuf livres dix sous, que je voudrois qu'il me paye préalablement, et dont je l'ay fait souvenir

[1] La correspondance de Joseph Vernet relative aux ports de France a été publiée dans les *Archives de l'art français*.

comme de raison. C'est pour la troisième fois que je lui en parle.

Le 26. M. Schreiber, aumônier de l'ambassadeur de Danemark, me remit, de la part de mon ami M. Wasserschleben, conseiller d'État du roi de Danemark, une magnifique médaille d'argent; elle a été frappée pour être mise sous le piédestal de la statue équestre qui sera érigée dans la ville de Copenhague. Ce beau présent étoit accompagné d'une lettre remplie d'amitié. Il y a encore deux autres médailles du même coin que je dois distribuer de la part de mon estimable ami à MM. Cochin et Guay.

Le 27. J'ay dîné chez M. le baron de Kessel, chambellan du roi de Pologne, et très-digne gentilhomme. Nous avons passé la journée ensemble, et, vers le soir, je l'ay mené à l'Académie royale pour voir la florissante jeunesse dessinant d'après le modèle.

FÉVRIER 1761.

Le 3. Répondu à M. Wasserschleben, conseiller d'État. Je lui fais compliment sur cette nouvelle dignité, et le remercie de la belle médaille et du sermon du jubilé de Danemark. J'ay envoyé le 5 ma lettre à M. Schreiber, qui la fera partir avec les lettres de sa cour.

J'ay cherché cinq mille livres chez M. Kornmann par ordre et pour le compte de S. A. S. madame la margrave de Bade-Durlach, destinées à lui acheter plusieurs tableaux qu'elle a nommés, dans la vente qui se fait actuellement du cabinet de feu M. le comte de Vence[1].

[1] La vente de cette précieuse collection commença le 9 février 1761, et le catalogue avait paru l'année précédente sous ce titre : Catalogue raisonné

Acheté pour cette princesse un tableau d'Ostade[1], qui porte, dans l'estampe qui en a été gravée d'après, le *Joueur de trictrac*, deux cent soixante-quatre livres trois sous.

Acheté de plus un tableau de Teniers[2], que M. Tardieu a gravé sous le titre du *Médecin empirique*, pour la somme de cinq cent dix livres.

De plus un tableau de quatre pouces deux lignes de haut, sur huit pouces trois lignes de large; c'est un joli paysage de Bart. Breenberg[3], trois cent soixante livres.

Tous les autres tableaux que je devois acquérir avoient été, ou retirés, ou ont passé les sommes que je devois employer.

J'ay acheté dans cette même vente, pour une autre personne, l'*Apparition de l'ange aux bergers*, de Wouwermann[4], et que M. Beaumont a gravé. Il est fort beau, et n'a coûté que trois cent soixante-dix-sept livres.

Un tableau de Teniers que M. Basan a gravé de la même grandeur. C'est un paysage[5], cent soixante-cinq livres seize sous.

De plus un tableau peint par M. Jeaurat, que Lepicié a gravé sous le titre de la *Vieillesse*[6]. Il a coûté cent cinq livres.

du cabinet de feu M. le comte de Vence, lieutenant général des armées du roy et commandant à la Rochelle ... par P. Remy. Paris, Prault, 1760. In-12.

[1] L'estampe est de Beauvarlet. Le tableau était daté de 1660. (Cat. du comte de Vence, p. 27, n° 77.)

[2] Cat. du comte de Vence, p. 25, n° 61.

[3] Ce paysage, qui a été gravé à l'eau-forte par Chedel, est de la même grandeur que l'estampe. (Cat. du comte de Vence, p. 33, n° 92.)

[4] Cat. du comte de Vence, p. 32, n° 92.

[5] Voici la description que Remy donne de ce tableau : « Un paysage avec plusieurs figures; on voit sur le chemin, et proche d'un ruisseau, des hommes, des femmes et des animaux. » (Cat. du comte de Vence, p. 25, n° 66.)

[6] Cat. du comte de Vence, p. 48, n° 141.

Et une teste de jeune homme, par Rubens, pour mon fils, qui l'a déjà copiée[1].

J'ay assisté régulièrement à cette vente, qui a duré huit jours.

Reçu de M. Brandt fils, à Vienne, en Autriche, le tableau que je lui avois commandé. C'est un paysage avec figures et animaux, le tout très-bien fait, de même que plusieurs desseins qu'il m'a faits.

Le 19. S. A. S. M. le duc de Deux-Ponts m'a fait l'honneur de me venir voir.

A commencé la vente des tableaux et autres curiosités de feu M. de Selle, trésorier de la marine[2].

Le 20. J'ay fait encaisser et porter à la douane les tableaux de madame la margrave. Je les ai adressés à M. Fleischmann, conseiller privé du prince héréditaire de Hesse, à Strasbourg.

Et, le même jour, une caisse d'estampes, etc., à l'adresse de M. Eberts, à Strasbourg, qui la fera partir pour Leipzig.

Le même jour, j'ay donné avis par lettres à M. Resler, à Dresde, que sa caisse étoit partie.

Écrit à M. Fleischmann par rapport à l'achat de tableaux pour madame la margrave de Bade.

Le 21. J'ay reporté l'argent qui me restoit, après l'achat des tableaux de madame la margrave, à M. Korn-

[1] On voit, en effet, sous le n° 19 du Cat. du comte de Vence, deux esquisses représentant deux bustes de jeunes gens, dont un vu de profil. Ces deux esquisses furent vendues à un anonyme, 27 liv. 1 s. C'est probablement l'une d'elles que Wille racheta pour la donner à son fils.

[2] Cette vente très-importante a produit 108,712 liv. 10 s. Le catalogue est rédigé par Pierre Remy. Un grand nombre des tableaux de M. de Selle venaient de la collection de M. le duc de Tallard.

mann, et j'ay retiré ma quittance de cinq mille livres.

Reçu une médaille d'argent que M. Bissing m'a envoyée de Vienne. Elle est gravée par Donner. D'un côté il y a le portrait de l'impératrice, qui est bien, de l'autre cette princesse est à cheval, mais médiocrement dessinée.

M. de la Rolle, gentilhomme de Bourgogne, apporta de la part de Monseigneur l'évêque de Callinique, résidant à Mâcon, un magnifique portefeuille à ma femme; il est de velours ciselé et brodé en argent.

J'ay assisté tous ces jours-cy à la vente de feu M. de Selle, trésorier de la marine; on a vendu de belles choses en tout genre.

Le 27. Répondu à M. Volkmann, à Hambourg; je lui mande que j'ay reçu son argent.

Remis à M. Kleiner, courrier impérial, un grand rouleau d'estampes pour M. Wächter, à Vienne, qui me les avoit demandées.

MARS 1761.

Le 1er. J'allai avec MM. Peters et Girout, mes amis, voir le le joli cabinet de tableaux de M. le comte de Salevert, sur l'invitation qu'il m'avoit faite. Il y a chez lui des morceaux précieux et choisis.

M. de Piller, secrétaire de M. le comte de Staremberg, ambassadeur de Leurs Majestés Impériales, amena chez nous dans l'après-dîner les deux élèves pensionnaires dont il étoit convenu avec moi du prix de douze cents livres par an pour chacun, quelque temps avant leur arrivée. Ils sont Toscans de nation, étant de Florence. L'un se nomme M. Gregori, fils d'un graveur qui est mort; l'autre, M. Vangelisti, fils d'un conseiller

de la chancellerie de Florence. Le premier a un bon commencement, et l'autre n'a fait que commencer. Nous verrons leurs progrès ultérieurs.

Le 2. Répondu à M. Winckler, actuellement à Carlsbad, en Bohême, à cause des troubles en Saxe. Je lui mande que ses desseins sont partis par Strasbourg, à l'adresse de M. Göring, de Francfort, comme il a désiré.

Répondu à M. Wächter, en lui donnant avis que son rouleau d'estampes est parti.

Monseigneur le prince de Nassau-Saarbrück me proposa de graver ses armes; cela me fit rire; mais je me suis excusé en lui donnant M. Choffard, qui fait bien les ornements.

Répondu à M. Brandt, peintre de l'Empereur, à Vienne. Je lui donne avis que son tableau est arrivé, qu'il est très-bien fait, etc. Je lui commande, en conséquence, deux tableaux pour moi pour dix-huit ducats pièce, et dont je lui envoye la mesure.

Répondu à M. de Bissing, contrôleur de la chancellerie aulique de l'Empire. Je le remercie des soins qu'il s'est donnés auprès de M. Brandt, de même que de la médaille dont il m'a fait présent. Je lui dis en outre que les quatre marines d'après M. Vernet coûtent trente-six livres, etc., etc.

Répondu à M. Ermeltraut, peintre du prince-évêque de Würzbourg. Je lui fais comprendre que son ami, le jeune graveur dont il m'a parlé dans sa lettre, peut être en pension chez moi, moyennant douze cents livres par an.

J'ay commandé pour moi un tableau à M. Vien.

Le 14. Écrit à M. Seckatz, peintre de la cour de Darmstadt. Je le fais souvenir qu'il m'a promis un ou deux

tableaux de sa main, en les payant, et dont le temps me devient fort long.

Le 16. Écrit à M. le baron de Hagedorn[1], à Dresde, qui ne m'a pas écrit depuis le bombardement de cette ville par les Prussiens. Je lui demande entre autres s'il ne sçauroit me trouver quelques desseins faits par A. Thiele.

M. le marquis de Marigni, accompagné de M. Cochin, me vint voir. Il étoit très-content de trouver son portrait, que je grave pour ma réception à l'Académie, fort avancé.

Écrit à M. Dietrich, à Dresde. Je lui donne avis que M. Mariette[2] m'avoit remis cinquante-neuf estampes

[1] Il est ici question, sans aucun doute, de l'auteur des *Réflexions sur la peinture*. On cite encore, de Hagedorn : *Lettre à un amateur de la peinture, avec des éclaircissements historiques sur un cabinet et les auteurs des tableaux qui le composent; ouvrage entremêlé de digressions sur la vie de plusieurs peintres modernes.* Dresde, 1755. In-8°.

[2] Voici la lettre même adressée par P.-J. Mariette à Dietrich ; comme il est question de Wille, qui avait été l'intermédiaire entre ces deux artistes, nous croyons bon de la publier ici. Cette lettre a fait partie de la collection d'autographes de M. Duchesne aîné, qui avait bien voulu nous la communiquer.

« A Paris, le 17 mars 1761.

« Monsieur, du moment que j'ai pu être informé par M. Wille, votre ami et le mien, qu'il se présentoit une bonne occasion pour vous faire tenir en toute sûreté, dans ces temps orageux, les pièces de Rembrandt qui m'ont été demandées de votre part, j'ai recueilli toutes celles que je me suis trouvé avoir doubles, et que j'ai cru pouvoir mériter de vous être présentées. J'en ai fait un paquet que je viens de remettre à votre ami avec cette lettre, dans laquelle vous voudrez bien trouver aussi de nouvelles assurances de mon estime et de la plus parfaite considération. Les différentes pièces de Rembrandt que je vous offre sont au nombre de cinquante-neuf, et, s'il n'y en a pas davantage, ne l'imputez qu'à la disette, et non au défaut de zèle. Vous n'ignorez pas combien l'empressement que les curieux y ont mis depuis un certain nombre d'années a rendu ces estampes plus difficiles à trouver que jamais. Elles sont devenues très-rares en Hollande ; jugez de ce qu'elles sont ici. Je n'ai voulu en envoyer aucune qui ne fût de bonne qualité d'épreuves, et, si je ne me trompe, vous en trouverez quantité, dans le nombre, qui vous plairont, et qui sont en effet des morceaux capitaux. Je ne vous en

de Rembrandt, pour lui être envoyées avec quelques autres, et, le même jour, j'ay fait remettre le paquet

ferai point le détail, vous estes plus en état de les apprécier que personne : j'aurois seulement voulu y joindre un plus grand nombre de celles qui représentent des paysages, je n'en ai pu trouver que trois : heureusement le plus considérable des paysages de Rembrandt est dans le nombre. Celui que l'on connoît sous le nom des *Trois Arbres* y est d'une condition parfaite. Je ne puis en fournir davantage, et je souhaite que vous ayez le même plaisir à recevoir ces estampes que j'en ai à vous les offrir. Lorsque j'ai fait la recherche dans mes portefeuilles, quelques paysages de bons maîtres me sont tombés sous la main, entre autres quelques-uns de *Stefanino della Bella;* et, m'étant imaginé que vous ne seriez pas fâché de les avoir, j'en ai grossi le paquet, sans que cela vous oblige à rien, étant un don que je vous prie d'accepter, et j'ai poussé encore plus loin la hardiesse : j'ai inséré dans le paquet des épreuves de trois petits morceaux que j'ai hasardé de graver autrefois d'après des desseins de Guerchin, et que je vous présente uniquement pour que mon nom soit quelquefois sous vos yeux. A l'égard des estampes de Rembrandt, M. Wille m'a déclaré que vous prétendiez me les payer. Eh bien, monsieur, j'y consens, mais à condition que vous en ferez vous-même l'évaluation, et qu'en retour vous me ferez le plaisir d'enrichir ma collection de desseins de quelques-uns des vôtres. J'en ai vu un chez M. Wille que je vous avouerai être fort de mon goût : c'est un paysage que vous avez dessiné, à ce qu'il me dit, d'après nature, en passant les Alpes dans le Tirol, et, comme M. Wille m'assure que vous en avez encore plusieurs du même genre et faits dans le même temps, je me trouverois le plus heureux des hommes si vous vouliez vous en priver de quelques-uns en ma faveur. Il se peut faire que vous les estimiez au delà de ce que je vous envoye. Alors je serai prêt à payer en argent ce que vous estimerez que je devrois d'excédant. Vous m'obligerez aussi beaucoup, monsieur, si vous trouviez moyen de parfaire l'œuvre de vos gravures, dont j'ai déjà plusieurs morceaux, que j'ai eu tant de vous que de quelques autres endroits. Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint une liste des pièces qui me manquent; je l'ai prise sur celle que l'on m'a envoyée de Dresde et qu'a fournie votre œuvre, dont le roi, votre maître, est possesseur. Tâchez de me les procurer ou du moins une partie; ressouvenez-vous que vous m'en avez fait autrefois la promesse, et comptez sur la plus entière reconnoissance de ma part. Je puis me vanter d'avoir un recueil précieux de desseins et une collection d'estampes des plus complettes, mais il manquera toujours quelque chose à l'une et à l'autre tant que je n'aurai point le recueil entier de vos gravures et que je ne pourrai pas montrer de vos beaux desseins. Je ne serois pas moins curieux d'avoir un tableau de votre main qui fût un paysage où vous feriez entrer quelques bestiaux et où il y eût une chute d'eau; mais, avant de l'entreprendre, je voudrois sçavoir ce que vous me le

avec ma lettre à M. le baron de Kessel, qui part aujourd'hui et qui m'a promis de lui remettre le tout, comme aussi les lettres à MM. de Hagedorn et de Seckatz. Je prie aussi M. Dietrich de se souvenir des choses que j'espère encore de lui.

Le 17. J'ay traduit du françois en allemand la lettre que M. Mariette a écrite à M. Dietrich, qui ne sait pas la première de ces langues. M. Mariette désire de lui quelques desseins de sa main pour les Rembrandt, et lui demande le prix d'un bon tableau paysage. Il voudroit avoir aussi l'œuvre de ses estampes complète. J'ay fait partir la traduction avec la lettre originale par la poste.

Répondu à M. Fleischmann, conseiller privé du prince héréditaire de Hesse-Darmstadt. Je lui mande entre autres que je suis très-sensible aux expressions, honorables pour moi, de madame la margrave de Bade, et

feriez payer. Dans toute autre circonstance je ne prendrois pas ce détour; mais, aujourd'hui qu'il faut lire dans le fond de sa bourse, il est tout raisonnable de compter avec soi-même, et j'espère que vous ne le trouverez pas mauvais. Je me flatte que, lorsque cette lettre et le paquet d'estampes vous seront parvenus, vous me ferez la grâce de me répondre favorablement, et, supposé que je sois assez heureux pour obtenir mes demandes et que vous manquiez seulement d'une occasion sûre pour faire l'envoi sans aucun danger, dans ce cas-là je vous prierai pour plus de sûreté de faire passer le paquet à Vienne, où j'ai des amis que je vous nommerai, qui recevront ledit paquet et qui me le feront tenir. L'on ne peut rien ajouter aux sentiments d'estime et de reconnoissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Mariette. »

Mariette a ajouté en tête de sa lettre : « Cette lettre, envoyée avec un paquet contenant les pièces de Rembrandt et autres, est adressée au chambellan du roy de Pologne, électeur de Saxe, qui doit le mener auprès de M. le comte de Lusace, et qui s'est chargé de les faire passer l'une et l'autre à Dresde entre les mains de M. Dietrich. »

que le service que j'ai rendu à S. A. S. ne mérite point tant de reconnoissance.

Écrit à madame la margrave de Bade-Durlach, née princesse de Hesse. Je lui dis tout ce que je devois lui dire avec noblesse et dignité, comme il convient lorsqu'on écrit à de telles personnes. Cette lettre a été mise dans celle de M. Fleischmann, que j'ay prié de la faire tenir à S. A. S.

Le 30. Répondu à M. Ditsch, à Nuremberg. Je lui dis que, si mes desseins ne sont pas partis, d'en ajouter un plus grand nombre, et que j'accepte le tableau au chardon de mademoiselle sa sœur, à vingt florins.

Répondu à M. Samhammer, peintre du prince de Nassau-Saarbruck; elle consiste en compliments et choses indifférentes; cependant je le fais souvenir à sa promesse par rapport à M. Seckatz, à Darmstadt.

Répondu à M. de Livry, à Versailles.

AVRIL 1761.

Le 1er. Ce jour j'allai avec mon fils, M. Zingg et mes deux élèves italiens[1], au faubourg Saint-Denis, pour voir le convoi de l'enterrement du duc de Bourgogne, fils aîné de monseigneur le Dauphin. J'avois loué une chambre pour nous, moyennant six livres, où nous étions fort bien pour voir toute cette procession triste et lugubre. Il y avoit des théâtres dans les rues, construits de tonneaux et de planches; ils étoient si chargés de monde, que plusieurs se renversèrent. Il y eut aussi des mousquetaires à cheval qui mirent assez malicieusement

[1] Wille appelle ainsi les deux artistes dont il nous a parlé plus haut, Gregori et Vangelisti.

le feu à plusieurs perruques des spectateurs avec leurs flambeaux. Nous revînmes au logis à dix heures du soir. Ma femme a vu cette marche chez une dame de la rue de la Ferronnerie.

Le 5. Mon fils aîné, Pierre-Alexandre Wille, a fait sa première communion à Saint-André-des-Arts, notre paroisse, sur laquelle il est né en 1748, le 19 juillet.

Répondu à M. Winckler, encore à Carlsbad, en Bohême. Je lui dis que je continue à lui ramasser des desseins, etc., et que je garderai ses tableaux jusqu'à nouvel ordre.

Le 6. M. Schütz, secrétaire d'ambassade du Danemark, m'a remis de la part de M. Wasserschleben huit souscriptions signées par M. Fessard, sur ses ouvrages d'après les tableaux du roi.

Répondu à M. de Bissing, à Vienne. Je lui dis que je ferai partir à la fin de la semaine les estampes qu'il m'a demandées, et le prie de garder les cent soixante-dix-neuf livres pour les donner en temps et lieu à M. Brandt, qui doit me faire deux tableaux.

Répondu de nouveau à M. Brandt, puisque M. de Bissing m'a dit que ma dernière lettre n'est pas parvenue à ce peintre. Je lui envoie de nouveau la mesure de mes tableaux, et j'ay mis sa lettre dans celle de M. de Bissing, pour qu'elle lui parvienne plus sûrement.

Le 7. M'est venu voir M. Fried, fils du professeur Fried de Strasbourg, qui est arrivé il y a trois jours à Paris.

Le 9. M. Eberts, banquier d'icy, est venu prendre congé de moi. Il va faire un voyage en Hollande, et va revenir icy par les villes du Rhin et la Suisse, vers le mois de septembre.

M. Eberts, son frère, étant venu la veille de Strasbourg pour occuper sa place pendant son absence, est venu me voir, mais j'étois sorti. Il est mon bon ami.

Le 11. Je menai mon fils à Notre-Dame pour voir les drapeaux et étendards pris sur les Hanovriens, qui y sont exposés; de là, je le menai chez M. Greuze, qui sortit vers le soir avec nous. Nous nous plaignîmes, l'un et l'autre, de la tête; chacun rentra chez lui avec une grande fièvre. J'ay resté par cette raison deux jours et demi au lit, et M. Greuze de même. Cela empêcha mon fils d'entrer le surlendemain chez lui en qualité de son élève.

Le . M. Desfriches[1], mon ami, arriva d'Orléans et vint me voir tout de suite avec M. Deshayes, peintre et gendre de M. Boucher.

Le 14. M. Desfriches a pris congé de moi, il m'a fait présent d'un paysage de sa façon.

M. Usteri, de Zurich, m'a envoyé deux langues de bœuf fumées; j'étois bien puni ces jours-cy de n'en manger que des yeux.

Le 15. Notre fils est allé pour la première fois chez mon ami M. Greuze, pour être son élève. Heureux s'il veut bien profiter sous un tel maître dans la peinture!

Le 17. M. Schrop, marchand d'estampes allemand, m'est venu voir. Il compte acheter bien des marchandises à Paris.

Le 19. Répondu à M. l'évêque de Callinique, sur

[1] Agman Thomas Desfriches, graveur amateur, né à Orléans en 1723. Il existe, au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, un fort joli paysage dessiné aux deux crayons par cet artiste; il est daté de 1760.

deux de ses lettres. Je lui dis que son tableau fait par M. Brandt, à Vienne, n'attend que le départ de M. de la Rolle, etc.

Le 23. Répondu à M Strecker, peintre du prince héréditaire de Hesse, à Bouxviller, qui m'a fait la proposition de graver le portrait du landgrave de Hesse-Darmstadt; mais je me vois dans la nécessité de le refuser, et c'est cela que j'ay fait dans ma réponse.

M. Descamps [1], professeur de dessein à l'Académie

[1] Nous plaçons ici une lettre adressée à Wille par Descamps, le 26 août 1756. On verra par cette lettre l'estime de ces deux artistes l'un pour l'autre et en même temps leur amitié réciproque.

« Monsieur très-cher confrère et ami,

« Je vous dois l'honneur d'être admis à l'Académie d'Augsbourg, recevez-en, je vous prie, mes remercîments, en attendant que je puisse en faire autant à ce corps respectable, lorsque ma patente me sera parvenue. Vous venez en même temps me fournir une autre occasion de sensibilité en me procurant le moyen réciproque de vous venger en partie, lorsque vous me chargez de vous proposer à notre Académie royale de sciences, belles-lettres et arts. Je vous ay proposé hier, avec le portrait de M. Massé et la *Cléopâtre* d'après Netscher; vous jugez bien, monsieur, que tout le monde a admiré et qu'il n'y a eu qu'une voix pour votre admission. La compagnie m'a chargé de vous en donner avis; il faut présentement que vous ayez la bonté d'écrire au secrétaire de l'Académie, qui a la partie des beaux-arts, et lui marquer le désir que vous avez d'être au nombre des associés et le prier de vous présenter à la compagnie.

« Je vais vous expliquer nos formalités, qui sont très-sages: quand une personne veut se présenter pour être admise parmi nous, il en écrit à un membre de la compagnie qui est dans la même classe qu'il veut entrer; ce membre rend compte à l'Académie des talents de l'aspirant, soit en montrant ses ouvrages, soit en les indiquant; il rend aussi compte de sa vie et mœurs, etc. Alors la compagnie délibère, et on passe au scrutin; s'il est bon, l'aspirant est admis à se présenter, et rarement est-on refusé après cette épreuve, à moins que l'on ne découvre quelques défauts graves, soit de mœurs ou autres. Ainsi, monsieur, un galant homme n'a point le désagrément de se voir refusé publiquement, parce que sa demande par ami n'est que tacite; je vous instruirai comment il faudra faire lorsque le secrétaire vous aura fait part de votre réception au nom de l'Académie, qui ne se fera que le 17 novembre prochain, parce que c'étoit hier notre assemblée. Nous

royale des sciences de Rouen, auteur de la *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, mon bon ami, étant

sommes en vacances jusqu'à la Saint-Martin; cela n'empêche pas que vous écrirez tout de suite à cette adresse, à M. Maillet du Boullay, secrétaire des belles-lettres et beaux-arts à l'Académie royale, rue de l'Écureuil, à Rouen.

« Vous êtes inscrit sous ce titre : M. J.-G. Wille, graveur du roy et conseiller de l'Académie impériale franciscienne d'Augsbourg.

« Il faudra envoyer deux ou trois de vos estampes montées pour votre réception, qui seront placées dans la bibliothèque de l'Académie, comme sont celles de M. le Bas, etc.

« Je suis charmé que les circonstances ont été comme je l'ay désiré, indépendamment du mérite dont vous êtes assuré de briller partout; il y auroit eu des cas où il n'auroit pas été possible de réussir, parce que le nombre est fixé parmi les membres et parmi les associés regnicoles. Je vous procurerai dans la suite une liste de toute l'Académie.

« J'ay reçu en son temps la *Vie des Peintres suisses*, que j'aurai soin de vous faire tenir avec reconnoissance; si vous avez occasion de m'en faire venir un exemplaire, je vous serai obligé et vous remettrai le déboursé, et d'en faire autant pour la suite à cet ouvrage, cela me servira toujours.

« J'ay lu et relu les observations de M. de Hagedorn; je trouve que ce seigneur sçait plus qu'écrire; ses réflexions sont savantes et marquent qu'il doit avoir exercé notre art pour en parler ainsi avec tant de sagacité. Lorsque vous aurez reçu ma patente, je vous prierai de me l'adresser par la poste sous l'enveloppe de cette adresse : A Monseigneur de Brou, intendant de Rouen. Je n'ay pas vu M. le Cat depuis votre lettre; il est à la campagne depuis quelques jours. Nous avons eu une difficulté très-grande ensemble, dont il vous parlera peut-être et où il n'a pas réussi; c'est ce qui le fâche le plus; voicy la question : les secrétaires ont dans toutes les Académies les cachets pour les expéditions; comme mon école est une partie indépendante des sciences, j'ay demandé un cachet pour pouvoir donner des certificats à mes élèves dans le besoin, et l'Académie me l'a accordée d'une voix unanime. Il est bon de vous dire que messieurs de la partie des sciences regardent les artistes comme des ouvriers et qu'il faut que je me roidisse à chaque instant pour soutenir l'honneur des beaux-arts; notre ami le Cat a de la peine à se rendre à cette vérité, et nous avons déjà eu des crises où il a presque toujours eu le dessous. Ne lui parlez point de tout ceci, qui doit rester entre nous; c'est, d'ailleurs, un homme de mérite; ce n'est point sa faute s'il ne connoît pas ce que valent les arts. L'Académie d'Augsbourg se fait honneur en vous donnant parmi elle le titre de conseiller; elle marque son goût et son discernement.

« J'ay fait encore une acquisition de votre main; c'est le beau portrait de M. le maréchal de Saxe. Si jamais vous écrivez à M. Dietrich, je vous prie

arrivé à Paris, m'est venu voir tout de suite, dont je me suis fort réjoui. Il amène son troisième volume de la *Vie des peintres*, qui est aussi fort intéressant.

MAY 1761.

Le 1^er^. Répondu à M. Weiss, actuellement gouverneur du jeune baron de Schulenbourg, à Gotha. Je lui dis que j'ay remis, pour lui être envoyé, le *Discours sur la sculpture*, par M. Falconet, à M. Huber ; que je lui enverrai le troisième volume de la *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, par M. Descamps, et, que M. Gröll, de Dresde, prétend, par sa lettre du 27 mars, que M. Weiss n'auroit pas remis à M. Eslinger le rouleau d'estampes qu'il m'avoit demandé. Je le prie d'écrire à M. Eslinger, à Francfort.

Répondu à M. Gröll, libraire à Dresde. Je lui dis que M. Weiss a sûrement remis les estampes à M. Eslinger, et que c'est à M. Eslinger de les trouver.

de lui dire que je suis un de ses admirateurs et que j'ay beaucoup parlé de luy au souper avec messieurs de l'Académie.

« Permettez que je présente à madame Wille et mademoiselle votre sœur mille respects. Ma femme en fait autant et pour vous de même; on ne peut rien ajouter à l'estime et l'amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être

« Monsieur très-cher confrère et ami,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Descamps. »

« Vous connoissez la suite des portraits de messieurs de l'Académie, dessinés par M. Cochin; je voudrois qu'il vous prît envie de graver le vôtre; je ferai un voyage exprès à Paris pour vous en demander un; vous tiendrez un rang honorable parmi vos confrères, et vous vous devez à la satisfaction de vos amis et du public curieux.

« Rouen, ce 26 aoust 1756.

« En voilà beaucoup à la hâte. »

(Cette lettre nous a été communiquée par M. A. de Montaiglon; elle provient de la vente Chateaugiron.)

Le 6. MM. Wolf et Adzer, graveurs en médailles et pensionnaires du roy de Danemark, étant arrivés à Paris, m'ont rendu visite. J'avois déjà connu le premier autrefois dans cette ville.

Le 8. Répondu à M. l'évêque de Callinique. Je lui dis que M. de la Rolle m'a payé, qu'il s'est chargé du tableau de M. Brandt, comme aussi de ma réponse.

Le 15. J'allay chez M. le chevalier Damery lui rendre le petit tableau de C. Netscher, qu'il m'avoit prêté pour le graver; et, mon estampe étant finie et ayant pour titre le *Petit Physicien*[1], je l'ay mis au jour ce jour-là ; j'ay fait la dédicace à M. le chevalier de Damery même. Je lui ay donné une de ces estampes encadrées et douze en blanc pour les distribuer à ses amis.

Le 24. Me vient voir un nommé M. de la Rocque, soi-disant graveur, parlant beaucoup et surtout d'un grand nombre de projets qu'il a formés et dont une partie me paroît verreuse. Il avoit grande envie de m'escroquer, mais je lui faisois voir que je voyois plus clair qu'il ne croyoit. Il a attrapé M. Basan.

Le 25. Madame la princesse de Galitzin me fit l'honneur de me venir voir. Elle paroît curieuse de tout et veut être instruite de tout. Elle resta une demi-heure chez moi.

JUIN 1761.

Le 2. J'ay remis à M. de Martange, officier dans les troupes saxonnes et demeurant au pavillon du pont Royal,

[1] Leblanc, Cat. de l'œuvre de J.-G. Wille, n° 66.

un rouleau contenant pour cent cinq livres seize sous d'estampes, que j'ay achetées par ordre et pour M. le baron de Kessel, chambellan de la cour de Saxe, qui est actuellement à Würzbourg, auprès du comte de Lusace; M. de Martange étant venu quelques jours auparavant pour me remettre la lettre de M. le baron de Kessel.

Le 6. Répondu à M. Bischoff jeune, graveur à Nuremberg. Il voudroit être mon élève et m'a écrit la lettre la plus touchante et la plus véhémente pour cela. Il m'expose naïvement qu'il n'a pas de biens, mais un désir ardent pour apprendre. Je lui dis par ma réponse qu'il doit au préalable m'envoyer quelque chose de ses ouvrages pour juger de sa capacité.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, pour lui donner avis que j'ay fait partir une caisse à son adresse, le 5. Je le prie de l'envoyer à Ratisbonne, à M. Marckloff, qui enverra ladite caisse, avec les deux rouleaux d'estampes qu'elle renferme, à Vienne, à M. de Bissing.

Répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je lui mande qu'il peut envoyer les estampes et desseins, destinés pour M. Mariette, à MM. Mertz et Merckel, à Nuremberg, qui me les feront tenir. Je lui envoie aussi la mesure du premier tableau qu'il m'a fait, avec prière de me faire le pendant, et qu'ils seront gravés l'un et l'autre, même que la première planche est commencée sur environ seize pouces de haut. Je l'exhorte aussi à me faire encore des tableaux, et qu'il prendra le payement chez M. Resler, à Dresde.

Le 8. Vint chez moi un jeune peintre allemand, arrivé depuis deux jours; il se nomme M. Meyer, de la ville de..... dans la forêt Noire. Il a été quatre ans chez un peintre à Colmar, nommé M. Muller, Tyrolien.

Le 9. Répondu à M. de Bissing, contrôleur de la chancellerie aulique de l'empire à Vienne. Je lui donne aussi avis que j'ay fait partir les estampes dont j'étois chargé de faire l'achat pour S. A. R. l'archiduchesse Amélie. Je le prie de presser M. Brandt pour mes tableaux.

Répondu à M. Brandt. Je le prie fort de me finir mes deux paysages, comme il me l'a promis, avant son départ de Vienne pour l'Italie. Je lui dis aussi que les estampes pour M. de Reuter sont dans la caisse de madame l'archiduchesse.

Le 10. Écrit à M. Fuessli, à Zurich. Je me plains un peu de sa négligence, et lui mande qu'il doit recevoir le troisième volume de la *Vie des peintres*, par M. Descamps, et le *Petit Physicien*, et qu'il recevra les deux articles des mains de M. Usteri. Comme M. Fuessli me doit de l'argent depuis du temps, j'aurois pu lui en parler, mais je n'ay encore rien fait.

Le 12. J'ay remis à M. Buldet neuf épreuves du portrait de M. de Marigny, pour les mettre dans les magnifiques bordures que j'avois envoyées chez lui.

Répondu à M. Usteri. Je lui mande que M. Fremin lui enverra avec les effets pour lui destinés le volume du cabinet du roi et la *Vie des peintres*, de M. Descamps (tome III), de même que le *Petit Physicien*, que j'ay gravé. Je le remercie en outre des langues fumées qu'il nous avoit envoyées et qui étoient un vrai régal pour nous. Je m'informe aussi si monsieur son frère arrivera bientôt.

On me fit la proposition de graver le portrait d'un grand personnage de la Hollande; mais je me suis excusé en recommandant M. Tardieu.

Le 14. M. Descamps a pris congé de nous. Il s'en retourne à Rouen.

Le 15. J'ay présenté à M. le marquis de Marigny son portrait, que j'ay gravé pour ma réception à l'Académie. Il me reçut au mieux et je sortis content de chez lui.

M. Cochin et moi avons jugé la gravure du portrait du roi que M. Fessard a gravé, après avoir été cité au grand conseil, de même que M. Cochin. C'est là où nous avons fait l'examen.

M. Hess, ci-devant capitaine dans les gardes suisses en Hollande, étant arrivé de Zurich, sa patrie, m'est venu voir, m'apportant des lettres de recommandation de M. Fuessli. Il me paroît très-galant homme.

Le 17. M. Usteri, frère de mon ami Usteri, à Zurich, m'est venu voir, étant arrivé la veille d'Italie.

Le 22. M'est venu voir M. Heineken [1].

Vint chez moi M. Kennel, libraire et marchand d'estampes de Dresde.

Le 25. J'ay fait mordre la planche dont j'ay gravé le fond et la bordure, à l'eau-forte. Cette planche est d'après le petit tableau de Schalcken, que M. le chevalier Damery m'a prêté.

Le 27. J'allay voir M. de Julienne [2], aux Gobelins. J'y menay MM. le capitaine Heiss et Usteri voir son magnifique cabinet. Je fus fort content de lui, car, outre le bon accueil qu'il nous fit, il me prêta un tableau de G. Dow

[1] Auteur de l'*Idée générale d'une collection d'estampes* et d'un *Dictionnaire des artistes* justement estimé.

[2] M. de Julienne était l'ami d'Antoine Watteau, et ce dernier s'est représenté dans un paysage à côté de M. de Julienne jouant de la basse. On a de ce tableau une fort belle estampe due au burin de Tardieu.

qui est très-beau, et dont j'espère faire le pendant de la *Dévideuse*. C'est une vieille femme à lunettes qui lit dans un gros livre[1].

Le 28. Répondu à M. Fleischmann, conseiller privé du prince héréditaire de Hesse. Je lui dis que je désire fort son retour; que j'attends le dessein de la margrave de Bade-Durlach, et que sans cela je ne saurois quoi répondre à cette princesse.

Répondu à M. Bischoff jeune, graveur à Nuremberg. Je lui fais comprendre que son ouvrage ne vaut rien. Je lui donne quelques leçons, et je l'exhorte de rester encore dans sa patrie en étudiant toujours.

Répondu à M. Wirsing, graveur à Nuremberg, qui demande de mes estampes pour les vendre dans sa ville, mais je lui insinue que je n'en donne ni en commission ni à crédit. Je lui dis que M. Riederer, de Nuremberg, qui est banquier icy, pourroit me payer les envoys que je lui ferois, pourvu qu'il eût ordre de M. de Scheidlin, son correspondant à Nuremberg. Je lui ay donné une liste de mes estampes avec leur prix marchand à dix sols de moins que le prix particulier.

Me vinrent voir deux jeunes Russes avec des lettres de recommandation de M. Schmidt, actuellement à Pétersbourg. Ils sont pensionnaires de l'impératrice de Russie; l'un est peintre, nommé M. Losinkoff, il est Cosaque de nation et assurément le premier qui se soit fait artiste de son pays; l'autre est sculpteur.

Le 29. J'ay fait remettre à M. Zingg le tableau peint par M. Dietrich, peintre de la cour de Saxe. C'est le premier que j'ai eu de cet habile maître. Il représente des bergers qui sont sortis des bains. M. Zingg doit le

[1] Décrite sous le n° 162 du Catalogue de M. de Julienne, par Remy.

graver pour moi. Je suis convenu avec lui, *fur sechs hundert Livers*[1].

M. le chevalier Damery m'a fait présent d'un bassin à barbe d'ancienne porcelaine du Japon. Il est fort beau.

JUILLET 1761.

Le 5. Répondu à M. de Livry. Je le remercie de la lettre de recommandation à M. d'Etigny qu'il m'a envoyée, sur mes instances, pour M. le capitaine Heiss, et qui a eu un bon effet. Je lui dis que ses livres, œuvres de Piranese, sont chez le relieur.

J'ay fait présent de deux desseins paysages avec figures, que j'ay faits, en 1759, à M. le chevalier Damery. Ils sont à la plume et lavés en diverses couleurs.

Un marchand d'estampes est arrivé de l'Allemagne. Il se nomme M. Rotanzi. J'ay fait affaire avec lui. Il fait son commerce en Autriche.

Le 12. J'allay avec toute ma famille à Passy pour y dîner chez M. Köpfer, un des musiciens de M. de la Poplinière, fermier général.

Le 17. M. le capitaine Heiss a pris congé de nous après avoir passé la journée avec nous. Il s'en va à Zurich, sa patrie, prendre madame son épouse, et passera avec elle dans la Navarre, sur les frontières d'Espagne, où il a des mines de cuivre considérables. C'est un bien digne homme, et je perds en lui, pour le moment, un excellent ami.

J'ay acheté de M. Greuze une grande tête de vieillard dessinée sur papier blanc aux crayons noir et rouge. C'est la tête du père dans l'*Accord de mariage*, tableau qu'il fait actuellement. Elle m'a coûté trois louis d'or.

[1] Pour six cents livres.

Le 18. J'allay voir M. Cochin, secrétaire, M. Restout, directeur, M. Dumont le Romain, recteur, M. Dandré Bardon, professeur du mois de l'Académie royale, pour les prévenir du dessein que j'avois de présenter vendredy qui vient mon ouvrage pour ma réception, qui est le portrait de M. le marquis de Marigny. Je fus reçu avec beaucoup d'amitié par tous ces messieurs.

Le 19. Écrit à M. le capitaine Heiss. Je lui mande que M. de Livry l'a de nouveau recommandé à M. d'Etigny, intendant d'Auch. Ma lettre sera de cette manière à Zurich le même jour que lui.

Répondu à deux lettres de M. Winckler, qui est actuellement à Gera dans le Voigtland. Je lui dis que, selon ses désirs, je lui achète toujours des pièces curieuses ; que les tableaux peints par M. Schönau m'ont été remis, pour lui, par ce jeune peintre, et qu'il doit recevoir par Francfort le troisième volume de la *Vie des peintres*, par M. Descamps, deux fois; une fois pour lui et l'autre pour M. Weiss, à Gotha ; de même que le catalogue du cabinet de M. de Vence avec les prix de la vente. Ce paquet a été emporté jusqu'à Bâle par M. Heiss, pour être envoyé de là à M. Göring, à Francfort, à qui j'ay donné avis par lettre du 17 de ce mois.

Le 20. J'ay fait mes visites aux officiers et membres de l'Académie royale ayant voix, pour les prier de m'accorder leurs suffrages lorsque je présenterai le portrait de M. le marquis de Marigny, que j'ay gravé pour ma réception. Ces prières sont d'usage. M. de Marcenay [1]

[1] Marcenay est auteur d'une brochure portant ce titre : *Idée de la gravure*, Lettre sur l'Encyclopédie, au mot *graveur*, et Catalogue raisonné des planches de l'œuvre de Marcenay de Ghuy, écuyer, peintre et graveur, correspondant pour les belles-lettres de l'Académie royale de Rouen, et honoraire de celle des beaux-arts. Paris, d'Houry, 1764, in-4° de 16 et 10 pages.

m'accompagna et fit ces visites avec moi et prières pour des suffrages aux mêmes personnes ; car il désire être agréé le jour que j'espère être reçu, qui sera vendredy prochain 24 de ce mois, jour de l'assemblée. Il aura quatre tableaux à montrer.

Le 24. Deux marchands d'estampes arrivant de l'Allemagne, dont l'un se nomme Artaria, sont venus chez moi. Ils font leur commerce à Francfort et le long du Rhin.

Je fus reçu à l'Académie royale de peinture et sculpture d'une voix unanime, et j'ay pris séance après avoir prêté le serment et avoir remercié la compagnie. M. Briard [1], peintre d'histoire, fut agréé. M. de Marcenay, n'ayant pas le nombre de voix pour lui qu'il lui auroit fallu, fut refusé.

Le 28. J'allai faire mes remercîments d'usage chez les divers membres de l'Académie ayant voix d'élection, par rapport à ma réception à l'Académie. M. Briard fit aussi les siens en m'accompagnant.

Le 29. J'allai à Versailles avec M. Massé, le M. chevalier Cochin, mes anciens amis, et madame Basseporte, du jardin du roi ; c'étoit pour dîner chez M. de Livry, qui nous avoit invités depuis longtemps. Nous vîmes les tableaux du roi à la surintendance et fûmes de retour le soir à Paris.

AOUST 1761.

Le 1er. Jassistai à l'assemblée de l'Académie. M. Restout, directeur, fut élu chancelier; M. Boucher, recteur,

[1] Gabriel Briard, né à Paris en 1725, peignit la chapelle sépulcrale de l'église Sainte-Marguerite de Paris.

M. le Moine, adjoint à recteur, et M. Vassé professeur.

Le 2. Nous sommes allés à Versailles, moi, ma femme, mon fils aîné, M. Huber, madame Huber et mon ami M. Usteri de Neuenhof, qui prêta son équipage pour cet effet. Nous avons vu le roi et toute la famille royale. Nous avons parcouru le parc, la ménagerie et avons été joyeux et fort contents.

J'ay commencé le pendant de la *Dévideuse*. C'est une vieille femme qui lit; elle est également peinte par G. Dow.

Le 9. Répondu à M. de Livry. Je lui dis que son œuvre de Piranese est reliée; que les *Antiquités romaines* ne sont pas encore arrivées chez M. Tilliard. J'ay mis un petit dessein de moi dans sa lettre.

Le 14. J'ay donné quatre-vingts livres à M. Schönau pour les deux petits tableaux qu'il m'avoit donnés à vendre. C'est M. Usteri de Neuenhof qui les acheta. M. Schönau doit en faire plusieurs autres sur ma recommandation.

Répondu à M. Resler. Je lui dis que j'ay fait partir les marchandises pour Leipzig.

Écrit à M. Wirsing. Je lui mande que son rouleau d'estampes est parti pour Nuremberg.

Le 17. M. Oets, peintre hollandois, a pris congé de moi, pour s'en retourner à Rotterdam, sa patrie.

Le 18. Mon ami M. Desfriches, d'Orléans, est arrivé de cette ville et m'est venu voir tout de suite.

Le 22. Je fus à l'assemblée de l'Académie. M. Casanova y fut agréé, sur une *Bataille* excellente et de bonne cou-

leur. Il fit voir aussi nombre de bons desseins et quelques petits tableaux qui furent fort goûtés.

Le 26. J'ai acheté de M. Desfriches deux petits desseins de sa façon, que je compte envoyer en Allemagne, à un ami amateur.

Le 28. M. Cramer et M. Klefecker, envoyés de la ville de Hambourg, me sont venus voir, accompagnés de deux autres messieurs de la même ville. Ils sont fort aimables et m'ont fait toutes sortes de politesses. Ils m'ont invité de dîner chez eux.

Le 29. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale pour donner ma voix, pour les grands prix de peinture et de sculpture que les jeunes artistes avoient présentés pour le concours. M. le Fevbre, élève de M. Vien, a remporté le grand prix de peinture, et M..., le second; M. Houdon, le grand prix de sculpture, et M. Pollet, le petit. Ce dernier avoit déjà eu le même prix l'année passée. Après cette opération finie, j'allai voir les ouvrages exposés au salon cette année, avec plusieurs amis. Je n'y ay exposé cette fois que le portrait de M. le marquis de Marigny et le *Petit Physicien*, et il me paroît que le public en est content.

SEPTEMBRE 1761.

Le 1^er^. Reçu de M. de Piller, secrétaire de l'ambassadeur impérial, la pension de MM. Gregorio et Vangelisti, mes élèves.

M. Kennel, marchand de Dresde, prit congé de moi.

Le 6. Répondu à MM. Volckmann, Descamps et Samhammer. Écrit à M. Eberts à Strasbourg, pour lui donner avis de la caisse de M. Volckmann.

Le 8. Écrit à M. de Wasserschleben, conseiller d'État du roi de Danemark, à Copenhague. Je lui dis que j'ay tiré une lettre de change de six cent soixante-deux livres neuf sous (qu'il me doit) par MM. Papelier et Eberts. Je lui ay promis les *Eisgebürge des Schweizer. Landes von Herrn Zingg in Kupfer gegraben* [1], etc.

Le 9. J'ay reçu plusieurs petites brochures de Vienne, qui sont bien écrites par quelques membres de la nouvelle Académie allemande de cette résidence impériale. C'est mon ami, M. Wächter, qui me les a envoyées.

Le 11. Écrit à M. de Livry, à Versailles, pour l'instruire que ses langues fumées sont arrivées de Zurich.

Le 14. Je suis parti avec mon fils, M. Hin, peintre du duc de Deux-Ponts, M. Zingg, graveur, et M. Weirotter, peintre de paysages, pour Saint-Germain, de là à Poissy, où nous nous embarquâmes sur la Seine, que nous descendîmes la nuit jusqu'à Rolleboise, où nous descendîmes pour faire encore une lieue à pied et couchâmes à Bonnières. Il étoit une heure après minuit lorsque nous arrivâmes, après avoir fait quinze lieues dans cette journée. Le lendemain nous nous mîmes de nouveau dans un bateau et débarquâmes à Vernon en Normandie, à huit heures du matin. Cette ville est à dix-huit lieues de Paris. Notre objet étoit d'y dessiner le paysage, et nous y trouvâmes, en effet, presque tout digne d'être dessiné. Ce pays est charmant pour cela.

Le 20. Nous quittâmes Vernon pour nous en retourner à pied, dessinant toujours, chemin faisant, les objets qui nous parurent bons de l'être. Le temps étoit inconstant. Arrivé à Rolleboise vers le soir, M. Hin

[1] Les *Glaciers des Alpes*, gravés par M. Zingg.

nous quitta pour s'embarquer dans la *Galiotte;* il étoit très-pressé pour s'en retourner; nous y passâmes la nuit. Il pleuvoit continuellement, et malheureusement j'avois mal à un pied; malgré cela nous partîmes sur les dix heures, toujours dessinant, et nous passâmes le même jour par Mantes, où je dessinai le port et une partie du pont; de là, nous allâmes à Meulan, où nous arrivâmes fort avant dans la nuit, car je ne pouvois marcher à mon ordinaire. De Meulan nous marchâmes vers Poissy par un mauvais temps; c'est icy où je pris un cheval pour aller à Saint-Germain, car mon pied me faisoit très-mal; dans cette ville je voulus prendre un carrosse pour Paris, mais il n'y avoit plus de chevaux au bureau des voitures, et je fus obligé de prendre une charrette pour moi et mes compagnons de voyage. Nous arrivâmes de cette belle manière à Paris, à dix heures du soir, le 22 septembre, où ma femme et toute ma maison me reçut avec plaisir et dans laquelle tout étoit en santé et en bon état.

Le 28. M'est venu voir M. Reifstein, conseiller du landgrave de Hesse-Cassel, qui étoit arrivé en cette ville pendant mon absence, avec le jeune comte de Lynar, dont il est le gouverneur. M. Reifstein est homme d'esprit. Il est peintre et littérateur. Il resta longtemps avec moi, et sa conversation me plut beaucoup.

Le 30. Me sont venus faire visite M. le comte de Lynar et MM. les barons de.....

M. Als [1], peintre, pensionnaire du roi de Danemarck, étant arrivé de Rome où il a été quatre ans étudiant sous M. Mengs, m'apporta des lettres de ce peintre et de M. Winckelmann.

[1] Pierre Als, peintre d'histoire, naquit à Copenhague en 1725 et y mourut en 1775.

OCTOBRE 1761.

Le 2. J'ay donné à mon ami, M. Usteri, à emporter une lettre en réponse pour monsieur son frère, une pour M. le capitaine Hess, une pour M. Fuessli. Dans la première, je badine sur le compte du porteur; la seconde contient mes remercîments des langues fumées; la troisième ne contient rien que des paroles, excepté que je donne avis à chacun de ces messieurs qu'ils recevront chacun un portrait de M. de Marigny, et que j'ay acheté plusieurs estampes pour M. Usteri im Thal-egg.

M. l'abbé de Saint-Non, étant de retour de son voyage d'Italie depuis le commencement de cette semaine, m'est venu voir comme ancien ami. Je l'ay revu avec le plus grand plaisir du monde, car il est toujours aimable à son ordinaire. Il m'a dit avoir apporté nombre de dessins dont il se propose de graver plusieurs à l'eau forte.

Le 5. Je suis parti encore une fois pour dessiner le paysage ou plutôt les ruines de l'abbaye de Saint-Maur, avec M. Zingg. Nous y sommes restés jusqu'au jeudy 8 au soir, que ma femme vint nous y chercher en carrosse, car il pleuvoit fort et j'avois encore un peu mal à un pied. J'y ay fait douze desseins, quoiqu'il fît pendant ces jours-là un grand froid et de la pluie.

M. Usteri a pris congé de moi pour s'en retourner par Lyon à Zurich, sa patrie.

M. Reifstein a pris congé de moi pour s'en aller en Italie avec le jeune comte de Lynar.

Le 17. Envoyé une caisse avec tableaux, desseins et es-

tampes à M. Winckler, à l'adresse de M. Eberts, à Strasbourg, à qui j'ai écrit pour cet effet le 19.

Le 19. Répondu à M. Winckler. Je lui donne avis du départ de sa caisse, contenant les curiosités qu'il m'avoit demandées.

Le 20. Répondu à M. Ziesenis, peintre du cabinet de Sa Majesté Britannique à Hanovre, qui m'offre le portrait de la reine d'Angleterre à graver pour mon compte, d'après le tableau qu'il a peint d'après nature. Je lui réponds que je ne fais plus de portraits, mais que je le ferois faire et qu'il pourroit, si cela lui est agréable, m'envoyer le tableau.

Le 23. Répondu à M. de Merz, à Nuremberg. Je lui dis qu'il y a quatre volumes de l'Encyclopédie au jour, y compris le volume des estampes à vingt-quatre ou vingt-sept livres pièce.

Répondu à M. Samhammer, à Saarbruck. Je lui envoye la mesure pour M. Seekatz et promet de donner trois à quatre louis pour ce petit tableau.

Le 24. Répondu à M. Fiedler. Je lui dis que je ne fais plus de portraits; cependant, comme il insiste beaucoup, je lui promets de faire faire le tout et je ne travaillerai qu'à la tête du portrait du landgrave, mais qui doit être seulement un buste sans mains, le tout pour deux mille quatre cents livres, et cent épreuves pour moi et dix-huit mois pour le faire faire.

Mademoiselle Wolff, de Strasbourg, riche héritière d'un banquier de cette ville, m'est venu voir et m'a montré de sa peinture en pastel, qui étoit fort bien pour cette aimable personne, qui ne peint que pour son plaisir, ayant beaucoup de goût naturel pour les arts et les aimant avec vivacité.

NOVEMBRE 1761.

Le 11. Répondu à M. Dietrich. Je l'exhorte toujours à me faire les tableaux qu'il m'a promis depuis longtemps.

Le 18. Répondu sur trois lettres de Monseigneur de Livry, évêque de Callinique, résidant à Mâcon. Je lui dis que j'ay fait des tentatives inutiles auprès de M. Dietrich, qui se plaint que la guerre lui fait tomber les pinceaux des mains. Après la paix, j'espère lui procurer encore un tableau de la main savante de ce maître, qui n'a pas besoin d'argent, étant si riche.

Répondu à M. Usteri de Neuenhof, à Zurich. J'ay reçu un dessein au crayon rouge sur papier blanc que madame la margrave de Bade-Durlach m'a envoyé en présent. Il est de la propre main de cette princesse, fort joliment fait. Il représente une fille assise par terre, tenant sur ses genoux un nid d'oiseau avec les petits, devant elle est un jeune homme qui montre avec la main un trou dans le mur d'où le nid a été tiré. Je suis pénétré de reconnoissance envers cette princesse! Il y en a assurément fort peu en état de dessiner de la sorte.

Le 23. J'ay répondu à la lettre remplie de bontés de madame la margrave, qu'elle m'avoit écrite de sa propre main.

Répondu à M. Fleischmann, conseiller privé de S. A. S. le prince de Hesse. Je lui mande que j'ay reçu le dessein de madame la margrave, que ma femme se réjouit par rapport à l'intention de cette princesse à son égard. J'ay mis la lettre à Son Altesse Sérénissime dans la sienne.

M'est venu voir, venant de l'armée, mon ami M. le chevalier de la Tour-d'Aigue. Il m'obligea d'aller chez

lui sur-le-champ, où il me montra beaucoup de desseins qu'il avoit achetés en Allemagne et d'autres qu'il avoit faits d'après nature, qui étoient fort jolis. J'étois charmé de le voir en santé.

DÉCEMBRE 1761.

Le 1er. J'allai voir M. de Bachelbel, envoyé du duc de Deux-Ponts, qui m'avoit fait l'honneur de me venir voir beaucoup de fois. Il m'a donné une poudre pour rafraîchir les échauffés.

Je fus voir M. Eberts, mon ancien ami, qui, étant de retour de son voyage de Hollande et d'Allemagne, étoit venu me voir depuis son arrivée.

J'allai de là, avec M. Papelier, associé de M. Eberts, voir mademoiselle Wolff et fus faire aussi ma révérence à madame Dietrich, de Strasbourg.

Le 2. Me vint voir M. Lindenner, secrétaire de M. le brigadier Lochmann. Il venoit de Zurich et m'apporta des lettres de M. Fuessli, avec quelques estampes de Sadeler, qui sont de mauvaises épreuves.

Le 10. Est entré chez nous en qualité de domestique, Pierre....., natif de....., en Normandie.

Le 11. A commencé la vente de feu M. Collin de Vermont[1], dans laquelle il y a beaucoup de choses qui ont appartenu à M. Rigaud. J'ay acheté plusieurs articles dans cette vente.

Le 19. M. de Lochmann, maréchal de camp des armées du roi et propriétaire d'un régiment suisse, me vint voir. Il est chevalier de l'ordre du mérite militaire.

[1] Le catalogue de cette vente est fort curieux, en ce qu'il contient un grand nombre d'études de Rigaud et de Collin de Vermont.

J'ay acheté plus de cent desseins; ils sont de différents maîtres. J'ay payé.....

Le 20. Je fus saigné pour la seconde fois de ma vie, mais il étoit nécessaire. Il y a dix-huit ans que je l'ay été pour la première fois.

Écrit ou répondu à MM. Usteri, frères. Je leur dis qu'ils recevront leurs estampes par M. Fremin.

Répondu à M. Ditsch, peintre à Nuremberg. Je lui dis que les anciens desseins qu'il m'a envoyés ne sont guère beaux; j'en ay choisi dix-sept; le reste, je le lui renvoye. Il sera payé par M. Wirsing, à ce que je crois. Je lui demande aussi si le chardon que mademoiselle sa sœur me doit peindre est fini.

Le 24. Répondu à M. Wirsing, à Nuremberg. Je lui mande que les estampes qu'il m'a demandées lui seront envoyées par M. Eberts, de Strasbourg, et qu'il peut donner l'argent spécifié à M. Ditsch.

Le 31. Répondu à M. Gottfried Winckler, sur sa lettre du 25 novembre, et qui est allé de Gera à Hambourg à cause de la guerre. Je lui dis que j'ay acheté de nouveau près de cent desseins, et j'ay pris de l'argent sur son compte chez MM. Papelier et Eberts. J'ay adressé ma lettre à M. Christian Dietrich, Borgeest, à Hambourg, selon qu'il l'avoit désiré.

JANVIER 1762.

Le 1^er^. J'ay envoyé mon fils, Pierre-Alexandre Wille, chez M. Greuze, son maître, avec une cafetière d'argent qu'il a présentée à madame Greuze pour ses étrennes. Il a été bien reçu, comme de raison.

Le 2. J'ay exposé chez moi le dessein original fait par M. Rigaud pour la gravure du beau portrait de Bossuet, évêque de Meaux, chef-d'œuvre de gravure de M. Drevet, le fils. J'ay fait l'acquisition de ce magnifique dessein en vente publique, provenant de la succession de M. Rigaud. Il m'a été fort disputé par les curieux et amateurs. On m'en a offert aujourd'hui trois cents livres, mais je ne le donnerais pas pour le double, car il me fait plaisir.

J'allai à l'assemblée de l'Académie royale.

Le 3. J'allai chez M. le marquis de Marigny avec l'Académie, à l'occasion du jour de l'an. L'Académie royale de peinture a le pas sur l'Académie de l'architecture, qui y étoit aussi. Au sortir de là, M. Daullé, graveur, MM. Challe, l'un peintre, l'autre sculpteur, vinrent avec moi, et nous dinâmes chez Lendel, rue de Bussi.

Répondu à M. Lindenfels, chambellan du margrave de Bareuth. Je lui envoye le catalogue de mes ouvrages, qu'il avoit désiré.

Le 4. J'ay répondu à M. Halbusch, libraire à Londres; comme il me demande de mes estampes, je lui réponds qu'il doit me nommer un banquier icy pour me faire toucher en même temps de l'argent, et de me dire la route qu'il veut que cette marchandise devroit prendre.

Le 17. Répondu à M. de Kessel, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, à Dresde, sur sa lettre pleine d'amitié pour moi.

Le 20. J'ay porté cent vingt livres à M. Schenau pour deux petits tableaux que je lui ay fait encore faire pour M. Gaillard, graveur.

Répondu à M. de Livry. Je lui dis que ses desseins

par M. Cochin sont encadrés; je lui envoye aussi la note de ce que j'ay dépensé pour lui.

J'ay acheté de M. Weirotter six petites planches dessinées et gravées par lui-même. Je les mettrai au jour sous le titre : *Vues de la Seine*. M. Weirotter les dédie à M. Boucher. Les six planches me coûtent quatre louis d'or.

Répondu à M. Fuessli. Je lui dis qu'on ne veut pas donner plus de cent vingt livres pour les trois planches en question.

Écrit à M. Usteri, à Zurich. Je lui mande que j'ay trouvé l'œuvre de Vandermeulen, en trois volumes bien reliés en veau, pour la somme de deux cents livres; que je remettrai ces volumes à M. Fremin pour les lui faire passer.

M. Lindiner, aide de camp du général de Lochmann, prit congé de moi.

Le 21. Répondu à M. Le Clerc, peintre du duc de Deux-Ponts. Je lui mande que je remettrai son rouleau d'estampes, que j'ai acheté pour lui, à M. de Pachelbel pour le lui faire parvenir, ainsi que la lettre.

Le 26. Répondu à M. Hin, peintre du duc de Deux-Ponts.

Répondu à M. de Boissieu[1], jeune peintre à Lyon, qui m'avoit envoyé de ses ouvrages pour me prier de lui dire mes sentiments et lui donner des conseils. Je l'exhorte de venir à Paris.

Le 30. J'ay écrit à M. Zocchi, peintre à Florence, pour le prier de me faire deux tableaux pendants, et je lui envoye la mesure.

[1] On peut voir la lettre que Boissieu écrivait à Wille à cette occasion dans les *Archives de l'art français*. Documents, tome Ier, pages 432-34.

J'ay cherché chez M. Girout, banquier, quatre petits tableaux peints par Metay, pour les faire graver. Il me les a prêtés de grand cœur. Le même jour, j'ai fait marché pour la gravure de deux de ces tableaux avec M. Zingg, à raison de mille livres. *Wille ajouta plus tard :* Ces planches ont été finies en 1766. J'ay récompensé M. Zingg.

FÉVRIER 1762.

Le 1^er^. J'ay fait marché pour les deux autres tableaux marines cy-dessus nommés, avec M. de Longueil, qui doit les graver pour moi, de même grandeur que les planches que fera M. Zingg. M. de Longueil, qui a été mon élève, me fait ces deux planches pour mille livres. *Wille ajouta plus tard :* Ces deux planches n'ont été achevées qu'en 1766. J'ay donné à M. de Longueil trois cents livres de plus; car l'une m'est dédiée et l'autre l'a été à ma femme, qui lui a fait présent de plusieurs paires de manchettes de dentelles et autres.

Le 2. Je fus tout d'un coup fort malade d'une colique.

Le 5. J'allai voir M. Zingg. Je trouvai ce cher ami malade au lit, et il fut saigné deux fois le même jour; cela l'a beaucoup soulagé.

Le 6. Répondu à M. le docteur Wolckmann, à Hambourg. Je lui propose de parler à M. Winckler pour qu'ils mettent leurs estampes et autres dans la même caisse, que l'on pourroit envoyer à Francfort, vers le temps de la foire de Pâques.

Répondu à M. Winckler, actuellement à Hambourg. Je lui propose la même chose qu'à M. Wolckmann par rapport à ses estampes et desseins. Je lui dis en

outre que je vais prendre les huit cents livres chez M. Eberts, sur son compte, comme il l'a désiré lui-même. Cette réponse se trouve incluse dans la lettre à M. Wolckmann.

Le 10. Répondu à M. Usteri de Neuenhof. Je lui dis que le diplôme reviendra à environ cinquante livres, c'est-à-dire le cuivre, la gravure et cent épreuves, et que M. Mariette fait actuellement relier le volume des *Antiquités*.

Le 20. J'ay mis au jour six petits morceaux sous le titre *Vues de la Seine*, que M. Weirotter avoit gravés pour moi.

Au soir, j'allai voir les estampes délaissées par un curieux nommé M. Nasson. Au sortir de cette maison, je tombai furieusement, mais heureusement sans me faire le moindre mal. M. Pioret, secrétaire de la grande poste et mon ami, étoit avec moi.

Répondu à M. Strecker, peintre du prince héréditaire de Hesse, à Bouxwiller. Je lui mande que ses estampes mises en rouleaux sont parties pour Strasbourg, samedy passé, à l'adresse de M. Eberts. Le même jour, j'ay écrit audit M. Eberts pour lui en donner avis et le prier d'envoyer ces estampes à M. Strecker.

Le 21. M. Zingg a dîné, pour la première fois après sa maladie, chez nous; cela nous a fait bien du plaisir.

Répondu à M. Le Clerc, peintre du duc de Deux-Ponts. Je lui dis que M. Rigaud [1] ne donne pas à moins de vingt sols pièce des vues de châteaux royaux.

Ces jours passés, j'ay fait présent d'un couvert d'argent à M. Zingg : cela lui fit beaucoup de plaisir.

Il y a quelques jours que M. Greuze, mon ami, me vint voir. Il trouva chez moi les cent portraits de Van-

[1] Il est ici question de Jean Rigaud, qui a dessiné et gravé les Maisons royales de France vers 1730.

Dyck, bonnes épreuves, bien reliés, dorés sur tranche, et, comme je remarquai que le tout lui faisoit plaisir, je lui en fis présent : cela lui en fit encore davantage.

J'ay acheté ces jours passés, pour ma curiosité, une académie admirablement dessinée par M. Carle Vanloo : aussi m'a-t-elle coûté soixante livres deux sols. Elle est au crayon rouge sur papier blanc.

Répondu à M. Weiss, gouverneur du comte de Schalenbourg, en Saxe. Je me plains de ce qu'une de ses lettres ne m'est point parvenue, et que, selon notre compte, je lui dois encore vingt et une livres.

MARS 1762.

Le 1er. J'ai acheté de M. Huquier, marchand d'estampes, une académie au crayon rouge sur papier blanc, pour le prix de quarante-huit livres : elle est de M. C. Vanloo et des plus belles; elle est assise, et celle que j'ay achetée le mois passé, faite par le même, est moitié debout et moitié à genoux.

Le . Répondu à M. Jundt, à Strasbourg, qui me persécutoit pour que je lui procurasse un portrait de M. le comte de Saint-Florentin [1], que j'ay gravé il y a environ onze années. Je l'ay fait; l'épreuve est des plus magnifiques pour le prix de soixante-douze livres. C'est madame de Dietrich qui l'a emporté avant-hier. Il m'avoit demandé en outre un M. de Löwendal. Je l'ay ajouté, qui coûte six livres, mais l'épreuve est assez mauvaise, n'en pouvant pas trouver d'autre [2].

[1] Ce portrait, gravé par Wille en 1751, d'après Jean-Louis Tocqué, est décrit par M. Leblanc sous le n° 124.

[2] Woldemar de Lœwendal, maréchal de France, d'après Maurice-Quentin de la Tour, gravé en 1749. (Leblanc, n° 122.)

Le 7. Répondu à M. Kennel, libraire et marchand d'estampes à Dresde, qui me doit soixante livres. Je le prie de donner cet argent à M. Boetius, graveur du roi de Pologne, électeur de Saxe, qui a perdu tout dans le bombardement de Dresde, pour le soulager un peu.

Répondu à M. Boetius, graveur de la cour de Saxe, qui, m'ayant écrit pour la première fois, me fit une description des plus attendrissantes de sa situation, et me dit qu'il a tout perdu par le feu des Prussiens au siége qu'ils avoient mis devant Dresde. Je lui ay envoyé un billet dans ma lettre, sur lequel M. Kennel lui payera les soixante livres qu'il me doit et qui est le seul argent que j'aye actuellement à Dresde. Je le prie de l'accepter, en attendant, quoique peu de chose. Je lui mande cependant qu'entre Pâques et la Pentecôte je lui ferai toucher quelque chose de plus et selon qu'il me sera possible alors. Selon mon cœur, je voudrois l'assister de beaucoup, quoique je ne le connoisse pas autrement; mais il est artiste malheureux, cela me suffit.

Répondu à M. Resler, à Dresde. Je lui mande que j'ay fait partir ses marchandises pour Strasbourg, à M. Eberts, etc.

J'en ay donné avis à M. Eberts pour le prier de les envoyer à Leipzig.

Répondu à M. Usteri im Thal-egg, à Zurich. Je lui donne avis que tout est prêt pour lui être envoyé, et qu'on imprime actuellement le diplôme que j'ay fait graver pour la nouvelle société.

Répondu à M. Usteri de Neuenhof. Je lui marque que M. Mariette m'a remis le volume d'*Antiquités* [1], peint

[1] Il s'agit ici du « *Recueil de peintures antiques trouvées à Rome, imitées fidèlement, pour les couleurs et le trait, d'après les dessins coloriés par*

pour lui. Cet ouvrage lui a été fait présent par M. le comte de Caylus qui n'a fait imprimer que trente exemplaires. La dépense pour peindre et colorier ces estampes est de trois cents livres, et la reliure dix-huit livres, que j'ay payées à M. Mariette de mon argent et qui me sera rendu par M. Usteri.

Le 12. M. le baron de Bernsdorf, chambellan du roi de Danemark et neveu du ministre des affaires étrangères de ce monarque, m'est venu voir : il avoit aussi des compliments à me faire de la part de M. Wasserschleben, conseiller d'État du même roi et mon ancien ami, et de la part de M. Klopstock, célèbre poëte à Copenhague, auteur du poëme épique le *Messie*.

Le 13. Répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je lui dis que la nouvelle qu'il ma donnée de m'envoyer bientôt des tableaux de sa main, de même qu'à M. Mariette, pour lequel j'ay négocié, m'a fait un plaisir infini. Je le prie aussi pour quelques desseins encore. M. Mariette espère lui trouver l'estampe de Rembrandt qu'il désire, et moi

Pietro-Sante Bartoli et autres dessinateurs, » Paris, Didot, 1783; 2 vol. in-fol. 2e édition. C'est la seconde édition de cet ouvrage, qui n'a été tirée, comme le dit Wille, qu'à trente exemplaires. Le Cabinet des estampes de Paris possède les dessins originaux de Pietro-Sante Bartoli, dont le comte de Caylus lui a fait présent en 1764, et on lit sur le premier feuillet cette note qu'il nous a semblé curieux de reproduire ici : « Desseins originaux, par Pietro-Sante Bartoli, de peintures antiques trouvées à Rome, lesquels M. le comte de Caylus a acquis, fait graver, et fait casser les planches après le tirage de trente exemplaires, dont l'un a été donné par lui à la Bibliothèque royale, et les desseins au Cabinet des estampes du roy en 1764. Le discours préliminaire est de M. le comte de Caylus ; l'explication des desseins par M. Mariette, celle du pavé en mosaïque par M. l'abbé Barthélemy. Cette rare et magnifique édition a coûté plus de douze mille francs à M. le comte de Caylus, non compris les frais de l'enluminure de chaque exemplaire, faite sous ses yeux, dont il avait fixé le prix à trois cents livres, qui ont été payées par ceux à qui cet illustre bienfaiteur des lettres et des arts a fait présent de ce livre. »

j'ay mis dans ma lettre une estampe de Rembrandt, très-rare, que je lui envoye. Je lui promets aussi de lui trouver le grand Coppenol du même maître.

Le 14. J'allai voir M. le chevalier de Damery, comme il m'arrive souvent. J'ay vu chez lui un dessein de M. Casanova, représentant une bataille très-fièrement faite, et très-grand pour étendue. C'est le plus considérable que j'aye vu de lui et en même temps le plus beau. Il l'a fait pour être le pendant d'une aussi grande bataille, par M. Carle Vanloo, que M. Beauvarlet grave. M. le chevalier Damery a fait présent à mon fils aîné de trois académies, dont une par M. Deshayes, fièrement dessinée; les autres sont de M. Natoire, dont une de femme.

Le 21. Répondu à M. Winckler, actuellement à Hambourg. Je lui dis que sa caisse est partie avec ses tableaux, desseins et estampes, et que ses estampes sont mêlées avec celles de M. Wolckmann pour le même objet.

Le 22. Répondu à M. de Bissing, contrôleur de chancellerie de l'empire. Je lui dis que j'attends avec impatience les nouveaux tableaux de M. Brandt, et je le prie de dire à M. Brandt de m'envoyer six exemplaires de ses gravures à l'eau-forte, de les payer de mon argent, comme aussi les desseins que M. Brandt doit faire pour moi.

Le 23. Répondu à M. Vächter, secrétaire de M. le comte de Kaunitz, à Vienne. Je lui dis que j'ai reçu l'argent de M. Fournereau, son receveur de rentes; que j'ai mis à part ce qu'il destine à M. Schmuzer.

Le 28. Répondu à M. Schmidt, à Pétersbourg. Je l'exhorte de m'envoyer les épreuves du portrait de l'impératrice de Russie, morte depuis peu, avec et avant la lettre, etc.

Le . M. le baron de Palm m'est venu voir pour faire connoissance avec moi. Il est frère d'un des conseillers d'État du margrave de Bade-Durlach, que j'ay connu icy il y a plusieurs années.

Le 29. Répondu à M. Usteri, à Zurich. Je lui apprends que j'ay fait remettre à M. Fremin toutes les curiosités que j'ay achetées pour lui, notamment les peintures antiques publiées par M. le comte de Caylus, et que M. Fremin lui enverra le tout.

Le 30. J'allai à la vente de M. de Gagni[1], où j'ay poussé un tableau de Terburg, représentant trois femmes, jusqu'à trois mille trois cents livres; il fut adjugé à M. Eberts, banquier allemand, à trois mille six cents livres.

AVRIL 1762.

Le 2. Répondu à M. Strecker, peintre du prince héréditaire de Hesse. Je lui mande que j'ay fait partir ses estampes à l'adresse de M. Eberts, à Strasbourg, qui les lui enverra.

[1] Catalogue raisonné des tableaux, porcelaines, bijoux et autres effets du cabinet de feu M. Gaillard de Gagny, receveur général des finances de Grenoble, par Pierre Remy. Paris, 1762; in-12. Voici la description de ce tableau de Terburg, catalogué sous le n° 15 : « Un tableau peint sur toile, de 28 pouces et demi de haut sur 23 pouces de large. Trois femmes font le sujet. Une est assise, écrivant une lettre sur une table couverte d'un tapis de velours de couleur pourpre; elle a sur la tête une coëffe blanche, nouée sous le menton, et une noire par-dessus. La seconde a ses deux mains appuyées sur le dos de la chaise; son attitude penchée et son air de tête donnent bien à connoître qu'elle ne veut pas ignorer le contenu de la lettre. La troisième est debout proche la table; elle est coiffée en cheveux et la gorge découverte; le corps et les manches de son habillement sont de satin cramoisi, et la jupe aussi de satin, mais blanc, garnie de broderie d'or; elle tient négligemment son mantelet. Un petit chien blanc est sur un tabouret. »

Le 4. Répondu à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui dis que j'ay reçu les quatre-vingt-deux livres qu'il m'a fait remettre de la part de M. Jandt. Je le prie aussi de recevoir et faire partir la petite boëte, avec le rouleau d'estampes pour Bouxwiller.

Le 12. Répondu à M. Dietrich, peintre de la cour de Saxe. Je lui dis que je suis on ne peut pas plus content de ce qu'il me marque, qu'il m'enverroit, aussitôt cette réponse reçue, la caisse avec les tableaux. Je lui dis aussi de prendre de ma part de l'argent chez M. Resler.

Le 22. Répondu à M. Weiss, receveur de la *steur* du cercle de Leipzig. Je lui mande que les estampes qu'il a désirées sont une partie déjà chez MM. Papelier et Eberts, qui me les ont payées sur la lettre incluse dans la sienne. L'autre partie, qui passera par Lyon, est encore en gros rouleau chez moi. Je le remercie aussi des livres qu'il m'a envoyés et dont les *Omazonen lieder* sont charmantes.

Le 23. Écrit à M. le chevalier Mengs, à Madrid. Je lui fais compliment sur ce que le roi d'Espagne l'a fait venir pour être son premier peintre. Je lui mande en même temps que ma lettre est accompagnée d'une boëte de pastels dont je lui fait présent.

MAY 1762.

Le 12. J'ay remis l'impression du portrait de M. le comte d'Esterhasi, gravé par Schmidt[1], à M. de Piller, pour être envoyé à Vienne.

[1] Catalogue raisonné de l'œuvre de Georges-Frédéric Schmidt, graveur du roi de Prusse. Londres, 1789; in-8° de 124 pages. L'auteur de ce livre est A. Craven. Le portrait du prince Esterhasi est catalogué sous le n° 78.

Le 14. Répondu à Monseigneur l'évêque de Callinique, à Mâcon. Je lui dis que ses estampes, que M. de la Rolle devoit emporter, pouvoient rester icy jusqu'à ce que les marines eussent paru pour faire un même rouleau.

Répondu à M. Winckelmann, à Rome. Je lui mande que j'ay seulement vu sa dissertation sur l'architecture, qu'il a faite en allemand et qu'elle avoit été remise dès l'hiver passé de sa part à M. l'abbé Arnault, auteur du *Journal étranger*, etc.; que l'ouvrage de M. le chevalier Mengs a paru depuis peu à Zurich.

Le 15. M'est venu voir un peintre établi à Metz, nommé M. Kaufmann. Il m'a dit qu'il peignoit le portrait. Je ne connois pas son mérite. Il court les provinces; il est bel homme.

Le 16. Vint chez moi M. Wolckmann, le jeune, frère de M. Wolckmann, docteur en droit à Hambourg et mon ami. Quoique je n'eusse jamais vu le nouvel arrivé, je le connus d'abord; sans lui laisser le temps de me dire son nom, je lui dis : « Vous êtes M. Wolckmann, frère de mon ami. » Il fut fort surpris de cela avec raison. Il me remit une lettre de monsieur son frère. Il vient d'Angleterre et me paroît fort aimable.

Le 18. Répondu à M. Gessner, fameux auteur allemand et imprimeur-libraire à Zurich. Il m'avoit écrit, tant pour faire connoissance avec moi que par rapport à un jeune graveur de sa ville qui a perdu son temps et son argent à Augsbourg et qui désireroit venir à Paris. J'ay donné sur cet article les meilleurs conseils que je pouvois. Le reste de ma réponse n'est que compliments et éloges mérités pour l'auteur du poëme la *Mort d'Abel*.

Le 19. Je me levai de grand matin et je courus dessiner un paysage tout seul derrière l'Arsenal. A onze heures j'étois de retour.

Le 26. M. de Longueil m'apporta la première eauforte des deux planches qu'il grave pour moi, d'après deux marines de Metay, et qui est très-jolie. Je lui ay donné le même jour trois cents livres, qui est le premier à-compte sur cet ouvrage. Je suis convenu avec lui à raison de mille livres pour les deux planches.

M. de Lebzeltern, secrétaire d'ambassade de Leurs Majestés Impériales, qui passe icy pour aller en cette qualité à la cour de Madrid, me vint voir; nous liâmes connoissance et amitié pour ainsi dire sur-le-champ.

JUIN 1762.

Le 1er. M. de Lebzeltern, secrétaire de l'ambassade impériale à la cour de Madrid, étant arrivé de Vienne, me vint voir accompagné de M. de Rocka, mon ancien ami, m'apportant des lettres de mon ami Wächter, secrétaire du comte de Kaunitz, chancellier de cour et d'État de l'impératrice-reine.

M. de Piller, secrétaire de M. le comte de Staremberg, m'a payé, contre mes quittances, les pensions de trois mois pour mes élèves, MM. Gregori et Vangelisti, d'avance.

Le 2. J'ay retouché pour la seconde fois les épreuves des deux paysages que M. Zingg me grave d'après M. Schütz pour moi.

Le 7. J'ay donné une lettre de recommandation pour M. le chevalier Mengs, premier peintre du roi catholique

à Madrid, à M. Lebzeltern, secrétaire d'ambassade de la cour impériale, qui va en Espagne.

J'ay acheté un tableau peint par G. Metzu, qui est très-beau. C'est une cuisinière assise, les mains jointes comme faisant ses prières. Il y a beaucoup d'ustensiles de cuisine par terre, le tout est admirable. Je compte graver ce bon tableau; il le mérite, il m'a coûté cher.

Le 8. Répondu à M. Gottfried Winckler, actuellement chez M. Christian Dietrich, Borgeest, à Hambourg. Je lui mande que j'ay déjà acheté pour lui cinq tableaux, entre autres un Bega et un Teniers, celui-cy avec deux figures; que je continuerai à acheter des desseins et tableaux, comme aussi des estampes. Je lui dis aussi qu'il aura les *Fables de la Fontaine*, et lui demande si son Terburg est beau. Je lui dois le petit portrait de Voltaire.

Répondu à M. J.-C. Dietsch, peintre à Nuremberg. Je le fais en même temps souvenir du chardon que mademoiselle sa sœur doit peindre pour moi, et je consens au marché qu'il m'a proposé pour deux paysages de sa main. Je le prie aussi de s'informer auprès de MM. Merckel et Mertz s'ils ont reçu deux caisses de Dresde pour moi.

J'allai pendant huit jours à une vente de desseins d'Italie délaissés par M. Manglard[1], qui a toujours demeuré

[1] Catalogue d'une collection de desseins, tableaux et estampes du cabinet de feu M. Manglard, peintre de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, par les sieurs Helle et Remy. Paris, 1782; in-12. A la suite de l'exemplaire de ce catalogue qui se trouve à la Bibliothèque impériale, on lit la note manuscrite suivante, écrite de la main de Helle lui-même : « Si cette collection de desseins de M. Manglard n'avoit pas été visitée à Rome par M. Natoire, qui en a choisi ce qu'il a voulu, il nous seroit parvenu plusieurs belles pièces qui auroient rendu cet assemblage plus recommandable; cependant il faut convenir qu'il y avoit de très-beaux desseins, dont les amateurs ont sceu faire distinction par les prix où ils les ont portés.

« Les tableaux n'ont pu se vendre, ny en ayant pas d'assez précieux pour

à Rome. J'en ay acheté plusieurs, entre autres un très-beau dessein de Carle Maratte. Après j'ay acheté dans la vente de M. de Chauvelin [1] deux volumes d'estampes d'après des tableaux de la galerie impériale, par Prenner, *zwey und dreissig Livers zwen* [2]. *Idem*, l'œuvre de Crozat, en deux volumes, grand papier, épreuves magnifiques. *zwey hundert und dreissig Livers zehn Sols* [3].

Le 23. Reçu deux caisses avec des tableaux de M. Dietrich, au nombre de huit. Deux étoient pour M. Mariette, un grand avec des *Nymphes* pour moi, de même qu'une pièce charmante dans le goût d'Ostade, représentant un *Concert de paysans devant une porte*. Je me propose de graver celui-cy. J'ay fait payer ces tableaux par M. Resler, avant leur départ de Dresde.

Répondu à M. Dietrich. Je le remercie de m'avoir bien servi. Je lui dis que j'attends les autres avec impatience, surtout son portrait qu'il m'a promis de son propre mouvement; en outre, que j'ay acheté pour lui le *Grand*

attirer les curieux du premier ordre, la plus grande partie de ces tableaux étant de M. Manglard, de ses derniers temps. L'on auroit bien fait de les vendre en Italie, où l'on fait une plus grande distinction que dans ce païs-cy.

« Les autres articles qui ne sont point détaillés dans ce catalogue, compris sous divers numéros, appartenoient à différentes personnes, et dont M. Remy avoit la plus grosse partie. Il a profité de cette occasion pour vendre ce qui lui restoit des desseins qu'il avoit eus de M. Brochand, dont la plus grande partie étoit accommodée de la dernière propreté. Il en a joint plusieurs autres qui lui restoient des acquisitions que nous avions faites en Hollande, et que nous nous sommes partagées. »

[1] La vente des tableaux se fit le 21 juin, et le catalogue parut sous ce titre : Catalogue des tableaux, estampes en livres et en feuilles, cartes manuscrites et gravées, montées à gorges et rouleaux, du cabinet de feu messire Germain-Louis Chauvelin, ministre d'État, commandeur des ordres du roi et ancien garde des sceaux de France, dont la vente se fera le lundi 21 juin et jours suivans, trois heures de relevée, en son hôtel, rue de Varennes, faubourg Saint-Germain, près la rue Hillerin-Bertin; par les sieurs Pierre Remy et Benoît Audran. Paris, 1762; in-12 de 16 pages.

[2] Trente livres deux sols.

[3] Deux cent trente livres dix sols.

Coppenol par Rembrandt, les manières de crayon, etc.

23 au 24. La nuit qui précède la saint Jean, qui est ma fête, sur les deux heures et un quart, il y eut devant notre maison une symphonie charmante qui dura du temps, et, lorsqu'elle finit, un quelqu'un cria : « C'est pour avoir l'honneur de saluer M. Jean-Georges Wille ! » Et le tout disparut.

Le 24. M. Als, peintre du roi de Danemark, m'apporta mon portrait qu'il a fait[1], qui est bien tant pour la ressemblance que pour le reste.

Le 26. J'allai à l'assemblée de l'Académie. M. Restout, directeur, fut continué dans la même dignité, et M. Adam fut reçu. Son morceau de sculpture en marbre est de toute beauté. C'est un Prométhée attaché au rocher, à qui l'aigle déchire les entrailles.

M. Fagel, fils du grand pensionnaire de Hollande, m'est venu voir. Il est amateur.

M. Wolckmann dîna la première fois chez nous, avec M. de Longueil, graveur, et mon ancien élève.

Le 27. Répondu à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui mande que les tableaux qu'il m'a expédiés sont arrivés chez moi.

JUILLET 1762.

Le 10. J'ay fait remettre un rouleau de douze estampes de la *Liseuse* à M. Eberts, pour être envoyé à M. Usteri, à Zurich, à qui j'ay fait la dédicace en qualité d'ami.

Le 16. J'ay mis au jour la *Liseuse*[2] que j'ay gravée d'a-

[1] Est-ce le portrait gravé par J.-F. Bause, au bas duquel on lit : *Halm delin.?* Dans ce cas, il ressemblerait singulièrement au portrait de Wille peint par J.-B. Greuze.

[2] Leblanc. Cat. de l'œuvre de Wille, n° 62.

près G. Douw. C'est le pendant à la *Dévideuse* que j'ay faite il y a plusieurs années. Plus de trois cents épreuves ont été distribuées le même jour.

J'ay fait paroître deux petits paysages que M. Zingg m'a gravés d'après deux petits tableaux peints par M. Schütz, à Francfort, qui m'appartiennent. M. Zingg les a dédiés à ce peintre.

Le 18. Écrit à M. Brandt, à Vienne. Je me plains de ce qu'il ne m'envoye pas encore les tableaux qu'il a commencés pour moi depuis si longtemps. Je lui dis aussi qu'il doit recevoir des épreuves des *Vues d'Autriche* et une *Liseuse*.

Écrit à M. de Bissing. Je le prie de presser M. Brandt, par rapport à mes tableaux, et je l'instruis qu'il recevra les deux *vues d'Autriche* et une *Liseuse*, le tout envoyé à M. Wächter.

J'ay écrit une lettre à M. J. M. Usteri, négociant à Zurich. Je lui donne avis qu'il doit recevoir douze pièces de la *Liseuse* que je lui ay dédiée.

Le 22. Ce jour, M. le baron de Palm, M. Wolckmann de Hambourg, M. Casanova d'Amsterdam, et mon ami M. Huber, s'étoient rendus chez moi, pour que je les menasse voir l'Académie royale et le cabinet de M. de la Live [1]. C'est ce que je fis. M. Wolckmann se trouva mal chez M. de la Live; nous fûmes obligés de le faire ramener chez lui, rue Dauphine.

J'ay remis deux petits tableaux de M. Dietrich à M. de Livry.

[1] La collection de Lalive se composait presque exclusivement d'objets d'art français. Cet amateur fit imprimer en 1764 le catalogue de sa collection, à l'usage des personnes qu'il admettait à la visiter. Ce catalogue, imprimé avec luxe, parut in-4°, orné du portrait du collecteur et d'une allégorie sur la peinture gravée par Lalive de Jully lui-même.

Le 23. Messieurs Simon et M. Prinze, de Hambourg, et M. Lemke, de Lubeck, me sont venus voir. Ils viennent d'Angleterre.

Le 25. Écrit à M. Wächter, à Vienne. Je lui donne avis que j'ay retiré les deux exemplaires des Ports de mer de la seconde souscription et que je les remettrai roulés à M. de Rocka, chez M. l'ambassadeur. Il y a dans le même rouleau deux exemplaires des Vues d'Autriche, pour M. Brandt et deux vues du Mein, d'après M. Schütz, qui sont pour M. Wächter. Je le prie de presser M. Brandt par rapport à mes tableaux.

Le 28. On amena chez moi un jeune homme d'Orléans, que son père me proposa pour élève; mais comme il étoit sourd et muet, je n'ay pu m'en charger.

Me vint voir M. de Boissieu [1], de Lyon, arrivé hier à Paris. Il est de bonne famille, et, comme il a un amour prodigieux pour la peinture, il m'avoit écrit plusieurs fois pour avoir de mes conseils. Sa mère a enfin consenti pour le voyage de Paris. Il étoit ravi de me trouver, et moi charmé de voir un jeune homme qui paroît avoir de la confiance en moi.

AOUST 1762.

Le 1er. M'est venu voir un jeune homme nommé M. Pfeniger, de Zurich. Il est graveur; mais, comme je n'ay

[1] Il parut sur Boissieu plusieurs notices, et aucune, à notre connaissance, ne parle de Wille comme l'ayant fait entrer dans la carrière. Ces notices ont pour titre: *Hommage rendu à la mémoire de M. Jean-Jacques de Boissieu par le conseil du Conservatoire des arts de Lyon dans la séance du 9 mars* 1810, in-8° de vingt-huit pages; et *Éloge historique de M. J.-J. de Boissieu*, par Dugas-Montbel, lu à la séance publique de l'Académie de Lyon le 28 août 1810; in-8° de cinquante-cinq pages.

rien vu de ses ouvrages, je ne peux juger de ses talents. Il m'a apporté une lettre de M. Gessner, auteur de la *Mort d'Abel*, qui m'a fait beaucoup de plaisir. Ce jeune homme, qui devoit entrer chez moi, est aujourd'hui chez M. de Mechel, ci-devant mon élève.

Répondu à M Gessner. Je le remercie de ses œuvres, nouvelle édition dédiée à la reine d'Angleterre, qu'il m'a envoyées en présent. Je lui dis aussi qu'il recevra avec les estampes, Ports de mer, de M. Usteri, la *Liseuse* dont je lui fait présent.

Répondu à M. Mertz, négociant à Nuremberg. Je l'instruis que j'ay fait remettre ses vingt-six estampes à MM. Papelier et Eberts et que je lui fais présent d'une *Liseuse* et d'un *Physicien*. Je le prie d'avoir soin des choses qui viendront de Dresde à son adresse pour moi.

Répondu à M. Fuessli, à Zurich. Je le remercie du livre de M. le chevalier Mengs, sur la peinture, qu'il a fait imprimer, et je lui mande que M. Usteri a ordre de lui remettre de ma part une *Liseuse* que j'ay nouvellement mise au jour.

Le 2. Écrit à M. l'évêque de Callinique. Je lui mande que j'ay fait mettre à la diligence, ce jour, un rouleau d'estampes pour lui avec les ports de mer.

J'ay acheté aujourd'hui un couvert d'argent pour faire présent à M. Zingg.

Le 7. M. Friess, de Dantzig, m'est venu voir. C'est un jeune voyageur; il vient de Londres.

Mon fils aîné, Pierre-Alexandre, a tenu sur les fonds de baptême, à Saint-André-des-Arcs, le fils de M. Huber, maître de langue allemande; sa marraine étoit mademoiselle Gaillard, fille de M. Gaillard, graveur. L'enfant a eu les noms de Louis-Alexandre.

Le 8. Répondu sur deux lettres de M. Weiss, receveur de la *steur* du cercle de Leipsig. Je lui marque mon étonnement de ce que les estampes qui sont passées à Lyon ne sont pas encore arrivées chez lui. Je le prie de souscrire pour les trois exemplaires des œuvres de madame Karsch dans la première classe.

Répondu à M. Winckler, chez M. Christian Dietrich, Borgeest, à Hambourg. Je lui mande que j'ay encore acheté deux petits Pœlemburg pour lui, et que la moitié des desseins qui sont icy pour lui est italienne. Je lui ay donné une liste de six ducats que j'ay et le prie de m'en procurer quelques-uns.

Le 11. M. Sertz, jeune et aimable voyageur de Nuremberg, m'est venu voir. Il vient d'Angleterre.

Le 13. J'ay expédié une caisse à M. Wolckmann, à Hambourg. Elle est adressée à M. Eberts, à Strasbourg, qui doit l'envoyer à M. de Franck, à Francfort.

Le 14. M. de Casanova, peintre de batailles, agréé à l'Académie royale l'année passée, m'a fait deux tableaux pendants, qui furent portés par lui chez M. le chevalier Damery, qui nous avoit invité à dîner, où se trouvèrent aussi MM. Aved[1] et de Marcenay. Après le repas, M. de Casanova vint avec moi, avec les tableaux, au logis, où je le payai. De là, nous allâmes chez lui, où les trois autres messieurs s'étoient déjà rendus, et nous restâmes jusqu'à la nuit. Les tableaux en question sont fort beaux. L'un représente un camp de hussards, et l'autre une bataille de hussards contre de la cavalerie; sur le devant il y a des gabions et une pièce d'artillerie.

[1] Aved était l'ami de Jean-Baptiste Rousseau, et souvent il est question de cet artiste dans les œuvres du poëte.

Le 15. Répondu à M. le docteur Wolckmann. Je lui donne avis que la caisse avec ses estampes que j'ay achetées, et les livres que M. son frère m'a remis, est partie le 13. J'ay cependant oublié les *Arts et métiers* qui paroissent chez Dessaint et Saillant.

J'ay donné avis à M. Eberts, à Strasbourg, du départ de la susdite caisse. Je lui dis aussi que, comme le pauvre M. Jundt est mort, je désirerois qu'il remît dix livres à ses parents ou héritiers, qui étoient entre mes mains appartenant à M. Jundt. Je lui mande en outre que je ferai remettre demain les trois estampes, deux de M. de Boullongne et une de M. d'Erlach, à MM. Papelier et Eberts pour lui être envoyées selon sa demande. J'ajoute pour lui une *Liseuse* en présent.

Le 22. Répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je lui dis que les estampes dont je lui fais présent, au nombre de cent soixante-cinq pièces, sont parties avec le coche de Strasbourg, le 21. Ils sont roulés et dans une petite caisse. Le Grand Coppenol de Rembrandt en fait partie, comme aussi les quatre ports de Vernet, qui ont paru depuis peu, et les sept œuvres de miséricorde de Bourdon. Il y a beaucoup de manière de crayon. M. Mariette a ajouté une Fuite en Égypte, le Petit Coppenol. Je lui mande aussi qu'il a bien fait de prendre de nouveau deux cent deux rixthalers neuf gr. sur mon compte chez M. Resler; que j'attends avec impatience son portrait, de même que les quatre tableaux dont il a fait mention. Dans ma lettre il y a une lettre de M. Mariette avec la traduction que j'ay faite, car M. Dietrich ne sçait pas le françois.

Répondu à M. Resler. Je lui dis que ses marchandises sont parties le 21.

Et avis des deux caisses à M. Eberts, à Strasbourg.

Le 26. M. Sertz, de Nuremberg, a pris congé de moi.

Le 27. M. Rotanzi, marchand d'estampes, a pris congé de moi ; il s'est chargé d'une lettre que j'ay écrite à M. Ridinger, à Augsbourg, en réponse, comme aussi de la *France littéraire* pour le médecin.

Le 29. Écrit à M de Livry. Je lui dis être extrêmement fâché de ce que je ne me suis trouvé hier au logis, lorsqu'il m'est venu voir. J'étois à l'assemblée de l'Académie royale, pour le jugement des prix des jeunes peintres et sculpteurs qui ont concouru. M. S. Quentin a remporté le premier prix de peinture, et M. Boisot, fils du peintre de ce nom, celui de la sculpture. J'ay envoyé un petit dessein de moi à M. de Livry.

Répondu sur trois lettres de M. Strecker. Je lui parle du départ de ses estampes pour Strasbourg.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, par rapport aux estampes, pinceaux et mines de plomb de M. Strecker que je lui envoye.

M. le chevalier Damery m'a fait remettre deux beaux tableaux, l'un, comme je crois, de Terburg, l'autre de Netscher. Ce sont deux femmes, demi-figure, dont chacune boit dans un verre. M. Chevillet doit les graver pour moi.

Répondu sur deux lettres de M. Usteri, à Zurich. Je lui dis que ses deux rouleaux d'estampes ont été remis à M. Fremin. J'ay ajouté au dernier douze *Liseuse* qu'il m'avoit demandées.

SEPTEMBRE 1762.

Le 11. M. Papelier, étant parti pour Strasbourg, s'est chargé d'un rouleau d'estampes pour M. Strecker, d'une lettre pour celui-cy et d'une pour M. Eberts.

Le 14. Répondu à mon ancien ami, M. Wasserschleben, conseiller d'État du roi de Danemark. Je lui dis que la caisse avec ses estampes et livres est partie le 10; que MM. Papelier et Eberts m'ont donné mes déboursés contre double quittance. Je lui ay fait présent de mes derniers ouvrages : M. de Marigny, le *petit Physicien*, la *Liseuse*, etc.

Le 15. Répondu à M. l'abbé de Grimaldi, grand vicaire de l'archevêché de Rouen, à l'archevêché. Je lui donne avis que les estampes qu'il a désirées ont été remises, comme il l'a souhaité, à M. Aliamet, une *Liseuse* et une avant la lettre, première et deuxième Vues d'Autriche, et première et deuxième Vues du Mein, avec et avant la lettre; en tout dix pièces.

Écrit à M. Descamps, à Rouen, pour l'avertir que M. de Grimaldi lui fera remettre un M. de Marigny, un *Petit Physicien* et une *Liseuse* dont je lui fais présent en qualité d'ancien ami.

Le 20. Répondu à M. Dietrich; comme il m'avoit demandé conseil sur le sujet qui doit faire le pendant du *Violoneur*, j'ay fait un petit croquis représentant une mort aux rats, ou empoisonneur de rats qui est sur une feuille de ma lettre.

Le 22. Répondu à M. Wirsing, à Nuremberg. Je lui dis que son rouleau d'estampes qu'il m'a chargé de lui acheter doit partir le 24, par le coche de Strasbourg.

Le 25. J'ay contremandé (par une lettre que j'ay mise dans celle de M. Wirsing, qui étoit encore icy ce jour-là) la Mort aux rats, comme sujet trop dégoûtant. Je prie M. Dietrich de faire plutôt des femmes qui chantent devant une maison, etc.

Écrit à M. Balechou[1], à Avignon. Je lui fais compliments sur ses *Baigneuses* qu'il a gravées d'après M. Vernet. Je lui demande quinze ou vingt épreuves, et une avant la lettre, s'il est possible, et qu'il tire pour le payement une lettre de change sur moi.

Avis à M. Eberts, à Strasbourg, que le rouleau pour M. Wirsing, dont il est parlé au 22 de ce mois, est parti le 24 à son adresse. Je le prie de l'expédier pour Nuremberg.

M. Baader, jeune peintre allemand, étant arrivé à Paris, m'est venu voir. Il m'a dit avoir été à Rome dans l'école du chevalier Mengs.

OCTOBRE 1762.

Le 2. Reçu deux petits tableaux en présent de M. Fiedler, peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt. Ils sont par M. Seekaz, mais de ses ouvrages, pièces de nuit, ordinaires.

Le 3. M'est venu voir le R. P. David, confesseur de la princesse Christine de Saxe, sœur de madame la Dauphine. Il étoit habillé en abbé, pour raison. Il est peintre et amateur, grand ami de M. Dietrich, à Dresde, de qui il m'a apporté une lettre.

Le 4. Écrit à M. Strecker. Je le prie d'envoyer quatre louis d'or de mon argent qu'il a, à M. Seekaz, à Darmstadt, et d'ajouter quatre livres destinées à faire faire une petite caisse pour mettre les deux petits tableaux que M. Seekaz fait pour moi[2].

[1] Jean-Joseph Balechou, né à Arles en 1715, mort à Avignon en 1764. Il était élève de Michel et de Lépicié.

[2] Ici Wille a oublié de mentionner la réception d'une réponse de Bale-

Le 18. M. Pierre Als, peintre du roi de Danemark, prit congé de moi pour s'en retourner à Copenhague par la Hollande. C'étoit un galant homme que nous aimions beaucoup dans ma maison. Il a peint mon portrait pendant son séjour à Paris. Il m'avoit laissé le soin d'envoyer une de ses caisses à Hambourg par l'Allemagne; c'est ce que j'ay fait.

Le 19. Répondu à M. Fiedler, peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt. Je le remercie des deux petits tableaux faits par M. Seekatz, qu'il m'a envoyés en présent.

chou, que nous communique M. de Montaiglon; nous la publions en entier.

« Monsieur et cher confrère,

« Vous êtes bien obligeant de me faire des éloges; je comprends que je ne les dois qu'à votre complaisance, puisque je me reconnois bien loin de les mériter.

« L'estampe dont vous me demandez une douzaine d'épreuves a été faite d'après un tableau au premier coup, et assez incorrect, ce que je ne dis qu'à vous, qui, plein de connoissance autant que de talent, pouvez mieux que personne apercevoir les défauts pour lesquels je réclame votre indulgence.

« Telle qu'elle peut être, je vous en feray parvenir le nombre que vous me demandez; je l'imprime actuellement, et les épreuves, à ce qu'il me paroît, sont plus passables que celle que vous avez vue. A l'égard de la Sainte, je la regarde sans ressource, du moins je n'ay pas encore cherché le moyen de redresser le cuivre, qui, se trouvant mince, par une chute sur l'angle du gril de fer qui sert à tamponner, se bossella tellement, qu'il me faudroit bien du soin pour gagner les défauts; joint à l'écorchure qui s'y fit en voulant le retenir lors de sa chute, il se trouve bien maltraité. Ma philosophie, accoutumée à des événements désagréables, ne s'en alarme plus, et va d'ailleurs son train : voilà, monsieur et cher confrère, ce que je puis vous dire sur cette estampe.

« J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaite estime,

« Monsieur et cher confrère,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Balechou. »

D'Avignon, ce 10 octobre 1762.

Monsieur, J.-G. Wille, graveur du roy et de son Académie royale de peinture et de sculpture, quay des Augustins, Paris.

Je l'exhorte aussi de presser M. Seckatz à finir les deux qu'il a commencés pour moi.

Écrit à M. Seckatz pour le prier de finir incessamment mes deux tableaux qu'il a commencés pour moi, et à l'avertir que M. Strecker, peintre du prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, a ordre de les lui payer.

Le 22. Répondu à M. Samhammer, peintre du prince de Nassau-Saarbruch, qui concerne la même affaire, et des remercîments par rapport à l'envoi qu'il m'a fait des tableaux cy-dessus mentionnés.

Le 23. Répondu à M. Weiss, receveur de la *steur* du cercle de Leipzig et un des bons poëtes allemands. Je lui dis que son rouleau, mis dans une caisse, est parti le même jour pour Strasbourg, à M. Eberts, à qui j'ay écrit pour qu'il la fasse partir aussitôt à l'adresse du libraire Brönner, à Francfort, comme il l'avoit désiré.

J'ay acheté deux petits desseins de M. Weirotter, qui sont très-jolis, représentant des baraques singulières.

NOVEMBRE 1762.

Le 14. M. Azer, graveur de médailles, pensionnaire du roi de Danemark, prit congé de moi. Il est parti pour l'Italie en compagnie de M. Wolf, aussi graveur, pensionnaire du même roi.

Le 15. Je suis sorti pour la première fois après une indisposition de près de trois semaines. C'étoit un mal de gorge, dont je fus incommodé, et la fièvre s'en étoit mêlée aux premiers jours, qui heureusement me quitta promptement.

M. Wolckmann, le jeune, étant de retour des provinces méridionales du royaume, me vint voir aussitôt. Je remis deux lettres le même jour à cet ami, que j'avois reçues pour lui de M. son frère, à Hambourg.

Voilà, Dieu soit loué! mes deux fils tout à fait rétablis de la petite vérole qu'ils ont eue. Le plus jeune, Louis-Frédéric, devint malade à la promenade des Tuileries, la veille de la Saint-Louis. Sa mère fut obligée de le faire ramener au logis, et, deux jours après, la petite vérole étoit tout à fait déclarée. L'aîné, Pierre-Alexandre, âgé de plus de quatorze ans, fut attaqué de la même maladie, à peu près un mois après (la fête de saint Matthieu), quoiqu'il n'eût eu aucune communication avec son frère, et il fut plus maltraité par cette maladie que Louis-Frédéric, qui n'avoit pas encore les quatre ans bien accomplis. Mais il n'est arrivé aucun accident ni à l'un ni à l'autre.

J'ay reçu une lettre extrêmement civile de M. Reimer, conseiller du roi de Prusse, secrétaire des guerres et de la chambre des domaines. Cette lettre étoit accompagnée de la Vie de Lucas Cranach, peintre allemand, célèbre du temps de Charles-Quint, et que M. Reimer[1] a composée et fait imprimer l'année passée. J'ay lu cette dissertation historique avec plaisir. Il indique beaucoup d'endroits où les ouvrages de ce maître, un des restaurateurs de la peinture, sont conservés jusqu'à nos jours. Mais il est à regretter, comme fait l'auteur lui-même, qu'une grande partie de ses tableaux, comme aussi plusieurs d'Albert Durer, aient été la proie des flam-

[1] Cette note de Wille nous fait connaître l'auteur de cette notice sur Lucas de Cranach, qui parut anonyme sous ce titre : *Abhandlung über das Leben und die Kunstwerke des berümhten deutschen Malers L. Cranach.* Hamb. et Leipz., 1761; in-8°.

mes, lorsque, dans cette guerre, les ennemis bombardèrent Wittemberg, en Saxe, et que l'église du château où ils étoient conservés fut réduite en cendres. C'est M. Coquereau, avocat au parlement, qui, passant dernièrement par Aurich, demeure de M. Reimer, s'étoit chargé de la lettre et du volume, et qui m'a remis l'un et l'autre. J'ay même chargé aujourd'hui mon ami, M. Huber, de faire un extrait de la vie de Cranach pour le journal étranger. M. Reimer, qui m'étoit inconnu avant ce jour, est amateur et possède un cabinet de tableaux, etc.

Le 19. M. Krause, peintre saxon, m'ayant apporté un petit tableau de trois figures, que je lui avois commandé et qui est fort joli, en a été payé, et même je lui ai donné un louis d'or plus que je ne lui avois promis, dont il fut fort content. La principale figure est une mère qui donne de la soupe à manger à son enfant, qui est devant elle appuyé sur ses genoux. Au delà de la table, il y a un homme qui veut verser à boire.

Aborda chez moi, vers le soir, M. Schmuzer, graveur de Vienne. Il m'apporta sept ou huit lettres de recommandation, tant de personnes qui me sont connues que d'inconnues pour moi. Il me fit en entrant bien des révérences gothiques, me voulant baiser le bas de ma robe de chambre, me nommant tantôt Votre Excellence, tantôt *Ihre Gnaden* (monseigneur). J'étois honteux de toutes ses civilités. Il étoit accompagné d'un jeune peintre de Francfort qu'il avoit rencontré à Strasbourg, et qui m'apportoit aussi une lettre de recommandation de la part de M. Tischbein, peintre du landgrave de Hesse-Cassel, mon ancien ami : ce peintre me paroît un jeune homme fort découplé, il se nomme M. Krauss. Le graveur est un homme marié,

il a laissé sa femme et quatre enfans à Vienne. Il doit étudier une couple d'années sous moi. Il a été envoyé à Paris, pour cet effet, par le grand chancelier, comte de Kaunitz; même l'argent qu'il a annuellement à dépenser me sera délivré par ordre du grand chancelier, selon la lettre de celui-cy, et je lui en dois donner à proportion de ses besoins. Je lui ay même donné sur le champ deux cent quatre-vingt-dix-sept livres que j'avois pour cet effet chez moi, appartenant à M. Wächter, qui les lui avoit destinées d'avance. Du reste, il ne sera pas en pension chez moi. Il m'a conté que la *Dévideuse*, *Tricoteuse*, etc., qui se vendent trois livres chez moi, sont ordinairement vendues quinze liv. à Vienne; le *Petit Physicien* et la *Ménagère* sont vendues deux livres la pièce chez moi, mais treize livres dix sols à Vienne. Il m'a dit, en outre, que le comte de Kaunitz avoit acheté une épreuve du portrait du comte de Saint-Florentin, que j'ay gravé autrefois, et l'avoit payé sept louis d'or.

Le 22. J'ay reçu de M. Winckler, mon bon ami, une lettre qui contenoit six ducats d'or extrêmement conservés, et qu'il m'a prié d'accepter pour augmenter la collection que je fais de cette espèce de monnoie. L'un est au coin de Hesse-Cassel, deux différents au coin de la ville de Hambourg, et trois différents au coin de la Saxe. Cela m'a fait beaucoup de plaisir.

Le 24. Répondu à M. Reimer, conseiller du roi de Prusse et secrétaire de la chambre des guerres et domaines de ce monarque, pour le remercier de son histoire de la vie de l'ancien peintre allemand Cranach, qu'il a publiée en allemand, et dont mon ami, M. Huber, a déjà fait l'extrait pour être inséré dans le journal étranger. C'est M. Coquereau, avocat au parlement, qui s'est chargé

de cette réponse pour la faire partir avec ses lettres, étant venu exprès chez moi pour cet effet.

Le 26. Répondu à M. Winckler, à Hambourg. Je lui dis bien des remercîments pour les ducats, et aussi que je ferois partir, à la fin de cette semaine, toutes ses curiosités.

Le 28. Répondu à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui mande que M. Maelrondt m'a payé sur sa lettre de change les six louis; et je l'exhorte à m'envoyer aussitôt les deux caisses que M. de Mertz, de Nuremberg, m'a adressées le 9 novembre, comme aussi la lettre que celui-cy lui a fait parvenir et qui est de M. Dietrich.

J'avois dédié ma *Liseuse* à mon ami M. Usteri, à Zurich; cela l'a tant flatté, qu'il m'a envoyé en reconnaissance deux petits tableaux, extrêmement jolis, peints l'année passée par M. Schütz, de Francfort. Je suis aussi content des deux tableaux que je le suis de la façon d'agir de mon ami.

DÉCEMBRE 1762.

Le 4. J'ay expédié à l'adresse de M. Eberts, à Strasbourg, une caisse appartenant à M. Winckler, actuellement à Hambourg, chez M. Christian Dietrich, Borgeest; elle est remplie de curiosités. C'est le voiturier Dubocq qui en est chargé.

Le 7. Répondu à M. Wolckmann. Je lui dis que ces effets sont dans la caisse de M. Winckler.

Le 11. Répondu à M. Winckler. Je lui donne avis du départ de sa caisse.

Tous ces jours-cy j'ay assisté à la vente des effets de

feu M. Bourchardon [1]. J'ay acheté plusieurs volumes d'estampes, mais encore aucun dessein de sa main. Le tout n'est que contre-épreuves, dont je ne me soucie point et qui même sont trop chers.

Le 12. J'ay donné avis à M. Eberts, à Strasbourg, du départ de la caisse de M. Winckler, partie le 4 de ce mois à son adresse.

Répondu à M. Kreuchauf, à Hambourg. Je lui demande pardon de ma négligence ou oubli. Je lui dis qu'il y a trois estampes dans la caisse de M. Winckler pour lui, et que je lui achèterois toutes les nouvelles pièces qui sont dignes de l'être, selon qu'il l'avoit désiré.

Le 20. Écrit à M. Strecker, pour le prier de faire passer de ma part cent livres à M. Seckatz, à Darmstadt, et que j'ay reçu l'argent de sa part, par M. Eberts, de Strasbourg.

Répondu à M. Baléchou. Je lui dis qu'il a oublié de me dire quelle somme je dois remettre pour lui à M. Buldet, pour les vingt *Baigneuses*, que je dois recevoir de sa part.

Le 27. Répondu à M. Usteri, im Thal-egg, à Zurich. Je le remercie des deux jolis tableaux, par Schütz, qu'il m'a envoyés en présent. Je lui mande aussi que j'ay remis dix volumes d'estampes à M. Fremin pour lui être envoyés.

Répondu à M. Usteri, de Neuenhof, frère du précédent. La lettre n'est remplie que de choses indifférentes.

[1] Catalogue des tableaux, desseins, estampes, livres d'histoire, sciences et arts, modèles en cire et plâtre laissés après le décès de M. Bouchardon, sculpteur du roi, par François Basan; 1762. Il y a en tête une notice sur Bouchardon, et le catalogue ne se compose guère que de livres à figures et de quelques dessins de Bouchardon; le nombre des tableaux et des estampes y est très-restreint. Bouchardon est mort le 27 juillet 1762.

Les trois frères, princes de Schwarzenberg, m'ont fait l'honneur de me venir voir.

Le 28. Répondu à M. Wächter, secrétaire du comte de Kaunitz, qui m'avoit écrit au nom de son maître, pour me recommander M. Schmuzer, graveur de Vienne.

Répondu à M. de Mertz, négociant de Nuremberg. Je lui dis que mes caisses sont arrivées, que les deux derniers volumes de l'histoire de Puffendorf se vendent vingt-quatre livres.

Le 29. Répondu à M. Brandt, peintre à Vienne. Je le presse toujours pour les deux paysages qu'il a commencés pour moi.

J'ay assisté, ces jours passés, à une vente qui s'est faite chez M. Remy. J'y ay acheté plusieurs desseins.

JANVIER 1763.

M. le conseiller de la chancellerie de Hambourg, Schlütter, m'a apporté beaucoup de livres allemands, que M. Weiss lui a remis pour moi, à Leipzig.

M. Friess, de Dantzig, a pris congé de moi.

Le 22. M. Wolckmann le jeune, de Hambourg, a pris congé de moi. Il est parti pour voir les festes magnifiques du duc de Wirtemberg. De là il ira en Italie. Je l'ay chargé d'un rouleau d'estampes et de deux tabatières demandées par M. Strecker.

Écrit à M. Eberts.

Le 23. Écrit à M. Schütz, peintre à Francfort, pour le prier de ne pas faire les deux paysages que M. Zingg avoit commandés pour moi, que j'espérois pouvoir lui dire

de bouche, quelques jours, ce que je désirerois de sa main.

Répondu à M. Strecker en lui donnant avis que ses estampes et ses tabatières sont parties, par occasion, pour Strasbourg.

Écrit pour cela à M. Eberts le même jour.

Le 26. Répondu à M. Wirsing. Je lui dis que j'ay reçu l'argent, et qu'il me doit chercher des desseins et eaux-fortes de goût; qu'il auroit un Saint-Florentin.

Le 27. Répondu à M. Wolckmann, à Hambourg. Je lui dis que ses estampes sont parties avec les effets de M. son frère pour Rouen.

FÉVRIER 1765.

Le 2. Mademoiselle Clairon [1], accompagnée de M. Cochin, vint chez moi. Ils firent tous deux tout ce qui est possible pour m'engager à faire le portrait de cette fameuse actrice dans la grande planche que grave M. Cars, d'après M. Vanloo, où elle est représentée en Médée, et dont la tête a déjà été effacée quatre fois. Je me suis défendu longtemps, malgré les discours séduisants et les éloges de l'un et l'autre. La planche resta chez moi, mais le lendemain j'allai chez M. Cochin lui représenter qu'il m'étoit impossible de faire la tête, à cause de ma vue trop courte, pour pouvoir atteindre au haut de cette planche, et le résultat fut que je lui envoyai la planche au retour de chez moi.

[1] C'est Jacques Beauvarlet qui parvint enfin à graver la tête de mademoiselle Clairon, et il y réussit fort bien. Voici ce que l'on lit au bas de cette grande planche: *Hippolyte de la Tude Clairon, gravure donnée par le roy à mademoiselle Clairon, exécutée d'après le tableau original de M. Carle Vanloo, premier peintre du roy et chevalier de son ordre, par Laurent Cars et Jacques Beauvarlet, graveurs du roy.*

Le 25. Répondu à mon frère Jean Wille, *auf der Oberbibermühle zu Königsberg in Hessen ohnweit Giessen*[1].

Répondu à M. Resler, à Dresde. Je lui donne avis du départ des estampes que j'ay achetées pour son compte.

Répondu à M. G. Winckler, à Hambourg. Je lui dis avoir pris de l'argent chez MM. Papelier et Eberts, et qu'il doit recevoir quelques estampes dans la caisse que j'ay envoyée à M. Wolckmann.

Le 26. Répondu à M. Kreuchauf. Je lui donne aussi avis de ses estampes dans la même caisse. Je félicite l'un et l'autre sur la paix en Saxe, leur patrie commune.

Le 27. J'ay donné les premières épreuves d'une nouvelle planche que j'ay gravée sous le titre de *Jeune joueur d'instruments*, à M. Basan, qui désiroit beaucoup en faire partir. J'ay dédié cette estampe à M. de Mertz, négociant à Nuremberg, mon ami. Les premières huit épreuves sont cependant passées en Saxe.

M. Krause m'a livré un petit tableau qu'il m'a fait, qui ne me plaît cependant pas tout à fait.

MARS 1763.

Le 1er. J'ay mis au jour le *Jeune joueur d'instruments* que j'ay gravé d'après G. Schalken[2]. Je l'ay dédié à mon ami, M. de Mertz, négociant à Nuremberg, amateur des beaux-arts. Quelques jours après j'ay remis un rouleau à M. Riderer, banquier, rue Saint-Sauveur, contenant douze exemplaires pour être envoyés à M. de Mertz, avec

[1] « Répondu à mon frère Jean Wille, sur les *Oberbibermühle*, à Königsberg, en Hesse, non loin de Giessen.

[2] Leblanc. Catalogue de l'œuvre de J.-G. Wille, n° 57.

vingt-deux estampes pour M. Ditsch, peintre à Nuremberg, et un Comte de Saint-Florentin pour M. Wirsing, graveur, au même endroit.

Le 7. Écrit à M. de Mertz par rapport à cette dédicace, et à M. Ditsch à cause des estampes que je lui envoye.

Le 8. M. le baron de Berg, frère du général de Berg, qui a commandé les troupes légères de Russie à la fin de cette guerre, m'est venu voir; il arrive d'Italie. Il est aimable.

M. Weirotter, peintre allemand, qui grave d'une manière extrêmement spirituelle le paysage, me remit une suite de douze pièces qu'il a gravées et qu'il m'a dédiées. Ils sont très charmants, et m'ont fait plaisir.

Le 10. J'ay fait présent à mon ami, M. Huber, auteur de la traduction de la *Mort d'Abel*, d'un M. de Marigny tout encadré en bordure dorée, dont il a été fort flatté.

J'ay mis la main à ma planche, c'est-à-dire, j'ay commencé à graver au burin les *Musiciens ambulants* que je fais d'après M. Dietrich, après avoir gravé à l'eau-forte l'arbre et autre chose du fond.

Le 11. M. le Brun, marchand de tableaux, m'apporta le tableau que j'avois acheté de lui le dimanche précédent. C'est un paysage magnifique de Van Goyen, il me fait beaucoup de plaisir.

Répondu à M. Rode, peintre à Berlin, je lui conseille de graver lui-même le tableau que le roi lui a fait faire à l'honneur des héros prussiens morts les armes à la main. Je lui envoye le *Joueur d'instruments*.

Répondu à M. Schmidt, à Berlin. Je lui donne avis

que ses deux rames de *Nom Jésus*, ses trois planches et les estampes que M. Cochin et moi lui faisons présent, sont entre les mains de M. Riderer, pour lui être envoyés. Je lui demande six exemplaires de son *Petit œuvre* et trois *Impératrice de Russie*.

Le 15. M. de Rosny m'a remis la planche que j'ay gravée en 1749, représentant le portrait de M. le comte de Saint-Florentin, pour faire tirer cent soixante épreuves que la ville de Marseille demande. J'ay fait remarquer à M. de Rosny que ladite planche avoit été endommagée par le vert-de-gris, et que j'aurois pas mal à travailler pour réparer ce dommage; il en est convenu et m'a promis contentement pour mon travail, qui m'est d'ailleurs très-désagréable. Cette planche a été enfermée pendant treize années.

Le 17. Répondu à M. Usteri de Neuenhof, à Zurich. Je lui dis que les trois estampes, d'après le Corrége, se vendent jusqu'à soixante livres.

Le 18. Répondu au frère du précédent. Je lui mande que je pourrai avoir les *Batailles d'Alexandre*, pour le prix de deux cents à deux cent quarante livres, prix qu'il m'a fixé; et, que j'ay (chose extraordinaire) une belle et magnifique épreuve du portrait de M. de Saint-Florentin, que j'ay gravé, à trente-six liv.; elle est avant le mot de ministre, c'est-à-dire première épreuve.

Le 24. M. Linderer, aide de camp du général Lochmann, étant revenu en cette ville, m'est venu voir.

Le 26. J'ay envoyé un rouleau d'estampes à M. Ravanel, intendant du duc de Deux-Ponts, rue Royale, pour qu'il l'emporte à M. le Clerc, à Deux-Ponts. Une partie de ces estampes est à M. le Clerc, l'autre pour M. Strec-

ker, à Bouxwiller, et quelques desseins pour ce dernier; comme aussi, quelques jours après, une boîte avec deux tabatières, pour passer des mains de M. le Clerc en celles de M. Strecker, à Bouxwiller.

Répondu sur deux lettres de M. Weiss, receveur de la *steur* du cercle de Leipzig. Je le remercie, autant qu'il est possible, de la dédicace qu'il m'a faite de deux de ses tragédies et d'une comédie, dans un volume, comme aussi de la suite de la Bibliothèque des belles-lettres et des beaux-arts.

Écrit à M. le Clerc, par rapport au rouleau d'estampes et une boîte contenant deux tabatières pour M. Strecker.

Répondu à M. Strecker par rapport aux mêmes objets.

Écrit à M. Dietrich, particulièrement pour sçavoir si la boîte avec les estampes, partie d'icy à la fin d'août de l'année passée, est arrivée.

Nous avons reçu un bon jambon de M. de Livry; et moi, je lui ferai un dessein en revanche.

Nous avons reçu un pâté d'Orléans, de la part de M. Desfriches.

AVRIL 1763.

Le 2. J'ay remis à un ami de M. Desfriches, d'Orléans, les deux planches que celui-cy avoit gravées à l'eau-forte, et que j'avois fait mordre, avec vingt-quatre épreuves de chacune, pour les emporter et remettre les unes et les autres à M. Desfriches.

Le 3. Répondu à M. Wolckmann. Cette réponse doit le trouver à Leipzig, chez M. Weiss. Je lui dis que je ferai exactement ses commissions.

Répondu à M. Winckler, qui est retourné de Hambourg à Leipzig, depuis que les Prussiens ont évacué la Saxe.

Je lui dis que j'ay acheté un beau tableau de Pater, comme aussi beaucoup de desseins de divers maîtres, pour lui; je lui parle aussi du beau tableau de Lairesse, représentant *Stratonice*.

Le 6. Répondu à M. de Livry. Je lui dis que le volume et la bordure sont prêts. Le volume a coûté dix-huit liv. à relier. Je le remercie du jambon.

Répondu à M. Desfriches. Je le remercie du pâté, et je lui dis que son ami lui porte les planches et les quarante-huit épreuves que j'ay fait tirer.

Le 12. J'ay envoyé mon fils, Pierre-Alexandre Wille, chez M. Vien[1], professeur de l'Académie royale, pour être son élève.

Le 13. M. Vernet m'est venu voir; il a été fort charmé des ouvrages de M. Dietrich (qui signe ordinairement Dietricy). Il désireroit même avoir un ou deux tableaux de lui.

Le 14. Deux jeunes sculpteurs, nommés Broche, ont porté chez moi, pour être exposé, un groupe de trois figures en plâtre. Ils désireroient que je les recommande pour avoir quelque occupation.

Le 18. Répondu à M. Resler, actuellement à Leipzig. Il doit envoyer mes estampes à Nuremberg, à M. de Mertz, pour que celui-cy les envoye par occasion à M. Eberts, à Strasbourg, pour qu'il me les envoye avec sûreté.

Le 19. Répondu à M. Usteri, im Thal-egg, à Zurich. Je

[1] Joseph-Marie Vien naquit à Montpellier en 1716, et mourut à Paris en 1809. P.-A. Wille profita moins de ses leçons que de celles de Greuze.

lui mande que M. Lindener, aide de camp de M. le général de Lochmann, s'est chargé d'un rouleau d'estampes pour lui, et je le prie de distribuer (outre deux pour lui et son frère), un *Joueur d'instruments*, à M. Gessner, un à M. Lindener, le même qui a le rouleau, mais qu'il va s'arrêter à Strasbourg, et le général aura soin de lui faire remettre ledit rouleau.

Le 21. M. le comte de Werden, seigneur saxon, et M. le baron de Esler, me sont venus voir. Le premier vient d'Italie; il étoit chargé de complimens pour moi de M. Winckelmann, à Rome, et de M. Reifstein, à Florence. Il aime les arts, et il est très-vif et très-aimable. Le premier a cependant pris congé de moi, huit jours après, pour aller à Londres.

MAY 1763.

Le 6. Répondu à M. Wirsing, à Nuremberg. Je lui dis que son rouleau est parti le 7, avec le coche de Strasbourg, à l'adresse de M. Eberts, auquel j'ay écrit le 8, pour lui en donner avis.

Le 8. Répondu à madame Wächter, femme du secrétaire de M. le comte de Kaunitz. Je lui dis que son ordre sur M. Fournereau ne peut rien produire, faute de certificat de vie; que M. Schmuzer est malade, je pense, de chagrin, de ce qu'il ne reçoit pas sa pension. Je la prie d'exhorter M. Wächter, à son retour de Russie, de faire des représentations à monseigneur le chancelier, par rapport à cette affaire.

Le 10. Écrit à M. de Piller, secrétaire de l'ambassadeur de l'Empereur, par rapport à la maladie de M. Schmuzer.

Ce secrétaire vint chez moi, en conséquence, et alla ensuite porter huit louis audit malade, lequel j'avois soutenu de ma bourse jusque-là.

Le 20. L'on commença la vente, chez madame Daullé [1], des effets délaissés par feu son mari, qui étoit mon ami, l'ayant déjà fréquenté, il y a plus de vingt-quatre ans, dans ma grande jeunesse, et lequel est mort il y a environ un mois. Sa mort m'a véritablement attristé, et je plains la veuve et ses deux filles, d'autant plus qu'elles ne sont pas bien à leur aise. M. Daullé n'avoit que cinquante-cinq ans, lorsqu'une fièvre putride l'emporta le neuvième jour de sa maladie. Il étoit extrêmement prompt dans le travail et jamais malade. Son œuvre va à environ trois cents pièces, parmi lesquelles il y en a plusieurs de réputation, et qui sont bien faites et recherchées. C'est dommage que sa grande facilité dans l'exécution l'ait quelquefois emporté à n'être pas assez difficile; mais il doit, avec justice, être compté au nombre des bons graveurs de son temps. L'*Oculiste Gendron*, la *Comtesse de Feuquières*, le *Quos Ego*, la *Madeleine*, les *Enfants de Rubens*, tous trois pour la galerie de Dresde, et plusieurs autres pièces également bien faites, transmettront son nom à la postérité.

J'ay acheté plusieurs choses dans ladite vente.

MM. les barons de Rautenfeld, Livoniens, et d'Elsen, Courlandois, ont pris congé de moi. J'avois conçu beau-

[1] Il parut, quelque temps après la mort de J. Daullé, un volume qui portait ce titre : « *Œuvre de Jean Daullé*, graveur du roi, membre de son Académie royale de peinture et sculpture et de l'Académie impériale d'Ausbourg. Se vend à Paris, chez la veuve Daullé, quai des Augustins, au coin de la rue Gilles-Cœur. » Ce volume contient quatre-vingt-quatre estampes. C'est tout simplement un tirage nouveau des planches dont J. Daullé avait conservé la propriété.

coup d'amitié pour eux, d'autant plus qu'ils étoient fort aimables.

Le 21. M. Jundt, frère de feu M. Jundt de Strasbourg, m'est venu voir.

Le 30. Répondu à M. Samuel Cruys, à Amsterdam. Il demande des marchandises, mais l'adresse est mal expliquée. Je lui demande les seize paysages de Nauinx.

Tous ces jours-cy, j'ay retouché les estampes que j'ay fait faire par MM. Chevillet, Zingg et de Longueil.

JUIN 1763.

Le 2. Répondu à M. Winckler, à Leipzig. Je lui dis que tous les desseins ne sont pas collés, et que c'est là la raison du retard de l'envoi. Je lui parle de deux *Chardin* que j'ay achetés.

Répondu à M. Schmidt, graveur du roi de Prusse, à Berlin. Je lui demande s'il a reçu tout ce que j'ay acheté pour lui et que M. Riderer a expédié.

Le 6. M'est venu voir un jeune homme, soi-disant peintre, nommé Engell, de Munster en Westphalie. Il m'avoit écrit de Luxembourg, quinze jours avant son arrivée. Il fait le petit-maître, et sa seconde entrevue m'a déplu; je le congédiai sans façon, et, comme il sentoit bien qu'il m'avoit un peu offensé, il revint vers le soir; ne m'ayant pas trouvé, il revint le lendemain, me demandant excuse. Je le recevois un peu froidement.

Le 8. Le pauvre M. Schmuzer me vint voir, le bâton à la main, pour la première fois depuis sa cruelle maladie. J'en fus fort réjoui, car il est brave homme et fort respectueux.

Le 12. Répondu à M. Bougoies, commis à bureau de M. Jacquin, directeur des domaines, à Amiens, et qui m'exhortoit à graver quelque pièce d'un style noble et grave. Il m'avoit demandé une belle épreuve du *Petit Physicien*. Je lui en ay envoyé une en présent.

Le 21. Nous avons vu de nos fenestres la marche pour la publication de la paix.

Le 22. Nous avons été voir tirer le feu d'artifice (qui a à moitié manqué) qui avoit été préparé sur la Seine, vis-à-vis la place de Louis XV, dont la statue fut découverte le 20. Toute la place étoit très-bien illuminée; la ville l'étoit également. Le nombre des spectateurs étoit immense.

Le 25. Fut agréé, à l'Académie royale, M. Loutherbourg [1], de Strasbourg, d'une voix unanime. Ses paysages, au nombre de trois, qu'il présenta, furent trouvés charmants, bien composés, dessinés et coloriés. C'est effectivement surprenant pour un jeune homme de vingt-deux ans. Je me levay de ma place pour courir l'embrasser et l'introduire dans l'assemblée.

Le 26. Nous allâmes souper vers le Mont-Parnasse, avec plusieurs de nos amis, et cela se fit en plein air. Ma famille y étoit joyeuse.

Le 27. M. l'abbé de Saint-Non m'envoya douze estampes qu'il a gravées, représentant diverses antiquités, qu'il avoit fait dessiner lorsqu'il étoit à Rome.

M. le comte ..... m'est venu voir.

M. Vivarès, graveur de Londres, m'est venu voir; c'est un fort brave homme. Je l'aime.

[1] Jacques-Philippe Loutherbourg, né à Strasbourg en 1733, mourut en Hollande en 1804.

JUILLET 1763.

Le 2. J'ay remis à M. Schütz, secrétaire d'ambassade de Danemark, pour être envoyé par lui à M. Wasserschleben, nombre d'estampes y comprises, les huit Rubens de M. Fessard.

Le 3. Écrit à M. Wasserschleben, conseiller d'État à Copenhague, pour lui donner avis des estampes remises à M. Schütz.

J'ay assisté, ces jours-cy, à la vente que M. Nattier [1] a fait faire, mais j'ay acheté peu de chose.

M. Silvain, membre du parlement d'Angleterre, m'est venu voir, mais je ne suis pas content de lui : il m'a emporté un bon portefeuille que je lui avois prêté. Je consens que de tels amateurs restent dans leur île.

J'ay reçu de M. Fournereau, receveur de rentes, quatorze cent soixante-quatre livres, qu'il avoit reçues pour M. Wächter, secrétaire du comte de Kaunitz-Rittberg, tant sur l'hôtel de ville que de M. de Baugi. J'ay donné le 22 juillet à M. Schmuzer de cet argent deux cent soixante-quatre livres, selon les ordres de M. Wächter. Le 22 juillet, j'ay écrit (et répondu à trois lettres) à mon ami, à Vienne, pour sçavoir de lui la destination des douze cents livres qui me restent entre les mains. J'ay aussi prié M. Wächter de tâcher d'obtenir pour

[1] Le catalogue de cette vente est anonyme, mais Wille nous permet ici de le faire connaître. Voici son titre : Catalogue des desseins, tableaux, estampes, bronzes, porcelaines et livres du cabinet de M. D***, dont la vente sera faite en un appartement au-dessus de la principale porte de l'enclos du Temple, au plus offrant et dernier enchérisseur, le lundi 27 juin 1763. A Paris, chez Joullain et Prault, 1763 ; in-8°. Dans ce catalogue, on remarque : quatre desseins des Dames de France, sous les attributs des quatre Éléments, le portrait de madame Adélaïde et de madame Henriette, etc.

M. Schmuzer les dépenses qu'il a été obligé de faire pendant sa maladie.

M. Wächter a depuis retiré lesdites douze cents livres par sa lettre de change sur moi.

M. Grew, gentilhomme anglais, a acquis de moi deux tableaux de M. Dietrich, dont l'un représentoit une chute d'eau.

AOUST 1763.

J'ai été fort négligent à écrire depuis quelque temps.

Le 15. M. Otto Benjamin Brandt, négociant de Hambourg, rue Neuenbourg, et M. Vincent Lienau, aussi négociant de Hambourg, mais établi à Bordeaux, me sont venus voir. Le premier m'a prié de lui ramasser tout mon œuvre, comme je l'ay ramassé ces jours passés, pour M. Sillem, négociant à Hambourg, qui m'avoit écrit à cet effet, et dont j'ay envoyé, selon ses désirs, le rouleau chez M. Eberts, qui devoit me payer; mais celui-cy est actuellement absent.

Le 21. Répondu à M. de Bissing, contrôleur de la chancellerie aulique de l'empire à Vienne. Je le prie de faire partir mes tableaux que M. Brandt me fait, tout aussitôt, et qu'il les fasse passer à M. Eberts, à Strasbourg, lequel me les feroit tenir sans délai.

Le 22. J'ay fait partir deux caisses emballées, contenant des estampes, desseins, tableaux et livres : l'une pour M. Winckler; l'autre pour M. Resler, à l'adresse de M. Eberts, à Strasbourg.

Le même jour, l'après-midy, je me trouvois si mal, que je fus obligé de me mettre au lit, chose qui ne m'étoit pas arrivée depuis bien des années.

SEPTEMBRE 1763.

Le 1^er^. J'allay au Salon voir[1] l'exposition des ouvrages de notre Académie royale, n'ayant pas pu y aller plus tôt, à cause d'une indisposition qui m'étoit survenue, et même je n'y aurois pas encore été si M. de Livry ne m'eût pris dans sa voiture pour m'y mener. J'ay fait exposer peu de chose cette année au Salon : je n'ay mis que la *Liseuse* et le *Jeune Joueur d'instruments*. La raison est fort simple, je n'avois pas davantage.

Le 3. Répondu à M. Kreuchauff, à Leipzig. Je lui dis que ses estampes sont dans la caisse de M. Winckler, partie d'icy le 22 août.

Répondu à M. Weiss, receveur de la *steur* du cercle de Leipzig. Je lui dis aussi que toutes les estampes d'après M. Vernet, qu'il m'avoit demandées, sont dans la caisse de M. Winckler, de même que plusieurs *Avant-coureur*, journal étranger que M. Huber m'avoit remis, de même que mon *Joueur d'instruments*, quatre cahiers de M. Weirotter et la Poétique françoise de M. de Marmontel, dont je lui fais présent, comme à mon bon ami.

Le 4. J'allay avec ma famille à Saint-Bonet, nous promener, et plusieurs amis étoient avec nous. Là, M. Huber, sautant beaucoup, faisant le cloche-pied, tomba et s'écorcha les deux genoux furieusement. Il étoit le seul qui en rioit.

[1] Nous aurions voulu rapprocher de cette indication les jugements des contemporains sur les estampes exposées par Wille au Salon; mais aucune des critiques que nous ayons vues ne parle des gravures de Wille.

Le 6. Je menay toute ma famille et plusieurs de nos amis à Saint-Bonet, dîner. Nous eûmes bien du plaisir; de là nous allâmes à Charenton, et, au retour de là, nous goûtâmes à Saint-Bonet, et jouâmes à la boule jusqu'à la nuit. Notre petit Frédéric a sauté et marché par tous ces chemins comme un lutin.

Le 9. M. Weirotter, ayant peint pour moi deux petits paysages sur cuivre, me les apporta. Ils représentent des baraques au bord des rivières.

Le 10. M. Piller a payé la pension de M. Vangelisti, mon élève, échue le 1er septembre.

Le 11. Répondu à M. le baron de Kessel, conseiller privé du roi de Pologne, électeur de Saxe, maréchal de la cour du prince électoral, etc. Je lui dis que ces estampes lui parviendront de Leipzig, où je les ay envoyées à M Winckler. Le reste sont des politesses comme il les mérite bien.

Répondu à M. de Hagedorn, conseiller de légation du roi de Pologne, à Dresde. Je lui donne avis aussi que M. de Kessel lui remettroit deux estampes de moi; car je l'estime beaucoup à cause de ses qualités personnelles et de ses écrits sur les arts, dont il m'avoit envoyé ses : *Betrachtungen über die Mahlerey*, qui est rempli de bonnes et excellentes réflexions et préceptes.

Répondu à M. Dietrich, peintre de la cour de Dresde. Je lui dis que j'attends avec grande impatience le pendant des *Musiciens ambulants*, que je grave actuellement, et autres.

Le 15. M. de Longueil m'ayant gravé une planche d'après Mettay, que j'ay fait intituler *Vue des environs de Naples*, il a dédié cette planche à ma femme, qui, en

reconnoissance, lui a fait présent de deux paires de manchettes de dentelle magnifiques et d'un nœud d'épée brodé richement en argent.

M. Zingg m'a livré la planche qu'il a gravée pour moi d'après un de mes tableaux, de M. Dietrich, avec le titre : les *Bergères*. Et, le même jour, M. Zingg est parti avec M. Aliamet, son ami, pour la Picardie.

Le 18. J'allai avec toute ma famille sur le *Montmartre*, et plusieurs de nos amis nous accompagnèrent.

Le 19. M. Greuze me vint voir de très-grand matin, et me proposa de l'accompagner, en compagnie de madame Greuze et de M. Doyen, peintre, à Champigny, pour voir leur enfant, qui y est en nourrice. Je consentis d'autant plus volontiers, qu'il est mon ami particulier, et, comme nous avions un bon carrosse de remise, nous étions de retour sur les six heures du soir.

Le 28. Tous ces jours, j'ay dessiné le paysage dans les marais des environs de Paris : mais, le 28, j'allai à Saint-Maur, pour dessiner dans les ruines de cette abbaye. Le 29, jour de Saint-Michel, j'y retournai de grand matin avec mon fils aîné, M. Schmuzer, M. Vangelisti, M. Halm, qui sont mes élèves. M. Chevillet y vint aussi; mais, le 29, il étoit trop fatigué et resta au logis. Cependant M. Krauss, jeune peintre de Francfort, y vint à sa place. J'ay fait huit desseins dans ces ruines pendant les deux jours, car d'y aller et revenir chaque jour emporte du temps.

Le 30. Écrit à M. P. Resler, à Dresde. Je lui donne avis que les nouveaux Almanachs qu'il m'a demandés sont partis pour Leipzig, et que les cartes de la France, au nombre de soixante, coûtent quatre livres la pièce, et huit livres, enluminées.

Répondu à M. Wolckmann, à Hambourg. Je lui envoye le compte du dernier envoi, qui étoit du 14 août.

OCTOBRE 1763.

J'ay mis au jour les *Bergers*, que M. Zingg m'a gravés.

Le 2. J'allay rendre ma visite à MM. Strahlborn et Bacherach, négociants de Saint-Pétersbourg, qui m'étoient venus voir quelques jours auparavant. Ils me firent beaucoup de politesse, et ils sont très-aimables et me paroissent bien étoffés.

Le 3. M. Strahlborn me vint voir et resta longtemps avec moi.

Le 4. MM. Strahlborn et Bacherach vinrent me prendre dans leur carrosse, pour aller dîner chez mon ancien ami, M. Riderer, banquier; mais M. Bacherach descendit chez M. Sayde et y resta, et nous deux autres allâmes seuls là où nous étions invités.

Le 7. M. de Livry, premier commis de monseigneur le comte de Saint-Florentin, ministre et secrétaire d'État, mon ancien ami, me vint voir, à son passage avec la cour, à Fontainebleau.

Prit congé de moi M. Jundt le jeune, lequel j'ay cependant peu connu. Il est de Strasbourg et part pour Hambourg, pour y être gouverneur des jeunes barons de Schimelmann.

Le 8. Répondu à M. Wirsing. Je lui donne des conseils et des règles pour la gravure, et je lui dis mon sentiment sur un portrait de sa façon qu'il m'a envoyé. Je lui parle franchement, puisqu'il l'avoit demandé.

Répondu à M. Médicus, médecin à Mannheim. Il m'avoit proposé de graver le portrait de Frédéric le Victorieux, électeur palatin; mais je me suis excusé, et l'ay proposé à M. Chevillet.

Le 14. Répondu à M. de Winckelmann, président des antiquités de Sa Sainteté et bibliothécaire du cardinal Alex. Albani, à Rome. J'ay remis cette lettre à M. Weirotter, qui doit partir pour l'Italie. Elle est en même temps une lettre de recommandation pour lui.

Le 15. J'ay mené MM. Strahlborn et Bacherach chez M. de Julienne, pour voir son célèbre cabinet. Cet amateur heureux, mais bien âgé, me reçut comme à son ordinaire, c'est-à-dire le plus affablement du monde, et fit beaucoup de politesse à mes amis, qui sortirent très-satisfaits, tant des curiosités diverses qu'ils avoient vues que de leur possesseur, qui nous invita à dîner chez lui la semaine qui vient. Je dînai ce jour chez MM. Strahlborn et Bacherach; quelques jours auparavant je les avois menés au Luxembourg voir la galerie de Rubens et les tableaux du roi.

Le 16. J'allai pour la troisième fois à Saint-Maur, mais j'emmenai toute ma famille avec moi. Ma femme, madame Chevillet et madame Huber étoient avec moi et notre fils Frédéric en carrosse. Mais mon fils aîné, M. Chevillet, MM. Schmuzer, Halm et Huber y allèrent à pied. J'y ai fait deux desseins dans les ruines. Nous dînâmes à trois heures, après quoi nous retournâmes à Paris. Il faisoit le plus beau temps du monde; c'est pour cela que je cédai ma place dans le carrosse à M. Chevillet, près des dames, car il n'est pas grand marcheur; moi, au contraire, je marche au mieux et avec grand plaisir. Je

revins donc au logis à pied, avec les nôtres, à la nuit fermante, très-satisfaits de notre excursion, et nous soupâmes tous ensemble.

Le 18. Vint dîner chez nous M. Weirotter; après le repas, il prit congé de nous en versant des larmes en abondance; il m'a prié de lui conserver mon amitié, me répétant cent fois que je lui avois servi de père pendant les quatre années qu'il a resté à Paris, et dont il me remercia beaucoup, de même que ma femme. Il m'a laissé les estampes de ses propres planches, qu'il a gravées avec tant d'esprit, pour les débiter pendant son séjour en Italie et en Allemagne, où il compte dessiner et peindre beaucoup pendant une couple d'années. Je lui ay remis trois estampes de moi pour les remettre à M. Winckelmann, à Rome. Je fus sa première connoissance lorsqu'il vint à Paris; il ne savoit rien de la langue françoise et sa bourse étoit vuide; mais je m'intéressai pour lui et lui rendis service de toutes manières, car je le trouvois né pour la peinture; et, comme le paysage étoit la partie qu'il avoit adoptée, je lui prêtai nombre de desseins que j'avois fait d'après nature pour les copier, et il réussit à merveille, et depuis il a dessiné d'après nature, selon mes conseils, avec acharnement. Il grava sa première planche à l'eau-forte dans ma maison; il en fit six, que possède M. Joullain, marchand d'estampes. Depuis, il a toujours été fort attaché à ce genre de gravure, et son œuvre monte actuellement à une centaine de pièces que je possède toutes, tant eaux-fortes que finies, excepté une seule eau-forte, qui me manque. Toutes ces estampes sont d'après ses propres desseins, excepté les *Douze Mois de l'année*, qu'il a gravés pour M. Huquier, d'après Molyn; les *Quatre Saisons*, d'après Van Goyen; un *Hiver*, d'après Van der Neer;

deux grandes pièces, d'après M. Dietrich, et deux du même format, d'après des desseins que j'avois faits d'après nature, dont l'un dans les ruines de l'abbaye de Saint-Maur. M. Weirotter peut avoir actuellement vingt-huit ans tout au plus. Il est d'Inspruck, en Tyrol. Il fut envoyé très-jeune, après la mort de son père et de sa mère, à Vienne. Il poussa icy la peinture, qu'il avoit commencée à Inspruck, plus loin. Après plusieurs années de séjour dans la résidence impériale, il se rendit à Ratisbonne, où il travailla; de là, il parcourut une partie de la haute Allemagne, et se rendit à Mayence, où il travailla beaucoup pour l'Électeur, pendant plus de dix-huit mois qu'il y resta, et de là il vint à Paris, comme je l'ay dit. Il est poli, vif, souple en toute occasion; mais on l'accuse de n'être pas en toute occasion des plus sincères. Pour moi, je l'aime. Et qui peut être sans quelques petits défauts? Ils sont pardonnables lorsqu'ils sont suffisamment contre-balancés par des vertus et du talent.

L'on m'a fait présent d'un demi-rouble au coin de l'empereur Iwan ou Jean, qui fut déposé par l'impératrice Élisabeth lorsqu'il étoit encore enfant. Cette pièce est des plus rares, car toute monnoie frappée avec l'image de cet enfant fut défendue, sous peine de perdre biens et liberté, de punition corporelle et d'exil en Sibérie, et l'on m'a assuré que plusieurs contrevenans avoient été punis de cette manière rigoureuse.

MM. Strahlborn et Bacherach ont soupé chez nous, et nous ne nous sommes séparés qu'après minuit.

Le 20. Répondu à M. Winckler. Je lui dis que deux tableaux de Vanasse sont prêts à partir, de même que deux Casanova, *die ersten vor achtzehn und einen halben*

Louis d'or, die letztern vor sechszehn, welche alle in ihren Rahmen sind[1].

Je lui fais aussi quelques compliments sur ce qu'il a été fait porte-étendard de sa ville.

Le 21. M. Zingg est revenu de Picardie et m'est venu voir le même jour; il ne se portoit pas trop bien.

MM. Strahlborn et Bacherach ont dîné chez nous, de même que M. Greuze et plusieurs autres amis. M. Strahlborn m'a fait présent d'un demi-rouble en or, pièce très-rare, car il n'y en a eu que mille de frappées; l'impératrice ne voulut pas permettre une fabrication ultérieure à cause de leur petitesse.

Le 24. M. le baron de Schlaberndorf et M. de Glöber me sont venus voir, étant arrivés depuis peu en cette ville. Ils ont quelques connoissances dans les arts. M. Gabron, secrétaire de l'envoyé de Deux-Ponts, étoit avec eux.

Répondu à M. le docteur Wolckmann. Il m'avoit écrit de Dresde, me mandant qu'il iroit à Leipzig pour la foire de Saint-Michel; par là, son adresse m'étant inconnue, j'ay pris le parti d'adresser ma réponse à M. Winckler, notre ami commun, en priant celui-cy de la lui rendre. Je lui ay dit qu'il lui avoit écrit en réponse à Vienne, et que j'avois aussi envoyé une lettre pour lui à M. Kuhn, à Hambourg.

J'ay mené M. Strahlborn aux Célestins pour y voir les tombeaux remarquables qui y sont; j'étois quelque temps avec lui pour lui faire voir le cabinet du roy et la galerie de Rubens au Luxembourg, ainsi que d'autres endroits.

[1] Les premiers au prix de dix-huit louis et demi, les seconds au prix de seize louis; tous sont encadrés.

Le 25. M. le baron de Kopfgarten et M. le baron de Bosse, Saxons, me firent visite. Ils sont des plus aimables et beaucoup portés pour les arts et les sciences ; nous en avons parlé un temps infini. Le premier m'avoit déjà été recommandé par les lettres de M. le baron de Kessel, grand maréchal de l'électeur de Saxe. Le même jour me vint voir M. Hiss, de Würzbourg, qui aime aussi la gravure.

NOVEMBRE 1763.

Le 6. M. Zingg m'est venu voir après sa maladie, qu'il avoit gagnée dans son voyage de Picardie.

Le 7. Répondu à M. Usteri, à Zurich, par rapport aux œuvres de Crozat, d'Aguilles et de Basan. Je lui ay donné les éclaircissements nécessaires à ces objets et marqué les divers prix. Je lui parle aussi des ducats des treize cantons que je désire.

Le 8. J'ay mené M. Strahlborn voir notre Académie royale de peinture.

Le 9. J'ay remis à M. Strahlborn un rouleau d'estampes pour le remettre à M. Eberts, à Strasbourg, afin que celui-cy l'envoye à M. Strecker, à Bouxwiller.

M. Strahlborn a pris congé de moi pour s'en retourner, par l'Allemagne, à Pétersbourg.

Le 10. J'ay envoyé à M. Strahlborn un rouleau de six estampes, les *Bergères* de M. Zingg, pour le remettre à M. Dietrich, à Dresde, auquel il porte aussi une lettre de recommandation de moi. Je lui ay donné aussi des lettres à M. de Hagedorn et à M. Winckler, auxquels je le recommande, de même que M. Bacherach.

Répondu à M. Strecker en lui donnant avis du départ de ses estampes pour Strasbourg.

Le 11. Lorsque nous étions à table, MM. Strahlborn et Bacherach vinrent encore un fois prendre congé de nous. Ils partirent le même jour en poste avec deux négociants de Gotha, leurs amis. Je leur ay souhaité de bon cœur un heureux voyage, car ils sont l'un et l'autre de bien braves gens.

M. Bacherach a payé M. Greuze de son portrait qu'il lui avoit fait, vingt-cinq louis d'or; c'étoit le marché que j'avois fait, car c'étoit moi qui avois engagé M. Bacherach de se faire peindre par cet habile artiste; le portrait n'étoit qu'un buste sans mains, mais parfait dans toutes ses parties. M. Greuze étoit animé par la raison de faire honneur à ma recommandation et aussi pour qu'on pût voir à Pétersbourg le talent supérieur qu'il possède. C'est le second portrait qu'il fait pour ce pays-là.

Le 13. J'ay dîné chez M. le baron de Schlaberndorf, avec M. de Glöber, M. de Papen, M. de Klein-Schmidt et autres. On me fit beaucoup de politesse, et vers le soir ces messieurs me menèrent à la comédie italienne pour voir jouer *Sancho Pança*, pièce très-plaisante qui m'a beaucoup diverti.

Le 14. J'ay reçu le portrait de Frédéric I^er^, électeur palatin, que M. Médicus m'a adressé avec deux lettres fort polies. C'est M. Chevillet qui doit le graver, quoique ces messieurs, à Mannheim, me prient encore beaucoup de m'en charger; mais je ne sçaurois les obliger en cela.

Le 17. J'allay voir M. Papelier, qui est malade de la goutte qu'il a dans le genou.

Le 18. Répondu à M. Vivarès, habile graveur à Londres. Je le remercie des peines qu'il s'est données de me faire faire deux cuivres et de m'avoir envoyé quatre douzaines de burins, qui sont les premiers burins d'Angleterre que je vais employer. Je lui donne avis que j'ay remis, selon sa volonté, le montant de ces effets à M. Joullain.

Répondu à M. Médicus, médecin de la garnison électorale palatine, physicien des villes de Franckenthal et de Frensheim. Je lui dis que j'ay remis le dessein du portrait de l'électeur Frédéric à M. Chevillet, qui devoit, pour l'arrangement de cette gravure, joindre une lettre à la mienne. Je lui dis aussi que je croyois convenable que sa dissertation sur l'extermination totale de la petite vérole fût traduite de l'allemand en françois, et que je l'avois remis, pour cet effet, à un ami, etc.

Le 19. Je me rendis chez M. Greuze de grand matin, selon l'invitation qu'il m'avoit faite, pour prendre le chocolat avec madame Greuze. Cela fait, il me pria de m'asseoir auprès de son chevalet; là, à ma grande surprise, il commença mon portrait[1]; l'ébauche en fut faite d'une manière admirable et digne d'un Rubens ou d'un Van Dyck. Je dînai chez lui, après quoi il travailla encore autant que le jour le permit. Je suis fort flatté de la façon d'agir de cet ancien ami.

Le 21. J'allai pour la seconde fois, chez M. Greuze, tenir modèle par rapport à mon portrait, qui sera admirablement bien fait, car il en est content lui-même.

Le 23. Répondu à M. G.-H. Sillem, négociant à Hambourg. Il m'avoit demandé tout mon œuvre, que j'ay re-

[1] Ce portrait a été superbement gravé par J.-G. Muller.

mis chez M. Eberts, selon ses désirs, pour lui être envoyé. Il manque encore plusieurs pièces très-difficiles à trouver, et que je me promets cependant de chercher pour Sillem : deux cent soixante-douze livres huit sols.

M. le comte de Werthern, chambellan de la cour électorale de Saxe, étant de retour d'Angleterre, où il passa l'été passé, m'apporta une planche de fort bon cuivre préparé pour la gravure, et, comme il ne voulut absolument rien pour cette planche, je lui fis présent de trois estampes de moi. Il prit ce jour congé de moi et partit le lendemain pour la Saxe. Je fus fort flatté de la manière gracieuse de ce seigneur aimable.

Le 27. Je fus voir M. le baron de Schlaberndorf, car il m'avoit fait dire qu'il étoit malade. Je vis en même temps MM. de Glöber et de Kleinschmidt, ce dernier est envoyé du prince de Waldeck; comme aussi je vis M. Pappen. De là j'allai voir M. Zingg, qui est encore un peu malade.

Le 28. Me vint voir un jeune peintre de Bamberg, qui est pensionné du prince évêque de Würzbourg. Il se nomme M. Trey. Il avoit avec lui un tableau pour me faire voir quelle étoit sa façon, dans laquelle il y avoit du bon. Il me remit aussi une lettre de recommandation de M. Ermeltraut, peintre du prince-évêque de Würzbourg.

Le 29. M. Greuze peignit la troisième fois d'après moi; mais ce ne fut que l'habit, car il ne se portoit pas assez bien pour toucher à ma tête. Je restai cependant jusqu'au soir chez lui.

Le 30. Répondu à M. Winckler, à Leipzig. Je lui dis que j'ay pris de l'argent chez M. Eberts le 17, et lui dis

aussi que j'ay jugé à propos de retarder l'envoi des tableaux et desseins jusqu'à ce que le quatrième volume de M. Descamps eût paru.

DÉCEMBRE 1765.

Le 1er. Répondu à M. Reimer, conseiller et secrétaire de la chambre des guerres et domaines du roi de Prusse, à Aurich en Ostfrise. Je lui donne avis que j'ay remis le volume du Journal étranger qui contient la recension de la vie de Cranach, à M. Coquereau, avocat au parlement, de même que ma réponse.

J'allai pour la quatrième fois chez M. Greuze pour y tenir séance; il peignit mon habit d'après moi.

J'ay reçu la continuation du *Journal des Belles-Lettres et Beaux-Arts de Leipzig*.

Le 4. J'allai pour la cinquième fois chez mon ami M. Greuze, par rapport à mon portrait, qu'il acheva ce jour-là.

J'ay donné cent livres à compte à M. de Launay, sur un paysage qu'il doit me graver d'après M. Dietrich, et, le soir, je l'emmenai, après avoir dîné chez nous, chez M. Huquier, pour nous amuser à voir des desseins de sa bonne collection, qui m'est très-connue, l'ayant vue si souvent depuis vingt ans.

Le 5. Le comte ..... me vint voir. Il est très-aimable; comme aussi MM. les barons de Kopfgarten et Bosse, qui prirent congé de moi ce jour-là.

Le 6. J'allai voir M. ....., colonel d'un régiment de dragons du prince de Hesse-Darmstadt, qui me fit les plus grandes politesses. Il m'avoit fait remettre, quel-

ques jours auparavant, des lettres que plusieurs amis de Darmstadt m'avoient écrites.

J'allai chez M. Greuze, qui retoucha l'habit de mon portrait, encore d'après moi.

J'ay remis plusieurs estampes à M. Cochin, que notre ami Schmidt lui envoye de Berlin; l'Impératrice de Russie en fait partie.

Le 8. Répondu à M. Herz, de Herzberg. Je lui dis sans détour que sa correspondance ne m'est point agréable, et que je ne suis nullement disposé à lui envoyer de mes estampes à Augsbourg, et encore moins de celles des autres; car la conduite de cet homme n'est pas des plus régulières.

Le 10. J'allai avec mon domestique, Joseph, chercher mon portrait, que mon ami M. Greuze m'a fait d'une manière aussi parfaite que généreuse; et, comme ma femme et toute ma maison ignoroient qu'il m'avoit peint, je le fis paroître tout à coup; cela fit le plus grand effet du monde. Tous étoient sensiblement surpris et contents au suprême degré. Mon fils Frédéric s'écria en sautant, selon son usage : « Ah ! c'est mon papa! c'est mon papa ! » Et mon fils aîné, revenant le soir du couvent des Chartreux, où il dessine d'après les tableaux de Lesueur, ne le quitta pas pendant une heure. Effectivement, mon portrait est bien la meilleure chose que ce grand peintre a peut-être faite jusqu'à présent. Vers le soir du même jour, je me rendis de nouveau dans la maison de M. Greuze, et je présentai à madame Greuze une écuelle d'argent avec son couvercle (qui m'avoit coûté deux cents livres), comme une petite reconnoissance de la peine qu'elle avoit eue en aidant (comme je lui disois) à mettre la toile de mon portrait sur un autre châssis. Elle fut fort flattée de

ma façon d'agir, me disant mille choses obligeantes en l'acceptant, après quelques difficultés d'usage. Mon ami Greuze n'y étoit pas en ce moment; mais il nous vint voir le lendemain pour nous gronder, comme il disoit, de la dépense que j'avois faite pour le présent que j'avois donné à madame Greuze; qu'il se vengeroit; qu'il m'avoit fait mon portrait de pure amitié qu'il me portoit; il m'embrassoit en ce moment, et je le remerciai de nouveau, tant pour ce sentiment que pour son ouvrage parfait en tous points et bien flatteur pour moi.

Le 11. Je me rendis à l'hôtel de Pomponne, rue de la Verrerie, pour retirer une caisse venue de Vienne, en Autriche, à mon adresse. On me l'envoya dans l'après-dîner. Elle contenoit deux tableaux que M. Brandt le fils m'a enfin faits et envoyés. Ce sont deux paysages, l'un représentant le *Matin*, l'autre le *Midy*. Ils sont fort bien faits, peuplés de figures et d'animaux domestiques, ce qui les rend très-intéressants, et par cette raison propres à être gravés. Présentement, il me doit faire, de même grandeur, l'*Après-Midy* et le *Soir*, pour que les quatre heures du jour soient complètes.

Le 12. Répondu à M. Resler. Je lui ordonne de remettre à M. Dietrich telle somme qu'il lui demanderoit de mon argent qu'il a entre ses mains. Je lui parle aussi des cartes géographiques de M. Desnos, etc.

Le 15. Répondu à M. Wolckmann, docteur en droit, chez M. Christian Ulbricht et compagnie. Je lui envoye la note, de nouveau, des estampes que je lui avois envoyées à Hambourg, en août dernier. Je le prie aussi d'exhorter M. Dietrich de m'envoyer les tableaux qu'il a faits pour moi.

Le 19. Répondu à M. le docteur Wolckmann, actuellement à Dresde. Il m'avoit demandé quelques éclaircissements sur quelques artistes vivants et morts, pour les employer dans la résencion d'un ouvrage que M. Fuessli, à Zurich, doit avoir écrit, et que je n'ay pas encore vu. Je lui donne, en même temps, un abrégé de la vie de feu M. Heilmann, qu'il m'avoit demandé, et qui doit être employé dans la *Bibliotek der schönen Vissenschafter und freyen Künste*, qui paroît périodiquement à Leipzig. J'ay adressé ma lettre à M. Weiss, selon la volonté de M. Wolckmann.

J'ay su, par lettre de M. Kreuchauf, à Leipzig, que quelques beaux tableaux faits par M. Dietrich pour moi y sont arrivés, quoique M. Dietrich ne m'ait pas encore donné avis de leur départ. M. Kreuchauf me dit des merveilles sur ces tableaux; je me fie sur lui, il a de bonnes connoissances sur les beaux-arts.

Le 20. Répondu à M. Usteri, à Zurich, par rapport au portrait du fameux graveur de médailles, qu'une société veut faire graver. Je m'excuse sur cet article, et je propose M. Chevillet. Je dis aussi que le frontispice et les médailles, même personne, ne fera sa demande, pour la gravure, sans avoir vu les desseins, et qu'il ne faut pas penser qu'aucun graveur n'iroit à Zurich pour avoir pour six mois d'ouvrage, l'ouvrage ne manquant aucunement icy.

Le 24. Écrit à M. Strecker, à Bouxwiller. Je le prie de garder mon argent pour payer les tableaux que M. Seckatz, à Darmstadt, fait pour moi, et dont il m'a donné avis, et qui doivent être adressés à lui, pour qu'il me les envoye par Strasbourg. Je le prie aussi d'écrire cecy à M. Seckatz, etc.

Le 30. Répondu à M. de Bissing, à Vienne. Je le remercie des soins qu'il s'est donnés par rapport à mes deux tableaux de M. Brandt, et je lui donne avis du départ de ses estampes pour Ratisbonne. Dans les rouleaux sont, outre les estampes demandées, trois *Joueurs d'instrument*, trois *Bergères* et vingt *Vues d'Autriche;* ces dernières pour M. Brandt. Les trois autres pour celui-ci, M. de Bissing même, et M. Wächter, en présent.

Répondu à M. Brandt. Je lui donne avis que j'ay reçu ses tableaux, que j'en suis content, que j'espère avoir les deux autres et un troisième que j'ay commandé, pour M. de C..., à trente ducats. Je lui dis aussi que j'espère qu'il me fera mes desseins.

Répondu à M. Wächter. Je le prie de recevoir l'argent que M. de Bissing me doit, et de recevoir ses deux susdites estampes. Ces trois lettres sont dans un même paquet.

Le 31. J'ay donné avis à M. Eberts, à Strasbourg, du départ d'un rouleau d'estampes pour Ratisbonne, à son adresse. Je le remercie du *Sauerkraut* qu'il m'a envoyé.

Dernier jour de l'an. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale. M. Dandré-Bardon y lut une dissertation sur les casques et vêtements des anciens [1].

JANVIER 1764.

Le 1^er^. J'ay écrit une lettre de politesse à M. de Livry, à Versailles, dans laquelle j'ay mis un petit dessein que

[1] Cette dissertation a été imprimée, et voici son titre : *Recherches historiques sur les casques et sur quelques vêtements des anciens*, lues à l'assemblée de l'Académie royale de peinture et de sculpture, le 31 décembre 1763, par D.-B. In-12 de vingt-sept pages.

j'ay fait pour ses étrennes; il est fait promptement et au milieu du tumulte des visites du jour de l'an, dont il y a ordinairement grand concours dans ma maison.

Le 8. J'ay reçu de M. Dietrich, de Dresde, le tableau qu'il m'a fait pour être le pendant des *Musiciens ambulants*, que je grave en ce moment, d'après le même maître. Ce tableau représente une femme qui vend des beignets à des polissons qui sont hors de sa boutique, dont l'un compte de l'argent pour un que la femme lui présente sur une assiette; derrière elle est une fille qui tient un pot et un verre. A côté est une petite fille qui mange un beignet à la sourdine. Son feu et le poêlon sont devant elle. Il y avoit dans la petite caisse un second tableau aussi sur bois, qui représente l'homme qui souffle le chaud et le froid devant le satyre. Je dois remettre celui-cy à M. Mariette; mais il est inférieur au mien, selon moi.

Le 14. J'ay reçu une caisse contenant quatre paysages admirables de M. Dietrich, entre autres deux pendants des plus beaux qu'on puisse voir. Il y a dans l'un et l'autre des animaux faits d'une manière supérieure. Une femme est assise dans l'un, donnant à teter à son enfant; il y a à côté d'elle un homme couché sur le dos qui dort. Dans l'autre, une femme est à genoux, tenant un enfant dans les bras, qu'un homme, un genou à terre, fait rire en badinant avec son chapeau devant lui. Ces deux pièces sont des plus superbes. Les deux autres pendants sont fort beaux aussi et riches de composition; dans l'un est un grand pont, et, dans le deuxième, il y a de bonnes figures et animaux. Il m'a aussi envoyé un dessein d'Alexandre Thiele et un de Schön, comme aussi deux estampes pour les remettre à M. Mariette. Ces tableaux seront pour mon cabinet.

Ces jours-cy je fus fort incommodé d'un rhume.

Le 16. M. Faber, jeune voyageur et amateur de Hambourg, m'est venu voir.

M. Grenau, connoisseur anglois, m'est venu voir. Il est marchand de tableaux.

Le 18. Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, pour le prier de bien recevoir M. le Vacher, comme aussi d'envoyer un rouleau parti d'icy par le coche de Strasbourg à son adresse, le 14, en le priant de l'envoyer à Nuremberg, à M. Wirsing, graveur.

Depuis le 15 jusqu'au 20, je fus fort occupé à faire la convention avec un jeune imprimeur en taille-douce que je dois envoyer à Vienne, en Autriche, et dont M. Wächter, secrétaire du comte de Kaunitz, m'avoit donné la commission. Il doit rester trois ans; il aura chaque année quinze cents livres, le logement, et tout ce qui est nécessaire pour imprimer lui sera fourni, trois cent cinquante livres pour faire le voyage et autant pour son retour au bout des trois années. Il doit partir demain, 21, avec le coche de Strasbourg. Il a déjà été en Saxe, se nomme M. le Vacher, et il est très-habile. Je lui ay donné, outre la convention à signer à Vienne, une lettre pour M. le secrétaire, une pour M. Eberts, à Strasbourg, qui doit lui payer deux cent cinquante livres sur une lettre de change que je lui ay donnée pour cet effet.

Le 20. Répondu à M. Wächter, à Vienne. Je lui fais un ample détail sur l'envoi de M. le Vacher, imprimeur, dont il m'avoit chargé et donné plein pouvoir. Je le prie aussi de m'envoyer un ducat impérial pour ma petite collection.

M. Faber m'a cédé un ducat de Nuremberg, il diffère de tous les autres, car il est carré. M. Hubner, de Copenhague, que j'ay connu autrefois, m'est venu voir.

Le 24 et jours suivants, j'ay assisté à la vente de tableaux qui s'est faite aux Petits-Pères, de la place des Victoires.

Le 27. Répondu à M. Dietrich. Je lui dis que les tableaux sont arrivés ; que j'ay remis à M. Mariette son tableau et les deux estampes. Je le prie de me faire une vache blanche et une paysanne brune, pour les dix ducats que M. le baron de Kessel lui a remis de ma part. *Ich bitte ihn um noch andere Gemälde von seiner Hand* [1].

FÉVRIER 1764.

Le 8. La Seine étoit si débordée, que l'eau alloit jusqu'à notre escalier dans notre demeure sur le quay des Augustins. Nous étions obligés de nous servir de bateaux en cette occasion.

Répondu à M. de Kessel, maréchal et grand maître des cuisines de la cour électorale de Saxe. Je lui fais mes compliments sur cette dernière charge, dont il m'avoit donné avis, et lui promets de lui envoyer, vers l'automne qui vient, *vor hundert Livers Kupferstiche* [2], et qu'il a bien fait de donner mes dix ducats à M. Dietrich.

Répondu à M. de Hagedorn. Il me donne avis d'avoir été déclaré, par la cour électorale de Saxe, conseiller privé d'ambassade et directeur général des arts et académies de tout l'électorat. Il me propose de me rendre à

[1] Je lui demande encore d'autres tableaux de sa main.

[2] Pour cent livres d'estampes.

Dresde avec une pension et le grade de professeur. Il insiste fortement là-dessus. Il m'a aussi chargé de proposer à MM. Zingg et Weirotter de m'accompagner, et chacun auroit une pension moitié moins forte que la mienne. Mais M. Weirotter est à Rome, et M. Zingg m'a dit ses conditions, que j'ay écrites à M. de Hagedorn.

Répondu à M. le docteur Wolckmann, à Dresde. Il fait, dans la lettre qu'il m'a écrite, aussi tout son possible pour m'engager à accepter l'emploi de professeur à l'Académie électorale, et la pension qui m'est offerte avec toute sorte de liberté, etc.

Le 9. Répondu à M. Winckler, à Leipzig. Je lui dis que je lui enverrai incessamment une caisse de curiosités, et je parle de notre inondation.

Le 14. Me promenant vers la galerie du Louvre, il me prit envie de passer l'eau, qui entroit encore dans le premier portique. Je me mis dans un bateau avec environ huit autres personnes. Le batelier donna imprudemment au milieu de deux chevaux qui étoient à l'abreuvoir, et, comme ces chevaux étoient liés ensemble, l'un, se sentant heurté, fit des caracoles furieuses et sauta enfin après plusieurs reprises dans le bateau, et personne n'osoit approcher pour couper la corde qui tenoit à l'autre cheval ; au contraire, chacun se sauvoit sur la partie opposée de crainte d'être blessé ou renversé à coups de pied, car le cheval ne cessoit à se débattre, quoique couché dans le bateau. Heureusement il resta enfin tranquille. Je forçai avec menace le batelier, comme étant le plus près de lui, de mener à terre, dont il eut bien de la peine; le bateau manqua plusieurs fois d'être renversé lorsque le cheval y entra. Mais ma résolution étoit prise, qu'en cas d'accident, de sauter dans l'eau le plus près de

la terre qu'il m'auroit été possible. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur.

Le 29. M'est venu voir M. Alf, peintre de Vienne en Autriche. Il m'a apporté des lettres de recommandation et me paroît fort joli garçon de toute façon. Il me doit faire voir de ses ouvrages.

MARS 1764.

Le 2. M. le comte de Durazzo, directeur des spectacles de la cour impériale, étant arrivé en cette ville, m'est venu voir.

Le 7. J'ay écrit à M. Winckler que l'on ne veut pas donner le tableau en question à moins de *drey hundert*[1] louis d'or.

Le 9. M'est venu voir M. le chevalier Gluck, ce fameux compositeur, si connu par toute l'Europe, où la bonne musique est estimée; c'est un fort brave homme d'ailleurs, il a resté plusieurs heures avec moi. Il est au service de l'impératrice. Il étoit accompagné de M. Goldelini, poëte, aussi au service de la maison d'Autriche.

Répondu à M. Resler, à Dresde; je lui donne avis du départ de sa caisse le 10.

Répondu à M. Usteri im Thal-egg, à Zurich. Je lui dis que le portrait de M. Hedlinger avec les deux desseins des médailles du roi de Prusse sont arrivés; que M. Chevillet demande huit cents livres du portrait, vingt-cinq épreuves, la moitié de cette somme d'avance, et qu'il le livreroit gravé vers la fin de cette année.

[1] Trois cents.

Les quatre côtés des deux médailles sont entre les mains de M. le Mire, avec lequel j'ay fait marché pour la gravure quatre-vingt-seize livres. Je lui dis aussi que je suis en marché pour une ancienne édition du Crozat.

Le 12. M. de Bachelbel, envoyé du landgrave de Hesse-Cassel et du duc de Deux-Ponts, mon ancien ami, mena chez moi M. le baron de Epsdorf.

M. Faber, de Hambourg, a pris congé de moi.

J'ay appris une nouvelle qui me fit bien de la peine. C'étoit la mort de M. Krause, peintre, qui étoit décédé le lundy, 5 de mars 1764, et le jeudy d'ensuite il fut enterré, parce que personne ne s'étoit trouvé pour le faire plus tôt, car les aumôniers des ambassadeurs protestants n'avoient pas été avertis. Ce peintre pouvoit avoir environ trente ans. Il étoit natif de Dresde (où son père vit encore), et vint à Paris pour fuir les horreurs de la guerre, avec M. Casanova, peintre de batailles, il y a environ six ans; il resta même quelque temps avec ce peintre, qui avoit également alors chez lui deux autres jeunes Allemands, MM. Meyer et Loutherbourg. Enfin Krause, s'étant un peu brouillé avec M. Casanova, le quitta et fit de petits tableaux de cabinet et des portraits, et se tiroit bien d'affaire; mais un homme de finances, pour lequel il avoit déjà fait beaucoup de petits tableaux, lui ordonna son portrait et celui de sa femme, demi-nature, mais figure entière : il y passa bien du temps pour les bien finir, certain d'être largement payé; mais un certain peintre, pour des raisons que M. Krause ne cachoit nullement, ne parla pas favorablement de ces portraits, cela l'empêcha de recevoir son payement pour lors et le mit dans l'embarras. Il vint me voir et me conter son désastre. Je lui conseillai de faire promptement deux pe-

tits tableaux, lesquels finis, je les vendis sur-le-champ à M. le chevalier Damery. Je lui ordonnai encore deux tableaux que j'envoyai à M. Winckler, pour lors à Hambourg, seulement pour lui faire de l'argent, et successivement je lui en ay fait faire huit, dont je possède un seul qu'il avoit fait pour se faire recevoir à l'Académie de Saint-Luc, et qui a été même exposé au Salon de cette Académie, en 1762 [1], où il fut estimé du public. Tout cela remonta un peu ses affaires. Il fit encore plusieurs autres tableaux de cabinet, entre autres un d'environ sept ou huit figures pour M. de Peters, habile peintre en miniature, qui a un cabinet de tableaux. Tous ses sujets sont pris dans la vie privée. Son dessein n'est pas toujours correct, mais il mettoit assez d'expression, et sa couleur étoit agréable. Il auroit été plus loin s'il avoit été plus studieux et plus attaché au travail; mais il aimoit ses plaisirs, principalement avec le sexe. Ses tableaux ont bien du bon, et il étoit né peintre. Depuis plusieurs mois il travailloit à un tableau qu'il vouloit présenter à l'Académie royale pour se faire agréer. C'étoit un marché où on voyoit une multitude de figures, et sur le devant des fruitières et poissardes qui se battoient. M. Krause étoit parfaitement honnête homme, mais il pensoit légèrement. Il étoit gai et de bonne humeur et entendoit parfaitement le badinage.

Le 20. M'est venu voir un poëte qui m'étoit parfaitement inconnu et qui me présenta des vers qu'il avoit composés à mon honneur; et, comme je ne sçavois pas comment et par quel moyen me défaire de lui et de son phœbus, je lui baillai quelques estampes, car, pour de

[1] Nous n'avons pu trouver l'indication de ce tableau dans le livret de l'année 1762.

l'argent, ces messieurs n'en ont que faire, étant nourris de nectar et d'ambroisie. Il portoit habit noir et perruque jaune, et se nommoit M. du M.....

Répondu à M. Wirsing. Je lui dis que le ducat carré fait également mon affaire. Je lui en demande un d'Augsbourg et d'Ulm.

AVRIL 1764.

J'allai plusieurs fois à la vente du comte de Sainte-Maure [1], mais je n'ay rien acheté; dans tous ses tableaux il n'y en avoit aucun assez croustillant pour moi.

Le 3. Répondu à M. Winckler par rapport à M. Pelée de Saint-Maurice, avocat au parlement, de l'Académie des sciences de Montpellier et des Sociétés royales d'agriculture de Paris et de Soissons, à Sens, à qui j'avois envoyé une lettre de M. le baron de Hohenthal, intendant du cercle électoral et gouverneur du comté de Barbi, à qui M. Pelée a répondu et dont j'ay remis la lettre dans celle de M. Winckler.

Le 15. Répondu à M. Usteri. Je lui envoye dans la lettre les deux médailles gravées avec les desseins du roi de Prusse et la quittance de M. le Mire, de quatre-vingt-seize livres, pour ce travail que j'ay payé.

[1] Catalogue des tableaux du cabinet de feu M. le comte de Saint-Maure, premier écuyer du roi, commandant la grande écurie de Sa Majesté, et maréchal de ses camps et armées. Cette vente se fera le lundi 2 avril 1764, trois heures de relevée et jours suivants, dans l'appartement qu'occupoit ce seigneur au château des Tuileries, dont l'entrée est dans la cour des grandes écuries, à côté du passage qui conduit au jardin; par Legras (peintre, rue de Richelieu). 1764. In-12. Soit que, comme le dit Wille, les tableaux ne fussent pas bons, soit que les amateurs ne se soient pas rendus à cette vente, le fait est qu'aucun tableau ne se vendit un prix fort élevé.

M. le baron de Feldheim m'est venu voir, il vient d'Angleterre.

J'ay acheté plusieurs tableaux dans la vente de M. Remy [1].

Le 18. M. le baron de Schlaberndorf et M. de Kleber, son ami, ont pris congé de moi. Je suis extrêmement satisfait de ces gentilshommes voyageurs. Ils vont d'icy en Italie, et je les charge d'une lettre de recommandation pour M. Winckelmann, comme aussi de deux estampes de moi pour le même.

Le 19. Répondu à M. Winckelmann, par la lettre que j'ay donnée à M. le baron de Schlaberndorf et son ami. Ce baron est fils du conseiller d'État et chef de la régence de Silésie pour le roi de Prusse. J'ay appris depuis que M. de Kleber est tombé malade au moment de leur départ.

Le 21. M'est venu voir M. Calbiörnsen, de Copenhague, m'apportant une lettre de M. Als. Il m'a beaucoup parlé du couronnement du roi des Romains, qu'il a vu à Francfort.

Le 22. Répondu à M. Wolckmann, docteur en droit. La lettre est adressée à M. Winckler. Je lui donne avis du départ de la caisse, aussi à l'adresse de M. Winckler, contenant les livres et estampes qu'il m'avoit demandés.

Répondu à M. Winckler, en lui donnant avis du départ des deux caisses, dont la plus grande est pour lui, l'autre en partie, et j'ay compté avec lui.

Répondu à M. Dietrich. Je lui dis que M. Winckler

[1] Il est probablement question ici de la vente de J.-B. de Troy, dont le catalogue est rédigé par Remy. Cette vente, qui contenait un grand nombre de beaux tableaux hollandais et français, produisit 37,570 livres 12 sols.

doit lui envoyer à Dresde les estampes que je lui envoye dans sa caisse. Comme je lui ay envoyé aussi par cette voye l'eau-forte faite par Delaunay, avec la mesure, grandeur du tableau, qui lui sert pour la gravure, et que je possède seul, je le prie de me faire un pendant, que je ferai graver aussi. Je lui promets des estampes de MM. Cochin et comte de Caylus qu'il a désirées.

Répondu à M. K. Franz Willhelm Kreuchauf, à Leipzig. Je lui mande que ses estampes sont dans la caisse de M. Winckler et que j'ay mis le montant sur le compte de M. Winckler. Je lui fais présent du portrait de M. Preisler et de la Motte-Houdancourt.

Le 23. J'allay voir M. Lallemand, peintre, M. Coindet, amateur, de même que M. Blondel d'Azincourt, comme aussi M. Peters, qui est malade. L'après-midy, comme c'étoit la seconde fête de Pâques et qu'il faisoit extrêmement beau, j'allai avec toute ma famille et plusieurs amis au delà de Montrouge, où nous goûtâmes avec d'autres personnes de connoissance qui y étoient déjà.

Le 24. Répondu à M. de Hagedorn. Je lui mande que les estampes qu'il m'a demandées sont en route pour Leipzig, comme aussi l'*Almanach iconologique*, que je le prie d'accepter, de même que trois estampes qui sont dans le rouleau de M. Dietrich. M. de Hagedorn m'avoit proposé le titre de professeur honoraire, ou membre honoraire de l'Académie électorale de Saxe, mais je lui ay dit que je ne pouvois accepter que le titre de membre de cette Académie simplement. J'ay aussi proposé, sur le même pied, M. Zingg; seulement, j'ay dit que le titre d'honoraire n'est bon que pour les seigneurs et autres qui ne sont pas artistes. Je demande aussi si je dois écrire à S. A. E., par rapport à la présentation de mon ouvrage

à ce prince, comme j'ay déjà la permission de le lui dédier, etc...

Le 28. M'est venu voir M. le comte de Brühl, qui me paroît bien aimable. Il trouva chez moi M. le chevalier Damery et M. le chevalier de la Tour d'Aigue, avec lesquels il fit quelque connoissance.

M. Trattner, imprimeur-libraire de la cour de Vienne, m'est venu voir.

MAY 1764.

M. le baron de Thiel, Hollandois, m'est venu voir.

Le 9. Écrit à M. Eberts, à Strasbourg. Je le prie d'envoyer le rouleau d'estampes que je lui ai adressé, parti d'icy avec le coche, le 5, tout de suite à M. Strecker, à Bouxwiller.

Le 10. Me sont venus voir trois patriotes gentilshommes.

S. A. S. monseigneur le prince d'Anhalt-Dessau m'a honoré de sa visite et a resté une heure avec moi.

Le 11. Répondu à M. Descamps, mon confrère, à Rouen. Je lui renvoye le tableau de Verkolie, qu'il m'avoit envoyé pour le graver; mais je ne le trouve pas assez beau dans toutes ses parties.

Après la maladie de mon ami M. Peters, nous avons fait plusieurs courses dans Paris, chez les brocanteurs, pour nous amuser.

Le 13. J'allai avec ma famille et quelques amis, hors la ville, vers Montrouge.

Le 15. Ma femme a tenu sur les fonts de baptême une fille dont madame Greuze venoit d'accoucher. Je me

rendis aussi avec mon fils Frédéric à l'église Saint-Benoît. L'enfant fut nommée Louise-Gabrielle, du nom de ma femme et de celui de madame Greuze, femme du célèbre peintre de ce nom.

J'ay donné à souper à M. de Trattner, son commis, M. Zingg et M. Schmuzzer.

Le 20. M. le chevalier de Trattner, imprimeur-libraire de la cour impériale, nous a donné une fête à Madrid, dans le bois de Boulogne. Nous y étions tous, de même que M. et madame Huber, M. et madame Chevillet, M. Zingg, M. Schmuzzer, M. Himburg, commis de M. de Trattner et son neveu. De Madrid, après le repas, nous allâmes à Saint-Cloud, et de là nous revînmes à Paris, à dix heures du soir, en nos deux remises. La journée fut des plus belles.

Le 21. J'ay donné ma planche des *Musiciens ambulants*[1], que j'ay nouvellement gravée, à M. Beauvais, pour commencer l'impression, étant tout à fait finie.

Le 25. Répondu à M. Mertz, à Nuremberg. Je lui dis que j'ay remis le rouleau des estampes qu'il m'avoit demandées à M. Riderer, pour le lui faire passer. Je lui donne en même temps divers conseils qu'il m'avoit demandés concernant la nouvelle édition de *Sandrard*.

M. de Trattner a pris congé de moi et est parti le lendemain pour Londres; de là il passera par la Hollande en Allemagne.

J'allay voir le fameux cabinet de tableaux de M. Blondel de Gagny.

Le 28. J'allai voir les travaux que la ville fait faire

[1] N° 52 du Catalogue de M. Charles Leblanc.

derrière l'hôpital, où elle fait creuser un bassin ou port pour la retraite des bateaux pendant les débordements des rivières. Il y a plus de six cents hommes employés à ce travail.

Le 30. M. Peters, mon compatriote, peintre du prince Charles de Lorraine, m'a prêté un tableau de son cabinet que je vais graver. Ce tableau est peint par Terburg. Un militaire qui moralise une femme qui est debout, tournant le corps et habillée magnifiquement de satin blanc, et une femme assise, habillée en noir, buvant un verre de vin, y sont représentés.

JUIN 1764.

Le 2. M. de Piller m'a payé la pension de M. Vangelisti, mon élève.

Le 4. J'ay commencé le dessein du tableau de Terburg que je vais graver.

Le 8. J'ay envoyé au coche de Strasbourg une caisse qui contenoit les *Musiciens ambulants*, que j'ay dédiés à l'Électeur de Saxe, sous une glace, dans une belle bordure sculptée à la grecque et dorée; de plus, un portefeuille dans lequel il y a douze épreuves de la même estampe, pour être présentées à l'Électeur avec l'épreuve encadrée; quatre pour M. de Hagedorn, directeur général des académies saxonnes, qui est prié de présenter mon estampe; quatre pour M. Dietrich, peintre de la cour de Saxe et directeur de l'Académie de Meissen, d'après lequel j'ay gravé mon estampe; une à M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines; une à M. Hutin, directeur de l'Académie de Dresde; une à M. Krubsasius, architecte, professeur de la même académie. Cette caisse doit passer

de Strasbourg à l'adresse de M. Winckler, à Leipzig, de là à M. de Hagedorn, à Dresde, le tout à mes dépens. Elle est partie le 9 au matin.

Le 9. J'ay fait passer mon dessein, que j'ay fait d'après le tableau de Terburg, sur la planche, et j'ay commencé le même jour à tracer les contours. Je le grave à rebours, à cause de l'épée de l'officier qui y est représentée. J'ay aussi gravé, de cette manière, mes *Musiciens ambulants*, pour faire jouer le violonneur avec la main droite. Je grave toutes les pièces qui demandent, pour de pareils raisons, à l'être ainsi, sans me jamais servir de miroir, comme font tous les autres graveurs. C'est un équipage de moins autour de moi, et je me tire aussi bien d'affaire qu'eux.

Le 11. Répondu à M. de Hagedorn, directeur général des académies en Saxe. Je lui donne avis du départ de l'estampe que j'ay dédiée à l'Électeur de Saxe.

Écrit à M. Dietrich ; je lui mande que M. de Hagedorn lui remettra quatre épreuves de l'estampe que j'ay gravée d'après son tableau, et lui dis que son portrait est commencé sous ma direction, et que je grave actuellement un *Terburg*, à cause qu'il y a moins d'ouvrage que dans le tableau que je possède encore de lui.

Le 12. Écrit à M. Winckler, à Leipzig, pour lui dire que j'envoye une caisse à son adresse, contenant quelque chose pour l'Électeur de Saxe, et je le prie de l'envoyer sur-le-champ à M. de Hagedorn; que j'ay acheté quelques tableaux pour lui, et que je prendrai mon argent déboursé comme à l'ordinaire, chez MM. Papelier et Eberts.

Le 14. J'ay commencé à mettre le burin sur ma nouvelle planche.

Le 16. Nous avons vendu pour la première fois de ma nouvelle planche : *Musiciens ambulants*, que j'ay dédiée à l'Électeur de Saxe.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, pour lui dire que je lui ay adressé ma caisse, dont il est parlé plus haut. Je le prie de l'envoyer à M. Winckler, à Leipzig, avec l'avis qu'elle est pour M. de Hagedorn.

Le 17. Répondu à M. Wächter, secrétaire du prince de Kaunitz-Rittberg. Je lui dis que j'accepte l'offre que me fait M. de Dorn de m'envoyer un tableau d'Ostade, pour que je le fasse graver pour moi, etc.

Le 20. Répondu à M. Weitsch, peintre du duc de Brunswick-Lunebourg, qui m'avoit écrit pour avoir de mes estampes, pour un marchand d'estampes qui s'est établi dans Brunswick. Je lui marque le prix des diverses pièces, et je lui dis que tout doit être payé sur-le-champ dans Paris. Je lui dis aussi que *die Grafen von Saint-Florentin sind zu sechs und dreyzig Livers welche sich sonst bis* 72 *bezahlen*[1], mais que je les avais eus par occasion. J'ay adressé ma réponse par couvert à M. Thilecke, secrétaire des postes impériales, à Brunswick. *Zu* 3 *Liv. und* 2 *Liv.* 10 *S. gerechnet*[2].

M. le baron de Goldacker, accompagné de son gouverneur, M. Ebert, m'est venu voir; il m'a apporté la suite du *Journal des belles-lettres et beaux-arts de Leipzig*, et des lettres de M. Weiss.

Le 23. J'ay donné un dessein, paysage, que j'avois fait d'après nature à M. de Livry, pour son bouquet de Saint-Jean, dont il porte le nom.

[1] Les *Comte de Saint-Florentin* sont au prix de trente-six livres; ils se payent souvent jusqu'à soixante-douze.

[2] Je les compte trois livres et deux livres dix sols.

Le 24. J'ay écrit la lettre suivante à l'électeur de Saxe, par rapport à la dédicace que je lui ay faite des *Musiciens ambulants*.

« Monseigneur,

« Qu'il est agréable pour un artiste qui, pendant le cours de sa vie, n'a presque senti d'autre ambition que de mettre quelque perfection dans ses travaux, lorsqu'il a le bonheur d'obtenir l'approbation de ses contemporains ! mais qu'il est honorable pour lui, qu'il se sent touché, lorsqu'un prince illustre par sa naissance et respectable par ses vertus consent d'agréer ses productions ! Votre Altesse Électorale s'en est déclarée. Je sens très-vivement mon bonheur. Elle a daigné très-gracieusement m'accorder la permission de lui dédier un ouvrage que je désirerois plus parfait encore, quoique j'aye fait tout ce qui dépendoit de moi pour le rendre digne de lui être présenté. Que ne puis-je avoir, pour l'effectuer, la satisfaction de me présenter moi-même devant Votre Altesse Électorale! Mais, monseigneur, comme le sort me retient dans une contrée éloignée, M. de Hagedorn, directeur général de vos académies des arts, a bien voulu s'en charger. Heureux, si je pouvois apprendre que Votre Altesse Électorale auroit gracieusement approuvé ma façon d'agir. Je suis avec le plus profond respect,

« Monseigneur,

« De Votre Altesse Électorale,

« Le très, » etc.

J'ay envoyé la lettre de l'autre part (accompagnée d'une autre pour M. de Hagedorn, qui doit la présenter avec mon ouvrage, selon ses promesses à l'électeur), à

M. Winckler, à Leipzig, en le priant de la faire passer tout de suite à Dresde, à M. de Hagedorn, conseiller privé de légation et directeur général des académies de Saxe.

Le 26. J'ay fait présent d'une épreuve de ma nouvelle estampe, à M. Massé [1]. Ce bon et vertueux vieillard, qui ne l'avoit pas encore vue, en fut très-content et s'en réjouit beaucoup.

Le 27. Me sont venus voir MM. Muralt et Fuessli. Ils sont de Zurich, et voyagent ensemble pour voir le monde.

Le 30. Répondu à M. Strecker. Je lui dis que j'ay donné ses tabatières à M. Eberts, qui les fera partir pour Strasbourg.

JUILLET 1764.

Le 1er. Répondu à M. Descamps, à Rouen. Je lui dis entre autres que j'ay ajouté les quatre estampes, dont deux avant la lettre, au rouleau que j'ay envoyé à M. Jacques, et que M. l'abbé de Grimaldi les auroit de cette manière sans danger et sans endommagement.

M'est venu voir M....., gouverneur des jeunes comtes de Kaunitz-Rittberg. Il vient avec eux d'Espagne, où l'aîné étoit allé de la part de Leurs Majestés Impériales, porter la nouvelle du couronnement du roi des Romains. C'est un homme de la plus grande politesse, d'une connoissance fort étendue dans les arts et les sciences; en un mot, il me paroît un fort galant homme. Il est natif de Halberstadt.

Le 15. Je fus réveillé par la douleur qu'une crampe

[1] Jean-Baptiste Massé, né à Paris le 29 décembre 1687, mourut dans la même ville le 26 septembre 1767.

me causoit dans le mollet de ma jambe gauche. Il étoit deux heures du matin. Je me jetai promptement hors du lit et je tins le mollet entre mes mains pour faire passer la douleur; dans cette attitude, je m'endormis et je tombai en arrière sur la tête. Je fus obligé par prudence de me faire saigner le soir du même jour, comme aussi le lendemain au matin. C'étoit la quatrième fois qu'on me saignoit pendant toute ma vie.

Le 17. Me sont venus voir MM. Humitsch et Elsaser, artistes de la fabrique de porcelaine de Saxe.

Le 19. Remis à M. Frémin plusieurs choses pour qu'il les envoye à M. Usteri, à Zurich, auquel j'ay écrit ce jour. Je lui dis entre autres que je n'ay pas encore trouvé l'ancienne édition de Crozat.

Le 20. Me sont venus voir les deux frères, comtes de Kaunitz, fils du prince de Kaunitz-Rittberg, chancelier de cour et d'État de l'impératrice-reine. Ils sont restés longtemps chez moi, etc.

Le 21. M. le baron de Goldacker et M. Ebert ont pris congé de moi. Je les ay chargés d'une épreuve des *Musiciens ambulants* pour mon ami M. Weiss, à Leipzig.

Le 22. J'ay donné à dîner à M. Messager et à MM. Humitsch et Elsaser. Ces deux derniers sont de la fabrique de porcelaine de Meissen en Saxe.

Le 25. Nous avons dîné, moi, ma femme et mon fils aîné, chez madame Huet et son frère M. Messager. MM. Humitsch et Elsaser, de même que M. Huber, y étoient aussi. Nous nous étions donné rendez-vous au jardin du roi; de là, nous allâmes dans nos voitures, chez M. de Julienne, aux Gobelins, pour faire voir son cabinet à ceux

qui ne l'avoient pas vu; mais il n'y avoit personne. Alors nous allâmes trouver le logis de madame Huet; nous dînâmes sous le berceau dans son jardin. Nous nous sommes beaucoup divertis.

AOUST 1764.

Le 3. M'est venu voir M. le baron de Dalberg, de Mayence. Il vient de l'Italie, où il a voyagé. Il a des connoissances dans les arts. Il est ecclésiastique, jeune, grand et tout à fait bel homme, d'un caractère qui me paroît estimable.

Le 16. Répondu à M. Lempereur, à Marseille. Je lui ay envoyé mademoiselle Clairon.

Répondu à M. Weitsch, à Brunswick. Je lui dis qu'il doit envoyer son argent à Hambourg, pour le faire passer à MM. Eberts et Papelier, pour deux desseins. Je lui promets un *Comte de Saint-Florentin* et les *Musiciens ambulants;* que, pour ses tableaux, je n'en désire point.

Tous ces jours-cy, j'allay les après-midy aux Grands-Augustins, où se faisoit une vente de tableaux et d'estampes. J'ay acheté plusieurs tableaux, entre autres un petit concert peint par Marienhof, et deux petits tableaux admirables, peints par Vander-Meulen; ces trois pièces seront pour mon cabinet.

Le 22. M'est venu voir un homme soi-disant graveur de Könisberg en Prusse, et ayant, à ce qu'il disoit, connu très-fort M. Schmidt, à Pétersbourg, et qu'à son arrivée à Paris, sa femme étoit accouchée,— bref, ne possédant pas le sou. Je voulus voir quelque chose de son ouvrage, car mon homme me parut sujet à caution, il me répondit que tout son équipage étoit resté à Rouen, où il avoit

débarqué, par conséquence aussi les preuves de son art. J'étois prêt à sortir et le temps ne me permit point d'avoir recours à ma pierre de touche ordinaire, qui m'a servi en plusieurs et pareilles occasions, c'est-à-dire de lui présenter un crayon et du papier pour le faire dessiner; mais je lui donnai douze francs et je le congédiai. Son accoustrement et sa contenance ne sentoient aucunement l'artiste; mais je l'attends une seconde fois, où il aura moins beau jeu. Il parloit un fort mauvais allemand, ce qui me fait croire qu'il n'est pas de cette nation, mais qu'il n'est qu'un trompeur qui a couru toute la terre.

Le 23. M. A. Zingg, qui a gravé plusieurs planches pour moi, pendant les cinq années de son séjour à Paris, prit congé de nous, après les onze heures du soir, ayant soupé avec nous, et est parti le lendemain avec la diligence de Lyon, pour revoir la Suisse, sa patrie, surtout Saint-Gall, lieu de sa naissance. Il nous a promis d'être de retour icy avant l'hiver, à quoi je l'ay beaucoup exhorté.

Le 24. MM. Elsaser, Saxon, et Acier, sculpteur, me sont venus prendre pour me mener à l'hôtel de Monville pour voir des ouvrages qu'y a faits, en terre cuite, ce dernier. Les directeurs de la fabrique de porcelaine de Meissen m'ayant prié pour cela au nom de la cour de Saxe, je les ai examinés, et je le crois en état de remplir la place qu'il doit avoir comme sculpteur modeleur pour la fabrique. Je dois en donner mon certificat que j'enverrai à M. Dietrich, directeur de l'Académie de Meissen.

J'ay reçu de chez M. l'ambassadeur de Saxe une lettre en réponse de la mienne, de l'électeur de Saxe, écrite de sa propre main.

Le 31. J'ay assisté à l'assemblée de l'Académie royale pour le jugement des prix des jeunes gens.

SEPTEMBRE 1764.

Le 2. Nous avons été tous à Saint-Bonet, avec plusieurs de nos amis, manger une matelote immense. Nous nous sommes fort bien réjouis, car il faisoit le plus beau temps du monde.

Le 10. M. Esperendieu, étant venu de Berlin, m'a apporté, de la part de M. Schmidt, deux estampes de sa façon : l'une est le portrait d'un médecin de Pétersbourg [1], qui est bien, l'autre est le buste d'une vierge [2] dédié au comte d'Esterhasy, mais qui n'est pas bien dans toutes ses parties, selon moi.

Le 12. Monseigneur l'évêque de Callinique, étant de retour de Sens, m'est venu voir sur-le-champ, comme un ancien ami.

Le 16. Répondu à Son Excellence M. le baron de Kessel,

[1] Ce portrait pourrait bien être celui que décrit Crayen sous le n° 63 de son Catalogue : « Le portrait du docteur Burckhardt, dans une bordure ovale. Il est vu à mi-corps, tourné vers la gauche de l'estampe, et tenant de la main gauche le manteau dont il est couvert. On lit en bas : *Joh. Henricus Burckhard, medicinæ doctor. Ser. Ducum Brunsv. Luneburg. archiater et consiliarius aulicus natus CIↃIↃCLXXVI. d. 5 Aug. ob. CIↃIↃCCXXXVIII d. III Maii. Muller pinx. G.-F. Schmidt sculps. Berolini.* La h. est de 6 p. 11 l., et la l. de 4 p. 8 l.

[2] C'est le n° 163 du Catalogue de l'œuvre de Schmidt. En voici la dédicace : Dédié à Son Excellence Nicolas d'Esterhasy, comte du saint-empire romain, chevalier de la Toison d'or, conseiller actuel intime, général de cavalerie, capitaine de la garde noble hongroise, etc., au service de LL. MM. Impériales, Royales et Apostoliques d'Hongrie et de Bohême, par son très-humble et très-obéissant serviteur Schmidt. Sasso Ferrato pinxit. G.-F. Schmidt, sculps. Berolini, 1763. D'après un tableau du comte Esterhasy, commencé à Saint-Pétersbourg et terminé à Berlin.

maréchal et grand maître des cuisines de la cour électorale de Saxe. Je le remercie des deux ducats curieux qu'il m'a envoyés, et je lui promets de faire partir ses estampes pour Leipzig, à la fin de l'automne.

Répondu à M. de Hagedorn, conseiller privé et directeur général des arts et académies. Je lui donne avis que je lui envoye, par les deux personnes de Meissen, les statuts et règlements des Académies royales de Paris et de Rouen, dont je suis membre. J'ay ajouté aussi la liste imprimée de tous les membres de notre académie d'icy. Je le remercie de l'avis qu'il m'a donné de ma réception à l'Académie électorale de Dresde, qui m'a aussi été annoncée par l'électeur même, dans la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire de sa propre main.

Répondu à M. Dietrich. Je lui mande qu'il recevra les estampes qu'il m'a demandées, par les mêmes messieurs, mais que les desseins ne sont pas encore faits.

J'ay aussi répondu à M. Boetius, graveur à Dresde. Je lui dis que l'huile de noix qu'il me demande n'est pas plus pure icy qu'en Allemagne, par conséquent, je ne lui en envoye point, et qu'il aura l'estampe que je lui ay promise.

Le 17. J'ay fait réponse à M. Wirsing, à Nuremberg. Je lui accuse la réception des billets de souscription, et je lui dis que je ne crois pas qu'il y auroit de débit icy.

Ces cinq lettres ont été emportées par MM. Humitsch et Elsaser, qui sont partis le 18 pour Dresde.

Monseigneur l'évêque de Callinique m'a dit adieu pour retourner à Sens.

Le 20. M. le chevalier de Damery, étant de retour de sa campagne, m'est venu voir.

Le 27. M. Lienau, de Hambourg, mais établi négociant

à Bordeaux, qui avoit fait connoissance avec moi, l'année passée, étant de retour de son voyage d'Allemagne, m'est venu voir et m'a fait présent d'un ducat, au coin du dernier électeur de Saxe, qui n'a régné que six mois. J'ay déjà cette pièce, qui est très-rare, car il n'y en a eu que quatre cents de frappées lorsqu'il mourut. Il me fit présent en outre d'une pièce d'or frappée sur la paix de Hubertsbourg. Ces pièces m'ont fait beaucoup de plaisir, et le bon souvenir de cet ami, encore plus.

OCTOBRE 1764.

Le 4. M'est venu voir un jeune peintre, nommé M..... Il est de Coblentz, et élève de M. Zink.

Le 6. Ma réponse à M. Weitsch, par rapport aux estampes que je lui ai envoyées par Strasbourg, est dans l'enveloppe à M. Thilecke, secrétaire des postes impériales, à Brunswick.

Le 11. M. Vincent Lienau, négociant de Bordeaux, a pris congé de moi. Je lui ay fait présent d'un paysage que j'avois dessiné dans les ruines de l'abbaye de Saint-Maur. Le pendant de ce dessein, que j'ay fait au même endroit, il me l'a acheté; il les emporte encadrés. Je lui ay fait présent aussi d'une épreuve des *Musiciens ambulants*.

Le 14. J'allai voir M. Lienau chez lui. Il me montra toutes sortes de curiosités et me donna un double ducat frappé à l'occasion du couronnement du roi des Romains, comme aussi une pièce d'or, au coin de la Hollande, nommée *ritters*.

Le 15. M. Barri, commissaire de la marine, à Toulon,

m'est venu voir; étant amateur, il désire tous mes ouvrages que je ferai avant la lettre.

Le 17. J'ay envoyé une caisse remplie de curiosités à M. Winckler, à Leipzig.

Écrit le même jour au même, comme aussi à MM. Kreichauf, Wolckmann et M. le baron de Kessel, ce dernier, à Dresde.

M. de Mechel, mon ancien élève, prit congé de nous, après avoir été huit années à Paris, dont près de trois ans chez moi. Il va dans sa patrie, c'est-à-dire à Bâle; mais il compte revenir vers le printemps qui vient.

Le 18. Répondu à M. le comte de Werthern, chambellan de S. A. S. l'électeur de Saxe. Je lui envoye une liste de nombre d'estampes qu'il désire avoir.

Est revenu d'Italie M. Weirotter, après une absence d'une année. Il soupa avec nous, et nous conta bien des histoires.

Le 20. Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, pour lui donner avis du départ de la caisse, pour M. Winckler, à son adresse.

Répondu à M. Wieland, directeur de la chancellerie de la ville impériale de Biberach, en Souabe. Je lui mande que M. Wieland, joaillier de la même ville, est encore en vie, selon mes informations, et qu'il demeure sur la place Dauphine.

Répondu à M. Zingg, qui m'a fait une description de son voyage, depuis Paris jusqu'à Schaffhouse, où il a, me dit-il, dessiné les cataractes du Rhin. Mais j'ay adressé ma réponse à Saint-Gall, lieu de sa naissance, où il doit être arrivé actuellement.

Le 21, qui étoit un dimanche, nous sommes partis

dans une calèche, moi, ma femme, mes deux fils, mademoiselle Martinet, MM. Fessard jeune, graveur, Krause et Baader, peintres, et Schmuzer, mon élève, de Vienne, pour Sceaux. Après notre promenade et notre dîner, nous avons été à Arcueil, de là, nous sommes revenus la nuit à Paris. Nous avons eu bien du plaisir, le temps étant parfaitement beau. Tout ce monde a soupé chez moi, et nous avons encore bien ri.

Le 22. Répondu à M. Usteri. Je lui donne avis que les estampes qu'il m'a demandées ont été remises à M. Fremin.

Le 25. J'allai à Arcueil avec mon fils aîné, MM. Schmuzer, Krause, de Francfort, et Fessard ; ce dernier est élève de M. de Longueil, mon ancien élève. Nous y avons dessiné le paysage ; mais il faisoit un peu froid, quoique beau temps.

Répondu à M. Winckelmann, président des antiquités du pape, et bibliothécaire du cardinal A. Albani, à Rome. Je le remercie d'abord de m'avoir envoyé son *Histoire de l'art de l'antiquité*, en allemand, et en deux volumes in-4°, et, comme il avoit appris que l'on traduisoit icy sa *Lettre sur les découvertes d'Herculanum* [1], il désiroit envoyer des changements et augmentations ; mais je lui mande qu'il est trop tard, que l'ouvrage a paru et a été bien

[1] A propos de cette lettre sur les antiquités d'Herculanum, l'un de nous possède l'exemplaire même de Mariette, qui est indiqué ainsi au n° 1322 du Catalogue de la vente : « Lettre de l'abbé Winckelmann sur les découvertes d'Herculanum, traduite de l'allemand avec l'original dans le même volume. Dresde, 1764; in-4°. *Et une notice manuscrite de M. Mariette, qui avoit travaillé à cette traduction.* Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireront prendre connaissance de cette note à l'*Abecedario de P.-J. Mariette*, que publient en ce moment MM. Ph. de Chennevières et Anat. de Montaiglon; ils la trouveront transcrite en entier à la page 342 du tome I^er^.

reçu du public. Je le prie aussi que, s'il trouve quelques desseins d'Italie, mais pas trop chers, bien conditionnés et originaux, qu'il m'obligeroit de les acquérir pour moi. Ma réponse est recommandée icy à M. l'abbé Porte, secretaire de Son Éminence Monseigneur le nonce du pape.

Répondu à mon frère Jean Wille, sur l'Ober Bibermühle, à Könisberg, en Hesse, près de Tiessen. Je le prie de m'envoyer une vieille monnaie d'or.

NOVEMBRE 1764.

Le 3. Répondu à M de Bissing, à Vienne. Je lui mande que les estampes qu'il m'a demandées sont parties le 2, et je lui ay dit de remettre l'argent à M. Wächter.

Répondu à M. Brandt. Je lui dis que la place me manque pour les deux tableaux qu'il offre de me faire; mais je désire ses desseins; et que le tableau que vouloit avoir un particulier anglois ne peut avoir lieu, qu'il est parti sans ressource.

Le 7. Répondu à M. Thibaut, procureur au parlement de Flandre, rue du Vieil-Gouvernement. Il m'a demandé les *Musiciens ambulants*, première épreuve, qui est le double du prix ordinaire, avec la *Dévideuse* et la *Liseuse*, c'est la même chose.

Répondu à M. Joubert[1], à Lyon, qui rentre dans le

[1] Nous ignorons si Joubert eut d'abord un établissement à Lyon; mais nous le trouvons à Paris, en 1797, succédant à J.-F. Chereau, et publiant un catalogue des planches dont il était propriétaire. En voici le titre : « Catalogue alphabétique des estampes gravées d'après les meilleurs maîtres anciens et modernes, et d'un grand nombre d'autres objets gravés relatifs à l'instruction et à l'étude du dessein; à l'usage des artistes de tous les genres, des écoles centrales, des maisons d'éducation, etc., etc., qui se trouvent chez Joubert, graveur, marchand d'estampes, successeur de

commerce avec madame la veuve Daudet, à la place de M. Daudet fils. Je lui envoye le compte de ce qui m'est dû de l'ancienne association,

Répondu à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui dis que je lui ay adressé un rouleau qui est parti d'icy le 2.

Il m'est venu voir M. le baron de Dewitz, qui est attaché au duc régnant de Mecklenbourg-Strélitz, frère de la reine d'Angleterre. Il me proposa, de la part de la cour d'Angleterre, de graver le portrait de la reine, et il voulut savoir le prix que je prendrois; mais je me suis excusé honnêtement, car ma vue ne me permettroit plus de faire le portrait, et que je n'en gravois plus depuis plusieurs années.

Le 10. Répondu sur plusieurs lettres de M. Schmidt, graveur du roi de Prusse, mon ancien ami. Je lui dis que ses quatre planches de cuivre sont actuellement chez M. Riderer, pour lui être expédiées. Ces cuivres ont coûté soixante-sept livres seize sols; mais malgré cela je dois encore à M. Schmidt soixante-seize livres quatre sols. Je lui dis aussi que M. Esperendieu, qui doit bientôt retourner à Berlin, lui porteroit de ma part les *Musiciens ambulants*.

Répondu à M. Rode, peintre à Berlin, mon ancien ami. Je lui mande que M. Schmidt lui remettra de ma part les *Musiciens ambulants*. Il y a dans sa lettre, comme celle-cy est dans celle de M. Schmidt, une lettre pour M. Nicolai, libraire à Berlin.

Le 11. Écrit à M. Nicolai, libraire et auteur à Berlin. Je le remercie des deux journaux qu'il m'a constamment

J.-F. Chereau, rue de Sorbonne, dans la maison neuve, *aux Deux Piliers d'or*, cy-devant des Mathurins, à Paris. Imprimé l'an VI de la République (année 1797, vieux style); in-4° de quarante-neuf pages. »

envoyés, entre autres celui-cy : *das Neueste in der Litteratur*, qui est un des meilleurs de l'Allemagne. Sa manière d'agir en cela est très-généreuse, d'autant plus qu'il n'a jamais rien exigé de moi ; mais je sçais très-bien qu'il aime les estampes. C'est pourquoi je lui mande que M. Rode lui remettra de ma part les *Musiciens ambulants*, qui les recevra de M. Schmidt.

J'ay fait présent d'un de mes desseins paysages à M. de Livry, qui étoit de passage, revenant de Fontainebleau.

Le 20. Écrit à M. Winckler. Je lui dis que j'ay pris de l'argent chez MM. Papelier et Eberts. Je le prie en outre de me faire faire un croquis d'après son tableau, de Vander-Neer, à trois figures, en entier.

Le 21. Répondu à M. Oets, peintre à Amsterdam, *in die Middelste Liesveldse Bybel*. Je lui donne avis d'avoir remis le *Comte de Saint-Florentin* à trente livres, ainsi que *M. Quenay* à six livres, chez M. Basan, comme il l'avoit désiré, et que cet argent m'auroit été payé par MM. Paillieux frères, rue du Petit-Champ-Saint-Martin. Je lui promets aussi de lui garder, comme à l'ordinaire, quatre épreuves avant la lettre, et huit avec la lettre, de la nouvelle planche que je grave actuellement, et dont il m'a prié de nouveau.

DÉCEMBRE 1764.

Écrit à M. Ridinger, directeur de l'Académie de peinture à Augsbourg. Je lui dis que j'ay remis dans l'envoi d'estampes que M. Surugue fait pour M. Schropp de mes *Musiciens ambulants* une bonne épreuve pour lui, que je le prie d'accepter comme à l'ordinaire. Je le prie

aussi, s'il rencontre quelques bons desseins, soit italiens, soit flamands, de les acheter pour moi.

Le 2. J'ay mené mon fils et M. Huber, à la Comédie-Française, voir jouer le *Malade imaginaire*.

Le 4. Répondu à M. Gabriel Feldmeyr, à Iéna, que je crois marchand d'estampes, puisqu'il m'en demande. Je lui dis qu'il doit envoyer son argent icy d'abord, car je ne le connois pas, et il sera servi.

Le 6. Répondu à M. Wächter. Je me plains de ce qu'il ne m'a pas répondu sur plusieurs articles de ma dernière du 17 juin. Je lui renouvelle l'idée du tableau d'Ostade, de M. de Dorn, et de deux ducats. Je lui demande actuellement conseil sur la dédicace de ma nouvelle pièce. Le reste est en faveur de M. Schmuzer, mon élève.

Mon fils aîné a livré son premier dessein de sa composition, qu'il a fait pour un louis d'or, et pour être gravé par M. de Longueil. Il doit être mis à la tête d'un livre de poésies des cinq sens pour lequel il doit faire le reste des desseins. Ce premier est l'Ouïe, et il est de deux figures chantant dans un livre de musique, A côté de la femme, il y a quelques instruments. Il est très-fini au crayon rouge.

Le 7. Répondu à M. de Trattner, imprimeur libraire de la cour impériale, à Vienne. Je le remercie de son bon souvenir, et lui promets de lui envoyer autant d'estampes qu'il voudra, mais que préalablement il devroit m'envoyer de l'argent pour cet effet.

Le 10 et les quatre jours suivants, j'ay assisté à la vente des tableaux et autres curiosités [1] provenant pour

[1] Voici le titre de ce catalogue, qui contient un certain nombre de pastels

la plupart de la vente des tableaux de feu l'électeur de Cologne, qui s'est faite l'été passé, à Bonn, et où nos marchands de Paris les avoient achetés ainsi qu'à Dorstein, au delà du Rhin. Elle s'est faite icy à l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré. J'ai acheté un beau tableau peint par G. Poelembourg [1], sur bois, représentant un Repos en Égypte. Il y a nombre d'enfants qui voltigent dans les nuées au-dessus de la Vierge assise, tenant l'enfant Jésus entre ses bras; à côté d'elle sont saint Joseph et l'âne debout. Il y a une belle masure sur ce tableau.

Le dernier jour de cette vente, j'ay acheté un petit tableau sur bois par Adrien van Ostade [2], qui est excellent. Il représente un paysan qui mène un cochon à un marché de village que l'on voit dans le lointain; derrière lui est un autre paysan qui prend le même chemin, ayant un porc sur une brouette; il y a encore deux figures qui les regardent à côté d'une maison où il y a des arbres. Ce beau petit tableau est peint en 1644, et il est de la plus grande conservation; il m'a été fort disputé à la vente, car chacun vouloit l'avoir, cela a fait que je l'ay payé six cents livres; mais il me fait plaisir.

Le 15. Répondu à M. Thibaut, procureur au parlement de Flandre, rue du Viel-Gouvernement. J'ay remis ses estampes demandées à M. Courlesvau, procureur.

de la Rosalba : Catalogue de tableaux, pastels, miniatures, bustes, médaillons et compositions en marbre, bronzes, porcelaines et autres curiosités. La plus grande partie venant de la vente de feu S. A. l'Électeur de Cologne, qui s'est faite à Bonn, sur le Rhin, et qui seront vendus à Paris le 10 décembre 1764, à l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, ci-devant le Grand-Conseil. A Paris, chez Boileau, Colins et Joullain; 1764. In-12.

[1] N° 27 du Catalogue. Ce tableau porte quatorze pouces et demi de large sur onze pouces et demi de haut.

[2] N° 44 du Catalogue. Le rédacteur du Catalogue dit que ce tableau est du bon temps du maitre et a deux pouces de haut sur huit pouces et demi de large.

rue du Coq-Saint-Honoré, et j'ay touché le louis par la poste.

J'ay mené, pour la première fois, mon fils aîné à la comédie italienne. Cela lui a fait un plaisir infini, car il ne connoissoit encore ce spectacle que par la lecture.

Répondu à M. Zingg, à Saint-Gall. Je lui conseille de ne pas se mettre en chemin pour revenir icy que vers le printemps; que l'hiver me paroit très-incommode, surtout pour lui, qui a la santé délicate. Je badine en outre beaucoup sur M. Sauter, graveur cy-devant, mais actuellement corroyeur et mégissier à Arbonne. J'ay connu ce M. Sauter icy, à Paris. Il a logé dans la même maison que moi et M. Preisler, actuellement graveur du roi de Danemark. Nous mangions tous trois ensemble et étions bons amis. Il étoit assez petit-maître et toujours extrêmement propre; cela n'est cependant pas trop compatible avec son état actuel. Mais on dit qu'il est riche, cela pourroit être en sa qualité de peaussier; car, s'il avoit continué la gravure, il ne le seroit certainement pas, car son talent, dans cet état difficile, étoit médiocre. C'étoit dans la rue de l'Observance, près les Cordeliers, où nous demeurâmes ensemble plus d'une année.

M. Vangelisti, de la ville de Florence, qui m'avoit été envoyé par Lempereur pour être mon élève, est resté chez moi près de quatre ans, en qualité de pensionnaire; mais, comme je suis actuellement trop étroitement logé, je l'ay prié d'aller demeurer en chambre garnie dans notre voisinage; cela lui parut un peu dur, mais il a consenti et il n'est pas moins encore mon élève. Je lui fais payer actuellement, à lui, les douze cents livres que Lempereur me faisoit toucher par an pour sa pension.

Tous ces jours-cy, j'allay à la vente des desseins et es-

tampes de feu M. Le Clerc [1], fils du fameux graveur de ce nom. Mais jusqu'icy j'ay acheté peu de chose. Le plus intéressant sont les estampes et quelque peu de desseins de Séb. Le Clerc.

Le 20. Répondu à M. le baron de Rautenfeld, à Riga. Je lui dis que j'ay remis ses estampes demandées à M. Boucher, comme il l'avoit désiré et qui m'avoit aussi payé de sa part.

Le 25 Répondu à M. de Mechel, à Bâle. Il m'avoit mandé qu'il s'étoit marié depuis peu avec une demoiselle Haas et qu'il avoit pris possession aussi de sa charge de conseiller. Voilà donc un de mes élèves bien établi. J'ay badiné beaucoup dans ma réponse.

Ces jours-cy, j'allai dans une vente le soir, chez M. Basan ; mais à l'exception de quelques estampes de Rembrandt, j'ai acheté peu de chose.

Le 27. Répondu à M. de Merz, à Nuremberg. Je lui donne encore quelques conseils par rapport à la nouvelle édition de Sandrard, et j'ajoute une lettre à son beau-frère, M. Mann (en réponse à la sienne), qui est le libraire qui va entreprendre l'édition; et, comme M. Krubsacius, architecte de la cour de Dresde, que j'avois recommandé pour la révision et les changements de cet ouvrage, s'en est excusé, j'ay aussi ajouté une lettre à M. Krubsacius pour l'exhorter à l'entreprendre, etc.

Le 31. Écrit à M. de Livry, pour lui souhaiter une bonne année; j'ay ajouté un petit dessein, *Rôtisseuse de marrons*, que j'ay fait pour lui.

[1] Catalogue de desseins, estampes, bronzes et autres curiosités provenant de la succession de M. Le Clerc, peintre du roi, par Joullain fils. — Paris, 17 décembre 1764; in-12. La vente produisit sept mille huit cent quarante-deux livres dix-neuf sols.

J'allai à l'assemblée générale de l'Académie, où M. Strange [1] fut agréé, sur les estampes et desseins qu'il avoit exposés aux yeux de l'assemblée.

JANVIER 1765.

Le 3. Toute notre académie alla en corps chez M. le marquis de Marigny, directeur général, par rapport au renouvellement de l'année. Nous fûmes introduits à midy, et, après notre audience, l'académie d'architecture fut appelée à son tour.

Le 4. Répondu à M. Gottfried Winckler, à Leipzig. Je lui marque mon contentement de ce qu'il a trouvé à sa fantaisie les tableaux que je lui avois envoyés l'automne passée. Je lui donne aussi avis de quelques autres que je lui avois achetés, et lui promets aussi des estampes anglaises.

Le 5. Il nous est arrivé un pâté d'Amiens que M. Bourgeois nous envoye en considération d'une épreuve des *Musiciens* qu'il a eue de moi, sans que j'aie voulu recevoir de l'argent.

Le 7. Nous avons été au mariage et à la noce, moi, ma femme et mes deux fils, de mademoiselle Beauvais, fille unique de M. Beauvais, mon imprimeur. Elle a épousé M. Michelet, marchand mercier, n'ayant que dix-sept ans moins deux mois. C'est une belle et bien digne fille que j'ay toujours estimée. Je lui souhaite bien du bonheur!

Après avoir été au mariage de mademoiselle Beauvais,

[1] M. Leblanc n'a pas connu cette date et n'en fait pas mention dans la *Vie de Strange*, qui précède le catalogue de l'œuvre gravé de cet artiste.

je me suis esquivé et j'ay acheté chez M. Lempereur, fameux jouaillier et mon ami, une paire de boucles d'oreilles de diamants brillants, pour en faire présent à ma femme ; elles sont magnifiques et m'ont coûté deux mille sept cents livres. Après les avoir portées chez nous, je me suis rendu au repas de la noce, que je quittai vers les cinq heures, pour aller à la vente, chez M. Basan, mais ma femme et mes enfants restèrent et ne revinrent au logis que vers les huit heures. C'est alors, à mon retour, que je présentai les boucles en question à ma femme. Cette action fut bien agréable à cette bonne mère, elle m'en sçut beaucoup de gré, et moi je l'ay fait de grand cœur.

Tous ces jours-cy, j'allai à une vente de curiosités, chez M. Basan, rue du Foin. J'ay acheté quelque peu de chose.

Le 15. Répondu à mon ancien élève Romanet, qui est chez M. de Mechel, aussi mon ancien élève, à Bâle.

Répondu à M. Bourgeois, commis au bureau de M. Jacquin, directeur des domaines, à Amiens. Je le remercie de son pâté de canards d'Amiens, qu'il m'a envoyé pour le jour des rois, et je refuse de graver un portrait pour un libraire de ses amis.

Écrit une lettre de remercîments à M. de Livry pour m'avoir envoyé un morceau de chevreuil.

Écrit à M. Resler. Je le prie de m'envoyer six fois les estampes gravées par M. Dietrich, et que je n'ai pas pu faire partir vingt mains de papier gris par occasion.

Le 16. Répondu à M. Zingg. Je l'exhorte toujours à attendre le beau temps pour son retour à Paris.

Le 17. Répondu sur deux lettres de M. Paderborn,

peintre actuellement à Francfort. Je lui conseille plutôt à dessiner qu'à faire des vers à mon honneur, car ils ne valent rien.

Le 28. J'allai dans la vente de feu M. Slodtz [1], peintre, où il n'y avoit pas grand'chose, ne valant pas la peine d'aller jusqu'aux Porcherons.

Le 29. M. de Livry nous a annoncé que mademoiselle sa fille devoit se marier avec un commissaire de guerre, des gardes du corps.

Répondu à M. Wolckmann, à Leipzig.

Répondu à M. Usteri, à Zurich. Je lui dis que les Vernet sont au jour, etc.

FÉVRIER 1765.

Le 1er. Répondu à S. E. Mons. le baron de Kessel, maréchal et grand maître des cuisines de la cour de Saxe. Je le prie de continuer à me procurer toujours quelques beaux ducats bien conservés.

Répondu à M. de Hagedorn, conseiller privé de légation et directeur général de l'Académie électorale. Je lui envoye, selon sa demande, le plan de l'assemblée de l'académie, c'est-à-dire la manière dont sont placés les chaises et les tabourets, et par qui ils sont occupés selon l'ordre et les rangs. Je le remercie des soins qu'il se

[1] Catalogue des tableaux, desseins et estampes qui seront vendus après le décès de M. Michel-Ange Slodtz, sculpteur du roi et dessinateur des Menus-Plaisirs de Sa Majesté, par Fr. Basan, graveur. Paris, 1765. On remarque, dans ce catalogue, « plusieurs planches de cuivre gravées à l'eau-forte, dont une par M. Pierre, représentant une cavalcade faite à Rome par les pensionnaires du roi à l'Académie de peinture. » Ces planches furent vendues quatre-vingt-trois livres quinze sols.

donne pour que les deux volumes de la galerie de Dresde soient de belles épreuves.

Répondu à M. Dietrich. Je l'exhorte toujours à peindre pour moi, à m'envoyer de ses desseins, et que j'espérois avoir pour lui l'œuvre de la Fage et la galerie du Luxembourg, qu'il m'a demandés.

Répondu à Strahlborn, négociant à Saint-Pétersbourg, que j'ay connu à Paris, il y a plus d'un an. Je lui dis que le peu d'estampes que je devois lui envoyer pour sa curiosité ne sont, pour la plupart, pas encore au jour. Je le prie de me mander le prix des quatre petites pièces d'or qu'il m'a envoyées.

Le 2. Répondu à M. Wächter, secrétaire du prince de Kaunitz, à Vienne. Je lui promets de mes desseins et de ceux de mon fils. Je l'exhorte aussi de presser M. Brandt pour un pareil objet.

Le 3. J'ay donné un grand dîner aux gens de la noce, suite du mariage de la fille de M. Beauvais, mon imprimeur. Outre les nouveaux mariés, le père et la mère, M. et madame Gaillard, M. et madame Chevillet et M. de Longueil y étoient. On s'est séparé à onze heures et demie de nuit.

Le 5. Répondu à notre neveu Gudin, caporal dans la compagnie d'Obsonville, du régiment des gardes françoises. Je l'exhorte a être honnête et galant homme, comme il a été jusqu'à ce jour, et qu'il feroit son chemin, puisqu'il a choisi l'état militaire.

Écrit à M. Hecquet [1], graveur à Abbeville. Je lui de-

[1] C'est Robert Hecquet l'auteur de : *Catalogue des estampes gravées d'après Rubens*, auquel on a joint l'œuvre de Jordaens et celle de Wisscher, avec un secret pour blanchir les estampes et en ôter les taches d'huile, par R. Hecquet, graveur. A Paris, chez Briasson et Ch.-Ant. Jombert, 1751,

mande s'il veut se défaire du *Couronnement d'épines* et du *Christ en croix*, d'après Van Dyck, gravés par Bolswert, qu'il a encadrés chez lui, et que j'ay vus lorsqu'il demeuroit encore à Paris.

Le 8. J'ai eu le plaisir de recevoir de M. le baron de Kessel huit ducats en or et un double ducat, tous différents les uns des autres. C'est une vraie curiosité pour moi. C'est M. le baron de Forell, capitaine aux gardes suisses de France, qui me les a apportés, en ayant été chargé par M. de Kessel, à Dresde.

J'ai répondu à M. de Kessel le 9 de ce mois.

Le 11. Écrit à M. l'abbé de Vallin, chanoine de Saint-Pierre, à Mâcon. Je lui donne avis que les *Ports de mer* sont au jour.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui donne aussi avis que j'ay remis son rouleau d'estampes au monsieur qui m'a apporté sa lettre.

Répondu à M. Bourgeois, commis au bureau de M. Jacquin, directeur des domaines, à Amiens. Comme, à mon refus, il m'a demandé que je lui donne le nom de quelques graveurs, pour graver un petit portrait, je lui propose MM. Beauvarlet et Cathelin, etc.

Le 12. J'allai, invitation faite, dîner chez MM. Papelier et Eberts, où il y avoit MM. Flipart et Choffard, graveurs, et MM. Chardin, Roslin et Vien, peintres, avec

in-12, et de : *Catalogue de l'œuvre de F. de Poilly*, graveur ordinaire du roi, avec un extrait de sa vie, où l'on a joint un catalogue des estampes gravées par Jean Wisscher et autres graveurs, d'après les tableaux de Wouvermans, avec un secret pour décoller les desseins à l'encre de la Chine et au bistre, etc., le tout recueilli par R. Hecquet, graveur. Paris, Duchesne, 1752 ; in-12. Ces deux volumes sont devenus rares aujourd'hui, et les renseignements que l'on y trouve sont très-exacts et très-précis.

plusieurs autres personnes. Nous y avons fort bien passé notre temps.

Le 13. Me sont venus voir trois jeunes voyageurs zurichois, l'un est cousin germain de mon ami, M. Usteri.

Répondu à M. Strecker, à Bouxwiller, en Alsace. Je lui dis que son rouleau d'estampes doit être entre ses mains actuellement, et que ses deux tabatières sont chez M. Eberts, qui s'est chargé de les lui faire parvenir.

Écrit à M. de Wasserschleben, conseiller d'État du roi de Danemark, à Copenhague. Je lui mande en outre que j'ay retiré ses onze souscriptions et que j'ay souscrit pour onze nouveaux ports, qui ne seront cette fois-cy que de deux pièces.

Tous ces jours-cy, j'allai à la vente (faubourg Saint-Honoré) des effets délaissés par feu M. Slodtz, sculpteur du roi. J'y ai achetés plusieurs desseins, etc.

Répondu à M. Kilian, graveur à Augsbourg. Je le remercie de l'histoire et de la vie du fameux peintre d'histoire Holzer[1], et de la vie de Ridinger, qu'il m'a envoyées, composées par lui et de son propre mouvement. J'avois déjà celle de ce dernier, de M. Ridinger même.

MARS 1765.

Le 1er. Répondu à M. le docteur Wolckmann, à Leipzig.

M'est venu voir M. Schröter, de Lubeck.

Le 2. Répondu à M. Winckler, à Leipzig.

Le 9. Me sont venus voir MM. le baron et le chevalier

[1] Jean Évangeliste Holzer, né en 1709 et mort en 1740.

de Bremsen, gentilshommes du Holstein. De même que M. le baron de Liebenheim.

Le 11. M'est venu voir M. le comte Podewils, fils de feu M. le comte de Podewils, premier ministre du roi de Prusse.

Le 12. J'ay mené MM. le baron de Bremsen et le chevalier son frère, après avoir déjeuné avec eux, à la bibliothèque du roi, voir le cabinet des estampes [1].

Répondu à M. de Mechel. Je le remercie, quoique un peu tard, du baril de *sauerkraut* qu'il m'avoit envoyé, etc.

Le 13. J'ay mené MM. les barons de Bremsen frères, M. le comte de Podewils, MM. les barons de Raben frères, M. le baron de Liebenheim, M. de Saldern, M. Schröter et M. Rumphe, de Hambourg, à notre Académie royale. Ils furent forts satisfaits de tous les beaux ouvrages produits par le pinceau, le ciseau et le burin, répandus dans les différentes salles de l'Académie. Au sortir de là, je menai les deux frères, MM. les barons de Bremsen, au Luxembourg, voir les tableaux du roi et la galerie de Rubens, les autres messieurs nous ayant quittés pour aller au jardin du roi voir le cabinet d'histoire naturelle.

Le 20. M. Meinhard, gouverneur de M. le comte de Moltke, m'est venu voir.

Le 23. Répondu à M. de Hagedorn. Je lui donne avis que les estampes de mon œuvre qu'on me demande pour être placées dans le cabinet électoral de Dresde sont parties le 24 mars avec l'œuvre de M. Vernet et celui de

[1] En 1782, le Prince publia un *Essai sur la bibliothèque du roi*. Le chapitre relatif au cabinet des estampes est plein de curieux détails.

M. de Marcenay. Au mien il manque sept pièces ; il fut impossible de les découvrir cette fois-cy.

Répondu à M. Dietrich. Je lui envoye l'adresse dont il doit se servir pour m'envoyer le petit tableau.

J'allai pour la seconde fois voir la fameuse tragédie : le *Siége de Calais*.

Répondu à M. Zingg, à Saint-Gall.

Le 24. Écrit à M. Resler, à Dresde. Je lui dis que les estampes de M. Dietrich étoient arrivées ; je lui en demande encore.

Répondu à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui donne aussi avis du départ des œuvres d'estampes, pour Dresde, qui sont à son adresse.

Répondu à M. le chevalier de Vallin. Je lui donne avis du départ des quatre derniers ports de France pour M. son frère, et le prie de faire se charger quelque autre personne pour continuer de souscrire pour lui.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique, actuellement à Sens.

Tous ces jours-cy, j'allai à la vente des effets de l'art délaissés par M. Deshayes [1], professeur de l'Académie royale ; je n'ay cependant acheté que quelques articles de desseins délaissés par ce peintre.

Le 30. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale. M. Frago ou Fragonard [2] y fut agréé avec applaudisse-

[1] Catalogue des desseins, tableaux et estampes, après le décès de M. Deshayes, peintre du roy, par Pierre Remy. « La vente se fera le mardi, 26 mars 1765, et jours suivants, trois heures de relevée, dans l'appartement du défunt, rue Neuve-des-Petits-Champs, à côté de la porte du jardin du Palais-Royal. Paris, 1765 ; in-12. » Ce catalogue est curieux, en ce qu'il contient un grand nombre de desseins de la main de M. Deshayes.

[2] Jean Honoré Fragonard, né à Nice en 1732, mourut à Paris en 1806. Il était peintre et graveur, et son portrait a été très-spirituellement gravé à l'eau-forte par C. Le Carpentier.

ments. Il avoit exposé aux yeux de la compagnie un très-grand tableau d'histoire, qui étoit très-beau, et plusieurs paysages bien faits et bien coloriés, comme aussi des desseins de diverses manières qui avoient bien du mérite. Au sortir de là, j'allai voir mon ami M. Greuze.

AVRIL 1765.

Le 1er. Répondu à M. Lienau, à Bordeaux, et, comme il m'avoit touché fort délicatement quelque chose sur mes ouvrages, que mes amis et autres désiroient constamment voir paroître, je lui dis aussi en termes couverts que je pourrois peut-être punir son impatience par une dédicace ou réjouir par des preuves de mon amitié de cette manière, etc.

M. le chevalier de la Tour-d'Aigues, étant de retour de la Provence, sa patrie, m'est venu voir après une absence de dix-huit mois.

Le 6. Répondu à M. Weitsch, à Brunswick. Je lui dis mon sentiment sur les quatre tableaux de sa façon qu'il m'a envoyés, dont l'un représente le fameux Blocksberg, la plus haute montagne de la Basse-Saxe; l'autre, la forteresse de Regenstein, située sur une roche escarpée et qui a été prise et reprise plusieurs fois dans la dernière guerre, mais qui est à présent très-ruinée.

Le 8. J'ay donné à souper à M. le chevalier de Broembsen et à son gouverneur, M. Schröter (M. le baron de Broembsen ne put venir à cause d'une indisposition). M. Huber et d'autres étoient du repas.

Le 10. J'allai dîner chez M. le chevalier de Damery, avec M. Chevillet. M. le chevalier de la Tour-d'Aigues y

étoit aussi. Après le repas nous allâmes tous, avec madame de Damery, au Luxembourg. Après que cette dame fut retournée à son logis, nous allâmes, nous autres hommes, chez M. Greuze, de là chez M. Huquier, marchand d'estampes, qui part demain pour Bruxelles assister à la vente du prince de R.....[1], nous y restâmes voir un portefeuille de desseins, comme j'ay fait souvent chez le même marchand, depuis plus de vingt ans, car il a de fort beaux desseins.

Le 13. Madame Huet, étant revenue de Dresde, où elle étoit allée pour son commerce de porcelaine de Saxe, m'a apporté de la part de M. Hutin, directeur de l'Académie de Dresde, toutes les estampes qu'il a gravées successivement à l'eau-forte, qui sont remplies d'esprit. Elles étoient accompagnées d'une lettre fort polie de sa part.

Le 14. J'ay écrit de nouveau à M. Weitsch (en adressant ma lettre à M. Thilecke, secrétaire des postes impériales, à Brunswick). Je lui commande encore deux tableaux, paysages d'après des endroits connus et remarquables. Je lui donne de nouveau quelques remarques sur ses opérations en peintures, lesquelles il prendra en bien, s'il a l'esprit bien fait.

Le 16. J'allai voir Madame Huet, la remercier des soins qu'elle avoit eus des effets qui avoient été envoyés de Saxe, et je lui fis compliment sur son heureuse arrivée.

[1] C'est la vente du prince de Rubempré. Les tableaux se vendirent le 11 avril, et les estampes et desseins le 15 et jours suivants. La vente des tableaux produisit quatre-vingt-neuf mille trois cent trente livres neuf sols, et celle des desseins et estampes, vingt-cinq mille quatre cent cinquante-deux livres dix sols.

Le 17. M. Ryland [1], graveur du roi d'Angleterre, étant venu de Londres en cette ville, me vint voir et me fit par là grand plaisir. Je l'avois déjà connu lorsqu'il étoit venu à Paris, il y a sept ou huit ans.

Le 18. J'ay donné à dîner à M. Ryland. C'est un brave homme, qui a bien du talent et est fort à son aise. Il a cinq mille livres de pension de son roi, qui lui paye non-seulement généreusement les ouvrages qu'il lui commande, mais lui fait aussi présent de l'ouvrage même, lorsqu'il est fini. Chose sans exemple !

Le 20. M. Grimm, secrétaire du duc d'Orléans, m'écrivit une lettre dans laquelle il me proposa, au nom d'une société d'honnêtes gens, qui veut faire la dépense de graver la famille infortunée de Calas, en six figures, dessinées par M. Carmontelle [2], mais je me suis excusé par ma réponse que j'ay faite sur-le-champ à mon compatriote, M. Grimm.

Répondu à M. Kreuchauf. Je lui dis que les tableaux qu'il prétend envoyer à moi pour les faire vendre icy n'est point selon la bonne politique. Je lui conseille de les envoyer, comme cy-devant, à M. Eberts ; mais point de copies ni pièces noires ou endommagées. Que personne ne cherchoit des tableaux chez moi, n'étant nulle-

[1] William Vynne Ryland, né à Londres en 1732, fut pendu en 1785, pour avoir fabriqué de faux billets de banque. Ryland gravait au pointillé, dans le goût de Bartolozzi. Il a gravé fort habilement à l'eau-forte deux paysages d'après François Boucher.

[2] Carmontelle est né à Paris le 25 août 1717 ; il y est mort le 26 décembre 1806 ; c'était un artiste plein d'esprit et de finesse. Ses quelques eaux-fortes sont très-justement recherchées des amateurs. Le dessein dont parle ici Wille a été gravé, et on lit au bas de l'estampe : *La malheureuse famille Calas, la mère, les deux filles, avec Jeanne Viguière, leur bonne servante, le fils et son ami, le jeune Lavaysse. L.-C. de Carmontelle delineavit* 1765. *Delafosse sculpsit.*

ment connu sur le pied d'en faire commerce ; qu'il pourroit cependant envoyer le catalogue à M. Eberts avant tout.

Le 26. J'ay remis à M. Schütz, secrétaire de l'ambassade de Danemark, bien des choses demandées par M. le conseiller d'État de Wasserschleben, à Copenhague, pour être envoyées à cet ancien ami. Et, le même jour, j'ay touché mes déboursés chez MM. Papelier et Eberts.

Le 27. Répondu à M. Wasserschleben. La lettre a été remise aussi à M. Schütz.

MAY 1765.

Le 1er. MM. Wincke, de Brême, et Müller, de Hanovre, me sont venus voir. Ils viennent de Bordeaux. Le premier m'a apporté une planche de cuivre brut, de Hambourg, et une médaille d'argent. Il avoit été chargé de ces deux objets, par mon ami M. Lienau, à Bordeaux. La médaille a été frappée en Hollande, sur la fameuse banqueroute d'Amsterdam et de Hambourg, il y a deux ans.

Le 5. Un jeune artiste d'une ville de la forêt Noire est venu chez moi, me portant une lettre de recommandation de M. le baron de Sickingen. Il se nomme M. Harscher et parle par le nez.

Le 9. M. Ryland, graveur de Londres, a pris congé de moi pour s'en retourner dans sa patrie. Il avoit commission du roi d'Angleterre d'acheter de moi mes pièces historiques, mais des premières et magnifiques épreuves, et je les ay fournies comme pour un roi.

Le 12. Répondu à M. Meil [1], dessinateur et graveur, à Berlin. Je lui dis que les deux estampes qu'il me demande avec instance, mais premières épreuves, sont en présent pour lui, et que M. Cavalier les a déjà entre les mains pour les lui envoyer.

Répondu à M. Rode, peintre d'histoire, à Berlin. Je le remercie d'avance des trois desseins de sa façon, qu'il a fait partir à mon adresse. Je lui dis en outre que les planches des mascarons de l'Arsenal ne pourront pas être placées, que de telles estampes ne pourront qu'être confondues dans la foule, quoique bien faites.

Le 20. M. l'abbé de Grimaldi, de la maison des princes de Monaco, amateur qui me vient voir souvent, me présenta à M. le prince de Monaco, qui me reçut fort bien et me fit voir tous les tableaux et autres curiosités de la maison, me disant même que tous ses tableaux étoient à mon service, si l'un ou l'autre pouvoit m'être utile pour la gravure.

Mon fils Frédéric a été habillé à la françoise, ayant été jusque-là en hussard.

Le 22. Un jeune homme de Deux-Ponts, *Zwey-Brücken* en allemand, nommé M. Hess, me vint voir : il veut être graveur et désire que je lui enseigne. Je le ferai avec plaisir, ayant connu son père, il y a vingt-neuf ans. Il a dessiné plusieurs années à l'Académie de Manheim, et paroît fort joli garçon, qui se présente bien. Son père m'avoit déjà écrit par rapport à lui et je lui en ai répondu.

Tous ces jours-cy, j'ay acheté plusieurs tableaux dans une vente qui se fait chez M. le Brun, marchand.

[1] Jean Guillaume Meil, peintre, dessinateur et graveur, né à Altenburg en 1733, mourut à Berlin en 1805.

Le 23. Répondu à M. Harpeter, docteur en philosophie, à Nuremberg. Il étoit chargé de me proposer le portrait d'un sénateur de la même ville de la part de sa veuve, mais que j'ai refusé. Peu de jours après, M. Wirsing, graveur, aussi de Nuremberg, m'écrivit en me priant de le recommander pour le faire, c'est ce que j'ay fait avec plaisir le 26.

Le 24. M. le baron de Hammerstein, Hanovrien, me vint voir. Il vient d'Italie.

Le 25. M. de la Haye, mon tailleur, m'a livré un habit de soie jaspé et assez richement galonné en argent, et un autre à mon fils aîné, de bouracan avec boutons d'argent. Huit jours auparavant, mon fils Frédéric eut un habit de soie à fleurs, mais uni, avec chapeau et épée, au lieu d'habit de hussard, bonnet et sabre, et accoutrement analogue, qu'il avoit porté jusqu'à ce jour; mais il portera encore, les jours ouvrables, le même habillement qui est vert et argent, cet été, pour l'user.

Ces jours passés, M. Boehmer, de Dresde, m'a remis, de la part de mademoiselle Dinglinger, une miniature qu'elle a faite d'après un tableau du Titien, de la galerie de Dresde, et qu'elle veut vendre deux cents louis d'or. Je doute de la réussite de cette affaire. La pièce est jolie.

Le 27. J'ay répondu à M. Vächter, Je lui dis que, quoiqu'il m'ait obtenu, à mon insçu et sans que je l'aye demandé, la permission d'écrire à l'impératrice, pour lui dédier une de mes pièces, je ne croyais pas que la chose soit praticable pour le présent et que je prévoyois plusieurs difficultés. Je le remercie cependant beaucoup de son intention louable à mon égard. Je lui mande

aussi que M. Schmuzer, mon élève, a fini sous ma direction, le portrait du prince de Kaunitz [1], et j'ay parlé fort en sa faveur pour que sa pension soit augmentée.

Le 28. M. le chevalier de Brömbsen et M. Schröter, son gouverneur, sont venus prendre congé de moi. Ils vont aller voir les provinces méridionales de la France.

Le 29. M. Schröter a encore soupé chez nous quoiqu'il eût déjà pris congé le jour d'auparavant. Je lui ay fait présent de plusieurs estampes, car c'est un fort brave garçon, joyeux et de bonne humeur.

Le 30. M'est venu voir M. Papelier, chancelier du prince Frédéric de Deux-Ponts et frère du banquier du même nom qui est mon ancien ami et duquel il étoit accompagné. Il me paroît un bien digne homme, parlant l'allemand et le françois dans une rare perfection et ayant un esprit très-solide.

JUIN 1765.

Le 1er. Répondu à M. Gagino, à Hildesheim. Il me paroît marchand et veut avoir de mes estampes. Je lui dis que son argent doit être icy avant le départ des estampes, dont je lui ay envoyé le catalogue.

J'ay mis un habit neuf, que M. de la Haye, mon tail-

[1] Le prince de Kaunitz est debout, à mi-corps, la main posée sur un livre qui est sur une table. On lit au bas l'énumération de tous les titres du prince; les voici : « W. A. PRINCEPS A KAVNITZ, COMES A RITTBERG. *Quondam Augg. ad Sardiniæ Regem ablegatus. Belgii Austr. Proconsul ad pacem Aquisgrani sanciendam Plenipotent. apud Galliæ Regem Orator. Nunc vero, Augg. a Sanctior. Consiliis. Cancellarius. Administer Germaniæ Belgii et Italiæ Provinciarum rebus cum exteris gerendis præfectus*, etc. A. CIↃIↃCCLXV. » On reconnaît en plus d'un endroit, dans cette planche, la main de Wille; l'habit du prince a surtout dû être beaucoup retouché par le maître de J. Schmuzer.

leur, m'a fait; il est de soie, galonné en argent, et m'a coûté quatre cents livres.

Le 10. Répondu à M. Winckler. Je lui envoye la reconnoissance de la somme qu'il m'a fait toucher, de la part de M. de Hagedorn, pour les estampes que j'avois envoyées à celui-cy. Je lui envoye aussi la liste des desseins avec les prix, mais qui resteront encore une huitaine de jours chez moi et partiront avec les autres effets.

Le 14. M. Usteri, de Zurich, troisième frère de ce nom, étant arrivé, m'est venu voir sur-le-champ.

M. Garttner, ébéniste de Dresde, m'a apporté des lettres de M. Dietrich ou Dietricy.

Le 20. Répondu à M. de Livry fils. Je lui mande que, n'ayant pu joindre M. Vien, je lui ay fait faire deux paysages vues de Rome, coloriés, que je les ay fait remettre aujourd'hui à M. Ripert, selon ses désirs.

M. Griesbach, jeune, jurisconsulte, ayant pris congé de moi pour partir pour Londres, je lui ay fait une lettre de recommandation pour M. Fabian [1], peintre allemand dans cette ville, à qui j'ay promis par la même lettre un dessein de moi, qu'il me demande depuis longtemps.

Tous ces jours-cy, j'allai à la vente de tableaux de madame de la Boissière, où j'en ay acheté plusieurs, entre autres deux Bartholomé Bréemberg, très-finis.

J'allai chez le notaire signer un écrit portant mon consentement que la veuve Deforge pût être tutrice de ses enfants; son mari, frère de ma femme, étant mort depuis peu laissant deux filles en bas âge.

Le 21. Écrit à M. Weiss, à Leipzig. Je lui dis que

[1] Nagler ne mentionne pas le nom de ce peintre dans son *Dictionnaire des artistes*.

M. Winckler lui remettra le nouveau livre de M. Dandré-Bardon [1] de ma part, comme aussi deux estampes gravées par M. Chevillet.

Le 21. Répondu à M. Kreuchauf. M. Winckler est aussi prié de lui remettre ses estampes. Je lui dis en outre que je ne croyois pas que le petit tableau de mademoiselle Dinglinger pût être vendu.

Le 22. Répondu à M. Wolckmann; M. Winckler doit également lui remettre ses estampes et brochures. Je lui ay aussi fait compliment sur son mariage.

Répondu sur plusieurs lettres de M. Winckler. Je lui donne un détail de tout ce que je lui envoye, et la liste de mes monnoies d'or; comme il m'en avoit envoyé quatre en dernier lieu, je l'en remercie et lui fait présent de deux paysages que j'avois dessinés l'année passée. Il a aussi ordre de remettre un de mes desseins, à M. Oeser, directeur de l'Académie de dessein, à Leipzig, qui avoit désiré en avoir.

Répondu à M. de Mechel, à Bâle.

Une lettre en réponse à M. Humitsch, commis de la fabrique de Meissen, est dans la lettre à M. Dietrich.

Le 23. Il m'est arrivé de Meissen une petite caisse que M. Dietrich m'envoye. Elle contenoit un tableau paysage sur bois, très-bien fait par cet habile homme. Il sera gravé par M. de Launay, pour faire pendant à celui qu'il grave actuellement. De plus, il y avoit deux tableaux de M. Dietrich en grisaille, mais qui ne sont pas si bien. De plus, un rouleau de desseins de lui, au

[1] Ce dernier ouvrage de Dandré-Bardon avait pour titre : *Traité de peinture, suivi d'un Essai sur la sculpture, pour servir d'introduction à une Histoire universelle relative aux beaux-arts.* Paris, Dessaint, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est aujourd'hui fort peu recherché.

nombre de plus de vingt pièces, tous de sa main, très-bien faits et que je dois remettre à M. Mariette de sa part.

Ce même jour, j'ay répondu à M. Dietrich. Je l'exhorte constamment à me faire encore des paysages, et que son portrait est très-avancé.

J'allai faire ma contre-visite à M. le chancelier Papelier.

Le 27. Nous fûmes réveillés, à quatre heures du matin, par le frère de M. Zingg, qui étoit venu en courrier de Troyes, en Champagne, où leur voiture, qui conduisoit les deux frères et un de leurs amis, en France, avoit été arrêtée avec les quatre chevaux par les commis, qui les accusèrent que le tout étoit au voiturier, et que cela étoit contre les ordres et règlements. Après avoir fait prendre le café au jeune M. Zingg, je le fis mettre au lit, et je sortis pour trouver quelques moyens pour faire relâcher cet ami, à Troyes. J'employai toute la journée à courir de part et d'autre, sans avoir beaucoup avancé cette vilaine affaire. M. Coindet s'y employa aussi avec ardeur.

Le 28. Je poursuivi l'affaire de M. Zingg, de même que M. Huber.

Le 29. Je dînai chez M. Blondel de Gagny[1], qui m'avoit fait inviter. Le matin et l'après-midy furent encore employés pour M. Zingg. Le même jour, M. Huber fit dresser une requête qui fut présentée à M. l'intendant de Champagne, de la part de M. Zingg, par M. Huber. M. Turgot, intendant de Limoges, prit cette affaire à

[1] M. Blondel de Gagny mourut en 1776, et la vente de son cabinet se fit le 10 décembre de cette année.

cœur et alla parler lui-même à celui de Champagne, en faveur de M. Zingg. Cecy étoit le 31.

Le 30. M. Huber alla, quoique malade, sur ma représentation, chez M. Turgot pour avoir des nouvelles de l'affaire.

JUILLET 1765.

Le 2. M. Turgot écrivit à M. Huber que M. l'intendant de Champagne avoit ordonné qu'on laissât partir M. Zingg de la ville de Troyes, mais il fut obligé de faire sa soumission pour douze cents livres, sauf le jugement définitif de M. l'intendant.

Le 6. Nous reçûmes un tonneau de vin que M. Lienau, mon ami, m'envoya de Bordeaux en présent. C'est un excellent vin blanc.

Le 7. Nous allâmes tous au-devant de M. Zingg, jusqu'à Charenton, mais inutilement: M. Zingg ne vint point.

Le 8. Nous reçûmes une lettre de M. Zingg, par laquelle il nous instruisit qu'il seroit le même jour, dans l'après-midy, à Charenton. Mon fils, M. Zingg le jeune, qui avoit logé tout ce temps chez nous, MM. Schmuzer et Halm, allèrent jusqu'à ce village au-devant de lui, et il arriva chez nous vers les sept heures du soir en bonne santé, mais rempli de chagrin à cause de son affaire. Nous le reçûmes avec toute l'amitié possible. Il soupa chez nous de même que le lendemain, avec M. et madame Huber, etc. Il me remit une médaille d'argent représentant le célèbre M. de Haller, que M. Mörikofer, de Berne, m'envoye en présent, comme aussi un

double ducat de Berne, un simple et un double de Zurich, que M. Usteri, de Zurich, m'envoye, mais que je lui ai payés.

M. Müller, de Hanovre, a pris congé de moi. C'est un bien brave voyageur. Il s'est chargé d'un rouleau d'estampes pour M. Boehm et mon frère à Giessen, il est parti le 14.

Le 14. Répondu à M. Boehm, professeur de mathématique de l'université de Giessen, membre de l'Académie électorale d'Erfurth et de la société littéraire de Duisbourg, à Giessen. Ma réponse est remplie de politesse et de choses indifférentes, qui roulent sur les arts. Je lui dis en outre qu'il doit garder un exemplaire des différentes estampes que je lui ai adressées et dont M. Müller, de Hanovre, s'est chargé. Je le prie de remettre le reste à mon frère.

Répondu à mon frère. Je lui mande que les estampes que je lui ai promises sont parties à l'adresse de M. le professeur Boehm, à Giessen, qui les lui remettra.

Répondu au curé de Könisberg, près de Giessen. Je lui parle art et morale, et finis par lui dire que mon frère lui remettra deux estampes de ma part, comme il en doit remettre à d'autres personnes que je lui nomme. Ces deux lettres sont dans une qui est à l'adresse de M. le professeur Boehm.

M. le baron de Steinberg, de Hanovre, m'est venu voir.

Le 17. J'allai à l'enterrement de M. Carle Vanloo[1], premier peintre du roi, écuier, chevalier de l'ordre de Saint-

[1] On connait un certain nombre de biographies de Carle Vanloo, et la plus curieuse, selon nous, est celle que Dandré-Bardon publia en 1765; in-12 de soixante-huit pages.

Michel, directeur de l'Académie royale de peinture et sculpture, directeur des élèves protégés par le roy. Ce grand homme mourut d'apoplexie, le 15, dans la matinée. Il a été enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois. Un monde prodigieux étoit à son enterrement. Il y avoit environ vingt-quatre ans que je le connoissois. Il étoit âgé de soixante-trois ans.

Le 28. Nous allâmes tous vers les nouveaux boulevards, où nous avons goûté bien du plaisir.

Le 31. M'est venu voir M. de Ziegler, jeune gentilhomme aimable, de Schaffouse. Il m'apportoit des lettres de recommandation de M. Lindiner, actuellement établi à Strasbourg, et cy-devant aide de camp du général de Lochmann.

AOUST 1765.

Le 4. Répondu à M. Lienau, à Bordeaux. Je lui envoye dans la lettre une épreuve d'une lettre de change, que j'ay fait graver pour lui. J'attends si elle doit être imprimée icy.

Répondu à M. Lindiner, cy-devant officier au régiment de Lochmann, au faubourg de Krautenau, à Strasbourg, que j'ay connu autrefois icy. C'est un aimable homme qui vit actuellement en philosophe heureux. Je le remercie de deux bouteilles de kirschwasser, qu'il m'avoit envoyées. Je lui ay promis une estampe en revanche, les *Musiciens ambulants*.

M. Rode, peintre d'histoire, de Berlin, m'a envoyé trois desseins qui sont bien, de sa façon, par M. Sylingk.

Le 8. M. Meyer, de Hambourg, m'est venu voir avec un jeune voyageur, de Heidelberg.

Me fut proposée la gravure du portrait de M. de Steiger [1], le premier magistrat de Berne, mais je l'ay refusée à mon ordinaire. J'ay nommé plusieurs autres graveurs à choisir.

M. le baron de Hammerstein, m'est venu voir aujourd'hui. Il est Hanovrien et officier dans les troupes de cet électorat.

M'est venu voir, avec une lettre de recommandation de M. Rode, un peintre de Berlin, nommé M. Rosenberg.

Le 18. Répondu à M. Strecker, à Bouxwiller. Je lui dis que, M. Ravenel étant parti, j'ay trouvé une autre occasion pour faire passer ses estampes à Strasbourg.

Répondu à M. Winckler. Je lui mande que c'est par oubli que la note des tableaux étoit restée icy ; que j'ay de nouveau de quoy piquer sa curiosité.

Le 19. M. Rigal, de Heidelberg, a pris congé de nous pour passer en Angleterre, d'où il compte revenir au mois de may de l'année qui vient, pour s'en retourner en Allemagne. C'est un bien brave garçon.

M. Hackert, peintre de paysages, de Berlin, avec un autre peintre, de Stralsund, étant arrivés hier à Paris, sont venus aujourd'hui m'apporter une lettre de recommandation de M. Sillem, négociant à Hambourg. Ils paroissent des gens qui savent fort bien vivre.

Le 23. Monseigneur l'évêque de Callinique, qui étoit de retour de son abbaye de Sainte-Colombe, à Sens, me vint voir, de même que M. de Livry, son frère, pour m'engager, le matin, de les mener au salon voir les tableaux, etc., de l'exposition, qui n'étoit pas encore pu-

[1] Ce portrait a été gravé par Claude Drevet, d'après Joh. Rudolff. Huber, peut-être sur la recommandation de Wille. C'est un portrait in-folio au bas duquel on lit : *Christophorus Steigerus consul Reipublicæ Bernensis.*

blique. Après avoir passé là avec eux jusqu'à une heure, M. Huet, qui m'avoit rencontré, m'entraîna chez lui pour y dîner; et, vers les quatre heures, je me rendis à l'assemblée de l'Académie, où les prix des jeunes gens étoient exposés aux yeux de l'assemblée. On fit un directeur, un recteur, un adjoint à recteur et un professeur. M. Leprince [1], peintre, qui a été en Russie, mon ancien ami, y fut reçu académicien avec applaudissements. Son tableau représentant un baptême russe, et qui doit rester à l'Académie, est un fort bon tableau.

Le 24. M. Hartmann, jouaillier de Munich, prit congé de moi pour s'en retourner dans sa patrie. Je l'ai chargé d'un grand rouleau d'estampes qu'il doit remettre à M. Eberts, à Strasbourg, pour être envoyé par celui-cy à M. Strecker, à Bouxwiller. Je lui ay fait présent aussi de trois estampes de moi et lui ay donné un petit rouleau de quatre estampes pour qu'il les remette à M. Scheke, habile graveur de médailles, à Munich, avec une lettre à celui-cy, dans laquelle je lui demande la médaille de M. Desmarets [2], peintre, qu'il a gravée depuis peu, comme aussi trois autres pièces que je désirerois avoir en argent.

Le 26. M. Van den Velden a pris congé de moi et est parti pour la Hollande.

Le 28. M. Meyer, de Hambourg, a pris congé de moi. Il s'est chargé de deux petits rouleaux pour M. V. Lienau, à Bordeaux, où il va en droiture. Je lui ay fait un petit dessein colorié dans son livre, qu'on nomme en allemand *Stammbuch*, livre de généalogie.

[1] Jean Baptiste Leprince naquit à Metz en 1733 et mourut le 30 septembre 1781. Il était élève de Boucher.

[2] Desmarets, peintre d'histoire, né en France, mourut en Toscane en 1805. Son meilleur tableau est, dit Nagler, *Pindare mourant entre les bras de Theoxène*.

Le 31. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale pour y donner ma voix pour les prix des jeunes artistes. Après, je me suis arrêté longtemps au salon où tous les ouvrages des académiciens sont exposés. Mon portrait, peint supérieurement par M. Greuze[1], y est aussi; mais je n'y ai exposé que mes *Musiciens ambulants*. Le concours du public pour voir le salon est extraordinaire.

SEPTEMBRE 1765.

Le 8. Je partis pour dessiner le paysage d'après nature. Mon fils, MM. Schmuzer, mon élève, Weirotter, Kraus, Hackert de Berlin et M. Becker m'accompagnèrent pour le même objet. Nous allâmes le même jour à Longjumeau, où nous dessinâmes; le lendemain et les jours suivants à Sceaux-lès-Chartreux, où il y a d'excellentes choses. M. Hackert devint malade le second jour, et le troisième il repartit en chaise de poste pour Paris. Le mercredy, ma femme, sa sœur et mon fils Frédéric vinrent en carrosse, accompagnés de M. Usteri, nous trouver à Longjumeau; ils y passèrent la nuit et repartirent le jeudy au soir très-contents de leurs excursions. Nous dessinâmes jusqu'au samedy à midy, et retournâmes à Paris, où nous arrivâmes à huit heures du soir, fort contents de notre voyage et des objets que nous avions rencontrés.

M. Lienau, mon ami, à Bordeaux, m'a envoyé une médaille d'argent qui a été nouvellement frappée à Hambourg. Cette médaille est très-mal faite.

Le 23. Répondu sur deux lettres de monseigneur l'é-

[1] Mathon de la Cour, dans *Lettres à monsieur *** sur les peintures, les sculptures et les gravures exposées dans le salon du Louvre* en 1765, dit, page 57 : « Les portraits de M. Wille et de M. Caffieri sont traités avec feu et comme on devroit toujours peindre les artistes. »

vêque de Callinique. Je lui dis que mon fils compte faire son portrait au crayon rouge incessamment, et que je lui ferai emplette des estampes.

Le 24. J'ay rendu, par ordre de mademoiselle Dinglinger, le petit tableau en miniature qu'elle a fait d'après le Titien, à M. Riederer, banquier, qui doit le faire passer à Londres, car il ne m'a pas été possible de le faire placer icy pour la somme de cent louis d'or qu'on vouloit avoir pour cette pièce.

M. Chevillet, graveur, est déménagé de notre maison après y avoir demeuré..... Il est allé demeurer avec sa femme, dans la rue Saint-Victor, où il est fort bien logé.

OCTOBRE 1765.

Le 5. Écrit à M. Winckler. Je lui dis que j'ay touché de l'argent le 4, chez MM. Papelier et Eberts.

Je ne me suis pas bien porté tous ces jours passés, jusqu'au 12 de ce mois, sans être cependant malade.

Deux gentilshommes courlandois me sont venus voir avec leur gouverneur.

Le 10. M. le général de Fontenay, envoyé de l'électeur de Saxe, m'a envoyé à la maison une magnifique tabatière que S. A. S. électorale m'a envoyée en présent.

Le 14. Répondu à M. V. Lienau, à Bordeaux. Je lui donne avis du départ de ses lettres de change que j'ay fait imprimer, et le remercie de la médaille d'argent que la ville de Hambourg a fait si mal exécuter; mais enfin ce n'est pas la faute de M. Lienau.

Le 16. Répondu à M. Usteri. Je lui dis que j'ay acheté,

selon ses désirs, l'œuvre de Crozat, l'ancienne édition, que M. son frère, qui est allé en Hollande, et avec qui j'ay manqué de partir, lui doit apporter lorsqu'il sera de retour icy.

Le 20. Répondu à M. Strecker, qui a été plusieurs années peintre du prince héréditaire de Hesse, à Bouxwiller, mais qui a été appelé par le landgrave de Hesse-Darmstadt pour être son peintre, depuis la mort de M. Fiedler, dont il aura la pension et de qui il est élève. Je lui mande que je désirerois un petit tableau de Breughel de Velours que M. Fiedler possédoit, et je donne commission à M. Strecker de me l'acheter dans la vente du défunt peintre, s'il est véritable.

Le 27. M. le baron d'Aderkas, m'est venu voir.

Le 28. M. Meyer, jeune peintre qui m'est connu depuis longtemps, est de retour de chez M. le duc de Deux-Ponts, où il a été plusieurs années. Il a quitté ce prince et m'est venu voir avec M. son frère, qui est joueur de harpe très-habile.

Répondu à M. l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui dis que j'ay fait sa commission chez le sieur Tremblin, et que mon fils a déjà dessiné un de ses portraits.

Le 29. Répondu à M. Weitsch, à Brunswick. Je lui dis que j'ay souscrit, selon ses désirs, pour dix exemplaires de l'estampe de Calas; que j'attends ses tableaux avec deux desseins.

Répondu à M. de Mechel, mon ancien élève, à Bâle. Je lui fais une description comique de notre dernier voyage de Longjumeau, et lui demande pour de l'argent un ducat de Bâle.

Me sont venus voir deux voyageurs de Hambourg, MM. Schmidt et König, gens d'esprit.

Tous ces jours-cy, j'ay retouché les estampes dont M. Zingg me grave les planches d'après Metay. De même j'ay retouché une épreuve du portrait de M. Dietrich, que M. Schmuzer, mon élève, grave [1].

Le 31. Répondu à M. F.-J. Van den Velden, à Leyde. Sa lettre étoit une lettre de politesse et ma réponse aussi; son adresse est : *Aftegeeven in 't Waapen van Gelderland op de lange Brugge te Leyden* [2].

NOVEMBRE 1765.

Le 1^er^. M'est venu voir M. le comte Reuss. Ce jeune seigneur voyage et cherche à voir tout ce qui est digne de remarque. La famille des comtes de Reuss est des plus illustres de l'Allemagne. M. le baron d'Aderkas est son gouverneur.

M. Usteri, notre ami, qui étoit parti pour la Hollande, étant de retour au bout d'un mois, nous est venu voir.

MM. Schmidt et König ont passé la matinée avec moi. Ils sont très-instruits, quoique négociants, surtout M. Schmidt, qui étoit même poëte et a traduit *Zelmire* en allemand, pour le théâtre de Hambourg, où elle a été représentée avec beaucoup d'applaudissements. J'ay donné à celui-cy cinq ducats que j'avois doubles, en le priant

[1] On lit au bas de ce portrait : « Christian-Guillaume-Ernest Dietrich, peintre d'Auguste II et d'Auguste III, rois de Pologne et électeurs de Saxe, membre des Académies de Dresde, d'Augsbourg et de Bologne, né à Weimar le 30 octobre 1712, peint par lui-même, et gravé à Paris, en 1765, par Jacques Schmuzer, élève de M. Wille, graveur du roy. »

[2] Remettre à la voiture du pays de Gueldres, près du long pont de Leyde.

de me les échanger contre d'autres de coins différents. Je lui ay remis une boîte avec des pinceaux pour M. Dietrich, à Meissen.

Le 11. Répondu à M. Dietrich. Je lui dis qu'il recevra, par Hambourg, une petite boîte dans laquelle sont douze douzaines de pinceaux en tuyaux de plumes et quatre douzaines de brosses de Lyon aussi en tuyaux. Je lui en fais présent. Je le prie de songer à moi pour desseins ou tableaux de sa main.

Le 12. M. Usteri, de Zurich, a pris congé de nous, après qu'il eut dîné au logis. Il a fait présent d'une épée d'argent ciselé et doré alternativement dans les ornements, à mon fils aîné, qui lui avoit un peu enseigné à dessiner. Mon fils lui donna le même jour un joli dessein de sa composition, représentant le *Roi et son Fermier*, de la comédie italienne.

Le 12. J'ay acheté pour ma femme une tabatière d'or très-belle. Elle m'a coûté quatre cent soixante-seize livres; ainsi elle a également une tabatière du même métal que la mienne, mais qui est de la valeur de huit cent soixante livres.

Le 13. J'allai chez M. Marcel, trésorier du corps d'artillerie, pour faire viser un billet de recette de deux mille cent cinquante livres, signé de Valcourt, au profit de M. le chevalier de Damery, qui me l'a envoyé pour recevoir pour lui cette somme.

M. Moreau m'a gravé à l'eau-forte une planche d'après M. Greuze.

Le 16. M. Fournereau m'a remis pour M. Wächter dix-sept cent cinquante-six livres. Le même jour j'ay

donné avis audit M. Wächter, à Vienne, pour savoir la destinée de cette somme.

Écrit sous l'enveloppe de M. de Hagedorn, à M. Wagner, jeune peintre en Saxe, et dont j'ay vu hier des petites pièces qui m'ont beaucoup plu. Je lui en demande six en couleur, deux desseins au bistre et deux tableaux à l'huile. Je lui dis que je lui ferois toucher l'argent à Dresde ou à Leipzig, et qu'il doit tout envoyer à M. Eberts, à Strasbourg.

Au soir, a soupé avec nous mon ancien élève, M. de Mechel, qui se trouve depuis peu de jours en cette ville. Je l'ay revu avec plaisir.

Le 17. Répondu à M. Ellermann, négociant, à Hambourg.

Écrit à M. Eberts. Je lui dis qu'il doit recevoir deux caisses, l'une pour Hambourg, l'autre pour Zurich.

Répondu à M. Usteri, à Zurich. Je lui parle aussi du départ de la caisse de M. son frère.

Le 18. J'ay achevé la lettre commencée le 26 octobre, en réponse à celle de M. de Hagedorn, dans laquelle est une à M. Wagner.

Tous ces jours-cy j'allai, soir et matin, assister à la vente des effets de feu M. le comte de Caylus[1], de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie royale de peinture. Il y avoit là un volume contenant les soixante desseins que M. Bouchardon avoit dessinés d'après nature (représentant les cris de Paris) pour

[1] Anne-Claude-Philippe de Thubières de Grimoard de Pestels de Levi, comte de Caylus, naquit le 31 octobre 1692. Il fut en relation avec tous les artistes célèbres de son temps, et sut leur rendre tous les services que lui permirent sa haute position et sa parenté avec madame de Maintenon. P.-J. Mariette, l'ami intime de Caylus, nous apprend qu'il mourut « à la suite d'une longue maladie, qui avait fait de son corps un vrai squelette, le jeudi 5 septembre 1765, à sept heures du matin. »

M. le comte de Caylus, que celui-cy grava il y a plus de vingt ans. Ces desseins me plurent tant, que je les poussai à douze cents livres; mais ils furent adjugés à douze cent trente-cinq livres à un abbé Grimau, mais ils étoient pour M. de la Reinière, à ce qu'on assuroit. Je n'ay eu de cette vente que quelques portraits en émail; cependant je n'ay gardé pour moi et ma curiosité qu'un seul portrait, par Petitot[1], qui est très-beau, représentant le fameux duc d'Épernon. Quoique cette vente m'amusoit beaucoup, il faisoit cependant bien froid en revenant à neuf heures du soir par les Thuileries jusques sur le quay des Augustins; cela me fit acheter un peu cher le plaisir que j'avois dans la vente même. J'ay acheté aussi une petite pierre gravée, ouvrage étrusque monté en bague, qui est gentil, et une autre bague en lapis-lazuli, dont la gravure est un ouvrage chinois, mais qui ne vaut rien.

Un de ces jours, revenant de la vente de M. le comte de Caylus, avec MM. Basan et Aumont, je les priai à dîner, ce qu'ils acceptèrent, et, lorsque nous étions à table, mon domestique vint me dire qu'il y avoit dans l'antichambre un monsieur qui désiroit me parler. J'allai, et je vis un homme fort bien mis avec un très-gros manchon, selon la mode des gens comme il faut. Mes domestiques le gênoient, il auroit voulu parler françois, mais il eut recours à son très-mauvais allemand, se disant libraire de Genève, qui avoit eu bien des malheurs, etc. Mais, comme j'avois reconnu mon coquin qui m'avoit escroqué douze francs, dix-huit mois auparavant, se disant alors infortuné graveur de Kœnisberg, je le

[1] Ce portrait m'a été adjugé pour deux cent soixante livres. (*Note de Wille.*)

traitai cette fois-cy selon son mérite, et comme l'on doit traiter les filous.

DÉCEMBRE 1765.

Le 1er. J'ay fait recevoir deux mille deux cent cinquante livres, pour M. le chevalier de Damery, sur un billet qu'il m'avoit envoyé, ayant beaucoup de confiance en moi et dont il a raison. Je lui rendrai aussi un compte fidèle lorsqu'il sera de retour de sa terre.

M. le chevalier de Damery a touché cet argent chez moi.

Le 5. Répondu à M. Winckler. Je lui donne avis du départ de sa caisse.

Répondu à M. Wolckmann. Je lui mande que ses estampes et livres sont dans la caisse de M. Winckler.

Le 6. Répondu à M. Kreuchauf. Je lui promets qu'aussitôt que M. Eberts me demandera dix-huit livres de sa part, que je les lui avancerai avec plaisir.

Le 7. Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, pour lui parler du départ de la caisse de M. Winckler.

Répondu à M. de Bissing, à Vienne, et je le prie aussi de parler pour moi à M. Brandt, par rapport aux desseins qu'il m'a promis depuis longtemps.

Le soi-disant libraire malheureux a escroqué de l'argent à M. Peters, quoiqu'il en eût déjà eu de lui, lorsqu'il se disoit pauvre peintre de Kœnisberg. Car il faut remarquer que cet homme rare est de tous les talents. Mon ancien élève, M. de Mechel, qui est actuellement à Paris, a aussi été attrapé par ce fripon.

Tous ces jours-cy, j'allai à la vente de M. Basan, où j'ay acheté quelques desseins et estampes.

Le 25. M. Zingg m'a annoncé qu'il avoit accepté la pension de deux mille livres par an de la cour de Dresde, et il doit s'y rendre le printemps prochain.

Le 26. Ma femme a acheté de l'étoffe pour faire faire deux habits noirs pour moi et mon fils aîné, pour nous mettre en deuil, comme font tous les honnêtes gens, de la mort de monseigneur le Dauphin.

M. de Mechel, mon ancien élève, a dîné au logis en prenant congé de nous, et demain il va partir pour retourner à Bâle.

Le 28. Remis à M. Cochin un nouveau portrait que M. Schmidt, de Berlin, nous avoit envoyé et qui est bien gravé par lui.

Le 29. Répondu à M. Schmidt, à Berlin. Je lui demande dix exemplaires de son petit œuvre.

Répondu à M. Rode, à Berlin. Je le remercie de trois desseins de sa façon qu'il m'a envoyés et qui sont bien.

Répondu à M. Strecker, premier peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt, en lui proposant de voir s'il y a moyen que l'on envoye le petit tableau de Breughel de Velours, pour que je puisse voir s'il est original. Je l'exhorte aussi de presser M. Seekatz, pour mes deux tableaux que celui-cy me doit faire, comme aussi deux desseins. Je le remercie en même temps de la bonne réception qu'il a faite à mon frère, lorsqu'il alla à la cour pour être présenté au souverain.

Le 30. Nous avons reçu de la Champagne un petit baril de vin, sans aucune lettre d'avis. Cependant je soupçonne que c'est un présent de M. le chevalier de Damery. Au reste, j'espère que nous le boirons à la santé du bailleur.

Le 31. J'ay écrit une lettre de politesse à M. de Livry, dans laquelle j'ay mis deux desseins que j'avois faits pour ses étrennes.

J'allai à l'assemblée de l'Académie royale. M. Jollain, peintre, y fut agréé sur deux tableaux qu'il avoit exposés.

M. Miger[1], mon élève, mais particulièrement de M. Cochin, nous a envoyé six bouteilles de liqueurs.

JANVIER 1766.

Le 1er. Répondu à M. Joseph Roose, peintre et professeur de l'Académie électorale de Dresde. Il m'a promis

[1] M. É. B. de la Chavignerie n'a pas su que Miger fût élève de Wille, car il n'en parle pas dans la curieuse monographie qu'il vient de publier sous ce titre : *Biographie et Catalogue de l'œuvre du graveur Miger*, par M. Émile Bellier de la Chavignerie. Paris, Dumoulin, 1856; in-8°. L'auteur de ce travail nous communique quelques renseignements qu'il a trouvés depuis la publication de son livre, et nous transcrivons fidèlement ses additions :

« Miger obtint, le 13 février 1815, une audience du roi Louis XVIII; il remit au roi les portraits de Marie-Antoinette et des deux tantes du roi, ainsi qu'un manuscrit contenant quelques-unes de ses poésies. Ce manuscrit a été conservé à la bibliothèque du Louvre, et porte pour titre : *Oblectamenta senectutis meæ, dum fluerent ætatis meæ anni* 77, 78, 79, 80. — Il est entièrement tracé de la main de Miger, et porte en tête cette dédicace :

« A SA MAJESTÉ LOUIS XVIII.

« Sire,

« Avant que de m'acquitter de ma dette envers la nature, ma fidélité et vos bienfaits me font prendre la liberté, en vous présentant les portraits gravés de vos augustes tantes, d'offrir en même temps à Votre Majesté quelques-uns de mes derniers travaux littéraires. Puisse ce recueil, en attestant votre amour, votre goût et votre protection pour les arts et les lettres, être agréé de Votre Majesté comme un témoignage de ma sensible reconnaissance.

« Je suis avec respect, de Votre Majesté, le fidèle serviteur et le très-obligé pensionnaire.

« MIGER,

« Ancien académicien, âgé de quatre-vingt-un ans. »

dans sa lettre deux tableaux, et je les accepte, et lui demande aussi quelques desseins de sa main.

Le 3. Toute l'Académie royale alla souhaiter la bonne année à M. le marquis de Marigny, notre directeur général, de la manière accoutumée. Au sortir de là, je menai M. Leprince dîner au logis.

Mon fils aîné m'a présenté, le jour de l'an, un dessein fort joli de beaucoup de figures, et Frédéric un dessein selon son âge.

M. le chevalier de Damery, étant de retour de sa campagne (d'où il m'avoit envoyé un tonneau de cent bouteilles de vin de Champagne), nous vint voir sur-le-champ. Je l'ay remercié de son bon présent.

Le 5, qui étoit le dimanche avant les Rois, dix-neuf artistes, tous académiciens, et dont j'étois du nombre, dînèrent ensemble dans une maison sur le quay de l'École. Nous étions tous de la meilleure humeur du monde et ne nous séparâmes qu'après neuf heures du soir.

Le 8. Répondu à M. Wagner, à Dresde. Je le prie d'ajouter encore deux desseins aux douze que je lui ai demandés, et qu'il m'a promis de faire, comme aussi deux tableaux à l'huile. Je lui parle aussi des deux tableaux que j'aurois désirés de madame sa mère.

Le 9. Répondu à M. Hutin[1], directeur de l'Académie électorale de Dresde. Je le remercie de son œuvre à l'eau-forte qu'il m'a envoyée.

Répondu à M. Dietrich. Je lui mande que j'aurai soin des estampes qu'il désire, comme aussi du portrait de

[1] Charles Hutin, né à Paris le 4 juillet 1715, mourut à Dresde le 29 juillet 1776.

M. Boucher. Je lui dis aussi qu'il n'y a aucun pinceau de Lyon dans Paris, etc.

Répondu sur deux lettres de M. de Hagedorn. Je le remercie d'abord d'une petite eau-forte de sa main. Je lui parle du départ de M. Zingg, ou plutôt de ses préparatifs pour son voyage de Dresde, comme aussi de mon grand désir de posséder les deux tableaux que M. J. Roose m'a promis de sa main, etc. Que l'œuvre de Gravelot seroit difficile à former, que, etc. Ces quatre lettres ont été emportées par M. Rivière, secrétaire d'ambassade de Saxe, qui part le 11 pour Dresde.

J'ay envoyé douze bouteilles de vin de Grave, très-excellent, à M. Vien, professeur de l'Académie royale, comme une espèce de petite reconnoissance de ce que mon fils aîné étudie dans son école.

J'ay rendu à M. de Damery la somme que j'avois touchée pour lui.

Le 25. Répondu et écrit à M. Winckler, à Leipzig. Je lui dis que les estampes que M. de Hagedorn m'a envoyées par ses soins me sont parvenues; que je lui ferai faire encore deux bras de cheminées; que j'ay touché de l'argent chez MM. Papelier et Eberts, que j'aurai soin de tout, etc.

M. le comte de Moltke, fils du premier ministre du roi de Danemark, m'est venu voir.

FÉVRIER 1766.

Le 1er. Répondu à M. Wirsing, graveur à Nuremberg. Je lui dis que son grand papier est parti pour Strasbourg, à l'adresse de M. Eberts, le 31 janvier; que l'argent qu'il me doit, il pourroit l'offrir à mademoiselle Ditsch, si elle en veut, pour les pièces que je lui ay commandées.

Écrit à M. Ditsch. Je me plains du retard de l'ouvrage de mademoiselle sa sœur, et le prie d'ajouter encore quelques oiseaux aux pièces déjà commandées; que M. Wirsing, qui me doit, a ordre de payer le tout.

J'allai avec notre Académie royale, en corps, aux R. P. de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où elle a fait célébrer un service pour feu monseigneur le Dauphin.

Le 7. Répondu sur deux lettres de M. Lienau. Je lui fais un détail comment doivent être les anciennes estampes, et lui demande un catalogue raisonné des quatre-vingts tableaux. *Ich spreche ihm auch von der Zueignung der neuen Platte* [1].

Le 15. M'est venu un petit tableau peint sur cuivre par Breughel de Velours. Je l'ay fait venir d'Allemagne. Il est des plus fins, des plus clairs et intéressants de ce maître. Il y a des gens sur le devant qui dansent au son d'un violon. Un homme mène une charrette auprès d'une eau remplie d'oiseaux aquatiques. Ce tableau me fait grand plaisir.

M. Falbe m'est venu voir, m'apportant de la part de M. Schroeter, gouverneur du chevalier de Broemsen, actuellement à Strasbourg, une monnoie d'or de Toscane, un Ridder hollandois, et me fit présent d'un ducat turc; ce dernier m'a fait plaisir.

Le 18. M. le baron de Rautenfeld, de Riga, m'apporta des lettres de M. Schroeter, de Strasbourg. J'avois déjà connu le frère aîné de ce baron il y a une couple d'années.

Répondu à M. G. Winckler. Je lui dis que sa caisse est partie.

[1] Je lui parle aussi de la dédicace de ma nouvelle planche.

Le 20. J'ay acheté un tableau de Wouwermans. Il n'y a qu'un cheval et un cavalier qui relève sa botte auprès d'une chaumière. Ce tableau est bien touché.

Le 21. M. Greuze m'a dédié un petit cahier de six têtes qu'il m'a fait graver d'après ses desseins. Il me les a dédiées en qualité d'ancien ami [1].

Le 24. J'ay retiré de chez M. Greuze un dessein de trois figures qu'il m'a fait pour être gravées. Je l'ai payé cent vingt livres. Le lendemain, je l'ai remis à M. Moreau, qui en doit faire l'eau-forte.

Me sont venus voir MM. Falbe et de Hemert.

Tous ces jours-cy j'ay assisté à la vente de desseins et estampes que M. Basan a fait et dont j'ay acheté plusieurs choses.

Le 29. M'est venu voir M. Lautz, conseiller intime du prince de Nassau-Saarbruck; mais je n'étois pas au logis.

MARS 1766.

Le 2. Après avoir visité M. Massé, ancien et respectable ami, je me rendis au repas que font ordinairement les académiciens entre eux le premier dimanche du mois.

Le 5. Me vint voir le fils de l'architecte du prince de Nassau-Saarbruck, m'apportant des lettres de recom-

[1] Ce cahier est dédié à Wille en ces termes : « Têtes de différents caractères dédiées à M. J.-G. Wille, graveur ordinaire du roy, par son amy J.-B. Greuze, peintre ordinaire du roy, et se vendent à Paris, chez J.-B. Greuze, rue de Sorbonne, la première porte cochère à gauche en entrant par la rue des Mathurins. 1766. » C'est P.-C. Ingouf qui a gravé cette suite de six têtes.

mandation de la part de M. de Sambammer, peintre du même prince, et que j'ay connu autrefois.

Le 4. Le prince Nassau-Saarbruck m'a fait l'honneur de me venir voir, mais j'étois absent, dont j'en suis bien fâché; je me propose de l'aller voir.

M. de Cronstern, gentilhomme danois, m'est venu voir, m'apportant force compliments de beaucoup de personnes de ma connoissance, qu'il a rencontrées dans ses voyages d'Allemagne et d'Italie.

Nous reçûmes le billet d'enterrement de M. Aved [1], peintre et conseiller de l'Académie royale.

Depuis peu de jours, M. le général de Fontenay m'ayant remis les deux volumes de la galerie de Dresde, reliés de la manière la plus superbe, et dont S. A. E. l'électeur de Saxe me fait présent, comme il m'avoit déjà remis de la part de ce prince, l'automne passé, une magnifique tabatière en or, il étoit de mon devoir d'écrire une lettre de remercîments à l'électeur, tant en réponse à la lettre qu'il m'a fait la grâce de m'écrire de sa propre main que de ses présents considérables.

Lettre que j'ay écrite à ce prince, en date du 4 mars 1766 :

« Monseigneur,

« Un des événements les plus heureux de ma vie étoit la réception de la réponse que Votre Altesse Électorale a daigné faire à la lettre que j'avois pris la permission de lui adresser. Qu'il est flatteur pour l'âme sensible d'un artiste, lorsque ses faibles travaux ont le bonheur d'être approuvés par un prince qui trouve sa

[1] Jacques-André-Joseph Aved, peintre du roi, était né à Douai le 12 janvier 1702. Son portrait a été gravé d'après lui-même en 1762, par G. Benoist.

véritable gloire dans le plaisir d'accorder sa protection aux arts en général; qui en établit une académie dans sa capitale; qui veut être seul son chef, son protecteur; qui désire que la nation qui a le bonheur d'être gouvernée par lui soit encore plus illustre par les sciences et les arts, et dont plusieurs productions attirent déjà les regards de l'Europe! Que Votre Altesse Électorale est véritablement grande à mes yeux! Sa lettre seule étoit pour moi une faveur, une grâce distinguée, mais elle ajoute des présents considérables. Ils m'ont été remis depuis peu de jours par M. le général de Fontenay. Rien de plus superbe que ces monuments constants de la générosité et munificence de Votre Altesse Électorale envers un artiste qui en conservera la mémoire aussi longtemps que sa vie avec autant de sensibilité que de gratitude!

« Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Électorale, le très-humble et très-obéissant serviteur,

« WILLE. »

LE 7. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique, sur plusieurs de ses lettres. Je lui prêche la patience, par rapport aux tableaux que Tremblin [1] lui fait.

LE 8. J'ay envoyé la lettre à l'électeur de Saxe chez son envoyé extraordinaire, M. le général de Fontenay, avec une lettre que j'écrivis à celui-cy pour lui recommander ma lettre à l'électeur, et pour le remercier des peines qu'il a eues de me remettre les présents de la part de son maître. J'aurois voulu y aller moi-même, mais j'étois un peu incommodé depuis quelques jours.

Répondu à M. Strecker, premier peintre du landgrave

[1] Nagler dit que ce Jean Tremblin travaillait à Paris en 1745.

de Hesse, à Darmstadt. Je lui dis que le petit tableau me plaît; que l'argent en est prêt, que je voudrois sçavoir le prix de ceux de M. Seckatz, pour l'envoyer ensemble.

Le 12. J'allai à la vente de tableaux de madame la comtesse de Farvaques. Je n'en ay pas acheté un seul, car je n'aime pas les croûtes.

Le 14. Nous avons donné à dîner à mon imprimeur, M. Beauvais l'aîné et à sa femme, pour consoler un peu ces bonnes gens et faire diversion au chagrin que leur cause la mort de leur fille unique, qu'ils avoient donnée en mariage à un marchand il y a quatorze mois.

J'ay reçu une lettre extrêmement honnête de monseigneur le prince de Kaunitz-Rittberg, chancelier de cour et d'État de LL. MM. Impériales, dans laquelle ce prince me conseilloit, et le désiroit même, que je fisse la dédicace de ma nouvelle planche à l'impératrice douairière. Je fus très-flatté du contenu de cette lettre.

Le 15. Je me rendis, par rapport au contenu de la susdite lettre, chez S. A. monseigneur le prince de Staremberg, ambassadeur de S. M. Impériale à la cour de France, qui me reçut le plus honnêtement du monde et me fit des offres bien flatteuses. Je lui demande en même temps sa protection pour mon élève, Schmuzer, qui est rappelé à Vienne.

Le 29. Répondu à M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de l'électeur de Saxe. Je le remercie des soins qu'il s'est donnés de me ramasser quelques ducats rares, qu'il m'a envoyés par M. Ferber, nouveau secrétaire d'ambassade de Saxe. En même temps je lui recommande M. Zingg.

Répondu à M. de Hagedorn. Je cherche à excuser au-

près de lui le retard du départ de M. Zingg. Je lui expose la cause et en dis la raison. Je le remercie des jolies estampes paysages qu'il m'a envoyées par M. Ferber, et qui sont gravées par lui-même avec beaucoup d'esprit. Je lui dis aussi mon sentiment sur la manière dont on devroit conduire les élèves à Dresde.

Je dis à M. de Hagedorn que j'ay chargé M. Huber d'obtenir de M. Wattelet[1] son œuvre pour le cabinet électoral.

Le 30. Nous avons donné à souper à beaucoup de monde, principalement par rapport à M. Schmuzer, mon élève, qui doit partir cette semaine pour Vienne, l'impératrice l'ayant rappelé, comme aussi par rapport à M. Zingg, qui partira incessamment pour Dresde. J'ai fait pour celui-cy un petit dessein dans son *Stammbuch*, dont il fut enchanté.

M. Lautz, conseiller de M. le prince de Nassau-Saarbruck, m'est venu voir. Nous avons beaucoup raisonné ensemble.

AVRIL 1766.

Le 1er. Répondu à S. E. M. le comte Rodolphe de Choteck, chevalier de la Toison d'Or, conseiller d'État intime actuel, grand chancelier de Bohême et d'Autriche et président du conseil aulique de commerce, pour S. M. I. et R., à Vienne. Ce seigneur m'avoit écrit la lettre la plus obligeante en me remerciant des soins que je me suis

[1] L'auteur du *Poëme sur la peinture*. L'un de nous possède le manuscrit du *Poëme sur la peinture* que Wattelet fit faire pour la marquise de Pompadour avant de faire imprimer son ouvrage. C'est un in-4° relié en maroquin rouge et portant à l'intérieur une note de Wattelet lui-même, qui indique sa destination.

donnés pour former le sieur Schmuzer dans son talent. Il désire m'envoyer un autre élève, et je n'ay pas pu refuser un seigneur aussi aimable qu'il me le paroît par sa lettre.

Le 2. J'allai, avec MM. Zingg et Huber, voir M. Ferber, nouveau secrétaire d'ambassade de Saxe, et qui étoit venu quatre fois chez moi pour me voir sans me trouver. Il est aimable.

M'est venu voir M. le comte de Dohna, seigneur prussien.

M'est venu voir M. le comte de Waldener, chevalier de l'ordre Teutonique et colonel du régiment allemand de Bouillon.

J'ay remis à mon élève, M. Schmuzer, deux desseins paysages faits par moi, qu'il doit remettre à mon ami, M. Wächter, à Vienne, comme aussi deux académies de mon fils pour la même fin. M. Schmuzer m'avoit donné quelques-uns de ses desseins, et, pour cette honnêteté, je lui ay fait présent d'un dessein de moi, comme aussi de plusieurs de mes estampes. Ma femme lui a remis une pièce de taffetas qu'il doit remettre à mademoiselle Wächter, pour lui faire un corps de robe, étant sa filleule; et, comme M. Schmuzer m'a gravé le portrait de M. Dietrich ou Dietricy, je lui ay fait présent de vingt-cinq épreuves, et environ trente-huit louis qu'il a eus de mon argent pour ladite gravure, que j'ay fait faire à mes dépens pour faire plaisir à mon ami Dietrich.

Le 5. M. Schmuzer, mon élève, a pris congé de nous pour s'en retourner le lendemain, par Strasbourg, à Vienne. Il m'a donné plusieurs desseins de sa façon pour me souvenir de lui. Il m'avoit gravé le portrait de M. Dietrich, fameux peintre saxon, que j'ay fait faire à

mes dépens et dont je lui ay donné trente-huit louis d'or, quoiqu'il l'eût fait sous ma direction. Il est bien, et je l'ay mis au jour le 10.

Le 15. J'allai à la vente de M. d'Argenville[1], où j'ay acheté un seul petit tableau, qui est de Corneille Poelembourg, et représente un jeune homme demi-figure, très-gentil[2], que j'ay résolu de graver pour faire le pendant du *Petit Physicien*.

Le 16. M. le comte de Valdener, commandeur de l'ordre Teutonique, m'est venu voir, en prenant congé pour aller joindre le régiment de Bouillon, dont il est colonel. Il est toujours poli et aimable.

M. Fischer, de Berne, m'est venu voir.

S. A. Monseigneur le prince de Staremberg, m'accorda une seconde audience, où je fus reçu le plus gracieusement du monde.

Du 22 au 24. Écrit à M. Ridinger, à Augsbourg.
Écrit à M. Kilian, dans la même ville.
Répondu à M. Wirsing, à Nuremberg.
A M. de Hagedorn, à Dresde.
A M. Roose, aussi à Dresde.
A M. Dietrich, dans la même ville.
A M. Wagner, aussi dans la même ville.

[1] Voici le titre de ce catalogue : « Catalogue raisonné des tableaux, estampes, coquilles et autres curiosités, après le décès de feu M. Dezalier d'Argenville, maître des comptes et membre des Sociétés royales des sciences de Londres et de Montpellier, par Pierre Remy. Paris, chez Didot l'aîné, 1776. » Il est précédé d'une fort curieuse notice sur d'Argenville.

[2] C'est le n° 34 du Catalogue. Voilà la description qu'en donne Remy : « Un jeune homme à tête nue, mains gantées, et portant un manteau; figure à mi-corps, peinte sur bois : il porte quatre pouces de haut sur trois de large. »

Toutes ces lettres sont autant de recommandations pour M. Zingg, qu'il remettra dans sa route.

Le 25. Répondu à M. Dietsch, à Nuremberg, et je lui dis que je désirerois qu'il m'envoyât les anciens desseins sur-le-champ.

J'ay mis les deux planches au jour que M. Zingg m'a gravées, d'après Metay.

Le 27. J'ay répondu à Son Altesse Monseigneur le prince de Kaunitz-Rittberg, chancelier de cour et d'État de Leurs Majestés Impérialés. Il m'avoit exhorté, dans sa lettre, de dédier mon dernier ouvrage à l'impératrice douairière, en s'offrant le plus gracieusement du monde de s'intéresser vivement dans cette affaire auprès de l'impératrice. Je l'ay donc fait, en conséquence de cette invitation. Mon estampe a pour titre : *Instruction paternelle.* J'ay mis une belle épreuve dans une bordure ornée et dorée de plusieurs ors, l'estampe est sous glace; celle-cy est pour l'impératrice. Une seconde bordure, mais moins riche, avec la même estampe, est destinée pour S. A. Un portefeuille vert et doré contient vingt-quatre épreuves pour l'impératrice et six pour le prince, avec quelques autres pour diverses personnes. Le tout a été mis en caisse, qui est partie le 26 de ce mois au matin, par le coche de Strasbourg, à l'adresse de M. Eberts, qui doit l'envoyer à Vienne, au prince de Kaunitz directement. Ma réponse au prince contient, non-seulement les expressions de mon cœur, mais aussi ce qui concerne cette affaire.

Répondu à M. Wächter, secrétaire de Son Altesse le prince de Kaunitz. Je le prie d'avoir soin de la susdite caisse en ami, et je le charge de plusieurs détails de mon affaire qui ne pouvoient être honnêtement écrits au

prince même. Deux épreuves de mon estampe lui sont destinées.

MAY 1766.

Je fus plusieurs jours un peu indisposé.

MM. les barons de Rautenfeld frères et de Riga vinrent prendre congé de moi.

Le 14. Répondu à MM. Winckler, Richter, Weiss, Kreuchauf, Wolckmann et Oeser, tous à Leipzig.

Aussi répondu à MM. Lienau et Meyer, à Bordeaux.

Le 15. Répondu à M. Romanet, mon ancien élève, qui est à Bâle.

Répondu à M. J.-D. Ellermann, à Hambourg. Je lui dis que si sa caisse n'est pas arrivée à la réception de ma lettre, de me le mander sur-le-champ, et que je suis bien flatté de sa façon de penser, etc.

Le 16. Répondu à MM. Jean-Frédéric Schmidt et Söhle, négociants à Hambourg. Je lui renvoye une lettre qu'il avoit envoyée dans la mienne, à M. Ruef; mais, celui-cy étant mort, je la lui renvoye.

Le 17. Répondu à M. Eberts, à Strasbourg.

JUIN 1766.

Le 9. M. Schuldheis, jeune voyageur de Zurich, m'est venu voir, m'apportant des lettres de recommandation.

Le 11. M. le baron de Fletscher, directeur de la manufacture de porcelaines de Saxe, m'a rendu visite. Il m'a apporté deux tableaux que madame Wagner a faits à Meissen. Ce sont de très-jolis paysages, peints à l'huile

sur toile, et il m'a fait présent de deux très-petits paysages, peints par la même dame, également à l'huile, mais sur porcelaine.

Le 12. M'est venu voir un graveur, arrivé d'hier de Leipzig, sa patrie, nommé M. Crusius [1]. Qui connoît ses talents ?

M. le comte Moltke, fils du grand maréchal de la cour de Danemark, et M. Hellfried me sont venus voir, m'apportant plusieurs lettres de différents amis en Allemagne. Ils sont fort aimables. Ils étoient déjà venus trois fois sans me trouver, dont je fus bien fâché.

Le 13. Deux jeunes peintres saxons sont arrivés et venus chez moi. L'un, M. Grosmann, et l'autre, M. Wiedner.

Le 14. J'ay mené M. le comte de Moltke et M. Hellfried, chez M. Greuze, de qui j'ay acheté deux testes superbes, représentant deux filles. Je les ay payées quarante louis d'or pour M. le comte de Moltke. J'avois carte blanche pour cela.

Le 19. Répondu à M. de Bissing. Je lui dis que j'ay donné les trois estampes de ma nouvelle planche, roulées, à M. Weber pour les lui remettre. Je le prie de ne pas les laisser voir jusqu'à ce que l'impératrice eût reçu les siennes.

Le 20. Répondu à M. Hummitsch, à Meissen. Je le prie de poursuivre l'achat des desseins. Il y a dans la même lettre une à M. Wagner père et une à madame Wagner, femme digne de remarque, par rapport à son talent pour la peinture.

[1] Gottlieb Lebrecht Crusius, dessinateur et graveur, né en 1730, mourut à Leipzig en 1804. Il grava un assez grand nombre de portraits et de vignettes.

Mon tailleur m'a fait un habit de soye noir.

Le 26. Je menai M. le comte de Moltke et M. Hellfried voir la galerie de Rubens, au Luxembourg, et le reste des tableaux du roi. Ils ont de la connoissance et du goût.

Le 29. J'ay assisté à l'assemblée de l'Académie royale. Répondu à M. Weitsch. Je lui dis que la lettre de change est acceptée. Je le prie de continuer à me ramasser de bons desseins; que je suis fâché que cette fameuse collection de desseins ait passé de Hanovre à Pétersbourg, pour la petite somme de huit mille livres.

Le 30. Répondu à M. Dietrich ou Dietricy. Je lui dis que j'ay donné quatre cents livres à M. Gärtner, selon ses ordres, et que je pensois qu'il seroit inutile de me les renvoyer de Dresde, supposé qu'il lui plût de me faire pour ladite somme deux petits tableaux; en ce cas il pourroit garder cet argent, que j'ay avancé de ma bourse. J'ay mis la quittance du sieur Gärtner dans la lettre.

Les lettres du 20 à M. Hummitsch, M. et madame Wagner, à Meissen, ont été remises à M. Ferber, sous enveloppe, à M. de Hagedorn.

M. Ferber, secrétaire de légation de l'électeur de Saxe, a soupé chez nous.

JUILLET 1766.

Le 6. J'allai avec notre société académique, au nombre de quatorze, à Saint-Bonet de la Râpée. C'est là que nous dînâmes avec joye et plaisir sous les ormes, au bord de la rivière. Nous ne revînmes qu'avec la nuit, très-contents de notre excursion hors de la ville. Nous

avons résolu unanimement de retourner au même endroit le premier dimanche du mois d'août, car nous y avons été traités au mieux, pour notre argent; surtout la matelote étoit un précieux manger.

Répondu à M. Lienau, à Bordeaux.

Répondu à M. Volckmann, à Hambourg.

Le 7. Nous avons donné à dîner à M. le comte de Moltke, les barons de Fletscher et de Kronstern, MM. Ferber et Messager, et M. et madame Huber et M. Hellfried.

Le 9. J'ay dîné chez M. le comte de Moltke, en grande compagnie.

Le 10. J'ay dîné chez M. Messager, où étoit aussi M. le général de Fontenay, envoyé extraordinaire de Saxe, etc.

Le 16. M. le baron de Fletscher a pris congé de nous après que je l'eusse encore mené à l'Académie royale : c'est le plus excellent homme de la terre. Je l'ay chargé d'une pièce d'étoffe de soye pour un habit dont je fais présent à madame Wagner, à Meissen, femme de bien de talents.

Le 17. M'est venu voir M. Goll, fameux négociant et curieux de desseins, à Amsterdam. Il est Allemand de nation, et de Francfort-sur-le-Mein. J'ay conçu de l'estime pour lui. Il m'a demandé plusieurs desseins, que je lui ay promis pour l'automne qui vient.

M. Schuldheis, jeune voyageur de Zurich, a pris congé de moi. Je lui ay cédé trois desseins de moi, et l'ay chargé d'un rouleau d'estampes pour M. Usteri.

J'ay dîné chez M. le baron de Kronstern, en bonne compagnie. M. le comte de Moltke y étoit, comme aussi notre ami, M. Huber, etc.

Le 21. J'ay dîné chez M. le comte de Moltke, avec plusieurs autres personnes, entre autres un abbé italien de quatre-vingts ans, qui prétend aller le printemps prochain en Égypte, par amour pour les antiquités de ce fameux pays, et pour mesurer les pyramides, dont grand bien lui en fasse.

Le 27. M. Barré, secrétaire d'ambassade de Leurs Majestés Impériales, me remet un paquet cacheté aux armes de S. A. le prince de Kaunitz-Rittberg, chancelier de cour et d'État. Ce paquet contenoit une bague de diamants brillants superbes et une lettre remplie d'expressions bien flatteuses pour un artiste. Elle m'instruisoit que Sa Majesté l'impératrice douairière m'envoyoit cette bague comme une marque de son souvenir, et dont je ne pouvois être que pénétré de reconnoissance. C'est par rapport à la dédicace de l'*Instruction paternelle* à Sa Majesté Impériale qu'elle m'a honoré de ce beau présent.

Le 29. M. Moreau m'a rendu une planche qu'il a gravée à l'eau-forte, d'après M. Greuze. C'est la seconde.

Répondu à M. l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui dis que les deux tableaux de M. Merelle [1], que mon fils a été voir, doivent coûter deux cent quarante-quatre livres pièce, et un troisième, quinze louis d'or.

Le 30. J'allay avec M. Huber chez le banquier, pour assurer et faire payer l'argent pour son voyage de Leipzig.

[1] Peut-être Wille veut-il parler de P. Merelle, peintre de portraits qui, nous apprend Nagler, travaillait à Paris, de 1660 à 1710? Nous ne voyons pas d'autre artiste du même nom pouvant s'accorder avec l'époque où écrit Wille.

AOUST 1766.

Le 1er. Répondu à M. Zimmermann, marchand d'estampes, à Hanovre.

Écrit à madame de Mechel, à Bâle. Je lui dis que j'ay reçu des lettres de son mari, de Rome, et que les estampes partiront demain.

Répondu à M. Hess, à Deux-Ponts, qui n'est pas content de son fils, qui est icy, à Paris, parce qu'il lui mange trop d'argent, etc. Je lui propose de le mettre chez M. Chevillet pendant deux ans ; que cela seroit avantageux pour le père et le fils, etc.

Le 2. J'ay remis à M. Ingouf[1] la planche que M. Moreau m'a gravée à l'eau-forte, d'après un dessein de M. Greuze, et qu'il doit finir au burin, d'après une retouche de M. Greuze : car le dessein même n'est plus à Paris, mais à Zurich.

Le 3. J'ay dîné chez M. le comte de Moltke, en bonne compagnie.

Le 8. J'ay dîné chez M. le chevalier de Damery. De là nous allâmes au cabinet de feu M. de Julienne.

Répondu à madame Pinard[2], qui étoit autrefois mon élève. Elle est la femme du médecin de ce nom, à Rouen, et professeur de botanique de la même ville. Elle m'avoit envoyé quelques plantes qu'elle a dessinées et joliment gravées pour savoir mon sentiment.

[1] François-Robert Ingouf naquit à Paris en 1747 ; il était élève de J.-Jacques Flipart, et vivait avec son maître dans une grande intimité ; il mourut à Paris le 18 juin 1812.

[2] Cette artiste n'est pas mentionnée dans le *Dictionnaire des artistes* de Nagler.

J'allai dans la matinée avec M. Vangelisti, qui a été plusieurs années mon élève, chez M. Barré, secrétaire d'ambassade de la cour impériale, pour lui faire toucher l'argent pour son voyage, et après-demain il doit partir pour Florence, sa patrie.

Le 9. J'ay écrit une lettre à Son Excellence monseigneur le marquis de Botta, feld-maréchal et ministre plénipotentaire de l'impératrice, reine en Italie, etc., en faveur de mon élève, M. Vangelisti, qui a gravé le portrait de ce seigneur, en dernier lieu. Il doit présenter le portrait et la lettre en même temps.

Après avoir soupé avec nous, M. Vangelisti a pris congé de toute notre maison, les larmes aux yeux. Il est parti le lendemain de grand matin. J'avois envoyé mon domestique pour lui aider. M. Vangelisti, que le défunt empereur m'avoit envoyé en sa qualité de grand duc de Toscane, est de Florence, d'une très-honnête famille. Il a été mon élève plus de cinq ans. Il étoit grand et bien fait de sa figure, vif et prompt, concevant aisément, mais d'un cœur excellent. Son burin est ferme et aisé, et il peut devenir très-habile s'il continue sévèrement, comme il se le propose d'après mes exhortations. Il voyage en compagnie d'un avocat de Rome.

J'ay répondu à Son Altesse monseigneur le prince de Kaunitz-Rittberg, chancelier de cour et d'État de Leurs Majestés Impériales et Royales. Ma lettre est remplie d'expressions sincères, comme mon cœur est rempli de gratitude envers Sa Majesté l'impératrice reine douairière, par rapport à la bague de brillants superbes dont elle a bien voulu m'honorer. De plus, des remercîments pour Son Altesse, qui a agi très-dignement et très-noble-

ment, en conduisant l'affaire de ma dédicace à mon ample satisfaction et qui a eu un succès si parfait sous sa protection.

Le 10. Ma femme et moi, avons dîné chez M. Massé. Cet habile homme et digne vieillard avoit rassemblé pour le même objet plusieurs artistes avec leurs femmes, et autres qui sont garçons.

M. Creuze, intendant de M. le prince d'Aversberg, étant à Paris, m'est venu voir.

Écrit à M. Hess, arquebusier du duc de Deux-Ponts, à Deux-Ponts. L'objet étoit de raccommoder le père et le fils, qui est à Paris pour étudier la gravure. Cette lettre a opéré si bien, que le jeune Hess est entré pour deux ans chez M. Chevillet, mon beau-frère. C'est le 18 août que commence ce temps.

Le 21. Répondu sur plusieurs lettres de mon ancien élève, M. Schmuzer, actuellement graveur de Leurs Majestés Impériales, à Vienne, et directeur d'une Académie de gravure érigée en cette ville. Je le félicite sur son avancement et sa pension, et lui renvoye le plan d'un cabinet d'estampes qu'il m'avoit envoyé dont je lui fais plusieurs questions. Je l'exhorte en outre de se rendre constamment digne des faveurs de l'impératrice reine et du prince de Kaunitz-Rittberg.

Le 25. Répondu à la lettre de S. A. S. madame la margrave de Bade-Durlach. J'envoye en même temps à cette princesse le résultat de mes observations qu'elle m'avoit demandées sur une collection de tableaux.

Répondu à M. Fleischmann, conseiller de la régence de S. A. monseigneur le prince héréditaire de Hesse, à Strasbourg. La lettre à madame la margrave est dans la sienne.

Répondu à M. Hess, arquebusier du duc de Deux-Ponts. Je lui dis que M. Chevillet, chez qui j'ay mis son fils, est très-content de lui, et qu'il ne veut absolument pas m'envoyer ses créanciers pour les payer, quoique M. son père m'en eût prié.

Répondu à M. Bissing, à Vienne. Je lui dis qu'il est impossible d'avoir des épreuves du portrait de M. de Lalli, décapité en dernier lieu ; la police les a confisquées et la planche est saisie.

Écrit à M. Oesser, directeur de l'Académie de peinture, à Leipzig. Je lui dis que l'écorché de Bouchardon que je lui envoye en présent lui sera remis par M. le baron de Fletscher, etc.

Le 26. Répondu à M. Jean-Frédéric Bause [1], jeune graveur, à Halle, en Saxe, qui m'avoit demandé, avec une politesse infinie, quelques instructions, que je lui ay données avec plaisir.

Le 27. Répondu à M. le docteur Wolckmann, à Hambourg. Je lui dis qu'il m'a fait payer neuf livres de trop.

Le 28. Répondu à M. Weitsch, peintre du duc de Brunswick, à Brunswick.

Le 30. J'assistai à l'assemblée générale de notre Académie royale pour le jugement des prix de peinture et de sculpture des jeunes gens. Le sieur Menageot [2] a rem-

[1] Né en 1738, J.-F. Bause mourut à Weimar en 1814; il grava un grand nombre de portraits, et entre autres celui de J.-G. Wille, d'après Halm.

[2] François-Guillaume Menageot, peintre d'histoire, né à Londres en 1744, mort à Paris en 1816. Macret a gravé, d'après cet artiste, la *Mort de Léonard de Vinci*.

porté celui de peinture, et le sieur Sénéchal[1], celui de sculpture.

Le 31. Je partis de Paris, accompagné de mon fils aîné, de M. Pariseau, mon élève, de MM. Baader, Freudeberg et Dunker, peintres. Nous étions dans une calèche et arrivâmes à Longjumeau pour y dîner. Je n'ai fait le même jour que deux desseins dans cet endroit. Le lendemain et le surlendemain nous dessinâmes toute la journée à Sceaux-les-Chartreux. Le mercredy, nous prîmes un guide de grand matin pour nous conduire à Marcoucy, pour y dessiner l'ancien château de ce nom. Nous y restâmes la nuit dans la plus misérable auberge qui existe peut être en France; les poux qu'il y avoit nous inspirèrent d'en partir vers l'après-midy. Le jeudi, nous étions à dessiner de nouveau à Sceaux-les-Chartreux et à Villers, comme aussi le vendredy. Les habitants de ces endroits nous aiment beaucoup. Le samedy, nous partîmes de Longjumeau, notre demeure ordinaire, pour nous en retourner à Paris. J'ay fait en passant un dessein à Chamblanc, et un autre à Antony, et vers la nuit nous arrivâmes chez nous, où tout le monde se portoit bien; cependant ma femme avoit été mordue par le chat à un doigt, dont elle souffre encore. Elle avoit été au-devant de nous jusqu'à Montrouge et s'en étoit retournée sans nous attendre, à cause de l'approche de la nuit.

J'ay prié M. Van den Velden, à Leyde, de me faire acquisition de quelques tableaux que je lui indique de la vente qui a commencé le 8 septembre.

[1] Sénéchal était élève de G. Falconet et de J.-B. Lemoine; il travaillait à Paris en 1770, selon Nagler.

SEPTEMBRE 1766.

Le 6. Nous sommes revenus de notre voyage de Long-jumeau, etc.

Le 7. M'est venue voir madame Therbusch [1], de Berlin, peintre du roi de Prusse.

Le 8. M. le baron de Schulembourg m'est venu voir. Il vient d'Italie et retourne en Saxe, sa patrie, où il est chambellan de la cour électorale.

Le 14. J'allai rendre ma visite à madame Therbusch. J'ay vu chez elle plusieurs portraits de sa façon.

Après avoir soupé chez nous, M. et madame Huber ont pris congé de nous tous pour partir, le lendemain de grand matin, pour Strasbourg, et de là pour Leipzig, où il est appelé pour enseigner la langue françoise. Sa pension est de douze cents livres. Cette séparation nous a fait grande peine. Ils étoient de nos vrais et anciens amis. M. Huber a eu de moi un paysage qui est à la plume et au bistre. Mon fils a dessiné son portrait en profil, qui ressemble très-bien, à M. Huber; M. Halm, mon ancien élève, a dessiné pour lui mon portrait d'après le tableau de M. Greuze, dont il fut fort flatté. Notre fils Frédéric s'est aussi mis sur les rangs, en composant un paysage au crayon rouge, qui nous a plus réjoui que tous les autres; mais il n'a pas moins fait plaisir à M. Huber, de même que le compliment que le petit dessinateur lui fit en le lui présentant.

[1] Anne-Dorothée Liscewska naquit à Berlin vers 1722; elle peignait l'histoire et le portrait. Elle épousa un homme nommé Therbusch, et c'est de là qu'elle a gardé ce nom, mais elle est beaucoup plus connue sous celui de A.-D. Liscewska.

Le 15. Ma femme est partie avec notre fils Frédéric, et ses deux sœurs (sœurs de ma femme), pour aller passer quelques jours à Palaiseau, avant le mauvais temps.

Le 18. Répondu à M. F.-G. Van den Velden, à Leyde, qui a acheté pour moi quelques tableaux. Je lui envoye une lettre de change sur MM. Anthony Grill et fils, à Amsterdam, de la somme de quatorze cent cinquante-quatre rixdalers, de Hollande, ou trois mille cent soixante-douze livres sept sols trois deniers.

Le 19. J'ay expédié une caisse dans laquelle il y a des curiosités à M. le comte de Moltke.

M. le comte de Moltke a pris congé de nous. Il a été constamment honnête et aimable; il retourne à Copenhague, étant chambellan de la nouvelle reine.

M. Hellfried a aussi pris congé de nous. Il est toujours vif et spirituel. Il compte quitter M. le comte de Moltke à Hanovre, pour aller recommencer ses études à Leipzig.

Ma femme est revenue ce samedy, en bonne santé, comme aussi notre fils Frédéric et les autres.

Le 20. Répondu à M. J.-T. Richter, à Leipzig. Je lui dis entre autres que j'ai chargé M. Huber de sa planche que j'ay fait imprimer pour lui, etc.

Le 21. M. le baron de Saldern me montra et me proposa un grand portrait à graver; mais, comme je ne me mêle plus d'en faire, je lui proposai d'autres graveurs.

Un jeune peintre de Dulmen, en Westphalie, nommé Mäurer, est venu pour prendre congé de moi; mais je n'étois pas au logis. Il retourne dans sa patrie. Il ne laisse pas d'avoir la tête un peu dure. Je lui ay donné maintes instructions sans que je me sois aperçu qu'aucune eût grandement fructifié.

J'ay renvoyé à M. Giraud le dernier des quatre tableaux de Metay, qu'il m'avoit prêtés il y a environ cinq ans, avec douze épreuves des deux dernières planches, par M. de Longueil.

Le 23. Écrit et répondu (ce que je pouvois avoir omis dans la grande lettre à M. Wasserschleben, dont M. le comte de Moltke s'est chargé). Je lui donne avis que je tire une lettre de change sur lui, mais à Hambourg.

Les 24 et 25. M. de Livry, de Versailles, étant de retour du voyage de la cour, à Compiègne, m'est venu voir ces deux jours avec plaisir, avant de retourner à Versailles. Il m'aime constamment et je l'aime de même.

OCTOBRE 1766.

Le 3. Écrit à M. Wagner, à Dresde. Je le fais souvenir des promesses qu'il m'a faites de travailler pour moi. Cette lettre est dans celle que j'ay écrite à M. Resler.

Le 9. Répondu à M. Schmuzer. Son rouleau d'estampes est parti le 11.

Le 11. Répondu à M. Wächter. Je lui dis qu'il recevra deux estampes gravées par M. de Longueil, qu'il nous a dédiées. Les mêmes pour M. Schmuzer.

Le 12. Répondu à mon frère. Je lui dis que j'ay adressé un rouleau d'estampes à M. le professeur de mathématiques Boehm, à Giessen, pour le lui remettre.

Répondu à M. Boehm, professeur de mathématiques, membre de l'Académie électorale d'Erfurth et de la société littéraire de Duisbourg. Je lui dis que je lui ay adressé, à lui, un rouleau d'estampes, dont il gardera l'*Instruction paternelle;* le reste est pour mon frère.

Le 16. M. Daudet, de Lyon, est entré chez moi en qualité d'élève. Son père étoit marchand d'estampes à Lyon.

Le 17. Répondu à M. Zimmermann, à Hanovre. Je lui dis qu'il recevroit les catalogues, mais francs de port, jusqu'à Francfort.

Répondu à M. Schmidt, à Hambourg.

Le 18. M. Krauss, peintre de Francfort-sur-le-Mein, a pris congé après avoir soupé avec nous. C'est un bien honnête garçon, aimable et serviable, qui a du talent. Je l'ai chargé d'un rouleau d'estampes pour Giessen, d'un pour M. Wirsing, à Nuremberg; et d'un petit paquet pour M. Zimmermann, à Hanovre, avec une lettre pour M. le professeur Boehm. J'ay fait présent de deux estampes de moi à M. Krauss, pour se souvenir de moi.

Le 20. Je fus surpris d'un grand mal de gorge et obligé de me faire saigner deux fois dans la journée du 22, car les saignées blanches avoient été infructueuses. Ce cruel mal m'a retenu plus de quinze jours au lit, et presque sans aucun repos ni jour ni nuit. Heureusement je n'ai pas eu la moindre fièvre; mais un gros rhume s'est déclaré et qui ne sera rien, quoique je tousse encore aujourd'hui, 21 octobre.

Mon fils est aussi fort incommodé de la coqueluche, qui le tourmente extrêmement, si bien que ma femme et nos domestiques n'ont point de repos, étant constamment obligés à nous veiller, ce qui ne les met pas trop à leur aise. Mais aujourd'hui, 21 novembre, cette coqueluche a beaucoup diminué; elle l'avoit pris avant que j'eusse mal à la gorge.

NOVEMBRE 1766.

Pendant ma maladie, M. le comte et la comtesse de Harach, seigneurs autrichiens, se sont présentés; mais il me fut impossible de les recevoir, ce dont je fus fort fâché.

Répondu à M. Ditsch, à Nuremberg. Je lui dis que je lui renvoye les desseins, excepté pour dix florins, et que je lui envoye trois estampes à la place, selon ses désirs. Dans sa lettre est une à M. Wirsing.

Le 9. Écrit à madame la veuve Masset et fils, à Saint-Valéry, pour savoir si une petite caisse contenant des tableaux que M. Van den Velden m'envoye par mer, du port de Rotterdam, leur est parvenue.

Le 14. Un jeune architecte, nommé M. Gunkel, qui est à deux lieues de chez moi, m'est venu voir; mais je n'ay pas pu lui parler à cause de mon indisposition.

J'ay quitté la coiffure d'un malade, me suis fait friser les cheveux, et cela seul me donne l'air d'un homme en bonne santé.

Le 16. M. Le Hardy de Famars, amateur de Valenciennes, m'est venu voir. Il demeure dans ladite ville, rue de Cambray. Si je fais, comme je compte, le voyage de la Hollande, j'irai le voir, et il m'en a beaucoup invité.

Le 17. Répondu à mon ami, M. Dietricy (première lettre que j'ay écrite depuis ma maladie). Je lui marque mon contentement sur le plaisir que lui a fait son portrait que j'ay fait graver par mon élève, M. Schmuzer. Je le fais aussi souvenir des promesses qu'il m'a faites de me faire quelques tableaux.

Il m'est venu voir un jeune architecte, nommé M. Gunkel, qui est à deux lieues de chez moi; mais je n'étois pas encore visible.

Le 18. J'allay pour la première fois, depuis ma maladie, à la Comédie-Françoise. J'y menai MM. Pariseau et Daudet, mes élèves.

Le 19. J'ay rendu une partie des visites que je devois aux personnes qui m'étoient venues voir pendant ma maladie ou qui y avoient pris part, en envoyant journellement savoir de mes nouvelles.

Le 20. Je continuai à rendre des visites, et vers le soir je menai ma femme et mon fils aîné à la Comédie-Italienne, voir *Tom-Jones*.

Le 21. Répondu à M. V. Lienau, à Bordeaux, *an den ich meinen neuen Kupferstich dediciren will* [1].

Le 22. Répondu à M. J.-V. Meyer, à Bordeaux. Je lui envoye une épreuve de ses armes, qu'il m'avoit prié de lui faire graver. C'est mon fils qui en a fait le dessein, qui représente une figure nue avec une faux sur l'épaule, et Halm l'a gravé.

Le 28. Répondu à M. Schmuzer, mon ancien élève. Je lui fais mes compliments sur la dignité de directeur de la nouvelle Académie impériale de gravure, que l'impératrice a fondée à Vienne. M. Schmuzer demeure *in der Stadt, in der Annagasse, im Diebelhofe* [2].

Écrit aussi à M. Wächter. Je lui fais mes compliments sur ce que l'impératrice l'a fait conseiller. Je lui parle aussi d'un malentendu par rapport à une lettre de re-

[1] A qui je veux dédier ma nouvelle planche.
[2] En ville, rue Sainte-Anne, à l'hôtel Diebel.

mercîment que je lui devois. Cette lettre est dans celle de M. Schmuzer.

Le 29. Répondu à M. Krauss (il demeure au *Serpent blanc*), jeune peintre et fort joli garçon, que nous avons connu icy pendant plusieurs années. Il m'avoit donné avis de son heureuse arrivée à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie.

Répondu à M. Huber, ce célèbre traducteur de la *Mort d'Abel* et autres ouvrages d'esprit. Je lui fais de sincères compliments sur son arrivée à Leipzig, où il doit être professeur de la langue françoise, à ce bon ami, comme aussi sur la bonne réception que lui a faite la cour de Saxe, lorsqu'il fut présenté à l'électeur, au prince administrateur, etc. Ma femme a ajouté une lettre en réponse à celle que madame Huber lui avoit écrite, et madame Chevillet, sœur de ma femme, a écrit une lettre à madame Huber, qui y étoit jointe aussi. M. Huber demeure à Leipzig, *in der Petersgasse im Weinstocke*[1].

DÉCEMBRE 1766.

Le 4. Répondu à M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de l'électeur de Saxe. Je lui dis qu'il recevra son rouleau par Leipzig, et je le prie de donner l'argent à M. Wagner fils.

Répondu à M. Winckler sur trois lettres. Il y a une lettre à M. Kreusauf dans la sienne.

Répondu à M. Richter, à Leipzig. Je lui dis que ses estampes sont avec celles de M. Winckler.

Le 7. Répondu à M. Halbusch, à Londres, qui avoit eu

[1] Dans la rue Saint-Pierre, à la Vigne.

la bonté de me proposer neuf planches à graver d'une grandeur énorme. Je l'ai remercié de son intention honnête, en lui marquant que le plus intrépide graveur pourroit être effrayé d'un tel ouvrage, et que, pour moi, je ne travaillois plus pour personne, excepté pour moi et à ce qui pouvoit m'être agréable.

Le 9. Répondu sur plusieurs lettres à monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui dis que ma maladie m'avoit empêché de lui faire plutôt sa commission, et que sa caisse avec les deux bordures étoit partie aujourd'hui.

J'ay reçu de Hambourg un petit portefeuille avec d'anciens desseins; mais il n'y a guère que deux ou trois qui puissent me convenir. C'est M. Ellermann, qui me les a envoyés.

M'est venu voir M. Medicus, cy-devant médecin de la garnison électorale, à Mannheim, mais aujourd'hui conseiller de l'électeur palatin et premier médecin du duc de Deux-Ponts. Il compte rester pendant l'hiver à Paris. Il paroît fort joli homme.

Le 11. J'ay reçu de Leyde, par Saint-Valery, ma petite caisse si longtemps attendue avec les quatre petits tableaux que j'ay fait acheter par M. Van den Velden, dont un par Metzu, deux par François Mieris, et un par J. Steen; celui-cy est le moindre. Ces quatre tableaux, quoique petits, me reviennent à plus de trois mille trois cents livres, mais ils sont payés.

Le 12. Écrit et répondu à M. Van den Velden, pour lui dire que mes tableaux sont arrivés et que j'en suis content.

Le 17. Répondu à M. Wagner, à Meissen. Je lui dis

que je garde un des *zwey Bände Zeichnungen die er mir gesandt hat*[1], et je lui envoye un ordre sur M. Resler, à Dresde, pour y recevoir cent quatre-vingt-treize *reichsthalers;* sur cette somme sont compris vingt-trois *reichsthalers* pour les douze pièces que je désire du second volume.

J'ay aussi répondu à la lettre obligeante que madame Wagner, habile dans la peinture, m'avoit écrite. Elle doit me faire encore deux petits paysages.

Répondu à M. Hummitsch, à Meissen. Je le remercie de m'avoir négocié les desseins, etc.

Le 19. Écrit à M. P. Resler, à Dresde, pour lui dire qu'il doit payer la susdite somme sur mon compte, à M. J.-Jacob Wagner.

M'est venu voir M. Fouillet, secrétaire de M. le maréchal de Broglie, pour me proposer la gravure d'une comédienne de Bruxelles, mais j'ay recommandé M. Chevillet.

Le 20. Répondu à M. de Livry. Les deux petits tableaux que j'ay achetés pour lui sont de G. de Heusch. Je lui mande que je les ay fait remettre, selon ses désirs, à M. l'abbé Aubert, qui part demain pour Versailles.

J'ay remis une lettre (en réponse à celle du directeur de l'Académie de gravure, M. Schmuzer, à Vienne) à M. Weirotter, pour lequel je l'avois faite en allemand. Il fut si enchanté de la manière dont elle étoit pensée et écrite, qu'il me força d'accepter deux paysages coloriés qu'il avoit faits. Je ne devois pas le fâcher en les refusant, d'autant plus qu'ils sont très-jolis, et une curiosité ne se refuse pas. Un conseiller de Vienne lui avoit aussi

[1] Deux volumes de dessins qu'il m'a envoyés.

composé une réponse, mais la mienne plut beaucoup mieux à M. Weirotter, et c'est elle qui est partie sur-le-champ. Sa fortune en dépend en quelque sorte. Il faut être utile quand on le peut.

Le 21. Répondu à M. de Mechel, mon ancien élève. Je lui dis que je suis ravi de son retour d'Italie et fâché de sa maladie, et que j'avois été malade aussi; que j'ay reçu son argent, etc.

Le 30. J'ay écrit une lettre de compliments du jour de l'an à M. de Livry, à Versailles. Elle étoit comme à l'ordinaire accompagnée d'un petit dessein que j'avois fait pour lui.

Le dernier jour de cette année, je fus à l'assemblée de notre Académie.

A la fin de ce mois, j'allay plusieurs fois à une vente de tableaux qu'un comédien de province en avoit apportés. Il y avoit entres autres six tableaux de M. Vernet, dont les *Baigneuses* et la *Tempête*, gravés par Baléchou. Ce comédien, nommé Gourville, n'eut pas lieu d'être content avec nos amateurs; il jura et fit cesser la vente, etc.

JANVIER 1767.

Pâtés d'Amiens et de Versailles, fromages de Lyon et de Rouen, nous sont venus pour étrennes du jour de l'an.

Le 1^er^. Mon fils aîné m'a donné un dessein représentant un mort-aux-rats avec sa femme, qui est derrière lui. Ce dessein au crayon rouge est très-joliment fait.

Le 4. J'ai dîné en notre société académique.

MM. Hackert et Grimm m'ont présenté chacun deux desseins coloriés. Cela m'a fait plaisir.

Le 7. J'ay commencé, vers le soir, à assister à la vente que fait M. Basan de desseins et estampes, à l'hôtel d'Espagne, rue Dauphine.

Le 12. J'ay remercié, par lettre, M. de Livry, du pâté de six faisans qu'il m'avoit envoyé.

J'ay remercié M. Jacques, à Rouen, des fromages de Normandie.

J'ay reçu de M. Wagner fils quatre petits tableaux à la gouache et cinq petits desseins, les uns et les autres très-jolis et bien spirituellement faits. Je lui dis, par ma lettre d'aujourd'hui, qu'il doit toucher le payement chez M. le baron de Kessel, qui en est prévenu de ma part. M. Wagner, peintre, engagé à l'Académie électorale des arts, *im Schäfermeyerischen Hause, auf der grossen Fischerstrasse* [1].

Le 18. Répondu à M. Marbach, à Strasbourg, place Saint-Thomas. Je lui donne avis, comme il l'avoit désiré, de la réception des journaux allemands qu'il avoit envoyés pour moi à madame Suttermeister.

J'ay répondu et demandé au juste les armes de M. Lienau, à Bordeaux, qui doivent être mises au bas de ma nouvelle planche.

Répondu à M. Meyer, à Bordeaux. L'estampe de ses armes, que je lui ay fait graver, est dans la lettre, et celle-cy dans la lettre de M. Lienau.

Le 19. Reçu un baril de sauerkraut, que M. Eberts, directeur des chariots de poste de l'empire, à Strasbourg, m'envoye en présent.

Avant-hier j'ay acheté un tableau de Rottenhammer. C'est un *Bain de Diane*. Il est beau et peint sur cuivre.

[1] Dans la maison de M. Schæfermeyer, dans la grande rue des Pêcheurs.

Le 20. A été enterré M. Pierre-Charles-Alexandre Helle[1], écuyer, ancien ingénieur du roi. Il fit avec moi et M. Schmidt, graveur du roi de Prusse, le voyage de Strasbourg à Paris, en 1736, et depuis ce temps il a toujours été mon ami, comme tous les artistes qu'il aimoit. Il étoit bon connoisseur et il arrangeoit ordinairement les cabinets d'estampes et les desseins des curieux. Je le regrette beaucoup, l'ayant connu de plus de trente années. Il a laissé son bien à M. Paignon, secrétaire du roi, qui est très-riche.

Le 23. Répondu à S. A. S. madame la margrave de Bade-Durlach. Je lui rends compte des observations que j'ay faites pour elle, par rapport aux tableaux du cabinet de M. de Julienne. Je lui en envoye le catalogue imprimé et que j'ay fait relier en maroquin fort propre pour lui en faire présent. J'ay mis ma lettre dans une que j'ay écrite à M. Fleischmann, conseiller de la régence de Son Altesse monseigneur le prince héréditaire de Hesse, à Strasbourg, en le priant de faire parvenir promptement et ma lettre et le catalogue à cette princesse.

Répondu à M. Gottfried Winckler, à Leipzig.

Écrit à M. J. Goll. Je lui demande par quelle voye je lui dois envoyer les desseins qu'il veut avoir de moi, et que j'ay à présent bien des Dietrich.

M. Rigal, voyageur de Heidelberg, étant revenu de l'Angleterre, après un séjour de dix-huit mois dans ce pays, a déjà soupé plusieurs fois avec nous en nous contant mille choses.

Le 28. Répondu à M. Winckler en l'assurant que je n'achèterai plus de curiosités pour lui, jusqu'à nouvel

[1] Nous avons publié sur cet homme, dans ce volume, page 51, une notice faite évidemment par quelqu'un qui le connaissait particulièrement.

ordre; car il craint de nouveau du tapage dans son pays, chose qui ne me paroît pas bien fondée et que le temps cependant nous apprendra.

Le 30. M'est venu voir M. le comte de Schulenbourg, nouvellement arrivé à Paris. Il défendit ou du moins ce fut son grand oncle qui défendit si courageusement, pour les Vénitiens contre les Turcs, la ville de Corfou. Il est amateur.

Le 31. Répondu à M. de Mechel, à Bâle. Je lui dis qu'il ne peut pas mieux faire que de faire de très-bon noir pour les imprimeurs; que j'ay reçu son ducat; que je lui garderai les estampes nouvelles pour son portefeuille; que M. Remond n'est pas encore venu; que M. Weirotter part pour Vienne; que M. Hackert est studieux et honnête, que, que, etc.

FÉVRIER 1767.

Le 6. M. Rigal, de Heidelberg, a pris congé de nous; il s'en retourne droit à Mannheim.

Le 8. M'est venu voir M. le comte de Zinzendorf. Il étoit déjà venu deux jours auparavant sans me trouver. Je le soupçonne fils du célèbre comte de Zinzendorf, chef et instituteur de la secte des *Herrenhutter* ou frères Moraves, qui sont fort nombreux en Allemagne.

Le 9. M'a visité M. Matsen, de Hambourg, qui paroît aimable et curieux. Il voyage.

Sur les deux heures de l'après-midy, une maison de cinq étages tomba dans la rue de la Huchette, presque vis-à-vis la rue Zacharie. Cet accident terrible a causé la mort à nombre de personnes et en a estropié d'autres,

toutes habitantes de la maison, qui étoit un cabaret. Cette maison, quoique vieille, pouvoit cependant avoir été ébranlée de ce qu'on en avoit abattu une à côté depuis peu, pour la rebâtir.

Le 11. Répondu à M. l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui mande que j'ay vu les divers ouvrages dont il m'avoit parlé, chez M. Prault, libraire, et je lui dis mon sentiment sur chaque, comme il l'avoit désiré.

Le 12. Répondu à M. J.-J. Wagner, peintre, à Meissen. J'approuve de ce qu'il a touché chez Resler, à Dresde, l'argent que je lui devois. Je lui dis en outre que j'accepte l'échange d'une pièce contre de mes estampes, et que c'est M. Feber qui les lui remettra. M. Brecheisen trouvera un portrait de M. Dietrich avec. Je lui donne commission pour M. son fils, à Dresde, etc.

Le 13. Me sont venus voir M. le comte et madame la comtesse de Harrach, seigneurs autrichiens. Ils se connoissent fort bien, sont aimables au possible. Madame la comtesse dessine fort joliment.

Répondu à M. Zingg, à Dresde.

A M. Weiss, à Leipzig.

A M. Huber, à Leipzig.

A M. Dietrich. Cette lettre étoit déjà écrite depuis quelques jours, mais M. Feber les emportera toutes ensemble.

Le 15. Répondu à M. J. Goll, négociant et fameux curieux de desseins, à Amsterdam. Je lui dis que les desseins qu'il me propose pour les quatre que j'ay faits pour lui me seront agréables, et que j'attends avec impatience M. P. Fouquet, puisque c'est lui qui doit me les apporter.

Le 17. Répondu à M. Richter, à Leipzig. Je lui dis qu'il feroit mieux d'envoyer ses estampes doubles en Hollande. Je lui demande les *Ostade*.

Répondu à M. de Mechel, à Bâle. Je lui mande que j'ay remis les estampes chez M. Levier.

Le 18. Répondu à M. Winckler, et je lui dis que je garderai icy les estampes et desseins pour environ près de cent pistoles; que son portrait s'imprime actuellement, et que M. Bause fait trop de trous en ces planches.

Répondu à M. Kreuchauf, dont la lettre est dans celle de M. Winckler.

M. Muller, voyageur danois, m'est venu voir; il vient d'Italie.

Le 25. J'allai chez M. Clairval, comédien du roi, pour m'entretenir avec lui, en lui remettant une lettre des directeurs de la Comédie-Allemande, à Hambourg, qui lui demandent un opéra-comique.

J'ai mené ma femme et mes deux fils à la Comédie-Italienne, que Frédéric voyoit pour la première fois. On joua la *Fée Urgèle* et la *Nouvelle Troupe*. Cela le réjouit beaucoup.

Le 26. M. Clairval m'a envoyé ses idées par écrit, que je fais partir pour Hambourg, en répondant moi-même à M. Schmidt, conseiller des commissions de la cour de Saxe-Weimar.

Le 27. J'ay envoyé une lettre de M. Grimm, peintre, dans laquelle il ya un dessein d'une médaille avec ma réponse, à M. de Mechel, qui m'avoit prié de lui découvrir un dessinateur utile pour son entreprise de la gravure de toutes les médailles du fameux Hedlinger, qu'il veut

mettre au jour avec la vie de M. Hedlinger, un discours et la description de chaque pièce.

J'avois gagné un grand mal à un œil en revenant le 25 avec ma famille de la Comédie-Italienne.

MARS 1767.

Le 1er. J'ay renvoyé une lettre de change à M. Resler, parce qu'il avoit oublié de la signer.

M. le baron de Cronstern, étant revenu d'Angleterre, m'est venu voir tout de suite. J'ai revu avec grand plaisir cet ancien ami.

Le 13. J'ay mené M. le comte de Schulenbourg voir le cabinet de M. de Julienne. Nous y trouvâmes M. le comte de Nesselrode et M. de Cronstern.

Le même jour mourut à Versailles madame la Dauphine, princesse de Saxe, et digne de vivre plus longtemps.

Le 15. Répondu à madame la margave de Bade-Durlach. Je l'ay fait souvenir qu'elle a oublié de m'indiquer le banquier avec ordre de sa part de me faire toucher l'argent pour les acquisitions qu'elle désire que je lui fasse.

Le 16. Répondu à M. Joseph Mentele, marchand à Brunswick, qui désire avoir correspondance avec moi.

Le 18. Répondu à M. de Livry, à Versailles.

Le 26. On me proposa de graver le portrait d'un grand seigneur; mais serviteur au grand seigneur.

AVRIL 1767.

Le 2. M. François-Edmund Weirotter vint me trouver

dans la vente de M. de Julienne pour prendre congé, en me demandant le *Bon Apôtre* et la *Bénédiction paternelle;* il partit la même nuit pour Vienne en Autriche, où il sera professeur de l'Académie impériale de gravure.

J'ay acheté, à la vente du fameux cabinet de feu M. de Julienne [1], un superbe tableau composé de cinq figures,

[1] L'exemplaire du catalogue Julienne que possède la bibliothèque Sainte-Geneviève est très-curieux : outre les prix et les noms des acquéreurs, il contient une petite notice sur Julienne que nous croyons bon de reproduire :

« Jean de Julienne naquit à Paris le 29 novembre 1685; il eut de fort bonne heure un goût décidé pour la peinture et la sculpture; il fut amy de Watteau, dont il fit graver l'œuvre en 1759 et de Le Moine, peintre; ses bénéfices sur la teinture des Gobelins le mirent en état de rassembler la prodigieuse collection qui fait l'objet de ce catalogue.

« En 1739, l'Académie de peinture le nomma conseiller honoraire et amateur; il fonda pour les assemblées de cette Académie un certain nombre de jetons sur lesquels on voit d'un côté le buste du roy, et, de l'autre, la Peinture et la Sculpture se tenant par la main avec cette inscription :

Amicæ quamvis æmulæ.
Amies quoique rivales.

Son cabinet étoit accessible à tout le monde, comme son âme l'étoit aux pauvres; une vie continuelle, active, mais uniforme, lui avoit formé un tempérament décidé, qui le conduisit sans aucune espèce de maladie jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, se levant à cinq heures du matin même en hyver et restant jusqu'à midy sans feu, animé du zèle de veiller à des affaires qui demandoient sa présence dans de vastes ateliers.

« Récréé seulement par la vue de son cabinet, où son goût le ramenoit sans cesse, il acquit de nombreux tableaux médiocres, qu'il cachoit dans des armoires, par commisération pour de pauvres artistes.

« Il mourut le 20 mars 1766, regretté des honnêtes gens; il n'a laissé de son nom qu'une femme d'une piété rare, et une belle fille, dont (suivant les termes de son testament) l'esprit et les sentimens n'ont pas peu contribué au bonheur de sa vie. »

On voit ensuite dans cet exemplaire une clause ainsi conçue du testament de M. de Julienne :

« Je supplie le roy de vouloir bien accepter le don et le legs que je prends la liberté de lui faire, de l'esquisse du plafond de M. Le Moine; cette esquisse est l'original même de ce précieux ouvrage et peut servir à la restauration d'une des belles choses que possède le roy. »

On apprend encore que ce fut M. de Montulé qui fut l'exécuteur testa-

dont quatre hommes et une jeune femme qui font de la musique. Ce tableau est peint par Godefroi Schalcken, et il est des plus beaux et des plus considérables de ce maître, quoiqu'il n'ait que vingt et un pouces de haut sur dix-sept pouces six lignes de large. Je compte graver ce bon tableau, qui m'a coûté deux mille cinq cents livres trois sols, n° 197 du catalogue imprimé.

Le 3. J'ay acheté dans la même vente, qui se fait au salon du Louvre, un des plus beaux tableaux peints par Adrien Brauwer; on y compte treize figures, quoique dans le catalogue de M. Remi on ne lui donne que neuf, au n° 142. Ce tableau fait le plus grand plaisir, tant par la science que l'on y remarque que par les buveurs joyeux qui y sont représentés. Il m'a coûté également deux mille cinq cents livres, un sol; donc deux sols meilleur marché que celui de Schalcken. Je compte aussi graver cet excellent tableau. Il a douze pouces trois lignes de haut, sur dix-huit pouces de large.

M. Fouquet, marchand d'estampes et de tableaux, d'Amsterdam, m'a apporté plusieurs desseins que M. Goll, fameux curieux de la même ville, m'envoye; mais ce n'est pas grand chose, quoique par de bons maîtres.

Le 6. Répondu à M. de Mechel, à Bâle.

Répondu à M. Lienau, à Bordeaux.

Répondu à M. Schmuzer, directeur de la nouvelle Académie impériale de gravure, et mon ancien élève. Je le remercie, comme aussi l'Académie, de ma réception, et

mentaire de M. de Julienne. Le catalogue de cette vente avait pour titre : « Catalogue raisonné des tableaux, desseins et estampes, et autres effets curieux, après le décès de M. de Julienne, écuyer, chevalier de Saint-Michel et honoraire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, par Pierre Remy. Paris, 1767. Le produit total de cette vente s'éleva à cinq cent vingt-sept mille quatre-vingt-quatorze livres trois sols.

je lui dis que M. Weirotter, qui est parti la nuit du 2, est chargé des *Musiciens ambulants* et de l'*Instruction paternelle*, qui doivent être exposés dans cette Académie de ma part. Je lui mande également combien je me réjouis de la réception des deux archiduchesses comme membres de la même Académie (l'archiduchesse Marie-Anne et l'archiduchesse Charlotte). La première m'a envoyé plusieurs estampes joliment gravées par elle-même pour savoir mon sentiment, comme aussi l'archiduc Ferdinand.

Le 11. J'allai chez S. A. S. le duc de Deux-Ponts pour lui recommander le jeune Hess, et pour le remettre dans les bonnes grâces de ce prince; en quoi j'ay très-bien réussi, quoique d'autres avant moi y avoient échoué. S. A. S. me reçut le plus gracieusement du monde, et je restai plus d'une heure chez ce prince à discourir sur mille objets. A mon retour au logis, M. de Pachelbel, envoyé de ce prince, m'y attendoit, curieux de savoir la réussite de mes démarches, et il fut enchanté lorsque je lui appris que le tout avoit réussi.

Répondu à M. Jean Goll, fameux négociant, à Amsterdam, et mon compatriote. Je lui dis que M. Fouquet m'a remis les desseins qu'il m'envoye et que le même se charge de lui remettre de ma part les quatre paysages que j'ay dessinés pour lui, comme aussi vingt et un desseins de M. Dietricy, ces derniers pour la somme de cent soixante-deux livres. Je fais aussi des compliments à M. Goll sur ce que l'impératrice-reine l'a élevé à l'état de noblesse, sous le nom de Franckenstein, lui et ses descendants, à cause des services qu'il a rendus à cette princesse.

Le 16. J'ay vendu à M. le baron de Cronstern trois

paysages que j'avois dessinés, l'un au crayon rouge, les deux autres coloriés; les trois pour six louis d'or.

Mon ancien élève, M. Romanet[1], est de retour de Bâle, où il a travaillé une couple d'années chez M. de Mechel, aussi mon ancien élève.

Le 18. M. de Hemmerts, de Copenhague, et voyageur, vint me voir, étant arrivé de Bordeaux en cette ville, et m'apporta de la part de M. Lienau, négociant à Bordeaux, trois médailles d'argent : l'une est frappée sur la paix de Hubertsbourg; l'autre sur le second mariage de l'empereur Joseph II; la troisième représentant trois petits portraits : celui du jeune électeur de Saxe, celui de l'électrice sa mère, le troisième celui du prince administrateur. Ces portraits sont soutenus par les trois Grâces, qui cependant ne sont guère gracieuses.

M. Wieland, président de la chancellerie de la ville impériale de Biberach et un des meilleurs poëtes allemands, m'a envoyé son nouveau roman *Agathon*, avec une lettre extrêmement polie.

Le 25. Répondu à M. le président Wieland. Je lui envoye mes *Musiciens ambulants* et l'*Instruction paternelle* en revanche, et que M. Wieland, son parent, s'est chargé d'emporter.

J'ay remercié M. de Livry du bon jambon de Mayence qu'il nous avoit envoyé, et je lui envoye un petit dessein de moi dans ma lettre.

Le 26. Répondu à M. J. Goll de Franckenstein, à Amsterdam. Je lui dis que je ne garde que quatre desseins et que je lui renvoye le reste, comme il a désiré,

[1] Antoine-Louis Romanet, graveur, né à Paris vers 1748, était en effet élève de Wille, et fit plusieurs planches pour cet artiste; il grava aussi, d'après J.-G. Wille, les *Joueurs*.

parce que je ne les aime pas. Il m'en a promis d'autres. Je les ai mis dans le paquet qui contient les desseins de Dietrich et les miens, et qui a été remis à M. Fouquet, qui s'est chargé de l'emporter, comme aussi ma réponse.

Le 20. Répondu à M. Ridinger, à Augsbourg, fils du célèbre Ridinger, peintre et graveur d'animaux. Il m'avoit donné avis de la mort de son père, arrivée, le 10 de ce mois, par une apoplexie terrible. Cet événement m'a causé beaucoup de chagrin; car, non-seulement M. Ridinger étoit un très-habile homme, mais aussi un homme aimable et vertueux. Il étoit né dans la ville impériale d'Ulm. Sa vie a paru dans la *Bibliotek der schönen Wissenschaften und freyen Künste*, dans un des volumes de l'année dernière. J'étois dans une correspondance de lettres purement amicales avec ce brave homme depuis plus de vingt années, et sa mort m'afflige réellement.

M. le comte de Schulenbourg a pris congé de moi.

J'ay acheté une curiosité marine dont j'ay fait présent à mon fils aîné, comme j'avois déjà acheté, ces jours derniers, un caillou d'Égypte et une mine de plomb pour sa collection, dont il fut fort enchanté.

MAY 1767.

Le 1^er^. Répondu à M. Huber, à Leipzig. Je lui dis que M. Schwarz m'avoit remis dix-huit louis à compte, et j'ay ajouté une lettre à M. Winckler pour le prier de compter cette somme à M. Huber, et dont je lui tiendrai compte.

Répondu à mon ami M. Strecker[1], premier peintre du landgrave de Hesse, à Darmstadt.

[1] Il s'appelait Jean-Louis Strecker, et travailla, nous dit Nagler, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. J.-C. Krüger grava un Christ d'après lui.

M'est venu voir, après son retour de Bordeaux, M. Mathsen, de Hambourg. Il nous a apporté un grandissime morceau de bœuf fumé de Hambourg, que M. Meyer, actuellement à Bordeaux, nous envoye. Ce bœuf est un manger délicieux.

Le 10. M'est venu voir (avec des lettres de recommandation de M. Usteri le jeune) M. Stirzel de Visbourg, de Zurich.

Le 14. J'ay acheté dans la vente de M. de Julienne un des plus beaux desseins coloriés de J. Jordaens. Il représente une *Adoration des Mages;* cent vingt livres [1].

Le 15. Me sont venus voir, avec lettres de recommandation, MM. les barons de Beuste, deux frères, et Manggold. Ils sont Saxons et me paroissent aimables.

Le 16. M'est venu voir M. le comte Creutz, envoyé extraordinaire du roi de Suède. Il paroît connoisseur.

J'ay fait remettre une caisse contenant le portrait de feu M. Splitgerber [2], fameux négociant, à Berlin, que M. Schmidt avoit gravé et que j'ay fait imprimer icy. J'ay remis la caisse à MM. Theluson et Necker. Elle contient, outre la planche gravée, trois autres cuivres polis, que M. Schmidt m'avoit demandés; de plus, trois épreuves de mon *Instruction paternelle* et trois de mon *Observateur distrait*, destinées pour M. Schmidt, M. Rode et M. Nicolai, libraire, à portion égale. Le même jour, écrit et répondu à M. Schmidt.

Le 18. Lundy, j'ay commencé ma nouvelle planche

[1] N° 522 du Catalogue, où il est ainsi décrit : « *Une Adoration des Mages;* dessein colorié de dix-huit pouces trois lignes de haut, sur treize pouces de large. C'est un des beaux de ce maître. »

[2] N° 87 du Catalogue de l'œuvre de G.-F. Schmidt.

d'après le tableau de G. Schalcken, que je me suis acheté dans la vente de feu M. de Julienne. Mon fils m'avoit fait le trait, et M. Daudet, un de mes élèves, l'a calqué sur ma planche (deux opérations que j'ay faites jusqu'icy moi-même), cela m'a beaucoup soulagé et m'a fait plaisir.

MM. de Ridder, de Breuvern, Rham et Schwarz me sont venus voir.

Le 21. J'ay donné à mon fils Pierre-Alexandre de l'argent pour s'acheter une montre d'or. C'est ce qu'il fit dans la journée. Cette montre est fort jolie et paroît bonne. Elle doit l'être puisqu'un chartreux, nommé dom Michel, habile dans l'horlogerie, lui a conseillé de la prendre.

Le 23. J'ay mis au jour la nouvelle petite planche que j'ay gravée d'après Mieris sous le titre : l'*Observateur distrait* [1].

JUIN 1767.

J'ay reçu de Vienne un petit tableau par G. Dow, de son premier temps. C'est M. Wächter qui me l'envoye pour le vendre; mais....

Le 5. J'ay rendu à MM. Kormann les quatre mille livres. Je les avois touchées à compte sur les sept mille que madame la margrave de Bade-Durlach avoit assignées pour l'achat de plusieurs tableaux, et qui ont excédé les prix qu'elle avoit fixés.

Le 6. Répondu sur deux lettres de M. Lienau, à Bordeaux. J'ay fait partir, selon ses désirs, encore vingt-cinq

[1] N° 65 du Catalogue de l'œuvre de Wille, par M. Ch. Leblanc.

épreuves, qui sont parties le 6, de la planche que je lui avois dédiée.

Le 7. Répondu à madame la margrave de Bade-Durlach. J'apprends à cette princesse la mauvaise réussite de la commission dont elle m'avoit chargée pour l'achat de plusieurs tableaux de la vente de M. de Julienne.

M. le comte de Munich, petit-fils du fameux feld-maréchal comte de Munich, au service de Russie, m'est venu voir.

M. de Wasserschleben, conseiller d'État du roi de Danemark, et mon ancien ami, m'a envoyé quatre grandes médailles d'argent dont il me fait présent.

JUILLET 1767.

Le 5. J'ai reçu trois tableaux par M. Dietrich; l'*Adoration des bergers*, l'*Enfant prodigue* et les *Travailleurs dans la vigne*[1].

Je ne me suis pas trop bien porté au commencement de ce mois, mais je me suis purgé deux fois. Une blessure à la jambe m'a aussi retenu plusieurs jours au logis.

Le 9. Répondu à M. Kreuchauf. Je lui dis que j'ay perdu sa dernière lettre et que je lui enverrai les *Ports*

[1] L'*Adoration des bergers* a été gravée deux fois d'une façon différente par Dietrich, et P.-J. Mariette donne sur ces deux compositions les détails suivants dans une note manuscrite conservée au cabinet des estampes : « Deux tableaux peints par Corneille Boys, dont on a des estampes qu'a gravées Moitte, étoient dans le cabinet du comte de Bruhl; et c'est en imitant ces compositions et ne s'en écartant que dans certains détails, que Dietrich a gravé en 1745 ces deux morceaux. Il les a beaucoup améliorés, mais pour le fond c'est à peu près la même chose. Les compositions lui ont plu, et il n'a pas fait difficulté, comme on voit, de se les approprier. »

L'*Enfant prodigue* a été gravé par H. Guttemberg. Ce tableau était à Leipzig, dans la collection de M. Ernest-Pierre Otto.

qui vont paroître, les *Comédiennes*, etc., etc., par M. Richter.

Écrit en même temps à M. Winckler. Je le préviens que je lui enverrai le reste de ses desseins par l'occasion de M. Richter.

Répondu à M. Andreae, apothicaire, à Hanovre. Je m'excuse de ce que je ne peux pas faire faire sous ma direction les planches qu'il me propose.

Le 11. Répondu à M. Goll, à Amsterdam. Je le prie de me renvoyer les desseins de M. Dietrich qui ne lui conviendront pas, et que je suis charmé que mes desseins lui aient tant plus, et que je m'impatiente beaucoup de recevoir ce qu'il me destine.

Le 12. Écrit à M. le comte de Vallin, à son château de Challe, pour Challe à Mâcon sur Saône. Je lui explique que l'on n'a souscrit, pour les *Ports de France*, que sur quatre livraisons seulement et que je n'ai pas pris de souscription pour les deux dernières. J'ay envoyé ma lettre à M. le comte de Vireville, maistre de camp de cavalerie, rue Coquereau, près la grand'poste.

Le 19, le 21 et le 25. Ces trois jours, j'ay passé toutes les matinées chez M. Massé en y dînant. Il m'avoit prié de lui arranger un peu ses estampes qui étoient pas mal en désordre et je l'ay fait avec plaisir, pour obliger ce bon vieillard et ancien ami.

Le 23. MM. les barons de Beust, frères, et Mangold, saxons, ont pris congé de moi; ce dernier m'a fait présent d'une topaze de Saxe brute.

Le 26. Répondu à M. Fleischmann. Je lui dis que je ne prends rien ni pour le catalogue, ni mes ports de lettees, ni mes vacations.

Répondu à S. A. S. madame la margrave de Bade-Durlach. Je m'excuse, comme à M. Fleischmann, avec d'autres termes. Ma lettre à cette princesse est dans celle du conseiller Fleischmann.

AOUST 1767.

M. le baron de Schimmelmann m'est venu voir. Il est fils du fameux et riche baron de Schimmelmann, à Hambourg. Son gouverneur, M. Zagel, me paroît galant homme. Je leur ay rendu la visite ces jours-cy.

M. Desfriches, négociant à Orléans, notre ancien ami, étant à Paris, a soupé plusieurs fois avec nous.

Le 18. M. Lienau, frère de mon ami, à Bordeaux, à qui j'ay dédié mon *Observateur distrait*, m'est venu voir. Je l'ay reçu avec plaisir. Je lui ay fait voir le prétendu *Peter Neefs* que son frère m'avoit envoyé... Il m'a envoyé douze bouteilles de vin rouge de Bordeaux, le même jour dans la maison, pour le goûter.

Le 22. M. Quadal[1], jeune peintre, de Olmutz en Moravie, m'a apporté de ses ouvrages pour savoir mon sentiment, dans lesquels il y a surtout un fort beau pinceau.

Le 23. Répondu à M. Lienau, à Bordeaux. Je lui dis, selon qu'il avoit exigé, mon sentiment sur un petit tableau d'architecture gothique qui n'est pas grand'chose.

Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. Je le prie de m'envoyer la médaille qui a été jetée au peuple dans la ville, après la convalescence de l'impératrice, lors de son entrée dans la ville.

[1] Martin-Ferdinand Quadal naquit vers 1737. Nagler lui consacre une assez longue notice dans son *Dictionnaire des Artistes* et lui reconnait un certain talent.

Le 28. Mon fils aîné est parti pour Orléans, accompagné de notre ami, M. Desfriches, négociant de la même ville, où ils ont résolu de dessiner grandement.

Le 29. J'ay assisté à l'assemblée générale de l'Académie royale pour le jugement des grands prix des jeunes gens. M. Barthélemi [1] a remporté le premier pour la peinture, et M. Pillon [2] celui de la sculpture. Mais M. Jardinier [3], graveur, s'étant présenté pour être agréé, a été refusé.

Répondu à M. Schmidt, à Hambourg. Je lui donne avis qu'il recevra par la poste *Hirza*, tragédie. Il lui en cuira.

[1] Jean-Simon Barthélemi, né à Laon en 1742, mort à Paris en 1811, fut élève de Hallé.

[2] Ce sculpteur ne paraît pas être connu de Nagler. Cet historien n'en fait pas mention dans son *Dictionnaire des Artistes*.

[3] Claude-Donat Jardinier, élève de Ph. Lebas, de N. Dupuis et de Laurent Cars, naquit à Paris en 1726, et y mourut en 1774. Nous lisons sur cet artiste dans un livre devenu rare, — *Le Philotechne français ou recueil d'éloges, de critiques et d'anecdotes remarquables sur les artistes qui se sont distingués dans le siècle, par M. B**** Y. La Haye, (Paris)* 1766. — le passage suivant relatif à Jardinier : « La cour donna à mademoiselle Clairon le tableau de *Médée* de Vanloo, avec une somme proportionnée aux dépenses qu'il falloit faire pour faire graver le chef-d'œuvre avec les avantages que la vente de l'estampe produiroit. Jardinier la grava. Pour la tête, Jardinier l'avoit faite, lorsque mademoiselle Clairon, guidée par un petit talon rouge qui lui avoit dit qu'il manquoit un certain enjouement (un je ne sais quoi), dit à M. Jardinier qu'ayant tant entendu parler de son mérite, de ses talents et de son goût pour le beau sexe, elle étoit étonnée qu'il ait eu le malheur de la rater. A quoi repartit vivement M. Jardinier : — Madame, vous êtes en vérité la première, et je ne me souviens pas d'une pareille catastrophe. C'est ce qui fit que la Clairon l'abandonna à Beauvarlet.

« Je ne blâmerai pas la curiosité de nos demi-connaisseurs, qui croiroient n'être pas du bon ton, ni mériter le titre d'amateurs, s'ils n'avoient pas dans leurs portefeuilles le petit chien de Visscher à la queue blanche et à la queue noire, ou même sans queue, car j'avoue mon ignorance à ce sujet.

« Jardinier, graveur, peintre en miniature et au pastel, bon musicien, joue de plusieurs instruments, chante avec autant de goût qu'il danse.

« Son nom n'est pas même au bas de l'estampe. »

Le 30. Répondu à mon frère qui m'avoit donné avis du mariage de sa fille aînée. Cela m'a fait beaucoup de plaisir. Je l'en félicite de bon cœur.

Notre exposition du salon a commencé au Louvre. On n'y voit de moi que deux pièces qui sont : l'*Instruction paternelle* et l'*Observateur distrait*.

SEPTEMBRE 1767.

Le 1er. Répondu et écrit à M. Wächter, official du département des Pays-Bas, à Vienne. Je lui donne avis que je lui renvoye son tableau de G. Dow, par M. Hayd, graveur, venant de Londres et allant à Vienne. M. Hayd est chargé de ce petit tableau comme de ma lettre.

Répondu sur plusieurs lettres de M. de Hagedorn.

Répondu à M. Dietrich. Je lui accuse la réception des trois tableaux.

Le 2. J'ay dîné chez M. le baron de Schimmelmann. M. le comte de Bond et autres s'y trouvèrent.

Le 3. Je suis parti de grand matin en chaise de poste, accompagné de mon ancien élève, M. Romanet, et de M. Meyer, peintre, pour dessiner le paysage du côté d'Arpajon, où j'ay dessiné l'ancien château de la Bretonnière, où la reine Blanche, mère de saint Louis, a habité. Le maître de poste d'Arpajon, sur la recommandation de mon élève, M. Parizeau, m'a fait beaucoup d'honneur et de plaisir, nous faisant conduire, accompagné de son fils, à Étampes dans sa propre chaise. Là, j'ay dessiné entre autres l'ancienne citadelle, nommée le château de Guinette et autres masures. Mais rien de plus curieux que le lit d'un sabotier dans sa hutte de paille et de roseaux. C'est de cette ville d'Étampes que j'écrivis à mon

fils, qui étoit à Orléans, de me venir joindre. Il y vint effectivement le troisième jour au matin en chaise de poste, ayant passé la nuit dans la forêt d'Orléans avec M. Roland, caissier de M. Watelet, qui avoit été voir son épouse avec laquelle mon fils étoit parti de Paris, mais qui est encore resté dans la maison de M. Desfriches, à Orléans. Mon fils avoit été par curiosité jusqu'à Blois. Notre voyage a été heureux; mais le temps n'étoit pas constant; cela n'empêcha pas que je n'aie rapporté dix-neuf desseins de toute espèce. Le second jour que je fus à Étampes, j'eus mal à un genou, apparemment causé par l'humidité, ayant souvent été assis sur la terre pour dessiner; je me plaignis beaucoup vers le soir; une fille de l'auberge m'en a guéri presque sur-le-champ. Elle chauffa tant soit peu de l'eau-de-vie et autant d'huile d'olive dans une terrine; je me frottai le genou avec le baume et je mis une compresse pendant la nuit. En me levant, le lendemain, à cinq heures, selon ma coutume, je ne sentis plus rien du tout. J'en fus si ravi, que je donnai pour boire en particulier à cette bonne fille que je nommai ma médecine.

Nous sommes revenus, le 11 au soir, en bonne santé à Paris, où ma femme, Frédéric et les miens ne m'attendoient pas encore, et j'ay trouvé tout en ordre, charmé de les revoir, comme ils l'étoient de mon retour. M. Meyer nous avoit quittés à Étrechy, parce qu'il avoit reçu une lettre de son frère, fameux joueur de harpe, qui lui annonçoit qu'il étoit très-malade; mais j'espère que cela ne sera rien.

Le 13. J'ay écrit une lettre de remercîments à M. Choiseau, maître de poste à Arpajon, de toutes les politesses qu'il m'a faites.

Répondu à M. Huber, à Leipzig, qui doit faire un voyage en Bavière. Je le prie, lorsqu'il sera à Munich, d'acheter pour moi quelques médailles en argent, de la façon de M. Scheka, et de s'informer ce que sont devenues les estampes que j'ay confiées à M. Hartmann.

Le 16. MM. les barons de Rumohr et Saldern me sont venus voir.

Le 18. Répondu à M. Schmuzer, *in der Annagasse*, à Vienne. Je lui dis que son rouleau est parti, et j'ay ajouté pour S. M. l'impératrice reine six *Observateur distrait*; que la médaille n'est pas encore arrivée.

Répondu à M. Wächter, official du département des Pays-Bas. (Cette réponse est dans celle à M. Schmuzer). Je lui dis en peu de mots que M. Hayd a une lettre et son tableau à lui remettre.

Le 20. Je partis de nouveau pour la campagne, accompagné de MM. Meyer, Schenau et Grimm, peintres. Nous arrivâmes à midy, dans un carrosse de remise, à Montlhéri, et c'est là que nous avons dessiné les ruines de l'ancienne forteresse, dont la principale tour subsiste encore sur la montagne, de même que quelques portes ruinées de cette ville, etc. Le mercredy nous retournâmes, par la même voiture, à Longjumeau, où nous avons fait quelques desseins, comme aussi à Sceaux-les-Chartreux et à Villebon. Le vendredy, M. Schenau nous quitta pour s'en retourner à Paris, et nous autres nous nous mîmes en chemin le samedy à pied jusqu'à Antony. Ce fut là que nous trouvâmes ma femme, qui étoit venue au-devant de nous avec une voiture, accompagnée de sa sœur Chevillet et de notre fils Frédéric, et lorsque nous arrivâmes au Bourg-la-Reine, nous trouvâmes aussi mon

fils aîné qui étoit venu également au-devant de moi accompagné de MM. Baudet et Halm, mes élèves. Wille[1] monta avec nous dans notre voiture, et MM. Meyer et Grimm, dans celle dont mes élèves étoient en possession. Tous m'ont reçu avec joie, et je fis souper mes compagnons de voyage avec moi. Je devois me trouver ce jour à l'assemblée générale de notre Académie, à laquelle les graveurs de Paris, qui n'en sont pas, devoient présenter une requête pour demander son intercession par rapport au dernier arrêt de la cour qui veut en faire une maîtrise; mais j'arrivai trois heures trop tard à Paris.

Le 26. Mourut Jean-Baptiste Massé, peintre, conseiller de l'Académie de peinture et sculpture et garde des tableaux de la surintendance du roi, que M. Jeaurat[2] exerça pour lui. Il avoit environ quatre-vingt-deux ans, et il y avoit vingt-cinq ans que je le connoissois.

OCTOBRE 1767.

Le 2. Me vint voir M. Dufour, négociant à Leipzig.

Le 4. J'assistay aux convoy et enterrement de madame Cochin, née Horthemels, mère de M. Cochin, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, graveur du roi, secrétaire de l'Académie royale de peinture et sculpture, et garde des desseins du cabinet du roi. Elle demeuroit avec M. son fils, aux galeries du Louvre, et fut enterrée à Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse. Un monde infini, outre l'Académie, accompagnoit le corps de la défunte.

[1] C'est ainsi que J.-G. Wille désigne quelquefois son fils aîné.

[2] Étienne Jeaurat, dessinateur et peintre, né à Paris vers 1697, mourut à Versailles en 1789.

Elle étoit d'une grande douceur et avoit beaucoup et fort bien travaillé dans la gravure. Elle avoit quatre-vingt-sept ans, et il y avoit bien vingt-sept ans que je la connoissois et estimois infiniment.

M. Choiseau, fils du maître des postes d'Arpajon, avec lequel j'avois fait connoissance en allant à Étampes et qui m'accompagna même jusque-là, nous vint voir.

Le 9. Écrit à monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui dis qu'il doit recevoir le petit rouleau d'estampes par M. de Saint-Maurice.

M. Dufour, négociant de Leipzig, a pris congé de moi.

Le 10. Répondu à M. Zingg, à Dresde. Je lui apprends un remède pour les maux des yeux, et un excellent lorsqu'on a gagné des douleurs de nerfs occasionnées par quelques fraîcheurs. Ces remèdes m'ont été utiles à moi-même. Je les rapporte icy de crainte de les oublier. Le printemps passé, en sortant de la Comédie-Italienne par un temps de pluie et de vent horrible, je fus frappé apparemment à l'œil gauche, puisque le lendemain j'y avois très-mal. Ce mal augmenta, et je souffris beaucoup. On m'enseigna de prendre une herbe, nommée hysope, d'en mettre une poignée dans une pinte d'eau et de la faire ainsi bouillir jusqu'à ce qu'elle jette beaucoup de fumée. Alors on posa promptement cette terrine sur une table, et je fus obligé de tenir l'œil ouvert, la tête sur cette vapeur, et même on me mit une serviette par-dessus la tête pour ne point laisser échapper cette fumée. Je fis cette opération deux fois par jour, soir et matin, et le second jour je fus guéri. Nous avons déjà enseigné ce remède à plusieurs personnes, entre autres à M. Flipart, et toutes ont été guéries. L'autre, concernant les maux

de nerfs causés par l'humidité, se trouve écrit dans ce journal, dans l'endroit où je fais mention de mon voyage d'Étampes au mois de septembre dernier.

Le 11. J'allai voir M. Zagell, gouverneur de M. le baron de Schimmelmann, qui m'enseigna un remède bien simple, mais qu'il me disoit infaillible, lorsque quelqu'un auroit mangé des champignons vénéneux. Il m'assuroit bien positivement qu'en buvant deux verres de vinaigre ordinaire, comme deux verres de vin, lorsqu'on se sentoit mal après avoir mangé de ces mauvais champignons, leur venin ne pouvoit faire aucun effet dangereux et qu'il n'y avoit point de meilleur contre-poison dans le monde. Il ajoutoit que, si on pouvoit vomir les champignons, avant que de prendre le vinaigre, cela ne seroit que mieux; mais, d'une manière ou de l'autre, il falloit le prendre promptement. Il disoit que, si les six personnes qui ont péri dernièrement pour en avoir mangé, avoient su et s'étoient servies chacune de deux verres de vinaigre, il n'en seroit pas mort une seule.

Le 18. J'ay menai M. Chevillet à la Comédie-Italienne.

M. Neugebauer, voyageur de Breslau, m'est venu voir.

M. Weisbrod, jeune peintre de la Westphalie, m'a été adressé. C'est madame la comtesse de Bentink, qui le fait voyager. Il paroît joli garçon.

Le 20. Répondu à madame la baronne de Rössing, née baronne de Kotzen. Elle m'avoit écrit pour m'engager au découvrement de la succession du feu général de Dieskau, mort dernièrement à Suresne, près de Paris, et dont elle me disoit être la nièce et seule héritière; mais je me suis excusé et je lui ai conseillé d'écrire pour

cette affaire à M. Baer, aumônier de l'ambassade de Suède, qui doit être au fait de pareilles affaires. Cette dame demeure à Berssell, dans la principauté de Halberstadt, par Wesel et Osterwick.

M. Frisch, jeune peintre de Berlin, a pris congé de moi pour s'en retourner dans sa patrie, ayant déjà été en Italie.

Le 22. M. le baron de Schimmelmann est venu prendre congé de nous, et a soupé avec nous le soir. Il étoit aimable, avoit de l'esprit infiniment et nous aimoit jusqu'à verser des larmes en nous quittant.

Le 23. Mon fils aîné a été saigné par rapport à un mal qui lui étoit venu à un œil.

J'allai avec mon fils Frédéric et M. Baudet, mon élève, sur le Montmartre, faire un dessein et prendre l'air, car j'avois mal à la tête.

Le 24. Écrit à M. Wirsing, graveur à Nuremberg, pour le prier de m'envoyer l'argent qu'il me doit et que j'avois laissé entre ses mains, pour servir à payer les petits tableaux que mademoiselle Dietsch me devoit faire.

M. Neugebauer, de Breslau, a pris congé de moi. Je lui ai dessiné quelque chose dans son *stammbuch*.

Le 31. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale. M. Roslin[1] fut élu à la place de conseiller qu'avoit feu M. Massé. M. Pomier, conseiller au parlement et M. Blondel d'Azincourt, chevalier de Saint-Louis, eurent les places vacantes d'amateurs honoraires.

M. de Livry, de Versailles, m'est venu voir.

[1] On peut voir sur Roslin une curieuse notice de M. Ph. de Chennevières dans la *Revue universelle des Arts*, nos d'août et de septembre 1856.

Madame Therbusch, de Berlin, reçue comme peintre du roi à l'Académie royale, l'été passé, a soupé chez nous avec plusieurs de nos amis.

NOVEMBRE 1767.

Le 2. Répondu à M. de Livry.

Le 5. Répondu à M. de Livry, sur sa réponse que le petit tableau qu'il désire de M. Dietrich doit être en largeur.

Écrit à M. Dietrich, à Dresde, pour lui commander un petit tableau paysage, que désire le digne M. de Livry. Je lui envoye la mesure que M. de Livry m'avoit envoyée. Je recommande cette affaire le plus fortement possible à M. Dietrich. J'envoye cette lettre à Versailles; M. de Livry la fera partir sans frais.

M. Kruthoffer, secrétaire du prince de Hesse-Rhinfels, m'a apporté des lettres de recommandation de la part de de M. Rigal, à Heidelberg.

Le 22. J'ay écrit huit pages en faveur de la gravure et principalement sur l'avantage que peut retirer un État du commerce d'estampes où elle est protégée; car on veut actuellement former une communauté de tous les graveurs qui ne sont pas de l'Académie royale. Cet écrit est adressé à M. de Livry, premier commis de M. le comte de Saint-Florentin, aussi honnête que digne et galant homme.

J'allai successivement et plusieurs jours à la Comédie-Italienne.

Répondu à M. Zingg, graveur de l'Académie électorale de Saxe, à Dresde.

M. Webber, cy-devant attaché à M. le prince de Sta-

remberg, étant revenu de Vienne, m'a remis une médaille d'argent représentant l'impératrice reine, et qui a été frappée sur sa convalescence. Elle est représentée en veuve avec un voile sur la tête; comme aussi une petite pièce d'argent de la même princesse, qui a été jetée au peuple lorsqu'elle alla la première fois à l'église.

Il m'a apporté aussi un petit tonneau de vin de Hongrie, contenant six bouteilles, et six paysages dessinés par M. Schmuzer; le tout m'a été envoyé par ce même M. Schmuzer, mon ancien élève.

DÉCEMBRE 1767.

Le 3. J'allai dans une vente de tableaux; j'y ay acheté un D. T. [1].

Le 5. J'ay entendu dire aujourd'hui que M. Hillner, banquier natif de Nuremberg, et que je connois depuis vingt-six ans, étoit mort le jour d'auparavant, âgé de soixante-douze ans. C'étoit un très-honnête homme, que j'aimois.

Le 6. Répondu à M. de Livry. Je lui donne avis que j'ay acheté pour lui un petit *Téniers*. Je lui envoye aussi le compte de ce que j'ay reçu et dépensé pour lui, etc. Je recommande toujours l'affaire des graveurs.

J'ai fait partir l'histoire de la vie de feu M. Heilmann que j'ay composée. Il y a douze pages d'écriture. M. Fuessli, peintre à Zurich, et auteur de l'histoire des *Peintres suisses*, me l'avoit demandée. Je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir, que Heilmann, aussi bon peintre que très-honnête homme, a été mon ami un grand nombre d'années,

[1] Signature habituelle de David Téniers.

et personne ne pouvoit savoir mieux que moi les circonstances de sa vie. M. Fuessli prétend insérer cette histoire dans son troisième volume, auquel il travaille.

Le 8. Répondu à M. de Livry, qui prend l'affaire des graveurs fort à cœur sur mes instances et les éclaircissements que je ne cesse de lui donner, et aussi par amour pour les arts.

Le 15. Répondu à M. Preisler, en le remerciant de m'avoir dédié une estampe de sa façon.

Le 19. Répondu à M. Wirsing. Je lui dis qu'il doit garder l'argent pour payer les ouvrages que mademoiselle Dietsch me doit faire.

Le 21. Répondu à M. de Livry. Je lui dis que j'ay bon augure de la lettre de M. de Sartine qu'il a bien voulu me communiquer, par rapport aux priviléges des graveurs.

Répondu à M. Dietsch[1] et écrit à mademoiselle Dietsch, pour prier le premier de me faire six ou huit paysages des mieux finis, et à celle-cy de me faire le plaisir d'expédier les ouvrages commandés et promis depuis du temps; que M. Wirsing les payera.

Tous ces jours passés, j'allai dans les ventes des cabinets de M. Davila, de feu MM. Gougenot et de Boccage, mais sans avoir presque rien acheté.

Mon fils Frédéric se trouve, Dieu mercy! entièrement guéri des clous et mille autres boutons qui lui couvroient le corps. Il a supporté tout ce mal d'une manière presque héroïque et sans gémir.

[1] Jean-Christophe Dietsch naquit à Nuremberg vers 1710, et mourut en 1769. Il était peintre de paysages, dessinateur et graveur à l'eau-forte; il eut trois fils, qui furent aussi artistes, et deux filles qui peignaient des fleurs et des oiseaux.

Répondu à M. de Wasserschleben, conseiller d'État du roi de Danemark et mon ancien ami. Je le remercie des médailles d'argent qu'il m'a envoyées chez M. l'ambassadeur *und sage ihm etwas wegen einer neuen Arbeit welche ich ietz verfertige* [1]. La lettre de M. Preisler est dans celle-cy.

Le 24. Répondu à M. Lienau. Je le remercie, d'abord, de son excellent tonneau de vin blanc de Grave qu'il m'a envoyé en présent, et qui contient deux cent quarante bouteilles. Je lui dis en outre que M. Besnard Duplessy n'a pas payé les huit cents livres contre son billet, et que j'aurai soin de ses petites commissions.

Le 27. M. Meyer, fils d'un négociant de Hambourg, m'est venu voir. Je l'avois déjà connu il y a deux ans et demi.

Le 30. Écrit une lettre de politesse, par rapport au renouvellement de l'année, à M. de Livry. Il y a dans cette lettre un petit dessein de moi pour ses étrennes.

Le 31. J'ay assisté à l'assemblée de l'Académie royale.

M. Schütz, de Berlin, et neveu de mon ami M. Schmidt, m'est venu voir; il voyage en seigneur, car son père est un des plus riches banquiers de Berlin. M. Schütz vient d'Italie et va d'icy en Angleterre.

JANVIER 1768.

Le 7. Répondu à M. de Livry, en le remerciant d'un pâté immense et excellent qu'il nous avoit envoyé.

Ma femme, ayant beaucoup souffert d'un mal d'aven-

[1] Et je lui dis quelque chose au sujet d'un nouveau travail que je termine en ce moment.

ture qui lui étoit venu à un doigt de la main gauche, est entièrement guérie.

Le 12. Répondu à M. Usteri, à Zurich. Je lui dis que M. Fremin m'a payé de sa part.

Le froid qu'il a fait à Paris, depuis le 21 décembre 1767 jusqu'au 9 janvier 1768, a été constamment excessif. Plusieurs personnes ont été trouvées mortes de ce froid; le thermomètre a été dans le plus grand à quatorze degrés et demi, c'est-à-dire un seul degré de moins qu'en 1709. Il y avoit de la neige considérablement. La rivière de la Seine étoit restée ouverte dans plusieurs petites parties devant notre maison, quay des Augustins, au commencement de ce froid, et plusieurs oyes sauvages, ne trouvant point d'eau dans les campagnes, s'y jetèrent; mais elles y furent tuées par les gens de la rivière, à coups de bâtons, n'ayant pas la force de s'envoler. Nous vîmes tout cela de nos fenêtres, et c'est la première fois que je l'ay vu depuis vingt-quatre ans que je demeure dans la maison. On en a tué aussi plusieurs du côté de la Samaritaine, où il y avoit aussi quelque peu d'eau encore visible, au commencement de ce grand froid.

Selon les expériences faites sur les thermomètres à Saint-Germain-en-Laye, la liqueur est descendue au dix-septième degré, c'est à un degré et demi de plus qu'en 1709. La situation élevée de cet endroit doit avoir produit cette différence entre lui et Paris, qui est dans un fond, et dont la grande quantité de fumée des cheminées doit avoir tempéré l'air par une atmosphère qu'elle devoit naturellement former sur cette grande ville.

Le 13. La rivière de la Seine commença tout d'un coup à charrier les glaçons, vers les onze heures du matin, mais cela ne dura qu'environ une heure, où toutes les

glaces s'arrêtèrent contre les ponts, excepté le pont Saint-Michel et le Petit-Pont. Mais on voyoit déjà des ravages terribles de toutes parts : les quatre moulins qui sont entre le pont Neuf et le pont au Change ayant été jetés contre les arches du pont Neuf, dont deux brisés et coulés bas; les bateaux des blanchisseuses, dans plusieurs endroits de la rivière, comme aussi beaucoup de bateaux à marchandises, emportés et la plupart brisés et déchirés. Les glaces restèrent plusieurs jours ainsi accumulées et presque debout sur toute la rivière. La crainte d'une nouvelle débâcle étoit universelle. On fit par ordonnance déménager tous ceux qui demeuroient sur les ponts. J'allai voir tout cela, avec mon fils Frédéric et M. Daudet, un de mes élèves, vers l'île Saint-Louis, le marché aux veaux et le quay de la Ferraille. Enfin, la rivière étant extrêmement haute, le tout s'ébranla vers les dix heures de la nuit, avec beaucoup de bruit et de fracas. La nuit étoit fort obscure; les flambeaux que les gens de la rivière allumèrent pour voir comment ils défendroient leur pauvre bien qui étoit encore sans dommage, leurs cris, le choc des bateaux contre les ponts où ils furent brisés, rendirent cette nuit horrible. Nous en vîmes, de nos fenêtres, flotter et se briser successivement plusieurs, car la rivière étoit éclairée par les gens intéressés pour leur bien et par des curieux de l'événement. Ma femme, fort peureuse, ne voulut point se coucher, et nous restâmes effectivement fort tard sur pied. Le dimanche d'ensuite, j'allai de nouveau vers le haut de la rivière et fus affligé des nouveaux dégâts que j'y voyois. M. Baader étoit avec moi. Les glaçons que la rivière en se retirant avoit laissés sur ces bords étoient, en divers endroits, à dix pieds de hauteur, accumulés les uns sur les autres, entremêlés de bateaux rompus, de planches, de poutres, etc.

Le 26. Répondu à M. Schmuzer. Je le remercie du vin de Hongrie qu'il m'a envoyé, et je lui envoye un ducat d'or de Saxe, pour la médaille en argent qui représente l'impératrice.

Le 30. Répondu à M. Dietsch. Je le prie qu'aussitôt que les petits tableaux seront finis, de prendre l'argent chez M. Wirsing, et de les envoyer pour moi à M. Eberts, à Strasbourg.

Le 31. Répondu à M. Zimmermann. Je lui dis avoir touché l'argent qu'il me devoit.

Répondu à M. de Livry, à qui j'envoye la lettre, aussi du 31, qu'il m'avoit demandée pour M. Dietrich, pour que je le prie de faire un pendant au tableau déjà commandé pour lui.

M. Basan, depuis sa séparation d'avec sa femme, a soupé la première fois chez nous. Il me fait bien de la peine, car il ne mérite pas ce qui lui est arrivé.

FÉVRIER 1768.

Le 4. Répondu à M. le conseiller des commissions de Saxe-Weimar, à Hambourg. Je lui dis que j'ay pris sa souscription du *Journal encyclopédique* pour M. Bernegau, et je lui nomme plusieurs espèces de ducats de la Basse-Allemagne qui me manquent, et que j'aurai soin de lui acheter les estampes et livres.

Le 5. Répondu à M. Tietz [1], peintre du duc de Saxe-Gotha. Il étoit mon ami à Paris, il y a vingt-cinq ans. Il passa d'icy en Angleterre, où il resta six ans, et, depuis

[1] Il s'appelait Jean-Louis Tietz, et fit ses études à l'Académie de Berlin. Il mourut à Gotha en 1798.

dix-neuf ans, il est à Gotha au service de la cour. Je le badine sur sa promptitude et son empressement de me donner de ses nouvelles depuis ces vingt-cinq années..... Cependant ce M. Tietz est bon garçon.

Le 7. M'est venu voir M. le baron de Santhier.

Le 10. M. le prince d'Isembourg m'a fait l'honneur de me venir voir et de me faire bien des politesses. Ce prince a beaucoup voyagé, ayant été dans tous les États de l'Europe, excepté le Portugal, ne voulant pas y aller non plus.

Le 13. J'ay mené le prince d'Isembourg voir des tableaux dans divers endroits.

Le 14. J'ay dîné avec le prince d'Isembourg, dans l'hôtel de Provence, où il loge.

Le 17. J'ay fait remettre une caisse appartenant à M. Meyer entre les mains de MM. Märck et Eberts, banquiers, pour être envoyée par eux à Hambourg, et j'ay écrit le même jour à M. Meyer, à Londres, pour lui en donner avis, comme aussi que j'ay touché de sa part mes déboursés desdits messieurs.

Le 20. Monseigneur le prince d'Isembourg me fit l'honneur de venir prendre congé de moi, et partit le lendemain pour l'Allemagne. *Ich habe ihm zwey Gemälde anvertrauet* [1].

Le 25. M. Grimm, peintre et poëte suisse, après avoir passé plusieurs années à Paris, a pris congé de nous et partit le lendemain pour l'Angleterre. C'étoit un bien honnête garçon que nous estimions beaucoup.

[1] Je lui ai confié deux tableaux.

Le 26. M. Schütz, de Berlin, neveu de mon ancien ami M. Schmidt, a pris congé de nous et est parti pour Londres.

MARS 1768.

Le 2. Répondu à M. le baron de Schlaberndorf, à Berlin.

Le 10. M. d'Olthof, conseiller de la régence de Poméranie, m'est venu voir.

Le 11. Répondu à mon frère, qui m'avoit demandé quelques conseils sur le mariage de sa fille aînée.

Le 12. Répondu à M. Strecker, à Darmstadt. Je lui dis que ce Dietrich qui a paru chez les artistes de sa ville, se réclamant de moi, doit être un coquin, un fourbe et coureur de pays.

Le 20. Répondu à M. le conseiller de conférence de Wasserschleben. *Ich bedanke mich dass er mir die Einwilligung des Königes zuwege gebracht hat, und sage ihm dass ich allen Fleiss an meine Arbeit wenden werde, damit sie des Königes Anblick würdig werde* [1].

AVRIL 1768.

Le 3. Répondu à M. Goll, de Frankenstein, négociant à Amsterdam et fameux curieux de desseins. Je lui dis que les desseins qu'il m'envoye me sont parvenus; qu'un de P. Molyn est fort beau, mais le Berghem et l'Ostade

[1] Je me félicite de ce qu'il m'a obtenu l'agrément du roi, et lui dis que je mettrai tous mes soins à mon travail, afin qu'il soit digne d'être mis sous les yeux du roi.

ne sont pas grand'chose. Les Luicken et Everdingen, ne sont que gentils.

Le 10. Répondu à M. Bause, à Leipzig. Je lui dis que les volumes qu'il m'a adressés me paraissent perdus.

Le 12. Répondu à M. G.-F. Kunth, à Leipzig. Je lui mande que je lui enverrai avec plaisir des anciennes estampes, s'il compte y mettre le prix, etc.

Le 20. Répondu à M. Schmidt, à Berlin. Je demande vingt-quatre bonnes épreuves ou dix-huit, telles quelles, de sa dernière planche. Je lui dois vingt-quatre livres.

Le 23. Répondu à M. Dietrich, à Dresde, par rapport à deux tableaux pour M. de Livry, qu'il a promis de faire cet été. Ma lettre est dans celle que j'écris à M. de Livry, qui la fera partir.

M. de Livry m'a envoyé douze bouteilles de vin blanc et rouge de Bourgogne de la meilleure sorte possible. C'est un bien galant homme.

MAY 1768.

Le 1^er^. Répondu à M. Schmuzer; je le remercie du discours imprimé prononcé par M. de Sonnenfels à la première distribution des prix du dessein à l'Académie impériale de gravure, comme aussi de la tragédie en allemand, *Hermann* ou *Arminius*, qui me paroît très-bien faite. Je le prie de recevoir pour moi, chez M. de Bissing, cent quarante-sept livres seize sols, d'en payer les desseins à M. Brandt, etc. Il y a une lettre dans la sienne à M. de Bissing.

Le 2. Répondu à M. Martin-Elias Ridinger, à Augsbourg. Je le remercie de ses estampes, etc.

Répondu à M. Georges-Christofe Kilian, dans la même ville. Je le remercie de l'*Histoire de la ville d'Augsbourg* par M. de Stetten. Mais je dis furieusement mon sentiment sur les mauvaises estampes qui sont dans ce livre, qui est d'ailleurs bien écrit. C'est M. Crusius [1], graveur de Leipzig, qui doit emporter ces deux lettres.

Ma femme a été à la noce, avec mon fils Frédéric, de M. de Launay [2], jeune graveur. Un mal de genou m'a empêché d'y aller aussi.

Le 4. J'ay reçu de M. Wagner, de Meissen, une cruche de porcelaine peinte en pourpre, d'une manière bien excellente, par M. Dietrich. J'ay répondu à M. Wagner.

Le 5. Répondu à M. Ridinger et à M. Kilian, à Augsbourg. Je leur envoye à chacun un *Observateur distrait*.

J'en envoye aussi quatre à M. Eberts, à Strasbourg, avec une lettre; de tout cela, M. Crusius a bien voulu se charger, comme aussi d'une lettre en réponse que ma femme écrit à madame Huber, à Leipzig.

J'aurois encore chargé M. Crusius de plusieurs lettres, mais une indisposition m'en a empêché. Je n'ay pas pu même le voir, par cette raison, le dimanche 8 de ce mois, lorsqu'il vint prendre congé de nous.

[1] Ils étaient deux frères du nom de Crusius: Charles Lebrecht et Gottlieb Lebrecht; ils ont beaucoup travaillé pour les libraires, et surtout pour leur frère, le libraire J.-L. Crusius. Nous voyons dans le catalogue Winckler, tome I^er^, page 162, « que les deux frères ont gravé ensemble 32 feuilles de frontispices et de vignettes d'après Cochin et Gravelot, pour les *Contes moraux* de Marmontel, avec le portrait de l'auteur, tant pour l'édition que pour la traduction allemande que leur frère a publiées à Leipzig en 1766.

[2] Nicolas Delaunay, l'aîné, était né à Paris en 1739. Il fut agréé de l'Académie en 1777. Il est auteur des *Vierges folles et des Vierges sages*, d'après Schalken, la *Marche de Silène*, d'après Rubens, etc.

Il est parti le 9 au matin.

Le mal que j'avois au genou depuis quatre semaines s'est dissipé.

Je me suis trouvé des plus mal d'une indisgestion; cela m'a reculé plus de huit jours de mon travail.

Répondu à M. Lienau, à Bordeaux. Je lui dis qu'il peut m'envoyer les médailles antiques.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique.

Le 16. Répondu à M. Zingg, à Dresde.

Le 17. Répondu à notre ami, M. Desfriches, négociant à Orléans. Il nous avoit invités à passer les fêtes de la Pentecôte chez lui, à Orléans; mais je lui dis les raisons qui m'en empêchent.

M. Frege, voyageur de Leipzig, m'est venu voir, de même que M. le baron de Revitzki, qui a beaucoup voyagé en Asie et qui a séjourné pendant deux ans et demi à Constantinople.

JUIN 1768.

Le 1^er^. Répondu à M. de Mechel, à Bâle. Je lui dis que les estampes qu'il a dessinées, de même que le manuscrit, ont été remises chez M. Leviez.

Répondu à M. Fuessli, à Zurich. Je lui marque mon contentement sur ce que la vie de M. Heilmann, que j'ay composée, lui peut être utile pour son *Histoire des peintres suisses*. Je lui dis en outre qu'il peut m'envoyer les trois planches dont il m'a parlé.

Répondu à M. de Lippert, conseiller actuel des révisions et du commerce de S. A. S. E. de Bavière, secrétaire de l'Académie électorale des sciences de Munich, à Munich. Il m'avoit offert de la manière la plus amicale

d'obtenir et de m'envoyer des médailles d'argent, de la main du célèbre M. Schega [1]; je lui en demande deux, celle de l'électeur et celle de l'électrice, etc. Il fallut mettre sur ma réponse sur l'enveloppe : *Causa Academiæ;* de cette manière elle est franche dans l'empire.

M. de Bromer m'est venu voir plusieurs fois, de même que M. le baron de Revitzki, gentilhomme hongrois.

M. Micalef, orfévre, nous a livré un superbe sucrier d'argent fait d'après le dessein de mon fils, qui a été fort approuvé; il a coûté cent vingt livres de façon. Le même orfévre nous a fourni quelques autres pièces.

Le 22. Répondu à M. Meyer, actuellement à Londres, qu'il doit quitter au premier jour. J'ay adressé ma lettre à Amsterdam, selon sa volonté.

Madame la princesse Lubomirska est venue chez moi.

JUILLET 1768.

La nuit du 2 au 3, on a transporté le corps de feu la reine, de Versailles à Saint-Denis. Mon fils aîné a été voir le convoy dans la plaine du Sablon.

Il y a peu de jours que je fus instruit de tous les honneurs que le célèbre antiquaire, président des antiquités de Rome, bibliothécaire du cardinal Alexandre Albani, Winckelmann, avoit reçus à Vienne de l'impératrice et des princes et seigneurs autrichiens; qu'il devoit retourner à Rome arranger ses affaires, et revenir à Vienne pour s'y fixer, avec une pension considérable que l'impératrice lui avoit offerte. Elle lui avoit fait payer même cent ducats pour hâter son voyage; mais à présent les lettres de Vienne sont bien affligeantes pour moi et pour

[1] François-André Schega, né en 1711, mourut en 1787. Cet artiste grava un grand nombre de médailles fort justement estimées.

tous ceux qui estiment le mérite. Winckelmann, étant arrivé à Trieste en Istrie, parla imprudemment des présents qu'il avoit reçus, entre autres de grandes médailles d'or de l'impératrice même; cela étoit dit à table dans l'auberge. Il y fut assassiné de cinq coups de stylet dans sa chambre. Il écrivit encore une lettre remplie de gratitude au prince de Kaunitz, fit le cardinal A. Albani son héritier et mourut ainsi misérablement. Il étoit Prussien de naissance, et mon ami, je fus plus de douze ans en correspondance avec lui. Quelle affligeante nouvelle !

Le 5. Répondu à M. Weiss, à Brunswick.

Répondu à M. de Mertz, à Nuremberg. Je lui envoye l'annonce de la nouvelle édition des œuvres de Sandrart, qu'il m'avoit prié de faire insérer dans les papiers publics; celle-cy est dans l'*Avant-Coureur;* le *Mercure* en parlera aussi.

M. Steinhauer, de Leipzig, m'a apporté des lettres et livres nouveaux de mes amis de ce pays.

M. Martel, jeune François de Cognac, et qui a été quelque temps à Francfort pour apprendre l'allemand, qu'il ne parle pas mal, m'a apporté des lettres de M. Krauss, peintre de ladite ville.

Le 14. *Habe ich dem Hrn. Wagner geantwortet. Ich sage ihm dass er mir das angebotene Porcellan schicken möchte. Desswegen habe ich einem Zettel oder eine Anweisung zur Bezahlung durch Hrn. Resler in meinen Brief gethan. Übrigens schreibe ich ihm den Weg vor den gedachte Waare zu gehen hat sammt ein Paar wasserfarben-Gemälden welche von der Madam Wagner selber sind* [1].

[1] J'ai répondu à M. Wagner. Je lui dis de m'envoyer la porcelaine proposée. C'est pourquoi j'ai mis dans ma lettre un billet ou un avis pour le faire payer par M. Resler. Du reste, je lui écris le chemin que devront

Le 15. *Habe ich Hrn. Schmidt geschrieben um 54 Abdrücke seiner neuen Platte nach Rembrandt, und 3 Male sein kleines Werk, so wie auch um das Portrait des Prinzen Heinrich*[1].

Le 19. M'est venu voir M. Mourier, de Copenhague, et lieutenant dans les troupes danoises. Il m'a apporté des lettres de M. de Helfried, qui étoit le compagnon de voyage de M. le comte de Moltke.

Nous avons mis au jour deux estampes et les premières que j'ay fait graver d'après les desseins de mon fils. L'une est intitulée la *Mère contente*, et l'autre la *Mère mécontente*[2]. C'est M. Ingouf l'aîné qui les a gravées.

Le 21. M. Grand-Jean, oculiste du roi, a fait une opération à la paupière supérieure de mon fils aîné.

AOUST 1768.

M. Van den Velden, que j'ay connu autrefois, m'est venu voir. Il a de nouveau voyagé en Allemagne et en Italie.

Le 5. M. Foubert, qui demeure au-dessous de moi, est revenu de Londres. Je l'avois chargé de me faire faire un cuivre en Angleterre, qui lui a été saisi à Calais. J'ay

suivre lesdites marchandises, ainsi que deux tableaux peints à l'aquarelle par madame Wagner elle-même.

[1] J'ai écrit à M. Schmidt pour cinquante-quatre épreuves de sa nouvelle planche d'après Rembrandt, et trois fois sa petite œuvre, ainsi que pour le portrait du prince Henri.

[2] Ces deux planches, gravées en effet par P.-C. Ingouf, ne reproduisent pas deux compositions bien heureuses. Wille fils avait trop longtemps été à l'atelier de Greuze pour ne pas s'être inspiré de ce maître, et toutes ses compositions, surtout les premières, comme celles-ci, ont tous les défauts d'exagération de Greuze sans en avoir les qualités essentielles de sentiment.

donc écrit à M. de Livry, pour me procurer main levée par quelque fermier général. M. Haumont m'a aussi promis de faire lâcher prise.

Le 9. Répondu à M. le comte de Lehndorf, chambellan de la reine de Prusse, qui m'est venu voir plusieurs fois. Ce seigneur est des plus aimables et rempli d'esprit et de politesse.

Écrit au duc de Saxe-Teschen, gendre de l'impératrice reine, à Vienne.

Le 10. Répondu à M. Winckler, à Leipzig.

Le 12. Répondu à M. T. Richter, de la même ville.

Le 13. J'allai à la Comédie-Françoise, avec mon fils Frédéric.

Le 14. Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. Je déplore la fin tragique de M. Winckelmann, assassiné à Trieste, et je dis que l'impératrice devroit lui faire ériger un tombeau; que, sans cela, on pourroit bien ignorer en peu d'années où reposent ses cendres. Je lui mande aussi que j'ay envoyé les estampes au duc de Saxe-Teschen, avec une lettre à ce prince.

Répondu à M. Lienau, à Bordeaux. Je lui dis que les connoisseurs trouvent ses monnoies antiques mauvaises; je lui demande une occasion pour les lui renvoyer.

Répondu à M. le baron de Kessel, à qui j'ay envoyé un rouleau d'estampes par la caisse à M. Richter.

Le 16. Répondu à M. de Hagedorn. Ces deux lettres sont ensemble.

Le 25. Répondu à M. Bause. Je le remercie des estampes de sa façon qu'il m'a envoyées par M. Steinauer.

Répondu sur plusieurs lettres de M. Weiss. Je le remercie de m'avoir envoyé les opéras-comiques, et je lui dis mon sentiment. M. Weiss est le premier qui ait fait des opéras-comiques pour le théâtre allemand, et qui ont eu le plus grand succès sur celui de Leipzig. Je lui fais la note des livres et estampes que j'ay envoyés pour lui à M. T. Richter.

Le 27. Nous avons jugé, à l'Académie royale, les grands prix des jeunes gens. Il y eut du mécontentement de leur part, sur la place, devant l'Académie.

J'allai voir, à la Comédie-Italienne, *Arlequin baron suisse*, qui m'a beaucoup réjoui. J'avois pris M. Chevillet, mon beau-frère, avec moi.

SEPTEMBRE 1768.

Le 4. J'ay reçu une caisse contenant six tasses et leurs soucoupes et une cuve à laver en porcelaine de Saxe, peintes par M. Dietrich. A présent je possède tout ce que ce grand maître a fait en ce genre et pour son plaisir.

Répondu à M. Wagner, à Meissen. Je lui dis qu'il a bien fait de toucher les vingt-six reichsthalers, chez M. Resler, de ma part. Comme il m'avoit fait parvenir deux petites peintures à gouache de madame Wagner, je lui en demande encore dix à douze paires.

Le 14. Répondu à M. Meyer, de Hambourg. Ma lettre de politesse et de recommandation pour des amis à Vienne lui sera rendue à Francfort; elle partira avec celle de M. Schütz, neveu de M. Schmidt, à Berlin, qui est de retour de l'Angleterre et de la Hollande, mais pour peu de jours.

Le 15. J'ay reçu plusieurs fleurs, oiseaux, paysages peints à gouache par M. et mademoiselle Dietsch.

Le 16. Répondu à M. Huber, professeur de langue allemande, à Leipzig, *in der Peterstrasse, im hauckischen Hause* [1].

M. le duc de la Vallière m'est venu voir.

M. Van den Velden a pris congé de moi.

M. le comte de Salm, grand chambellan de l'impératrice reine, avec M. son fils, me sont venus voir, de même que M. Georgio, conseiller de commerce, que j'ay connu il y a deux ans lorsqu'il étoit à Paris.

M. Schenau m'a livré un tableau sur cuivre, très-joli, que je lui ay fait faire. C'est une femme habillée en satin blanc, mantelet jaune, assise auprès d'une table sur laquelle il y a une écuelle d'argent et un tapis de Turquie, etc.; elle a donné des vêtements à une petite fille du commun, qui la remercie du geste.

OCTOBRE 1768.

Le 2. Répondu à M. C.-G. de Buirette d'Ohlefeldt, conseiller privé de S. A. S. monseigneur le margrave de Brandebourg-Culmbach, à Erlang. Il m'avoit demandé un catalogue de tous les portraits de savants et artistes gravés possible. Un tel catalogue ne subsiste pas.

Écrit à M. G.-C. Kilian, à Augsbourg. Je lui demande des portraits gravés par d'anciens graveurs allemands, principalement par Bartholomé Kilian, etc.

Le 5. Écrit à M. de Hagedorn. Je parle avantageuse-

[1] Rue Saint-Pierre, chez M. Hauck.

ment de M. Schenau, qui a été appelé par la cour de Dresde avec une pension annuelle de seize cents livres. Je lui dis que l'œuvre de M. de Saint-Non est entre les mains de son valet de chambre, qui veut de l'argent; l'œuvre de M. Neufforge[1] a bien du mérite; que je ramas-

[1] Ce Neufforge proposa dans le temps un plan pour la Bibliothèque, et son projet était conçu dans les termes suivants : « Bibliothèque royale sous la forme d'un temple ou rotonde projettée et gravée par Jean-François de Neufforge, auteur d'un corps d'architecture sacrée et civile, composé de plus de neuf cents planches in folio; ouvrage commencé en 1755, avec approbation de l'Académie royale d'architecture, et terminé en 1782.

« M. de Neufforge est un des descendants des seigneurs liégeois de ce nom dont parle le père Alard le Roy, jésuite, dans l'épitre dédicatoire d'un livre intitulé la *Pénitence délayée souvent instructive, au moins douteuse*, et qu'il dédie à noble Jean-Albert de Neufforge, seigneur de Warge, la Monsée, Pleneveaux, etc. Imprimé à Liége, chez Baudri Bronckart, 1641, in-12. Les armes de cette maison précèdent le titre de ce livre.

« M. de Neufforge, architecte théoricien, place le morceau de la Bibliothèque royale dans ce vaste terrain autrefois si bien aperçu par le fameux Perrault, auteur et architecte de la sublime colonnade du Louvre, espace qui cache et sépare ce magnifique palais d'avec celui des Tuileries. Ce trésor littéraire seroit isolé et garanti de tout incendie, et concourroit en même temps à réunir les deux plus beaux édifices connus en France; il débarrasseroit ce terrain de ces lieux fangeux et malsains connus sous le nom de rues Froidmanteau, Saint-Thomas-du-Louvre et Saint-Nicaise.

« Il donne la forme circulaire à la Bibliothèque royale, parce qu'elle est l'image du globe, et que les hommes célèbres dans l'antiquité comme dans le dernier âge ont toujours employé cette forme lorsqu'ils ont élevé des temples à la Divinité.

« Malgré que nos rois eussent consacré une portion de leurs palais pour avoir sous les yeux leur Bibliothèque, il a fallu qu'ils en fissent un lieu particulier destiné uniquement à cet objet, et sans doute celui que la Bibliothèque royale occupe aujourd'hui est le lieu le plus vaste qu'elle ait jamais possédé; mais il n'a point été créé à son usage : c'étoit la demeure du cardinal Mazarin, qui avoit joint à son palais un autre emplacement mitoyen pour sa famille, appelé l'hôtel de Nevers, dont le tout est partagé aujourd'huy entre la compagnie des Indes et la Bibliothèque du roy; mais elle a deux inconvénients, l'un d'être trop resserrée, et l'autre de courir les risques d'être incendiée par tous ses circonvoisins; de plus, elle n'est point voûtée.

« La Bibliothèque, qui, sous Charles V, étoit composée de neuf cents volumes, atteint aujourd'huy s'il ne surpasse le nombre de six cent mille,

serai pendant cet hiver mon œuvre, s'il est possible, pour M. le baron de Schomberg; celui que j'ay ramassé l'été passé pour M. le comte d'Osten a tout dégarni.

Le 9. J'allay à la Comédie-Italienne, accompagné par M. Zingg, frère du graveur de ce nom.

Le 10. Répondu à M. Lippert, à Munich. Comme il m'avoit envoyé en présent trois médailles d'argent et que M. de Peglioni, colonel de cavalerie, me remit, je lui envoye huit estampes, dont six par moi et deux d'après mon fils. J'ay fait remettre le rouleau au même M. de Peglioni, pour être mis dans une caisse avec des livres, de même que ma réponse; celle-cy doit partir avec les lettres de la cour. Dans cette caisse il y a quatre ducats

tant manuscrits qu'imprimés, non compris les cabinets de médailles et antiques, ainsi que celui des estampes et des généalogies.

« Les découvertes de la typographie et de la chalcographie ont tellement développé et propagé l'esprit humain, qu'il est temps de remédier au chaos dans lequel l'unique lumière que la Providence semble nous avoir donnée pour marcher dans la connoissance des siècles passés, et pour nous conduire à l'avenir, est si nécessaire. Tout nous indique à consacrer un lieu qui puisse contenir le passé, le présent et l'avenir.

« Puisqu'une Bibliothèque royale est le dépôt des archives de l'univers, pourquoi ne lui donnerions-nous pas la forme des objets qu'elle renferme? En effet, sous la forme circulaire ou de globe, pourquoi n'emprunterions-nous pas l'idée du dôme intérieur des Invalides? Là dans le centre ou salon partiroient des rayons ou galeries qui seroient meublés de nos livres sacrés, de ceux de jurisprudence, belles-lettres, des sciences, des arts, de toutes les branches de l'histoire générale et particulière. Les gardes de chaque dépôt auroient leurs galeries séparées les unes des autres par des portes ou pleines ou grillées.

« Quel noble et majestueux spectacle pour le roy de se voir dans le point central, au milieu des richesses qu'il a rassemblées à grands frais pour l'utilité et l'honneur de sa nation! » Il est impossible d'être plus diffus et plus extraordinaire dans ses explications; mais c'est un des nombreux projets de transfert pour la Bibliothèque du roi qui ne doit pas être fort connu, et c'est par cette seule raison que nous avons publié cet écrit, bien peu digne d'être tiré de l'oubli.

en or que j'envoye à M. de Lippert pour me les échanger contre quatre ducats que l'électeur fait frapper du sable d'or qui se trouve dans quatre rivières de Bavière.

Le 12. Répondu à M. Lienau. Je lui dis que j'aurai soin de ses bordures. Je lui donne avis que mon ancien élève, M. de Mechel, grave le portrait du célèbre et malheureux Winckelmann [1]; aussi que j'ay renvoyé ses médailles par M. Schelah.

M. Ritter, architecte de la ville de Berlin, m'est venu voir.

M. Stürz, secrétaire des affaires étrangères du roy de Danemark et de même que son premier médecin (c'est M. de Struensée, qui fut fait comte par le roy de Danemark, et exécuté à mort à Copenhague, quelque temps après) me sont venus voir. Le premier a beaucoup de connoissance dans les arts. Il est de la haute Hesse, par conséquent mon vrai compatriote.

NOVEMBRE 1768.

Le 1^er^. M. Stürz, secrétaire des affaires étrangères de Sa Majesté le roy de Danemark, a dîné chez nous.

J'ay répondu à la lettre que Son Altesse Royale monseigneur le prince Albert, duc de Saxe-Teschen, m'avoit écrite. J'ay envoyé ma réponse à M. Georgio, de chez M. le comte de Salm, qui s'est chargé de la remettre au courrier impérial qui est icy. M. le conseiller Georgio

[1] Il est très-probablement question ici du portrait sans nom de graveur où Winckelmann est représenté à mi-corps, de trois quarts, dirigé vers la gauche, tenant un livre dans la main droite, et on lit au bas: *Gravé d'après le dessin de Salèsa, fait sur le tableau d'Antoine-Raphael Mengs, qui est dans le cabinet de M. le chevalier d'Azara, ministre plénipotentiaire du roi d'Espagne à Rome.*

soupa avant-hier chez nous, de même que M. de Marcenay, M. Messager et M. Baader.

Le 2. Répondu à M. Fuessli, peintre à Zurich. Je lui mande que M. Ritter, architecte de Berne, est chargé d'un rouleau d'estampes pour payement des trois planches qu'il m'a envoyées; qu'il doit partir dans deux jours, et que le rouleau passera sans délai de Berne à Zurich.

M. Ritter [1], habile architecte et galant homme de Berne, a soupé chez nous avec plusieurs autres amis.

Le 4. L'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, dont j'ay l'honneur d'être membre, me fit remettre l'éloge de Pierre Corneille, dont M. Gaillard avoit remporté le prix; de même que l'éloge du même poëte célèbre qui avoit eu l'accessit. J'ai lu l'un et l'autre avec plaisir.

J'ay fait présent d'un dessein de ma façon à M. Ritter.

Le 6. M. Stürz, secrétaire des affaires étrangères du roy de Danemark, soupa chez nous, de même que MM. de Marcenay et Baader.

Un jeune homme de Turin, M. Purperat, m'est venu voir; il voudroit bien entrer chez moi en qualité d'élève; mais je n'ay point de place. Il m'a apporté des lettres de M. Lavy [2], graveur des médailles du roy de Sardaigne, qui étoit à Paris et de ma connoissance il y a une vingtaine d'années. C'est le roy de Sardaigne qui a envoyé le

[1] C'est Érasme Ritter, architecte de Berne, qui naquit vers 1726. Cet artiste publia, en 1788, un volume grand in-4 intitulé : *Mémoire abrégé et Recueil de quelques antiquités de la Suisse, avec les dessins levés sur les lieux depuis* 1783.

[2] A. Lavy grava une médaille, nous apprend Nagler, sur laquelle était le portrait du prince Charles-Louis de Lucques et de Marie-Thérèse de Savoye.

jeune homme en question dans ce pays-cy pour le former. Il étoit, comme il m'a dit, cy-devant ingénieur. Il dessine proprement à la plume, mais il faut bien des choses de plus que cela.

Tous les membres de l'Académie royale furent invités par lettres de la part de M. le directeur général à s'y trouver le 8, parce que Sa Majesté le roy de Danemark feroit l'honneur à l'Académie de s'y rendre.

Le 8. Je me rendis à l'Académie royale vers les onze heures du matin. L'assemblée étoit des plus nombreuses que j'ay jamais vues. M. le marquis de Marigny, directeur général, arriva quelque temps après. Nous attendîmes le roy de Danemark dans la galerie d'Apollon jusqu'à une heure, que ce prince arriva avec une partie de sa cour. M. le marquis de Marigny, accompagné d'une députation, fut au-devant de lui. Il entra par le salon dans la galerie où nous étions tous rangés en file; il étoit précédé de quatre suisses du roy avec leurs hallebardes sur l'épaule. Il nous salua le plus gracieusement du monde, et passa de suite dans les diverses salles pour considérer les chefs-d'œuvre qui y sont contenus; parlant (et surtout saluant tout le monde) de la manière la plus affable. Il fut reconduit de la manière qu'il étoit venu; alors on ouvrit les portes de la galerie d'Apollon, et tout le monde qui n'étoit pas de l'Académie entra pêle-mêle, et je retournai au logis. L'après-midy je rendis visite à M. Ritter, habile architecte de Berne, qui est sur son départ.

Le 9. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui dis que la petite collection est faite, et lui fais une description de la venue de Sa Majesté le roy de Danemark dans notre assemblée de l'Académie royale.

M. Price, voyageur anglois, m'est venu voir. Il est

fort curieux surtout de desseins de grands maîtres anciens, dont il a apporté bon nombre d'Italie, comme il m'a dit. Quelques jours après, j'allai voir ce curieux chez lui.

Le 15. Répondu à M. Schmidt, graveur du roy de Prusse, mon ancien camarade et ami. Je lui envoye une quittance de son argent, que j'ay remis, selon ses désirs, à M. Riderer, banquier. Je le remercie aussi de plusieurs nouvelles estampes qu'il m'avoit envoyées, et je l'exhorte à faire, pour pendant de sa *Fille de Jaïre* d'après Rembrandt, la *Présentation au Temple* d'après Dietrich, comme il en avoit envie lui-même.

Répondu à M. Ditsch, peintre, à Nuremberg. Je lui envoye une lettre de change sur M. de Scheidlin, dans la même ville, et que M. Riderer m'avoit donnée. Je lui dis, en outre, de ne pas m'envoyer des paysages jusqu'à nouvel ordre de ma part.

Le 16. J'ay mené M. Stürz, secrétaire des affaires étrangères du roy de Danemark, à la galerie du Luxembourg; de là, chez M. Basan. Le même jour, il dîna chez nous, et la soirée, je la passai chez lui, à l'hôtel.

Le 17. M. Price, Anglois, me vint voir. Il troqua de moi un dessein de Raphaël contre un des plus beaux desseins de P. Roos; mais il étoit obligé de me donner de l'argent de retour.

Le 18. J'allai dans la matinée à l'hôtel d'York, séjour du roy de Danemark. L'après-midy, j'allai avec mon fils aîné à l'Opéra, où l'on jouoit *Silvie*.

Le 19. Me vient voir M. Wiedewelt[1], sculpteur du roy

[1] Jean Wiedewelt, né à Copenhague vers 1731, était fils de Just Wiedewelt, sculpteur aussi, né à Copenhague en 1677 et mort en 1757.

de Danemark, qui est arrivé depuis peu de jours de Copenhague pour voir à Paris ses anciens amis. Il m'a apporté des lettres de M. Als, peintre du roy de Danemark et mon ami. M. Wiedewelt étoit à Paris il y a environ seize ans, et je l'ai connu alors.

Répondu à M. Zingg, graveur de l'électeur de Saxe, à Dresde.

Le 20. M. Stürz, secrétaire des affaires étrangères du roy de Danemark, M. Georgio, conseiller de commerce de l'impératrice-reine, M. de Marcenay, M. Baader, ont soupé chez nous.

Le 24. Répondu à M. J.-T. Richter, négociant à Leipzig; je lui dis que ses curiosités arriveront constamment deux fois par an chez lui, c'est-à-dire avant Pasques et avant la Saint-Michel.

Le 25. J'allai à l'hôtel d'York voir M. Stürz; j'avois même mené M. Basan pour y vendre des estampes, dont plusieurs des messieurs de la suite du roy de Danemark sont curieux. Le soir du même jour, M. Stürz vint souper chez nous, et nous amena aussi M. Texié, trésorier du roy de Danemark. Ils restèrent fort tard chez nous.

Le 26. Répondu à M. Lienau, mon ami, négociant à Bordeaux.

Le 27. J'ai mené ma femme, mon fils Frédéric et M. Daudet, mon élève, à la Comédie-Françoise; mais la foule étoit si épouvantable, parce que le roi de Danemark y étoit, que nous prîmes la résolution de partir pour la Comédie-Italienne, où nous eûmes du plaisir. Le soir du même jour, M. Stürz, secrétaire des affaires étrangères du roy de Danemark, et M. Texié, trésorier, comme

aussi M. de Marcenay et M. Baader, soupèrent au logis.

Le 28. Je menai M. Stürz et M. Texié voir les tableaux du Palais-Royal, de même que le cabinet de feu M. Gaignat [1], et l'église Saint-Roch.

DÉCEMBRE 1768.

Le 1er. Je menai M. Stürz et un jeune aumônier du roy de Danemark à notre Académie royale de peinture.

Le 4. J'allai à la Comédie-Italienne, menant avec moi M. Zingg, jeune banquier, frère du graveur de l'électeur de Saxe. Le soir du même jour, M. Georgio, conseiller de commerce de l'impératrice-reine, M. de Marcenay, M. Kruthofer, secrétaire de l'ambassadeur de l'empereur, et M. Baader, soupèrent chez nous.

Répondu à M. Wasserschleben, conseiller des conférences de Sa Majesté le roy de Danemark, mon ancien et loyal ami. J'ai donné ma lettre à M. Texié, en le priant de la faire partir avec les lettres de la cour.

Le 5. M. Stürz vint souper chez nous.

Le 6. M. Stürz dîna chez nous. Mon fils aîné avoit dessiné au crayon rouge son portrait [2], et très bien, avant que nous nous mîmes à table.

J'ai fait présent à M. Texié (et non Tessier) de huit estampes de moi en très-bonnes épreuves. Cela étoit juste, car il m'avoit déjà forcé à accepter trois monnoies d'or, l'une de Hanovre, la seconde de Danemark, la troisième de Suède.

[1] Le Catalogue de Gaignat parut vers cette époque; il est fait par Pierre Remy, et le privilége est du 9 septembre 1768.

[2] Ce portrait n'a probablement pas été gravé, car nous n'avons pu le rencontrer, et nous n'en avons trouvé mention nulle part.

Le 8. Répondu sur plusieurs lettres de M. Kraus, peintre à Francfort-sur-le-Mein, et qui a fréquenté notre maison pendant une couple d'années.

Répondu à M. Weitsch, peintre du duc de Brunswick, à Brunswick. Je lui dis que j'ay reçu son argent, et que je compte que M. Stürz lui remettra ma lettre. Je lui recommande cet ami singulièrement. Je compte que M. Stürz se chargera aussi de celle pour M. Kraus.

Vint M. Stürz souper chez nous. Nous parlâmes encore de mille choses, avec empressement surtout de notre patrie et de nos familles et anciens amis, étant du même endroit. Après le souper, il prit congé de nous, car il devoit partir le lendemain avec le roy de Danemark, qui va par Metz, Strasbourg, Mannheim, Francfort, Hanau, Giessen, Cassel, Brunswick, Hanovre, Hambourg, pour s'en retourner à Copenhague. J'ay fait présent à mon cher compatriote de douze épreuves parfaites, et des premières de mon œuvre particulier, contre une bague dont la pierre est de lapis-lazuli et gravée à la chine. Mon fils Pierre-Alexandre a dessiné son portrait au crayon rouge et lui a fait présent d'une tête dessinée de même, représentant une Vierge; l'une et l'autre très-bienfaits. Tout cela lui a fait un plaisir singulier; aussi notre séparation m'a paru lui faire de la peine. Mes amis de chez le roy de Danemark voulurent absolument me présenter à ce monarque. J'en fus très-flatté; mais, ayant observé que la foule y étoit constamment très-grande de toutes sortes de poëtes, lettrés, artistes, gens de métier de toute espèce, qui présentoient de leurs ouvrages en vers et en prose, ou dédiant tout ce qui pouvoit porter dédicace, ou offrant pour de l'argent ce qu'ils avoient de bon ou de mauvais, je changeai de sentiment, d'autant plus que, parmi la foule, je ne voyois que peu de personnes d'un

mérite reconnu. Mes amis n'étoient pas contents d'abord de ma résolution; mais, lorsque je leur dis que je ne désirois nullement avoir l'air, aux yeux des autres, comme étant là aussi pour tendre la main dans l'occasion, ils approuvèrent ma délicatesse.

Le 11. M. Kobell[1], peintre de l'électeur palatin, m'est venu voir. Il m'a fait présent de plusieurs desseins de paysages de sa façon, faits avec feu et grande facilité.

M. Texié, trésorier du roy de Danemark, le dernier de la suite de Sa Majesté Danoise qui fût resté icy, est venu prendre congé de nous.

J'allai à la Comédie-Italienne avec mon fils Frédéric et M. Daudet.

M. le lieutenant Mourier a pris congé et est parti pour Londres.

Le 12. Répondu à M. Lippert, conseiller actuel des révisions et de commerce de S. A. S. E. de Bavière, secrétaire de l'Académie des sciences électorales de Munich, à Munich. Au bas de la lettre j'ay écrit, comme à l'ordinaire : *Causa Academiæ*. Cela fait que la lettre est franche en Allemagne.

Je le remercie des soins qu'il a bien voulu se donner en m'échangeant quatre ducats d'or contre autant d'autres de différents coins. Je le prie d'assurer mes respects à S. E. M. le comte de Heimhaussen, qui en a bien voulu céder en ma faveur trois, qui ont été frappés avec le sable d'or des trois rivières de Bavière.

Reçu un paquet de livres que mon ami M. Weiss, re-

[1] Ferdinand Kobell est un habile graveur de paysages : sa pointe est fine, son dessin correct et sa lumière bien distribuée ; les petites compositions familières qu'il a dessinées et gravées rappellent les charmants maîtres flamands du dix-septième siècle, et ne leur cèdent ni par l'esprit ni par la couleur.

ceveur de la *steur* du cercle de Leipzig et célèbre poëte allemand, m'envoye et qui ont été perdus pendant plus de dix-huit mois. Mon propre portrait se trouve à la tête de la première partie du quatrième volume *der neuen Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*, journal des mieux faits et des plus instructifs.

J'ay prêté deux tableaux, l'un d'Ostade, l'autre de Wouwermans, à M. de Livry, pour boucher les trous qu'ont laissés les deux Dietrich, que M. Daudet me grave actuellement.

Le 18. Répondu à M. Schmuzer, mon ancien élève, directeur de l'Académie impériale de gravure à Vienne, *in der Annagasse*. Je lui dis que l'œuvre en question n'est pas de la qualité d'un autre que j'ay en vue et qui est de quatre cents livres. Je demande prompte réponse. C'est M. Georgio qui s'est chargé de lui remettre cette lettre.

MM. de Marcenay, Baader, Messager et Georgio ont soupé chez nous. Ce dernier, qui est conseiller de commerce de l'impératrice-reine, a en même temps pris congé de nous et part demain pour Vienne. C'est un homme d'esprit et de beaucoup de connoissances, et par-dessus cela fort bel homme.

Le 19. M'est venu voir monseigneur l'évêque de Callinique, qui habite à Sens.

M'est venu voir M. le comte de Tiesenhausen avec M..... son gouverneur, lequel j'ay revu avec plaisir, l'ayant déjà connu il y a deux ans et lorsqu'il étoit icy avec le jeune comte de Munich.

Le 23. Monseigneur le prince de Czartoriski m'a fait l'honneur de me venir voir. Il paroît vif et aimable.

Le 25. Fête de Noël, un jeune peintre en miniature, demeurant quay des Morfondus, nommé M. Schlegel, Allemand de nation, reçut, à neuf heures du matin, étant chez lui, un coup de pistolet à la tête par un jeune maître en œuvre de son voisinage, qui étoit chez lui je ne sais sous quel prétexte; et, comme l'assassin vit que le peintre n'étoit pas mort il lui porta encor, comme j'ay entendu dire, quelques coups de couteau. Je passois par là lorsque la garde et le peuple y étoient encor à quatre heures de l'après-midy, et je voyois mettre en ce moment l'assassin dans une voiture pour être mené à la Conciergerie. Il avoit été arrêté sur le fait par les gens de la maison. M. Schlegel n'en est pas mort, mais on dit que les blessures sont dangereuses. J'ay connu ce peintre. Il est venu m'accompagner quelquefois dans ma jeunesse lorsque j'allois dessiner le paysage; mais depuis plus de vingt ans je l'avois perdu de vue. Quel accident et quel attentat effroyable !

Le 29 (jeudi). L'assassin de M. Schlegel fut rompu vif sur la place Dauphine. Il n'avoit que dix-neuf ans, et se nommoit Menard.

Le 30. Répondu à M. Fuessli, peintre à Zurich, et auteur d'une *Vie des peintres suisses*. Je lui fais mes compliments sur l'écritoire d'argent et les deux médailles d'or qu'il a reçues en présent du cardinal de Roth. M. Fuessli m'a demandé quelques circonstances de la vie de Grimoux [1], peintre suisse qui a toujours vécu à Paris, où il est mort. Je lui marque le peu que je sçavois de ce peintre habile, mais crapuleux. Je lui dis aussi que M. Chevillet fera le portrait de M. Fuessli en petit

[1] Grimoux est mort à Paris en 1740. Son portrait a été gravé par A.-L. Romanet, à Bâle, en 1765.

pour quinze louis, si cela lui plaît. Je le prie de me trouver quelques desseins d'un peintre de paysage, nommé Hackaert, qui a autrefois travaillé en Suisse.

Le 31. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale.

JANVIER 1769.

Le 1er. Écrit une lettre de politesse à M. de Livry, à Versailles.

Il y eut chez nous un grand concours de personnes qui vinrent pour nous souhaiter la bonne année.

Répondu à M. Strecker, premier peintre de S. A. S. le landgrave de Hesse, à Darmstadt. Il m'avoit mandé que M. Seckatz, bon peintre de cette ville, étoit mort; je le presse d'écrire sa vie et lui donne l'adresse de M. Weiss, à Leipzig, pour qu'il la fasse imprimer dans son journal. Je lui demande quelques desseins du défunt.

M. Basan, M. de Marcenay et M. Baader ont soupé chez nous.

Le 2. Écrit à M. Dietrich, peintre de l'électeur de Saxe; je le fais souvenir de ses promesses, tant pour M. de Livry que pour moi. Je lui dis qu'il peut prendre de l'argent et ce qu'il lui faudra chez M. Resler, qui en est prévenu. Je lui dis en outre que nos deux paysages sont finis, et que j'ay pris la liberté de les lui dédier. Je lui demande encore quelques-uns de cette sorte avec instance.

Le 4. Répondu à M. Weitsch, peintre du duc de Brunswick; je lui dis que tout ce qu'il m'a demandé est parti.

Nous avons reçu du cher M. de Livry un pâté d'Amiens, de six canards, excellent.

Le 6. Répondu à M. Winckler, à Leipzig. Je lui dis que sa lettre contenant une liste du mois d'octobre et dont il fait mention ne m'est pas parvenue. Je lui demande s'il désire le livre de M. l'abbé Chappe.

Le 7. Répondu à M. Kreuchauf, à Leipzig. Je lui donne des éloges mérités par rapport au catalogue du cabinet de M. Winckler, qu'il a supérieurement écrit en langue allemande, et dont l'impression même est un chef-d'œuvre.

Le 8. Nous avons reçu de Versailles un supplément d'étrennes, comme le nomme M. de Livry dans sa lettre, car il nous a envoyé deux chapons gros et gras.

Au matin je fis bien des visites que je devois, et l'après-midy j'allai, avec mon fils aîné, à la Comédie-Italienne. Au retour de là, nous fîmes les rois avec plusieurs amis qui s'étoient rendus au logis. Tout cela m'avoit procuré un rhume si furieux, que le lendemain je fus obligé de faire chercher M. Coutouli, notre chirurgien. Il me mit plusieurs jours au lit sans manger; mais en revanche il me fit boire tant et plus.

Le 11. Je reçus de M. de Lippert, secrétaire de l'Académie des sciences de Bavière, trois ducats d'or frappés l'un avec du sable d'or du Danube, l'autre du sable de l'Iser, le troisième du sable d'or de l'Inn, trois rivières de Bavière. Le fleuve, ou dieu de chaque rivière, appuyé sur son urne, est sur chaque ducat, et le portrait de l'électeur régnant sur chacun. Il m'a envoyé aussi une médaille d'argent représentant le portrait de M. de Demarces, peintre de la cour de Bavière. Tout cela m'a fait beaucoup de plaisir.

Le 15. Comme j'étois en partie délivré de mon rhume,

je répondis à M. de Lippert, le remerciant de son joli présent des quatre monnoies.

J'écrivis à M. de Dufresne, conseiller de commerce de l'électeur de Bavière. Je lui parlai de quelques tableaux dont M. de Lippert, son ami, m'avoit donné avis.

Le 20. Nous avons reçu de M. Bourgeois, à Amiens, un pâté de canards de ce pays.

Le 23. Nous avons tous soupé chez M. Basan.

Le 24. M'est venu voir un peintre de Vienne, nommé M. Grenzinger, m'apportant des lettres de recommandation de M. de Sonnenfels et de M. Schmuzer. Celui-cy m'a envoyé un ducat nouveau, au coin de l'empereur, et M. de Sonnenfels son discours (imprimé) à sa réception comme amateur à l'Académie impériale de dessein et de la gravure. Il est intitulé : *Von dem Verdinste des Porträtmalers*, c'est-à-dire : *Du mérite du peintre de portraits.*

Le 27. Répondu à M. Guill. Steinauer, le jeune, négociant à Leipzig. Je lui dis que j'ay fait remettre les estampes qu'il m'avoit demandées à M. Vauberet, négociant, rue de la Grande-Truanderie.

Répondu à M. Bause, graveur à Leipzig. Je lui mande que la rame de papier qu'il a dessinée a aussi été remise à M. Vauberet. Ma lettre est dans celle à M. Steinauer.

FÉVRIER 1769.

Le 4. Écrit à M. Schmidt, à Berlin. Je lui demande encore de sa *Fille de Jaïre* et de son *Philosophe*, de même qu'un dessein de sa main, pour ma collection.

Le 5. Répondu à M. S. Gessner, auteur célèbre et libraire à Zurich. Il m'avoit envoyé une lettre à M. Mariette de son ami M. Fuessli, auteur d'un grand *Dictionnaire des artistes*, écrit en allemand; et, comme il va donner une traduction en françois, il a consulté M. Mariette. J'ai été moi-même voir M. Mariette, ce célèbre connoisseur, pour lui porter cette lettre et m'entretenir avec lui; hier au soir, il m'apporta la réponse, remplie d'excellents conseils, que j'ay mise dans ma réponse à M. Gessner.

Le 6. Répondu à M. J.-P. Hackert, actuellement à Rome, où il est allé accompagné de son frère, peintre comme lui, pour y faire encore des études d'après les monuments antiques, par rapport à son art. Je lui écris en père, car il a constamment écouté mes conseils, et je suis aussi le premier artiste de sa connoissance à Paris, étant à son arrivée débarqué chez moi.

De grand matin je pris avec moi mon fils aîné et M. Daudet, pour nous rendre à Saint-Louis dans l'Isle, comme nous avions été invités pour assister à la bénédiction nuptiale de M. Chereau, fils de madame Chereau, marchande d'estampes, avec mademoiselle Foix de Vallois. Presque tous les graveurs de Paris s'y trouvèrent.

Le 17. J'ay acheté dans la fameuse vente des tableaux de feu M. Gaignat, secrétaire du roy et receveur des consignations, deux superbes tableaux faisant pendant, de N. Berghem [1]. Ils sont de la plus grande conservation et ont chacun treize pouces six lignes de haut sur

[1] N° 42 du Catalogue raisonné des tableaux, groupes et figures de bronze qui composent le cabinet de feu M. Gaignat, ancien secrétaire du roy et receveur des consignations, par Pierre Remy. Paris, 1768; in-12.

dix-huit pouces de large. Dans l'un, on voit cinq figures et treize animaux, dont une femme qui trait une chèvre; une autre est debout à côté d'une vache, une troisième lave du linge dans le bassin d'une fontaine à la romaine. Dans l'autre tableau, il y a trois figures et neuf animaux, dont trois vaches entrant dans une rivière, qu'une femme y mène qui est sur le bord, et un chien sautant devant elle; derrière elle on voit une belle vache et un homme sur un âne, etc. Ces deux tableaux m'ont coûté quatre mille cent une livres; ils méritent ce prix, car ils sont des plus beaux et des plus finis du célèbre Berghem. Ils ont appartenu autrefois à M. de Voyer d'Argenson, et occupoient une place distinguée dans son beau cabinet, comme aussi dans celui de M. Gaignat. M. le chevalier de Dameri, M. Mariette et plusieurs autres connoisseurs et amateurs de mes amis, sont venus depuis pour les examiner de près, étant placés chez moi. J'ay assisté constamment à cette vente, sans avoir eu autre chose. Ce n'étoit pas faute d'envie, car, le jour avant l'acquisition, j'ay poussé un tableau de F. Mieris à trois mille cent une livres. C'étoit une demi-figure qui présentoit une gimblette à un perroquet. Et, après mon acquisition, je poussai un tableau de G. Dow, représentant une jeune femme à demi-corps, tenant d'une main un poisson, et étant appuyée avec l'autre sur un baquet. Derrière elle est un garçon portant un lièvre sur les bras; des choux, des carottes, des paniers, des pots de cuivre, des mortiers, etc., étoient, avec un bas-relief au bas, les accessoires dans ce charmant tableau. J'ay poussé ce tableau à six mille deux cent vingt livres. Après cela il fut adjugé à une personne qui avoit commission pour cela, et il doit passer, dit-on, en Allemagne. Je le regrette.

Comme cette vente se faisoit dans la rue de Richelieu,

c'est-à-dire loin du quay des Augustins, j'y fus toujours accompagné par M. Daudet, qui demeure chez moi et qui aime infiniment les belles choses; je revenois cependant plusieurs fois dans le carrosse de M. Mariette, car le temps étoit fort mauvais. Ma femme et mes fils ont marqué la plus grande joie, lorsque j'apportai mes Berghem au logis, de même que notre ami M. Messager, qui s'y trouvoit et qui aime les talents.

Le 25. Répondu à M. Oeser, directeur de l'Académie de peinture, à Leipzig.

Le 26. Répondu à MM. Gottfried Winckler et Thomas Richter, négociants à Leipzig. J'ay parlé beaucoup à ces messieurs de la vente du cabinet de M. de Gaignat, car ils sont grands amateurs, et chacun possède un superbe cabinet.

MARS 1769.

Le 4. Passant dans la rue Saint-Martin en fiacre et apercevant un dessein en vieille bordure, contre un mur parmi de vieilles ferrailles, je l'achetai en revenant à pied pour cela. Il est très-bien, et de M. Galloche [1], que j'ay encore connu. Il étoit chancelier de l'Académie royale.

Le 5. Répondu à M. Eberts, à Strasbourg.

Répondu à M. Müller, lieutenant-colonel d'artillerie, ingénieur et directeur général des bâtiments du landgraviat de Hesse-Darmstadt. Il m'avoit écrit pour placer son fils icy, chez quelque homme célèbre, sur quoi je lui mande que sans argent la chose ne peut être effectuée.

[1] Louis Galloche, peintre d'histoire, né à Paris en 1670, mourut en 1761.

Le 11. Répondu à M. de Lippert, conseiller actuel des révisions et du commerce de S. A. S. E. de Bavière, secrétaire de l'Académie électorale des sciences de Munich. Je lui mande mes pensées sur la réponse de M. de Dufresne, et que celui-cy est toujours le maître de m'envoyer les tableaux, leurs prix et la description, et que je ne crois pas que M. Alton fût bien dangereux à l'école flamande, vu que les Anglois aiment mieux les maîtres italiens.

Le 16. M. le général de Fontenay, envoyé extraordinaire de l'électeur de Saxe, m'envoya une lettre de M. le baron de Kessel, contenant douze ducats curieux dont un que ce seigneur fait présent à mon fils aîné, pour lui avoir envoyé deux estampes d'après ses desseins.

Le 17. Répondu à M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de la cour électorale de Saxe. Je remercie Son Excellence de son amitié constante et de ses soins de m'envoyer des monnoies d'or, pour ma petite collection.

Écrit à M. de Hagedorn, conseiller intime de légation et directeur général de l'Académie électorale, quoiqu'il me doive une réponse; mais, comme M. le baron de Kessel me mande qu'il a très-mal aux yeux, je cherche à l'en consoler.

Répondu à M. Weiss, fameux poëte et receveur de la *steur* du cercle de Leipzig. Je lui fais la description de l'arrivée de M. le docteur Plattner, son beau-frère, et surtout l'aventure de sa perruque gothique. Je lui annonce aussi que M. T. Richter doit lui remettre de ma part deux brochures et deux estampes.

Le 18. Répondu à M. Huber, traducteur de la *Mort*

d'Abel, actuellement professeur de langue françoise à Leipzig. Il trouvera ma lettre plaisante. Je lui dis aussi que M. T. Richter lui remettra *Chinki* et les deux *Ruines romaines*[1], d'après M. Dietrich.

Le 19. Me vint voir M....., musicien saxon, de la musique de l'ancien duc de Courlande. Il paroît bien joli garçon, de très-bonne humeur. Il me dit qu'il avoit été reçu dans l'orchestre de l'Opéra-Comique pour y jouer du hautbois.

Un jeune relieur de Vienne vint chez moi, de la part de M. Schmuzer.

Le 20. Répondu ou écrit à M. Dietrich. Je lui annonçois que j'avois chargé M. le docteur Plattner de la *Galerie du Luxembourg* reliée (il a pris congé de nous aujourd'hui pour retourner en Saxe, chargé de toutes les lettres à mes amis dans ce pays), et dont je lui faisois présent; mais M. Plattner me la renvoya dans la nuit, parce qu'elle ne pouvoit pas entrer dans son coffre. A présent il me faut une autre occasion.

Nous avons reçu un excellent jambon de la part de M. de Livry.

Le 25. Répondu à M. C.-F. Lichtenberg, conseiller de la chambre de S. A. S. le prince de Hesse, à Darmstadt. J'avois exhorté M. Strecker, premier peintre de ce prince, d'écrire la vie du peintre Seckatz, attaché au même prince, et qui est mort l'année passée. D'après cette idée, M. Lichtenberg, bon connoisseur et ami du défunt, s'en est chargé en envoyant, selon mes conseils,

[1] Ces deux *Ruines romaines* ont été gravées, en 1768, par Nic. Delaunay, et on lit au bas la dédicace suivante : Dédié à M. Dietricy, peintre de S. A. S. E. l'Électeur de Saxe, membre des Académies de Dresde, d'Augsbourg et de Bologne, par son ami et très-humble serviteur Wille.

à M. Weiss, rédacteur *der Bibliotheke der schönen Wissenschaften und freyen Kunste*, à Leipzig, son manuscrit pour être inséré dans ce journal. M. de Lichtenberg me donne avis du tout par une lettre des plus charmantes et des plus polies. Il me fait le caractère du peintre mort, tant de son esprit que de ses talents, qui m'ont paru fort singuliers. Il m'instruit aussi pourquoi ce peintre n'a pas voulu travailler pour moi, quoiqu'il me l'eût promis depuis dix ans; c'est-à-dire qu'il craignoit de ne pas réussir en travaillant pour un homme de mon talent et de mes connoissances dans les arts. Cela étoit modeste, mais très-niais, puisque je l'avois sollicité, chose que je n'aurois pas faite si ses ouvrages ne m'avoient pas fait plaisir.

AVRIL 1769.

Le 2. Répondu à M. de Livry, premier commis de monseigneur le comte de Saint-Florentin, ministre et secrétaire d'État, à Versailles. Je lui envoye dans la lettre deux desseins paysages avec figures, que j'ay faits aujourd'hui. Je prie cet ancien et digne ami de les accepter avec mes remercîments, pour le très-bon jambon qu'il nous avoit envoyé pour nous décarêmer.

Le 12. Reçu de Vienne ma lettre patente en qualité de membre de l'Académie impériale et royale de gravure. Cela me donne le titre de graveur de LL. MM. impériales et royales. Cette lettre est en parchemin avec un grand sceau attaché à un cordon de soye noire et jaune. Elle est signée par le grand chancelier, prince de Kaunitz-Rittberg, protecteur, M. de Sonnenfels, secrétaire perpétuel, et M. Schmuzer, directeur. J'ay reçu en même temps les

statuts de cette Académie avec une lettre extrêmement polie du secrétaire. Le tout est en langue allemande.

Le 15. Me vint voir M. Cochin, mon ancien ami, et secrétaire de notre Académie royale, avec de pareilles lettres et imprimés, aussi reçus de la part de l'Académie de Vienne, qui lui donnent également la qualité de membre de l'Académie impériale et royale, pour les lui traduire verbalement en françois; la lettre du secrétaire, M. de Sonnenfels, étoit seule en françois. Il me parut que son élection lui faisoit plaisir.

Le 23. Répondu à M. le directeur Schmuzer, à Vienne. Je lui dis que le Crozat est parti depuis huit jours et que j'ay reçu par M. Grenziger le ducat impérial et le discours de M. de Sonnenfels.

J'ay rendu à M. Price, Anglois, le dessein de P. Roos, avec son argent, et il m'a rendu ce qu'il avoit de moi, parce qu'il me parut que cela lui feroit plaisir. Je lui ay fait présent d'un très-beau paysage de Both, représentant une *Ruine de Rome*.

Reçu une médaille d'argent aux armes de la ville de Berne, et un ducat d'or, de la part de M. Ritter, architecte de Berne.

MAY 1769.

Le 3. J'ay chargé M. Schöninger [1] de deux estampes et d'un ducat de Salzbourg, qui part pour Vienne, pour les remettre à M. Schmuzer. Je lui devois le ducat pour un de l'empereur.

[1] Le même s'est chargé d'un rouleau pour monseigneur le duc de Saxe-Teschen. (*Note de Wille.*)

Le 4. Répondu sur deux lettres de M. Preisler, graveur du roi de Danemark, à Copenhague. Je lui dis que j'ay fait des commissions en papier, etc., pour imprimer la statue équestre du feu roy de Danemark, à Copenhague, qu'il a gravée[1]. Je lui mande que le tout a été remis à MM. Tourton et Baur, comme il l'a désiré, et qu'ils m'ont remboursé.

Écrit, par l'occasion de la lettre de M. Preisler, une petite que j'ay mise dans la sienne, à M. Wasserschleben, conseiller des conférences. Je me plains de son silence et le préviens du départ (dans son temps) de l'estampe que j'achève à présent, qui sera envoyée par terre.

Reçu un ducat aux armes avec le portrait du prince évêque de Freysingue et d'Augsbourg, de la part de M. de Lippert, à Munich. Il me le devoit.

Le 6. Répondu à M. V. Lienau, négociant à Bordeaux et mon ancien ami, de même qu'à M. Gier, négociant de la même ville, qui cherche, comme il s'exprime dans sa lettre, ma connoissance et mon amitié. Il me paroît amateur des arts.

[1] Nous trouvons, dans un savant ouvrage paru récemment, des détails sur cette statue équestre gravée par J.-M. Preisler, d'après le dessin de J.-F. Saly. Nous les extrayons de l'ouvrage de M. L. Dussieux, les *Artistes français à l'étranger :* « Saly résida à Copenhague de 1754 à 1775, et ne fut de retour à Paris qu'en 1776. Pendant ce long séjour, il fit la statue équestre de Frédéric V, que les États de Norvége érigèrent à ce prince sur la place Frédéric, à Copenhague. Le roi de Danemark est représenté en triomphateur romain, tenant un bâton de commandement; à droite et à gauche du piédestal, sont les statues du Danemark et de la Norvége; devant et derrière, l'Océan et la Baltique. Cette statue fut coulée en bronze par le célèbre fondeur français P. Gor, commissaire des fontes de l'Arsenal, qui fut appelé à Copenhague. Le modèle de la statue équestre de Frédéric V est conservé à Madrid, à l'Académie de Saint-Ferdinand. » Jacques-François-Joseph Saly est né à Valenciennes en 1717; il est mort à Paris le 4 mai 1776. Il était élève de Coustou.

Le 7. Répondu à M. Stürz, conseiller de légation du roy de Danemark, à Copenhague. Je lui dis que mon fils lui fera volontiers de petits desseins pour des minéraux, et qu'il pourroit m'acheter des monnoies d'Asie, environ pour deux cents livres.

Le 9. Répondu à M. Schmidt, graveur du roy de Prusse, à Berlin. Je lui mande que sa *Présentation au Temple*[1], qu'il a faite d'après M. Dietrich, m'est heureusement arrivée. Je le prie pour d'autres.

Le 10. Mon fils aîné, qui avoit mal à un pied depuis une douzaine de jours, descendit la première fois pour dîner.

Le 12. Monseigneur l'évêque de Callinique me vint voir sans me trouver.

Le 13. Répondu à M. de Lippert, à Munich. Je lui dis que je renonce aux tableaux en question, d'autant plus que le catalogue ne m'apprend que leur hauteur et largeur, etc., et que je n'achète rien sans le voir. Je le remercie du ducat de l'évêque de Freysingue, et lui envoye un ducat de Suède, pour l'échanger contre un du prince de Lichtenstein, par Schega. *Causa Academiæ.*

Le 16. M. Wiedewelt, sculpteur du roy de Danemark, étant de retour de Londres de même que M. Jardin[2], architecte du même monarque, m'a rendu visite sans me trouver au logis. Il doit partir pour Copenhague.

[1] N° 167 du Catalogue de l'OEuvre de Schmidt, par A. Crayen.

[2] Nicolas-Henri Jardin, né à Saint-Germain des Noyers en 1728, mort à Paris en 1802. Il a construit le château de plaisance de Bernsdorf, à Jægensdorf, et le palais d'Amaliégade, la salle des chevaliers au château de Christiansborg, à Copenhague, et le palais du comte de Moltke.

Joseph Berger, qui nous sert actuellement dans la huitième année en qualité de domestique, m'ayant demandé la permission d'aller, accompagné d'une de ses sœurs, à Xivrey en Lorraine, sa patrie, voir sa mère et régler quelques affaires de famille, a pris congé de nous après avoir servi le souper, pour coucher chez son frère et partir le 17 de grand matin. Il m'a demandé un certificat que je lui ay donné avec plaisir, car il m'a servi fidèlement. Je ne lui accorde cependant que six semaines, au bout desquelles il doit être de retour, étant impossible que notre service permît un plus long retard.

Le 19. M. le général de Fontenay, envoyé de la cour électorale de Saxe, me vint voir. C'est un vieillard bien aimable. Il n'a rien perdu de sa bonne humeur depuis environ cinq ans que j'ay dîné en sa compagnie. Il est le doyen des ambassadeurs qui sont icy, et me paroît avoir quatre-vingt-cinq ans. Il m'a conté qu'en 1704 il avoit fait sa première campagne contre les Vaudois.

Le 22. Mon fils aîné me fit présent d'une tabatière de laque rouge garnie en or très-joliment ciselé, qu'il avoit fait faire exprès. Sur le couvercle, il y a une compagnie qui joue à la petite loterie, peinte à l'huile par lui-même et très-bien exécutée. J'étois fort sensible à la façon d'agir de mon fils, d'autant plus que la tabatière lui avoit coûté, comme je le sçais, douze louis d'or.

Le 27. M. Gier, de Bordeaux, m'a envoyé des gouaches de mademoiselle Dietsch, pour être vendues; mais..

Le 28. M. Langlois, marchand de tableaux et qui voyage toujours, me montra *Loth et ses Filles*, tableau du chevalier Vanderwerff[1], qui est beau.

[1] Ce tableau a été gravé en 1772, par N. Delaunay.

Le 29. M. Gérard, premier secrétaire des affaires étrangères, me vint voir, et, comme je n'avois pas l'honneur de le connoître, il me parla en allemand avec beaucoup d'affabilité, et je fis connoissance avec ce cher compatriote. Il a épousé depuis quelque temps la fille d'un fermier général, qui étoit un bon parti.

Le 31. Monseigneur l'évêque de Callinique, cet ancien et bon ami, nous vient voir deux fois, étant arrivé le même jour de Versailles, et doit partir demain pour Sens, sa résidence ordinaire. Il a si fortement invité mon aîné à passer cet été quelque temps chez lui, que celui-cy lui a promis avec mon consentement.

JUIN 1769.

Le 1er. J'allai, accompagné comme à l'ordinaire de M. Daudet, voir et examiner un tableau de C. Le Lorrain, mais qui est en mauvais état. M. Chariot, huissier priseur, de ma connoissance, m'en avoit prié. Il me montra aussi quelques autres petits tableaux dont il avoit fait emplette. De là nous passâmes sur la place Dauphine voir ce que les jeunes artistes pouvoient avoir exposé à l'examen du public; mais il y avoit peu de chose à cause du mauvais temps; cette petite feste de Dieu étant pluvieuse.

Le 10. J'ay remis à M. Schenau la *Galerie du Luxembourg* pour l'envoyer, par le canal de M. Crusius à Leipzig, à M. Dietrich à Dresde, à qui j'en fais présent.

Le 11. Répondu à M. de Livry. Je lui avois conseillé de m'envoyer la lettre qu'il vouloit écrire à M. Dietrich, que je la traduirois en allemand, parce que ce célèbre

artiste ne sçait pas le françois. Cela s'est fait, et j'ay renvoyé le tout à Versailles, en ajoutant aussi une lettre pour M. Dietrich, à Dresde, en réponse à sa dernière, lesquelles M. de Livry lui fera parvenir ensemble. Le tout est pour négocier de petits tableaux, tant pour M. de Livry que pour moi, s'il est possible.

Le 13. Mourut dans notre maison, au second, M. Foubert.

Le 23. Beaucoup de monde vint me souhaiter ma feste et me présenter des bouquets. Mon fils aîné, à mon insu, s'étoit arrangé avec seize musiciens, qui firent, pendant que nous étions à souper, de leur musique devant notre maison. Cette attention de la part de mon fils me fit plaisir.

Le 24. Je reçus une lettre de chez moi écrite le 9 juin, et une écrite par mon frère à Wetzlar. La première étoit de ma belle-sœur, demeurant à l'Obermühle à Könisberg en Hesse, près de Giessen. Leur contenu me jeta dans la plus grande affliction et douleur, puisqu'elles m'annoncent l'une et l'autre la mort de mon bon frère, que j'ay toujours tendrement aimé. Il étoit né deux ans après moi et n'avoit que cinquante-deux ans. Sa veuve, ma belle-sœur, paroît inconsolable. Il l'a laissée avec cinq enfants. L'événement est des plus déplorables; mais ses enfants ont, Dieu soit loué, du bien. Je comptois toujours avoir la consolation de revoir cet excellent frère; mais Dieu ne l'a pas voulu.

Le 26. Mon fils aîné est parti, accompagné de M. Halm, mon élève, par le coche d'eau, pour Sens, y voir monseigneur l'évêque de Callinique. Ils y comptent rester quelque temps.

Il m'est venu voir avec lettres de recommandation de M. Strecker un de ses élèves, nommé Ehremann.

Le 30. M. Guttenberg a achevé l'inscription que j'ay fait mettre au bas de ma nouvelle planche, dédiée à S. M. le roy de Danemark. Le titre de cette planche est le *Concert de famille* [1]. Cette planche est la plus considérable que j'aie faite. Elle m'a occupé deux ans et quatre mois. Cela est presque un peu trop, mais aussi le cuivre n'étoit pas trop bon; au contraire, il étoit de la plus mauvaise espèce, et cela est très-fâcheux.

JUILLET 1769.

Répondu à M. Ritter, architecte de la ville de Berne. Je le remercie des peines qu'il s'est données de me procurer un ducat de sa république et une médaille d'argent. Je lui envoye un ducat de Hollande pour le premier, et pour le second je le prie de m'instruire du prix.

Le 2. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens.

Répondu à mon fils aîné, qui est allé chez monseigneur l'évêque de Callinique. La réponse à celui-cy est dans la lettre à mon fils.

Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. J'ay mis une quittance dans la lettre par rapport à l'argent qu'il m'a fait toucher de la part de S. A. R. monseigneur le duc de Saxe-Teschen. Je lui dis qu'incessamment je ferai mon remercîment à l'Académie impériale sur ma réception et que je l'enverrai à M. de Sonnenfels, secrétaire de l'Académie.

[1] Cette estampe, gravée d'après Godefroy Schalken, est mentionnée au n° 54 du Catalogue de l'œuvre de Wille, par M. Charles Leblanc.

Il est venu un jeune peintre de Darmstadt, élève de Seckatz, nommé M. Ott, avec lettres de recommandation; mais je n'y étois pas.

Le 3. Joseph Berger, mon domestique, est revenu de son pays après sept semaines d'absence. C'étoit outre-passer la permission que je lui avois donnée.

Le 4. J'ay retouché chez M. Chevillet les estampes qu'il a faites pour moi.

Le 6. MM. de Livry, père et fils, me sont venus voir de Versailles.

Le 7. Répondu à M. Strecker, premier peintre du landgrave de Hesse, à Darmstadt. Je le prie, entre autres, de m'envoyer des minéraux pour le cabinet de mon fils.

Le 14. J'ai fait partir pour Strasbourg, pour être de là envoyé par Hambourg à M. Wasserschleben, conseiller de conférence du roy de Danemark, à Copenhague, une caisse en toile grasse contenant une bordure très-bien sculptée et dorée et dont j'avois donné le dessein, avec ma nouvelle estampe, le *Concert de famille*, sous glace, que j'ay dédié au roy de Danemark. Il y a en outre pour ce monarque, dans cette caisse, un portefeuille contenant vingt-quatre épreuves en feuilles de la même espèce; de plus six pour S. E. M. le comte de Bernsdorf; six pour M. Wasserschleben lui-même; trois pour M. Stürz, conseiller de légation, également mon ami; une pour M. Preisler, graveur du roy de Danemark; une pour M. le comte de Moltke; une pour M. le chambellan, baron de Schimmelmann; une pour M. Klopstock, célèbre poëte; une pour M. Als, peintre du roy. En tout quarante-quatre pièces.

M. de Livry, de Versailles, m'est venu voir.

Répondu à mon fils, qui est encore à Sens, chez monseigneur l'évêque de Callinique. Il me paroît qu'il s'y plaît.

Le 19. J'ay donné avis à M. Eberts, à Strasbourg, du départ de la caisse que j'envoye à M. Wasserschleben et le prie de la faire partir tout aussitôt à sa destination. Elle est marquée : M. D. W. C.

Répondu à M. de Sonnenfels, conseiller de Leurs Majestés Impériales et Royales, secrétaire perpétuel de l'Académie impériale et royale de gravure, à Vienne. Je marque ma gratitude dans ma lettre envers l'Académie de m'avoir envoyé le diplôme de ma réception, et je prie M. de Sonnenfels d'exposer mes remercîments à l'assemblée. Je fais remettre ma lettre à l'hôtel de M. l'ambassadeur de la cour de Vienne, pour qu'elle parte avec le premier courrier.

J'ay été, accompagné de M. Daudet, à l'Opéra-Comique voir *Cécile*, où M. Cayot, ce célèbre acteur, m'a tiré des larmes des yeux en jouant le père nourricier. Cet homme est admirable dans son jeu.

Le 28. MM. les comtes de Lynar, Saxons, me sont venus voir. Ils sont frères et fort honnêtes.

Le 30. Répondu à M. Gier, à Bordeaux. Je lui dis que les petits tableaux de l'espèce de ceux qn'il m'a envoyés ne sont pas rares à Paris.

Répondu à mon frère, à Wetzlar. Je plains beaucoup la mort de notre frère.

Répondu à mon fils, qui est encore à Sens, chez monseigneur l'évêque de Callinique.

AOUST 1769.

Le 5. Me vint voir M. Dorner[1], peintre de l'électeur de Bavière.

Le 6. M. Dorner a dîné chez nous.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. Un M. Desmoulins s'est chargé de lui porter ma lettre à Sens, de même qu'une boîte de fer-blanc dans laquelle il y a pour monseigneur une épreuve avant et une avec la lettre de mon *Concert de famille*. Ce sont les premières qui soient sorties de mes mains en présent.

Répondu à mon fils, qui est toujours à Sens, avec monseigneur. Il m'avoit envoyé plusieurs desseins paysages au crayon rouge et une composition dont il me mande qu'il a commencé la peinture.

Le 8. M. Dorner, peintre de l'électeur de Bavière, a commencé mon portrait sur une petite planche de cuivre. La tête n'est pas plus grande qu'une pièce de vingt-quatre sols.

Le 9. M. le comte de Podewils, de Berlin, m'est venu voir. Je l'avois déjà connu il y a quatre ans, lorsqu'il étoit à Paris.

Le 10. M. Dorner a travaillé une seconde fois à mon portrait. Il doit l'emporter pour le finir à Munich.

Le 11. Mon fils aîné est revenu de chez monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens, qui l'a très-bien hébergé, de même que M. Halm, son camarade de voyage et mon élève. Il a apporté une tête de petit garçon, mais avec deux mains dans lesquelles il tient un oiseau : cette

[1] Jacob Dorner, né vers 1741, mourut en 1813.

pièce est bien et grande comme nature; il en a fait présent à M. Daudet; un second tableau sur bois en petit, qui n'est pas tout à fait fini; il représente une fille prête à donner à manger à deux enfants qui font leurs prières. Il est fort fini dans ce qui est fait et sera très-joli.

Après le souper, M. Dorner a pris congé de nous pour repartir le lendemain pour Munich. Il a beaucoup de connoissance et du talent. Il a presque toujours mangé chez nous, et je regrette son départ.

J'ay fait présent à M. Dorner de plusieurs estampes, et il doit remettre à M. Lippert ma nouvelle pièce, le *Concert de famille* et le *Pline* en latin de l'imprimerie de Barbou. Il est aussi chargé d'une lettre pour M. Lippert, à Munich.

Mes planches, d'après Schütz, gravées à l'eau-forte par Dunker, et que Gouvillier [1] devoit finir, ont été criées publiquement (car on a vendu les effets de ce graveur, après s'être fait soldat); je les ay fait acheter vingt et une livres, je pouvois agir autrement; mais je les ay, et Gouvillier m'emporte quatre louis. Il étoit joueur.

Le 12. Répondu à la lettre de ma belle-sœur, *in der Oberbiebermühle zu Königsberg*, en Hesse, près de Giessen, par laquelle elle m'avoit donné avis de la mort de mon frère, son mari, que j'aimois infiniment, et qui m'a causé beaucoup de tristesse et bien des chagrins.

Le 13. Répondu à M. Liénau, à Bordeaux. Je lui dis de me répondre sur-le-champ si je dois acheter les *Baléshou* pour le prix marqué dans ma lettre.

[1] Il n'est parvenu jusqu'à nous aucun détail sur cet artiste. Nagler n'en fait pas mention, et nous n'avons jamais rencontré de pièces signées de ce nom.

Le 13. Écrit à mon ami Schmidt[1], à Berlin. Je lui demande son œuvre complet, portraits et sujets.

Le 23. M. Greuze présenta, pour sa réception, un tableau historique à l'Académie royale pour être reçu comme peintre d'histoire. Il y fut reçu comme peintre, mais refusé comme peintre d'histoire. Cela lui causa bien de la peine; mais personne ne pourroit lutter contre le scrutin du corps en général. Son tableau représentoit *l'empereur Sévère, dans son lit, faisant des reproches à son fils Caracalla*, etc. De là je passai voir le Salon, qui étoit presque arrangé, et où j'ay exposé mon *Concert de famille*, que j'ay dédié au roy de Danemark, et qui est au jour depuis peu.

M. Laine[2], peintre en miniature, de Berlin, m'est venu voir. Il vient d'Angleterre. Il a été même au service dans le Canada, en qualité d'ingénieur, chez les Anglois.

SEPTEMBRE 1769.

Le 3. Répondu à M. Richter, à Leipzig.

Répondu à M. Winckler, dans la même ville.

Répondu et écrit à M. Eberts, à Strasbourg.

Répondu à M. de Livry, à Versailles. Je lui dis mon sentiment, comme il l'avoit désiré, sur un tableau qu'il avoit envie d'acheter, et dont je le dissuade en lui disant mes raisons sincèrement.

Le 9. M. de Heneiken, de Dresde, est venu pour la troisième fois sans me trouver.

[1] L'œuvre de Schmidt s'élève à cent quatre-vingt-six pièces, si l'on en croit le Catalogue publié par A. Crayen.

[2] Cet artiste n'est pas compris dans l'énorme liste des artistes cités par Nagler dans son précieux Dictionnaire.

Répondu à M. de Livry.

Le 10. Répondu à M. J. Wagner, peintre, à Meissen. Je lui envoye une lettre de change de quarante-six *reichsthalers*, sur M. Resler, à Dresde, pour les petits tableaux qu'il m'a envoyés.

OCTOBRE 1769.

Le 1^er^. J'ay été à la Comédie-Italienne avec M. Daudet.

Le 2. On nous a apporté la grande armoire que j'ay fait faire très-joliment, en bois des Indes et bronze doré d'or moulu, pour notre nouvel appartement.

M. le baron de Rey, Hollandois, m'est venu voir. Il aime les arts et a beaucoup voyagé en Allemagne, en Turquie, en Italie, etc.

Le 3. M. de Livry, cet excellent ami, m'a fait part de la mort de madame de Livry, son épouse. Je lui ai répondu sur ce triste événement d'une manière sensible. Nous en sommes tous affligés.

Le 6. M'est venu voir M. Bradt [1], architecte et graveur pensionnaire du roy de Danemark, m'apportant des lettres de recommandation de M. le conseiller de conférence, mon ancien ami.

M. Wasserschleben m'a envoyé, par M. Bradt, une petite boîte ronde et curieuse, étant d'ambre, dans laquelle il avoit mis pour moi une petite médaille antique d'or; sur un côté, il y a une tête de femme, sur l'autre, un cheval en entier.

Le 8. Répondu à M. V. Lienau, à Bordeaux.

[1] Jean-Gottfried Bradt travaillait à Copenhague vers 1765. Il fut nommé membre de l'Académie en 1785, et mourut en 1795.

Répondu à M. Gier, négociant, à Bordeaux. Je lui dis que, selon sa lettre à M. Lainé, j'ay remis à celui-cy les douze petites peintures à gouache par mademoiselle Dietsch.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui dis que selon ses désirs j'ay fait remettre le rouleau à un des courriers de sa ville.

Répondu à M. Schmuzer, directeur de l'Académie impériale de Vienne. Je lui dis qu'il y a du temps qu'un courrier impérial a emporté les estampes que M. de Kössner avoit demandées. Je lui fais une description de notre nouvel appartement, parce qu'il connoît l'ancien, que je garde également.

J'ay envoyé mon *Concert de famille*, tout encadré en bordure dorée, à M. Schütz, secrétaire d'ambassade du roy de Danemark, à qui je l'avois promis. Il m'en a remercié par une lettre fort polie.

Le 10. M. Byrne[1], jeune graveur anglois, qui m'avoit fait écrire de Londres pour sçavoir si sur une estampe de sa façon, qu'il m'avoit aussi envoyée, je pourrois l'occuper à Paris; et, comme j'avois répondu que oui, il est arrivé chez moi aujourd'hui. Il paroît fort doux; mais il ne sait pas un mot de françois, cela sera un peu gênant.

Le 18. Ce jour, nous sommes descendus au second, et avons couché, la nuit d'ensuite, pour la première fois dans ce nouvel appartement, quoiqu'il y manque encore quelques meubles, entre autres, la grande glace sur la cheminée de la salle, les ouvriers m'ayant manqué de parole; au

[1] Guillaume Byrne, graveur à l'eau-forte et au burin, naquit à Cambridge en 1740 et mourut en 1805. Sa manière de graver est assez froide, et les planches que nous avons rencontrées, signées de son nom, sont peu dignes de la réputation qu'on leur a faite.

reste, ils m'y ont presque accoutumé depuis quatre mois que j'ay affaire à eux, pour les travaux à faire dans cet étage et pour les ameublements. Cela m'a rendu plus d'une fois de mauvaise humeur.

Le 28. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale, où M. Pasquier[1] fut reçu en qualité de peintre en émail; il donna pour sa réception le roy de Danemark.

Me vint voir avec lettre de recommandation de M. Meyer, à Hambourg, M. Mutzenbecker, de la même ville, accompagné d'un Anglois. Il voyage pour voir le monde.

Le 28. Me vint voir notre ami, M. Diemar, établi en Angleterre. Son apparition m'a fait beaucoup de plaisir. Il ne sera que pour peu de jours icy.

Le 29. J'ay été à la Comédie-Françoise, accompagné par M. Daudet, et le soir, rentrant chez nous par un temps affreux, M. Byrne, graveur anglois, qui travaille pour moi, comme aussi M. Baader, soupèrent chez nous. Nous y étions très en train de rire.

Le 30. Répondu à M. Meyer, mon ami, à Hambourg. Il désire que je lui dédie une estampe. Il sera exaucé.

Répondu à M. Richter. Je lui apprends comment il doit faire passer les taches sur les estampes. Je lui offre vingt-quatre louis pour les estampes qu'il m'a offertes.

NOVEMBRE 1769.

Le 1er. Répondu à M. Winckler. Je lui dis que pour ôter les taches des estampes il doit s'adresser à M. Richter.

[1] Pierre Pasquier, né à Villefranche, mourut en 1806. Il exposa, en 1775, le portrait en émail de Georges III, roi d'Angleterre.

Le 5. M. Diemar, de l'Académie royale d'Angleterre, Prussien de nation, mon ancien ami, a pris congé de nous après avoir soupé avec nous, s'en retournant en Angleterre, étant établi à Londres. C'est un bien brave homme, d'une vivacité singulière et ayant de l'esprit.

J'allai, accompagné de M. Daudet, voir une partie des estampes (que je connois du reste depuis près de trente ans) délaissées par feu M. Cayeux[1], et dont la vente doit se faire le mois prochain.

Le 6. Répondu à M. Woollett[2], excellent graveur à Londres. Je le remercie des estampes de sa façon qu'il m'avoit envoyées, et je lui donne avis que M. Diemar lui remettroit, de ma part, un *Concert de famille* avant la lettre et un *Observateur distrait*, étant les dernières pièces que j'ay gravées. M. Diemar s'est aussi chargé de cette lettre, à qui j'ay également fait présent des deux mêmes estampes.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique; j'ay mis dans la lettre un morceau d'encre de Chine, qu'il m'avoit demandé. C'est un abbé de Sens qui emporte cette lettre.

MM. Cropp, fils d'un médecin de Hambourg, et Grovermann, fils de l'envoyé de Hesse-Cassel, à Brême, me sont venus voir de la part de M. le baron de Kronstern, de M. de Hagedorn, de M. Huber, etc.

[1] Il existe un fort joli portrait de cet artiste, gravé par L. Lempereur, d'après Ch. Nic. Cochin.

[2] Guillaume Woollett, dessinateur, graveur à l'eau-forte et au burin, naquit à Maidstone en 1735, et mourut à Londres en 1785; il était élève de John Tinney. Nous avouons que nous ne comprenons pas l'enthousiasme des amateurs pour Woollett; son burin est dur et métallique, ses planches n'offrent rien de bien séduisant, et elles ont, comme dit Wattelet, « une grande propreté. » Ce n'est pas, selon nous, en faire un grand éloge.

Le 8. Répondu à deux lettres de M. Wasserschleben, conseiller de conférence du roy de Danemark. Je le remercie de tous les soins qu'il a eus et des peines qu'il s'est données pour découvrir la caisse qui contenoit l'estampe que j'ay dédiée au roy de Danemark, qui s'étoit comme perdue à Hambourg, ou du moins négligemment retardée. Enfin, je lui marque mon plaisir de ce qu'elle est arrivée à Copenhague. A présent j'attends le succès qu'elle pourra avoir auprès du roy, lorsqu'elle lui sera présentée.

Le 30. M. le comte de Dallwio, seigneur saxon, me vint voir. Il est d'une très-grande politesse.

Tout ce temps icy j'ay été très-occupé de mon déménagement, d'un cabinet dans un autre.

DÉCEMBRE 1769.

Le ... Répondu à M. Bause, graveur à Leipzig.

Le 25. Répondu à M. Lienau, à Bordeaux.

Répondu à M. Richter, à Leipzig. Je le prie de m'envoyer les Rembrandt à plat.

M. Descamps, de Rouen, nous est venu voir plusieurs fois et dîner avec nous.

M. Herder, de Riga, a pris congé de nous. L'esprit de ce savant m'a beaucoup plu.

Tout ce temps-cy je suis allé à la vente d'estampes de feu M. Surugue [1], dans la maison de M. son fils, rue des Noyers. J'en ay acheté plusieurs pour ma curiosité.

[1] Louis Surugue était né à Paris en 1695; élève de Bernard Picart, il grava avec habileté quelques planches, d'après Watteau, Pater, etc. Son fils se nommait Pierre-Louis Surugue et était aussi graveur; Louis Surugue le père mourut en 1769.

Après celle-cy, la vente des estampes de feu M. Cayeux a commencé à l'hôtel d'Espagne, rue Dauphine [1]. J'en ay aussi acheté quelques belles pièces dans celle-cy. Elle a cessé la veille des festes de Noël, et recommencera le 8 janvier 1770.

M. de Heineken m'est venu voir. Il m'a fait présent d'un livre en allemand [2], dont il est l'auteur, et qu'il a écrit sur les arts et les artistes.

JANVIER 1770.

Le 1^er^. Ce jour, il y eut chez nous un concours très-grand de personnes, qui nous souhaitèrent la bonne année.

Le ... J'ai été à la Comédie-Françoise, accompagné de notre ami M. Haumont, après qu'il eut diné chez nous.

Le 4. Répondu à M. Stürz, secrétaire de légation et directeur général des postes de S. M. le roy de Danemark. Je lui dis que ce jour le pastel qu'il m'a demandé est parti dans une caisse à M. Meyer, à Hambourg, qui avoit ordre de moi de le lui envoyer; en outre, que je suis fort flatté des nouvelles qu'il m'a données, et que mon fils lui peindra une tête de femme; mais qu'il attend ses minéraux avec impatience; que je lui achèterai l'œuvre de M. de Marcenay.

Depuis le 8 jusqu'au... j'ay été, toutes les soirées, à la

[1] Catalogue raisonné des tableaux, bronzes, terres cuites, figures et bustes de plâtre, desseins en feuilles et sous verre, estampes de toutes les écoles, livres d'estampes, bijoux, etc., qui composent le cabinet de feu M. Cayeux, sculpteur, ancien officier de l'Académie de Saint-Luc, par Pierre Remy, Paris, 1769, in-12.

[2] *Nachrichten von Kunstlern und Kunst-Sachen*, Leipzig, 1768-1769. 2 vol. in-8°.

vente de feu M. Cayeux, accompagné constamment de M. Daudet. J'y ay acheté plusieurs estampes curieuses pour moi. C'est dans cette vente que j'ay acquis l'*Ecce Homo* et la *Descente de croix*, grandes pièces par Rembrandt, et superbes d'épreuves, aussi les ay-je fait encadrer dans mon cabinet. Je les ay payées cent quatre-vingt-quatre livres [1].

J'ay dîné chez M. de Marcenay, en bonne compagnie.

Monseigneur l'évêque du Mans m'est venu voir après son voyage. Il est toujours très-aimable.

J'ay donné à souper à M. et mademoiselle Basan, MM. Flipart et Pariseau, etc. Nous avons été joyeux à table.

Nous avons mis au jour troisième et quatrième *Vues du Mein*, gravées à l'eau-forte par M. Dunker, et finies par M. Guttenberg [2].

MM. les jeunes comtes de Reventlau et M. le baron de.... avec leur gouverneur, M...., étant arrivés de leur voyage d'Italie, à Paris, me sont venus voir, m'apportant des lettres de recommandation de mes amis de Leipzig, où ils ont fait leurs études, comme aussi de M. Lienau, de Bordeaux. Ils me paroissent tous fort estimables.

FÉVRIER 1770.

Le 1er. Répondu à M. Wasserschleben, à Copenhague. Je lui dis que M. le comte de Saint-Florentin a bien

[1] Les deux mêmes pièces, épreuves du deuxième état, se sont vendues quinze cent quarante-sept francs à la vente de M. Debois, faite à Paris en 1843.

[2] Charles Guttenberg, dessinateur et graveur, naquit à Nuremberg en 1744; il vint fort jeune à Paris, entra dans l'atelier de Wille, et travailla presque toujours en France. Son œuvre est assez considérable et contient des pièces faites avec esprit et légèreté.

voulu permettre que les deux médailles d'or dont le roy m'a gratifié lui fussent adressées.

Le 2. Répondu à M. Fuessli, peintre, auteur de la *Vie des peintres suisses*, à Zurich. Je lui mande que je me suis informé du jeune M. Fuessli, pour lequel il m'avoit écrit, et que malheureusement il étoit devenu fou; que, malgré les soins et les remèdes qu'on lui avoit administrés, on avoit été obligé de l'enfermer à Charenton.

Le 3. J'ay commencé à reprendre mon burin en main, après l'avoir laissé plus de quatre mois dans l'inaction, par rapport à notre nouvel arrangement dans la maison, qui m'a constamment occupé jusqu'à ce jour; mais me voilà bien installé, Dieu merci. Nous demeurons tout à fait au second. Mon cabinet de travail, que j'ay garni amplement de desseins précieux et d'estampes d'anciens grands maîtres, est au troisième, de même que le cabinet de mes tableaux choisis. Je n'en ay détaché que neuf, pour une des pièces du second. M. Daudet emménage actuellement dans mon ancien cabinet, au quatrième sur le devant, où il sera fort bien et où j'ay tant travaillé.

Le 4. Nous avons soupé, moi, ma femme, mes deux fils et M. Daudet, chez M. Basan, où il y avoit bonne compagnie. Nous revînmes à une heure au logis.

Le 6. Répondu à M. de Livry, qui m'étoit venu voir le jour d'auparavant. Je lui offre les *Petites Baigneuses* ou des desseins de M. Dietrich, de très-bon cœur.

Le 10. J'avois fait présent à M. de Livry, premier commis de monseigneur le comte de Saint-Florentin, ministre et secrétaire d'État, d'un petit tableau de mon cabinet, représentant des baigneuses (il est des plus fins de M. Dietrich), qu'il a fait chercher aujourd'hui;

un rhume l'a empêché de venir à Paris. Dans la lettre qu'il m'écrivit il y avoit trois médailles d'argent qu'il me prioit d'accepter : l'une représente le monument de la ville de Rennes, qu'elle a fait ériger en l'honneur du roy, celle-cy est la plus grande; les deux autres représentent les deux derniers papes; elles ont la même grandeur et font pendant. Le même jour, j'ay répondu et écrit à M. de Livry.

Le 13. J'ay dîné chez M. Basan. M. Boucher, premier peintre du roy, mon ancien ami, y étoit, comme aussi M. Monet, directeur de l'ancien Opéra-Comique, M. de Valois, curieux, et M....., attaché à monseigneur le duc de Choiseul.

Le 14. Répondu à M. de Livry. Je le remercie d'un grand et excellent morceau de saumon frais qu'il a envoyé. Plusieurs de nos amis nous aideront ce soir à le manger, et n'en seront pas fâchés, comme de raison.

Le 15. Écrit et répondu à M. de Hagedorn, conseiller privé de légation et directeur général de l'Académie de Saxe. Je lui dis qu'une des épreuves est de trois, l'autre de deux louis. Je lui demande aussi s'il est vrai que M. le baron de Kessel se soit retiré de la cour. Je lui dis aussi que M. Schenau est sur son départ. Je marque en outre combien me fait plaisir la façon de penser des habitants de Leipzig, de ce qu'ils font ériger un monument en mémoire du célèbre Gellert, mort dans leur ville depuis peu.

Le 21. J'ay acheté à la vente de M. Baudouin [1], peintre

[1] Pierre-Antoine Baudouin mourut le 15 décembre 1769, âgé de quarante-cinq ans; il avait été reçu académicien en 1765, et avait épousé une

de l'Académie royale, un tableau ovale dans sa bordure, pour le placer dans ma salle à manger. Il est de M. Boucher, et représente deux femmes nues et quelques enfants très-gracieux, comme de raison.

M. le baron de Wurmser et M. le baron de Santhier me sont venus voir. Je connoissois déjà celui-cy personnellement.

Nous avons reçu un très-grand pâté que M. de Livry nous a envoyé de Versailles. Je l'en ai remercié aujourd'hui et en réponse de sa lettre.

M. Chaufret, mon docteur, m'ayant fourni deux bordures et après m'avoir aidé à y mettre deux tableaux de M. Dietrich, il m'aida aussi à les attacher dans la partie d'en haut de mon cabinet; l'échelle tomba, et M. Chaufret eut une bosse à la tête et moi une froissure à la jambe, ayant été sur une chaise et très-près de la chute. Nous ne fûmes pas peu effrayés. Leçon pour l'avenir.

Le 22. Répondu à M. Resler. Je lui demande s'il a oublié le grand atlas de M. de Mornas, dans sa note.

Le 27. Ce mardy gras, mon fils aîné s'étoit habillé en demoiselle. Ce déguisement lui alloit le mieux du monde, à cause de sa grandeur naturelle et des airs décents qu'il savoit se donner.

MARS 1770.

Le 1^er^. M. Gibsone, fils du résident du roy d'Angleterre, à Dantzig, m'est venu voir. Il parle pas mal le françois; mais l'allemand, il le parle supérieurement bien.

fille de François Boucher. C'était un peintre adroit et spirituel, mais rien de plus.

Le 4. J'ay été à la Comédie-Françoise, voir les *Deux Amis*, qui m'ont beaucoup plu et touché. Le *Marchand de Smyrne*, aussi nouvelle pièce, m'a diverti. J'étois accompagné par M. Daudet.

Le 5. M. de Livry, ce brave ami, m'est venu voir.

M. le comte Przebentowsky, seigneur polonais, et proche parent du roy de Pologne, m'a fait l'honneur de me venir voir. Il est resté longtemps. Mon cabinet de desseins et de tableaux a paru lui faire bien du plaisir. Nous avons toujours parlé en allemand, et il le parle avec la plus grande délicatesse, élégance et pureté. Il est en outre des plus polis et honnêtes.

Le 6. Répondu et écrit à M. Dietrich (ou Dietricy). Je lui dis que ses deux tableaux sont, non dans le cabinet de M. de Livry, mais dans le mien, et que j'ay fait présent à celui-cy d'un paysage également de sa main et des plus finis avec des baigneuses; que j'ay donné à M. Schenau, pour lui remettre, un *Concert de famille* et douze apôtres d'après Jouvenet. Je lui recommande fortement M. Schenau, comme étant digne de son amitié. Je lui dis aussi que vers la Pentecôte les deux estampes que je fais faire par M. Daudet, d'après deux de ses tableaux, paroîtront.

Répondu sur deux lettres de M. Zingg. M. Schenau en est chargé.

Le 8. Répondu à M. Huber, professeur de la langue françoise, à Leipzig. M. Schenau en est aussi chargé de ma double réponse, comme aussi du *Naufrage du capitaine Viaud*, qui lui fera certainement plaisir. Je le remercie des livres qu'il m'envoye de temps en temps.

Répondu à M. Weiss, receveur de la *steur* de

Leipzig, mon ancien ami, célèbre poëte tragique et comique et auteur d'un ouvrage périodique. Je lui envoye le *Marchand de Smyrne* et un opéra-comique, de même que toutes les critiques qui ont paru sur le dernier Salon, y compris la fameuse lettre de Raphaël à Jérôme, rappeur de tabac[1]. M. Schenau est encore chargé de tout cela.

M. Schenau a soupé chez nous, de même que M. Baader. C'étoit l'adieu de cet aimable peintre, qui doit partir dimanche qui vient.

Le 9. Écrit une lettre en partie de recommandation pour M. Schenau, à M. Hagedorn, conseiller privé de légation et directeur général de l'Académie électorale de Dresde. Je me plains de ce que je n'ay pas reçu sa réponse sur ma lettre du 15 du mois passé. Je lui parle, avec justice, d'une manière honorable de M. Schenau. Je lui dis que je lui ay remis la plus grande partie de mon œuvre, qu'il m'a demandée pour M. le baron de Schönberg, faisant pour la somme de quatre cent soixante-sept livres dix sols, qui est choisie et des plus superbes et anciennes épreuves, même plusieurs avant la lettre. Je lui mande aussi qu'il recevra par la même occasion le *Concert de famille*. J'en aurois aussi envoyé un à M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de l'électeur,

[1] « Lettre sur les peintures, gravures et sculptures qui ont été exposées cette année au Louvre, par M. Raphaël, peintre de l'Académie de Saint-Luc, entrepreneur général des enseignes de la ville, faubourgs et banlieue de Paris, à M. Jérôme, son ami, râpeur de tabac et riboteur. Paris, 1769, in-8° de quarante pages, » et la « Réponse de M. Jérôme, râpeur de tabac, à M. Raphaël, peintre de l'Académie de Saint-Luc, entrepreneur des enseignes de la ville, faubourgs et banlieue de Paris, 1769, in-8° de trente-trois pages. » Ces deux brochures, qui ont fait beaucoup de bruit à leur apparition, sont peu recherchées aujourd'hui, et contiennent bien peu de détails intéressants.

mais on m'avoit assuré qu'il a quitté la cour. M. Schenau est porteur de cette lettre.

Écrit à M. Kraus, peintre à Francfort-sur-le-Mein, que j'ay beaucoup connu icy il y a plusieurs années. Je lui recommande M. Schenau, qui doit y passer.

Écrit à M. le comte d'Ysembourg, grand commandeur de l'ordre Teutonique, à Marbourg. Je lui représente que les deux paysages que M. le prince d'Ysembourg a eus de moi pour lui il y a deux ans n'étoient pas encore payés et qu'il seroit de sa bonté et de sa justice que cela fût. La somme monte à quarante louis. J'ay mis cette lettre dans celle à M. Kraus, en priant celui-cy d'y mettre l'endroit où habite M. le comte. J'en ignore le nom, mais je sais que c'est aux environs de Hanau ou vers Birstein. M. Schenau est aussi porteur de cette double lettre.

Écrit à M. Eberts une lettre de recommandation en faveur de M. Schenau, qui doit partir après-demain. J'ay mis dans cette lettre le portrait du roy et celui de Henry IV, sur la même planche, faits par M. le Mire [1]. Ils sont pour être mis en bague, et j'en fais présent à M. Eberts.

Le 10. J'allai vers l'après-midy chez M. Schenau, qui avoit encore un petit tableau à finir pour moi, représentant une petite écolière ayant ses livres sous le bras, un manchon dans la main gauche, et un oiseau dans la droite. Je le trouvai travaillant encore à ce très-petit morceau, quoique tout fût prêt pour aller à l'endroit où logeoit la voiture de renvoy de Strasbourg, et qui doit partir demain de grand matin. Je le fis retoucher encore

[1] Noël le Mire naquit à Rouen en 1725; il était graveur de vignettes, et ce genre lui réussit fort bien. Il a aussi gravé avec talent quelques portraits devenus fort rares aujourd'hui.

quelque chose par cy par là à ce joli petit tableau, que je mis dans une boëte à cause de la fraîcheur des couleurs, pour le porter ainsi chez moi sans accident. Je voulus le payer alors, mais il n'y voulut jamais consentir, disant qu'il m'avoit tant d'obligation, que je devois du moins lui laisser la satisfaction de m'offrir ce petit tableau, comme un petit témoignage de la sensibilité de son cœur envers son bienfaiteur depuis tant d'années, et que s'il avoit appris quelque chose, c'est à moi qu'il le devoit. Je fus très-touché de la noblesse de son âme, et tout d'un coup je pris congé de lui en l'embrassant. Il versa des larmes et je ne pouvois retenir les miennes. Enfin, le 11 de mars 1770, M. Schenau est parti de Paris, après un séjour d'environ douze à treize ans. Il est natif de Zittau, dans la Lusace, ville qui a beaucoup souffert dans la dernière guerre. Son père y étoit fabricant de damas. Il quitta la maison paternelle à l'âge le plus tendre pour aller à Dresde se faire instruire dans la peinture, après avoir entendu dire qu'il y avoit beaucoup de peintres. (Je tiens cecy généralement de lui-même.) Enfin, chemin faisant, n'ayant presque point d'argent, il trouva des brouetteurs qui brouettoient des damas de Zittau à Dresde; il s'offrit de leur aider s'ils vouloient le nourrir jusqu'à Dresde. Le marché fut fait et rempli dans tous ses points. Arrivé à Dresde, où il ne connoissoit personne, il eut bien de la peine à subsister d'abord; mais, ayant trouvé enfin des âmes honnêtes qui firent en sorte qu'il pût se livrer au dessein, il crut alors être le plus heureux des jeunes mortels. Ce plaisir ne dura pas longtemps, il y fut reconnu et obligé de retourner chez son père, qui avoit été pendant tout ce temps dans les plus grandes inquiétudes de la perte de son fils. De retour à Zittau, il roula de nouveau dans sa tête un

départ à la sourdine, d'autant plus que son père voulut qu'il se fît tisserand de damas. Enfin il échappa de nouveau avec aussi peu d'argent dans sa poche qu'à la première sortie. Arrivé à Dresde, il eut plus à souffrir qu'auparavant; c'étoit au commencement de la guerre. Cependant il fit son possible pour se tirer d'affaire, en y dessinant constamment et en copiant de l'écriture pour quelque homme de loi, pour gagner quelque argent, si nécessaire pour pouvoir subsister; enfin, les Prussiens, étant maîtres de Dresde, en voulurent faire un soldat, et, comme il connoissoit M. Silvestre fils[1], qui alloit partir pour la France, il le pria de l'emmener. Cela fut fait au milieu de l'hiver. De cette manière il échappa aux Prussiens. Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, il me vint voir, me parlant avec ardeur de son désir d'apprendre quelque chose. Sa grande jeunesse, sa situation, sa politesse et surtout son ardeur pour la peinture, me fit concevoir de l'estime pour lui. Je l'encourageai de toute manière. Il me fit constamment voir ses ouvrages; et, lorsqu'il fut tant soit peu avancé dans la peinture, je trouvai toujours moyen de lui vendre ses petits tableaux; la plupart à des compatriotes que j'intéressois pour lui. Petit à petit il fut connu. Il eut de l'ouvrage, et de temps à autre quelque petit tableau à faire pour des graveurs. Cela le fit connoître davantage. Enfin il fut appelé par la cour de Dresde avec une pension annuelle d'environ seize cents livres de France. J'ay rendu pendant la négociation, à M. de Hagedorn, directeur des arts en Saxe, tout le témoignage que je devois à M. Schenau. Depuis une an-

[1] Il s'agit ici de Louis de Silvestre, troisième fils d'Israël Silvestre, né à Paris le 23 juin 1675, mort dans la même ville le 12 avril 1760. Louis de Silvestre a fort longtemps travaillé à Dresde, et M. Dussieux parle longuement de cet artiste dans les *Artistes français à l'étranger*, 1856, pages 86–88.

née il m'a fait sept tableaux, y compris le plus petit dont il m'a fait présent pour me souvenir de lui. Ces sept tableaux, précieux et intéressants pour les sujets, sont dans mon cabinet et me feront plaisir, étant d'un peintre que j'ay toujours estimé par rapport à sa constance pour parvenir à quelque degré de perfection, malgré bien des obstacles à surmonter de toutes espèces. Il est sincèrement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il étoit d'un caractère des plus honnêtes et aimables; il aimoit la solitude sans fuir la compagnie; il aimoit à rire, mais jamais aux dépens de personne; studieux et travailleur à l'excès, non par avarice, mais par amour pour son talent. Il inventoit ses sujets avec une facilité étonnante et avoit acquis à la fin une grande pratique de pinceau, quoique des plus précieux. J'aurois désiré qu'il eût eu la permission de l'Électeur de rester encore un an icy pour se perfectionner tout à fait. Il emporte environ quinze mesures pour autant de petits tableaux précieux qu'il doit faire en Saxe et les envoyer icy pour divers amateurs et graveurs. Il emporte de plus l'estime de tout le monde, fruit de sa conduite et de son talent.

M. Schenau étoit d'une jolie figure, blond, et un peu marqué de petite vérole. Il étoit aussi propre dans ses habits qu'il étoit précieux dans la peinture; je crois même qu'il n'étoit pas insensible à l'amour.

Le 12. Répondu à M. Gottfried Winckler, à Leipzig. Je lui envoye une instruction de la manière que je fais mes desseins, surtout les paysages à la plume, bistre, encre de Chine, etc., qu'un gentilhomme de ses amis désiroit pour son usage. Je l'assure aussi de lui faire les paysages et de les lui envoyer, s'il est possible, avec des desseins que je dois envoyer à M. T. Richter incessam-

ment. Je lui recommande en outre notre ami, M. Schenau, qui doit l'aller voir à son passage, de ma part.

Le 21. MM. Basan et Baader ont soupé avec nous.

Le 22. M. le chevalier de Damery, étant revenu avant-hier de sa terre, après une absence de six mois, m'est venu voir, et je l'ay revu avec grand plaisir.

AVRIL 1770.

Le 6. M. de Livry vint nous voir. Il nous apporta en présent six bouteilles de vin d'Espagne et un gros paquet de café de Moka.

Monseigneur l'évêque de Callinique, le frère de M. de Livry, nous vint voir.

Le 7. MM. les comtes de Reventlau frères, leur gouverneur et un gentilhomme allemand, vinrent voir mon cabinet. Ils y restèrent bien deux heures à examiner tout avec attention. L'un des comtes écrivit tous les noms des maîtres et les sujets des tableaux et desseins.

Le 9. M. de la Tour, commis dans un des bureaux de Versailles, nous est venu voir. Nous le connoissons depuis plusieurs années. Je lui ay fait présent d'un *Concert de famille*. C'est un joli garçon.

Le 10. Répondu à M. Kraus, peintre à Francfort, mais actuellement à Mayence, chez M. le baron de Grosschlag pour lequel il travaille. J'ay mis un ducat de Hollande dans ma lettre, le priant de l'échanger contre un de Francfort. Je lui dis aussi que pour un sculpteur je ne pourrois m'en mêler.

M. de Livry nous a envoyé un grandissime jambon et qui paroît aussi bon qu'il est grand.

Ma nièce de Villebec nous est venue voir. Elle est grande et bien faite, mais d'une graisse inexprimable.

Le 18. M. de Knebel, de Schuzbach, est venu avec une lettre de recommandation de M. de Mertz, à Nuremberg.

M. Stürz, secrétaire d'ambassade de l'électeur de Saxe, m'est venu voir, étant arrivé depuis peu avec M. le comte de Werthern.

Le 22. Écrit à M. de Livry en le remerciant du jambon.

Écrit à M. Jean Valentin Meyer, à Hambourg. Je lui fais des reproches de son silence.

Le 29. Répondu à M. Wirsing, graveur à Nuremberg. Je lui dis que j'ay reçu son argent et qu'il en est quitte.

Répondu à M. de Lippert, conseiller actuel de révisions et de commerce de S. A. S. E. de Bavière, et secrétaire de l'Académie des sciences électorales, à Munich. Je m'excuse sur le retard de ma réponse, et le prie de m'excuser aussi si je ne consens pas que mon portrait soit gravé en médaille par le célèbre Schega, comme il me l'avoit proposé, d'autant plus que cela sentiroit trop de vanité de ma part. Je lui fais mes compliments sur l'ouverture d'une école de dessein à Munich, dont l'entreprise a été secondée par ses soins. Je lui dis de plus qu'il m'étoit impossible de me charger des articles de Paris, pour la *Gazette des Beaux-Arts d'Augsbourg*, à laquelle il travaille pour faire plaisir à l'auteur, M. Mertens, à Augsbourg. De plus, que je fort suis flatté de ce qu'il s'est fait faire une copie de mon portrait par le peintre de la cour, M. Dorner.

Répondu à M. Weitsch, peintre du duc de Brunswick.

Je lui dis que j'ay égaré sa dernière lettre. Cependant je lui enverrai le papier, crayons, etc.

Ma femme m'a fait présent d'une paire de lunettes montées en or. Ah ! j'aurois bien voulu que ça eût été un meuble inutile; mais depuis dix-huit ans il m'est nécessaire.

MAY 1770.

Le 5. Il m'est venu voir M. Wurht, graveur de médailles de Vienne en Autriche. Il m'a montré une médaille où il y avoit du bon. Il m'a été recommandé par M. Schmuzer.

Le 7. Écrit à M. Schmuzer. Je lui fais des reproches de ce qu'il ne m'a pas répondu sur ma dernière lettre. J'ay mis deux quittances, dans ma lettre, de l'argent que j'ay payé à M. Pichler, jeune sculpteur de Vienne, et qui m'a été payé par lettre de change.

Notre fils Frédéric est tout à fait hors d'affaire, ayant été très-malade depuis les festes de Pâques, si bien qu'on étoit obligé de le veiller jour et nuit.

Un jeune ébéniste d'Eichstädt m'a apporté un meuble très-bien travaillé et fait de bon goût, en bois de rapport des Indes. Il l'a fait dans le faubourg Saint-Antoine. C'est M. Baader, son compatriote, qui me l'avoit recommandé.

M. de Knebel, gentilhomme de Franconie, m'est venu voir.

Le 13. Monsieur, madame et mademoiselle Desfriches, d'Orléans, nous ont rendu visite. Ils sont venus à Paris pour voir nos festes.

Répondu à M. Preisler, graveur du roi de Danemark,

de même qu'à M. Schlegel, professeur de l'Université de Copenhague et de l'Académie des Beaux-Arts. Je lui dis que j'ay remis le grand papier qu'il m'avoit demandé à M. Briasson, selon ses ordres, et que j'avois déboursé trois cent quarante-six livres dix sols.

J'ay acheté ces jours passés, dans la vente du cabinet de M. de la Live, un magnifique dessein de Rubens [1]. Ce dessein a été gravé, je crois, par Pontius, du temps de Rubens même. L'estampe est connue sous le nom de *Christ aux coups de poing*, parce qu'il y a de chaque côté du Christ, en arrière, un ange; l'un frappant sur la Mort et l'autre sur le démon; le tout plein d'enthousiasme, de feu et d'effet. Il m'a coûté cinq cents livres et un sol. C'est cher, mais il est beau; ça sera un morceau distingué dans mon cabinet de desseins.

Le 15. M'est venu voir M. le baron de Dahlberg, de Mayence, d'une ancienne et illustre famille; il est des plus aimables. Je l'avois déjà connu il y a six ans. Il est venu voir nos festes par rapport au mariage de monseigneur le Dauphin avec madame l'archiduchesse Antoinette d'Autriche, qui sera célébré jeudy prochain, 17 de ce mois. Il m'a apporté une lettre de M. Kraus, peintre de Francfort, actuellement à Mayence, chez M. le baron de Grosschlag. Celui-cy m'a envoyé cinq ducats aux coins différents de divers électeurs de Mayence; j'y suis très-sensible. Il m'a aussi remis un dessein par mademoiselle la baronne de Stein, qui est en couleur et très-joli.

[1] N° 144 du « Catalogue raisonné des tableaux de différentes écoles, des figures et bustes de marbre, des figures, groupes et bas-reliefs de terre cuite, des morceaux en ivoire, des desseins et estampes, des meubles précieux par Boule et Philippe Caffieri, des coquilles univalves et bivalves, choisies, et d'autres objets qui composent le cabinet de M. de la Live de Jully, ancien introducteur des ambassadeurs, honoraire de l'Académie royale de peinture, par Pierre Remy. » Paris, 1770, in-12.

M'est venu voir M. le comte de Wilseck, seigneur autrichien, qui, avec beaucoup d'esprit, est d'une bonté et d'une politesse singulières. Il a de bonnes vues par rapport aux arts.

Le 17. Nous avons illuminé huit fenestres sur le quay; les quatre au quatrième ne l'ont pas été. Au second nous avions double rang de lampions; cela fit très-bien et nous étions par là de ceux qui avoient le mieux fait sur notre quay, en réjouissance du mariage du Dauphin et de la Dauphine. Après le souper nous allâmes tous par la ville jusqu'aux anciens boulevards voir les illuminations, et revînmes vers minuit. M. Baader avoit fait et exposé un tableau transparent; c'étoit au coin de la rue..... et de la place du Louvre, où il demeure. Il avoit représenté la France assise sur un arc-en-ciel, ayant le portrait du Dauphin dans une main et tendant l'autre vers celui de la Dauphine, qu'un aigle planant dans les airs portoit dans son bec. Il y avoit pour inscription, dans une banderole que deux génies tenoient : « *Elle est digne de lui comme il est digne d'elle.* » Il y avoit un monde infini pour voir ce tableau, dont on en voit rarement à Paris, étant plus en usage en Allemagne.

Le 18. M. et madame de Heineken [1] sont venus prendre congé de nous. Ils s'en retournent en Saxe par la haute Allemagne, après un séjour de onze mois à Paris.

Le 19. Répondu à M. de Lippert, à Munich, qui m'ho-

[1] Le portrait de madame Heineken a été gravé, d'après son fils, par Aug. de Saint-Aubin, qui a mis au-dessous l'inscription suivante : *Dulcissimæ matris imaginem filius obsequens aqua forti expressit C. F. de Heineken.* Le portrait du baron de Heineken fut aussi gravé par Aug. de Saint-Aubin en 1770, et Charles-Frédéric Heineken grava lui-même son propre portrait d'après un dessin qu'avait fait de lui Augustin de Saint-Aubin.

nore singulièrement de son amitié, si bien qu'il prétend faire frapper une médaille avec mon portrait, dont le coin sera gravé par le célèbre Schega, graveur de l'électeur de Bavière. Je résiste, je lui fais bien des objections; je ne sais ce que deviendra le tout.

Le 21. Répondu à M. Kraus, peintre à Francfort. Je le remercie des deux ducats, l'un au coin de Francfort, l'autre à celui de Cologne. Le premier étant payé, je lui envoye un de Hollande pour le second. Je lui parle du dessein fait par mademoiselle la baronne de Stein et qu'elle m'a envoyé; et je le charge de faire savoir ma gratitude à M. le baron de Grosschlag en attendant que j'aye l'honneur de lui écrire pour M. le baron de Dahlberg.

M. Lienau, frère de celui avec lequel je suis en correspondance, étant arrivé de Bordeaux, me vint voir, et cela m'a fait grand plaisir, l'ayant déjà connu à Paris il y a quelques années. Il a beaucoup d'esprit et de lecture, sachant parfaitement le grec et le latin comme aussi l'hébreu.

M. Usteri l'aîné (le même à qui j'ay dédié autrefois une estampe) avec son frère le plus jeune, étant arrivés dans cette ville, me sont venus voir, et je les ay vus avec plaisir.

M. le baron de Seckendorf, neveu d'un feld-maréchal impérial de ce nom, m'est venu voir. Il raisonne fort bien sur une partie des arts et me paroît aimable.

Le 23. Le jeune comte de Choteck, seigneur autrichien, m'a fait une visite. Il aime les arts, il est très-vif et poli. Il est resté longtemps avec moi. Je lui ai prêté *Diogène*, ouvrage de M. Wieland qui ne fait que de paroître à Leipzig.

Le 25. M. Von der Heyde, négociant de Riga, m'est

venu voir. Il a beaucoup voyagé, raisonne bien sur toutes choses et me paroît fort honnête. Il m'a apporté un rouleau et une lettre de M. Bause, à Leipzig.

Le 27. M. le baron de Stegner, gentilhomme autrichien, m'est venu voir. Il est jeune, mais parle avec vivacité de toute matière. Il a beaucoup lu et connoît tous les bons auteurs allemands et françois. Il est resté plus de deux heures avec moi.

M. Kruthoffer, secrétaire de l'ambassadeur de LL. MM. impériales et royales, nous invita par lettre à voir le grand souper que ce seigneur donne aujourd'hui au Petit-Luxembourg, à l'occasion du mariage de monseigneur le Dauphin avec madame l'archiduchesse.

M. le baron de Bender, gentilhomme autrichien, me vint voir. Il paroît très-honnête.

Le 30. Jour de la grande feste de la ville de Paris, à l'occasion du mariage de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine, j'allai sur la place de Louis XV voir les dispositions; mais je n'étois point curieux d'y rester, jusqu'au moment que le feu d'artifice seroit tiré, tant à cause de la foule immense de monde qu'à cause d'un vent fort frais. Je retournai donc au logis avec M. Daudet, au grand contentement de ma femme. Nous allumâmes nos lampions sur nos fenêtres; nous quittâmes cependant notre souper lorsque nous entendîmes ronfler les canons des Invalides et allâmes tous vers le pont Royal, où nous vîmes assez bien le feu d'artifice. Notre fils aîné, qui avoit vu le feu dans la place de Louis XV même, revint vers les dix heures; mais notre domestique, à qui j'avois donné la permission d'y aller, ne revint que vers minuit. Il nous apprit le malheur arrivé dans la rue Royale; nous n'y voulions pas ajouter foi :

mais, le lendemain, on sut qu'il y avoit eu dans cette rue, après que le feu d'artifice étoit fini, un désordre si affreux par le nombre des voitures et le monde à pied, que près de deux cents personnes de toutes conditions, âge et sexe, avoient été écrasées ou avoient perdu la vie dans ce tumulte épouvantable, et un nombre infini avoit été estropié ou blessé. Beaucoup de familles ont été jetées dans le désespoir et la tristesse par un événement aussi sinistre. Je remercie le bon Dieu de ce qu'il a bien voulu nous préserver d'accident dans cette malheureuse journée, nous, nos parents et même nos amis, quoique plusieurs de ceux-cy aient été enveloppés dans le tumulte; mais ils se sont heureusement tirés d'affaire ou par force ou par adresse.

Aujourd'hui 10 juin, on m'assure que la nuit du feu, le 30 may, quatre-vingts personnes ont été noyées dans la rivière de Seine et cinq cent huit ont perdu la vie, ou dans la rue Royale même, ou de ceux qu'on avoit portés chez eux, ou dans les hôpitaux, étant blessés tous dangereusement.

JUIN 1770.

Le 2. J'allai, accompagné de mon fils aîné, à la Comédie-Italienne.

M. le baron de Dahlberg m'a encore apporté deux ducats de la part de M. le baron de Grosschlag. L'un représente l'électeur de Mayence régnant.

M. et madame Desfriches, d'Orléans, avec mademoiselle leur fille et M. Lienau, ont soupé chez nous. M. Lienau devant partir dans deux jours pour Hambourg, je l'ai chargé d'une boëte contenant une estampe encadrée et douze fois la même en feuille. Elle est de moi; je l'avois

gravée à l'insçu de tout le monde d'après un dessein que mon fils aîné fit d'après une vieille femme normande, il y a quelques années. Je lui ay donné le titre de *Bonne Femme de Normandie*[1], et je l'ay dédiée à M. Jean-Valentin Meyer, négociant à Hambourg et mon ami personnel. Il m'avoit demandé cette marque d'amitié depuis longtemps. M. Lienau m'a promis de lui remettre le tout.

Le 4. Je répondis à M. de Livry, qui nous avoit invités à passer les festes chez lui, à Versailles. Je m'excusois par des raisons de ce que nous ne pouvions nous y rendre.

Le 5. Nous avons tous dîné chez M. Basan avec la famille Chereau et M. Saint-Aubin l'aîné[2]. Nous avons ri beaucoup et nous nous sommes promenés au Luxembourg. Vers la nuit, j'allai voir M. le baron de Dahlberg, qui est incommodé.

Le 8. M. Lienau a pris congé de nous et est parti le lendemain pour Hambourg. Je l'ai chargé d'une épreuve de l'estampe que j'ay dédiée à mon ami M. Meyer.

[1] M. Atb. Mourier a bien voulu nous faire connaître un dessin de J.-G. Wille qu'il possède; c'est un portrait de vieille femme qui ressemble, quoique n'étant pas identique, à la *Bonne Femme de Normandie;* il est exécuté au crayon rouge, et d'une main ferme et habile. Ce dessin, quoique non signé, doit être incontestablement donné à Jean-Georges Wille. Quant à l'attribution qui lui a été donnée de représenter la mère de Greuze, nous n'osons pas nous hasarder à la regarder comme exacte, n'ayant aucun point de comparaison, et les preuves que l'on objecte n'étant pas suffisamment plausibles.

[2] Augustin de Saint-Aubin naquit à Paris vers 1720 et mourut en 1807. Il a gravé un grand nombre de portraits et de vignettes, avec un vrai talent. Sa pointe est fine et spirituelle; ses portraits sont généralement gravés facilement, mais on leur reproche, avec raison, une trop grande similitude entre eux. Il a dessiné quelques portraits de femmes de son temps, avec une grâce et une finesse charmantes, et son portrait dessiné par lui-même, qui se trouvait à la vente de M. Renouard, a été acquis par l'un de nous.

Le 9. M. le professeur C....., de Cassel, m'est venu voir. Il étoit cy-devant précepteur des princes de Hesse-Cassel, et il voyage actuellement en qualité de gouverneur d'un Hollandois qu'il doit mener en Italie.

Le 10. Répondu à M. de Mechel. M. Hacken, ou Hacquin[1] (comme l'écrivent les François), Allemand de nation, qui enlève les tableaux peints sur bois et les remet sur toile, demande douze louis pour faire cette opération à un tableau que possède M. de Mechel. C'est ce que je lui mande. Je le prie de m'envoyer du papier.

J'ay donné avis à M. J.-V. Meyer que M. Lienau étant parti d'icy lui remettroit une *Bonne Femme de Normandie* encadrée et douze en feuille, etc.

Le 12. Répondu à M. Bause, graveur à Leipzig. Je lui

[1] Au dix-huitième siècle, en France, le rentoileur de tableaux à la mode s'appelait Picaut, et on a bien soin de faire remarquer dans le livret du musée du Luxembourg (1750) toute la science de ce prodige. Voici ce que l'on lit dans cette brochure à l'article d'André del Sarte : « Ce tableau (il s'agit de la *Charité*) étoit peint sur bois, et aujourd'hui il se retrouve sur toile. On a placé sur le chevalet ce tableau, pour satisfaire la curiosité du public, au sujet du talent du sieur Picaut, qui sçait enlever, tant de dessus le bois que de dessus les murs, les ouvrages de peinture qui menacent ruine. Lorsque l'on fut obligé de démolir le plafond d'un pavillon, qui pour lors étoit placé au bout des jardins du château de Choisy-le-Roy, peint par feu M. Antoine Coypel, premier peintre du roy, qui n'avoit alors que vingt ans, il proposa de le transporter sur la toile, ce qu'il fit au contentement des supérieurs qui l'en avoient chargé, et on le garde, depuis ce temps, dans la galerie d'Apollon, à Paris. Celui qu'on expose aux yeux du public sous la lettre P est une preuve de ce que l'on avance. On croyoit sa perte totale, lorsque M. le directeur général, instruit de ce phénomène, toujours attentif à favoriser les arts, et chérissant les trésors que les anciens nous ont laissés, chargea M. Coypel, premier peintre du roy, d'examiner si ledit Picaut étoit capable de ce dont il le flattoit. Sur le rapport de M. Coypel, M. de Tournehem ordonna qu'on lui délivrât le tableau d'André del Sarte ci-dessus énoncé, ce qu'il a exécuté avec succès. Le public peut en juger lui-même, lorsqu'on prend soin, pour l'assurer de la vérité, de lui exposer la planche, sous la lettre P, sur laquelle gisoit le tableau qui se trouve aujourd'hui transporté sur la toile, et qui promet, par son rétablissement, de vivre encore plus d'un siècle. »

dis que j'ay des raisons pour ne pas lui permettre de mettre mon adresse sur ses estampes et qu'il n'y a point de colombier actuellement à Paris.

Le 13. J'ay dîné chez MM. les barons de Stegner et Bender; l'avant-midy je les avois menés voir les tableaux de notre Académie royale, de là chez M. Hall, de là à l'abbaye Saint-Martin, de là voir le cabinet de M. l'abbé le Blanc, qui nous reçut fort bien, étant de mon ancienne connoissance. L'après-dîner je les menai voir la galerie de Rubens et les autres tableaux du roy au Luxembourg.

Le 14. Répondu à M. Schmidt, graveur du roy de Prusse, à Berlin. Je lui envoye une quittance de six cent dix-huit livres de M. Reiderer, pour lui faire voir que j'ay payé selon ses ordres à ce banquier et que tout est soldé jusqu'à ce jour entre nous [1].

[1] Wille recevait, le 15 juin 1770, une lettre de M. Aberli. M. de Montaiglon a bien voulu nous la communiquer :

« Monsieur et très-cher ami,

« Le porteur de ceci, M. Weber, qui a commencé chez moi ses études pour la peinture, se proposant de les continuer à Paris, m'a si souvent entendu parler de vous, monsieur, qu'il souhaite fort d'avoir l'honneur de vous faire sa révérence. Permettez que je vous l'ose recommander. Je ne connois point de jeune homme à qui l'on pourroit rendre un meilleur témoignage, soit pour les mœurs, soit pour son extrême attachement au travail et à l'étude. S'il aura quelquefois le bonheur de jouir de vos bons conseils, je suis sûr que cela lui profitera d'une manière très-sensible. Je vous prie de faire agréer mes respects à madame Wille. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

« Monsieur et très-cher ami,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« F.-J. Aberli.

« Berne, ce 15 juin 1770. »

Wille a ajouté au bas de la lettre :

« Ce M. Webber a resté du temps à Paris, et m'a beaucoup fréquenté. C'est le même qui, par la suite, a fait le tour du monde avec le capitaine Cook. Il étoit présent lorsque ce navigateur fut assassiné par les sauvages de l'isle de Sandwick. »

Le 16. J'ay été avec mon fils aîné à la Comédie-Italienne voir une nouvelle pièce qui ne vaut pas grand' chose.

Le 17. Répondu à M. G. Winckler, à Leipzig; je lui dis qu'il recevra plusieurs choses des mains de M. Richter.

Répondu à M. Bause, à Leipzig; je lui envoye en présent la *Bonne Mère de Normandie* et un dessein de moi qu'il m'avoit demandé, etc.

Répondu à M. T. Richter, à Leipzig. Je lui envoye le compte de ce que j'ay déboursé pour lui en curiosités.

Le 18. M. le comte d'Affry, colonel des gardes suisses et cy-devant ambassadeur du roy en Hollande, m'est venu voir avec son gendre, sa fille et son fils, tous aimables et honnêtes.

M. le baron de Baer, Courlandais, m'est venu voir avec son gouverneur.

J'ay mis au jour la *Bonne Femme de Normandie*[1], que j'avois gravée sans que personne en fût instruit, pas même dans ma maison. Je l'ay gravée d'après un dessein fait d'après nature, par mon fils P.-A. Wille. De cette manière elle causa beaucoup de surprise dans la maison lorsque je la montrai faite, finie et prête à être mise au jour. Cela me fit plaisir.

Le 20. Écrit à M. Ritter, célèbre architecte, à Berne. Je lui dis que je lui envoye un *Concert de famille* et une *Bonne Femme de Normandie*. Je le prie de remettre de cette dernière une épreuve à M. Aberli et une à M. Mörikofer, mes amis. Je lui recommande en outre bien forte-

[1] N° 71 du Catalogue de l'œuvre de Wille, par Ch. Leblanc.

ment M. Freudeberg[1], qui envoye trois très-jolis desseins à ses protecteurs de Berne. J'en dis le bien qu'ils méritent, de même que de M. Freudeberg, dont les talents actuels doivent être remarqués et qui mérite toutes sortes d'encouragements.

Le 24. MM. les barons de Beuder et de Stegner sont venus prendre congé de nous. Ils partent pour les Pays-Bas et l'Angleterre. J'ay une amitié singulière pour eux, et je crois qu'ils la méritent pour bien des raisons.

Le 26. Nous avons été tous à la noce. M. Romanet, mon ancien élève et cousin de ma femme, fut marié ce jour avec mademoiselle Mansel, fille de son aubergiste, du haut de la rue Saint-Jacques, dans l'église de Saint-Benoît, à huit heures du matin. C'étoit moi qui menois la mariée, de l'autel au carrosse. Nous déjeunâmes tous chez le père de la mariée. De là nous allâmes à Belleville, où nous trouvâmes le repas préparé. Il faisoit le plus beau temps du monde. Nous étions environ trente personnes.

Le 28. M. le baron de Canitz, officier dans les gardes hessoises, m'est venu voir. Il descend du célèbre poëte allemand, baron de Canitz, qui fleurissoit le siècle passé à Berlin, et qui fait époque dans la littérature allemande. Ce jeune baron est d'une figure aimable, d'une physionomie ouverte, d'un caractère vif, parlant l'allemand et le françois également avec une netteté et une vivacité juste qui fait plaisir; avec cela il est extrêmement poli; je l'aime, je lui ai fait voir mon cabinet, de même qu'à M. Hohmann, de Hambourg.

[1] Simon Freudeberg, né à Berne en 1745, mourut à Paris en 1801. Il peignit une série de tableaux *gracieux*, et les gravures que l'on a gravées d'après ses peintures sont estimées à juste titre; elles reproduisent bien son talent.

Répondu à M. Schenau, peintre de l'électeur de Saxe.

Le 29. Répondu à S. E. M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de l'électeur de Saxe, dont l'amitié me flatte sensiblement.

Le 30. S. A. le prince de Salm m'a fait l'honneur de me venir voir. Ce prince me paroît être de la plus grande honnêteté.

Plusieurs Anglois sont venus voir mon cabinet. Il y en avoit entre autres un qui bâilloit fort joliment, preuve de sa connoissance et de sa sensibilité en voyant de belles choses.

Le fils de M. Schropp, marchand d'estampes à Augsbourg, que je connois, est venu chez nous. Il ressemble à son père.

Ma femme a tenu sur les fonts de baptême, avec M. Lempereur[1], graveur du roy, une fille dont madame de Launay, femme du graveur de ce nom et notre ami, étoit accouchée la veille. Cela nous a procuré force dragées.

JUILLET 1770.

Le 1er. Le cousin Romanet et sa chère femme nous ont rendu visite, selon l'usage des nouveaux mariés.

J'ay consenti volontiers, vendredy 29 du mois passé, que notre belle-sœur, madame Deforge, fût tutrice de ses enfants.

Le 3. M. le comte Mycielski, seigneur polonois, étant

[1] Louis-Simon Lempereur naquit à Paris vers 1725. Il grava avec talent plusieurs portraits d'après Cochin, et ses gravures témoignent une grande facilité et une grande habileté.

venu me voir, vit mon cabinet, dont il parut content. Il a beaucoup d'amour pour les belles choses et me paroît bien aimable, honnête et généreux.

Le 8. Nous avons été avec tous ceux qui ont été à la noce du cousin Romanet, mon ancien élève, faire le lendemain dans un endroit sur la route d'Orléans, près de la barrière. Endroit que je me suis marqué avec de la craye blanche, mais pour n'y retourner jamais. Oh! les vilaines gens que les gens de cet endroit bien peu estimable! Il faisoit en outre mauvais temps, comme il a fait depuis le commencement de l'année. On auroit volontiers allumé du feu, et il pleuvoit presque toujours.

Le 10. Deux graveurs hollandois me sont venus voir, l'un est le maître, l'autre son élève; le premier s'appelle M. Vinkeles [1]; je ne connois pas leur mérite. Ils m'ont apporté une lettre en leur faveur de M. Goll, baron de Franckenstein, à Amsterdam. Ils vont travailler à Paris, ainsi du reste.

Le 12. Nous avons été à la Comédie-Italienne, ma femme, mes deux fils et moi, voir le *Diable à quatre*, dans lequel Nainville, représentant le savetier, fait bien rire par son bon jeu vrai et plaisant. La seconde pièce qu'on joua étoit *Isabelle et Gertrude*.

Le 13. Écrit à M. Boehm, professeur de mathématiques de l'Académie électorale d'Erfurth et de la Société littéraire de Luisbourg, à Giessen. Il y a dans cette lettre une autre en réponse à mon cousin de la même ville. J'envoye au premier un rouleau d'estampes et dont il n'y a que le *Concert de famille* et la *Bonne Femme de*

[1] Reinier Vinkeles, dessinateur, graveur à la pointe et au burin, naquit à Amsterdam en 1741. Il était élève de J. Prunt.

Normandie que je lui fais présent; le reste du rouleau est pour mon cousin et mon frère, à Wetzlar. M. le baron de Dahlberg, chanoine de Mayence, a bien voulu se charger du rouleau et de la lettre.

Écrit à S. E. M. le baron de Grosschlag, grand maître et ministre d'État de Son Altesse électorale de Mayence. Ce seigneur m'avoit envoyé cinq ducats rares. Je l'en remercie et lui envoye la gravure que j'ay fait faire d'après un dessein de mademoiselle la baronne de Stein, qu'il aime et qui me paroît remplie de talent. Le paquet contient cinquante épreuves. J'ay ajouté une *Bonne Femme de Normandie* pour lui, une pour M. le baron de Dahlberg, une pour mademoiselle la baronne de Stein, une pour notre ami M. Kraus, qui est presque tous les hivers chez M. le grand maître. M. le baron de Dahlberg a bien voulu se charger du paquet et de ma lettre à ce ministre.

Le 15. Répondu à M. de Lippert, qui m'avoit proposé de graver le portrait de M. Schega, célèbre graveur de médailles, et que celui-cy graveroit le mien dans la grandeur d'un écu de six livres; mais je lui réponds que depuis douze ans, ayant été obligé de renoncer aux portraits à cause de ma vue, je remercie M. Lippert de ses soins et de son intention à mon égard. C'est M. Sutter, orfévre de Vienne, qui se charge de cette réponse. Il doit passer par Munich.

Le 17. M. Sutter s'est chargé aussi d'un paquet d'estampes que j'envoye à S. A. R. le duc de Saxe-Teschen, à Vienne.

Le 18. J'ai eu un petit tableau de Wouwermans pour deux petits tableaux de Dietrich avec quelques retours; mais je cédai dans la même journée ce tableau à M. de Li-

vry, et je l'obligeai. Ce même jour, M. de Livry me fit présent de l'*Esprit de la Ligue* en trois volumes, par M. Anquetil.

Le 19. M. de Keith, de Berlin, m'est venu voir et m'a apporté une lettre de mon ancien ami, M. Rode, peintre d'histoire de ladite ville. Ce gentilhomme n'est pas mauvais connoisseur.

J'ay envoyé à M. Kruthofer un rouleau pour être envoyé par ses soins à monseigneur le duc de Saxe-Teschen.

Le 23. Répondu à M. Herrliberger[1], graveur, seigneur de Maur, près de Zurich. Quoique je n'aime pas à faire du déplaisir à personne, cependant cet homme me devenant trop importun depuis plusieurs années, je me suis vu obligé, pour qu'il me laisse tranquille une bonne fois, de lui renvoyer des imprimés et manuscrits qu'il m'avoit envoyés par la poste et uniquement par rapport à lui.

Le 24. M. Schütz, secrétaire d'ambassade du roy de Danemark, vint chez moi en me remettant de la part de Sa Majesté Danoise deux médailles d'or superbes. L'une est de la plus grande espèce; d'un côté sont en petit tous les roys de Danemark de la maison d'Oldenbourg, et le feu roy, un peu plus grand, s'y trouve au milieu sur un piédestal; au revers est une inscription. La seconde représente le roy d'aujourd'hui. Ces médailles étoient accompagnées d'une patente qui me constitue graveur de Sa Majesté, avec rang de professeur de son Académie de Copenhague; signée par le roy et au bas par M. le comte de Bernstorf, son premier ministre. M. de Wasserschleben, conseiller

[1] David Herrliberger, graveur et marchand d'estampes, né à Zurich en 1697, mourut dans la même ville en 1777.

des conférences de ce monarque, avoit ajouté une lettre par ordre, qui me dit tout au long que le présent m'étoit envoyé de la part du roy pour me marquer sa satisfaction par rapport à l'estampe que j'avois eu l'honneur de dédier à ce prince, et que Sa Majesté, me voulant également traiter comme un homme aimant les lettres, avoit ordonné qu'il me soit envoyé en outre le superbe ouvrage en deux volumes du sieur Regenfus, sur les coquilles, le tout représenté d'après nature et parfaitement enluminé, de même que la *Flora Danica* du sieur Oeder. Cet honneur et ce bienfait peuvent rajeunir un honnête homme.

Le 25. Me vint voir M. Weber, jeune peintre de Berne, élève de M. Aberli, mon ami, dont il apporta une lettre de recommandation. Il m'en remit aussi une de M. Ritter, architecte, et une de M. Mörikofer, graveur de médailles, monnoies et pierres pour la même fin, et qui sont aussi de mes amis et de ma connoissance. Ces messieurs donnent beaucoup d'éloges à M. Weber, comme étant de très-bonnes mœurs et fort attaché à son talent. Je veux bien le croire, car il me paroît très-joli garçon. M. Freudeberg l'accompagna chez moi. Mon cabinet lui plut beaucoup.

Le pauvre M. de Launay, dont ma femme tint l'enfant sur les fonts, duquel sa femme étoit accouchée en dernier lieu, dîna chez nous pour la première fois depuis la mort de sa femme, dont il paroît affligé.

M. Ingouf l'aîné, duquel je n'avois pas lieu d'être content, s'étant marié depuis peu avec la fille d'un boulanger, qui est fort jolie, vint me la présenter, et je les ai bien reçus.

Le 28. J'allai à l'assemblée générale de l'Académie

royale; on y fit trois adjoints à professeurs : M. Briard, peintre; M. D'Hues[1], sculpteur; M. Lépicié, peintre. Celui-cy est fils du graveur qui étoit secrétaire de l'Académie avant M. Cochin.

Dans la même assemblée fut agréée et reçue mademoiselle Vallayer[2], fille d'un orfévre, sur neuf ou dix tableaux qu'elle avoit exposés. Je fus extrêmement enchanté du talent de cette aimable personne, que je voyois pour la première fois, et dont le talent est vraiment celui d'un homme parfait dans ce genre de tableaux représentant la nature immobile, instruments de sciences et d'arts, etc. L'Académie choisit deux tableaux pour la réception de cette demoiselle, qui prit sa place après les remercîments usités, avec autant de modestie qu'elle est habile, aussi n'eut-elle pas une seule voix contre elle au scrutin.

Le 29. MM. Kruthofer, Parizeau et Baader soupèrent chez nous.

AOUST 1770.

Le 3. M. Schropp, fils d'un bon marchand d'estampes, prit congé pour s'en retourner à Augsbourg, après avoir fait ses emplettes.

M. Ortowski, brigadier du corps des cadets nobles,

[1] D'Hues était élève de J.-B. Le Moine. Diderot en dit ce qui suit dans ses *Essais*, page 377 : « J'ay entendu un artiste qui disoit en passant devant le *Saint Augustin* d'Hues : « Mon Dieu, que nos sculpteurs sont bêtes! » Cette exclamation indiscrète me frappa. Je m'arrêtai, je regardai, et, au lieu d'un saint, je vis la tête hideuse d'un sapajou embarrassé dans une chasuble d'évêque. »

[2] Anne Vallayer Coster mourut à Paris en 1818. Son portrait existe gravé d'après elle-même, par C.-F. Letellier; elle est représentée de profil : la figure est distinguée, son œil est vif, et le caractère général de la tête annonce l'intelligence et la volonté.

que le roy de Pologne d'aujourd'hui a créé, me présenta M. Wronczinski, qui doit entrer chez moi en qualité d'élève. M. Ortowski m'étoit déjà venu voir plusieurs fois par rapport au jeune Polonois en question et qui pour lors n'étoit pas encore arrivé. Je lui ay promis que dans huit jours il pourroit occuper sa chambre dans ma maison.

J'allay, accompagné de notre fils aîné, à la Comédie-Italienne. On y jouoit les *Grands Voleurs*, pièce italienne en cinq actes, qui nous fit bien rire.

Le 5. Répondu à M. de Livry, actuellement à Compiègne. Je lui dis que j'ay serré précieusement son Wouwermans, et que sa bordure est entre mes mains.

Le 9. M. le brigadier Ortowski m'a apporté quatre cents livres pour trois mois de pension, à raison de seize cents livres par an que l'on me doit payer, selon notre convention, pour l'instruction, le logement, la nourriture, le bois de chauffage et la lumière, de M. Wronczinski, qui doit entrer chez moi en qualité d'élève.

Le 10. M. Wronczinski, de Varsovie, est entré chez moi en qualité d'élève pensionnaire, étant entretenu chez moi par monseigneur le prince Czartoriski.

Le 13. M. le comte de Wodzicki et M. Kotzusko, Polonois, me sont venus voir. Ce dernier est le camarade de M. Ortowski, brigadier comme lui et dans le même corps.

Le 15. Répondu à M. G.-M. Kraus, bon peintre de Francfort, actuellement en Suisse, où il a été appelé pour divers ouvrages, tant portraits que pièces de cabinet. Je lui dis que l'estampe que j'ay fait faire à l'eau-forte,

d'après son écolière, la jeune baronne de Stein, avoit été emportée par M. le baron de Dahlberg à M. le baron de Grosschlag. Je lui parle aussi du présent que m'a bien voulu faire le roy de Danemark. Il demeure chez M. Kleindorff, aux Trois-Rois, à Basle.

Le 16. Mon fils m'a dessiné pour la première fois et de profil, parce que le dessein doit être gravé dans la suite des graveurs de l'Académie que les frères Ingouf ont entrepris[1]. Mon fils a dessiné ce profil extrêmement bien, et j'en suis des plus satisfaits. Il doit en dessiner encore environ quatre; celui de M. Lempereur est le premier qu'il ait fait pour cette suite. Il fait le tout à la prière de MM. Ingouf et pour les obliger; mais il a choisi ceux qu'il prétend dessiner; d'autres feront le reste.

Le 18. M. Joubert, de Lyon, ayant pris congé de nous, je lui donnai à dîner, comme aussi à madame Marchand et à mademoiselle Basan. Madame Chevillet, sœur de ma femme, y étoit aussi. Tout ce monde, avec ma femme, Frédéric et M. Daudet, alla vers le soir au Jardin du Roy, voir le cabinet des curiosités naturelles.

Le 19. M. le comte de Chotek, seigneur autrichien, prit congé de moi. Il a de l'esprit, il est aimable; je l'estime.

Répondu à M. F. Richter, à Leipzig. Je lui dis, entre autres, que j'attends avec impatience le dessein flamand qu'il me destine.

Répondu à M. G. Winckler. Je lui dis qu'il a raison de vouloir une inscription allemande sur le tombeau du célèbre Gellert.

[1] Il ne parut de cette suite qu'un très-petit nombre de portraits. Mais celui de Wille fut gravé un des premiers, par P.-C. Ingouf. Il y a loin de ce portrait à celui qui fut peint par Greuze, et gravé par Muller.

Le 23. M. Basan, revenu de Londres, vint nous voir.

Le 25. Répondu à MM. Weingandt et Gastel, de même qu'à M. Schmuzer sur le même objet. Je lui dis que je ne pourrois faire l'envoy que lorsqu'ils auroient arrangé leurs affaires avec M. Basan.

Le 26. Répondu à M. Kreuchauf. Je lui mande qu'il feroit bien de dissuader M. Bause de ces adresses étrangères.

Répondu à M. Bause sur l'objet dont j'ay parlé à M. Kreuchauf.

M. de Livry, de retour de Compiègne, vint me voir sur-le-champ en m'apportant un perdreau.

J'allai avec mes enfants leur payer à déjeuner, selon ma promesse, aux Thuileries.

SEPTEMBRE 1770.

Le 2. Je partis de grand matin en voiture pour Longjumeau, accompagné de mon fils aîné, de MM. Parizeau et Baader, pour y rester, ou dans les environs, dessiner les paysages, dont le même jour j'en dessinai deux au bord de la rivière d'Yvette, où sont établis les tanneurs et mégissiers. Depuis ce jour jusqu'au vendredy au soir, nous dessinâmes à Sceaux-les-Chartreux toutes sortes de baraques. Le mercredy de cette semaine, MM. Freudeberg, peintre, et Guttenberg, graveur, nous vinrent joindre lorsque nous étions à souper. Cela nous fit plaisir. La fin de cette semaine étoit pluvieuse, c'est pourquoi j'écrivis à ma femme, lui demandant un carrosse de Paris, qu'elle m'envoya, et nous y retournâmes le samedy avant midy. MM. Freudeberg et Guttenberg, comme étant les derniers venus, résolurent de rester encore en cam-

pagne, et nous quittèrent pour aller à Chamblanc, où il y a de bonnes choses. Je n'ai fait en tout, pendant cette excursion, que douze desseins; j'en aurois bien fait de plus si le temps avoit été stable. Mon fils a dessiné, outre plusieurs jolis paysages, environ treize enfants du village de Sceaux-les-Chartreux, pleins d'esprit et de naïveté. Au reste, nous avons bien ri, étant tous de bonne humeur. Tout le monde qui me connoît dans ces quartiers étoit bien aise de me revoir, surtout les enfants, auxquels je distribue ordinairement de la monnoie et force dragées, plusieurs m'appelant leur papa, me suivant partout et formant ordinairement un cercle autour de nous, lorsque nous sommes assis pour dessiner, si bien que cela est quelquefois incommode; mais, lorsque je leur fais seulement signe, ils se rangent de côté sans difficulté. Mon fils a dessiné aussi, mais pour moi, de profil et sans perruque, M. Baader, qui est des mieux faits. A mon retour, je fus reçu des miens avec plaisir, et ce qui m'en fit étoit que tout le monde se portoit bien. Ce même jour, M. Parizeau et M. Baader, qui est toujours très-plaisant, vinrent souper chez nous, et à peine avions-nous commencé que M. Desfriches, négociant d'Orléans, vint aussi, soupa et pris congé de nous.

Le 9. Répondu à M. J.-V. Meyer, à Hambourg. Je lui dis que du vin du Rhin, dont il me fait offre, j'accepterai bien et avec plaisir quelques bouteilles; que je lui réserve les quinze épreuves qu'il m'avoit demandées; mais que, pour les meubles dont il me parle, je le prie de s'adresser à quelque autre mieux au fait que moi, ou qui auroit plus de temps de reste.

Le 11. Le courrier de Strasbourg m'apporta une boëte en forme de livre, proprement relié, mais contenant dix-

huit médailles d'argent de la plus grande beauté. Elles sont gravées tout nouvellement, par M. Schega, artiste célèbre, et représentent la suite des électeurs de Bavière depuis..... jusqu'à et compris l'électeur aujourd'hui régnant. C'est M. de Lippert qui me les a achetées; elles coûtent la somme de.....

Le 16. Écrit à M. Schmuzer, à Vienne. Je lui mets la quittance des cent livres que j'ay données, par son ordre, au sieur Pichler, de même que la réponse de M. Ducreux, qui dit que rien n'est arrivé de Vienne avec les équipages de M. de Durfort. Je lui parle du présent que le roy de Danemark m'a fait, et je lui envoye le compte de ce que me doit monseigneur le duc de Saxe-Teschen, pour les estampes que je lui ay envoyées en six différents rouleaux. C'est le courrier impérial, qui est icy, qui prend le dernier rouleau, comme aussi ma lettre, et doit partir en ce moment.

Un marchand nommé M....., qui doit épouser ma nièce, est venu chez nous me voir en qualité d'un rechercheur. Ma femme l'avoit déjà vu plusieurs fois, mais non moi.

M. Lebrun fils m'a nettoyé et verni plusieurs tableaux, entre autres, mon superbe Brauwer, les *Musiciens ambulants*, de M. Dietrich, que j'ay gravés, *Agar présentée à Abraham par Sara*, tableau surprenant du même M. Dietrich ou Dietricy, comme il signe le plus souvent, comme aussi mon tableau de Van Goyen.

Le 24. J'ay mis pour la première fois un habit de drap, brun de couleur et bien fait. Il est superbement galonné en or. Ce jour, je menay M. Baader avec moi à la Comédie-Italienne.

Ce jour, est entré chez moi, en qualité d'élève, le fils d'un maître tailleur de Paris, nommé M. Bervic[1]. Ce jeune homme a la physionomie heureuse; il dessine déjà joliment pour son âge, n'ayant que quatorze ans.

Le 28. Je partis de grand matin en carrossè de remise avec mes deux fils et notre domestique pour Versailles, voir M. de Livry, qui m'avoit tant de fois invité et de qui nous fûmes reçus le mieux du monde. A onze heures nous allâmes à la chapelle du roy, parce que je n'avois pas encore vu madame la Dauphine, et j'eus là le plaisir de la voir à mon aise, ainsi que mes enfants, qui étoient dans le même cas. Après cela nous la vîmes passer dans les appartements, ainsi que le roy, et de là, après avoir parcouru le château, en considérant les tableaux, nous retournâmes dîner avec M. de Livry, où il y avoit encore d'autre monde. Le dîner fini, nous montâmes sur la hauteur par le jardin derrière la maison de M. de Livry, où sont les étangs qui fournissent de l'eau au parc royal, dans lequel nous allâmes voir les statues. Après avoir pris congé de M. de Livry, nous montâmes en carrosse au clair de la lune et arrivâmes à Paris vers les neuf heures et un quart, bien contents de notre excursion. C'étoit pour la première fois que notre fils Frédéric vit Versailles, à l'âge de douze ans et huit jours.

Le 30. J'allai de bon matin, accompagné par M. Parizeau, dessiner le paysage sur la rivière des Gobelins. Il faisoit le plus beau temps du monde. Je n'ai fait que deux desseins, dont le dernier au Clos-Payen. Notre dîner étoit drôle; il ne consistoit qu'en un morceau de petit salé que nous mangeâmes cependant avec un appétit

[1] Né le 23 mai 1756, Bervic mourut le 23 mars 1822. On trouve une notice sur cet artiste en tête de son catalogue de vente.

non pareil, dans un cabaret du faubourg Saint-Marcel, très isolé; mais le vin étoit très-bon, et nous contents comme des roys.

OCTOBRE 1770.

M. l'abbé Poissonneau, autrefois attaché au cardinal de Tencin, étant arrivé de Lyon, me vint voir.

M. Halm, mon élève pendant plus de neuf années, natif de Coblentz, a été reçu professeur de dessein à l'École royale militaire, ayant remporté cette place sur plusieurs concurrents. Aussi dessine-t-il bien, et le certificat que je lui avois donné étoit conçu, comme il étoit juste, en termes honorables pour lui, et il lui a pas mal servi en cette occasion. Il a quatorze cents livres d'appointements par an, logement, la table, etc., à l'hôtel.

Le 11. Le frère de M. Diemar, de Berlin, mais demeurant à Londres, étant arrivé d'Angleterre, vint tout de suite avec une lettre de recommandation pour moi et une bordure ovale contenant un bouquet de roses et autres fleurs, le tout modelé en cire de couleur, dont le fond est une glace. C'est l'ouvrage de M. Diemar, très-bien fait et qu'il envoye à ma femme en présent. Enfin, c'est un bon et brave garçon qui fait bien ses affaires en Angleterre, et il le mérite bien. Son frère, qu'il nous recommande, est peintre en miniatures; je ne l'ai pas encore vu, car je n'y étois pas.

Le 14. M. Halm vint nous voir avec son habit d'uniforme de professeur de l'École royale militaire. Ce vêtement est gris avec boutonnières d'or et boutons dorés.

C'étoit le dimanche; le jeune M. Diemar dîna avec nous. Il paroît bien bon enfant. Je lui prêterai des

desseins pour les copier, m'en ayant prié pour cela.

M. Beson, autrefois secrétaire d'ambassade de la part du roy à Coblentz, prit congé de moi, accompagné de monsieur son fils. Il part pour la Corse pour y faire des découvertes de mines qu'il y doit exploiter, étant très-versé dans cette partie. Il parle l'allemand très-parfaitement, ayant demeuré onze ans dans ce pays. Mon fils aîné a eu beaucoup de minéraux de lui pour son petit cabinet.

Vers le soir, j'allai avec M. Baader sur la chaussée d'Antin tout exprès pour y voir les divers palais qu'on y construit actuellement. Je fus étonné de trouver la rue presque toute formée, depuis le boulevard jusqu'à la barrière Blanche, là où j'ay dessiné, il y a peu d'années, d'après de pauvres baraques, mais pittoresques, qu'habitoient des jardiniers et des laitières. On a même commencé à voûter dans ce quartier l'égout de la ville, qui y sentoit ordinairement fort mauvais, principalement en été.

Le 15. M. l'abbé Poissonneau a pris congé de moi pour s'en retourner à Lyon.

Le 20. J'ay acheté deux jolis tableaux : l'un est de Saenredam, représentant une *Vue de Rome;* sur le devant il y a un obélisque avec l'année 1633. L'autre est de Post, représentant une *Vue des Indes orientales*, où ce peintre alla au siècle passé avec le prince Maurice de Nassau. Ces deux tableaux sont très-bien faits et fort curieux.

J'ay envoyé ce jour-là les règlements de notre Académie royale de peinture et de sculpture à M. V. Lienau, à Bordeaux, qui me les avoit demandés. Comme il m'avoit été impossible de trouver aucun exemplaire imprimé chez aucun libraire, même celui de notre Académie,

M. Cochin, notre secrétaire, me prêta celui qu'il a entre les mains, et je les ai fait copier à la plume. J'ay ajouté une lettre à M. Lienau.

M'est venu voir M. Naumann, jeune voyageur de Dresde, m'apportant une demi-douzaine de lettres de mes amis de Dresde et de Leipzig, où il a fait ses études; comme aussi dix-huit épreuves du portrait de madame Koch, fameuse comédienne en Allemagne, gravé par M. Bause [1].

Je me suis écorché la jambe dans une loge de la Comédie-Italienne, M. Daudet m'accompagnant. Au retour au logis, j'ay appliqué sur la playe un morceau de taffetas d'Angleterre, et j'espère que cela ne sera rien.

Le 23. Répondu sur deux lettres de M. de Livry. Je le remercie de ne pouvoir profiter de l'invitation qu'il me fait de l'aller voir à Fontainebleau. Je lui dis en outre que quatre de ses petites bordures sont faites et que je compte lui procurer deux petits desseins.

Le 23. Répondu à M. de Lippert, à Munich. Il m'avoit envoyé la quittance de l'argent que je lui avois fait payer pour les dix-huit médailles d'argent, par Schega, représentant la suite des princes de Bavière, qu'il m'avoit négociées, et dont je le remercie. Je lui dis de plus qu'il m'est impossible de consentir que ma médaille soit frappée par M. Schega, aux conditions qu'il m'avoit proposées.

Le 26. Répondu à M. Dorner, peintre à Munich, qui avoit peint en petit ma tête, lorsqu'il passa par Paris, et dont il a fait le corps avec deux mains à Munich, le tout richement habillé, mais médiocrement raisonné et des-

[1] Ce portrait représente Christine-Henriette Koch dans le rôle de Pelopia, dans *Atrée et Thyeste*, de M. Weise. Le tableau était peint par Antoine Graff; la gravure en est froide et métallique.

siné. Je le remercie donc de ce portrait, que je ne veux point exposer; il me faut du beau ou rien; malgré cela il me marque, de même que M. de Lippert, qu'il a été obligé d'en faire plusieurs copies pour divers amateurs des arts. Grand bien leur fasse! Ma lettre est dans celle à M. de Lippert.

Un jeune Russe, de Saint-Pétersbourg, s'est présenté chez moi pour être mon élève. Il est pensionnaire de l'Académie impériale de Russie, ayant gagné la seconde médaille du dessein; cela lui a donné droit de jouir de la pension et du voyage pendant trois années. Je ne sais pas où le placer chez moi; cependant il me prie avec instance, disant qu'avant que de partir de Pétersbourg il s'étoit proposé de chercher à entrer chez moi, et qu'il ne désiroit point d'autre maître. Je verrai comment je ferai. Il étoit avec un autre jeune graveur de Pétersbourg, qui est chez M. le Bas, et qui parle bien le françois, mais plus parfaitement l'allemand.

Le 29. Le jeune Russe, nommé M. Iwanow[1], me vint voir de nouveau, accompagné de l'aumônier d'ambassade de Russie, qui porte une grande barbe et le vêtement grec. Je lui ai promis ce jour qu'il pourroit entrer chez moi.

NOVEMBRE 1770.

Le 4. J'allai voir MM. Olofski et Kotzusko, Polonois, brigadiers des cadets nobles, que le roy d'aujourd'hui a érigés. Ils sont fort studieux; je leur prête des desseins, qu'ils copient joliment.

[1] Nagler nous apprend que le prénom de cet artiste commençait par un G, qu'il travaillait à la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, et qu'il grava la *Cascade*, d'après Dietrich.

Le 6. M. Iwanow est entré chez moi en qualité d'élève.

Le 11. Nous fîmes la Saint-Martin le soir. Il n'y avoit que plusieurs de nos parents; M. Baader, cependant, s'y trouva, pour son tourment. On avoit ajouté à son insu une poulie au-dessus de la place où il devoit être à table, une corde avec des crochets rouloit sur cette poulie, et, lorsqu'on fut bien en train, mon domestique accrocha sa perruque et la fit voler en l'air jusqu'au plancher, où elle resta pendant le souper. Le pauvre M. Baader, qui feroit rire le plus misanthrope, se trouvoit très-étourdi, il prit la chose en bien et rit le premier. On fit des charges avec son bonnet blanc, qu'on lui avait flanqué sur la tête.

Le 14. Répondu à M. de Livry, encore à Fontainebleau. Je lui dis que j'ay eu soin de toutes ses petites affaires.

Le 15. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. Je lui réponds que le volume de la galerie de Caprarole est joliment relié. Je lui propose aussi un troc, c'est-à-dire qu'il me donne l'œuvre du comte de Goudt, et une estampe, par Goltzius, et que je lui donnerai le *Temple des Muses*, gravé d'après Diepenbeck, première édition, avec les pièces surnuméraires qui sont rares, fort bien relié.

Le 20. M. de Livry revint de Fontainebleau, et, comme il avoit désiré quelques desseins pour garnir des pilastres, je saisis cette occasion pour lui en faire faire deux au crayon rouge, très-terminés, par mon fils. L'un représente deux joyeux savetiers, dont l'un tient un verre à la main, et l'autre fume. Le second représente une femme

qui tricote et une fille auprès d'elle qui lit dans la *Croix de Jésus*. Je lui avois fait faire, en outre, deux paysages coloriés par M. Dunker, aussi très-jolis. M. de Livry en fut très-enchanté, non-seulement des desseins, mais aussi de mon attention par rapport à lui; surtout il parut bien sensiblement flatté de ceux faits par mon fils, que nous le priâmes d'accepter. C'est toujours un galant homme et très-bon ami de moi et de ma maison.

Le 22. Nous avons reçu de M. Eberts, directeur des chariots de poste de l'Empire et notre ancien ami à Strasbourg, un tonneau de *sauerkraut*, dont ma femme particulièrement fait beaucoup de cas.

Le 23. J'allai à la Comédie-Italienne, accompagné de mon fils aîné. On y jouoit le *Cabriolet volant*, pièce italienne nouvelle.

DÉCEMBRE 1770.

Le 4. MM. Orlofski et Kotzusko, gentilshommes polonois, ont soupé chez nous. M. Baader y étoit aussi, comme à son ordinaire. Nous avons ri à table, autant qu'il est possible, par rapport aux réponses naïves, satiriques et singulières de M. Baader.

M. Orlofski m'a cédé un grand écu de Pologne au coin du roy d'aujourd'hui.

J'ay acheté de M. Joullain fils [1], pour ma curiosité, six petites estampes, gravées par Van de Velde. Sur deux très-

[1] Joullain a publié un certain nombre de catalogues; outre cela, il a fait un petit volume, encore estimé de nos jours, dont voici le titre: *Réflexions sur la peinture et la gravure, accompagnées d'une courte dissertation sur le commerce de la curiosité et les ventes en général, ouvrage utile aux amateurs, aux artistes et aux marchands.* Metz et Paris, 1786, in-12.

petites, il n'y a que deux moutons sur chacune ; sur les trois autres, un peu plus grandes, qu'une vache sur chacune, excepté une. Elles me coûtent vingt-quatre livres. Ces six estampes sont admirables d'épreuves.

Le 13. Répondu à M. de Lippert, à Munich. Je lui fais voir fort clairement que je ne pourrois plus graver de portrait et que l'habile M. Schega ne doit point faire ma médaille.

M. Domanök, jeune homme, fils d'un artiste de Vienne, m'est venu voir, m'apportant des lettres de M. de Sonnenfels et de M. Schmuzer. C'est ce jeune homme qui a remis, de la part de l'impératrice, une table singulière faite par son père, à madame la Dauphine; elle est en acier, bronze doré et bois pétrifié. On m'en avoit déjà parlé avec beaucoup d'éloges. M. Domanök me paroît fort joli garçon, parlant joliment françois et ayant beaucoup de politesse.

Le 15. Répondu à M. de Livry. Je l'instruis que les cinq bordures qu'il m'avoit prié de lui faire faire sont faites.

Le 17. M. de Livry nous vint voir. Il apporta deux bonnes bouteilles de vin de muscat.

Me vint voir M. le baron de Krudner, Livonien. Il m'apporta des livres et lettres de mes amis, à Leipzig, où il avoit été voir les siens en venant de Pétersbourg; car il avoit fait cy-devant ses études à Leipzig. Il va à Madrid, en qualité de gentilhomme d'ambassade de Russie. Il est très-aimable.

Le 23. Répondu sur deux lettres de monseigeur l'évêque de Callinique. Je lui envoye deux quittances de libraire et une mesure de portefeuille. J'ay adressé le tout à son frère, M. de Livry, à Versailles.

Écrit à M. Schmidt, graveur du roy de Prusse, à Ber-

lin. Je me plains de son silence. Je lui demande de ses nouvelles estampes, et je lui dis qu'il recevra, par Hambourg, ma *Bonne Femme de Normandie*, trois épreuves, une pour lui, une pour M. Rode, et la troisième pour M. Nicolaï.

Le 24. M. Spener, jeune libraire de Berlin, qui a voyagé en Italie, me vint voir, et m'apporta, de la part de M. Reich, libraire à Leipzig, un nouvel ouvrage, par M. Wielland, intitulé *Die Grazien*.

Le 27. J'ay acheté d'un chimiste savoyard une poudre chimique pour faire de l'encre. Cette poudre me paroît fort curieuse. J'en ay fait l'essay de toutes manières. Étant sur le papier, on ne la peut effacer avec une éponge mouillée, et, étant seulement en poudre dans une plume que l'on trempe dans de l'eau, on écrit en perfection. Ce Savoyard nous a trompés.

Le 31. Dernier jour de cette année 1770, j'allai à l'assemblée de notre Académie royale, où il y eut nombre d'embrassades. M. Surugue, graveur, ayant trouvé la planche, gravée par B. Picard, du portrait de De Piles[1],

[1] Roger de Piles naquit à Clamecy en 1631, et fut en relation, dès son enfance, avec Alphonse Dufresnoy. De Piles écrivit un assez grand nombre d'ouvrages sur la peinture, dont nous allons donner la nomenclature : *Abrégé de la vie des peintres*, Paris, 1699 et 1745; l'*Art de la peinture, d'Alphonse Dufresnoy, traduit en françois, avec des notes*, Paris, 1668, 1673, 1684, 1754, 1753; *Conversation sur la connoissance de la peinture*, Paris, 1677; *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux peintres, avec la vie de Rubens*, Paris, 1681; les *Premiers Éléments de la peinture pratique*, Paris, 1685, 1740; *Idée du peintre parfait*, Paris, 1699; *Cours de peinture par principes, suivi d'une Dissertation sur la balance des peintres*, Paris, 1708, 1720; *Dialogue sur le coloris*. Roger de Piles mourut à Paris le 5 mai 1709. Il a gravé à l'eau-forte, d'une pointe savante, le portrait de son ami et protecteur Alphonse Dufresnoy, et cette planche est beaucoup plus rare et beaucoup plus estimée qu'aucun de ses ouvrages imprimés.

autrefois académicien honoraire, en a fait présent à l'Académie avec cent épreuves qu'il avait fait tirer, dont chaque membre de l'Académie emporta une épreuve. En revenant vers les sept heures du soir, par un très-mauvais tems, je perdis mon estampe qui étoit roulée, mais l'ayant aperçu, je retournai sur mes pas et la trouvai sur des pierres de la place du Louvre sans être endommagée. Sur le pont Neuf, j'achetai, selon mon ancien usage, des oranges pour donner à mes fils et à mes élèves.

JANVIER 1771.

Le 1^er^. Mon fils aîné me présenta un dessein au crayon rouge composé de trois demi-figures, une jeune femme étant assise, coiffée et vêtue selon le costume de notre temps. Elle a une serviette sur les genoux pour recevoir des oranges qu'un petit marchand lui présente; une vieille femme le fait avancer, car il paroît encore neuf dans son commerce. Le tout est au mieux et des plus finis, fait avec un art singulier. Cette étrenne m'a fait le plus grand plaisir, d'autant plus que tout, en général, a été fait d'après nature. Ce dessein a coûté un mois de travail à mon fils.

Mon fils Louis-Frédéric me présenta aussi une tête en grand au crayon rouge, copiée d'après un dessein de son frère, et qui est ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent. Cela me fit pareillement plaisir.

Le 6. Nous avons fait les Roys. M. et madame Chevillet et mademoiselle Manon, de même que M. Baader, y étoient. M. Daudet et madame Chevillet y chantèrent beaucoup; mais mon fils aîné chanta parfaitement bien,

cela devoit être, car je lui ay fait apprendre la musique pendant plusieurs années, il est de même très-fort sur le *zither* ou guitare allemande.

Le 12. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique à Sens. Son portefeuille reste enveloppé icy.

J'ay remercié M. de Livry d'un pâté de six canards qu'il nous avoit envoyé de Versailles pour la fête des Roys. Répondu entre autres sur la question des différentes remarques sur les différentes épreuves du portrait du roy de Pologne, par Balechou[1].

Ces jours-cy, M. Schütz, secrétaire d'ambassade de Danemark, me remit de la part de Sa Majesté les trois volumes de la *Flora Danica* et le premier volume des superbes coquilles de Regenfus. Nous étions tous étonnés de ce que le deuxième volume avoit été oublié à Copenhague, et que je dois réclamer. Le tout magnifiquement relié avec l'empreinte des armes du roy de Danemark. J'aurai l'honneur d'en remercier Sa Majesté.

Vers le 15, je devins malade d'une dyssenterie qui me dura huit jours ; mais j'eus une rechute qui fut pire. Cette incommodité m'a emporté cinq semaines en pure perte.

M. de Livry, de Versailles, me vint voir, entre autres, dans cette maladie.

M. Neumann, de Dresde, prit congé de nous. Il s'est chargé d'un rouleau pour M. Dietrich et d'un autre pour M. le baron de Kessel, et, quoiqu'il m'eût apporté une demi-douzaine de lettres de mes amis en Saxe, je ne fus

[1] On connaît trois états de ce portrait, voir le *Manuel de l'amateur d'estampes*, par Ch. Leblanc, I, p. 129. Le cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale possède une épreuve, probablement unique, de ce portrait; elle est gravée au simple trait, et fait voir le premier travail de l'artiste pour fixer la place que doit occuper chaque partie de son sujet.

point en état d'écrire aucune réponse pour l'en charger. Je lui ay donné aussi quelques estampes.

Quoique je ne fusse guère en état de m'occuper, cependant je m'amusois à répondre de temps à autre à quelques lettres.

Le 23. Répondu à M. Lienau, à Bordeaux. Je lui envoye encore une pièce que j'ay fait copier de nos statuts de l'Académie royale.

Le 30. Répondu à M. Weitsch, à Brunswick, qui m'avoit fait la description de son voyage pittoresque en Hollande, en Flandre et à Düsseldorf. C'est dans cette dernière ville qu'il trouva mon ancien élève, M. de Mechel, de Basle, qui va entreprendre de faire graver la fameuse galerie de cette ville.

Je prie M. Weitsch de faire, pour un amateur d'icy, deux petits desseins moyennant trente-six livres les deux.

Le 31. Répondu à M. Schmidt, à qui je demande de ses nouvelles estampes dans le goût de Rembrandt et d'après ce maître, surtout soixante de *Loth et ses filles*.

FÉVRIER 1771.

Le 5. Répondu à M. Schenau, à Dresde. Je le charge de plusieurs petites commissions.

Le 6. Répondu à M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de la cour électorale de Saxe et chevalier de l'ordre du Lion palatin, homme des plus aimables. Je le prie, entre autres choses, de la recherche de quelques ducats. J'ay répondu par la même voye à M. le comte de Lynar. Je lui dis que M. Schenau a été chargé de lui remettre deux épreuves du *Concert de famille*.

Répondu à M. Huber, professeur de la langue française à Leipzig. La lettre n'est remplie, comme à l'ordinaire, que d'expressions d'amitié et de badinage.

M. le baron de Krüdener, gentilhomme des plus aimables et très-instruit, a pris congé de nous. Il est parti pour Madrid par le plus grand froid.

Ces jours-cy, j'ay envoyé un petit rouleau d'estampes chez M. Kruthofer, qui s'est chargé de le faire parvenir à M. Kobell, à Manheim. Je l'ai accompagné d'une lettre de remercîments des estampes, eaux-fortes, qu'il m'avoit envoyées par M. Parizeau, et je lui dis mon sentiment sur ses travaux en ce genre. Dans le rouleau j'ay mis une *Bonne femme de Normandie*, que je prie M. Kobell de remettre à un jeune peintre d'animaux, à Manheim, nommé M. Müller, qui m'a envoyé quelques eaux-fortes qu'il a faites avec feu et esprit.

Le 10. Répondu à M. Schmuzer, à Vienne, sur plusieurs de ses lettres. Je lui envoye aussi la quittance de l'argent que j'ay donné au jeune Pichler. Je l'instruis aussi que j'ay touché l'argent que monseigneur le duc de Saxe-Teschen me devoit. Cette réponse, comme aussi un rouleau d'estampes à monseigneur le duc, est entre les mains de M. Kruthofer, qui fera passer, par le premier courrier impérial, l'un et l'autre à Vienne. La note du volume des estampes du cabinet du roy, que monseigneur m'avoit demandé, y est aussi. Je prie M. Schmuzer de me chercher un ducat au coin du prince de Kaunitz-Rittberg.

Le 12. Nous avons fait le mardy gras. Le soir il y avoit, outre notre monde ordinaire, ma nièce de Villepesle, qui a passé les jours gras avec nous; M. et madame Coutouli et M. Coutouli fils, qui recherche ma nièce en mariage;

et M. et madame Chevillet, de même que M. Baader, qui est venu habillé en poissarde. Nous avons bien ri, surtout des charges plaisantes de M. Baader. Nous ne nous sommes séparés qu'à une heure après minuit.

J'ay reçu, dans une lettre de M. de Lippert, un ducat représentant l'électeur de Trèves, que M. Schega a gravé nouvellement à Munich. Je lui en envoyerai un autre à la place.

Le 14. On vint chercher ma nièce, qui partit, après avoir déjeuné, pour s'en retourner chez elle.

Le 15. Répondu à M. Strecker, premier peintre du landgrave de Hesse, à Darmstadt, mon ancien ami. Je le prie d'envoyer les deux vues des environs de Coblentz, que j'ay gravées depuis peu, d'après M. Schütz, de Francfort, à M. Schütz.

Le 16. Répondu à M. de Lippert, conseiller actuel de révision et de commerce, de S. A. S. E. de Bavière, et secrétaire de l'Académie des sciences électorales, à Munich. *Causa Academiæ.* Je lui envoye dans la lettre un ducat de Hollande pour un ducat de l'électeur de Trèves, gravé par Schega, qu'il m'avoit envoyé. Je le prie de m'envoyer le double ducat de Salzbourg dont il m'avoit parlé.

M. Rogler, gouverneur de M. Frege, de Leipzig, qui m'étoit déjà venu voir, a passé la soirée avec moi. Il est beaucoup instruit, car il a beaucoup voyagé.

Le 19. Écrit à M. Richter, à Leipzig, pour lui demander si je dois prendre pour lui, à soixante-six livres, les festes que le duc de Parme a données à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse.

Je sortis, depuis mon incommodité, pour la première

fois, accompagné par M. Daudet. Nous allâmes voir le cabinet de feu M. Boucher, premier peintre du roy, qui demeuroit au Louvre. J'ay vu former ce magnifique cabinet successivement, étant ami, depuis environ trente ans, avec M. Boucher, dont je regrette toujours la mort.

Le 22. J'ay mené ma femme et mon fils Frédéric voir le cabinet de feu M. Boucher, dont on a commencé la vente[1] depuis le 18, en commençant par les tableaux, terres cuites, etc. Le reste de ses curiosités, étant encore en place, mérite la plus grande attention par leur choix et variété; ma femme et Frédéric en furent surpris, en voyant des porcelaines, minéraux, coquilles, pierres précieuses, laques, armes, instruments, et autres productions de la nature et de l'art, rassemblés depuis nombre d'années par ce fameux et gracieux peintre, avec autant de gout que de dépense.

Comme je commençois à sortir après mon incommodité, j'allai plusieurs fois à la vente de feu M. Boucher. Je n'ay cependant acheté que pour cent cinquante livres trois articles de desseins dont un de dessein de lui, les autres de l'école des Pays-Bas.

MARS 1771.

Le 3. J'ay fait des trocs de desseins provenant de la vente de M. Boucher, avec Debesse[2], architecte et mon ami.

[1] « Catalogue raisonné des tableaux, desseins, estampes, bronzes, terres cuites, laques, porcelaines de différentes sortes et de feu M. Boucher, premier peintre du roi. Cette vente se fera au vieux Louvre, dans l'appartement du défunt sieur Boucher : elle commencera le lundi 18 février 1771, etc. Paris, 1771, in-12. » Il parut sur Boucher une curieuse notice dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, 1771, et Mariette lui consacra quelques lignes pleines d'intérêt, *Abecedario*, 165.

[2] Debesse est, sans aucun doute, mort en 1785, car sa vente se fit le 12

Le 4. M'est venu voir M. Haag[1], peintre du prince d'Orange et Nassau, stadthouder de Hollande. Il est aussi directeur et inspecteur du cabinet des tableaux de ce prince; je lui ay montré mon cabinet, dont il a paru satisfait.

MM. Ott et Schuldsess, de Zurich, me sont venus voir apportant des lettres de recommandation de la part de M. Fuessli. Ils sont jeunes et gentils enfants.

Le 6. M. de Livry vint de Versailles, nous apportant plusieurs bouteilles de vins rares et fins.

J'ay remis à un courrier de Sens un paquet que j'avois à monseigneur l'évêque de Callinique, qui m'avoit écrit pour cela.

Notre sœur de Villepesle nous vint voir.

Le 7. J'ay envoyé à notre sœur de Villepesle une lettre écrite par M. Coutouli père, par rapport à notre voyage que nous y devons faire aussitôt qu'il fera beau.

Le 8. J'ay reçu une caisse avec ce papier admirable qui vient de Bâle.

Le 9. J'ay été avec mon fils aîné, la première fois depuis ma maladie, à l'Opéra-Comique. Un nouvel acteur débuta dans *Annette et Lubin*, sa voix n'étoit pas mauvaise et son jeu avoit de la vivacité et de l'expression. L'usage, sur un théâtre de Paris, pourroit le bonifier singulièrement.

janvier 1786, et il est indiqué comme feu M. Debesse. Le catalogue de cette vente, rédigé avec soin par A.-J. Paillet, contient une notice bien courte sur cet architecte, dont on ne trouve le nom dans aucune biographie.

[1] Philippe Christian Haag naquit en Hesse-Cassel en 1757, et mourut en 1812.

Le 10. Répondu à M. Zingg, à Dresde. Je lui dis que M. Coindet lui envoye le compte de ses desseins vendus et de ceux qu'il garde à sa disposition. Je lui marque en outre les raisons qui m'empêchent de me charger de ses desseins. M. Coindet m'a remis trente-six livres que je dois envoyer à M. S. Gessner, à Zurich.

J'ay acheté un superbe tableau peint sur bois, par D. Teniers, représentant gibier et poissons et trois figures; le tout admirable, et ce tableau donne du lustre à mon cabinet.

Le 20. Me sont venus voir M. le baron de Vreech, envoyé de Hesse-Cassel, et M. de Sandau, envoyé du roy de Prusse. Ils sont l'un et l'autre connoisseurs et amateurs.

Le 23. M. de Boissieu, peintre et trésorier de France, étant arrivé de Lyon sa patrie, m'est venu voir plusieurs fois. Je lui ay rendu visite pour voir les desseins qu'il a faits en Italie et des tableaux qu'il a apportés icy pour les faire voir aux artistes curieux.

Le 28. M. le baron de Vreech m'ayant invité à dîner, je m'y rendis. M. de Sandau, envoyé de Prusse, un seigneur anglois, M. Loutherbourg et Greuze étoient aussi du repas. M. l'envoyé nous traita très-bien.

AVRIL 1771.

Le 1er. Je suis parti de grand matin en voiture avec ma femme, mon fils Frédéric et M. Coutouli, mon chirurgien, pour aller à Villepesle, chez notre belle-sœur, pour y traiter de mariage pour ma nièce et M. Coutouli fils. Nous y avons été reçus le mieux du monde, y avons couché la nuit et sommes revenus le 3, qui étoit la troi-

sième feste de Pâques. Il faisoit ces jours-là le plus beau temps du monde.

Le 4. M'est venu voir un jeune peintre saxon nommé M. Schmidt. Il m'a conté bien des choses de beaucoup de mes amis dans ce pays-là.

M. Basan, après avoir fait le voyage de Chanteloup pour voir M. le duc de Choiseul, vint souper chez nous.

Le 7. Mon fils est parti de grand matin en cabriolet, accompagné par M. Coutouli le fils (qui recherche ma nièce de Villepesle en mariage), et de M. et madame Chevillet, pour ledit endroit. Ils y passeront les deux festes.

Le 8 au soir mon fils et les autres sont revenus de Villepesle; à ce retour il ont eu deux roues de rompues au cabriolet; au reste ils me disent qu'ils ont eu beaucoup de plaisir.

Le 14. Répondu et écrit à M. de Wasserschleben, conseiller de conférence du roy de Danemark, avec une lettre de remercîment pour les deux médailles d'or et les superbes volumes dont Sa Majesté a bien voulu m'honorer.

Mon fils Frédéric a fait sa première communion à l'âge de douze ans et demi. Je l'avois fait instruire au logis, par M. l'abbé Le Bossu, à qui j'ay fait présent de plusieurs de mes estampes toutes encadrées, ce qui lui a fait grand plaisir.

Le 16. J'ay ajouté encore une lettre à M. Wasserschleben, dans laquelle je dis que le second volume des *Coquilles* ne s'estoit point trouvé dans la caisse ouverte en présence de M. Schütz, et quoique annoncé de la part du roy dans la lettre du 22 janvier 1770, écrite par M. Was-

serschleben, et qui accompagnoit la lettre patente du roy qui me nomme son graveur ordinaire avec rang de professeur de l'Académie royale de Copenhague. Je le prie de voir si ce volume n'auroit pas été oublié par l'encaisseur. Je lui promets de lui envoyer le catalogue de l'œuvre de M. Cochin [1].

Le 17. Son Altesse monseigneur le jeune duc de Holstein m'a fait l'honneur de venir chez moi. Il est très-honnête et aimable. Il est resté bien deux heures avec moi. Je lui faisois voir mon cabinet de tableaux et desseins, dont il étoit fort flatté.

Le 19. Répondu à M. Stürz, conseiller de légation, directeur général des postes du Danemark. Je lui dis que l'estampe qu'il m'a envoyée n'est pas de Rembrandt, mais de J. de Ghein. Comme aussi que mon fils n'est point trop content des minéraux qu'il lui a envoyés. Cette lettre est dans celle à M. Wasserschleben.

Le 20 au matin, madame Deforge, ma belle-sœur et ma nièce sa fille, sont parties pour retourner à Villepesle, après être restées quatre jours avec nous, traiter du mariage projeté entre elle et M. Coutouli; et hier M. Collin, secrétaire du roy, de la connoissance de ma belle-sœur, vint au logis parler à M. Coutouli père et prendre les intérêts de ma nièce.

Mon fils a été à l'enterrement de la jeune et aimable madame Chéreau, morte en couches, regrettée d'un chacun et principalement de nous. Je ne pus pas m'y rendre,

[1] Il est rédigé par Charles Antoine Jombert, et parut en 1770 sous ce titre: *Catalogue de l'œuvre de Ch. Nic. Cochin fils*, écuyer, chevalier de l'ordre du roy, censeur royal, garde des desseins du cabinet de Sa Majesté, secrétaire et historiographe de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Paris, de l'imprimerie de Prault, in-8° de cent quarante-trois pages.

un peu de mal aux yeux m'en ayant empêché; M. Daudet s'y est rendu.

Le 21. Nous avons tous dîné chez M. Coutouli, notre chirurgien.

Le 22. Monseigneur l'évêque de Callinique et M. de Livry me sont venus voir de Versailles.

Ma belle-sœur de Villepesle a été plusieurs jours avec nous.

Le 27. Répondu à M. Dietrich, qui veut m'envoyer des ouvrages de son élève et me promet son œuvre gravé. Je lui promets douze épreuves de son portrait sur six qu'il m'a demandées.

MAY 1771.

M. Bellanger, fameux curieux, ayant vendu ses estampes à M. Buldet, marchand d'estampes, j'en ai acquis de lui plusieurs belles épreuves, entre autres l'*Antiquaire*, par C. Visscher, trente livres, plusieurs Goltzius, etc.

Le 8. Répondu à la lettre que m'avoit écrite Son Altesse monseigneur le prince Adam Czartoriski, général de Podolie, en me recommandant le sieur Wroczinski, mon élève. Je lui propose aussi de lui....

Le 9. J'ai acquis de M. Basan le *Juif à la rampe*, par Rembrandt, qu'il m'a vendu soixante livres; c'est cher, mais l'épreuve est des plus belles.

Le 12. M. de Livry, de Versailles, entre autres a soupé chez nous.

Le 17. Ma belle-sœur étant venue à Paris, le contrat de mariage de sa fille, qui demeure chez nous, et de

M. Coutouli fils, a été signé de part et d'autre. Le lendemain M. Coutouli fils a apporté une bourse de cinquante louis et une montre d'or à ma nièce.

Le 21. Répondu à M. Schmuzer. Je lui dis que j'ay remis sa lettre à M. Ducreux; que je crois aux estampes comme aux desseins qu'il prétend m'avoir envoyés et qui n'ont point paru; que je pardonne à M. Weirotter ses sottises actuelles comme je lui ai pardonné cent fois dans Paris... (J'apprends depuis peu, par plusieurs lettres, que ce pauvre Weirotter est mort. Cela me fait de la peine, quoique son caractère moral ne valût rien; mais il avoit du talent); que j'ay remis un rouleau chez l'ambassadeur pour Son Altesse Royale le duc de Saxe-Teschen; que l'architecte de Vienne qu'il m'avoit envoyé étoit sans argent, sans savoir le françois, et qu'il n'y avoit point d'ouvrage à espérer pour lui; qu'il devroit mieux conseiller les jeunes gens qui s'en vont de Vienne; que je lui enverrois mon portrait gravé par Ingouf, d'après mon fils.

M. Vadier, gouverneur du jeune M. Thellusson, fils du banquier de ce nom, m'est venu voir, m'apportant de Leipzig et de Dresde des lettres et des livres de la part de mes amis. Ils ont passé deux ans dans la première de ces villes pour apprendre la langue allemande, et ont fort bien réussi.

Le 25. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale. M. de Saint-Aubin, graveur qui a du mérite, y fut agréé.

Le 26. Répondu à M. Ernest-Christian Bender, *fürstlichen zollverwalter* à Königsberg, qui m'avoit donné avis qu'il avoit épousé une de mes nièces. Je l'en félicite et lui dis toutes sortes de belles choses d'usage en pareille occasion.

Comme j'avois gagné un très-gros rhume la première feste de la Pentecôte, j'étois obligé de garder la maison et même de me purger le 31 de ce mois.

Le 31. Me sont arrivées plusieurs nouveautés et livres que mes amis de Leipzig m'envoyent, tels que MM. Huber, Weiss et Reich. Il me paroît qu'il y a des choses curieuses parmi. C'est encore M. Vadier qui en étoit chargé.

JUIN 1771.

Le 2. M. le baron de Blooms, ambassadeur du roy de Danemark, me vint voir et resta longtemps avec moi.

Le 6. M. Eberts, place des Victoires, m'envoya un paquet monstrueux venant certainement à son adresse, de M. Herzberg, d'Augsbourg, et, craignant apparemment l'embarras et les dépenses, il me l'envoya bonnement comme l'ayant reçu pour moi; mais je ne fus pas tout à fait claude de son invention : je lui renvoyai le lendemain le tout avec une lettre, dans laquelle je lui fis sentir qu'il s'étoit trompé dans son attente.

Le 9. M. Verhaghen [1], peintre flamand au service de l'impératrice-reine, vint chez moi et me fit voir de ses ouvrages historiques qui portent un bon caractère. Il va, accompagné de son fils, en Italie, pour y voir ce qu'il y a de remarquable; le tout aux dépens de cette princesse, qui lui a envoyé en dernier lieu cinq médailles d'or, après avoir vu un tableau de sa main. Voilà depuis du temps le premier peintre de Flandre qui promette quelque chose. Il parut singulièrement content de plusieurs ta-

[1] Né en 1720, Pierre Joseph Verhaghen mourut en 1811.

bleaux de mon cabinet, entre autres, *Sara présentant Agar à Abraham*, peint par M. Dietrich, qu'il ne pouvait pas quitter.

Le 11, qui étoit le mardy, notre nièce mademoiselle Deforge, de Villepesle, fut mariée à Saint-André-des-Arts, notre paroisse, à cinq heures et demie du matin, avec M. P.-V. Coutouli, maître ès arts de l'Université de Paris, chirurgien de l'Académie royale de Saint-Côme et fils de M. Coutouli, aussi chirurgien. Notre nièce ayant demeuré plusieurs mois avec nous, ce fut moi qui la menai à l'autel. Presque tous les parents de part et d'autre s'y étoient rassemblés. Le repas, qui étoit magnifique, fut donné au Jardin des Épiciers, faubourg Saint-Denis; l'assemblée s'y trouvoit très-nombreuse. Nous étions de bonne humeur, et mon plaisir auroit été plus parfait, si je n'avois pas senti du mal à un pied qui étoit enflé depuis deux jours. C'est pourquoi je partis à la sourdine vers les huit heures et demie, accompagné de mon fils aîné, pour me rendre au logis. Je fus étonné qu'en me déchaussant mes deux pieds étoient enflés sans que je pusse en deviner la cause. Ma femme, que j'avois prévenue de mon départ, ne revint avec notre fils Frédéric que vers une heure de la nuit; car elle avoit été obligée de coucher la mariée, qui est grande, bien faite et bonne enfant.

Le 12 de bon matin, notre neveu Coutouli nous vint voir avec une mine contente. Plusieurs de nos parents vinrent aussi avant leur départ pour la campagne. Ma femme et Frédéric sont allés dîner chez les nouveaux mariés, qui demeurent chez père et mère, et, l'après-dîner notre nièce est venue avec eux au logis. Mes pieds sont encore enflés aujourd'hui. — Cette incommodité a cessé trois jours après.

Le 16. J'ay reçu de Dresde quelques tableaux d'un élève de M. Dietrich, nommé Klein.

Le 21. J'ay remis, en sortant de chez M. le baron de Blome, diverses estampes de M. Preisler à M. Cochin, pour être exposées à l'assemblée de l'Académie. M. Preisler désire y être agréé.

M. le baron de Palm, attaché à la cour de Baade-Durlach, me vint voir. Je l'ai revu avec plaisir.

Notre nièce et son mari, M. Coutouli, nous ont rendu la visite de cérémonie et ont dîné chez nous.

Répondu à MM. Wasserschleben, Stürz et Preisler, à Copenhague. Je leur dis que tout ce que chacun m'a demandé est dans la même caisse que M. le baron de Blome, envoyé extraordinaire, expédie lui-même.

Le 22. Écrit à M. Bause, à Leipzig. Je lui demande le compte de ce que je lui dois et de ce qu'il me doit. Je lui demande aussi quelques estampes de celles qu'il a gravées.

Le 25. L. A. S. monseigneur le margrave et madame la margrave de Baade-Durlach, avec deux princes leurs fils, m'ont fait l'honneur de venir chez nous. J'y ai été fort sensible, admirant leur affabilité, leur candeur et leur honnêteté. Ils ont daigné me dire les choses les plus flatteuses, de même qu'à madame Wille. La princesse surtout la mettoit très à son aise, et ma femme s'en tiroit avec politesse, comme il convenoit vis-à-vis des personnes de ce rang. Ils sont restés deux heures avec nous, et, comme cette digne princesse a non-seulement un cabinet des plus beaux qu'elle a ramassé, mais qu'elle peint et dessine très-joliment, elle trouva de quoi s'amuser chez moi en examinant mes tableaux et desseins qui sont ex-

posés en trois pièces, indépendamment des tableaux qui sont dans la salle. Elle parut très-satisfaite, et de nous et de mes curiosités. Je saisis cette occasion et je fis présent à monseigneur le margrave de mon œuvre particulier, consistant en quatorze morceaux, épreuves choisies et superbes, étant des premières, qu'il accepta avec plaisir et parut très-flatté de ma façon d'agir. M. le baron de Palm, qui les accompagnoit, me sut gré de ce trait.

Le 26. J'envoyai, selon qu'il étoit convenu, mon œuvre particulier dans un portefeuille, chez M. le baron de Palm, pour le remettre à monseigneur le margrave.

Le 29. M. Orlofski, brigadier, me remet la réponse sur ma lettre que j'avois écrite à S. A. monseigneur le prince Czartoryski, général de Podolie, et par laquelle je lui proposois la dédicace de ma nouvelle planche. Cette réponse étoit on ne peut pas plus satisfaisante : non-seulement il accepte dans les termes les plus polis cette dédicace, mais il m'envoye aussi le dessein de ses armes et de ses titres.

Le 30. M. Schlaf, artiste saxon, me vint voir; il m'étoit déjà recommandé, et part pour Londres y joindre deux frères qui y font bien leurs affaires.

JUILLET 1771.

Le 13. Écrit ou répondu à M. Dietrich, à qui j'envoye douze épreuves de son portrait qu'il m'avoit demandées et une épreuve du mien. Je dis que deux tableaux de son élève seront difficilement vendus, c'est-à-dire le *Moulin qui brûle* et pendant. Je le remercie de son petit œuvre qu'il m'a envoyé.

Répondu à M. Huber. Je lui envoye mon portrait.

Répondu à M. Weiss. Je lui envoye l'*Amoureux de quinze ans* et mon portrait. Je les remercie tous deux des livres et journaux qu'ils m'ont envoyés.

C'est M. le baron de Krudener, gentilhomme aimable s'il en fut jamais, qui a bien voulu se charger des lettres et paquets cy-dessus. Il est parti le 14; la veille, il prit congé de moi; ce fut lui qui eut la bonté de m'apporter les cinq monnoies d'or qui ont cours en Espagne, et, malgré toute ma résistance, il m'en fit présent. D'après cela, il fut obligé d'accepter le portrait du comte de Saint-Florentin, mon meilleur ouvrage en fait de portraits, et le plus rare.

Le 14. M. Kruthofer, secrétaire de M. l'ambassadeur de l'Empereur, courut après moi au Luxembourg et me fit absolument présent d'un ducat au coin du prince de Paar, me disant qu'il l'avoit reçu du prince et qu'il en vouloit augmenter ma collection.

Le 17. Je menai mes deux fils, l'après-midy, goûter au nouveau boulevard. Il faisoit, ce jour, une chaleur excessive. Le soir, vers les onze heures, tout Paris fut consterné d'un phénomène qui mit presque toute l'atmosphère en feu. Aujourd'hui, 18, on dit, et je le crois, que c'étoit un jeu et opération chimique de M. le duc de Chaulnes, qui demeure sur les nouveaux boulevards.

Le 20. Il est faux que M. le duc de Chaulnes l'ait opéré. C'étoit un véritable phénomène qui a été vu dans plusieurs provinces.

Répondu à M. de Lippert, à Munich. Je lui envoye deux ducats pour un double ducat de Salzbourg qu'il m'avoit envoyé; mais je lui refuse poliment l'histoire de ma vie qu'il désiroit, comme plusieurs l'ont déjà désirée, pour

la faire imprimer dans la *Gazette des Beaux-Arts d'Augsbourg*. Je n'aime pas les histoires des gens qui existent.

M'est venu voir un jeune orfévre de Pétersbourg, nommé M. Pasch, que M. le baron de Krudener me recommande. Je l'ai adressé dans le moment à M. Baader, pour lui enseigner un peu de dessein qu'il désire apprendre.

Répondu à M. Marschall, pasteur à Radheim, près de Geissen, qui, étant devenu mon neveu, m'en a donné la nouvelle; je l'en félicite.

Le 24. M. Schultz, de Hambourg, prit congé de moi. J'eus de lui une petite médaille d'or, d'un côté est le profil du feu roy de Danemark, de l'autre un vaisseau de guerre. Il m'en a absolument fait présent, il aura en revanche ma nouvelle estampe.

MM. Köpke et Lienau, de Hambourg, m'ont apporté une planche de cuivre brut que M. Lienau, mon ami à Hambourg, m'envoye. J'espère et je désire qu'il soit bon.

AOUST 1771.

Le 5 et le 6. J'ay fait graver la lettre sur ma nouvelle planche que j'avois finie deux jours auparavant. C'est M. Guttenberg qui m'a gravé cette inscription, dont le titre est les *Offres réciproques* [1]. Cette planche sera le pendant des *Musiciens ambulants*, que j'ay gravés il y a plusieurs années. J'écrivis au printemps passé à Son Altesse monseigneur le prince Adam Czartoryski, pour lui demander la permission de lui dédier mon nouvel ouvrage; ce qu'il daigna m'accorder le plus poliment du

[1] N° 53 du Catalogue de l'œuvre de Wille.

monde, par sa réponse, en m'envoyant ses armes et ses titres.

Le 11. Se présenta chez moi un jeune homme d'une figure intéressante, se disant élève de M. Krahe [1], peintre et directeur de la Galerie de Dusseldorf, mais qui désiroit être graveur. Il me conta qu'ayant été volé entre Maëstricht et Aix-la-Chapelle, il étoit sans ressource et réduit au désespoir. Je m'en défiai d'abord, car toutes ces assurances d'événements sont fortement employées par maint voyageur, par conséquent aussi fortement usées; mais il me montra deux planches qui ne montroient que quelque envie de graver, et moi je le fis dessiner pour m'assurer si c'étoit bien lui qui les avoit faites. Il me montra aussi un burin construit de la manière la plus singulière et absolument inutile pour la gravure. Enfin, il pleura comme un homme réellement au désespoir. J'en fus touché; je lui fis présent de six livres, d'une planche de cuivre poli, de plusieurs burins, pointes, ébarboirs, papiers vernis, et je lui donnai une estampe à copier, en le menant moi-même chez M. Guttenberg, qui lui vernit cette planche. Il versa des larmes de joye et de reconnoissance. Il s'appelle M. Schmits. Il parle bien, et, s'il est honnête et sage, je ferai quelque chose pour lui.

Le 12. Le comte de Werthern, que j'ay connu il y a environ huit ans, vint me voir, mais je ne le remettois nullement, ce dont il rit beaucoup; mais cela n'étoit pas étonnant, je l'avois connu fort maigre, et il est actuellement très-gras et bien portant. Il étoit seulement venu voir M. son frère, qui est l'envoyé extraordinaire de

[1] Jean Lambert Krahe, peintre d'histoire, né à Dusseldorf en 1712, mourut dans la même ville en 1790.

l'électeur, et il va s'en retourner en Saxe dans peu de jours.

M. Basan m'avoit invité pour être médiateur, avec trois autres, entre lui et M. le Mire, qui se sont séparés d'intérêts dans leur entreprise des *Métamorphoses d'Ovide*. M. Basan reste actuellement seul propriétaire, en donnant dix mille six cents livres et douze exemplaires complets à M. Le Mire, et tout le monde paroît content.

Le 15. Répondu sur deux lettres de M. de Livry. Je lui touche un mot sur les alarmes des graveurs et marchands d'estampes, et que je désirois beaucoup son retour de Compiègne.

M. de Stengel, fils du conseiller de l'électeur palatin, m'est venu voir. Il aime les arts, dessine et grave lui-même.

Le 18. M. Schmits, ce jeune homme dont il est parlé plus haut, vint me dire qu'il étoit sans nouvelles de chez lui et qu'il étoit résolu de s'en retourner le lendemain dans son pays. Il me pria de lui donner une lettre en forme de certificat pour M. Krahe, à Dusseldorf. C'est ce que je fis avec des restrictions, par rapport à moi, et, comme il m'avoit dit qu'il étoit venu avec six livres d'Aix-la-Chapelle jusqu'à Paris, je lui fis présent de neuf livres pour s'en retourner y trouver des amis qu'il disoit y avoir. L'après-midy, il revint, me disant avoir reçu des lettres de chez lui avec une petite lettre de change de dix-huit livres. Je lui conseillai alors d'en écrire de nouveau et de demander à ses parents s'ils pouvoient l'entretenir pendant l'hiver, etc. Il y a de cela huit jours sans que je l'aie revu.

Ce jour, M. le comte de Werthern prit congé de moi.

Le 22. Comme j'avois une petite fluxion sur la joue,

je priai M. le brigadier Orlofski de faire transporter une caisse contenant ma nouvelle estampe en belle bordure sous glace et un portefeuille avec vingt-quatre épreuves chez MM. Grand et Labhart, banquiers, pour l'envoyer avec sûreté à Son Altesse monseigneur le prince Adam Czartoryski. C'est à ce seigneur que j'ai dédié cette estampe sous le titre les *Offres réciproques*, après lui avoir préalablement écrit pour en avoir la permission. Il me répondit dans les termes les plus polis en m'accordant ma demande et en m'envoyant ses armes et ses titres. Ce seigneur est actuellement à Varsovie. Le lendemain, 25, je remis une lettre que j'avois écrite au même M. Orlofski, pour la faire parvenir avec les siennes à Son Altesse monseigneur Czartoryski, dans laquelle je disois ce qu'on a ordinairement à dire aux grands en pareil cas.

Ces jours-cy, répondu à madame la veuve Gaste, à Vienne, à MM. le baron de Kessel, Thomas Richter, Bause, Dietrich, Resler, Eberts, etc.

Le 25. Un jeune homme de Strasbourg, fort petit de sa figure, peintre en miniature, nommé M. Metzger[1], me vint voir et se recommander. Il parle très-peu françois.

Le 26. M. de Livry, étant de retour de Compiègne, nous a apporté un pâté de perdrix. L'aimable homme!

Répondu à M. Kobell, peintre de l'électeur palatin. Je lui dis qu'il doit recevoir de ma part, par les mains de M. Kruthofer, soixante-douze estampes gravées par notre célèbre Dietrich ou Dietricy, qu'il désiroit fort. Je le prie de me peindre quelque chose en revanche.

[1] J. R. Metzger était aussi graveur, nous apprend Nagler, et il grava, d'après Schütz, les *Cataractes du Rhin près de Schaffhouse.*

M. le baron de Hane, beau-frère de M. le baron de Blomme, ambassadeur de Danemark, m'est venu voir; il paroît aimable et de bon esprit.

Le 27. Répondu à M. le comte de Dallwitz, chambellan de S. A. S. l'électeur de Saxe. Je le remercie de la petite pièce d'or qu'il m'a envoyée il y a du tems. Je lui donne avis que M. le baron de Kessel lui remettra ma nouvelle estampe que je le prie d'accepter. Cette lettre est dans celle à M. le baron de Kessel.

Écrit et répondu à M. G. Winckler. Je lui dis qu'il trouvera l'*Avant-Coureur* avec les effets de M. Richter. Je lui fais aussi une description de mon grand dessein de Rubens composé de vingt et une figures, qui orne actuellement mon cabinet.

Répondu à M. G.-M. Kraus. J'ay envoyé ma lettre à Mühlhausen, en Suisse, à M. Kœchlin fils, adresse qu'il m'a envoyée, parce qu'il a été appelé pour peindre en diverses villes de la Suisse.

Répondu à M. Heidegguer, fils de M. le bourgmestre Heidegguer, à Zurich en Suisse. Il me demandoit un catalogue de tous les portraits des grands hommes les mieux gravés avec le prix de chaque portrait. Je lui dis que cette idée étoit impraticable, que, pour cette commission, il faudroit carte blanche.

Répondu à M. le baron de Heineken, conseiller privé de S. A. S. Électorale de Saxe, en son château d'Altendobern, en basse Lusace. Je lui dis que M. l'abbé Mercier m'a payé pour lui cent cinquante-quatre livres. Je lui envoye des éclaircissements qu'il m'avoit demandés sur plusieurs artistes.

Le 31. J'allai faire ma révérence à L. A. S. monsei-

gneur le margrave et madame la margrave de Baade-Durlach.

Répondu à M. Schmuzer, directeur de l'Académie impériale et royale de gravure. Je lui accuse réception du portrait de l'impératrice-reine et de celui de M. de Sonnenfels. Ce dernier vaut mieux que le premier, selon moi.

Par convocation générale, l'Académie royale s'assembla pour juger les grands prix. S. A. S. le margrave de Baade, madame la margrave, le prince héréditaire et son frère, leurs fils, ainsi que quelques personnes de leur suite, y parurent. J'eus l'honneur de saluer et de parler quelques moments à madame la margrave; après cela je fis ma révérence à monseigneur le margrave, qui s'entretint longtemps avec moi, et je l'accompagnai pendant du temps en lui expliquant bien des choses concernant les prix des jeunes gens, etc. L'assemblée s'étant formée et les princes et la princesse placés dans des places distinguées, on leur présenta les cartes aux chiffres pour avoir voix comme nous autres. Ils les acceptèrent avec bonté et agirent de même pendant la durée de la séance. Tout étant fait, on se leva et on leur présenta la plume pour signer leurs noms sur les registres de l'Académie. Cela étant fait, nous signâmes après, selon les rangs. Après cela, les princes et princesses parcoururent encore les salles de l'Académie et parurent fort contents de l'accueil qu'on leur avoit fait, comme l'Académie étoit également flattée de leur présence, de leur affabilité et de leur politesse. J'avois oublié de dire que, lorsqu'ils étoient assis dans leurs fauteuils, M. Pierre, premier peintre du roy, qui étoit vis-à-vis d'eux, se leva de son fauteuil, les salua, s'assit et leur adressa un compliment étudié et en termes choisis, et les salua de nouveau en finissant son discours.

SEPTEMBRE 1771.

Le 5. Monseigneur le prince ....., Russe, qui voyage incognito, m'a fait l'honneur de venir chez moi accompagné d'un prêtre russe, aumônier d'ambassade, que je connoissois déjà. Ce seigneur est fort aimable. Il part pour l'Italie et reviendra icy vers le printemps prochain. Je l'ai chargé de m'apporter quelques ducats des souverains de ce pays; il me l'a promis avec plaisir, à ce qu'il m'a paru.

Le 6. Monseigneur le prince Poniatowski, neveu du roy de Pologne, m'a fait l'honneur de me venir voir.

Le 8. Je partis de bon matin pour Longjumeau, accompagné de mon fils aîné, de MM. Baader et Guttenberg, pour y dessiner dans les environs. Nous y sommes restés jusqu'au samedy 14 du mois. J'y ai dessiné des chaumières à Sceaux-les-Chartreux, à Sceauxier et aux Cassaux : mon fils y a dessiné un extérieur seul, le reste étoit des dedans et des enfans des villages, le tout très-bien; entre autres, il a fait un intérieur aux Casseaux, peuplé de six figures d'après nature, qui est au mieux. Le samedy au matin, ma femme avec notre fils Frédéric vinrent nous trouver en carrosse de remise. Nous dînâmes à Longjumeau ensemble et en bonne humeur, et revînmes à Paris après sept heures du soir en très-bonne santé.

Après mon retour, j'ay commencé la *Petite Écolière*, d'après un petit tableau de M. Schenau, qui est dans mon cabinet.

Le 15. Répondu à M. Lienau, à Bordeaux. Je le remercie du catalogue imprimé de la première exposition de la nouvelle académie des arts de Bordeaux. Je lui

promets celui de notre Salon actuel. Je lui envoye le compte de ce qu'il me doit, comme il l'avoit exigé.

Ces jours-cy j'écrivis à M. Jeaurat[1], à Versailles, pour sçavoir des nouvelles de la maladie de M. de Livry. Il me répondit que la fièvre l'avoit quitté et qu'on espéroit beaucoup.

Le 26. M. le baron de Ropp, courlandois, ayant ses biens en Lithuanie, à ce qu'il m'a dit, m'est venu voir, m'apportant une lettre de M. Schütz, à Francfort. Il se propose de vivre icy retiré dans l'étude jusqu'à ce que les troubles de ces pays soient passés.

Le 28. M. le baron de Haen vint prendre congé. Il étoit avec M. le baron de Blomme, ambassadeur de Danemark, son beau-frère. Il retourne en Allemagne par Manheim, Francfort, etc.

On est venu aujourd'hui me proposer la gravure du portrait du cardinal de Bernis[2]; mais, à mon ordinaire, je m'en suis excusé en proposant d'autres artistes.

Le 30. M. le baron de Palm vint prendre congé de moi, ayant été obligé de rester icy quinze jours de plus que le margrave; la margrave, avec les trois princes, est partie pendant que j'étois à la campagne. Il m'a dit bien des choses obligeantes de leur part. Nous restâmes deux heures ensemble, parlant de mille choses différentes;

[1] Il parut, vers la fin du dix-huitième siècle, une curieuse notice sur Jeaurat, devenue fort rare aujourd'hui. En voici le titre exact: *Notice de la vie et des ouvrages de M. Étienne Jeaurat, doyen de l'Académie royale de peinture. Paris. S. D. In-4°.*

[2] Nous ignorons sur qui se porta la recommandation de Wille, car nous ne voyons de portrait véritablement joli du cardinal de Bernis qu'en 1778; et celui-là est gravé par P. Savart, d'après A. Callet. Il en a été encore gravé un autre fort habilement par N. le Mire; mais c'est beaucoup plus tard.

car, comme il est très-instruit et aime à discourir, il est très-intéressant et fort aimable.

OCTOBRE 1771.

Le 1^er^. M. Kamm, de Strasbourg, mon ancien ami, étant venu prendre congé, ne m'a pas trouvé, et, ma femme étant malade, il n'a parlé qu'à nos domestiques.

Le 4. Répondu à M. de Mechel, à Bâle.

Le 7. Répondu à M. Heidegguer, fils du bourgmestre de ce nom, à Zurich.

Le 10. Répondu à M. de Livry, à Versailles, qui relève d'une grande maladie. Je lui dis combien nous sommes réjouis de ce qu'il commence à se mieux porter.

Le 16. M. Quadal, sur son départ pour Londres, m'a apporté un dessus de porte représentant deux chiens. Il est assez bien, mais triste de couleur. Il veut le retoucher.

Répondu à madame la comtesse de Bentinck, née comtesse d'Altenbourg, résidant actuellement à Hambourg. Elle m'avoit écrit la lettre la plus honnête, la plus polie et la plus flatteuse pour moi, en me recommandant M. Weisbrodt [1], jeune graveur à qui elle a la générosité de donner une pension pour le mettre en état d'étudier, et cela parce que son père a servi longtemps

[1] Charles Weisbrodt naquit à Hambourg, en 1754; il grava à l'eau-forte, d'une pointe fine et légère, un grand nombre de paysages. Son œuvre est considérable, et quelques pièces gravées par lui sont assez recherchées. On cite entre autres celles qui ornent le catalogue Neyman, par Basan; elles sont gravées d'après des tableaux appartenant à la vente, avec un talent fort remarquable. Après être venu étudier à Paris, il retourna à Hambourg; car on voit, dès 1781, une *Villageoise allaitant son enfant*, gravée par Weisbrodt, à Hambourg.

et fidèlement madame la comtesse. Rare exemple de vertu dans les grands et digne de bénédiction.

Le 20. Répondu à M. J.-H. Schlegel, professeur de l'Université de Copenhague, de l'Académie des beaux-arts. Je lui dis que ce n'est pas la faute de M. Schütz ni la mienne de ce que la suite des roys de Danemark, gravée par M. Preisler, ne se vend pas ici; que le temps des collections de portraits est passé; que cependant M. de La Combe, libraire, l'avoit fait annoncer dans l'*Avant-Coureur*, comme se trouvant chez lui; que j'étois bien fâché de ne pouvoir pas lui donner un meilleur avis. Il est vrai, chose que je n'ay pas voulu dire, que les portraits en question sont bien médiocres.

Le 26. Écrit à M. Dietrich. Il y a dans ma lettre un billet sur M. Resler, portant que je le prie de payer deux cent quarante livres à M. Dietrich, pour *die fünf* tableaux peints par son élève Klengel. Je lui demande encore trois ou quatre paires de cette espèce, mais agréables, comme aussi quelques desseins pour moi. Je lui répète aussi que M. Resler lui rendra un rouleau de quatre épreuves de ma nouvelle planche, mais qu'il en aura davantage en temps et lieu. Je lui dis que l'*Incendie* ne trouve point d'amateur.

Le 31. M. Cochin fit porter chez moi plusieurs épreuves du portrait de l'archevêque de Rouen, gravé autrefois par M. Melini [1], qui a actuellement retouché cette planche. M. Cochin se rendit, de même que M. Tardieu, chez moi, pour juger cette retouche et le prix que

[1] Charles-Dominique Melini naquit à Turin, vers 1745. Il vint à Paris de bonne heure pour apprendre l'art du graveur, et entra, dit-on, dans l'atelier de Beauvarlet; son burin est net et métallique.

M. Melini pouvoit mériter. Nous mîmes cet ouvrage à douze cents livres, à condition qu'il travailleroit encore sa planche. M. Melini avoit demandé beaucoup plus, mais le prix que nous avons adjugé est très-raisonnable. C'est monseigneur l'archevêque qui avoit requis notre jugement, et M. Melini avoit consenti.

NOVEMBRE 1771.

Le 6. J'ay remis à M. Batanchon, peintre de Bordeaux, selon la réquisition de M. Lienau, un rouleau d'estampes et les brochures qui ont paru sur le Salon. M. Batanchon doit partir pour ladite ville vendredy prochain et porter le tout à M. Lienau, à Bordeaux.

J'ay mis dans le rouleau mes *Offres réciproques*, dont je lui fais présent.

Le 8. Écrit à M. Lienau pour lui donner avis de ce que j'ay fait remettre à M. Batanchon. Je m'informe aussi s'il a reçu ma réponse avec le compte qu'il m'avoit demandé au mois de septembre dernier.

Le 9. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique.

Répondu à M. de Livry.

Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. Je lui envoye le compte de monseigneur le duc de Saxe-Teschen. J'ay fait remettre cette lettre à M. Kruthofer.

Le 14. M. Quadal, peintre habile d'animaux sauvages, Allemand de nation, a pris congé de nous, en partant pour l'Angleterre. Il m'avoit fait un tableau de deux chiens, grands comme nature, mais il n'en étoit pas plus content que moi; c'est pourquoi il a pris la mesure de ce tableau, me promettant d'en faire un autre et de

me l'envoyer de Londres. J'espère qu'il tiendra parole, s'étant offert de lui-même.

Le 15. Mon neveu, M. Coutouli, m'a arraché une dent, et c'est la première fois qu'on m'a fait une telle opération, mais c'étoit aussi la première fois que j'avois senti du mal réellement. Elle n'étoit point du tout gâtée, mais elle branloit dans son alvéole, occasionné par le gonflements des gencives. Avec tout cela, je m'en serois fort bien passé et de ce service et de l'honneur que mon neveu a bien voulu me rendre; mais il est bon enfant et très-zélé pour nous.

Le 17. Répondu à M. Bause. Je lui dis que je ne veux pas de toute la collection de curiosités; que cependant, s'il y a moyen de détacher les deux desseins historiques de M. Dietrich à huit ducats, comme il est marqué dans sa lettre, il pourroit les prendre, comme aussi une gouache par Wagner.

Répondu à M. Richter. Je lui dis avoir touché son argent, etc. La lettre à M. Bause est dans la sienne.

Répondu à mon ami M. Stürz, directeur général des postes du royaume de Danemark. Je lui dis que j'ay touché son argent. Je le prie d'envoyer de meilleurs minéraux à mon fils aîné, s'il a la démangeaison de lui en envoyer encore, comme aussi de m'envoyer des ducats rares qu'il dit avoir ramassés pour moi dans une lettre, et que je lui enverrai chaque année, comme il le désire, pour quelques centaines de livres d'estampes nouvelles.

Le 19. J'ay signé le contrat de mariage de mon neveu Deforge, qui doit épouser mademoiselle Desvignes.

Répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je lui dis qu'il peut m'envoyer les petits tableaux de son élève, qu'il me pro-

pose. Je lui envoye aussi une mesure pour que celui-cy me fasse deux paysages, dessus de portes. *Allein ich sage ihm dass ich nicht mehr als zwei Louis d'ors an iede wagen wolle, gesezt er mache sie : so könnten alle in einen Kasten geleget werden. Ich wünschete auch ein Paar Zeichnungen von des jungen Menschen Hand* [1].

Le 26. Mon neveu Deforge fut marié à Saint-Paul avec mademoiselle Desvignes, que j'avois l'honneur de reconduire. Le repas de la noce se fit dans l'île Saint-Louis. Il y avoit près de soixante-dix personnes. Il fesoit fort humide ce jour-là, et j'y gagnai une bonne ou plutôt une mauvaise fluxion sur les dents. Nous revînmes, ma femme et moi, avec nos deux fils, accompagnés de M. Baader, vers les neuf heures du soir, et nous étions les premiers qui quittèrent l'endroit, c'est-à-dire, sans vanité, les plus sages.

Le 27. Je donnai à souper à MM. de Stengel, de Manheim, Kruthofer, secrétaire de l'ambassadeur de l'empereur, Pariseau et Baader. Le premier prit congé de nous pour s'en retourner. Je l'ay chargé d'un rouleau pour M. le baron de Groschlag, à Mayence. Il contient une épreuve de ma nouvelle planche pour lui, une pour M. le baron de Dalberg, une pour pour M. Kraus, peintre de Francfort, qui doit être à Mayence, chez M. le baron de Groschlag. Il s'est aussi chargé d'une épreuve pour M. Kobel, peintre de l'électeur palatin, et d'une dont j'ay fait présent à M. de Stengel.

[1] Mais je lui dis que je ne veux mettre que deux louis à chaque pièce, pourvu qu'il les fasse. Toutes les pièces pourraient être placées dans une seule caisse. Je désirerais aussi avoir deux dessins de la main de ce jeune homme.

DÉCEMBRE 1771.

Le 8. Répondu à S. E. M. le baron de Groschlag, grand maître de la cour et ministre d'État de S. A. E. de Mayence. Je le remercie de toutes ses bonnes intentions pour moi; et, comme il m'avoit fait présent de quelques ducats rares pour ma collection, je lui propose, en reconnoissance, la dédicace de ma nouvelle petite planche que je fais actuellement. Je l'avertis aussi que je lui envoye ma dernière estampe, que je le prie d'accepter, selon sa bonté ordinaire.

Répondu à M. Kraus, peintre à Francfort. Je lui fais des complimens sur son retour de la Suisse, où il a beaucoup travaillé. Je lui dis que j'ay envoyé une épreuve pour lui de ma dernière estampe à M. le baron de Groschlag. Je le remercie d'avance d'un petit tableau de cabinet qu'il s'est offert de me faire cet hiver-cy.

Le 11. J'ay appris aujourd'hui une nouvelle qui m'afflige singulièrement. C'est la mort de M. de Livry. Il étoit premier commis de monseigneur le duc de La Vrillière (cy-devant comte de Saint-Florentin), ministre et secrétaire d'État. Nous étions de vrais amis depuis vingt-deux ou vingt-quatre ans, sans interruption, avec autant de zèle dans ces derniers temps comme dans le commencement. Il étoit amateur et connoisseur dans les arts, vertueux et honnête homme s'il en fut jamais. Je le regretterai toujours.

J'ay mis au jour ma nouvelle planche, les *Offres réciproques*, que j'ay gravée d'après un tableau de M. Dietrich ou Dietricy, comme il signe ordinairement sur ses ouvrages. Le tableau est dans mon cabinet, faisant le pendant des *Musiciens ambulants*.

Le 22. J'ay remis à M. Messager, le priant de remettre à M. Stürz, un rouleau et une lettre pour les emporter à Dresde (comme il s'étoit volontairement offert) à M. Dietrich. Il y a cinq *Offres réciproques* dans le rouleau.

Le 23. Répondu à M. Abraham Fontanel, peintre et marchand d'estampes, à Mende, en Gévaudan. Il me demande seulement douze épreuves de ma nouvelle planche avant la lettre. Cela est étonnant, puisqu'elles se vendent le double de celles avec la lettre. Y auroit-il de si fins gourmets et curieux en Gévaudan ? Je lui dis qu'il n'y en a plus, et, si quatre avant l'accent sur l'A [1] lui fesoient plaisir et huit à l'ordinaire, je les remettrois à celui qui me les payeroit icy de sa part. Il demandoit aussi quatre *Musiciens ambulants* avant la lettre E, au mot électorale. Je lui en accorde deux, à vingt livres pièce, parce qu'il doit gagner en sa qualité de marchand.

Le 26. Mon neveu Coutouli, sa femme, M. et madame Chevillet, M. Baader, ont dîné et soupé chez nous; nous avons bien ri.

Le 28. Écrit une lettre de condoléance à M. de Livry fils, maître d'hôtel de madame la comtesse de Provence, sur la mort de M. de Livry son père et mon ancien et digne ami. J'ay mis dans la lettre une quittance de quarante-quatre livres de deux bordures faites par M. Jeauffret, mon doreur, pour le défunt, et qui n'ont pas été payées.

[1] Une légende, parvenue jusqu'à nous, prétend que Rembrandt faisait des retouches à ses planches avec l'intention de faire vendre plus chères les premières épreuves de ses estampes. Wille nous semble faire une chose assez analogue, et la légende devient ici un fait historique.

Le 29. Mon fils P.-A. Wille a achevé son premier tableau sérieusement parlant. Il représente une jeune femme, demi-figure, assise dans une bergère et ayant à la main gauche une lettre qu'elle vient de recevoir par l'entremise d'une vieille femme en mantelet noir et qui paroît assurer la jeune que tout ce que contient la lettre est de la plus grande vérité. Il y a une toilette, cafetière, tasses, etc. Ce tableau fait plaisir par la vérité du dessein, l'expression, la bonne couleur, etc.

JANVIER 1772.

Le 1er. Grand concours chez nous.

Le 2. J'allai à l'enterrement de M. Pouget, ancien joaillier et père de madame Tilliard, femme du libraire qui demeure dans notre maison. Il avoit, si je ne me trompe, quatre-vingt-huit ans, étoit né à Copenhague, et avoit encore vu Charles XII, ainsi qu'il me l'a conté lui-même en allemand comme en françois. Il fut enterré dans l'église Saint-André-des-Arts, notre paroisse.

Le 6. Nous avons fait les roys; M. Baader étoit donc le monarque; on lui mit un bonnet pointu de papier, haut de cinq pieds; jamais nous n'avons tant ri que cette fois.

Le 11. Madame la comtesse....., dame polonoise, m'est venue voir. Elle a des connoissances et peint joliment en miniature.

Le 12. Répondu à M. Fontanel, à Mende, en Gévaudan.

Le 18. M. le baron de Grosschlag, premier ministre de S. A. E. de Mayence, m'a envoyé dans une lettre deux ducats; l'un du prince évêque de Würzbourg et de Bam-

berg, qui me fait plaisir; l'autre de l'électeur de Trèves; mais j'en ai déjà trois avec le même portrait.

Le 20. J'ay dîné en bonne compagnie chez notre ami M. de Marcenay.

Le 21. Répondu à M. de Mechel, à Bâle.

Le 23. Répondu à M. Köbell, peintre de l'électeur palatin, à Mannheim. Il m'a promis un tableau paysage, que j'accepte volontiers, d'autant plus qu'il a beaucoup de talent.

Le 24. Répondu à M. Kraus, peintre à Francfort, brave garçon qui a du talent. Il m'a aussi offert un petit tableau de sa main, cela me fait plaisir. J'ay mis dans la lettre un ducat au coin du roy de Pologne d'aujourd'hui. Je le prie de me le troquer contre un autre quelconque. Je lui dis bien des choses de M. le baron de Grosschlag.

Le 25. Écrit à M. Strecker, peintre du landgrave de Hesse, à Darmstadt. Il m'avoit fait payer l'été passé l'argent qu'il me devoit, sans répondre sur ma lettre jusqu'à ce jour. Je m'informe donc de la cause et de celle de sa santé, d'autant plus que nous avons été depuis bien des années de grands amis.

FÉVRIER 1772.

Le 2. M'est arrivée une caisse avec des tableaux, de Dresde, par M. Klengel.

Répondu à M. Lienau. *Er wollte zwey Gemälde von Hr. Dietrich, welche ich ihm um* 25 *Louis lasse*[1]. Il veut des

[1] Il voulait deux tableaux de M. Dietrich, que je lui ai cédés pour vingt-cinq louis.

eaux-fortes, etc. Je lui dis que je n'ai pas répondu sur sa lettre du 26 novembre dernier, parce qu'il m'avoit assuré que, dans huit jours, il m'écriroit de nouveau. Il voudroit avoir des estampes chinoises.

Le 10. M. Müller, graveur de Stuttgard, me remit un ducat en or au coin du duc régnant de Wurtemberg, qui me manquoit comme bien d'autres.

Le 13. Répondu à M. Batanchon fils, peintre, professeur de l'Académie de peinture, à Bordeaux, rue Bouquière. Il m'avoit envoyé deux copies à collationner sur les statuts de notre Académie. C'est M. le Sueur, secrétaire du roy, qui l'a fait, et je les renvoye à M. Batanchon, après les avoir fait copier sur du papier timbré à Paris.

Le 15. Répondu à M. Strecker, premier peintre du landgrave de Hesse-Darmstadt. Je lui dis que ses estampes sont parties; que je lui envoye ma nouvelle pour la petite pièce de monnoie au coin du landgrave, lorsqu'il étoit encore prince héréditaire; et j'ay mis un ducat de l'électeur de Trèves, sous le cachet de ma lettre, le priant d'en troquer un autre pour moi, car celui-cy, je l'avois double. Je le prie, en outre, de me chercher quelques-unes de ces monnoies d'or que frappent les divers princes, évêques et villes d'Allemagne.

Le 16. Répondu à M. Eberts, à Strasbourg. Je le remercie entre autres choses de l'almanach très-curieux (en allemand) de Hanovre qu'il m'a envoyé.

Le 17. J'ay acheté un tableau de D. Teniers, pour mon cabinet. Il est composé de dix-neuf figures. Ce sont des paysans au devant d'un cabaret, buvant en deux groupes différents. Une femme s'efforce de ramener son

ivrogne de mari, qui résiste en se retournant vers un camarade, qui l'appelle le verre à la main. Un paysan dort, la tête appuyée sur un tonneau debout; un autre, plus loin, lâche de l'eau; au fond sont des maisons couvertes de tuiles, des arbres; dans le lointain il y a une église. Sur le devant, à gauche, il y a un poteau avec une inscription, des pots, une savate, une cuve renversée avec un balai posé contre ce meuble. Ce tableau, peint sur bois, de la plus parfaite conservation, est très-clair et touché avec un esprit admirable [1]. J'ay donné, de retour, un tableau de C. Poelenbourg, deux de Van Dow et un de Marienhof. et trente louis d'or en argent; mais il m'a fait grand plaisir, et je compte le garder soigneusement.

Le 23. Répondu à M. Schenau, peintre de l'électeur de Saxe. Je lui fais mes compliments sur la réussite de son tableau représentant toute la famille électorale, dont il m'avoit marqué la réussite et l'approbation de toute la cour.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. à Sens. Je lui envoye la réponse en original que M. Savart m'a faite, sur ma demande, de la part de monseigneur, combien il prendroit pour la gravure d'un petit portrait, comme, par exemple, l'archevêque de Cambrai, Fénelon, qu'il a gravé.

[1] Ce tableau a été gravé par J.-P. Lebas, sous le titre de *Guinguette flamande*, et on lit au-dessous la dédicace suivante à Favart :

Estimable Favart, qui, par plus d'un ouvrage,
De tous les connoisseurs as gagné le suffrage,
Accepte le portrait des divertissements
Où s'amusent ces bons Flamands.
Ah! si, poussant plus loin le sçavoir et l'adresse,
Mon burin de ta plume égaloit la finesse,
Je pourrois dire alors : J'ose te présenter
Un morceau qui doit te flatter.

Le 24. M. le baron de Klingstädt, conseiller d'État de l'impératrice de Russie, me vint voir, m'apportant des lettres de mon ami M. Meyer, à Hambourg. C'est un aimable homme qui resta plusieurs heures avec moi. Il me céda, pour un louis d'or, une pièce d'or de l'impératrice de Russie.

Répondu à S. E. M. le baron de Kessel, grand maître des cuisines de la cour électorale de Saxe, chevalier de l'ordre du Lion du Palatinat. Il étoit chargé de me faire la proposition, de la part de la cour (comme étant en correspondance ordinaire avec moi), de graver toute la famille électorale, d'après un tableau fait par M. Schenau, consistant en dix-sept figures et fort applaudi à la cour. Je m'excuse avec politesse d'entreprendre un tel ouvrage, qui serait pour dix ans pour moi et plus. Je m'explique même plus au long avec M. Schenau, qui insistoit en son particulier, disant que cela seroit le plus grand bonheur qui pourroit lui arriver; mais qui sait mieux ce qui me convient que moi?

Le 25. M. le comte Tomatis vint chez moi me remettre, de la part de S. A. monseigneur le prince Czartoryski, une superbe tabatière d'or émaillé, avec le chiffre du prince (A. C., Adam Czartoryski) sous glace sur le couvercle. Je suis très-sensible à la munificence de ce prince envers moi. Je compte avoir l'honneur de l'en remercier en répondant à la lettre qu'il m'a écrite depuis peu de jours. Cela n'empêche pas que cette pièce est fautive.

Ces jours-cy, ma femme étant tombée d'une chaise se fit beaucoup de mal; cela cependant n'a eu aucune mauvaise suite, Dieu mercy!

MARS 1772.

Le 3, qui étoit le mardy gras, il y avoit souper chez nous. Il n'y avoit que gens de notre famille, excepté M. Baader, qui nous a fait rire bien singulièrement.

Le 4. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. Je lui dis que j'avois fait donner sa boëte de fer-blanc au révérend père procureur de l'abbaye de Sainte-Colombe pour la lui porter. Je laisse son idée de se faire graver par M. Savart indécise, quoiqu'il m'ait consulté. Je lui dis cependant tout ce que mérite ce graveur, qui finit très-prodigieusement.

Le 9. M. le baron de Diminow, Russe, m'est venu voir. Il est grand amateur de tableaux. Il auroit bien désiré mon excellent tableau de M. Dietrich, représentant Abraham, Sara et Agar. Il ne parle point françois.

J'ay acheté, dans la vente de M. le baron de Thiers [1], six superbes estampes d'après Van Dyck.

Le 12. Répondu à M. Lienau. Je lui mande que ses deux paysages et les estampes sont prêts chez moi, mais que M. Rachou, qu'il m'avoit indiqué, étoit déjà parti. Je lui demande ce que je dois faire.

Le 15. J'allai rendre visite à M. le baron de Klingstädt. J'y restai deux heures avec plaisir.

[1] Il s'agit ici simplement de la vente des estampes et des statues; car les tableaux furent vendus en bloc à l'impératrice de Russie. Voici le titre du catalogue de la vente dont parle ici J.-G. Wille : « *Catalogue des estampes, vases de poteries étrusques, figures, bas-reliefs et bustes de bronze, de marbre et de terre cuite, ouvrages en marqueterie du célèbre Boule père, pièces de mécanique et autres objets curieux* du cabinet de feu M. Crozat, baron de Thiers, brigadier des armées du roi, lieutenant général pour Sa Majesté de la province de Champagne au département de Reims, et commandeur en ladite province; par P. Remy. Paris, 1772, in-12. »

Le 23. Répondu à M. Lienau. Je lui donne avis que sa caisse, avec les deux petits tableaux, doit partir demain. Je lui mande que MM. Mark et Lavabre m'ont payé, que ses estampes sont encore roulées chez moi; que je suis sensible à la part qu'il prend au progrès de mon fils, et je lui parle amplement de sa peinture, et qu'il lui feroit, comme il l'a désiré, une couple de desseins, lorsqu'il sera un peu avancé avec ses tableaux actuellement commencés.

AVRIL 1772.

Le 2. J'allai, accompagné de mon fils aîné, voir les tableaux de monseigneur le duc de Choiseul, dont la vente doit commencer lundy prochain, 6 de ce mois.

Répondu à la lettre de S. A. monseigneur le prince Czartoryski [1], en le remerciant de la boëte d'or émaillé qu'il m'avoit fait remettre par M. le comte Tomatis, Italien. Je compte donner ma lettre à une dame polonoise qui doit partir incessamment et qui s'en chargera volontiers. — J'ay été depuis chez cette dame pour lui remettre cette lettre.

Le 4. M. Meiss, gentilhomme de Zurich venant d'Italie, m'est venu voir. Il m'a apporté, de la part de M. Fuessli, des lettres, son portrait gravé et ceux de ses

[1] Voici la lettre qu'avait écrite à Wille le prince Czartoryski; elle nous est communiquée par M. A. de Montaiglon :

« J'ai reçu, monsieur, il y a environ huit jours, avec reconnoissance et avec un plaisir extrême, les exemplaires de l'estampe que vous avez bien voulu me dédier; j'ai senti et le prix de l'ouvrage et la préférence que vous m'avez accordée; je vous prie de croire que j'en conserverai toujours le souvenir. Je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« A. Czartoryski.

« Je vous recommande l'élève; je luy recommande d'apprendre à écrire. »

trois fils[1], de la même grandeur; en outre, un nouvel ouvrage intitulé : *Verzeichniss der vornehmsten Kupferstecher und ihrer Werke.*

Le 5. Je fus agréablement surpris, en rentrant chez moi, d'y trouver M. de Mechel, de Basle, mon ancien élève. Nous nous embrassâmes bien cordialement. Il resta chez nous à souper, et les jours suivants il a constamment été avec moi à la vente des tableaux de M. le duc de Choiseul. Il doit rester quelques mois à Paris, étant accompagné de son commis.

La vente des tableaux de M. le duc de Choiseul a duré cinq jours[2]. Elle consistoit en cent quarante-sept tableaux, presque tous de l'école des Pays-Bas. Le produit a été de quatre cent quarante mille trois cent soixante-six livres seize sols, somme prodigieuse; mais aussi un seul, de P. Potter, de vingt-huit pouces de large sur vingt-trois de haut, représentant la vue du bois de la Haye[3], fut vendu vingt-sept mille quatre cents livres. Les deux G. Dow[4], hauts de vingt-deux pouces, larges de dix-sept, furent adjugés à trente-six mille quatre cent cinquantre-trois livres. Les *Deux petits Philoso-*

[1] Gaspard Fuessli a été gravé dans cette suite avec toute sa famille. Voici les portraits qui y sont compris. Gaspard Fuessli, historien des peintres suisses; Élisabeth Waser, femme de Gasp. Fuessli, morte en 1759, âgée de quarante-quatre ans; Jean-Rodolphe Fuessli, fils aîné de Gaspard; Jean Henri, fils cadet, et J. Gaspard, troisième fils; Élisabeth, fille aînée, et Anna, fille cadette. Ces portraits, qui sont gravés d'une pointe fine et spirituelle, ne sont pas signés; mais ils pourraient bien appartenir à l'œuvre de Daniel Chodowiecki.

[2] Le *Catalogue* avait paru sous ce titre : « *Catalogue des tableaux qui composent le cabinet de monseigneur le duc de Choiseul*, dont la vente se fera le lundi 6 avril 1772 et jours suivants, en son hôtel, rue de Richelieu, par J.-F. Boileau, peintre de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans. » Paris, 1772, in-8° de quarante-six pages.

[3] Gravé par B.-A. Dunker, dans le cabinet Choiseul, n° 66.

[4] Gravés tous deux dans le cabinet Choiseul, sous les n^os^ 49 et 50.

phes, de Rembrandt[1], quatorze mille livres; les deux grands Teniers[2], de trois pieds de haut sur quatre de large, à trente-sept mille quatre cents livres; un seul Berghem[3], à onze mille six cent soixante livres; un tableau du chevalier Van der Werff[4], de neuf pouces de large sur onze pouces de haut, à douze mille cent cinquante livres. Je ne crois pas qu'il y ait aucun exemple de tels prix.

Le 8. J'achetai, dans la vente de monseigneur le duc de Choiseul, une *Fuite en Égypte*, par notre célèbre Dietrich ou Dietricy, dont je suis fort joyeux.

Le 8, mais achevée le 11, une réponse à M. Schmidt, à Berlin. Je lui paye ce que je lui devois pour estampes, tout soldé. Je lui demande quatre douzaines des trois nouvelles pièces qu'il m'a annoncées, et aussi l'œuvre de M. Chodowiecki[5].

[1] Gravés dans le cabinet Choiseul, sous les nos 44, 45.

[2] Gravés, en 1770, par J.-P. Lebas, pour le cabinet Choiseul, nos 38 et 39.

[3] Gravé, en 1771, par J.-F. Germain, dans le cabinet Choiseul, no 67.

[4] Gravé, en 1771, par J. Massard, dans le cabinet Choiseul, no 88. Une note, mise à la fin d'un exemplaire du cabinet Choiseul, donne sur cette collection quelques renseignements que nous croyons bon de reproduire ici : « Il fut retiré, lors de la disgrâce de M. le duc de Choiseul, dix-huit tableaux les plus précieux de son cabinet, qu'il vient de vendre, de la main à la main, quatre-vingt-cinq mille livres en novembre 1775.

« Les cent quarante-sept tableaux qui composoient le cabinet ont été vendus quatre cent quarante-quatre mille onze livres un sol, ajoutées à la somme de quatre-vingt-cinq mille livres qu'ont rapportées les dix-huit tableaux rares, fait la somme de cinq cent vingt-neuf mille onze livres un sol. Le tout lui avoit coûté, par le sieur Borelleau, dix-neuf mille livres. »

[5] Daniel Chodowiecki naquit à Dantzig en 1726. Il était fils d'un commerçant qui, ayant dans sa jeunesse appris le dessin, et voyant le goût prononcé de son fils pour l'art, lui en donna les premières notions; mais ce ne devait être qu'une distraction pour Daniel; car son père voulait en faire son successeur. Le père de Chodowiecki mourut jeune, et sa mère, n'ayant jamais approuvé l'inclination de son fils, le fit entrer chez un épi-

Le 9. Je me fis adjuger un petit tableau de A. Van Ostade, composé de deux demi-figures qui fument. Il est très-joli et m'a coûté six cents livres. Le premier jour de

cier. Daniel resta un an et demi en apprentissage, et fut ensuite envoyé chez un de ses oncles, à Berlin. Occupé à la tenue des livres, il n'avait guère le loisir de dessiner. Cependant il profitait de tous les instants que son état lui laissait de disponibles pour peindre en émail de petites tabatières, dont il trouvait un débit facile auprès des marchands de Berlin. Son oncle finit par lui laisser continuer ses études du dessin, et Chodowiecki, auquel il manquait essentiellement l'habitude de vivre avec des artistes, se lia avec un marchand d'estampes nommé Haïd. Il fit, par ce moyen, connaissance avec quelques artistes, et Huber nous apprend que ceux avec lesquels il se lia le plus furent Pesne, Falbe, Rode et Lesueur.

La peinture en émail occupa alors exclusivement Chodowiecki; mais bientôt il voulut aussi tenter de graver. Ses premiers essais, faits d'une main ferme et toujours spirituelle, reçurent des encouragements et l'engagèrent à aborder hardiment cette carrière. Les premières planches qu'il mit au jour attirèrent sur lui une telle quantité de commandes, que, pour y faire face, il fut contraint d'abandonner la miniature pour se livrer exclusivement au dessin et à la gravure. Il *illustra* un grand nombre de livres parus en Allemagne, et fit pour la *Physionomique* de Lavater beaucoup de dessins et de gravures; les libraires le recherchaient pour orner les ouvrages qu'ils publiaient. C'était assurer le succès d'un livre que lui adjoindre quelques planches de cet artiste. Son œuvre s'élève à plus de trois mille pièces. Huber et Rost écrivaient leur *Manuel de l'amateur de l'art* du vivant de Chodowiecki, et ils avaient peut-être eu occasion de le connaître; voici ce qu'ils disent (II, 166) en terminant l'article assez long qu'ils consacrent à cet artiste : « Avec des qualités si marquées dont notre artiste est doué, on ne sera pas surpris de l'empressement du public à rechercher ses ouvrages. Depuis quelques années, il s'est formé un grand nombre de curieux qui se sont fait un plaisir de rechercher et de compléter son œuvre; mais aujourd'hui ils se plaignent qu'on leur rend cette recherche un peu difficile, parce que M. Chodowiecki (peut-être par un excès de complaisance pour quelques amateurs qui veulent avoir de certaines préférences sur d'autres amateurs), M. Chodowiecki, dis-je, trace d'une pointe légère quelques pensées sur la marge de ses gravures d'almanach. De ces premiers il tire un petit nombre d'épreuves qu'il vend le double du prix ordinaire. Ce procédé a déjà dégoûté plus d'un curieux, qui désireroit d'avoir tout et qui ne peut y parvenir, de continuer à compléter son œuvre. »

Daniel Chodowiecki mourut à Berlin en 1801. Son talent, qui a peut-être été un peu exagéré par les Allemands, était cependant très-réel, et on peut expliquer l'enthousiasme de ses compatriotes par la rareté en Alle-

cette fameuse vente, je poussai un petit tableau à trois mille cent quatre-vingt dix-huit livres, sans l'avoir. Il étoit de Metzu, demi-figure à barbe, représentant un chimiste ayant un gros livre dans ses mains, et n'étant que de huit pouces et demi de large sur neuf et demi de haut. Je le regrette encore.

Le 12. M'est venu voir M. Tischbein, jeune peintre nouvellement arrivé icy, neveu de M. Tischbein, peintre du landgrave de Hesse-Cassel. Il m'a apporté des lettres de son oncle, de M. Kraus, de Francfort (actuellement à Mayence, qui m'envoye un ducat de l'électeur palatin, en échange d'un de Pologne, M. le baron de Grosschlag en ayant ajouté un nouveau de Würzbourg) et de M. Köbell, qui m'envoye plusieurs estampes qu'il a gravées à l'eau-forte, qui sont très-jolies. M. Tischbein parle bien français et paroît très-joli garçon. Je ne connois pas encore son talent.

Le 20. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique.

magne d'un talent de ce genre. Rien n'est plus difficile que d'interpréter, par le dessin, la pensée d'un autre, et d'envisager exactement au même point de vue que l'auteur ce qu'il a imaginé; la France a pu compter de ces nombreux dessinateurs de vignettes; son esprit, essentiellement subtil, s'en accommode fort bien; l'Allemagne, au contraire, n'en a eu qu'un fort petit nombre, et c'est de là que Gessner et quelques écrivains ont illustré eux-mêmes leurs œuvres. Daniel Chodowiecki avait dans l'esprit une tournure gaie et enjouée qui allait fort bien aux livres auxquels il s'adressait. *Gil Blas*, *Don Quichotte de la Manche*, furent illustrés par lui. Mille petits almanachs reçurent des vignettes de lui, et de ces petites vignettes de mœurs qui peignent si bien un pays. On y trouve, il est vrai, le petit côté de la vie, mais le petit côté qui intéresse le plus, celui de la vie domestique. C'est ce que l'on voit tous les jours, c'est ce que l'on fait tous les jours qu'il nous montre, et il nous le montre avec esprit et verve. Daniel Chodowiecki est, sans contredit, l'artiste le plus réellement spirituel que l'Allemagne ait produit.

Il a paru sur Chodowiecki deux brochures dans lesquelles on a catalogué avec grand soin son œuvre complet. Le travail de Jacobi est la source où ont puisé Heineken, Huber et Rost, et tous ceux qui se sont occupés de cet artiste.

Je lui rends compte de mon entrevue de sa part, et du marché que j'ay fait avec M. Savart pour la gravure de son portrait dans la grandeur et le goût de celui de M. de Fénelon du même graveur. Je le remercie, en outre, du bon jambon qu'il m'a envoyé.

Répondu à Son Excellence M. le baron de Grosschlag. Je lui donne avis du départ d'une petite caisse contenant la *Petite Écolière*, sous glace, en bordure sculptée et dorée, et dont il m'avoit permis que je lui fisse la dédicace. J'ay ajouté, dans un portefeuille, vingt-six épreuves pour ce premier ministre de l'électeur de Mayence, et je le remercie de plusieurs ducats curieux qu'il m'avoit envoyés.

Écrit à M. le baron de Dahlberg, à Mayence. Je lui fais une proposition qui me feroit plaisir si elle étoit goûtée par ce chanoine gentilhomme.

M. Tischbein a soupé, pour la première fois, chez nous en compagnie.

Le 21. Répondu à M. Kraus, qui est actuellement à Mayence. Je le remercie d'avoir échangé un ducat. Je le prie de m'en chercher un de Jean Guillaume, électeur palatin, ce grand protecteur des arts, dont le nom est immortel pour avoir formé la célèbre galerie de Dusseldorf. Cette lettre et celle à M. le baron de Dahlberg sont dans celle du premier ministre.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg, pour lui donner avis du départ de la petite caisse avec l'estampe, en le priant de l'envoyer à M. le baron de Grosschlag.

Le 28. M. Müller, fils du commandant de chez nous, m'est venu voir.

MAY 1772.

Le 1^er^. Répondu à M. Schmuzer, directeur de l'Académie impériale de gravure à Vienne. Je lui dis que le second rouleau d'estampes pour Son Altesse Royale doit partir demain avec le courrier impérial.

Le 9. Écrit à M. Marschall, peintre, à Rotheim. Je lui envoye une lettre pour madame Scheffer, avec deux ducats dedans, avec promesse de lui envoyer *noch vierzig Gulden über Darmstadt. Die arme Frau* [1] *!*

Écrit à M. Strecker, à Darmstadt, qui me doit quelque argent; je le prie d'envoyer quarante florins à Rotheim, par Giessen, à M. Marschall, *welcher weiss was er damit thun soll* [2].

Répondu à M. Abr. Fontanel. Je lui dis que j'ay touché ses cent quarante livres; que les estampes qu'il demande pour ce prix sont chez M. Valade, libraire, comme il a désiré. Je lui fais présent d'une *Bonne Femme de Normandie* et d'une *Petite Écolière*, toutes deux sans lettre.

Le 10. Répondu à M. Zingg, graveur de l'électeur de Saxe. Il m'avoit demandé ce qu'il me devoit depuis du temps. Je lui envoye avec plaisir ce compte, qui fait exactement le prix de deux tableaux à gouache par le célèbre Wagner, mort trop jeune pour sa gloire et le plaisir des connoisseurs, tableaux dont il m'avoit instruit dans sa lettre, et que je le prie de prendre pour moi, tout chers qu'ils me paroissent. Il reste encore cinq li-

[1] Encore quarante florins en les faisant passer par Darmstadt. La pauvre femme!

[2] Qui sait ce qu'il doit en faire.

vres neuf sols, qui doivent servir pour les frais de la boëte, etc. Je dois remettre cette lettre à M. Aliamet[1], qui m'a remis huit desseins du célèbre poëte Gessner, que M. de Mechel doit remporter, et qui étoient venus icy par l'expédition qu'en avoit faite M. Zingg. — Depuis, j'ay remis les susdits desseins à M. de Mechel, qui compte même en vendre quelques-uns icy. De plus, j'ay prié M. de Mechel de souscrire dix-huit livres pour moi pour les nouvelles idylles, avec estampes que doit faire paroître M. Gessner à Zurich.

On reçut hier la nouvelle à Paris que, le 28 du mois passé, les comtes de Struensée et Brandt avoient été exécutés à mort à Copenhague. Je marque cecy icy parce que j'ay connu personnellement le comte de Struensée, qui, après être parvenu au faîte des grandeurs, en a été précipité et a péri misérablement, et trop misérablement.

M. et madame Rihiner, de Bâle, étant en notre ville, me sont venus voir avec une jeune veuve de vingt-deux ans, de leurs parents, et qui est très-belle et très-bien faite. Ils ont vu mon cabinet, et cela les a beaucoup amusés.

Le 12. Répondu sur plusieurs lettres à M. G. Fuessli, peintre, ancien greffier du conseil souverain de la république de Zurich et auteur de plusieurs ouvrages sur les arts. Je le remercie de la nouvelle édition de sa *Vie des artistes suisses* et de son *Catalogue raisonné sur la*

[1] Jacques Aliamet naquit à Abbeville en 1727 et mourut à Paris en 1788. Il a gravé un grand nombre de vignettes et appartient à cette catégorie de petits graveurs du dix-huitième siècle, si employés à la reproduction des galeries de tableaux. Aliamet a gravé dans le cabinet Choiseul, dans le cabinet Praslin, dans la galerie de Dresde, etc., et ses estampes se font remarquer par une grande exactitude.

gravure, dans lequel il y a beaucoup de fautes, et je lui en fais apercevoir plusieurs. Je lui donne même encore une dizaine de noms d'artistes allemands qui ont gravé avec succès, la plupart vivants, et dont il n'a fait aucune mention.

M. Thibi, voyageur de Copenhague venant de Londres, m'est venu voir. Il m'a dit qu'il étudioit la manière dont les différentes nations traitoient l'économie rurale et la culture.

Le 20. Répondu à M. Poses, libraire du roy de Pologne à Varsovie. Je lui dis que, pour lui envoyer des estampes, il faudroit qu'il donnât ordre préalablement à quelque banquier d'icy pour le payement.

Monseigneur l'évêque de Callinique m'est venu voir plusieurs fois avant son départ pour les bains, en Lorraine.

Le 23. M. de Meiss, de Zurich, est venu prendre congé. Il a bien voulu se charger d'une lettre et d'un rouleau contenant mes *Offres réciproques*, la *Bonne Femme de Normandie* et mon portrait, pour M. Fuessli; une *Bonne Femme*, pour M. Nischler.

Le 25. Répondu à M. G.-V. Meyer, à Hambourg. Je lui dis que les deux desseins de moi, deux de mon fils et un de M. Greuze, étoient partis hier au matin pour Strasbourg, et que de là M. Eberts les lui enverroit. Je lui donne les *Offres réciproques* et mon portrait, qu'il a désiré. Je le prie de remettre, de ma part, une épreuve des *Offres* à M. Schütz, qui a été généreux vis-à-vis de moi.

Le 27. M. le comte de Strogonoff, seigneur russe, m'est venu voir. Il est très-grand amateur des arts. Je

l'ai déjà connu il y a environ quinze ans; il étoit alors baron. Depuis ce temps, il a été élevé à la dignité de comte par l'empereur d'Allemagne. Il est resté très-longtemps avec moi.

M. Kolb mena deux compatriotes chez moi, dont l'un me remit une lettre de M. Thom, professeur de l'université de Giessen.

Le 30. Répondu à M. Dietrich. Je lui souhaite la meilleure réussite pour sa santé des eaux de Pirmond, qu'il doit prendre. *Ich sende ihm dabey eine Anweisung von zehn Louisdors auf Hn. Resler, welcher sie auf meine Rechnung ausbezahlen wird. Also bleiben jezt noch 4 kleine Gemälde zu verkaufen in meinen Händen, von welchen ich ihm Rechenschaft geben werde, sobald sie angebracht sind* [1].

M. le baron de ..... Autrichien, m'est venu voir. Il a beaucoup d'esprit et pense bien plus librement que les gens de ce pays n'osent penser ordinairement.

Le 31. Ce matin, j'ay été rendre visite à M. le comte de Strogonoff, qui m'a reçu le mieux du monde. Il possède le plus superbe Ostade que j'aie jamais vu, un beau tableau de Van Dyck, un de Metzu, composé de trois figures entières; ce dernier, il l'a acheté à Dresde; par là, il me l'a enlevé, car j'étois en train de l'acheter du possesseur lorsque M. le comte s'en est emparé.

[1] Je lui envoie en même temps un bon de dix louis sur M. Resler, qui les soldera à mon compte. Il me reste donc encore à vendre quatre petits tableaux, dont je lui rendrai compte aussitôt que je les aurai placés.

JUIN 1772.

Le 3. M. le comte d'Erbach, avec son gouverneur, M. le baron de Freund, de même que M. le comte de Steinbock, avec son gouverneur, me sont venus voir. Ils sont des plus aimables; surtout M. le comte d'Erbach me paroît très-curieux.

Le 5. M'est venu voir un jeune homme de Strasbourg nommé Schall. M. Eberts me le recommande comme ayant grande envie d'être peintre. Je l'ay envoyé chez M. Meyer, son compatriote, actuellement chez M. Casanova, quoique attaché à monseigneur le duc des Deux-Ponts.

M. de Mechel, ayant enrôlé icy, pour son entreprise de la galerie de Dusseldorf, MM. Dunker, Guttenberg et Rousseau [1], soupa mardi passé chez nous avec MM. Dunker, Freudeberg et Baader. Après le souper, MM. de Mechel et Dunker prirent congé. Le lendemain, 3 de ce mois, ils sont partis en chaise de poste et comptent dîner la première fête de la Pentecôte à Bâle. Ce sont de braves gens, et M. Dunker peut être d'une grande utilité à M. de Mechel. Les autres doivent les suivre.

Le 6. Répondu à M. Strecker, à Darmstadt. Je lui donne avis que j'ay fait remettre les estampes qu'il m'avoit demandées, en rouleau, à M. Ravanel, intendant de monseigneur le duc des Deux-Ponts, qu'il m'avoit indiqué pour qu'il les emportât. Je le remercie aussi de ce qu'il veut bien payer les quarante florins à la per-

[1] Il s'appelait Jean-François Rousseau, et naquit à Paris vers 1750; il grava dans le cabinet Choiseul plusieurs planches, et entre autres la *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Vander Werf.

sonne que j'ay nommée; que je serois charmé de recevoir les ducats curieux dont il est question. J'ay mis dans sa lettre une à mon neveu Marschall, curé à Rotheim, près de Giessen, qui doit me faire le plaisir pour lequel je l'ay prié cy-devant et que je renouvelle d'autant plus, que je suis sûr que tout ira le mieux du monde.

Le 10. Répondu à M. de Lippert, à Munich. Je le remercie de la médaille en argent qu'il m'a envoyée. D'un côté, il y a le portrait de l'électeur avec l'inscription autour : *Maximilian H. J. B. Churfürst.* De l'autre côté, il y a un cheval qui court, avec ces mots : *Lohn der Pferdezucht.* Je lui donne avis qu'il doit recevoir par M. Eberts, de Strasbourg, mes *Offres réciproques*, la *Petite Écolière*, tous deux de moi; mon portrait, gravé par Ingouf, la *Leçon de botanique* et l'*Image de la beauté*, par Chevillet. Je le prie d'accepter ces pièces, de ma part.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg. Je lui fais présent de mes *Offres réciproques*. Ce sont MM. Guttenberg et Mieck, qui vont dans peu de jours à Bâle, qui s'en chargeront, et du rouleau, dont le noyau contient celles pour M. de Lippert, et des deux lettres, l'une dans l'autre, à ces messieurs.

Le 11. MM. les barons de Rosen et de Löwenwold, avec un gouverneur, M. de Ziegler, me sont venus voir. Ils sont des plus honnêtes et sont restés avec moi plus de deux heures dans mon cabinet de tableaux et dans celui des desseins, où je travaille.

M. le gouverneur de MM. de Rosen et de Löwenwold m'a cédé un ducat rare au coin de l'empereur Pierre Ier de Russie, et m'a fait plaisir par là.

Le 24. J'allai voir M. le comte d'Erbach et M. de

Freund, lieutenant-colonel, qui demeurent à l'hôtel de Luxembourg.

J'allai chez MM. les barons de Rosen et de Löwenwold.

Le 26. M. Meyer, frère de M. Meyer, mon ami à Hambourg, m'est venu voir, arrivant, en dernier lieu, d'Amsterdam et m'apportant des lettres de son frère. Il est beau garçon, d'une grandeur prodigieuse, mais fort aimable.

Le 27. J'ai mené, selon ma promesse, MM. le comte d'Erbach, le lieutenant-colonel de Freund, les barons de Rosen et de Löwenwold, avec M. leur gouverneur, à l'Académie royale de peinture, sculpture et gravure, pour y voir ce qu'il y a de remarquable et de curieux. M. le comte d'Erbach m'étoit venu chercher dans son carrosse; les autres s'étoient également rendus chez moi dans leurs voitures.

Répondu sur deux lettres à M. Schmuzer. Je le remercie des estampes qu'il m'a envoyées, et lui demande le prix des sept paysages de Weirotter. Je lui dis cependant que je ne les aime pas tous, à cause de leur forme et façon. Je lui renvoye aussi la petite lettre de change de cent livres pour le sculpteur M. Pichler (et que le frère de celui-cy m'avoit envoyée), qui n'est plus à Paris, étant parti pour Londres il y a longtemps, et je lui marque que je n'ai reçu aucune nouvelle de lui. De cette manière, on devoit retirer cet argent de M. de Fries. Je lui dis aussi que j'avois envoyé un rouleau d'estampes chez M. l'ambassadeur pour Son Altesse Royale, mais que le courrier étoit déjà parti, que celui du mois prochain devoit s'en charger.

JUILLET 1772.

M. Lienau, négociant de Bordeaux, mon ancien et très-bon ami, me vint voir aussitôt qu'il arriva à Paris. Nous nous embrassâmes bien cordialement, et j'étois au comble de la joie de le revoir.

M. le baron de Klingstedt prit congé de moi pour peu de temps. Il reviendra après avoir vu Londres. Il m'a fait présent d'une belle médaille d'argent représentant l'impératrice de Russie.

Le 9. M. Zoffany[1], peintre du roy d'Angleterre, a soupé chez nous avec mademoiselle West, M. Lienau, de Bordeaux, et M. Meyer, de Hambourg.

Le 11. M. Rücker, jeune voyageur de Hambourg, a pris congé de moi.

M. Zoffany et mademoiselle West ont encore soupé chez nous.

Le 12. J'allay, avec M. Zoffany et mademoiselle West, à Versailles.

Le 13. J'ay dîné chez M. Zoffany, à l'hôtel de York. M. Baader, qu'il a très-connu à Rome, y étoit.

Le 14. M. Lienau a soupé chez nous.

Le 15. Répondu à M. C.-A. Grossmann *auf dem untern Graben in Schneider Mezlers Hause, à Augsbourg*[2]. Il m'avoit écrit pour savoir s'il devoit venir icy avec des tableaux, desseins et estampes, pour les y vendre. Je lui dis mon sentiment avec franchise, et lui nomme

[1] Jean Zoffany, né vers 1733, mourut en 1788.

[2] Sur le fossé inférieur, à la maison du tailleur Mezler.

les maîtres, parmi les artistes des Pays-Bas, qui ont cours icy; mais le tout devroit être et de la plus grande beauté et parfaitement conservé, etc.

J'ay dîné chez M. Lienau, avec M. Meyer, à l'hôtel d'Anjou. Le même jour, M. Lienau est venu prendre congé de ma femme, et le lendemain il est parti pour Hambourg. M. Meyer n'est allé qu'à Rouen et au Havre. Il doit revenir icy dans peu.

Le 18. Répondu à Son Excellence M. le baron de Grosschlag. Je le remercie de la bonne réception qu'il a bien voulu faire à ma *Petite Écolière*, etc.

Répondu à M. de Mechel, à Bâle. M. Rousseau, qui part demain matin, doit se charger de cette lettre.

M. Rousseau, qui étoit venu dans la journée prendre congé de moi, m'avoit promis de revenir sur le soir; et il ne l'a pas fait, apparemment faute de temps. Il va à Bâle travailler chez M. de Mechel, qui a fait en lui une bonne acquisition, à cause du talent qu'il possède. Ma lettre doit aller par la poste après ce départ.

Le 20. Remis à M. Angard, de Hesse-Hombourg, une réponse sur une lettre que M. Arbritz, chez monseigneur le landgrave de Hesse-Hombourg, m'avoit écrite il y a plusieurs années. J'envoye aussi à celui-cy deux petites estampes de moi, la *Bonne Femme* et la *Petite Ecolière*.

M. Meyer est revenu de Rouen et du Havre, et doit partir incessamment pour Nantes et de là pour Bordeaux.

Le 25. M. Vandergucht, de Londres, m'a remis une demi-guinée que M. Byrne m'envoye pour un demi-louis et pour être mise dans ma collection.

Le 26. Répondu à M. J.-P. Hackert, à Rome. Je le fé-

licite sur les grandes batailles navales gagnées par les Russes sur les Turcs, que l'impératrice de Russie lui fait peindre. Ma réponse sera remise à ce peintre, par MM. les barons de Rosen et Löwenwold, avec leur gouverneur, M. Ziegler, qui vont partir incessamment pour l'Italie. Je remercie aussi dans cette lettre M. Hackert du dessein qu'il m'avoit envoyé et qu'il avoit fait au royaume de Naples. M. Hackert loge *al caffè Inglese in piazza di Spagna* [1].

Répondu sur beaucoup de lettres à M. Bourgeois, à Amiens. Je lui demande excuse de ma négligence et le remercie de ce qu'il m'avoit envoyé des pâtés de son pays et de ce qu'il a constamment annoncé mes productions dans les affiches de Picardie, par des articles très-bien faits. Je lui donne avis que le sieur Agnès est chargé de lui présenter mes *Offres réciproques*, première épreuve. Il est secrétaire au bureau des Domaines, chez M. Jaquemin.

M. Zimmermann, négociant de Hambourg, mais établi à Bordeaux, m'est venu voir.

M. Meyer, frère de celui de Hambourg, a pris congé de moi. Il part pour Bordeaux, où il compte rester une couple d'années.

Le 31. Mon fils aîné fut saigné : il ne se portoit pas bien depuis du temps.

AOUST 1772.

Le 6. MM. les barons de Rosen et Löwenwold, avec leur gouverneur, M. Ziegler, ont pris congé de moi. Ils vont à Rome. Je les ay chargés d'une lettre de recom-

[1] Au café Anglais, place d'Espagne.

mandation pour M. Hackert; cela leur a fait beaucoup de plaisir. Je leur ay fait présent à chacun d'une *Maîtresse d'école* et d'une *Petite Ecolière*, que je vais mettre au jour, et que j'ay nouvellement gravées.

Le 7. J'ay fait porter au coche de Strasbourg, à l'adresse de M. Eberts, une petite caisse contenant ma *Maîtresse d'école*, sous glace en bordure charmante, sculptée et dorée, et un portefeuille rouge bordé d'or avec vingt-cinq épreuves dedans, le tout pour M. le baron de Dahlberg, à qui je l'ay dédiée; et M. Eberts doit la lui envoyer. Il y a un rouleau dans cette caisse, contenant deux *Petites Écolières* et trois *Maîtresses d'école*, pour mon ami Kraus, à Francfort ou à Mayence.

Mon fils se porte beaucoup mieux, Dieu merci! après avoir fait ce qu'on croyoit utile et nécessaire.

Le 9. J'allai voir le cabinet de tableaux de M. Poullain[1], au Marais.

Le 10. J'allai, avec mon fils aîné, M. Kruthoffer et M. Wallot, à la Comédie-Italienne, dans la loge de M. l'ambassadeur de l'empereur. Le ballet des *Quakres* m'a fait le plus grand plaisir.

Le 11. J'ay mis au jour deux nouvelles estampes que j'ay gravées : la *Maîtresse d'école*[2], d'après mon fils, et la *Petite Écolière*[3], d'après M. Schenau. La première dé-

[1] M. Poullain, receveur général des domaines du roi, mourut en 1780, et Basan publia l'année suivante une série de cent vingt estampes, d'après les plus beaux tableaux de ce cabinet. Basan mit en tête de cette publication une petite note sur Poullain, inutile à reproduire, car elle est insignifiante. Les dessins destinés aux graveurs avaient été faits du vivant de M. Poullain, « par le sieur Moitte, peintre. »

[2] N° 70 du Catalogue de l'œuvre de Wille, par Ch. Leblanc.

[3] N° 69 du même Catalogue.

diée à M. le baron de Grosschlag, la seconde à M. le baron de Dahlberg.

Le 12. Écrit à M. Eberts, pour le prier d'envoyer la petite caisse dont il est marqué cy-devant aussitôt à Mayence. Je lui demande aussi si le graveur, M. Rousseau, n'est pas descendu chez lui, venant de Bâle.

Écrit et répondu à M. de Mechel. Je lui donne avis que les estampes qu'il m'a demandées sont chez le sieur Neyer, et le prie instamment de me marquer ce que peut être devenu M. Rousseau; ses parents sont icy dans une grande inquiétude, n'ayant aucune nouvelle de lui.

Vers les six heures de l'après-midy, M. Rousseau, dont on étoit si inquiet, descendit chez nous et y trouva madame sa mère et mademoiselle sa sœur. La joye, comme il est aisé de penser, étoit si grande, qu'ils en versèrent des larmes. Ils restèrent chez nous jusqu'à la nuit. M. Rousseau ne paroît nullement content de M. de Mechel. Il faut bien que ce ne soit pas sans raison, puisqu'il n'est resté chez lui que vingt-quatre heures, après avoir fait le voyage exprès à Bâle, pour travailler plusieurs années chez lui, selon une espèce de convention faite entre eux, lorsque M. de Mechel étoit à Paris au printemps passé.

Répondu à M. Kraus. Je lui dis que les deux estampes de la *Petite Écolière*, qu'il m'avoit demandées et la nouvelle faisant le pendant, ainsi qu'une épreuve de la dernière pour lui, sont dans la caisse que j'envoye à M. le baron de Dahlberg. Je le prie de m'envoyer, pour le prix qui en doit provenir, un joli ducat. Je le prie aussi de me dire quelque chose sur M. Nothnagel, à Francfort.

Le 13. J'ay donné à graver à M. Rousseau un tableau de M. Dietrich, qui paroît lui faire plaisir. Il représente

une *Fuite en Égypte*, pièce de nuit d'un grand effet.

Le 14. Écrit à M. Schmuzer. Je lui dis que le courrier actuellement icy va emporter pour Son Altesse Royale un rouleau et un paquet; le dernier est le *Temple de Gnide*. Je lui parle aussi des curiosités délaissées par M. de Reuteur, à Vienne, mais il faudroit être sur les lieux.

J'ay répondu et écrit à M. le baron de Dahlberg, pour lui parler d'une petite caisse contenant l'estampe la *Maîtresse d'école*, que j'ay eu l'honneur de lui dédier, sous glace, en bordure bien sculptée et dorée avec un portefeuille en rouge et dentellé d'or, dans lequel il y a vingt-cinq épreuves de la même planche. Je le prie de recevoir le tout selon ses bontés ordinaires, et autres politesses d'usage en pareille circonstance.

Le 19. M. Gietulewicz, avec M. son fils, me vint voir. Il est conseiller de guerre de l'électeur de Saxe, et secrétaire du prince Charles, duc de Courlande. Il me paroît fort aimable homme.

Le 26. M. le baron de Thümmel et M. le baron de Wangelheim, me sont venus voir; le premier est conseiller intime du duc de Saxe-Cobourg, il est poëte très-estimé. J'ay déjà reçu plusieurs lettres pour lui avant et depuis son arrivée.

Le 27. Répondu à M. de Mechel. Je lui dis que j'ay reçu par son ami le florin d'or de Bâle, les eaux-fortes par M. Duncker, et le paquet par M. Neyer. Je le prie de m'envoyer le Breughel à condition que je le voye et qu'alors je prendrai la résolution ou de le garder ou de le renvoyer à mes dépens. Je lui dis aussi que j'ay parlé

à madame Chereau, M. Chereau n'y étant pas, par rapport à M. Duponchel.

Le 29. Répondu à M. Bause, à Leipzig. Je lui dis que je lui envoye ses deux prétendus Wagner en gouache, et les deux à l'huile, par l'occasion de M. Richter, et qu'il lui reste dû de ma part neuf livres.

Le 30. Je partis en calèche pour Longjumeau, accompagné de mon fils aîné, de MM. Parizeau, Baader, Müller et Tischbein, pour y dessiner le paysage d'après nature. Le temps ne fut pas pendant plusieurs jours des plus favorables, mais nous le passâmes aisément. M. Baader fut à l'ordinaire notre farceur et nous fit rire presque plus que nous ne désirions. Cependant nous avons fait, tant à Longjumeau qu'à Champblanc et Seaucier, plusieurs desseins finis, surtout mon fils en a fait de très-bons et touchés spirituellement.

SEPTEMBRE 1772.

Le 5, qui étoit un samedy, ma femme et notre fils Frédéric vinrent de grand matin en carrosse de remise, avec Joseph, notre domestique, pour me chercher moi et notre fils aîné. Il faisoit le plus beau temps du monde. Nous ne partîmes que vers les quatre heures, après avoir dîné tous ensemble. Nous nous arrêtâmes à Sceaux en parcourant le parc; c'est là où nos autres camarades de voyage nous vinrent joindre avec une voiture que notre hôtesse, madame du Parc, leur avoit procurée. Nous les quittâmes cependant pour les laisser parcourir également ce beau parc, car deux de nos messieurs ne l'avoient pas encore vu. Nous arrivâmes avec la nuit à Paris, dans la meilleure santé du monde, et M. Baader nous vint en-

core trouver au logis lorsque nous étions à table, dont il en profita.

J'ay donné à M. Ferrier, négociant à Bordeaux, qui m'étoit venu voir avec un autre négociant de cette ville, une petite tête en miniature que j'avois fait faire par ordre de M. Lienau, pour la remettre, aussitôt son arrivée à Bordeaux, à M. Schroder, qu'il m'a dit être beaucoup de ses amis.

Le 12. Répondu à M. Gier, à Bordeaux, qui est dans la maison de MM. Lienau; je lui donne avis du départ de la susdite tête par l'occasion de M. Ferrier, et lui promets que les estampes qu'il m'a demandées lui seront envoyées lorsque M. Lienau repassera par Paris.

M. le baron de Thummel m'a présenté M. son frère, gentilhomme également aimable et honnête.

Le 13. J'allai voir M. Roslin, peintre du roy et chevalier de l'ordre de Vasa, pour lui faire mes compliments de condoléance sur la mort de sa femme, qui étoit également, par rapport à son talent, membre de notre Académie royale.

Le 20. Répondu sur deux lettres de M. Gottfried Winckler, à Leipzig. Je lui dis que l'*Avant-Coureur* est dans la caisse que j'ay envoyée à M. Richter, et le prix sur son compte. Je lui dis les raisons qui m'ont empêché de faire venir ses Rembrandt, comme aussi celles qui me font douter qu'il puisse jamais avoir des tableaux de MM. Loutherbourg et Greuze à bon marché. Je lui conte en outre quelque chose de notre compatriote, M. Zoffany, peintre du roy d'Angleterre.

Le 23. J'allai voir MM. les frères barons de Thümmel, madame la baronne de Wangelheim de même que M. le

baron, son frère. Je fus reçu on ne peut pas mieux. Ce sont les plus aimables personnes du monde. M. le baron de Thümmel me fit absolument présent d'une tabatière de bois pétrifié, très-curieuse, comme aussi de plusieurs morceaux de bois pétrifié surtout en couleur verte, chose très-rare.

Répondu sur plusieurs lettres à M. Meyer, à Hambourg. Je lui parle beaucoup de son cher frère, en louant son amour pour les bonnes choses; et, comme il désire un dessein historique de mon fils, je lui dis qu'il a une *Chute des Anges*, fermement faite, qu'il pourroit lui céder.

Le 25. J'envoyai un petit présent en estampes de ma main à M. le baron de Klingstädt, conseiller de l'impératrice de Russie, en reconnoissance de la grande médaille d'argent, représentant cette princesse, dont il m'avoit fait présent. J'ajoutai trois estampes qui sont mes trois dernières, pour les remettre, de ma part, à M. le baron de Krudener, en passant par Riga.

Vers les sept heures, M. de Klingstädt vint au logis, tant pour me remercier que pour prendre congé de nous, et y resta jusqu'à près de dix heures, me contant bien des choses du voyage qu'il avoit fait en Angleterre. Cet aimable homme, qui étoit avec M. le baron de Rapp, me recommanda beaucoup un jeune homme de Pétersbourg, nommé Pasch[1], pour lui donner des conseils sur la gravure qu'il va entreprendre, et pour lequel il a laissé de quoi subsister pendant trois ans, entre les mains de M. Marcel, banquier.

Le 27. M. Doyen[2] vint voir le tableau qu'a actuellement

[1] Probablement Laurent Pasch, peintre de Stockholm, mort en 1805.

[2] Gabriel-François Doyen naquit à Paris en 1726, et mourut à Saint-Pé-

fini mon fils et dont il parut fort content, en lui disant son sentiment en homme de bonne foi.

Le 29. Répondu à M. Abr. Fontanel, à Mende, au Gevaudan, qui me mande qu'il m'enverroit une caisse de vin de Lunel, en me priant de l'accepter. Je lui dis : Soit, à la condition qu'il en boiroit la meilleure partie chez moi.

Répondu à M. Huber, à Leipzig, en lui faisant une description plaisante de notre voyage de Longjumeau, en lui parlant de M. le baron de Thümmel son ami, actuellement icy, des progrès de mes fils, des arts, de la littérature, etc.

OCTOBRE 1772.

Le 4. Répondu sur plusieurs lettres de M. Weiss, à Leipzig. Je lui dis que sa lettre à M. le baron Thümmel, contenant une lettre de change de deux mille quatre cents livres, a été remise à ce gentilhomme dès aujourd'hui, par moi-même. Je lui parle aussi de la tragédie que l'on joue actuellement, que M. Bauvin a tirée de l'allemand de M. Schlegel, et qui a du succès. Je l'avertis en même temps que M. Richter doit lui remettre de ma part mes deux nouvelles estampes, la *Petite Ecolière* et la *Maîtresse d'école* et le poëme par l'empereur de la Chine.

tersbourg le 5 juin 1806 ; il était élève de Carle Vanloo, et passa une grande partie de sa vie en Russie. Madame le Brun nous donne, dans ses *Souvenirs*, de curieux détails sur l'accueil que l'on fit à Saint-Pétersbourg à cet artiste : « Je viens de voir, dit-elle, mon plus ancien ami, Doyen le peintre, si bon, si spirituel! L'impératrice l'aime beaucoup. Elle est venue à son secours, car il a émigré sans aucune fortune, n'ayant laissé en France qu'une maison de campagne qu'on lui a prise. Il a sa place au spectacle tout près de la loge de l'impératrice, qui, m'a-t-on dit, cause souvent avec lui. »

Je partis de la maison, en fiacre, porter moi-même une lettre reçue de Leipzig, contenant une lettre de change de cent louis, à M. le baron de Thümmel, que j'estime singulièrement. Le ciel étoit horriblement chargé de nuages; à peine étois-je sur le pont Neuf, qu'il commençoit à pleuvoir, et, arrivé dans la rue de la Monnoie, la pluie redoubla mêlée de grêle et d'éclairs d'une force si épouvantable, que le cocher saute en bas de son siége et prend la fuite en me laissant au milieu de la rue. Je cherche à me retrancher, je lève les portières de bois des deux côtés, et, voulant faire de même d'une glace ou plutôt d'un mauvais verre du côté du cocher, je fus surpris de ce qu'il étoit fracassé depuis longtemps. Malheureusement la gouttière d'une maison versa une si grande abondance d'eau sur le siége du cocher, que les eaux brisées rejaillirent en bonne partie par ce maudit trou dans la voiture, et je fus mouillé amplement; ni mon chapeau ni mon mouchoir, que j'opposois au trou n'étoient suffisants. Je criai aux chevaux pour les faire avancer. Point, ils étoient sourds, en qualité de chevaux de fiacre de bois de cormier. Ils penchèrent les oreilles, me laissant faire tapage. Enfin l'orage cesse, le cocher reparoît et les fait aller à grands coups de fouet.

Le 9. M. le baron de Razenried me vint voir.

Répondu à M. Strecker, à Darmstadt. Je le prie d'envoyer les estampes que je lui fais parvenir à M. Marschall, mon neveu, à Rotheim. Je le remercie aussi du joli ducat au coin du landgrave de Hesse-Darmstadt, frappé avec de l'or du Rhin, qu'il m'a envoyé.

Répondu à mon neveu, M. Marschall. Je lui donne avis du départ du présent que je lui fais de plusieurs de mes estampes, ainsi qu'à M. Bender, aussi mon neveu

et fils du land capitaine de ce nom, comme aussi mes deux dernières à mon cousin Wille et à M. le professeur Böhm, à Giessen.

Le 10. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui mande que son portrait, par M. Savart, étoit très-avancé, mais que, le vêtement me paroissant trop simple, je l'avois beaucoup changé à coups de crayon et que M. Savart avoit consenti à faire ce changement. Je lui promets mes deux dernières estampes, l'*Écolière* et la *Maîtresse d'école*.

Le 11. M'est arrivé un cuivre que j'ay fait faire à Londres, qui me paroît bon et que je destine pour la gravure de mon *Abraham et Agar*, tableau de M. Dietrich qui est dans mon cabinet.

J'ay reçu une caisse avec un tableau de Breughel de Velours; M. de Mechel me l'envoye de Bâle; il m'en avoit fait un éloge magnifique, mais je n'en veux point, il est en partie gâté par des nettoyeurs ignorants.

M. Duncker, qui est actuellement chez M. de Mechel, m'a envoyé par la même caisse un grand dessein qu'il a fait d'après le château de Wurtemberg, à deux lieues de Bâle, et qui est un ouvrage des Romains. Ce dessein est colorié très-bien et spirituellement touché à la plume et me plaît infiniment. Je le conserverai constamment, tant parce qu'il est bien que parce qu'il me vient d'un artiste dont j'ai été la première connoissance, lorsqu'il arriva de l'Allemagne, sa patrie, à Paris.

Le 15. Répondu à M. V. Lienau, actuellement à Hambourg. Je le félicite premièrement sur son mariage, de tout mon cœur, car c'est mon vrai ami depuis longtemps. Je lui envoye en présent, avec d'autres choses qu'il m'a

demandées, trois desseins encadrés, dont un de moi, les deux autres de mon fils. Je le prie de les présenter de ma part à madame son épouse, puisqu'elle dessine joliment elle-même, etc.

Répondu à M. Gier, à Bordeaux. Je lui dis que M. Bettmann s'est chargé de son petit rouleau.

Le 16. Écrit à M. de Mechel. Je lui dis que le tableau de Breughel de Velours, qu'il m'a envoyé, est trop ruiné pour moi, et je lui donne avis que je le fais retourner à Bâle, par Strasbourg, à M. Eberts. Je le remercie pour les soins qu'il a pris en me faisant venir un cuivre qui me paroît parfait et que je destine pour la gravure de mon *Abraham et Agar*. Je lui dis que ledit tableau partira demain 17 de ce mois, dans la même caisse, par le coche de Strasbourg.

Répondu à M. Duncker, chez M. de Mechel, à Bâle. Je le remercie du grand et beau dessein qu'il a fait, d'après le château de Wurtemberg, et dont il m'a régalé. Je l'assure aussi avoir vu avec plaisir plusieurs eaux-fortes de sa façon, que M. de Mechel m'a envoyées.

Le 17. Répondu à M. Guttenberg, graveur chez M. de Mechel, à Bâle; je le remercie de son bon souvenir, car c'est un brave garçon.

Le 27. MM. Naal frères, l'un peintre, l'autre sculpteur, fils de M. Naal, sculpteur du landgrave de Hesse-Cassel, sont arrivés et me sont venus voir. Ils paroissent gens comme il faut.

NOVEMBRE 1772.

Le 1^er^. Répondu à M. Dietrich, à Dresde. Je désire fortement quelque dessein de sa main. Je lui envoye

une assignation de quatre louis d'or sur M. Resler. Actuellement je lui dois encore quatre louis, que je lui enverrai en temps et lieu, *wegen der noch übrigen zwey kleinen Stückchen*[1].

Le 2. Répondu sur plusieurs lettres de monseigneur l'évêque de Callinique. Un homme, de sa part, m'ayant apporté des cuivres à faire vernir et deux louis à employer, je lui dis que je dois retoucher les secondes épreuves de son portrait que grave M. Savart et dont j'avois totalement changé le vêtement, qui étoit absolument trop pauvre aux premières épreuves.

Le 3. Nous allâmes, moi, ma femme et notre fils Frédéric, dîner chez M. Marchand. Nous étions invités à ce repas, qui étoit magnifique, par M. Daudet, beau-frère de sa femme. M. le Bas, M. et madame Chereau et M. Baader y étoient aussi. Le tout s'est joyeusement passé.

Le 8. M. le baron de Thümmel prit congé de moi par lettre, étant obligé de partir le lendemain pour l'Allemagne. Il me recommande le renvoy des lettres qui pourroient arriver pour lui.

Après avoir eu plusieurs jours des coliques, je me suis enfin trouvé attaqué d'une espèce de dyssenterie qui m'a fatigué; mais, après avoir fait ce qui convenoit, je me suis retrouvé rétabli, Dieu merci!

Le 14. J'ay reçu de M. le baron de Dahlberg, de Mayence, une caisse contenant un groupe de trois figures de porcelaine de Höchst, extrêmement bien fait, représentant un jeune homme apprenant à une jeune

[1] A cause des deux autres petites pièces.

fille à jouer de la vielle; derrière eux est assis un petit garçon endormi sur sa boëte à marmotte; de plus une Vénus avec l'Amour et deux colombes en biscuit de porcelaine, mais qui a souffert en chemin. Quel dommage! De plus, en bas relief, le portrait de l'électeur, celui de M. le baron de Grosschlag, premier ministre, deux têtes de profil en pendant et un bas-relief de deux enfants, demi-figures. Le tout est fort bien et me fait très-grand plaisir.

Le 19. J'ay mis deux lettres, l'une venant de Vienne, l'autre de l'Empire, sous une même enveloppe, pour les envoyer à M. le baron de Thümmel, conseiller privé actuel de S. A. S. monseigneur le duc régnant de Saxe-Cobourg-Saalfeld, à Cobourg, selon que ce digne gentilhomme m'en avoit prié. J'en ay ajouté une que je lui écris, *und ich bitte ihn um die Erlaubniss ihm meine ietzige Arbeit zu eignen, welches ich wünschete* [1].

Le 20. J'ay fait porter à la poste une troisième lettre arrivée de Hollande, pour M. le baron de Thümmel. Je n'ay ajouté qu'un billet de ma main. Je suis très-charmé d'être à portée de rendre ces petits services à cet excellent gentilhomme.

M. le baron de Thümmel m'ayant fait présent, outre une tabatière de bois pétrifié garnie d'or, d'un dessus de tabatière de bois pétrifié flambé et très-curieux, comme aussi de plusieurs plaques de bois pétrifié et de couleur verte, qui est le plus rare de tout, j'ai fait faire une tabatière d'écaille noire, en employant la pièce flambée sur le couvercle et la verte au dehors du fond; le tout avec des cercles d'or et la charnière du même métal.

[1] Et je lui demande la permission de lui dédier mon travail actuel : je le désirerais beaucoup.

Ainsi cela me fait une pièce très-jolie et très-curieuse.

Le 21. Reçu une quatrième grande lettre pour M. le baron de Thümmel, que je renvoye sur-le champ à ce gentilhomme. Je n'ay écrit qu'un petit billet que j'y ay ajouté.

Répondu à M. le baron de Dahlberg, à Mayence, en remercîment des belles porcelaines dont il m'a fait présent. Je lui parle avec zèle du jeune Melchior [1], qui a fait les figures et groupes en question. Je désirerois fortement qu'il pût avoir une pension pour être en état d'étudier la sculpture en pays étranger, car je lui trouve bien du génie. Je ne le connois pas autrement, mais je voudrois être la cause de son bonheur.

Écrit à M. Dunker, actuellement chez M. de Mechel, à Bâle. Je lui demande deux desseins de sa main, que désire de lui M. l'abbé Gruel, par mon entremise, et dont je me charge volontiers. Je lui mande aussi que j'ay fait encadrer le grand dessein représentant les ruines du château de Wurtenberg, que M. Dunker a dessinées d'après nature et dont il m'a fait présent, et qui est exposé dans mon cabinet de desseins, qui est aussi mon cabinet de travail.

Le 22. Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. Je le prie beaucoup de s'employer auprès de S. A. Monseigneur le prince de Kaunitz, chancelier de cour et d'État, afin de faire obtenir une pension à M. Negeli, jeune architecte de Vienne, pour qu'il soit en état d'étudier avec un peu d'aisance, dans ce pays-cy, d'autant plus qu'il est honnête garçon et fort studieux. Je lui dis aussi que je ne comprenois rien, par rapport à M. Gaste, qui ne m'a

[1] Jean-Pierre Melchior naquit vers 1741 et mourut en 1825.

point envoyé de l'argent le mois passé, selon sa promesse, et ne m'a point non plus demandé des estampes, croyant peut-être l'avoir fait.

DÉCEMBRE 1772.

Le 1^er^. M. le baron de Razenried, après avoir soupé chez nous, prit congé pour s'en retourner en Allemagne. Ce gentilhomme est des plus polis et des plus aimables, et rempli de connoissances.

Le 2. Je lui ai envoyé par M. Baader, une petite boëte contenant deux médailles d'argent avec une lettre, l'une et l'autre à M. Eberts, à Strasbourg, qui doit envoyer les médailles à Munich, à M. de Lippert, conseiller actuel du commerce et de révision, secrétaire de l'Académie des sciences, auquel j'écrirai en conséquence.

J'ay assisté, seulement les derniers jours, à la vente des desseins et estampes de feu M. Huquier [1]; mais j'y ai acquis peu de choses; car tout s'y est vendu horriblement cher. J'y ai poussé inutilement un dessein légèrement fait, d'A. van Ostade, à trois cent cinquante livres, de même qu'un Moucheron à cinq cent quarante livres. Cela étoit un peu fou ; mais que faire lorsqu'on aime avec passion ?

Reçu une cinquième lettre pour M. le baron de Thümmel, que j'ay renvoyée sur-le-champ à Cobourg.

Je viens d'acheter un charmant paysage, peint par

[1] Le Catalogue parut sous ce titre: *Catalogue des tableaux à l'huile, à gouasse et au pastel, peintures de la Chine*, etc., de feu M. Huquier, graveur, dont la vente se fera le 9 novembre 1772 et jour suivant, de relevée, rue des Mathurins, vis-à-vis l'hôtel de Clugny, par F.-C. Joullain fils, Paris, 1772, in-12. Huquier possédait une collection fort considérable de Catalogues de vente, et on en trouve ici la liste complète.

Ruisdaël [1], de son meilleur temps. Il fait au mieux dans mon cabinet. C'étoit dans ma première sortie après mon incommodité.

Le 6. Répondu à M. V. Lienau, à Hambourg. Je lui fais compliment sur son heureux mariage, qui devoit se faire le 1er décembre. Je souhaite toutes sortes de bonheurs à ce digne ami. Il m'avoit offert de m'acheter quelques curiosités que j'accepte en lui faisant quelques observations.

Le 7. M. Dubois de la Champré, commandant de la forteresse de l'isle de Saint-Croy, pour le roy de Danemark, étant arrivé de Copenhague en cette ville, me vint remettre un paquet de la part de M. Wasserschleben, conseiller de conférence de S. M. Danoise et mon ancien ami; c'est le Catalogue des pièces qui lui manquent dans l'œuvre de M. Cochin. Il y a joint le portrait en profil du malheureux comte de Struensée, gravé par M. Preisler. Cet ouvrage n'est pas des mieux [2].

Le 8. Écrit à M. Dunker, actuellement à Bâle. Je lui commande deux desseins de paysage coloriés, pour M. Debesse, architecte de mes amis, et un dessein de

[1] C'est, sans aucun doute, le *Ruysdaël* décrit sous le n° 14 du Catalogue de la vente de Wille. Voici cette description : « Salomon Ruysdaël, un paysage où l'on voit un groupe de trois arbres et plusieurs chaumières de chaque côté du tableau, qui bordent un chemin sur lequel on voit un chariot flamand suivi d'un cavalier. Il est orné de figures peintes par Adrien Vandevelde; sur toile de douze pouces sur neuf de haut. »

[2] Preisler était probablement du même avis que Wille, car il n'a pas jugé à propos de mettre son nom au bas de ce portrait; et on lit au-dessous les quatre vers suivants :

« Et périsse à jamais le citoyen perfide
Qui, portant sur l'État une main parricide,
Voudrait, par ses projets, en troubler le repos,
Et d'un État réglé faire un affreux chaos! »

même façon, pour M. Lempereur fils. Ces messieurs les payeront.

La collection de tableaux de feu M. Michel Vanloo[1], premier peintre du roy d'Espagne et chevalier de Saint-Michel, étant exposés pour être vendus vers le 14, aux Grands-Augustins, je fus les voir, accompagné par M. Daudet.

Le 14. M. le comte de Lamberg, seigneur autrichien, me vint voir, accompagné par M. Fabroni, Italien, qui m'a dit être des plus grands amis de M. Mengs. M. le comte est des plus aimables, et, chose qui me fit singulièrement plaisir, c'est qu'il est amateur des arts et très-bon connoisseur. Il n'y avoit pas un tableau et presque aucun dessein dans mon cabinet dont il ne nommât sans hésiter le maître. Cela ne se peut faire sans avoir fait des observations en consultant de près les diverses manières des maîtres et cela suppose beaucoup d'amour. M. le comte est chambellan de la Clef d'or de Leurs Majestés Impériales et Royales.

Le 16. Répondu à M. de Lippert, à Munich. Comme il m'avoit envoyé deux médailles d'argent, gravées par le célèbre Schega, graveur de l'électeur de Bavière, je lui en envoye en revanche deux aussi en argent, frappées sur le mariage de monseigneur le Dauphin avec la princesse d'Autriche, l'une, par M. Duvivier[2], et l'autre, par M. Roëttiers[3]. Je lui dis que j'ay envoyé ces deux pièces à

[1] Le Catalogue de cette vente est fort curieux ; il contient l'indication d'un certain nombre de tableaux de la famille de Vanloo, et, outre cela, quelques tableaux anciens de premier ordre. Basan, qui l'a rédigé, a mis en tête une courte notice sur ces peintres célèbres.

[2] Pierre-Simon-Benjamin Duvivier, graveur en médailles, naquit à Paris le 5 novembre 1730 et mourut le 10 juin 1819.

[3] Charles-Norbert Roettiers mourut en 1772, âgé de cinquante-deux ans.

M. Eberts, à Strasbourg, avec ordre de les lui envoyer et que je le prie de les accepter de ma part. Je le prie aussi de s'informer s'il n'y auroit pas moyen de trouver quelques desseins paysages, par M. Beich, puisqu'il a vécu en Bavière [1].

Le 20 J'allai chez M. le comte Oginski, le même qui, l'hyver passé, commanda tout à coup une armée de Lithuaniens et qui fut défait dans une nuit par les Russes. Il me paroît un fort bon homme et très-poli. Il m'a fait voir des tableaux qu'il a achetés en Allemagne, dont il y en a un par Rubens, qui est beau, et il voudroit les vendre en totalité, ayant besoin d'argent. Il y a en tout sept pièces qu'il veut bien donner, à cause des circonstances, pour vingt mille livres; mais elles ne seront certainement pas pour moi.

Le 28. Écrit à M. Klengel, élève de M. Dietrich, à Dresde. M. Schenau m'avoit mandé l'été passé que ce jeune peintre désiroit singulièrement faire quelques tableaux pour moi, c'est pourquoi je lui écris et lui dis ce que je croyois pouvoir lui dire en acceptant son offre. Je lui en commande *drey Paare auf Holz gemalt, ein Paar zu sechs Ducaten, eines zu achte, und das lezte zu zehen Ducaten, welches zusammen* 24 *D. ausmachet. Ich gebe ihm alle gehörige Nachrichten wie er sie hieher zu senden habe, und bitte ihn ein Paar Zeichnungen seiner Hand dazu zu fügen* [2].

[1] Joachim-Franz Beich était peintre de paysages et graveur à l'eau-forte. Il naquit à Munich en 1665 et mourut en 1748 ; il était peintre de la cour de Bavière. Ses eaux-fortes sont traitées avec vigueur et hardiesse, et son dessin est correct.

[2] Je lui en commande trois pendants peints sur bois, les deux premiers à six ducats, les deux autres à huit, et les derniers à dix, ce qui fera en tout vingt-quatre ducats. Je lui indique la manière la plus convenable de les envoyer ici, et je le prie d'y ajouter quelques desseins de sa main.

Le 29. Répondu à M. Schenau, à Dresde. Je le prie de remettre l'incluse à M. Klengel, son ami, de même que de veiller à ce que les tableaux, que celui-ci me doit faire sur sa recommandation, soient bien, etc.

Répondu à M. de Hagedorn, conseiller intime de légation, directeur général des Arts et Académies en Saxe. La lettre à M. Schenau est dans celle-cy, que j'enverrai à M. Rivière, secrétaire d'ambassade de Saxe icy, pour la faire partir avec celles de sa cour. Je conte à M. de Hagedorn mon indisposition et mon rétablissement, et qu'il recevra, par M. Schenau, mes deux dernières estampes. Je lui conte ce que je fais et ce que je ne fais pas. Je lui parle de M. de Kessel, qui me doit et qui a quitté la cour de Dresde, comme aussi que M. Klengel doit travailler pour moi, et qui est protégé par M. de Hagedorn.

Habe ich Herrn Dietrich geantwortet, und sende ihm eine Anweisung von vier Louisdors auf H. Resler. Dieses sind die lezten welche ich ihm schuldig war wegen der Gemälde von H. Klengel die er mir gesendt hatte, womit diese ganze Schuld getilget ist. Ich bitte ihn immer um einige Zeichnungen seiner Hand gegen meine Bezahlung. Ich sage ihm auch dass ich etwas bey H. Klengel bestellet habe, weil mich diesser desswegen durch H. Schenau hätte ersuchen lassen, auch dass ich iezt eine Flucht nacht Egypten *von seiner Hand gemalet besitze und sie durch einen geschickten Mann in Kupfer bringen lasse* [1].

[1] J'ai répondu à M. Dietrich. Je lui envoie un bon de quatre louis sur M. Resler; ce sont les derniers que je lui devais pour les tableaux de M. Klengel, qu'il m'avait envoyés; toute cette dette est donc acquittée. Je lui demande toujours quelques dessins de sa main, en proposant de les lui payer. Je lui dis encore que j'ai commandé quelque chose à M. Klengel, celui-ci m'ayant fait prier, à ce sujet, par M. Schenau. Je lui mande encore que je possède maintenant une *Fuite en Égypte*, peinte par lui, et que j'en ferai graver l'estampe par un homme habile.

Le 30. La nuit du 29 au 30 de ce mois de décembre 1772, les tocsins me réveillèrent, par leur tintamarre, sur les deux heures et demie. Je regarde vers les fenêtres, et, voyant une grande clarté, je me lève promptement; et, jugeant par la direction que le feu pouvoit être à l'Hôtel-Dieu, d'autant plus qu'une fumée épouvantable et enflammée couvroit totalement les tours de Notre-Dame et je voyois sur la rivière, à travers une des arches du pont Saint-Michel, la lumière aussi vive que le métal lorsqu'il est en fusion. J'entendois un craquement sinistre, et les étincelles et flammèches, portées avec rapidité à une grande hauteur, tombèrent jusque sur le quai des Orfévres qui est vis-à-vis de nous; il en tomboit sur la rivière, sur le pont Neuf et le pont Saint-Michel, et même devant notre porte, entre la rue Pavée et la rue Gît-le-Cœur. Ma femme étoit malade et ne pouvoit se lever, mais je réveillai nos domestiques et ensuite nos fils, qui en furent tous effrayés, n'ayant jamais rien vu de pareil. Nous restâmes sur pied jusqu'au jour. Nous apprîmes même, sur les quatre heures, des passants à qui nous parlâmes par les fenêtres, que le feu étoit effectivement à l'Hôtel-Dieu, et qu'il avoit commencé dans l'endroit où on fond le suif. Nous apprenons qu'il y a bien des malades de péris. Il est actuellement presque nuit au 30, et le feu n'est pas encore éteint [1].

Le 31. J'allai à l'assemblée de l'Académie royale; c'est où on se souhaite la bonne année.

[1] Nous avons vu chez M. Basset, marchand de tableaux, une représentation de cet incendie, due au pinceau de Hubert Robert. Ce tableau, signé et daté (1773), est peint largement et reproduit bien exactement la scène que décrit ici Wille; la vue est prise du bord du quai, presque vis-à-vis la rue Pavée.

JANVIER 1773.

Le 1^er^. Il est venu beaucoup de monde pour nous souhaiter la bonne année.

Le 2. J'ay envoyé, par le courrier de Bordeaux, à M. J. Lienau, une boëte d'or superbe, que j'ay fait faire par ordre de M. V. Lienau, son frère, actuellement à Hambourg, qui m'avoit envoyé le portrait extrêmement bien fait, en miniature, de madame sa nouvelle épouse, pour y être placé sur le couvercle, et dont elle fait présent à son nouveau frère. Le même jour, j'ay écrit à M. Jean Lienau, à Bordeaux, pour lui en donner avis.

Écrit et répondu à M. V. Lienau, négociant et mon ami, actuellement à Hambourg, où il vient d'épouser une demoiselle qui lui a apporté plus de huit cent mille livres en mariage. Je lui dis que la tabatière qu'il m'avoit prié de faire faire étoit faite, et même partie, avec le beau portrait de madame Lienau sur le couvercle. Je lui fais la description du travail que j'ay fait employer, et qui est bien, les ornements étant en or de couleur. Je le fais souvenir de certains tableaux, et lui dis encore bien des choses sur son mariage.

Le 3. J'ay fait quelques visites aux personnes venues chez nous le jour de l'an. En passant, je suis entré dans le derrière d'une maison de la rue de la Huchette, d'où on peut voir le dégât de l'incendie de l'Hôtel-Dieu. Le feu n'étoit pas encore éteint dans les caves et souterrains, d'où il sortoit, en divers endroits, une fumée considérable. Il n'est pas encore permis au public d'approcher; les sentinelles sont postées partout aux avenues.

Le 4. Répondu sur plusieurs lettres de monseigneur

l'évêque de Callinique, à Sens. Je lui conte ma maladie, etc.; que j'avois fait venir ses cuivres et remis samedy passé à l'adresse qu'il m'avoit donnée; que j'avois retouché, en dernier lieu, son portrait, que grave M. Savart, etc. Je lui fais une description du terrible incendie de l'Hôtel-Dieu, dont le feu est encore dans les souterrains.

Ces jours-cy, M. Lebrun fit faire aux Augustins une vente de tableaux, dont il y en avoit de fort beaux. Je poussai inutilement une *Tête de Vieille femme*, de G. Dow, à cinq cent une livres; mais j'ay eu une *Petite Tête* presque profil, par Rembrandt, qui est très-bien, pour cent trente livres un sol, et que j'ay placée dans mon cabinet.

Ces jours passés, M. de Longueil a été arrêté et mis au Châtelet sur une affaire qui paroît fort grave.

Le 15. Répondu à M. de Mechel. Je le remercie de l'offre de son *sauerkraut*, l'année étant trop avancée pour le faire venir, d'autant plus que nous en avons. Il me demande encore quelque temps pour me payer ce qu'il me doit, et je l'accorde.

J'envoyai le petit Tardieu, notre domestique étant malade, chez M. Debesse, architecte de mes amis, pour y porter deux desseins, l'un par M. Dietrich et l'autre par moi (c'est un troc que nous avons fait), et prendre chez lui un dessein d'Adam Elsheimer, fort beau, fait à la plume et représentant un homme qui fait danser un ours devant des femmes. Ce dessein fut mis dans le portefeuille dans lequel étoient les deux que je lui envoyois; mais, à son retour, le dessein étoit perdu. Cela est désolant. Je fais mettre son signalement actuellement dans les affiches.

Notre fils Frédéric fut saigné pour la première fois. Depuis plusieurs jours, il avoit un mal de tête furieux et beaucoup de rhume, et, par surcroît, il s'étoit donné un coup au derrière de la tête; il étoit donc nécessaire d'en agir de la sorte; il s'étoit même trouvé mal aujourd'hui, vers midi.

J'allai voir monseigneur l'évêque du Mans pour lui demander sa protection en faveur de M. de Longueil, détenu au Grand-Châtelet. Il me reçut le plus favorablement du monde, me promit de grand cœur de s'y employer avec toute la chaleur dont il seroit capable, et je restai près de deux heures avec ce prélat aimable, qui aime singulièrement les artistes.

Le petit tableau de G. Dow que j'avois poussé inutilement dans la vente de M. Lebrun me fut apporté par un marchand qui l'avoit eu de M. le comte de Jaucourt. J'en ay donné vingt-cinq louis en argent et deux autres tableaux pour faire la somme de trente-cinq louis. Il ne représente qu'une petite tête de vieille femme, mais de la plus grande finesse et d'un coloris admirable[1].

Notre fils Frédéric se trouve tout à fait rétabli et a dessiné dès aujourd'hui.

Monseigneur le prince Galitzin m'est venu voir aujourd'hui avec M. de Koch, son gouverneur et lieutenant-colonel au service de la Russie. Ce seigneur, de même que M. Koch (neveu de M. Fleischmann, que j'ay beaucoup connu), sont très-aimables. Ils ont vu mon cabinet avec plaisir, et m'ont parlé de plusieurs de mes amis, qu'ils ont rencontrés tant en Allemagne qu'en Italie et en France. Le prince m'a fait promettre que j'irois dîner avec lui, et cela pourroit aussi arriver.

[1] Ce tableau de Gérard Dow a été gravé par Wille, et est inscrit au Catalogue de sa vente sous le n° 13.

FÉVRIER 1773.

Le 1er. M. de Longueil, mon ancien élève, ayant été relâché, la nuit du dimanche au lundy, de la prison, ayant été accusé d'avoir tué un cocher bourgeois dans la rue Saint-Séverin, me vint voir pour me remercier de quelques démarches que j'avois faites pour son élargissement. Je lui ai prêché morale à foison.

Ces jours-cy, un sergent des gardes suisses, nommé M. Molliet, m'apporta de son pays une lettre que son officier lui avoit donnée pour moi, l'ayant reçue de M. le baron de Kessel, de Dresde. Elle contenoit neuf ducats rares, dont il y avoit cependant quatre que je possédois déjà. N'importe, le tout m'a fait plaisir. Je troquerai les doubles.

Le 13. Répondu et écrit à M. Schmuzer, à Vienne. Je lui dis que j'ay touché l'argent, de la part de S. A. R. le prince de Saxe-Teschen, pour les estampes de l'année passée; que j'enverrai demain un nouveau rouleau dans la maison de monseigneur l'ambassadeur, pour que le courrier impérial, actuellement icy, l'emporte de même que ma lettre. Je le remercie d'une tête gravée par lui et d'une estampe d'un de ses élèves que le même courrier m'a apportées aujourd'hui de sa part.

Le 22. Répondu à M. le baron de Razenried le fils, à Reichnau, au lac de Constance, par Bâle, Schaffouse et Constance. Je le remercie d'un quart de ducat, du pape Benoît XIV, qu'il m'avoit envoyé. Je lui envoye dans ma lettre une lettre de recommandation pour M. Schmuzer, à Vienne, qu'il m'avoit demandée, et où il doit aller vers le milieu du mois de mars prochain. Je lui envoye cette

lettre avec plaisir, car c'est un très-aimable gentilhomme, parent du cardinal de Rodt et du prince évêque de Würzbourg.

Le 23. Répondu sur plusieurs lettres à M. Kraus, à Francfort. Je le remercie du petit tableau, de sa façon, qu'il m'a envoyé en présent, composé de trois demi-figures, comme aussi du ducat au coin d'un Jean George, électeur de Saxe. C'est plutôt une petite médaille d'or qu'un ducat qu'il me devoit cependant pour estampes. Je le charge de remercier d'une ancienne monnoie d'or au coin de France que S. E. M. le baron de Grosschlag avoit ajoutée pour moi, car M. Kraus étoit chez ce premier ministre, à Mayence, lorsqu'il m'écrivit sa dernière lettre. Je le prie de me chercher, à Francfort, quelques desseins de H. Roos. Il doit y en avoir, d'autant plus que cet habile homme demeuroit dans cette ville.

Le 25. Répondu à M. Jean Lienau, négociant à Bordeaux. Je lui dis que je me réjouis de ce qu'il a trouvé la boëte d'or, que je lui ai fait faire par ordre de son frère, à son goût, et que c'étoit tout ce que je désirois, etc.

Le 26. Répondu à M. Gier, négociant à Bordeaux. Je lui mande que quelques pièces du cabinet du duc de Praslin sont au jour, de même que le portrait de Montaigne, par Ficquet [1], et que je croyois lui avoir envoyé

[1] Étienne Ficquet naquit à Paris en 1731. Dans sa jeunesse il montra du goût pour la gravure, et à peine fut-il arrivé à l'adolescence, que ses parents le placèrent chez Georges-Frédéric Schmidt, pour apprendre l'art du graveur; mais bientôt Schmidt quitta Paris : il fallut alors lui chercher un autre maître, et ce fut Lebas qui fut choisi. Doué d'une excellente vue, Ficquet se livra exclusivement à la gravure des portraits; mais, soit que l'amour du plaisir l'emportât chez lui sur l'esprit d'ordre, soit qu'il ne sût pas bien tirer parti de son talent, le fait est qu'il fut toujours dans la gêne. Il est une anecdote que l'on met sur le compte de Ficquet,

les douze premières feuilles de l'*Histoire de France*, par Cochin, et que, si cela étoit, je prendrois pour lui les huit qui paroissent actuellement, que j'espérois toujours que M. Lienau reviendroit ce printemps de Hambourg, et que je l'en chargerois.

J'ay reçu de la part de M. Meyer, de Hambourg, deux

et qui peut parfaitement être regardée comme vraie si l'on songe à la bizarrerie de son caractère. Les dames de Saint-Cyr lui avaient commandé le portrait de madame de Maintenon, leur fondatrice; ne pouvant parvenir à l'avoir, elles demandèrent à leur métropolitain et obtinrent de lui la permission de faire venir Ficquet à leur maison et de le faire travailler sous leurs yeux. Ficquet fut donc mandé; mais il commença par déclarer qu'il ne pouvait travailler seul et qu'il lui fallait toujours quelqu'un pour causer avec lui. La supérieure céda à cette exigence, et envoyait continuellement deux sœurs pour lui tenir compagnie. Un beau jour, le portrait avançait, et chacun songeait déjà à le voir paraître; Fiquet fit tirer quelques épreuves de la planche, puis, n'en étant pas satisfait, il donne deux grands coups de burin, qui détruisirent tout le travail d'un mois; il fallut recommencer, et Ficquet recommença en effet. Il fut moins longtemps cette fois que la précédente, et l'on vit bientôt paraître le charmant portrait que tout le monde connaît.

Avec une lenteur semblable, avec des caprices de ce genre, on comprend facilement que Ficquet n'ait jamais été riche; aussi mourut-il dans une affreuse misère en 1794.

L'œuvre de Ficquet se divise en deux parties bien distinctes : dans la première, il fait des planches pour le commerce ; c'est Odieuvre qui l'occupe davantage, et son travail est assez négligé ; ses portraits cependant ont toujours une grande finesse d'expression, mais on voit qu'il lui faut d'abord vivre avant de penser à faire de l'art ; dans la seconde partie de sa vie, Ficquet a acquis de la réputation, et alors il peut disposer de son talent comme bon lui semble, et il produit à cette époque des planches vraiment remarquables. Les portraits de Fénelon, de Montaigne, de la Fontaine, de Louis XV, sont autant de petits chefs-d'œuvre ; son travail est délicat, et, malgré l'excessive finesse qu'il met dans ses gravures, il trouve encore moyen de donner à ses personnages une expression vive et animée ; la série de ses portraits est nombreuse, et une bonne partie est fort remarquable.

Ét. Ficquet a encore gravé pour un ouvrage une grande quantité de portraits. C'est pour le livre de Descamps sur les peintres allemands, flamands et hollandais ; le plus grand nombre des portraits qui y sont contenus sont gravés par lui, et le plus beau, sans contredit, est celui de Vander Meulen. Ce livre a une certaine valeur par lui-même; mais les portraits gravés par Ficquet contribuent singulièrement à le faire rechercher.

grands morceaux de bœuf fumé en présent, francs de port. C'est M. Gaginau qui me les a remis. Ce bœuf est un très-excellent manger et nous vient bien à propos en carême.

MARS 1773.

Le 1er. J'ay commencé à mettre le burin sur la planche que j'espère graver d'après le tableau à moi appartenant, peint par M. Dietricy, représentant Sara qui présente Agar à Abraham. Cet ouvrage me tiendra du temps, étant extrêmement compliqué et très-colorié.

Le 10. Répondu à M. le baron de Thümmel, à Cobourg, à qui je dois dédier ma nouvelle planche, d'après A. Van Ostade. Je lui dis qu'elle est prête à être imprimée. Je lui enseigne les moyens de m'envoyer les douze ducats qu'il me dit avoir amassés pour moi, c'est-à-dire, quatre dans une lettre et huit en paquet, qu'il doit envoyer pour moi à M. Eberts, à Strasbourg. Le reste de la lettre consiste en politesses, etc.

Le 14. Répondu à mon ami M. Köbell, peintre de l'électeur palatin, à Mannheim. Il m'avoit consulté pour savoir s'il ne pourroit pas envoyer une grande collection d'estampes icy, pour y être vendues publiquement, et si, en me consultant avec notre ami M. Kruthofer, je pourrois persuader M. Pariseau de se charger de cette affaire. J'ai réussi, et je lui ay donné, pour huissier-priseur, M. Chariot, qui fait fort bien les ventes. Je dis tout cela à M. Köbell et aussi que le temps pressoit par rapport à la saison; car, après la Pentecôte, tout est dit, et il faudroit remettre cette affaire à l'hyver prochain, d'autant plus qu'il s'agit de faire un Catalogue, et les estampes sont encore actuellement à Mannheim.

Le 23. J'ai reçu par Calais deux volumes des antiquités du cabinet de M. Hamilton[1]. Cet ouvrage in-folio, complet, est très-curieux. Il représente des vases et peintures étrusques, grecques et romaines en leurs couleurs naturelles. M. Hamilton a fait faire ce bel ouvrage à Naples, y étant envoyé extraordinaire du roy d'Angleterre. Mais qui est-ce qui m'envoye ce présent? La lettre d'avis que j'ay reçue de M. Pierre Dessin, de Calais, me dit seulement que c'est M. le comte de Zabilo qui le lui avoit remis pour moi, n'osant s'en charger à cause des difficultés de la chambre des libraires. Je soupçonne que c'est S. A. Monseigneur le prince Adam Czartoriski, qui étoit en dernier lieu à Londres, et qui me fait dire par M. Orlofski, qu'il m'enverroit quelque chose en présent de ce pays-là. Au reste, le temps me l'apprendra.

Le 31. Répondu à M. V. Lienau, à Hambourg; il m'avoit consulté sur l'acquisition de tout un cabinet de tableaux de maîtres flamands et hollandois. Je le prie, entre autres choses, de m'en céder quelques-uns si l'affaire lui réussit. Je lui dis aussi qu'il doit recevoir une réponse de moi écrite, trois jours avant celle d'aujourd'hui, et dans laquelle je le remercie des deux beaux ducats d'or au coin de Hambourg qu'il m'a envoyés en dernier lieu.

AVRIL 1775.

Le 4. J'ay reçu de M. le baron de Thümmel douze

[1] Voici le titre de cet ouvrage, qui, publié avec grand soin et grand luxe, est devenu fort rare aujourd'hui : « *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique en cour de Naples*, 1766-1767, 4 vol. in-fol. »

pièces en monnoie d'or, dont plusieurs très-curieuses, entre autres un ducat de l'or pur d'une mine que le duc de Saxe-Cobourg fit ouvrir à Reichmanndorf, et où il dépensa beaucoup d'argent; enfin on en trouva, comme on l'avoit soupçonné, mais en si petite quantité, qu'il n'y eut de l'or qu'autant qu'il en fallut pour frapper six ducats. Cette pièce sera, par conséquent, une des plus rares que je possède dans ma collection.

Le 11. Répondu à M. Schenau. Je lui dis de voir s'il y a moyen d'engager madame Dietrich à me céder quelques tableaux de M. Dietrich; comme aussi de dire à MM. Spalm et Casanova que je ne crois pas les collections qu'ils proposent propres pour ce pays-cy; de plus, de parler à M. Zingg par rapport aux petites pièces qu'il m'a promises pour le prix qu'il m'a demandé, et que j'ay accordé, depuis si longtemps, sans recevoir aucune nouvelle de lui, et que je ne pourrois acheter sans avoir vu le volume de desseins que possède madame Wagner.

Répondu à M. Klengel *vor dem Pirnaischen Thore, in des Hofzinngiessers Schmidts Hause*[1]. Je le prie de faire les pièces en question le mieux possible, de ne pas oublier les desseins, etc.

Le 17. Reçu de M. Dunker, à Bâle, cinq desseins de sa main, qui sont très-bien, et faits d'après des ruines ou endroits connus des environs de Bâle. L'un, qui est très-grand, il m'en fait présent. Le brave garçon!

Le 18. Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. Je le remercie du bon jambon qu'il nous a envoyé pour nous décarêmer.

Le 25. Deux messieurs, l'un Courlandois, l'autre Po-

[1] A la porte de Pirna, chez Schmidt, potier du roi.

lonois, me sont venus voir. Ils ont quelques connoissances dans les arts, fruit du voyage qu'ils ont fait avec M. de Burzinsky, qui étoit ambassadeur de la confédération, à Londres, qui est mort icy et à qui ils étoient attachés. Ils retournent à Londres.

Répondu à monseigneur l'évêque de Callinique. Je lui mande que son portrait, que le sieur Savart grave, n'est pas encore fini.

MAY 1773.

Le 2. J'allai voir madame la présidente de Bandeville[1]; elle me fit voir, avec la plus grande politesse, toutes ses curiosités. Je remis en même temps deux desseins de M. Dunker à M. l'abbé Gruel, qui en étoit enchanté et les paya sur-le-champ.

Le 4. Répondu *meiner Schwester zu Hohensolms. Ich sage ihr dass ich Order Hn. Strecker in Darmstadt gegeben hätte ihr, nach ihrem Verlangen, hundert Gulden zu senden, welche, aber auch nach ihrem Begehren, an Hn. Hauptmann Kayser in Hohensolms sollen ausbezahlet*

[1] Madame de Bandeville mourut en 1787, et Remy, chargé de faire le Catalogue de la vente, nous donne quelques détails sur cette dame et sur sa collection; nous les transcrivons : « Tout le monde sait que madame de Bandeville avait un goût sage et un coup d'œil sûr, guidée par ses connaissances dans le dessin, qu'elle avait étudié. Si le nombre de ses tableaux est peu considérable, ils sont pour le plus grand nombre peints par de grands maîtres italiens, flamands et français. Madame la présidente de Bandeville a été généralement regrettée des gens honnêtes et vertueux qui la connaissaient, et le nombre en était grand; des artistes, qu'elle aimait et dont elle était vénérée, des jeunes élèves, qu'elle accueillait avec bonté et qu'elle encourageait; enfin la douceur de son caractère, la bonté de son âme, sa bienfaisance, son austère probité, la simplicité de ses mœurs, n'oublions pas d'ajouter la justesse et la finesse de son esprit, la faisaient rechercher et chérir de tout le monde..... »

werden. Ich habe meiner Schwester einen hollandischen Dukaten unter dass Pettschaft gethan. Ich weiss nich recht was ich bey dieser ganzen Sache denken soll, da sie mir etwas schielendes zeiget [1].

Écrit à M. Strecker, à Darmstadt. *Ich bitte ihn für meine Schwester, Mde Schöfferin, Wittwe des Schultheiss Schöffers zu Hohensolms, dem Hn. Hauptmann Kayser daselbst hundert Gulden von dem zu bezahlen, was er mir schuldig ist, und es mir in unserer Rechnung abzuziehen* [2].

J'ai pris la résolution d'abandonner la planche sur laquelle j'avois commencé à graver *Sara présentant Agar à Abraham*, après plus de deux mois de travail, le cuivre ayant de si mauvaises parties, que je crois encore gagner en perdant le temps et mes peines.

Le 5. Écrit et répondu à M. le baron de Thümmel, à Cobourg. Je le remercie d'abord des douze petites et différentes pièces d'or qu'il m'a envoyées pour augmenter ma collection et parmi lesquelles il y en a de très-rares, comme le ducat de l'or de la mine de Reichmanndorf, dont il n'y a eu en tout que six de frappés, de même qu'un de Gustave-Adolphe avec ces mots : *Gott mit uns*, et autres. Je lui dis en outre que j'ay fait partir à l'adresse de M. Eberts, à Strasbourg, une boëte avec ma nouvelle

[1] Répondu à ma sœur, à Hohensolms. Je lui dis que, suivant son désir, j'ai donné ordre à M. Strecker, de Darmstadt, de lui envoyer cent florins, lesquels, toujours suivant son désir, doivent être payés à M. le capitaine Kayser, à Hohensolms. J'ay mis un ducat de Hollande sous le cachet de la lettre adressée à ma sœur. Je ne sais trop que penser de toute cette affaire, qui me paraît louche.

[2] Je le prie de payer pour ma sœur, madame Schœffer, veuve du bailli Schœffer de Hohensolms, cent florins à M. le capitaine Kayser, de la même ville, à compte sur ce qu'il me doit, et de le déduire sur nos comptes.

estampe[1], les *Bons Amis,* qu'il m'avoit permis de lui dédier, et que M. Eberts auroit mes ordres de lui envoyer sans délay; que cette boëte contenoit une desdites estampes, sous verre, en bordure sculptée et dorée et vingt-quatre dans un portefeuille que je le priois d'accepter.

Écrit à M. Eberts, à Strasbourg. Je le prie d'envoyer la susdite boëte, que je lui adresse et qui est partie samedy passé avec le coche de Strasbourg, tout aussitôt à M. le baron de Thümmel.

Écrit et répondu à M. Dunker, à Bâle. Je le remercie d'un grand et bon dessein de sa main dont il m'a fait présent. Je lui dis que j'ai placé les quatre petits, et je lui en commande encore deux de même grandeur.

Le 16. Je viens d'abandonner la planche sur laquelle j'avois commencé *Sara présentant Agar à Abraham,* d'après M. Dietrich, après plusieurs mois de travail, et cela uniquement à cause de la méchanceté du cuivre.

Le 23. Répondu à M. Dunker. Je lui dis que j'ay remis les quatre-vingt-huit livres, selon ses désirs, à M. Meyer. Je lui demande, outre les trois desseins qu'il a encore à faire, deux petits pour la moitié du prix des précédents.

M. le baron de Demidoff avec le prince de....., Russes, après leur voyage d'Italie, me sont venus voir.

Pendant les fêtes de la Pentecôte, même déjà avant, j'ay été fort incommodé d'un rhume, mais une médecine l'a emporté.

[1] N° 56 du Catalogue de l'œuvre de Wille.

JUIN 1773.

Le 6. Répondu à M. Schmidt, à Berlin. Je lui envoye une liste de ce qu'il me faudroit en épreuves de ses nouvelles planches.

J'ay mis dans cette lettre une autre à M. Rode, à qui je demande aussi quelques estampes qu'il a gravées à l'eau-forte. Je le prie de les remettre à M. Schmidt, pour partir avec les siennes.

Le 8. Monseigneur le Dauphin et madame la Dauphine ont fait leur entrée à Paris. Ils ont passé devant notre maison pour aller à Sainte-Geneviève.

Le 18. M. Benschini, avec son fils, m'est venu voir. Il est peintre en miniature de l'impératrice-reine.

Le 19. Monseigneur l'évêque de Callinique, étant arrivé de Sens en cette ville, vint tout aussitôt chez nous.

M. Casanova, peintre de batailles de notre Académie, m'amena M. Zanetti[1], son frère, qui est professeur de l'Académie électorale de Dresde.

Le 22. J'ai donné à M. Müller, une *Petite Joueuse de guitare*, peinte par mon fils, à graver pour moi[2].

M. le baron de Seckendorf est venu pour me voir, mais je n'y étois pas. Il doit revenir.

[1] C'est peut-être l'auteur d'une *Description de Venise*, qui parut en 1773, in-8°.

[2] Cette planche fut en effet exécutée par Müller en 1774, et on lit au bas : « *Joueuse de Cistre*, dédiée à M. le baron de Thun, ministre plénipotentiaire de Son Altesse Seigneuriale monseigneur le duc de Wurtemberg, à la cour de France, par son très-humble et très-obéissant serviteur Jean Gotthard-Müller. » La gravure est froide et métallique ; le dessin d'ailleurs, à en juger par la gravure, ne devait rien valoir.

Le 23. Aujourd'hui il y a eu grand concours de personnes chez moi, pour me faire l'honneur de me présenter des bouquets à cause de ma fête de demain, qui est la Saint-Jean. M. Pariseau m'a présenté un bon dessein de sa façon.

Le 24. M. le baron de Hardenberg, commandeur de l'ordre Teutonique, m'est venu voir. Il est très-honnête, et mon cabinet lui a fait beaucoup de plaisir.

Le 25. M. le baron de Hardenberg est revenu me voir, accompagné de M. le baron de Stammer, aussi commandeur de l'ordre Teutonique, vieillard respectable et aimable.

Le 26. M. le baron de Seckendorf est revenu me voir. Il n'a pas mal de connoissance dans les arts et les aime. Il est le neveu du feld-maréchal de Seckendorf, qui étoit célèbre et qui est mort depuis une couple d'années.

Le 28. M. Rivière, de même que Madame et leurs enfants, accompagnés de M. Carlin Bertinazzi, Arlequin de la Comédie-Italienne, homme inimitable dans son jeu et très-honnête, avec mademoiselle sa fille, sont venus chez nous pour souhaiter une bonne fête à mon fils aîné, qui porte le nom de Pierre. Les enfants lui ont présenté des bouquets et des desseins, entre autres une allégorie faite par M. Rivière fils, enfant de dix ans, qui nous a surpris. Mais M. Rivière père lui a présenté une canne à pomme d'or ciselé très-magnifique, et cela en reconnoissance de ce qu'il donne quelques leçons de dessein à ses enfants, sans intérêt. C'est agir noblement. Au reste, nous avons bien ricané et vécu joyeusement, à quoi M. Carlin a contribué singulièrement.

Monseigneur l'évêque de Callinique prit congé de

nous pour s'en retourner à Sens. C'est bien le plus excellent homme qui existe et de ma connoissance depuis vingt-quatre ans. Il avoit fait graver son portrait, d'après M. Tocqué, en fort petit, par M. Savart[1], ce qui sera rare. Il n'y a eu que soixante épreuves avec un bas-relief seulement au bas de la planche; et soixante-dix avec ses noms et dignités, à la place du bas-relief, qui avoit été effacé. Il m'en donna douze de la première sorte, en reconnoissance des soins dont il m'avoit chargé par rapport à ce portrait, une à chacun de mes enfants, et douze à M. Savart, toutes de la même espèce. Il donna en outre cinquante épreuves de seconde sorte à M. Savart, comme une récompense; à lui permis de les vendre. Après cela la planche sera effacée.

J'allai voir, avec mon fils Frédéric et M. Chevillet, les travaux que fait la nouvelle compagnie des Terriers, espèce de soldatesque, à l'Étoile, dont ils coupent la montagne en deux pour rendre le chemin plus aisé des Thuileries au pont de Neuilly. Je trouvai là, par hasard, parmi ces travailleurs, un jeune officier qui a été quelque temps mon élève. Il me fit mille honnêtetés; il est de Landau, et se nomme Klein ou Petit, comme il se fait nommer en françois abusivement.

JUILLET 1773.

J'ay mis une estampe au jour, d'après un dessein de mon fils fait il y a cinq ans. C'est une scène de *Tom Jones*, opéra-comique.

[1] On lit au bas de ce portrait, dans le second état dont parle ici Wille : *R^mo D.D. Nicolao de Livry, Episcopo Callinisensi, abbati S^te Columbæ. Dicat Petrus Savart. L. Tocqué pinxit, P. Savart, sculp.*, 1773, in-12. Le bas-relief que l'on voit dans les premières épreuves de ce portrait représente la Charité. Il existe aussi un autre portrait de monseigneur de Livry; il est gravé par Jean Massard, d'après L. Tocqué, mais dans un format in-folio.

Le 15. M. Pohl, médecin de Leipzig, est parti d'icy; je l'ay chargé de remettre à MM. Weiss, Huber et Bause, à chacun une épreuve de mon estampe nouvelle, les *Bons Amis*, de même une épreuve de *Tom Jones* à chacun des deux premiers.

J'ay été indisposé pendant quelque temps, sans cependant être malade positivement.

Je viens de reprendre la planche que j'avois abandonnée après quatre mois de travail (représentant Agar présentée à Araham par Sara), la seconde planche que j'avois commencée étant moins bonne encore que la première, que je continue avec ardeur.

M. Rodes, gentilhomme anglois, m'a apporté de Londres une lettre de M. Grimm, peintre suisse, qui y est; M. Rodes s'est chargé de ma réponse.

Je viens de recevoir de mon ami M. Lippert trois fois une petite médaille d'argent représentant son propre portrait, gravé par Schega, graveur de l'électeur de Bavière. Cela me fait un sensible plaisir.

AOUST 1773.

Le 1er. Je me suis rendu aujourd'hui à la grande poste aux lettres, après un avertissement, pour y retirer une lettre chargée contenant cinq ducats rares en or que M. Meyer, mon ami à Hambourg, m'envoya de ce pays-là.

Ma femme, avec notre fils Frédéric, notre sœur Chevillet et madame Coutouli, notre nièce, étant allés à Thyais y voir notre belle-sœur, M. Chevillet m'accompagna l'après-midy pour aller au-devant d'eux. Le soir tous ont soupé chez nous, de même que notre neveu M. Coutouli, et M. Pariseau.

Le 2. Écrit une lettre de remercîment à monseigneur

le prince Adam Czartoriski, des deux magnifiques volumes d'antiquités qu'il m'avoit envoyés en présent de Londres, lorsqu'il y étoit. Il auroit été de mon devoir de le faire plus tôt, mais ce seigneur généreux a constamment été en voyage depuis ce temps; mais à présent j'apprends qu'il est aux eaux de Spa.

Le 8. J'allai voir le cabinet qu'a nouvellement formé M....., de même que le cabinet de M. de Ravanne, qui n'est pas nombreux, mais où il y a de beaux tableaux flamands ou hollandois.

Le 16. Répondu à M. Dunker, actuellement à Berne chez M. Aberli. Il me paroît fort mécontent de M. de Mechel et de la ville de Bâle. Je lui dis que je lui ay gardé plusieurs tableaux qu'il pourra graver aussitôt qu'il sera de retour à Paris.

Le 26. Répondu à mon neveu, M. Marschall, pasteur de l'église de Rotheim, près de Giessen, de même qu'à mon neveu, M. Bender, à Königsberg, aussi près de Giessen en Hesse, de même qu'à ma belle-sœur, veuve de mon frère. Ces trois lettres sont dans un même paquet adressé à M. Marschall. Je m'efforce à rétablir dans la famille la paix, qui me paroît être tant soit peu altérée.

Répondu à M. le baron de Thümmel, à Cobourg. Je lui marque mon contentement de ce qu'il a si bien reçu mes *Bons Amis*, que je lui avois dédiés. C'est un excellent gentilhomme.

Répondu à M. de Lippert, à Munich. Je le remercie de la petite médaille d'argent destinée à être distribuée dans les écoles allemandes de Bavière, de même que de celle qui représente son propre portrait, qu'il m'a envoyée trois fois, aussi en argent. Je lui fais en outre bien des

compliments de ce que l'électeur de Bavière l'a anobli et dont il m'a donné aussi avis.

Écrit à M. Lienau, à Hambourg. Je lui dis que le tableau qu'il a désiré de mon fils est fait et fini, et que je le prie de me dire si je dois l'expédier, ou par mer, ou par terre, que cela sera selon sa volonté. Je lui dis que M. Aubert, joaillier de la couronne, l'a voulu acheter de mon fils, mais que nous l'en avons empêché.

Le 29. De grand matin, je partis pour Longjumeau y dessiner le paysage, comme aussi dans les villages et hameaux des environs. Mon fils aîné étoit avec moi, de même que MM. Pariseau, Vangelisti, Müller, Weber, Tischbein et Nadal. Nous avions deux carrosses. Le samedy d'ensuite, mon fils Frédéric vint avec un remise (ma femme étant malade), accompagné de notre domestique Joseph, pour me chercher avec mon fils aîné, et, comme il me restoit une place, je l'offris à M. Pariseau, qui l'accepta et retourna avec nous de cette manière à Paris. Les cinq autres firent le chemin à pied. Nous avons eu le plus beau temps possible, et j'ai fait quatorze desseins presque tous au crayon rouge. Nous nous sommes tous très-bien portés pendant notre campagne, mangeant et buvant avec le plus grand appétit. Les plaisanteries étoient sans fin et sans cesse nous trouvions de quoi rire. A Sceaux-les-Chartreux, il y a une femme folle que j'avois déjà vue les années précédentes, et, comme il y avoit, dans la cour où elle demeure, quelque chose que je désirois dessiner, je ne trouvai nulle place plus avantageuse que de m'asseoir devant sa porte, qui étoit fermée. Cependant je demandai à une de ses voisines, qui nous avoit prêté des chaises à M. Vangelisti et à moi, s'il n'y avoit point de danger devant la porte de

cette folle. Elle me répondit que si elle commençoit quelque train, il falloit la rudoyer et la menacer de la mener à l'hôpital, à Paris. A peine étions-nous sur nos chaises, cependant un peu éloignées de la porte, qu'elle ouvrit tout à coup et nous fit un vacarme horrible accompagné d'injures et de menaces épouvantables. Alors nous employâmes promptement le remède que sa charitable voisine nous avoit enseigné, et qui fut si efficace, qu'elle rentra, ferma sa porte avec violence et cria avec force un temps infini dans la maison et partit enfin par une porte de derrière. Le samedy nous vîmes un homme dans le cercueil, sous la porte d'une auberge, à Longjumeau, qui avoit été assassiné la nuit précédente entre cet endroit et Antony. C'étoit un marchand de beurre et d'œufs du Gâtinois qui s'en retournoit de Paris. Les brigands qui avoient fait ce coup horrible n'avoient point trouvé son argent, qui étoit la somme de mille livres et qu'on trouva au fond d'un panier sur sa charrette.

Le samedy, avant notre départ pour Longjumeau, je me trouvai à notre assemblée de l'Académie royale, où nous jugeâmes les prix des élèves. Le premier prix de peinture fut adjugé au sieur Peyron [1], et celui de sculpture au sieur Segla.

[1] Jean-François Peyron naquit à Aix le 15 novembre 1744; il eut pour premier maître un de ses compatriotes, nommé Arnulphi; puis il vint à Paris en 1767, et étudia d'abord chez Lagrenée et ensuite chez Dandré Bardon. Peyron entrait dans la carrière au moment du retour vers l'antique; Vien exécutait sa révolution, Dandré Bardon travaillait à ses costumes des anciens peuples; la réaction était générale : Peyron s'y donne corps et âme; il étudie Poussin, si négligé alors, grave d'après lui plusieurs estampes; il copie l'antique, et obtient le prix dont parle ici Wille sur un tableau représentant la *Mort de Sénèque*. Depuis 1773, époque où Peyron a vécu à Rome, jusqu'à 1781, date de son retour en France, il exécuta plusieurs tableaux analogues. C'étaient *Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer son père, Socrate retirant Alcibiade d'une maison de courtisanes*, les *Athéniens*

SEPTEMBRE 1773.

Le 11. Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. Je l'instruis de quelle manière il doit s'y prendre pour bien imprimer. Les détails que je lui en donne sont très-amples.

Répondu à M. Pichler, sculpteur, à Vienne. Je lui apprends que les cent soixante livres qu'il m'avoit envoyées pour être payées à son tailleur ont été touchées contre une quittance que je lui envoye. Je lui dis qu'il est très-fautif de ne m'avoir pas écrit que son tailleur avoit des billets de lui. Cette lettre est dans celle de M. Schmuzer.

Le 16. Répondu à M. Klengel, à Dresde. Je lui dis que j'ay la nouvelle que les tableaux sont arrivés à Strasbourg, et je lui mets une assignation de vingt-quatre ducats, sur M. P. Resler, qui sont le payement convenu entre nous.

tirant au sort pour être livrés au Minotaure. En 1785, Peyron fut nommé membre de l'Académie de peinture, et, en 1785, directeur de la manufacture des Gobelins. Sa vie était entièrement consacrée à l'art, et il peignit un grand nombre de tableaux toujours en vue de la restitution de l'antique. La Révolution lui retira ses commandes et lui ôta sa place ; ce fut pour lui un coup mortel. Il fut quelque temps sans travailler ; mais bientôt l'ouvrage reprit le dessus, et on le voit peindre à cette époque deux tableaux qui ont une certaine réputation : *Paul-Émile s'indignant de l'humiliation où se réduit Persée*, et *Antigone sollicitant de son père le pardon de son frère Polynice*. Enfin Peyron mourut le 20 janvier 1805, après avoir eu une agonie de dix ans. On prétend que David disait de Peyron : *Peyron m'a ouvert les yeux.*

Le talent de Peyron n'est pas agréable. Ses personnages sont encore plus roides que ceux de David, et il n'avait pas l'intelligence supérieure du peintre des *Sabines;* on lui doit de la reconnaissance plutôt pour l'intention que pour la réalité; car, pour oser tenter une réforme, il faut une grande supériorité de talent et une habileté soutenue, et Peyron n'avait aucune de ces deux qualités.

J'ay pris médecine par deux fois, puisqu'il falloit la prendre.

Le 17. Ma femme avec notre fils Frédéric, notre nièce Coutouli, madame Chevillet et la petite Manon, sont partis pour Choisy et Thyais, voir notre belle-sœur Deforge et y passer plusieurs jours.

J'ay fait partir un petit tableau fait par notre fils aîné, représentant trois demi-figures, dont une mère tenant un panier de cerises sur ses genoux et regardant son fils qui veut en avoir de sa grand'maman qui en tient deux fort élevées et qu'il voudroit atteindre. Ce tableau lui a été commandé par M. V. Lienau, négociant à Hambourg, mon ancien ami. C'est là le premier tableau que mon fils ait fait pour les pays étangers et le quatorzième qu'il a produit.

Le 18. Répondu à M. Lienau. Je l'instruis du départ du susdit tableau à dix-huit louis, de même que des estampes.

M. Guttenberg est revenu de Bâle, où il a travaillé chez M. de Mechel, mon ancien élève, mais pas trop content.

Répondu à M. Meyer. Je lui dis que, dans la caisse à M. Lienau, il y a sept desseins que celui-cy doit lui remettre, de même que mes *Bons Amis*.

Le 20. Je partis en carrosse de remise avec mon fils aîné, pour chercher à Thyais, près de Choisy, ma femme et notre fils Frédéric, que nous avons trouvés en parfaite santé. Nous avons, après avoir dîné chez notre belle-sœur, madame Deforge, parcouru les appartements du château et sommes revenus le soir à Paris. Il n'y avoit que moi qui n'étois pas content, parce qu'une fluxion sur la joue me gênoit singulièrement.

Le 25. Écrit à M. Dietricy. Je me plains de n'avoir point de ses nouvelles, et lui dis que j'avois envoyé à M. Resler, pour lui remettre, quatorze estampes du cabinet de M. le duc de Praslin, de même que mes *Bons Amis*, d'après Ostade. Je lui demande quelques éclaircissements sur un certain tableau qui est à Berlin. Je le prie de songer à moi s'il trouve à acheter quelques-uns des tableaux qu'il a faits autrefois, puisqu'il ne travaille plus.

Le 26. Reçu six tableaux faits par M. Klengel, qui sont, etc... Je lui ai fait passer de l'argent pour ce.

OCTOBRE 1773.

Le 2. Je fus à l'assemblée de l'Académie royale. M. l'abbé Terray, contrôleur général, prit place, pour la première fois, en qualité de directeur général. M. Roëttiers, graveur de médailles, y fut agréé et reçu en la même assemblée.

Le 9. Répondu sur trois lettres de monseigneur l'évêque de Callinique à Sens. Je lui renvoye les cinq planches qu'il avoit gravées à l'eau forte, qui sont repolies et revernies de nouveau, après que j'eus fait tirer le nombre d'épreuves qu'il a désiré, et que je lui envoye en même temps.

Le 10. M. le Seurre de Mussez, conseiller au Châtelet, Vieille Rue du Temple, à l'hôtel d'Épernon, m'est venu voir avec son précepteur, me prier de lui enseigner à graver à l'eau-forte. Je lui ay promis de lui donner quelqu'un. Il est jeune et aimable. — Je lui ay donné M. Guttenberg.

Le 12. S. A. monseigneur le prince Adam Czartoriski, étant arrivé depuis deux jours à Paris, me fit l'honneur de me venir voir. Il est toujours aimable et de la plus grande politesse; il resta longtemps avec moi. Il m'a dit qu'il resterait l'hyver icy. Il a amené madame la princesse et les deux princesses ses filles. Je compte lui faire ma cour sous peu de jours.

Le 16. Répondu à M. Dunker, qui est toujours à Berne, où il me paroît qu'il se plaît beaucoup, mais je l'exhorte à ne pas trop tarder s'il veut faire le voyage de Paris. Le temps deviendra vraisemblablement et incessamment mauvais.

M. Delaire, négociant de la Rochelle et membre de l'Académie de cette ville, me vint voir simplement pour pouvoir dire qu'il m'avoit vu, comme il le disoit.

Le 24. Me vint voir, en se recommandant, M. Clémens[1], jeune graveur de Copenhague et élève de M. Preisler, mon ancien camarade. Il me montra de ses ouvrages, où il y a de l'amour, même du dessein. Il va rester environ trois ans icy, ayant une pension de douze cents livres par an; cela le mettra à même de pouvoir améliorer son talent et étudier, s'il veut.

J'allai faire ma cour à S. A. Monseigneur le prince Czartoriski, qui loge à l'hôtel de Chartres, rue de Richelieu; mais il étoit déjà parti se promener au jardin du Palais-Royal. Je m'y rendis, et il me reçut avec la plus grande politesse possible et une affabilité peu commune, me présentant lui-même à madame la princesse Czartoriska, et, après m'être promené avec eux pendant quel-

[1] Jean-Frédéric Clémens naquit à Copenhague en 1748. Il travailla successivement à Berlin et à Genève, et retourna ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1831.

que temps, j'en pris congé pour revenir chez moi, où dix personnes m'attendoient pour me voir et voir mon cabinet.

Le 26. Mon fils me donna à choisir un sur quatre desseins qu'il venoit de faire. J'en fus embarrassé; cependant je me décidai pour un *Turc enfreignant la loi en buvant du vin*, fait spirituellement à la plume et un peu lavé au bistre.

NOVEMBRE 1773.

Le 2. MM. Schulze et Rohr, le premier graveur et l'autre peintre, tous deux de Dresde, étant arrivés en cette ville de Paris, me sont venus voir sur-le-champ avec beaucoup de lettres de recommandation de plusieurs de mes amis en Saxe. Je les ay fait loger en chambre garnie, dans la rue Mazarine, ayant envoyé notre domestique avec eux pour retirer leurs valises de l'endroit où ils étoient descendus; car elles contenoient des estampes que plusieurs jeunes artistes de Dresde m'ont envoyées pour savoir mon sentiment, et j'étois impatient de les voir. Ces jeunes graveurs sont Weise et Hotzmann. M. Bause les avoit aussi chargés, à Leipzig, du portrait de M. de Haller. MM. Schulze et Rohr paroissent de fort jolis garçons, remplis du désir de pousser leurs talents aussi loin qu'il est possible.

Le 4. Nous est arrivé un tonneau de choucroute de Strasbourg, que M. Eberts nous envoye.

Le 7. J'allai voir de grand matin M. Chevillet, qui est malade, ayant eu une petite attaque d'apoplexie, mais il étoit mieux, Dieu merci!

L'après-dîner, j'allai voir mon ami M. Debesse, architecte. Il me montra d'abord plusieurs beaux tableaux qu'il venoit d'acquérir, et nous passâmes la soirée à voir des desseins qu'il a en portefeuille; après il vint souper au logis, où notre ami M. Messager se trouva aussi.

Le 8. Aujourd'hui, M. Chevillet va encore mieux.

Le 20. M. Lolenhofer, fils d'un négociant à Nuremberg, m'est venu voir de la part de M. Schmidt, à Hambourg.

Le 24. M. Dulfus, gentilhomme polonois, m'est venu voir, m'apportant des lettres de M. Huber, professeur de langue françoise à Leipzig, chez lequel il a été, pendant cinq années en pension, en faisant ses études dans l'université de Leipzig. Ce jeune gentilhomme est fort aimable.

M. Chevillet est tout à fait rétabli; il a même soupé chez nous depuis.

DÉCEMBRE 1775.

Le 2. M. Baader a retiré d'entre mes mains l'argent qu'il m'avoit successivement confié pour le lui garder, étant plus en sûreté chez moi que chez lui.

Le 5. M. de Watteville [1], fils de M. de Watteville, envoyé de la république de Berne, m'est venu voir.

Répondu sur deux lettres de M. Huber, à Leipzig. Dans la première, il m'annonce le départ, entre autres

[1] La vente des tableaux de M. le comte de Watteville, — celui dont il est ici question, sans doute, — se fit le 12 juillet 1779, et le catalogue est rédigé par P. Remy et P. Delaunay. Il y avait dans cette vente quelques tableaux fort remarquables des écoles flamande et hollandaise.

choses, de deux tableaux à gouache par Wagner; dans la dernière, il pense qu'ils me sont parvenus. Je lui dis donc que je n'ay eu aucune nouvelle de tout cela, et que je le prie de prendre quelques informations sur ce point.

Reçu un paquet d'estampes de M. Bause, et y étoient jointes quatre gouaches par Wagner, que M. Zingg m'envoye en payement de ce qu'il me devoit.

Le 10. Répondu à M. Bause, dont j'ai reçu aujourd'hui trente-six portraits, MM. Sulzer et Mendelsohon. Je lui envoye une assignation sur M. J.-T. Richter, pour y toucher cent quarante-neuf livres, sur lesquelles je dois à M. Bause cent huit livres. Par conséquent il restera entre ses mains, à moi appartenant, quarante et une livres. Il y avoit dans le même paquet deux tableaux à gouache par Wagner, qui sont excellents, et deux esquisses en couleur du même. C'est M. Huber qui avoit été chargé de me les expédier.

Le 15. Répondu à M. V. Lienau. Je lui dis les raisons qui m'obligent de croire que le projet de son ami, par rapport à la gravure des desseins de Rembrandt, ne pourroit être ni faisable ni profitable; en outre, que le jeune peintre pourroit venir s'il sait un peu la langue et s'il a de l'argent.

Le 19. J'allai le matin, avec mon fils aîné, aux Augustins, y voir les tableaux que M. Lebrun a fait exposer, et dont la vente doit commencer demain. Il y avoit de bonnes choses, et, comme M. Debesse m'avoit promis de s'y trouver, il s'y trouva en effet, et je lui aidai, comme il m'en avoit prié, à choisir d'avance quelques pièces pour son cabinet, et dont il va tenter l'acquisition. De là, nous allâmes chez lui. De retour chez nous, nous

trouvâmes M. et madame Coutouli, mon neveu et ma nièce, qui ont dîné chez nous.

Répondu à M. Zingg. Je lui accuse la réception des Wagner, et, comme pour former notre compte il lui revenoit un louis de ma part, que j'avois ordre de lui de le remettre à madame Aliamet, je l'ai fait, et lui envoye la quittance.

J'ay acheté, dans la vente de M. Lebrun, un petit tableau d'Ostade.

Le 25. Répondu à M. J.-V. Meyer. Je lui dis que j'aurai soin des estampes qu'il me demande, et que je tâcherai de troquer son *Saint Florentin*, puisqu'il l'a double. Je lui dis aussi que j'ai reçu son à-compte, de même que les desseins des maîtres qu'il m'a nommés sont très-rares et très-chers, et que j'ay, par la voye que j'avois indiquée, trouvé le ducat de Brême.

Répondu à M. G. Winckler, à Leipzig. Je lui marque mes regrets sur la mort de M. J.-T. Richter, qui étoit mon ami depuis nombre d'années. Je lui envoye le prospectus de la feuille périodique qui doit paroître à la place de l'*Avant-Coureur*, et le prie de me céder quelques desseins de Wagner, dont il en a plusieurs.

Le 26. Répondu à M. Gier, à Bordeaux. Je lui mande que M. Meyer lui remettra ses estampes, que le courrier de Bordeaux doit lui porter, en étant chargé par M. Seguineau.

Le 27. Répondu à M. Meyer, chez MM. Boyer, Merler et Zimmermann, à Bordeaux. Il y avoit exactement un an qu'il m'avoit écrit sans que j'eusse fait réponse. Cela n'étoit pas bien de ma part.

JANVIER 1774.

Le 1er. Grand concours de monde chez nous. Le même jour, j'allai chez monseigneur le prince Czartoriski, par rapport à la nouvelle année.

Ma femme a été indisposée.

Le 8. Répondu à M. Nilson[1], graveur à Augsbourg. Il désireroit, dans sa lettre, que je me chargeasse de la commission d'envoy d'estampes pour M. Schweiger, marchand d'estampes à Bareith; mais, comme M. Basan lui a fait ses commissions depuis nombre d'années, et que j'étois pour M. Basan le traducteur des lettres de ce marchand, j'ay refusé poliment la demande de M. Nilson. Ce n'est pas le tout d'avoir quelque peu de talent, il faut être aussi honnête homme et ne pas trahir la confiance d'un ami qui vous a confié les secrets de son commerce.

Le 10. Répondu à M. le baron Albert de Seckendorf, chambellan et conseiller intime de régence de S. A. S. Monseigneur le margrave de Brandebourg, à Anspach. Je lui fais mes compliments sur son retour de France et d'Italie et lui marque que j'ay remis son rouleau d'estampes à M. Riderer, qui me les a payées.

MM. Weisbrodt et Röhr vinrent me dire qu'ils avoient fait transporter M. Schulze, jeune graveur de Dresde, dans la chambre des malades de Suède, où il seroit bien mieux soigné, dans sa cruelle maladie, moyennant huit livres par semaine, que dans sa chambre garnie, où

[1] Jean-Esaü Nilson naquit en 1721 et mourut en 1788. Il était fils d'un peintre en miniature, André Nilson, et il était lui-même peintre et graveur; il a gravé une série de portraits d'après ses propres dessins; la gravure en est froide, et il a encadré ces portraits de bordures ridiculement surchargées.

beaucoup de choses lui manquoient. Si M. Rivière, chargé d'affaires de la cour de Saxe, n'avoit pas répondu de cette dépense à M. l'aumônier Baer, je l'aurois fait, comme je l'avois déjà offert; mais il en a répondu de grand cœur. Il ne faut laisser périr personne lorsqu'il y a moyen d'être secourable.

Le 11. M. le baron de Bock, Livonien, M. le baron de Risch, Saxon, et M. le docteur Bausch, de Hambourg, me sont venus voir. Ce dernier est beau-frère de mon ami M. V. Meyer. Ces messieurs sont tous fort aimables, avec des manières aisées et honnêtes. Je leur ay fait voir avec plaisir mon cabinet, d'autant plus qu'ils ont quelques connoissances et de l'amour pour les arts. M. le docteur Bausch m'a cédé trois différents ducats pour ma collection, qui me font plaisir.

Le 16. M. Scheidel, peintre natif de Bamberg et pensionnaire de l'évêque de Würzbourg et Bamberg, m'est venu voir et m'a présenté plusieurs lettres de recommandation de quelques amis en Allemagne. Il m'a depuis montré deux portraits de sa façon, mais il doit encore étudier icy. Je lui ay dit nettement, après qu'il m'en avoit prié, mon sentiment.

Le 25. Répondu à M. Klengel, peintre de paysages à Dresde. Il m'avoit prié de lui mander franchement mon sentiment sur ses tableaux. Je l'ay fait sincèrement et assez amplement, car il seroit dommage qu'il donnât dans des routes écartées du vrai but.

FÉVRIER 1774.

J'ay été pendant huit jours, tous les soirs, à la vente de desseins et estampes que faisoit M. Basan aux Augus-

tins. J'en ay acheté plusieurs pour moi, entre autres deux petits desseins au crayon noir et lavés d'encre de la Chine par N. Berghem[1], qui sont charmants; aussi m'ont-ils coûté quatre cents livres.

M. le baron de Weittersheim, de Strasbourg, m'est venu voir. M. Eberts l'avoit chargé d'un almanach de Mannheim pour moi, et qu'il m'a remis.

M. Kruthoffer m'a remis deux médailles d'argent qu'il m'avoit fait venir de Vienne, l'une frappée sur la prestation de foi et hommage à la maison d'Autriche, par les royaumes de Gallicie et de Lodomirie démembrés de la Pologne. Le portrait de l'empereur et de l'impératrice, sa mère, sont d'un côté, et de l'autre une figure allégorique à genou, avec les armes des deux provinces devant l'Autriche, qui est assise dans un trône antique. L'autre médaille représente le feu prince de Lichstentein, que l'impératrice a fait frapper pour honorer la mémoire de ce prince, qui étoit grand maître de l'artillerie et homme estimable.

J'ay commencé la collection des jetons de tous les corps de Paris dans les emplois, sciences, arts, académies, ateliers, etc. Cela pourra me mener loin.

Le 24. Monseigneur le prince Poniatowski, neveu du roy de Pologne, me fit l'honneur de me venir voir. Le prince, qui me fit, il y a deux ans, le même honneur, resta pendant deux heures avec moi dans mon cabinet, en raisonnant constamment sur les arts, de même que

[1] Nous ne voyons plus paraître à la vente de Wille qu'un seul de ces dessins. Il y est ainsi décrit : « Un paysage au milieu duquel est un rocher percé ; sur le devant on voit une femme qui tire du lait à une vache ; plusieurs animaux les environnent. Il est très-spirituellement touché à la pierre noire et lavé d'encre de la Chine par Berghem. »

M. d'Agincourt[1], fermier général avec lequel il étoit venu chez moi.

Le 25. Mademoiselle Vigée[2], fille de feu M. Vigée, peintre, nous vint voir avec madame sa mère. Elles sont fort aimables l'une et l'autre et se sont très-amusées dans mon cabinet de tableaux et de desseins. On m'assure que mademoiselle Vigée a beaucoup de talent dans la peinture. Je compte m'en instruire par mes yeux. Elles ont paru très-contentes de l'ouvrage de mon fils.

Le 26. Je pris mon fils aîné avec moi, en allant chez M. Dessemet, orfévre rue Saint-Antoine, pour y acheter quelque vaisselle d'argent, consistant en une soupière et six plats assortis selon les services. Je n'avois rien dit de mon dessein à ma femme, qui fut fort surprise et enchantée de mon action, de même que notre fils Frédéric en voyant mon acquisition. Il n'y avoit que Wille qui étoit du secret, mais qui ne revint pas avec moi, m'ayant quitté pour aller à la Comédie-Italienne.

MARS 1774.

M. le docteur Bausch est venu prendre congé de moi, mais je n'y étois pas. J'en suis fâché.

Le 15. Madame la princesse de Kinski m'a fait l'honneur de venir chez moi. Elle aime singulièrement la gravure et paroît bien bonne princesse.

MM. Debesse et Radel, architectes experts de mes amis, m'étant venus trouver pour me mener à la nou-

[1] Il est sans doute ici question de l'auteur de l'*Histoire de l'art par les monuments*.

[2] Cette demoiselle Vigée devint plus tard la célèbre madame Lebrun, et nous verrons bientôt Wille admirer les œuvres de cette artiste.

velle Halle aux Veaux y voir poser la première pierre par M. de Sartines, lieutenant général de police. Tout cela se fit avec cérémonie, et les coups de boëte ne furent pas épargnés. La musique militaire des gardes françoises s'y fit aussi entendre, et heureusement il fit le plus beau temps du monde.

M. Desfriches, d'Orléans, notre ancien ami, est venu plusieurs fois nous voir, a soupé chez nous, etc.

Le 21. Mon neveu, M. Coutouli, et ma nièce, sa femme, ont dîné et soupé chez nous. Ils étoient venus voir les processions, car c'étoit l'anniversaire de la réduction de Paris.

Le 22. Répondu à M. Stürz, à Gotha. Il me mandoit que le libraire Ettinger, de ladite ville, alloit publier une *Gazette littéraire et des arts*. Il désiroit que je lui envoyasse les nouvelles estampes qui pourroient paroître à Paris. Je consens à le faire de deux mois en deux mois; que M. Ettinger peut m'écrire plus amplement et me rembourser mes deniers en temps et lieu.

AVRIL 1774.

Le 18. M. Kalckhofer, conseiller de régence de l'électeur de Mayence, m'apporta, de la part du premier ministre, M. le baron de Grosschlag, douze ducats nouvellement frappés avec de l'or du Rhin, qui sont superbes; de même qu'un treizième ducat ancien et curieux.

Le 20. Un jeune M. Usteri, de Zurich, m'est venu voir, m'apportant des lettres de recommandation de son parent, M. Usteri. C'est un jeune homme fort aimable.

J'ay fait graver la lettre au bas de ma nouvelle planche (par M. Guttenberg, mon graveur de lettres ordinaire,

quoiqu'il n'en fasse pas profession), à laquelle j'ay donné le titre : *Sœur de la Bonne femme de Normandie*[1], et cela est très-vrai, mon fils ayant fait le dessein d'après elle; car la bonne femme de Normandie est morte.

MAY 1774.

Le 1er. J'allay faire visite à M. Kalckhofer. Il m'avoit promis de souper chez nous ce soir (car je donnois un petit repas à plusieurs personnes, dont M. Usteri, de Zurich, en étoit); mais il m'écrivit l'après-midy ses excuses.

Le 2. M. Becker, secrétaire de M. le comte de Looss, envoyé de Saxe, me remit quelques desseins et estampes, de la part de M. Winckler, de Leipzig, et des lettres de lui et de MM. Huber et Bause.

Le 10. Mourut à Versailles Louis XV, roi de France, après une maladie de plusieurs jours. Il étoit dans sa soixante-quatrième année, étant né en 1710, ayant régné cinquante-neuf ans. Son petit-fils, prince de grandes espérances et de qualités très-éminentes, lui succède sous le nom de Louis XVI.

Le 11. Répondu à M. Abraham Fontanel, marchand d'estampes et libraire, à Montpellier. Je le remercie des vingt-cinq bouteilles de lunel blanc et rouge dont il m'a fait présent et qui est des plus parfaits. Je compte lui envoyer une douzaine d'épreuves de la nouvelle planche que je vais mettre au jour.

Le 22, premier jour de la Pentecôte; ma femme est partie pour Thyais, près Choisy, accompagnée de notre

[1] N° 72 du Catalogue de l'œuvre de Wille, par Ch. Leblanc.

fils Frédéric, de madame Coutouli, notre nièce, et de M. Coutouli, frère de son mari, comme aussi le fils de notre nièce. Ils ont passé les festes chez sa mère et sont revenus le jeudy au soir en parfaite santé.

Le 28. Je fus obligé d'assister à la reddition des comptes de notre Académie royale. M. Pierre, premier peintre du roy, les recteurs, directeurs, professeurs du mois, MM. Chardin, trésorier, et Cochin, secrétaire, y assistèrent. Cela dura depuis neuf heures et demie jusqu'à près de deux heures. Après cela nous allâmes tous à un repas splendide, chez M. Cochin. Au sortir de-là, vers les six heures, nous allâmes à l'assemblée de l'Académie qui se tint ce jour-là.

Le 30. J'ay mis au jour le pendant de la *Bonne femme de Normandie*, sous le titre : *Sœur de la Bonne femme de Normandie*. Je l'ay achevée depuis peu, d'après un dessein que mon fils avoit réellement dessiné d'après la sœur de la bonne femme, et je l'ay dédiée à M. Debesse, architecte expert du roy, qui est mon bon ami.

Le 31. J'ay envoyé à M. Fontanel douze épreuves dont trois avant la lettre, port payé, par reconnoissance, et le 2 juin je lui en ay donné avis par lettre.

JUIN 1774.

Le 5. M. Kalckhofer, conseiller de régence de l'électeur de Mayence, a pris congé de moi. Je l'ay chargé d'une lettre pour M. le baron de Grosschlag, premier ministre de l'électeur, dans laquelle je le remercie des ducats qu'il m'avoit envoyés. Je lui envoye roulées sur un bâton mes deux nouvelles estampes. Les mêmes y sont pour M. Kalckhofer.

Le 4. J'ay envoyé à M. Daudet la planche que M. Weisbrodt m'a gravée à l'eau-forte, d'après Wagner, avec le tableau. Il m'a promis de me l'achever, de même que le pendant que M. Weisbrodt grave actuellement.

Le 5. M. Baader étant revenu de la campagne, a soupé chez nous avec MM. Pariseau et Weisbrodt. Le premier nous a presque fait crever de rire. Je ne connois pas son pareil.

Le 7. MM. Usteri et Escher ont pris congé de nous et sont partis pour faire un tour en Angleterre.

Le 8. M. le baron de Palm, attaché au margrave de Bade-Durlach, m'est venu voir, mais je n'y étois pas. Il ne doit rester que huit jours à Paris.

Le 9. Petite Fête-Dieu. Ce jour, les jeunes peintres exposent leurs ouvrages dans la place Dauphine. Un critiqueur imprudent excerça sa langue sur les ouvrages d'un peintre qu'il ne soupçonna pas près de lui, et reçut force coups au visage par l'offensé. Le tumulte fut grand et prompt; la plupart des spectateurs, et j'en fus, ne faisoient qu'en rire.

Le 10. Ma femme, notre fils Frédéric, ma nièce madame Coutouli, et M. Baader, allèrent à la Muette y voir notre roy et la reine, qui sont les plus aimables. Ils ont dîné à Boulogne, et sont revenus le soir fort satisfaits de leur voyage.

Le 11. Répondu à M. Meyer, à Hambourg. Il s'intéresse à faire entreprendre le commerce d'estampes à un jeune homme de sa ville et me demande si je voudrois bien lui faire des envois de Paris. Je lui dis que : oui; il demande six mois de crédit. Je dis encore : oui.

M. Schaf, Saxon, habile homme établi à Londres, passant par Paris pour aller en Allemagne, m'est venu voir.

Le 24. Jour de la feste de la Saint-Jean, il y eut chez nous, comme aussi la veille, concours de monde pour me souhaiter la bonne fête.

Le 25. Ce jour étoit un jour d'inquiétude pour nous, mais qui se termina en joye et satisfaction. Notre fils aîné, P.-A. Wille, ayant présenté ses ouvrages à l'assemblée de l'Académie royale, y fut agréé avec un applaudissement presque universel. Il eut le pas sur trois autres, comme fils d'académicien, et fut introduit le premier dans l'assemblée. Les trois autres qui furent également agrées étoient, MM. Théolon[1], peintre de sujets familiers, Pérignon[2], peintre de paysages à gouache, et Cathelin[3], graveur. Lorsque l'assemblée se leva, on me fit des compliments nombreux de tous côtés, sur l'agrément de mon fils, et il les reçut également de tous les membres de l'Académie, les uns après les autres.

MM. Peters et Rode, celui-cy de Lubeck, l'autre Poméranien, me sont venus voir. Ils sont négociants et ont beaucoup voyagé.

JUILLET 1774.

Le 22. Ce jour, ma femme, étant malade, a été saignée deux fois dans la journée.

[1] Étienne Théolon naquit à Aigues-Mortes en 1739 et étudia à Paris; il peignit quelques sujets mythologiques, tels qu'une *Invocation à l'amour, Jupiter et Léda, Bacchus et Érigone*, etc. Il mourut à Paris en 1780.

[2] Nicolas Pérignon, dessinateur, peintre et graveur, naquit à Nancy vers 1716, et mourut à Paris en 1782; son nom est à peine connu aujourd'hui.

[3] Il s'appelait Louis-Jacques Cathelin, et naquit à Paris en 1736; il était élève de J.-P. Lebas, et grava dans son genre un grand nombre de vignettes et de portraits.

Le 23. Répondu sur plusieurs lettres de M. Lienau. Je lui mande que son tableau n'est pas de Berghem ; que je crains ceux qu'il veut m'envoyer; que mon fils a été reçu à l'Académie royale; que je le remercie du morceau de bœuf fumé; que la presse étoit commandée et que je croyois pouvoir l'expédier au mois d'aoust; que je ne pourrois lui envoyer de graveur, vu qu'il étoit défendu qu'ils sortissent de Paris.

AOUST 1774.

Ma femme a été malade, mais se porte mieux actuellement, Dieu merci!

Le 8. M. Peters a pris congé de moi. C'est un bien brave homme que j'aime bien. Il va en Allemagne, sa patrie, y jouir d'une fortune honnête, soit à Lubeck, soit à Hambourg. Il m'avoit prié de lui expédier une caisse de livres et d'estampes, par mer, à Hambourg, et je l'ay fait avec plaisir, en la faisant passer au Havre de Grâce, à M. Charles le Mesle, négociant.

Le 11. Écrit ou répondu à M. Schmidt, à Berlin. Je lui demande quelques estampes et l'assure qu'il aura des miennes par la voye de Hambourg, n'ayant aucune autre occasion plus directe pour le présent. Je lui donne aussi avis de ce que mon fils a été agréé à l'Académie royale. Je lui envoye aussi un billet de M. de la Tour et une quittance de M. Riderer, banquier, à qui j'ay payé sept cent trente-huit livres; mais, comme je ne devois à M. Schmidt que six cent soixante-douze livres, les cinquante-six restantes, je le prie de les payer à M. Rode, à qui je les devois.

Le 12. Répondu à M. B. Rode, peintre du roy de Prusse.

Je lui dis que M. Schmidt a ordre de lui payer les cinquante-six livres que je lui dois, et je le prie de remettre à M. Schmidt les estampes de sa main que je lui demande, pour que celui-cy les joigne aux siennes; et, comme j'avois oublié de demander à M. Schmidt deux œuvres de M. Chodowiecki, je le prie de lui en parler. Je lui parle aussi de la réception de mon fils qu'il a vu enfant. Je le prie aussi d'assurer M. Nicolai qu'il aura bientôt de mes nouvelles et que j'étois bien flatté de son amitié, qu'il prouve par l'envoy qu'il me fait de sa *Allgemeine Bibliothek* et que son roman *Sebaldus Nothanger* m'a fait le plus grand plaisir.

Le 14. J'allay avec M. Sergent, un de mes imprimeurs, chez un menuisier pour y voir une presse que je fais faire pour être envoyée à un ami à Hambourg.

Me vint voir un peintre suédois de nation, me montrer des desseins de sa façon; mais je ne faisois pas semblant d'avoir entendu parler de lui, pour ne pas trop me livrer. Il m'a dit qu'il y a plus de trente ans qu'il est sorti de Suède, et je le crois bien. Il a parcouru presque toute l'Europe. Il cherche de l'ouvrage.

Un marchand d'estampes, établi à Amsterdam, nommé M. Creutz ou Cruis, natif de Berlin, vint chez moi. Il m'a paru intéressant et vif dans la conversation, si bien que je le gardai à dîner. Il est parti le lendemain pour retourner en Hollande.

Le 20. Répondu à M. de Lippert, à Munich. Je le remercie de deux médailles d'argent qu'il m'a envoyées; l'une est son propre portrait, l'autre celui de M. Dittmer, célèbre banquier à Ratisbonne, son ami. Je dis aussi que notre fils a été agréé à l'Académie royale. Je lui envoye

un ducat frappé avec de l'or du Rhin, d'un côté est le portrait de l'électeur de Mayence.

Le 22. Écrit à M. Frédéric Nicolai, célèbre auteur et libraire, à Berlin. Je le remercie d'abord des livres qu'il m'a envoyés en présent et je lui annonce qu'ayant une occasion d'envoyer une caisse à Hambourg, à M. V. Lienau, j'en ay profité pour mettre dans la caisse un rouleau d'estampes au nombre de cinq, dont la *Sœur de la bonne femme de Normandie* est la dernière, et que M. Lienau est chargé de lui envoyer avec cette lettre ledit rouleau que je le prie d'accepter, et d'envoyer les autres à M. Rode, peintre du roy de Prusse, lequel est déjà chargé de remettre les cinq restant à M. Schmidt.

Le 23. Répondu sur plusieurs lettres de M. Huber, professeur de langue françoise à l'Université de Leipzig. Je le remercie des soins qu'il a eus de charger M. Becker, secrétaire du comte de Looss, des volumes que M. Nicolai m'a envoyés de Berlin. Je lui dis aussi que la bibliothèque de M. Weiss ne me parvient presque plus. Je lui parle de l'agrément de mon fils (qui est son compère) à l'Académie royale. Cela doit lui faire plaisir, car il l'aimoit beaucoup.

Le 25. Écrit à M. Cruis, à Amsterdam. Je le fais souvenir de ses promesses, par rapport aux anciens maîtres dont nous avons parlé. Je lui dis que j'aimerois mieux en recevoir de lui directement que par les mains d'autrui.

Le 27. Je fus à l'Académie royale y donner ma voix à ceux des jeunes gens qui y avoient travaillé pour les grands prix et qui me parurent le mieux les avoir mérités.

Le 28. J'allay voir l'exposition des ouvrages des membres de l'Académie de Saint-Luc [1], à l'hôtel de Jabach. Les maîtres de cette Académie n'avoient rien exposé aux yeux du public depuis bien des années. Il y avoit quelques bonnes choses.

Le 30. M. Röntgen, célèbre ébéniste, établi à Neuwied, près de Coblentz, m'est venu voir, en m'apportant une lettre de recommandation de M. Zick, peintre à Coblentz, et mon ancien ami. Comme M. Röntgen ne connoissoit personne à Paris, je lui fus utile en lui enseignant quelques sculpteurs et dessinateurs dont il avoit besoin. Il est reparti pendant mon absence, ayant pris congé de ma femme.

SEPTEMBRE 1774.

Le 4. Je partis de Paris pour Longjumeau en voiture, accompagné de mon fils, de MM. Pariseau, Baader et Bervic, mon élève; MM. Guttenberg frères et Weber avoient pris les devants de grand matin. De cette manière, nous étions huit, cette année, à dessiner le paysage. J'ay fait neuf paysages, c'est-à-dire, sept à Saucière, un à Sceaux-les-Chartreux et un à Longjumeau, tant au crayon rouge que noir ou colorié. Nous avons eu beaucoup de plaisir dans cette campagne, tant à cause du beau temps qu'il faisoit que parce que M. Baader, le plus grand farceur de la terre, nous fit presque crever de rire. Le samedy 10, ma femme, notre fils Frédéric, M. et madame Coutouli, mon neveu et ma nièce, nous vinrent trouver de grand matin. Après avoir bien dîné tous, nous revînmes

[1] Ils n'avaient rien exposé depuis 1764. Le livret de 1774 comprend deux cent cinquante-huit numéros.

dans la voiture de ma femme, à Paris, nuit fermante, contents de notre voyage, et tous en bonne santé.

Le 14. On m'a procuré un louis d'or neuf, avec le portrait de Louis XVI. Au revers il n'y a que les armes de France seules. On m'a dit qu'il y en a treize mille de frappés.

M. Gier, négociant de Bordeaux, associé de la maison de MM. Lienau, me vint voir. Il est amateur des arts et paroît fort brave homme.

Le 15. M. William Webb, négociant de Londres, me vint voir.

Le 25. Ma femme, moi et nos deux fils, avons dîné chez M. de Launay, graveur, en compagnie de M. et madame Lempereur, M. et madame de Saint-Aubin, M. Choffard [1], etc. C'étoit un festin, et nous sommes restés assez longtemps à table de fort bonne humeur.

[1] Pierre-Philippe Choffard, né à Paris en 1730, appartenait à une famille peu aisée. Il perdit ses parents à l'âge de dix ans, et fut placé, à cause des dispositions dont il avait fait preuve, chez un graveur de cartes géographiques nommé Dheulland ; mais, se sentant capable de choses plus élevées, il quitta cet atelier pour étudier seul. Il se mit à graver quelques cartouches et à dessiner quelques vignettes qui eurent un vrai succès. A partir de ce jour, Choffard avait trouvé sa vocation ; il avait compris que son esprit devait singulièrement s'accommoder de l'illustration des livres, et il s'y était livré en entier. Choffard peut être appelé le graveur de l'accessoire ; mieux que personne il grave ce cartouche qui entoure un portrait de Ficquet, il orne de guirlandes un médaillon de Lemire, encadre une invitation de bal pour *lundy à six heures, les Dames sans panier*, et mieux que personne il sait rendre élégantes et faire regarder ces réclames, qu'on est convenu d'appeler *adresses*. C'est celle de M. Prault fils, le libraire du quai des Augustins ; celle de Danthiau, un horloger de l'Abbaye-des-Prés ; d'Aubert, un marchand d'estampes de la rue Saint-Jacques, *au Papillon* ; de Vallayer, orfévre autrefois aux Gobelins, présentement rue du Roule, *au Soleil d'Or*, et enfin c'est la sienne : Choffard, *rue des Francs-Bourgeois, place Saint-Michel, entre une porte cochère et un pâtissier, à Paris*. Si vous demandez à Choffard des culs-de-lampe, des têtes de pages, des

Le 29. Répondu à M. de Merz, à Nuremberg.

Écrit à M. Ch. le Mesle, au Havre, pour le prier de me marquer si la caisse marquée : I. P. à l'adresse de M. Burhardfixsen, à Hambourg, lui est enfin parvenue, et s'il l'a fait partir, ainsi que celle à M. V. Lienau.

Le 30. L'on me remit un louis d'or neuf avec le por-

lettres ornées, personne ne vous en fera mieux que lui. Il a dans la main cette légèreté de touche, il a dans l'esprit cette heureuse fécondité qui fait tout pour ce genre de talent. Il grave les armoiries, les trophées, les encadrements, les écrans, les éventails, avec un esprit infini; aucun détail ne lui échappe. Rien, pour lui, ne paraît difficile; il possède au suprême degré l'art de l'arrangement des objets entre eux, il groupe mieux que personne tout ce qu'il veut représenter, et chaque chose occupe bien sa vraie place. Choffard a été un des artistes les plus féconds du dix-huitième siècle; il dessinait lui-même ce qu'il gravait, et il est inconcevable qu'un seul homme ait pu à lui seul composer et graver un aussi grand nombre de planches; son œuvre s'élève, nous en sommes convaincu, à plus de quinze cents planches, et presque toutes sont d'après ses propres dessins. P.-P. Choffard mourut à Paris le 7 mars 1809; il était âgé de soixante-dix-huit ans.

En 1805, Choffard publia une *Notice sur l'art de la gravure en France*. Il est toujours curieux de lire le travail d'un artiste sur l'art qu'il cultive, et Choffard était d'ailleurs fort capable, — il l'a bien prouvé dans cette brochure, — de nous apprendre un peu l'histoire de notre gravure nationale. C'est la première fois que l'on entreprenait un semblable travail: jusque-là la gravure avait été négligée des historiens; on avait fait l'histoire des peintres, on avait écrit les vies des sculpteurs et des architectes, mais on n'avait pas dit un mot des graveurs; cette négligence était injuste, et Choffard, qui le comprenait bien, a voulu combler cette lacune. Son but était donc louable, et son travail a été accueilli comme il méritait de l'être, avec une sympathie générale. Basan, le seul historien de la gravure à cette époque, l'a réimprimé en tête de son édition de 1809, et c'était le complément naturel du *Dictionnaire des graveurs*, livre bien succinct, mais cependant consulté encore aujourd'hui avec fruit.

Choffard a gravé lui-même son portrait. Il s'est représenté de profil, coiffé d'une perruque frisée, dans un médaillon soutenu par des guirlandes de fleurs. Son œil est vif, sa bouche intelligente, sa physionomie animée; sa figure est bien celle d'un homme spirituel et actif. Ce portrait, gravé en 1762, doit servir de cul-de-lampe à quelque ouvrage; mais nous ne savons auquel. C'est un petit in-12 gravé avec netteté, dessiné avec adresse, et donnant bien une idée du talent de P.-P. Choffard.

trait de Louis XVI, avec les armes de France et de Navarre au revers, comme étoient les anciens, et c'est de cette façon que cette monnoie doit être frappée de suite. Cela rendra rares les louis qui n'ont que les armes de France seules au revers.

OCTOBRE 1774.

Le 2. Ma femme, mon fils aîné et moi, avons dîné en bonne compagnie, chez M. Basan.

J'ay eu mal à un œil, ces jours-cy, occasionné apparemment par un coup de vent, ayant été un peu tard au Luxembourg. Cette incommodité m'a absolument empêché de m'occuper d'aucune chose.

Le 10. J'ay eu le prémier écu de six livres au coin de Louis XVI.

Le 12. M. Averhoff, négociant de Hambourg, accompagné de M....., que j'ay connu autrefois, m'est venu voir. C'est un homme d'un certain âge, mais il paroît fort honnête homme. Il m'a cédé pour ma collection une petite monnoie d'or de deux thalers et demi, de Brunswick-Lunebourg, et son camarade, un quart de ducat de Hambourg, extrêmement rare. M. Averhoff m'a promis de m'envoyer, lorsqu'il sera de retour dans sa patrie, encore quelques pièces pour ma collection.

Le 16. M. le baron de Weltheim, envoyé extraordinaire du landgrave de Hesse-Cassel, me vint voir, accompagné de M. Tischbein. Il est chevalier de l'ordre Teutonique. Il est très-honnête et de la plus grande politesse. Il a été en dernier lieu au siége et à la prise de Bender sur les Turcs, ayant servi en sa qualité de cheva-

lier teutonique, comme volontaire, plusieurs années dans l'armée russe.

Le 18. M. Rigail, négociant d'Amsterdam, m'est venu voir, chargé de compliments de la part de M. Oetz, peintre de ce pays-là, que j'ay connu autrefois à Paris.

Le 21. M. Skall, jeune architecte de Dillembourg, accompagné d'un autre jeune homme de Weilbourg, aussi architecte, est venu m'apporter une lettre de M. Gunkel, mon cousin, et architecte du prince d'Orange, comme aussi une lettre de recommandation de M. Böhm, professeur de mathématiques de l'Université de Giessen. Je tâcherai de leur être utile, s'il y a moyen.

Le 31. Répondu à monseigneur de Livry, évêque de Callinique.

Nous avons été, ma femme, Frédéric et M. Baader, vers Monceaux, y voir le jardin singulier du duc de Chartres. On y voit des pavillons chinois, des temples et cirques à colonnades antiques, et la plupart à moitié ruinés exprès, un château ruiné avec son pont et entouré d'eau, un moulin à vent à la hollandoise, une ferme et colombier, un hermitage, des ruisseaux circulant comme au hasard, des bois irréguliers, des hauts, des bas, etc. Le tout très-curieux.

NOVEMBRE 1774.

Le 10. Touché la pension de trois mois, par rapport à M. Wroczinski, mon élève, qui étoit échue ce jour-là.

Répondu à M. David Röntgen, célèbre ébéniste, à Neuwied, près de Coblentz. Il m'avoit remercié de quelques services que je lui avois rendus lorsqu'il étoit à Paris l'été passé. Il me mande qu'il veut absolument me

faire un petit médaillier pour me souvenir de lui, et me demande un dessein selon mon goût; mais je lui dis qu'il me feroit plaisir d'agir selon sa pure volonté dans cette partie.

Le 12. Le roy est venu tenir son premier lit de justice au parlement, et l'ancien parlement est rentré par son ordre. Tout Paris étoit en mouvement, un peuple immense ne cessoit de crier : Vive le roy! sur son passage, en allant et en revenant du palais. Le soir, beaucoup de maisons de Paris étoient illuminées.

Le 13. Répondu à M. S. Cruys, marchand d'estampes, à Amsterdam.

Répondu à M. Schmidt, graveur du roy de Prusse, à Berlin.

Le 28. MM. Usteri, de Zurich, m'ayant envoyé pour ma collection sept pièces d'or, dont un ancien florin de Zurich, un demi-ducat et un quart de ducat de la même ville, un ducat d'Unterwalde, un de Lucerne, un d'Ury et un de l'abbé prince de Saint-Galle, M. Heurtin, de Versailles, me les a fait remettre, et, comme il étoit autorisé à en recevoir le montant de moi, je l'ay satisfait sur-le-champ.

J'ay acheté une très-petite monnoie; d'un côté, il y a Henry IV et Marie de Médicis, de l'autre, leurs armes. Cette pièce est curieuse, elle est de 1605.

DÉCEMBRE 1774.

Le 9. Je reçus une lettre signée de C...., se disant officier de marine réformé, se recommandant à mes charités. Je lui envoyai six livres par mon domestique, qui

me dit n'avoir jamais vu personne aussi délabré et aussi touché de mon présent. Je n'ay jamais connu ce monsieur.

Le 10. Répondu à M. de Birckenstock, conseiller actuel de LL. MM. Impériales et Royales à la régence d'Autriche, *auf dem Kohlmarkt*, n° 1179 [1]. Il m'avoit envoyé des découpures faites par un de ses amis, croyant que de tels ouvrages se placeroient avantageusement à Paris, et que même il pensoit que si ce découpeur faisoit le voyage, icy il pourroit y gagner pas mal d'argent. Je lui insinue le contraire de tout cela, et lui dis que le tout a été remis, selon ses ordres, à M. de Blumendorf. Je lui dis aussi que je lui destine une épreuve de ma nouvelle planche. Il m'a toujours paru faire cas de mes travaux.

Le lendemain que j'eus envoyé six livres à celui qui se disoit officier de marine réformé, et que je ne connoissois nullement, il m'écrivit encore une lettre, me priant de le mettre en état pour aller à Versailles solliciter sa pension au bureau de la guerre; mais, comme cette demande me parut un peu hardie et déplacée, je dis à son commissionnaire de dire à ce monsieur que je ne pouvois pas faire son affaire et que je le priois de ne plus penser à moi.

Le 11. Répondu à M. Schmuzer, à Vienne. Je lui envoye dans ma lettre la note des estampes que j'ay fournies pendant cette année à S. A. R. Monseigneur le duc de Saxe-Teschen.

Le 12. J'ay écrit une lettre de remercîment à MM. Usteri, à Zurich, qui s'étoient donné la peine de m'a-

[1] Sur le marché aux Herbes, n° 1179.

masser plusieurs monnoies d'or au coin de divers cantons.

Le 13. Répondu à M. J.-V. Meyer, à Hambourg. Je lui dis que je songerai aux desseins de MM. Vernet et Loutherbourg. Je le remercie du ducat russe du dernier empereur.

M. Von der Sala, m'a apporté deux volumes, un français sur l'éducation, l'autre : *Die Leiden des jungen Werthers*, de la part de M. Huber, à Leipzig.

FIN DU TOME PREMIER.

84-61030

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00130 9646